

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, ZS. RITOÓK,
Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XXXI

FASCICULI 1-2



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1985-1988

ACTA ANT. HUNG.

ACTA ANTIQUA

A JOURNAL OF THE HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES

Acta Antiqua publish papers on classical philology in English, German, French, Russian and Latin.

Acta Antiqua are published in yearly volumes of four issues by

AKADÉMIAI KIADÓ

Publishing House of the Hungarian Academy of Sciences
H-1054 Budapest, Alkotmány u. 21.

Manuscripts and editorial correspondence should be addressed to

Acta Antiqua

H-1363 Budapest P.O.Box 24

Subscription information

Orders should be addressed to

KULTURA Foreign Trading Company
H-1389 Budapest P.O.Box 149

or to its representatives abroad.

Acta Antiqua is abstracted/indexed in Current Contents–Arts and Humanities, Arts and Humanities Citation Index

© Akadémiai Kiadó, Budapest

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

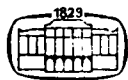
ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, M. MARÓTH,
ZS. RITOÓK, Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XXXI



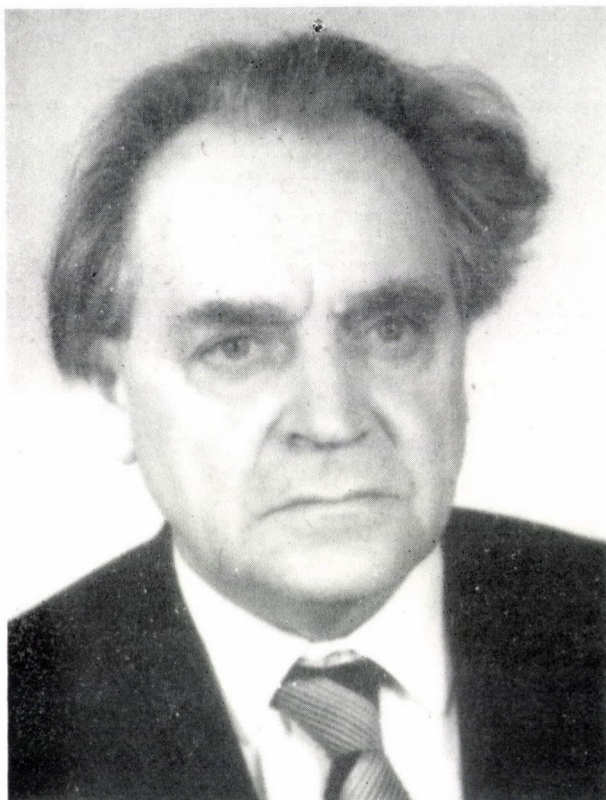
AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1985—1988

ACTA ANT. HUNG.

INDEX

<i>Г. М. Ануцферова</i> : О некоторых формах атематического корневого презенса	267
<i>I. Borzsák</i> : Zu Tacitus' hellenistisch-orientalischen Beziehungen	27
<i>I. Borzsák</i> : Vom zentralasiatischen $\chi\varphi\alpha\rho\alpha\eta\alpha$ zur Attilas Bestattung	35
<i>B. Brentjes</i> : Daniel Gottlieb Messerschmidt — ein Absolvent der hallischen Universität und ein Entdecker Sibiriens (1720—1727)	101
<i>M. L. Chaumont</i> : A propos des premières interventions parthes en Arménie et des circonstances de l'avènement de Tigrane le Grand	13
<i>B. W. W. Dombrowski</i> : The Background of the Formula $\pi\alpha\tau\epsilon\iota\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \pi\alpha\tau\epsilon\iota\varsigma$: Near Eastern Deities and Their Epithets	179
<i>I. Ecsedy</i> : Chinese-Turk Political Connection and Conflict in 615 A. D.	91
<i>I. Erdélyi</i> : Die Beziehungen des Fundes von Pereščepina zu den Denkmälern der Awarenzeit	413
<i>F. Franciosi</i> : Die Gestalt der Erde zu Anfängen der griechischen Astronomie ...	325
<i>Ph. Gignoux</i> : Pour une évaluation de la contribution des sources arméniennes à l'histoire sassanide	53
<i>Ph. Gignoux</i> : L'apocalyptique iranienne est-elle vraiment la source d'autres Apocalypses?	67
<i>J. Harmatta</i> : Chionitae, Euseni, Gelani.....	43
<i>J. Harmatta</i> : Das Hethitisch-Luwische und die Kefti-Sprache	251
<i>J. Harmatta—M. Maróth</i> : Zur Geschichte der arabisch-türkischen Beziehungen am Anfang des VIII. Jh.	441
<i>L. Havas</i> : Zur Geschichtskonzeption des Cornelius Nepos	401
<i>Zs. Hoffmann</i> : Wahrsager und Wahrsagung bei Plautus	367
<i>V. M. Korchmáros</i> : The Expression of Definiteness/Indefiniteness in Classical Latin Texts	393
<i>M. Maróth</i> : Die politische Geographie Afghanistans im VII—VIII. Jh.	435
<i>E. Maróti</i> : ΗΕΡΩΟΔΟΝΙΚΗΣ	335
<i>A. Michel</i> : Rhétorique, philosophie, poétique: la tendresse à Rome	381
<i>Zs. Ritoók</i> : Homer und unser Jahrhundert	309
<i>R. Schmüt</i> : Iranische Sprachen im vorislamischen Afghanistan	79
<i>T. Szepessy</i> : The Ancient Family Novel	357
<i>J. Wolski</i> : Alexandre le Grand et l'Iran	3
Actes du VII ^e Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Etudes Classiques. I—II. Budapest 1984. (<i>Zs. Ritoók</i>)	171
M. Wood: In Search of the Trojan War. London 1984. (<i>L. M. Young</i> F. R. A. T.)	176



Székely István

DEDICATED
TO
ÁRPÁD SZABÓ
THE EMINENT SCHOLAR
ON THE 75TH ANNIVERSARY
OF HIS BIRTHDAY

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, ZS. RITOÓK,
Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XXXI

FASCICULI 1–2



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1985–1988

ACTA ANT. HUNG.

J. WOLSKI

ALEXANDRE LE GRAND ET L'IRAN

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE L'ÉPOQUE SÉLEUCIDE ET ARSACIDE

D'accord avec le titre de ma communication, je veux me pencher sur une époque particulièrement difficile pour la connaissance historique, à savoir celle des Séleucides et des Parthes en Iran. Les sources pour la plus grande partie de ce temps manquent, ce qui est pire, elles abondent en bien des lieux obscurs.¹ Etant en principe d'accord avec l'opinion du Professeur Gignoux de ne tenir que les sources orientales comme indispensables afin de reconstruire le cours de l'histoire de l'Iran au temps des Séleucides et des Arsacides — c'est donc une partie de l'histoire d'Orient — j'avais déjà exprimé quelques remarques à ce propos.² Ce sont les auteurs grecs et latins auxquels il nous faut aujourd'hui, et dans l'avenir nous référer pour y puiser des données capables de nous aider dans notre tâche. Attendu que ces sources trahissent une orientation dictée par l'origine des auteurs, c'est une nouvelle difficulté qui surgit ici.³ Une tendance proromaine visible dans les sources, aussi dans la littérature moderne, pose la science devant une besogne particulièrement pénible, celle de se dérober de l'approche unilatérale conçue sous l'impression et l'influence des Grecs et des Romains. Pour compléter cette liste, mentionnons beaucoup de bévues commises par les Occidentaux, mal préparés à comprendre, à rendre d'une manière convenable les termes, les situations typiques pour l'Iran, monde assez étranger, façonné d'après d'autres lignes du développement historique en comparaison avec celui de l'Europe.⁴ Ces quelques remarques d'introduction permettent, comme il me semble, de mieux saisir ce qu'on dira dans la suite, précisément quant il s'agit des relations d'Alexandre le Grand, de sa création en Iran avec l'Iran lui-même.

¹ Cf. J. WOLSKI: *Points de vue sur les sources gréco-latines de l'époque parthe*, dans, *Prolegomena to the sources on the History of the Pre-Islamic Central Asia*. Budapest 1979: 17—25, idem, *Les sources de l'époque hellénistique et parthe de l'histoire de l'Iran*. Difficultés de leur interprétation et problèmes de leur évaluation. AAASH 28 (1983) 137—145.

² Cf. AAASH 28 (1983) 137.

³ A l'exception de quelques auteurs grecs, cf. W. W. TARN: *The Greeks in Bactria and India*. Cambridge 1938, 1951², 44 ss., dont l'attitude semble être favorable aux Parthes. Cependant leurs œuvres ne touchent que les trois premiers siècles de l'existence de l'Etat parthe.

⁴ C'est J. WOLSKI: *L'Etat parthe des Arsacides. Essai de reconstitution de leur évolution intérieure*. Palaeologia 7 (1958/9) 91—98, qui a attiré l'attention sur la faiblesse des sources sur ce point.

Alors, pour créer un point de départ pour les recherches à suivre, une observation s'impose. Il faut procéder avec une extrême prudence, vu les défauts des sources. Mais non seulement pour cette cause. Notre aperçu, notre appréciation de la personne d'Alexandre, de sa création, de son œuvre, commence aujourd'hui d'être susceptible d'un changement.⁵ La cause en est dans le déplacement de la perspective, poussant jusqu'à présent au premier plan les grands exploits militaires du Macédonien sans tenir compte d'autres domaines capables d'introduire des retouches considérables dans son évaluation. Ce sont les études de ces dernières années qui y ont apporté de notables résultats. Sans nier, bien entendu, les grandes qualités guerrières d'Alexandre, il faut soumettre à une analyse approfondie son œuvre, l'efficacité de son activité chez ses successeurs. Et ici nous nous trouvons, ou bien, nous commençons de nous trouver devant les opinions qui mettent en doute l'inaccessibilité de cette personne, en apparence monolithique. On tend aujourd'hui à souligner l'attitude peu favorable, bien plus, indifférente des Epigones à l'égard d'Alexandre, obscurcie par les intérêts actuels des Lagides, des Séleucides, des Antigonides dont les représentants ne l'ont connu que par la tradition orale, peut-être pas toujours favorable à son souvenir.⁶ C'est d'introduire un nouvel élément pour apprécier le rôle historique d'Alexandre mais aussi de son œuvre, en premier lieu celle accomplie en Iran. A partir de cette constatation, il nous sera plus facile d'analyser les informations des sources littéraires de la conviction de l'intangibilité du grand Macédonien. Mais les résultats des recherches ne se limitent pas à cela. Les études touchant l'histoire socio-économique de l'époque séleucide et arsacide dégagent une image d'une structure peu, sinon du tout, touchée en Asie Antérieure, l'Iran y compris, par la conquête d'Alexandre le Grand.⁷ C'est une surprise d'importance pour comprendre les limites des possibilités tant d'Alexandre que de ses successeurs. Mais ce serait impropre de ne voir que les Macédoniens en tant que couche dominante en Orient. L'analyse des conditions socio-économiques en vogue chez les Parthes conduit aux mêmes résultats. C'est l'Orient avec ses formes structurales fortement enracinées depuis des millénaires qui a remporté la victoire sur les conquérants.⁸

⁵ A côté de FR. SCHACHERMEYR: *Alexander der Grosse*. Wien 1973, voir M. A. LEVI: *Alessandro Magno*. I—II. Milano 1977, avec une approche plus réservée.

⁶ Cf. H. BENGTON: *Griechische Geschichte*⁵. München 1977, 390 s., qui avec une louable franchise a introduit quelques retouches à l'admiration de l'œuvre posthume d'Alexandre en Iran.

⁷ Cf. H. KREISSIG: *Gesellschaft und Wirtschaft im Seleukidenreich*. Berlin 1978, dont l'exposé ne traite qu'en marge la situation en Iran, fait souligné par J. WOLSKI, dans la recension de ce livre dans: *Archiv für Wirtschaftsgeschichte* 1981/I, 137—139.

⁸ Cf. J. WOLSKI: *Le classi inferiori della popolazione nel regno dei Parti*, dans: *Storia sociale ed economica dell'età classica negli studi polacchi contemporanei*. Milano 1976, 55—61, idem: *Les relations de Justin et de Plutarque sur les esclaves et la population dépendante dans l'empire parthe*. *Iranica Antiqua* 18 (1983) 145—157, avec une ample discussion appuyée sur l'analyse des sources.

Il est alors indispensable de se souvenir, en scrutant les sources, de cette nouvelle situation.

Et c'est ainsi que nous venons aussi à nous faire une nouvelle idée de l'hellénisme, dont la force créatrice visible dans tant de domaine de la vie d'Orient, s'était arrêtée devant ce formidable obstacle, celui des relations sociales. Bien entendu, je m'abstiens de soumettre à une analyse globale les conséquences du milieu oriental sur les cités grecques. Ce serait dépasser de beaucoup le thème de ma communication. Mais il est clair que l'orientalisation des villes grecques en Mésopotamie, leur iranisation en Iran demandait des siècles et n'était finie que sous les Sassanides.⁹ Passons maintenant à un autre aspect du problème indiqué dans le titre. Trompée par les victoires éclatantes d'Alexandre qui ont démontré la suprématie de l'art militaire macédonien, du commandement d'Alexandre, la science n'a pas attiré l'attention sur l'attitude des Perses battus, mais non soumis complètement. A vrai dire, les Iraniens, contrairement aux peuples de la partie occidentale de l'empire des Achéménides, ont montré beaucoup d'intrépidité et, pour la briser, Alexandre devait faire un effort considérable.¹⁰ Ce n'est pas pour développer ce problème en détail débordant le thème principal, mais pour montrer les difficultés auxquelles on se heurte en préparant un commentaire des sources touchant la personnalité d'Alexandre le Grand dans sa relation avec l'Iran séleucide et arsacide. Ce que j'ai exposé là-dessus, témoigne des possibilités cachées dans les sources qui, traitées à fond, nous révèlent leur contenu parfois du tout non soupçonné. Ce ne sont pas de nouvelles sources mais une approche méthodique libre de préjugés qui nous donne l'espoir d'enrichir ce peu que nous a légué la tradition antique.

Inspiré par l'idée d'Alexandre le Grand susceptible d'indifférence de la part des Epigones, j'ai concentré l'attention sur une série de données des sources au premier abord peu intéressantes. Il s'agit de quelques phrases, avant tout de Plinie l'Ancien, où il est question de l'action colonisatrice d'Antiochos I Soter en Iran, justement après le refoulement de la grande invasion des tribus scythiques, auteurs de la destruction d'une série de villes situées en Iran du nord.¹¹ La reconstruction des villes détruites, personne n'en peut douter, se plaçait dans les cadres de la politique des Séleucides entreprise dans le but de

⁹ Il est cependant à observer que ce procès n'a pas attiré beaucoup d'attention dans les recherches. Sur les villes iraniennes fondées par les Sassanides, voir R. FRYE: *The Heritage of Persia*. London 1962, 457 s.

¹⁰ C'est P. BRIANT: *Conquête territoriale et stratégie idéologique: Alexandre le Grand et l'idéologie monarchique achéménide*, dans: Actes du colloque international sur l'idéologie monarchique dans l'antiquité, Cahiers scientifiques de l'Université Jagéllone, Travaux Historique 63, Cracovie 1980, 37—83, dont le mérite était de montrer la possibilité de trouver dans la tradition grecque les traces de la tradition perse.

¹¹ Cf. J. WOLSKI: *Les Séleucides et l'héritage d'Alexandre le Grand en Iran*. Studi Ellenistici I, a cura di BIAGIO VIRGILIO, Pisa 1984, 9—20, avec les références aux travaux plus anciens de l'auteur.

renforcer la défense de la frontière ravagée.¹² Mais ce n'est qu'un côté de l'action d'Antiochos I. L'autre, d'importance pour notre problème, d'enrichir, sinon de trouver de nouvelles sources pour l'histoire de l'Iran séleucide, ressort de l'information surprenante mais sûre, de voir le Séleucide changer les noms des villes et de leur octroyer son nom, Antioche. Cela, certainement, ne comporterait aucune surprise, mais le fait que ces villes, pour la plupart, étaient fondées par Alexandre le Grand et portaient son nom donne à penser. Tel est le cas, p. ex., avec Alexandrie Arion renommée Antioche Arion, aujourd'hui Hérat.¹³ La solution du problème, pour moi, ne peut être qu'une. Inspiré par tel ou tel égard, politique ou idéologique, Antiochos I a osé toucher à l'héritage d'Alexandre le Grand et l'infirmant dans un point qui, surtout à l'époque hellénistique, — il y en a beaucoup d'exemples — jouait une importance de premier ordre. Cette action du Séleucide peut être envisagée d'un double point de vue, bien entendu, si nous approuvons l'hypothèse qui va être avancée plus bas. Le premier, de la part du Séleucide, qui par cet acte a voulu porter ombrage à la position d'Alexandre le Grand en lui substituant la sienne, et de la part de l'Iran. Le grand conquérant, comme je l'ai dit ci-dessus, n'a pas laissé chez les Iraniens un souvenir très favorable, ce coup de frappe contribuait puissamment à ébranler, dans la pratique de la vie quotidienne, le prestige de l'auteur de la chute de l'empire perse.¹⁴

Et je voudrais ici ajouter une remarque générale dont l'importance me semble évidente. Ce que nous, Européens du vingtième siècle, munis d'une connaissance bien vaste et profonde, en tant qu'historiens des temps passés, tenons les hommes de l'antiquité pour équipés comme nous le sont. La réalité est tout à fait contraire. Si nous envisageons les Iraniens, et c'est de ceux-ci qu'il s'agit, on ne peut compter que sur la tradition orale faute de sources écrites indigènes. Et celles-là, faciles à déformer et, certainement, n'étant en circulation que dans des milieux restreints, n'ont pu laisser un souvenir sûr chez la postérité.¹⁵ Ce n'est pas seulement Alexandre le Grand dont l'héritage, avec l'expiration du temps, d'une façon ou d'une autre, subissait le sort de toutes les choses humaines. Et cela pourrait se passer d'autant plus que les Diadoques et les Epigones ont montré peu d'intérêt pour sa personne, surtout

¹² Cf. J. WOLSKI: *L'Iran dans la politique des Séleucides*. Festschrift J. Harmatta. AAASH 25 (1977, publié 1980), 17—25, qui a soumis ce problème très discuté dans les recherches à une analyse approfondie. Voir, p. ex., ED. WILL: *Histoire politique du monde hellénistique* I². Nancy 1979, 272 ss.

¹³ Cf. J. WOLSKI: *Studi Ellenistici* I, 13 ss.

¹⁴ Les luttes prolongées conduites contre Spitamenès et terminées seulement après son assassinat, nous en donnent la meilleure preuve. Sous ce point de vue d'importance capitale est l'incendie de Persepolis, dont l'effet devait être durable. Pour cette question voir P. BRIANT: *Conquête territoriale et stratégie idéologique*, 60 ss. (voir note 10)

¹⁵ Sur ce problème peu développé dans les recherches, voir dernièrement l'important étude d'E. KETTENHOFEN: *Die Einforderung des Achämenidenerbis durch Ardašir. Eine interpretatio romana*. *Orientalia Lovaniensia Periodica* 15 (1984) 177—190, avec des références à la littérature précédente.

après le partage de son empire. La conduite des Séleucides ne pouvait qu'accentuer et précipiter ce procès. Et les Iraniens n'étaient certainement pas enclins à entretenir le souvenir d'un ennemi qu'ils ont regardé d'un œil tout à fait différents des empereurs romains, sans parler de nous, contemporains. Bien entendu, il serait mal à propos de tenir compte de la personnalité d'Alexandre, sans avoir égard à son œuvre, aux conséquences de la conquête de l'Orient, de l'Iran avant tout. Il me semble que l'héritage culturel prolongé par la suite de l'activité des Séleucides, des rois gréco-bactriens, représentait une force capable de survivre même à la catastrophe ou bien à la décadence politique.¹⁶ Cela nous pose devant un dilemme d'importance. Etant en principe d'accord avec l'idée de la décadence de l'héritage d'Alexandre le Grand, surtout s'il s'agit de l'Iran, est-ce que nous ne devons pas demander ce qu'il en est avec l'héritage des Achéménides. On peut dire qu'il y a une différence entre une dimension que représente un vainqueur comme Alexandre, et celle qui a trait aux vaincus, les Achéménides. C'est vrai, mais de ce qu'on a dit là-dessus, semble résulter l'indifférence des Macédoniens à l'égard d'Alexandre. Est-ce que le même sort devait échoir aux Achéménides?¹⁷ Certainement oui, si leur héritage devait être traité avec la même indifférence que celui d'Alexandre le Grand.

Et c'est ici qu'il faut se pencher sur le problème du sort de l'héritage d'Alexandre le Grand sous les Arsacides, créateurs du deuxième empire iranien. Le problème qu'on va aborder présente, comme le précédant, des difficultés particulières pour les recherches. Ce sont toujours les sources écrites qui font défaut. Mais, dans ce cas, non seulement. La part de plus en plus grandissante de l'archéologie doit nous orienter dans les recherches à suivre dans cette direction pour atteindre de ce côté l'aide refusée par la tradition littéraire. Il est facile de deviner que les changements accomplis dans l'idéologie trouvent leur répercussion dans l'art, l'architecture etc., de manière à remplir la lacune créée par la tradition écrite.¹⁸ C'est grâce aux fouilles de ces dernières années que nous voyons se dessiner d'une manière plus claire l'image de la culture matérielle de cette grande époque s'étendant d'Alexandre le Grand à l'avène-

¹⁶ C'est J. WOLSKI, qui a développé cette question dans beaucoup d'articles, en dernière instance, *Die Parther und ihre Beziehungen zur griechisch-römischen Kultur*. Klio 65 (1983) 137—149.

¹⁷ La question peu, sinon du tout, posée dans la science mérite d'être traitée à fond. Voir les pages très convaincantes chez R. KETTENHOFEN: *Die Einforderung des Achämenidenerbtes*. 177 ss. (cf. note 15) avec une ample documentation.

¹⁸ Ce sont les travaux des archéologues soviétiques, cf. le résumé chez G. A. KOŠELENKO: *Родина парфян*. (La patrie des Parthes). Moscou 1977, aussi, avant tout, les fouilles exécutées en Iran par L. VANDEN BERGHE et son équipe qui y ont apporté des résultats importants. Voir L. VANDEN BERGHE: *Archéologie de l'Iran ancien*. Leiden 1959, idem: *A la découverte des civilisations de l'Iran ancien*, dans: Textes et documents 239—240, Septembre—Octobre, Brüssel 1968.

ment des Sasanides (323 av.n.e.—226 de n.e.). Époque agitée et enrichie par les courants culturels venant de beaucoup de côtés. Sans se pencher sur ce problème très compliqué, on se sent en droit de souligner l'apparition d'éléments caractéristiques connus comme l'art parthe.¹⁹ Il ne s'agit pas ici d'analyser ce problème à fond, mais seulement d'en constater la présence comme facteur qui, en liaison avec les autres manifestations de l'activité des Arsacides, donne la preuve de leur esprit créateur.

C'est à partir de ces déductions qu'on peut aborder le problème de l'attitude des Arsacides à l'égard de l'héritage d'Alexandre le Grand. Bien sûr, d'après ce qu'on a dit plus haut, il ne s'agit pas d'approche liée directement avec la personne du Macédonien, ce ne sont que les effets de son activité qui comptent. Et en combinant cette prémisse avec la mise de plus en plus accentuée des facteurs iraniens dans la culture de l'Iran et agissant contre l'hellénisme, je veux m'arrêter sur un phénomène peu utilisé jusqu'ici dans sa plénitude dans les recherches à savoir sur le sort de la langue grecque dans l'Iran des Arsacides et son élimination causée par l'apparition d'autres langues. C'est à peine il y a vingt ans que la découverte d'un trésor monétaire en Iran du nord et sa publication en 1971, a donné aux numismates et aux historiens un document de premier ordre capable d'introduire une nouvelle vision des Arsacides dans les recherches.²⁰ Ce trésor, comptant des milliers de monnaies parthes et un nombre restreint d'autres monnaies, renfermait des pièces frappées par Arsace I et son fils homonyme Arsace II (240—200 av.n.e. env.). Ce qui fait l'importance de cette découverte c'est l'apparition, à côté de monnaies avec des légendes grecques, d'un nombre important de pièces avec des légendes araméennes. Ce serait de la légèreté de passer sous silence cette manifestation de la politique des Arsacides, des premiers rois de cette dynastie. L'emploi de l'écriture araméenne dans l'activité de l'administration arsacide confirmé par les trouvailles de Nisa, capitale arsacide au tournant du II et I siècle av.n.e.,²¹ ne nous permet pas d'envisager ces monnaies comme quelque chose de fortuit d'autant plus que d'accord avec les informations des éditeurs du trésor ce sont les roitelets de la Perside d'alors qui ont frappé leurs monnaies de la même manière. Il me semble que nous sommes autorisés à exprimer l'hypothèse et le cours postérieur de l'histoire parthe tend à la corroborer, de voir les Arsacides, par cet acte, vouloir bien renouer avec la tradition de la

¹⁹ Cf. G. A. KOŠELENKO: *Культура Парфии*. (La culture de la Parthyène), Moscou 1966. Voir, sur une base plus vaste, B. A. LITVINSKIJ et I. R. PICHIKYAN: *Monuments of art from the Sanctuary of Oxus (Northern Bactria)*, dans: *From Hecataeus to Al-Huwārizmī*. Collection of the Sources for the History of Pre-Islamic Central Asia. Series I, vol. III, Budapest 1984, 25—84.

²⁰ Cf. M. T. ABGARIANS—D. G. SELLWOOD: *A Hoard of Early Parthian Drachms*. Numismatic Chronicle, Seventh Series, vol. 11 (1971) 103—117.

²¹ Cf. I. M. DIAKONOFF—W. A. LIVCHITS: *Документы из Нисы*. Moscou 1960. Il y a, à propos de ces documents, une abondante littérature.

chancellerie des Achéménides.²² C'est peut-être un geste encore timide de la part des rois arsacides, à peine sortis de l'état de chefs d'une tribu scythe, comme nous le fait constater la frappe des monnaies avec la légende grecque. Mais, en tenant compte des grandes lacunes dans la documentation de l'époque parthe, fait confirmé par les fouilles de Nisa avec les monuments et les trouvailles exceptionnelles, inscrire ces monnaies dans le complexe, à chaque moment susceptible de changements, des preuves pour reconstruire l'histoire des Arsacides, pour montrer ceux-ci comme champions du mouvement dirigé contre l'héritage d'Alexandre le Grand, cela nous semble d'accord avec les règles de la méthode historique.

Et c'est de cette façon que commencent à s'émietter les changements introduits par la conquête macédonienne due à l'apparition sur le sol iranien d'un Etat, petit au commencement²³, mais qui devait au II^e siècle av.n.e. évincer les Séleucides d'Iran et de Mésopotamie.²⁴ Dans ce contexte, le rôle de la dynastie, tenue parfois comme barbare,²⁵ commence à prendre une autre allure. Pour continuer cette ligne de raisonnement, il nous faut nous en rapporter à un fait bien connu mais qu'on n'a pas, jusqu'ici, essayé de mettre en liaison avec les précédents. Ce courant de se distancer des formes de l'hellénisme léguées par la conquête d'Alexandre le Grand, trouve son achèvement dans l'introduction, par Vologèse I, (57—79 de n.e.), dans les légendes des monnaies parthes du pehlevi, de la langue parthe.²⁶ Le procès d'iranisation de la vie de l'Iran, documenté dans un domaine particulièrement propre à donner des effets immédiats, est le meilleur témoignage du rôle et de la volonté des Arsacides de briser avec le passé créé par la conquête macédonienne, de renouer avec l'Iran d'avant l'expédition d'Alexandre le Grand, avec bien des changements qui ont été introduits après tant de siècles passés. Il me semble difficile de dire, en vertu de cette constatation, si les Arsacides ont imité jusqu'au bout les Achéménides, s'ils se sont simplement inspirés de leurs grands prédécesseurs ou bien s'ils ont agi de leur propre conception qu'ils trouvaient utile à leurs fins. Le problème doit rester en suspens, mais pour en venir à un résultat plus probable, il nous faut nous référer à un autre domaine dont l'importance dépasse les cadres de ce qu'on a dit jusqu'ici.

²² J. WOLSKI: *Les Achéménides et les Arsacides. Contribution à la formation des traditions iraniennes*. Syria 43 (1966) 65—89, idem: *Iran und Rom, Versuch einer historischen Wertung der gegenseitigen Beziehungen*, ANRW II 9, 1 Berlin—New York 1976, 195—214.

²³ Strab. XI 9, 1.

²⁴ Cf. N. C. DEBEVOISE: *A Political History of Parthia*. Chicago 1938, 1968², ainsi que K. SCHIPPMANN: *Grundzüge der parthischen Geschichte*, dans: Grundzüge 39, Darmstadt 1980.

²⁵ Cf., p. ex., J. B. BURY: *The Hellenistic Age and the History of Civilisation*, dans *The Hellenistic Age*, Cambridge 1967², 1—31. BURY est d'avis que ce sont les Séleucides qui ont civilisé les Parthes.

²⁶ Cf. W. WROTH, XXIX 8 ss. Cf. J. WOLSKI: *Klio* 65 (1983) 148 ss.

Il s'agit du programme «achéménide» avancé par les Arsacides en liaison directe avec la grande personnalité du fondateur de l'Etat vieux-perse, Cyrus. Evidemment, pour créer une base de propagande contre les tentatives de l'empire romain, avide de conquêtes aux dépens de l'Etat parthe, les Arsacides, d'accord avec Tacite, Ann. VI 31: *reposcerunt... possessa olim Cyro*. Ce grand programme contenu dans la lettre d'Artaban II à l'empereur Tibère nous fournit une nouvelle prémisse de la vague d'iranisme visible dans la politique des Arsacides.²⁷ Indépendamment de son importance pour les buts directs des rois parthes, il est bien probable que ce programme servait depuis longtemps la vision des Arsacides de resusciter la monarchie des Achéménides, son rôle peut être enfermé dans un plan plus vaste.²⁸ C'est un maillon dans la chaîne destinée à s'opposer à l'héritage d'Alexandre le Grand, de substituer aux manifestations de l'hellénisme un autre monde, celui de l'iranisme, imbu de facteurs orientaux. Mais cette lettre nous a préparé une surprise. Artaban II en s'adressant à Tibère a demandé la restitution non seulement de l'empire de Cyrus mais aussi de celui d'Alexandre le Grand: *possessa olim Cyro et post Alexandro*. En plein premier siècle de notre ère, donc presque quatre siècles après la mort du grand conquérant macédonien, avec sa personne et son œuvre, il sort de l'oubli auquel il était voué. Si l'on réfléchit sur les causes de l'apparition d'Alexandre le Grand dans le programme des Arsacides, avouons être condamnés aux suppositions, la chose est si surprenante. Probablement, pour éviter l'utilisation de la personne du grand conquérant par Rome, et elle l'a fait bien des fois,²⁹ Artaban II ou bien déjà ses prédécesseurs, mais nous n'en avons pas de preuves, ont cru possible de cacher leur ambitions expansionnistes sous la double couverture de Cyrus et d'Alexandre. Quand même, il me semble toujours possible avec une précaution indiquée dans ce cas si peu clair, de placer cette mention sur une plate-forme historique plus vaste, en y joignant les données puisées dans l'histoire des Sassanides.

²⁷ C'est J. WOLSKI: *Les Achéménides et les Arsacides*. Syria 43, 65—89, qui, pour la première fois dans les recherches, a avancé cette hypothèse dont l'importance dépasse de beaucoup le problème en question. L'hypothèse acceptée par un nombre de plus en plus grandissant de savants. Voir. J. WIESEHÖFER: *Die Anfänge sassanidischer Westpolitik und der Untergang Hatras*. Klio 64 (1982) 437—447, ED. DABROWA: *La politique de l'Etat parthe à l'égard de Rome — d'Artaban II à Vologèse I (ca 11—ca 79 de n. e.) et les facteurs qui la conditionnaient*. Université Jagéllone, diss. d'habilitation, Cracovie 1983, 103 ss., E. KETTENHOFEN: *Die Einforderung des Achämenidenenerbes durch Ardašir* (cf. note 15), 187, note 48.

²⁸ Voir J. WOLSKI: *Les Parthes et la Syrie*. Acta Iranica 5 (1977) 395—417. Il est possible de présenter l'expansion des Parthes à l'ouest au II et au I siècle av. n. e. comme inspirée par ce grand programme dont la forme verbale ne nous a été transmise qu'au premier siècle de n. e. chez Tacite.

²⁹ Je me borne à ne citer qu'un exemple bien significatif touchant Néron. Cf. J. KOLENDO: *Les traditions d'Alexandre le Grand dans la politique de Néron. A propos du projet de l'expédition caucasienne*, dans: Actes du colloque international sur l'idéologie monarchique dans l'antiquité. Cahiers scientifiques de l'Université Jagéllone, Travaux historiques 63, Cracovie 1980, 117—129.

Vu la tendance de plus en plus accentuée de voir les Sassanides renouer avec la tradition des Arsacides,³⁰ p.ex. quand il s'agit du titre de roi des rois copié d'après le modèle des Arsacides et non des Achéménides,³¹ je voudrais me rapporter à la lettre de Shapour II à l'empereur Constantius II où on lit: *ad usque Strymona flumen et Macedonicos fines tenuisse maiores imperium meos antiquitates quoque vestrae testuntur.*³² Sans me prononcer sur tous les problèmes liés avec cette relation, je ne me penche que sur le fond des aspirations des Arsacides et, avec beaucoup de probabilité, après leur exemple, des Sassanides à l'égard de Rome. Elles renferment dans le premier cas l'empire d'Alexandre le Grand: *possessa . . . post Alexandro*, et dans l'autre: *Macedonicos fines*. C'est la même chose exprimée en d'autres mots. Bien qu'il soit prématuré de s'avancer au-delà des suppositions, il me semble — avec toute réserve — qu'entre l'époque des Arsacides et celle des Sassanides il y avait une continuation des traditions qui commencent pas à pas à se dégager et à nous livrer un élément appréciable capable d'enrichir ce peu que nous savons de ces époques.³³ Toujours plein de méfiance, j'ose quand même dire que les sources gréco-romaines contiennent, convenablement traitées, des données qui peuvent pousser en avant notre connaissance de l'histoire de l'Iran.³⁴ Et c'est pourquoi je serais plus réservé quant il s'agit d'exprimer l'opinion touchant les sujets iraniens dans les sources gréco-romaines, opinion parfois inspirée par l'attitude négative de l'infériorité du monde iranien en comparaison avec celui de Rome.³⁵ Sans vouloir, bien entendu, épuiser le thème mais seulement n'en toucher et analyser que certains aspects, je me suis posé comme tâche de contribuer par cette étude à la problématique de notre conférence.

Kraków.

³⁰ Cf. H. WIDENGREN: *Die Begriffe «populorum ordo» und «ram» als Ausdrücke des Standesgliederung im Partherreich*. Festschrift Walter Baetke. Weimar 1960, 384, note 25.

³¹ C'est E. KETTENHOFEN: *Orientalia Lovaniensia Periodica* 15, 177—190, surtout 187, qui, appuyé sur une analyse très pénétrante des sources s'est exprimé décidément à ce propos.

³² Cf. *Amm. Marcellini quae supersunt*, ed. WOLFGANG SEYFARTH. I. Berlin 1968, XVII 5,5.

³³ Dans l'autre cas, il nous ne resterait qu'à nous incliner devant l'opinion de TH. NÖLDEKE: *Aufsätze zur persischen Geschichte*. Leipzig 1877, 91, note 1, que les écrivains européens ont mis dans la bouche des Perses leurs propres opinions. Mais nous commençons aujourd'hui à nous distancer de cette attitude qui semble être exagérée et demande à être vérifiée dans chaque cas.

³⁴ Et c'est pourquoi, d'accord avec les résultats de mes propres recherches, je ne serais pas si certain de refuser aux Sassanides la connaissance des temps passés. La relation de Tacite semble contredire cette opinion. Sans espérer, bien entendu, en savoir trop sur l'époque des Arsacides, on peut imputer à leurs successeurs quelques informations d'ordre général touchant la grande politique.

³⁵ Ce qui me renforce dans mon point de vue, c'est l'attitude des Iraniens d'aujourd'hui. J'ai lu une phrase en iranien citée dans le commentaire du *Historical Atlas of Iran*, Tehran 1971: *Ardašir xod-rā wāres-e gānūni-ye salṭanat-e aškāni wa šāhanšāh-e Īrān dānest*. Alors Ardašir s'est considéré comme le successeur direct de la puissance des Arsacides et comme roi des rois d'Iran. Cf. E. KETTENHOFEN: *Orientalia Lovaniensia Periodica* 15, 187, note 48.

A PROPOS DES PREMIÈRES INTERVENTIONS PARTHES EN ARMÉNIE ET DES CIRCONSTANCES DE L'AVÈNEMENT DE TIGRANE LE GRAND

I

J. Wolski s'est attaché récemment à mettre en relief les premières campagnes parthes contre l'Arménie.¹ C'est là de toute évidence une étude fort intéressante et méritoire. En effet, la période visée, que le savant polonais qualifie de «Haut Empire parthe», est des plus obscures en raison même de l'extrême pauvreté de notre documentation. Celle-ci se réduit à quatre textes très fragmentaires dont les deux premiers sont empruntés aux *Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée.

1) Le *Prologue* 42: *utque Phrati successit rex Mithridates, cognomine magnus qui Armeniis bellum intulit.*²

2) Un passage de l'*Építome* de Justin (XLII, 2), passage que nous citerons dans son contexte.³ In huius locum Artabanus, patruus eius, rex substituitur. Scythae autem contenti victoria depopulata Parthia in patriam revertuntur. Sed et Artabanus bello Tochariis inlato in brachio vulneratus statim decedit. Huic Mithridates filius succedit, cui res gestae Magni cognomen dedere; quippe claritatem parentum aemulatione virtutis accensus animi magnitudine supergreditur. Multa igitur bella cum finitimis magna virtute gessit multosque populos Parthico regno addidit. Sed et cum Scythis prospere aliquotiens dimicavit ultorque iniuriae parentum fuit. Ad postremum Artoadisti Armeniorum regi, bellum intulit.

Comme le signale, à juste titre, J. Wolski, ces résumés où l'intervention de Mithridate en Arménie est expressément, bien que brièvement rapportée, donnent à penser que cette guerre tenait une place d'une certaine importance dans l'œuvre historique de Trogue-Pompée aujourd'hui disparue.⁴

Pour donner une liste complète des sources, nous ajouterons deux autres textes, tout aussi courts, concernant le sort réservé au prince Tigrane à la suite de la défaite arménienne et aux circonstances de son avènement en Arménie:

¹ J. WOLSKI: *L'Arménie dans la politique du Haut Empire parthe (env. 175—77 av. J. C.)*. *Iranica antiqua*, XV, 1980, p. 251—267.

² *Pompei Trogi Fragmenta*, éd. O. SEEL, Leipzig, 1956, p. 180.

³ *Építome historiarum Philippicarum*, éd. O. SEEL, Leipzig, 1972, p. 283.

⁴ J. WOLSKI: *Iranica antiqua*, 15 (1980) p. 257.

1) Un passage de Justin (XXXVIII, 3, 1):

*Erat eo tempore Tigranes rex Armeniae, obses Parthis ante multum temporis datus, nec olim ab eisdem in regnum paternum remissus.*⁵

2) Un passage de Strabon (XI, 14, 15): *τόχαις δ' ἐχρήσατο ποικίλαις· κατ' ἀρχὰς μὲν γὰρ ὠμήρευσσε παρὰ Πάρθοις, ἔπειτα δι' ἐκείνων ἔτυχε καθόδου, λαβόντων μισθόν ἐβδομήκοντα ἀλῶνας τῆς Ἀρμενίας.*

«Il (Tigrane) passa par des fortunes diverses. D'abord il fut livré en otage aux Parthes. Par la suite, ceux-ci l'autorisèrent à rentrer (dans son pays) et prirent comme compensation les Soixante-dix Vallées de l'Arménie».

Le roi Mithridate, dont il est question à propos de cette guerre contre les Arméniens n'est pas Mithridate Ier comme l'a cru P. Asdourian,⁶ mais Mithridate II. Il est vrai que dans le Prologue 42 de Trogue Pompée (cf. *supra*), les deux premiers Arsacides de ce nom sont plus ou moins confondus dans un bref raccourci historique. Il est vrai aussi que ces deux monarques homonymes ont été, l'un et l'autre, des conquérants et qu'ils ont porté, l'un comme l'autre, le titre de «Grand Roi» avant d'assumer celui de «Rois des rois».⁷ Cependant l'Arménie est restée hors de la sphère d'activité de Mithridate Ier. Il n'est que de se reporter au passage de Justin où le Mithridate qui attaqua les Arméniens est cité sans équivoque comme le fils et successeur d'Artaban Ier (cf. *supra*).⁸ D'autre part, nous verrons de plus près le rôle joué par Mithridate II dans les affaires arméniennes.

Si nous écoutons J. Wolski, les deux interventions de Mithridate en Arménie, suggérées par nos sources, seraient séparées par un long intervalle de temps. Sur la date de la première, notre auteur est hésitant: elle pourrait se placer en 105, voire en 110 av. J. C.,⁹ si même il ne faut pas remonter jusqu'à la période allant de 115 à 105 av. J..¹⁰ La seconde intervention serait beaucoup plus tardive; elle aurait eu lieu en 90 av. J. C. et serait consécutive à l'entrevue de Sulla et de l'ambassadeur parthe Orobaze sur les bords de l'Euphrate, Tigrane ayant alors environ 25 ans.¹¹ Selon le savant polonais, l'expression

⁵ Ed. O. SEEL, p. 257.

⁶ P. ASDOURIAN: *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom*. Venise, 1911, p. 172—174 (Anhang I).

⁷ Cf. *infra* p. 16—17.

⁸ Il semble être question du même Mithridate dans un autre passage de Justin (XLII, 4): *Igitur Mithridates Rex Parthorum, post bellum Armeniae, propter crudelitatem, a senatu parthico regno pellitur*. En fait, il y a ici une confusion patente entre Mithridate II et l'un de ses successeurs homonyme, à savoir Mithridate III, qui fut chassé par les Grands en faveur de son frère Orode II; cf. A. VON GUTSCHMID: *Geschichte Irans*. 1888 (réimpression, 1975), p. 86, n. 2. Il est à signaler qu'un auteur comme G. RAWLINSON: *The Sixth Great Oriental Monarchy*. 1873, p. 147, en se basant sur cette relation confuse de Justin, a cru devoir attribuer à Mithridate III une nouvelle expédition en Arménie: «... he returned soon after his accession to the policy of his namesake Mithridate II and renewed the struggle with Armenia...».

⁹ J. WOLSKI: *op. cit.*, p. 259.

¹⁰ *Ibid.*, p. 264.

¹¹ *Ibid.*, p. 259, 265—266.

ad postremum employée par Justin signifie que l'offensive contre l'Arménie fut entreprise vers la fin du règne de Mithridate. D'un autre côté, J. Wolski laisse entendre que, si l'Arsacide cherchait à se rendre maître de l'Arménie, « ce bastion montagneux qui assurait le libre accès vers l'Asie Mineure et servait de rempart protégeant l'Iran contre une attaque venue de l'Ouest » c'est qu'il voulait ainsi se protéger contre la menace d'une attaque romaine.¹²

Voyons de plus près si les conclusions présentées par J. Wolski sont confirmées ou infirmées par les faits qui nous sont connus ou par ceux que nous pouvons reconstituer.

II

Mithridate II est l'un des monarques les plus marquants de la dynastie des Arsacides. Autant que l'on peut se fier aux émissions monétaires, il dut succéder à son père, Artaban I^{er}, en 124/123.¹³ Artaban venait en effet de périr dans une expédition contre les Tochaes (Tochari), peut-être les Yueh-tchi des sources chinoises.¹⁴ Son prédécesseur et neveu, Phraate II, avait succombé lui aussi, dans l'Est en combattant les Saces (Sakas), sorte de peuplade nomade ou semi-nomade, plus ou moins apparentée aux Scythes et dont les incursions répétées menaçaient la stabilité de l'Empire.¹⁵ Néanmoins, Mithridate jugea indispensable de se tourner tout d'abord vers la Babylonie qui était alors au pouvoir du dynaste de Mésène-Characène, Hyspaosinès, fils de Sogdodonakos, d'origine bactrienne (?).¹⁶ D'abord éparque (*ἐπαρχος*) des Séleucides en Mésène, il avait fini par se comporter en souverain indépendant et à s'arroger

¹² *Ibid.*, p. 264.

¹³ Non pas Artaban II comme cet Arsacide est très souvent appelé. En effet, ce numéro d'ordre est l'effet d'une conjecture inacceptable, accréditée par J. J. VAILLANT (*Arsacidarum imperium sive regum Parthorum ad fidem numismatum accomodata*, I, 1725 et d'après laquelle le troisième roi de la lignée, connu des sources sous le seul nom (dynastique d'Arsace (Polybe, X, 28, 1 sq.; Justin, XLI, 5), se serait nommé Artaban (I^{er}). Cette erreur d'identification et d'interprétation, bien que relevée par A. von GUTSCHMID (*Geschichte Irans*, 1888, p. 36, n. 4), se retrouve cependant chez nombre d'auteurs plus récents comme F. JUSTI: *Iranisches Namenbuch*, 1895, p. 31; N. C. DEBEVOISE: *A Political History of Parthia*, 1938, p. 16 et n. 66, 37; FR. ALTHEIM: *Weltgeschichte Asiens im griechischen Zeitalter*, I, 1947, p. 76; II, p. 103, 110; W. W. TARN, *Cambr. Anc. Hist.*, IX, 1951, p. 576; U. KAHRSTEDT: *Artaban III u. seine Erben*, 1950, p. 11, n. 1 et dernièrement A. D. H. BIVAR: *Cambr. Hist. of Iran* 3 (1), 1983, p. 29 et 38. Cf. cependant F. CAUER: *RE*, II, 1896, c. 1292; A. von PETROWICZ: *Arsaciden-Münzen*, 1904, p. 9; R. H. MC. DOWELL: *Coins from Seleucia on the Tigris*, 1935, p. 206 sq. — Sur la place exacte d'Artaban I^{er} dans la lignée des Arsacides, cf. G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 461; J. WOLSKI: *Arsace II et la généalogie des premiers Arsacides*, *Historia* 11, (1962) p. 139; K. SCHIPMANN: *Grundzüge der partischen Geschichte*, 1980, p. 123 sq.

¹⁴ Justin, XLII, 1. Cf. F. ALTHEIM: *Weltgesch. Asiens im griech. Zeitalter*, II, 1948 p. 99 sq.

¹⁵ Justin, XLI, 2, 2.

¹⁶ Sur Hyspaosinès et ses rapports avec les Parthes, cf. F. H. WEISSBACH: *RE*, IX/1, 1914, c. 540; E. J. NEWEL: *Mithridate of Parthia and Hyspaosines of Charace*, *Num. Notes and Monogr.*, 1925, p. 13 sq.; A. R. BELLINGER: *Hyspaosines of Charax*, *Yale Class. Stud.*, 3 (1942) p. 53—67; S. A. NODELMAN: *A Preliminary History of Characene*, *Berytus* 13 (1960) p. 83 sq.

le titre de «roi». La capitale de ses Etats, située sur le Golfe Persique entre le Tigre et l'Eulaïos, n'était rien moins qu'une ancienne fondation d'Alexandre. Plus tard, un Antiochos, sans doute Antiochos IV, l'avait restaurée et refondée sous son propre nom.¹⁷ C'est cette Alexandrie-Antioche, constamment menacée par les inondations, qu'Hyspaosinès transforma en camp retranché, d'où le nom de Spasinu Charax («retranchement d'Hyspaosinès» désormais porté par la ville. A noter que l'appellatif *charax* est à l'origine du terme géographique *Χαρακηνή* («Characène») qui se substituera bientôt à celui de Mésène.

Mais Hyspaosinès avait tout intérêt à faire alliance avec les Séleucides contre les Parthes. C'est précisément en 130 qu'Antiochos Sidétès réussit à l'emporter sur ceux-ci en trois batailles et à reprendre, de ce fait, le contrôle de la Babylonie et réinstaller Hyspaosinès à Babylone. L'année suivante, les Parthes reprirent l'offensive; Antiochos VII est battu et tué en Octobre 129.¹⁸ Phraate II désigne comme satrape de Mésopotamie un certain Himeros, d'origine hyrcanienne. Cependant Hyspaosinès finira par l'emporter et occupera Babylone où il assumera le titre de roi en 127/126.¹⁹ Dans ces conditions, il est compréhensible que Mithridate II, à son avènement, n'ait trouvé rien de plus pressé que de rétablir l'autorité des Arsacides sur la Babylonie et la Mésène. Son entreprise sera couronnée de succès. Non seulement Hyspaosinès sera chassé de Babylone, mais encore de son propre royaume. En 122/121, Mithridate pourra surfrapper, à Spasinu Charax même, des monnaies de bronze émises par Hyspaosinès.²⁰ Justin nous dit que ses exploits avaient valu à Mithridate II le surnom de «Grand» (*Magni cognomen*). En fait, il s'agit du titre de *βασιλεὺς μέγας*²¹ qui dut être adopté à l'issue des victoires de Babylonie et de Mésène.

Après avoir reçu, semble-t-il, la soumission d'Hyspaosinès — celui-ci n'allait pas tarder à émettre des tétradrachmes dans sa capitale —, Mithridate avait les mains libres pour reprendre la lutte de ses devanciers dans l'Est. Il dut lui falloir bien des années pour venir à bout des Sakas et des Tochares. Une fois soumis, les Sakas s'établirent définitivement sur les marches orientales où ils donneront leur nom à une nouvelle province, la Sacastène (Sakastan).^{21a}

¹⁷ Sur Alexandrie/Antioche/Spasinu Charax, cf. F. H. WEISSBACH: *RE*, III/2, 1896, c. 2122; V. TSCHERIKOWER: *Die hellenistischen Städtegründungen* (= *Philologus*, Suppl. XIX, 1927), p. 94 et *passim*; G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 40, 259 et n. 3, 304, 407.

¹⁸ Justin, XXXVIII, 9, 4—10, 11; Diodore, XXIV, 15—19; Flavius Josèphe, *Ant. Jud.* Sur cette guerre, cf. N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 34—35; ED. WILL: *Hist. pol. du monde hellénistique*. 2e éd., 1982, p. 413—414.

¹⁹ J. G. PINCHES in *Babylonian and Oriental Records*, IV, 1889—90, p. 131 sq.

²⁰ A. R. BELLINGER: *Yale Class. Stud.*, VIII, 1942, p. 58—59; G. LE RIDER, *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 387.

²¹ B. HAUSSOULLIER: *Inscriptions grecques de Babylonie*, *Klio* 9 (1909) p. 353. Cf. G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 37—38.

^{21a} Cf. DAFFINÀ: *L'immigrazione dei Saka nella Drangiana*. (Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente. Reports and Memoirs, IX), Roma 1967, *passim*.

Le titre de «Grand Roi» figure encore sur des monnaies frappées à Suse en 112/111.²² Mais, à partir de 109/108, il fait place à celui de «Roi des rois».²³ Or nous savons maintenant avec certitude, par une courte inscription gravée sur un relief découvert à Khung-ē Naurūzi (Khuzistan) et représentant Mithridate Ier à cheval dans une scène d'investiture, que ce souverain parthe avait assumé le titre de «Roi des rois» (*MLKYN MLK'*), vraisemblablement à l'issue de sa victoire sur les Elyméens.²⁴ Ainsi Mithridate ne faisait que suivre l'exemple du plus illustre de ses prédécesseurs en reprenant à son compte une titulature qui avait pour but de donner tout l'éclat désirable aux succès qu'il venait de remporter sur les peuples de l'Est. La victoire finale, qui était venue couronner ces longues campagnes orientales, serait donc de peu antérieure à 109; nous nous risquerions à la dater de 110, au plus tôt de 111 av. J. C. En tout état de cause, dans le contexte chronologique de l'*Epitome* de Justin, l'expression *ad postremum*, appliquée à la guerre dirigée contre l'Arménie, signifie que cette campagne fut entreprise à la suite de toutes les autres expéditions victorieuses de l'Arsacide. Elle aurait eu son point de départ aux environs de l'année 110 av. J. C., un peu avant ou un peu après; au demeurant, elle aura été certainement d'assez courte durée.

III

Le nom du roi d'Arménie vaincu par Mithridate II apparaît sous plusieurs variantes dans la tradition manuscrite: *Artoadisti*, *Arthoadisti* ou *Artavazdi*, etc. . . . , qui sont des graphies plus ou moins altérées d'*Artavasdi* ou *Artavazdi*, autrement dit *Artavazdes* ou *Artavazd*, un nom iranien bien attesté dans la dynastie des Artaxiades.²⁵ Il s'agit donc d'Artavazd Ier. On ne sait pas au juste quels étaient ses liens familiaux avec Artaxias, le fondateur de la dynastie, de même qu'avec Tigrane le Grand. Ce problème augmente en complexité si l'on ajoute foi à un passage des *Syriaca* d'Appien où Tigrane le Grand est présenté comme fils d'un autre Tigrane.²⁶

²² G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 389.

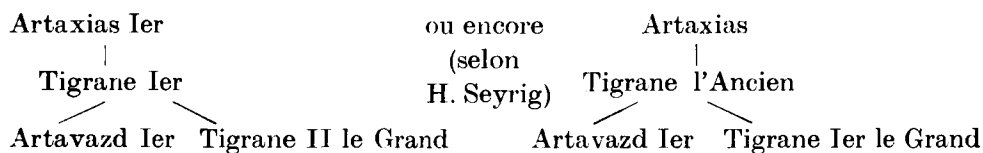
²³ *Ibid.*, D. G. SELLWOOD: *Cambr. Hist. of Iran* 3 (1), p. 285.

²⁴ Cf. J. HARMATTA: Parthia and Elymais in the 2nd Century B. C., *Acta Ant. Hung.*, 29 (1981) p. 189 sq. — Sans parler des monnaies avec la légende βασιλέως βασιλέων qui ont pu être attribuées à Mithridate Ier (sans preuve absolue), il existe une tablette babylonienne (J. N. STRASSMAIER: *Zeitschr. f. Assyriol.*, III, 1888, p. 130, n. 1) datée de l'an 108 de l'ère arsacide ou *Aršaka šar sarrani* doit être identifié avec Mithridate Ier. Cf. E. BRECCIA: *Klio* 5 (1905) p. 41, n. 1 et maintenant J. HARMATTA: *op. cit.*, p. 202, n. 21.

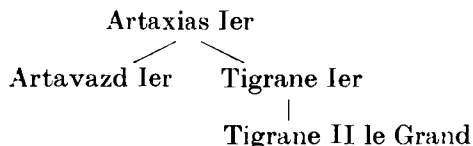
²⁵ Cf. F. JUSTI: *Iranisches Namenb.*, p. 38 — 39.

²⁶ Appien, *Syr.*, 48. Interprétant abusivement ce passage d'Appien, H. MANANDIAN (cité par P. Z. BEDOUKIAN: *Coinage of the Artaxiad Dynasty*, 1878, p. 9) n'hésite pas à déclarer que ce Tigrane avait eu à combattre les Parthes et les avait vaincus!

Certains critiques seraient disposés à voir dans Artavazd le propre frère de Tigrane le Grand, ces deux princes ayant pour père Tigrane l'Ancien lui-même, fils d'Artaxias.²⁷ On aurait ainsi la succession suivante:



Il en est d'autres qui voudraient faire d'Artavazd Ier le propre fils d'Artaxias et le frère aîné du premier Tigrane²⁸:



Parmi ces auteurs, il s'en trouve même pour affirmer qu'Artavazd Ier est monté sur le trône en 160 (à la mort d'Artaxias) et que Tigrane Ier (l'Ancien) lui a succédé en 123.²⁹ Semblable interprétation repose sur une reconstitution des faits purement arbitraire et ne mérite pas le moindre crédit. La date de 123 est, comme nous l'avons indiqué, celle de l'avènement de l'Arsacide Mithridate II, non celle de la mort d'Artavazd et de l'avènement de Tigrane l'Ancien. Un fait incontestable c'est qu'Artavazd régnait au moment de la première intervention parthe qu'il n'est guère possible de placer avant 110 et tout porte à croire que son règne ne prit pas fin de sitôt.³⁰

Dans ces conditions, que faire du premier Tigrane? Il n'est pas du tout impossible que le rapport d'Appien repose sur un anachronisme. Il y aura en effet dans la même lignée, beaucoup plus tard, un Tigrane III, fils, d'un Tigrane II. Aussi, jusqu'à plus ample information, nous croyons-nous en droit de considérer comme très problématique le règne d'un Tigrane qui aurait été

²⁷ A. VON GUTSCHMID: *Gesch. Irans*, p. 80; J. MARQUART: *Ērānšahr*, p. 173; F. TOURNEBIZE: *Hist. pol. et rel. de l'Arménie*, I, 1911, p. 762; F. GEYER: *RE*, VI, A/1, 1936, c. 970, s. v. Tigranes Nr 2; H. SEYRIG: *Rev. Num.*, 1955, p. 112; R. D. SULLIVAN: *ANRW*, II, 8, 1977 (tableau face à la p. 936); D. M. LANG: *Iran, Armenia and Georgia, Cambridge History of Iran*, 3 (I), 1983, p. 513, lequel fait régner Tigrane Ier de 159 à 123.

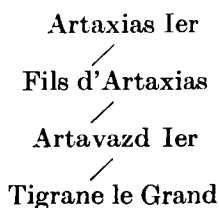
²⁸ Notamment TH. REINACH: *Mithridate Eupator*, p. 103; P. ASDOURIAN: *Politische Beziehungen*, p. 173, 174; H. MANANDIAN: *Tigrane II et Rome*, 1963 p. 21 et 22; P. Z. BEDOUKIAN: *Coinage of the Artaxiads*, 1978, p. 2 et p. 8 sq. A remarquer que l'interprétation de ces deux derniers auteurs s'appuie, en grande partie, sur l'*Histoire d'Arménie* (II, 81) de Moïse de Khoren, où il est dit d'Artavazd, fils d'Artashés (= Artaxias) qu'il eut pour successeur son frère Tiran (Tigrane).

²⁹ H. MANANDIAN: *loc. cit.*; P. Z. BEDOUKIAN: *loc. cit.*, P. ASDOURIAN: *Politische Beziehungen*, p. 172, fait régner Artavazd Ier de 160 à 130 environ.

³⁰ Cf. *infra*.

le père et le prédécesseur immédiat de Tigrane I^{er} le Grand. En somme, rien ne s'oppose à faire d'Artavazd I^{er}, le roi vaincu par l'Arsacide Mithridate II, le père de Tigrane le Grand plutôt que son frère aîné.³¹

Artavazd, dont il nous est tout à fait impossible dans l'état actuel de notre information de dater l'avènement avec précision, était en tout cas, un descendant direct d'Artaxias, le fondateur de la dynastie. Celui-ci, d'abord satrape au nom des Séleucides, avait fait sécession après la défaite d'Antiochos III à Magnésie (190). On entend parler de lui pour la dernière fois à propos de la révolte de Timarque, satrape de Médie (161),³² ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas encore régné une dizaine d'années.³³ Artavazd pouvait être son fils, mais plus vraisemblablement son petit-fils. Nous aurions donc le stemma suivant:



IV

Quelle fut la cause immédiate de la guerre contre les Arméniens? Mithridate voulait-il vraiment conquérir l'Arménie ou simplement recouvrer certains territoires situés près des frontières occidentales de son empire et qu'Artaxias avait jadis enlevés aux Atropaténiens, à savoir la Caspienne (province riveraine de la mer Caspienne), la Phaunitide (probablement identique à la Siounie) et le Basoropeda (certainement à chercher dans les limites ou à proximité de la future province du Vaspurakan, à l'Ouest du lac d'Urmiah)?³⁴ C'est le second terme de l'alternative qui nous paraît le plus vraisemblable. Il n'est pas surprenant, en tout cas, que cette offensive ait tourné au désavantage des Arméniens, qui n'étaient assurément pas préparés à y faire face. De surcroît, les événements subséquents donnent lieu de croire qu'Artavazd I^{er}, après avoir satisfait aux exigences du vainqueur en lui livrant son fils et héritier et en se reconnaissant son vassal, poursuivit son règne jusqu'à la seconde intervention de Mithridate.

Pendant ce temps, le prince Tigrane restait en exil à la cour des Arsacides. En dépit de sa qualité d'otage, il est très probable qu'il bénéficia d'un

³¹ C'est en ce sens que se prononcent N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 41; R. D. SULLIVAN: *Num. Chron.*, XIII, 1955, p. 26; J. WOLSKI: *Iranica antiqua* 15 (1980) p. 258, 264.

³² Diodore, XXXI, 27a.

³³ Cf. F. TOURNEBIZE: *Hist. pol. et rel. de l'Arménie*, p. 762.

³⁴ Strabon, XI, 14, 5 (à propos des conquêtes d'Artaxias).

traitement de faveur, tout comme autrefois le Séleucide Démétrius II qui, fait prisonnier par Mithridate Ier (en 140/139), avait, durant sa captivité, épousé la fille du souverain parthe.³⁵ Il est permis de présumer que l'exil de Tigrane prit fin à l'annonce de la mort d'Artavazd Ier; Mithridate aurait jugé nécessaire de faire accompagner par ses troupes le nouveau roi d'Arménie afin de prévenir toute opposition interne. Mais on peut envisager les faits dans une perspective assez différente: ce ne serait pas la mort d'Artavazd, mais le refus de ce prince de se plier aux injonctions de l'Arsacide, autrement dit l'insubordination de l'Arménien, qui aurait provoqué l'intervention parthe. En effet, Mithridate aurait jugé opportun de détrôner Artavazd et de le remplacer par le prince qu'il avait à sa merci depuis plusieurs années et dont il se croyait la soumission acquise.³⁶ Dans les deux cas que nous venons d'envisager, il faut supposer l'existence d'un parti anti-parthe à la cour d'Arménie. On ignore si les troupes qui accompagnaient Tigrane se trouvèrent dans la nécessité de faire usage de leurs armes soit contre le ou les compétiteurs de Tigrane, soit contre Artavazd lui-même, toujours vivant. Ce qui n'est pas douteux, c'est que Mithridate eut le dessus et put procéder directement ou indirectement à l'intronisation de Tigrane.

V

Il est nécessaire d'aborder maintenant la question chronologique. A. J. Wolski affirmant que la deuxième intervention parthe en Arménie a eu lieu en 90, nous pouvons opposer un point de repère qui nous autorise à dater, avec une relative précision, l'avènement de Tigrane Ier le Grand.

On sait, en effet, par le biographe de Lucullus que, tandis que ce dernier s'employait à réduire les places fortes du royaume pontique, il délégua son beau-frère, Appius Claudius Pulcher, auprès de Tigrane en Syrie afin de réclamer l'extradition de Mithridate Eupator (alors réfugié en Arménie). A son arrivée à Antioche, Claudius apprit que Tigrane était en train de faire campagne en Phénicie et n'eut plus qu'à attendre le retour du roi, ce qui implique un délai de plusieurs semaines et même de plusieurs mois.³⁷ De la précieuse relation que nous a laissée Plutarque sur l'audience que Tigrane, revenu de son expédition, accorda à l'envoyé romain, nous ne retiendrons ici que l'information concernant la durée du règne de l'Arménien: «Il y avait près de vingt-cinq ans, précise Plutarque, qu'il n'avait pas entendu une parole libre; c'était le temps

³⁵ Justin, XXXVI, 1, 5—6 et XXXVIII, 9, 2—3; Appien, *Syr.*, 67; I Maccabées, 14, 1—3. Sur la captivité de Démétrius II, cf. N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 25, 30 sq; ED. WILL: *Hist. pol. du monde hellénistique*, 2e éd., 1983, p. 407 sq.

³⁶ C'est dans cette perspective que le retour de Tigrane est envisagé par certains auteurs: cf. A. VON GUTSCHMID: *Gesch. Irans*, p. 80; F. TOURNEBIZE: *Hist. pol. et rel. de l'Arménie*, 1911, p. 762; F. GEYER, *RE*, VI, A/1, 1936, c. 970.

³⁷ Plutarque, *Lucull.*, 21, 2.

qu'il avait passé à régner ou plutôt à sévir». ³⁸ Nous nous abstenons de tout commentaire sur ce jugement très sévère du biographe de Lucullus à l'égard de Tigrane; il reste cependant à déterminer, aussi exactement que possible, la date de cette entrevue mémorable. Il est certain qu'Appius Claudius fut envoyé vers le roi d'Arménie dans le courant de l'année 71, fort probablement vers la fin de l'été ou le début de l'automne. Cependant si l'on tient compte de la durée du voyage — durée d'autant plus longue qu'à croire Plutarque, Claudius fut entraîné sur des chemins détournés par les «guides royaux» — et de l'attente à Antioche, on aboutit à la conclusion que l'envoyé de Lucullus n'a pu rencontrer Tigrane avant les premiers mois de l'année suivante au plus tôt. ³⁹ Ce serait donc à partir du début de l'année 71 que viendraient en compte les 25 années régnales ou «presque» (σχεδόν), sans qu'il nous soit possible de discerner au juste si ce règne en était à sa 25^e ou 26^e année. Mais il nous est permis de faire remonter l'avènement de Tigrane en 95 av. J. C. sans exclure l'année 96 ni l'année 94.

Autre donnée importante à prendre en considération: l'âge de Tigrane à cette époque. Rappelons que le Pseudo-Lucien, se référant à Isidore de Charax, dit de Tigrane, dans ses *Macrobioi*, qu'il mourut de maladie à 85 ans. ⁴⁰ Or il était toujours vivant en 56 av. J. C., au témoignage même de Cicéron, un contemporain. ⁴¹ De surcroît, nous avons des pièces à son effigie datées avec certitude de la 41^e année du règne, ⁴² ce qui nous met en 55/54 (septembre 55-septembre 54). Il est très probable que la mort de Tigrane est survenue en 54 av. J. C. L'année suivante, en 54/53, il est question d'Artavazd II, son fils et successeur. ⁴³

D'autre part, si l'on admet que Tigrane est mort à l'âge de 85 ans, la conclusion qui s'impose c'est qu'au moment de son avènement au trône, il avait environ 45 ans. Nous verrons que cette précision sur l'âge de Tigrane, n'est pas sans intérêt pour la suite de notre exposé.

Deux parchemins grecs, découverts en 1909 non loin du village d'Avrōmān dans le Kurdistan iranien, sont venus donner connaissance de faits qui se rattachent à notre sujet. ⁴⁴ Il s'agit en effet de deux versions ⁴⁵ d'un

³⁸ *Ibid.*, 21, 6: ... φωνῆς σχεδόν ἐλευθέρας ἀκούοντα διὰ πέντε καὶ εἴκοσιν ἐτῶν τοσαῦτα γὰρ ἐβασίλευσε, μᾶλλον δ' ἔβρισεν.

³⁹ Cf. TH. REINACH: *Mithr. Eur.*, trad. A. GOETZ, 1895, p. 349; D. MAGIE: *Rom. Rule*, II, p. 1213—14, n. 34, 1214, n. 38; J. VAN OOTEGHEM: *Lucullus*, 1969, p. 100 sq.; M. JANKE: *Historischen Untersuchungen zu Memnon von Heraklea*, Diss., 1963, p. 108 sq. Point de vue différent exprimé par K. ECKHARDT: *Der armenische Feldzug des Lucullus*, *Klio* 10 (1910) p. 74 (départ de Lucullus au cours de l'hiver 71/70).

⁴⁰ Pseudo-Lucien, *Macrobioi*, 15: Τυγράνης δὲ ὁ Ἀρμενίων βασιλεὺς, πρὸς δὲ Λούκουλλον ἐπολέμησεν, πέντε καὶ ὀγδοήκοντα ἐτῶν ἐτελεύτησε νοσῶν.

⁴¹ Cicéron, *Pro Sestio*, XXVII, 58—59.

⁴² H. SEYRIG: Le trésor monétaire de Nisibe. *Rev. Num.*, 1956, p. 87 et 116.

⁴³ Plutarque, *Crass.*, 19; Dion Cassius, XL, 16, 2.

⁴⁴ Ces documents ont été publiés par E. H. MINNS: *Parchments of the Parthian Period from Avroman in Kurdistan*. *Journ. Hell. Stud.*, 35 (1915).

⁴⁵ Acte à «scriptura interior» et à «scriptura exterior».

même contrat établis sous le règne «d'Arsace, Roi des rois, bienfaiteur, juste, épiphane et philhellène, et des reines Siaké, sa sœur née du même père et son épouse, Aryazaté, surnommée Automa, fille du Grand Roi Tigrane et son épouse Azaté, sa sœur née du même père et son épouse, au mois Apellaïos de l'an 225».⁴⁶ Nous donnons ici la version „A", la moins lacuneuse.

Quelle est cette date de 225? Malgré quelques opinions divergentes, nous admettrons avec le plus grand nombre que nous avons là une année de l'ère séleucide, ère qui, en pleine époque parthe, prédominait en Mésopotamie.⁴⁷ Cette conjecture est d'ailleurs confirmée par les données historiques du papyrus qui s'accorderaient assez mal avec la situation politique de l'an 225 de l'ère arsacide (= 23/22 av. J. C.).⁴⁸ De surcroît, puisque nous avons affaire ici au calendrier macédonien, notre document a dû être rédigé en novembre 87. Le Roi des rois alors régnant à toutes les chances d'être Mithridate II à l'extrême fin de son règne et dans un temps où son pouvoir était sérieusement contesté à l'intérieur même de l'Empire parthe.⁴⁹ Quant au «Grand Roi» Tigrane, il doit être identifié sans réserve avec Tigrane Ier, qui régnait en Arménie depuis plusieurs années déjà. Tout porte à croire que le mariage de sa fille Aryazaté avec le vieux Mithridate eut lieu au moment du retour de Tigrane lui-même. Il est fort probable que le titre de «Grand Roi» attribué à Tigrane dans le parchemin d'Avroman lui avait été concédé à cette occasion par l'Arsacide. Nous remarquerons cependant que parmi les épouses de Mithridate II, la

⁴⁶ *Parchemin d'Avrōmān*, I A et B, lignes 1—6 (E. H. MINNS: *Journ. Hell. Stud.*, 35 1915, p. 28 et 29):

1 βασιλεύοντος βασιλέων Ἀρσάκου εὐεργέτου δικαίου ἐπιφανοῦς καὶ φιλέλληνος, καὶ βασιλισσῶν Σιάκης τε τῆς ὁμοπατρίας αὐτοῦ ἀδελφῆς καὶ γυναικὸς καὶ Ἀρναζάτης τῆς ἐπικαλουμένη[ς] Ἀυτομά τῆς ἐγ βασιλείως μεγάλου Τιγράνου καὶ γυναικὸς αὐτ[οῦ]
5 καὶ Ἀζάτης τῆς ὁμοπατρίας αὐτοῦ ἀδελφῆς καὶ γυναικὸς, ἔτους ἐκ[ς] μηνὸς Ἀπελλαίου, . . .

Il est à noter que cet acte a été établi au village de Kopanis dépendant de l'hyparchie de Baiseira, qui était une division administrative de la province de Médie. Les épithètes, attribuées à Mithridate II dans ces documents se retrouvent, à l'exception de celle d'ἐπιφανοῦς, sur des drachmes frappées vers la fin du règne: cf. E. H. MINNS: *Journ. Hell. Stud.*, 35 (1915) p. 31; D. G. SELLWOOD: *Cambr. Hist. of Iran*, 3 (1), 1983, p. 285.

⁴⁷ Cf. notamment E. H. MINNS: *Journ. Hell. Stud.*, 35 (1915) p. 33 sq. Cf. aussi W. W. TARN: *Cambr. Anc. Hist.*, IX, 1951, p. 586, n. 2; N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 47, n. 70. M. MAYRHOFER: Zu den Parther-Namen der griechischen Avroman Dokumente, *Mémorial Jean de Menasce*, 1974, p. 205, n. 6; R. D. SULLIVAN, Papyri reflecting the Eastern Dynastic Network, *ANRW*, II, 8, 1977, p. 913.

⁴⁸ L'ère arsacide à la préférence de M. I. ROSTOVITZEF et C. BRADFORD-WELLES: *Yale Class. Stud.*, p. 41 (pour ces auteurs, Aryazaté serait la fille de Tigrane le Grand qui d'abord mariée par son frère Artavazd II à Pacorus, le fils d'Orode II, aurait, une fois devenue veuve, épousé Phraate IV: interprétation trop complexe pour n'être pas sujette à discussion); G. LE RIDER: *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, p. 42—43. Cf. aussi H. BENGTON: *Die Strategie in der hellen. Zeit*, II, 1944, p. 293, n. 3, qui se contente d'admettre la vraisemblance de l'ère arsacide.

⁴⁹ Le nom d'un roi Gutarza (Gotarzès) apparaît en effet sur des tablettes babyloniennes datées de 91 av. J. C.: cf. E. H. MINNS: *Journ. Rom. Stud.*, 35 (1915) p. 34; N. C. DEBEVOISE: *Pol. Hist. of Parthia*, p. 44; D. G. SELLWOOD: *Num. Chron.*, 1962.

princesse arménienne n'occupe que la seconde place. D'ailleurs, il est regrettable que nous n'en sachions pas davantage sur cette Aryazaté. Pour quelle raison portait-elle le surnom d'Automa, qui reste étymologiquement inexpliqué.⁵⁰

Au reste, la convention qui fut passée entre Mithridate II et son otage comportait à coup sûr des clauses beaucoup plus importantes que cette alliance matrimoniale. Pour l'aide qui lui était accordée par les Parthes, Tigrane fut contraint non seulement de céder les «Soixante-dix Vallées»,⁵¹ mais encore de se reconnaître le vassal de la monarchie arsacide, cette sujétion entraînant le paiement d'un tribut annuel conformément à un vieil usage.

Dans un autre passage de sa *Géographie*, Strabon déclare péremptoirement que si les Parthes avaient subjugué les Mèdes et les Babyloniens, ils n'avaient jamais réussi à imposer leur domination aux Arméniens en dépit des nombreuses incursions qu'ils avaient fait dans leur pays.⁵² On a le droit de s'étonner de cette assertion de la part d'un historien qui utilisait des sources (Théophraste de Mitylène, Apollodore d'Artémite) fort bien informées des faits arméniens. En effet, le peu que l'on sait des succès remportés par Mithridate II en Arménie laissent entrevoir une nation temporairement à la merci d'un puissant vainqueur. La domination parthe sur l'Arménie ne pouvait qu'être confirmée par l'avènement de Tigrane Ier. Mais la question du statut qui fut accordé à ce pays mérite d'être précisée. A la différence de la Médie Atropatène, qui était partie intégrante de l'Empire des Parthes, il semble bien que l'Arménie, malgré sa condition d'état vassal, n'ait jamais été incorporée, à proprement parler, aux possessions des Arsacides. Ne serait-ce pas cette situation particulière que laisseraient entendre les propos de Strabon?

VI

Les «Soixante-dix Vallées» (*ἑβδομήκοντα ἀλῶνες*) qui sont dénommées par Memnon «Grandes Vallées» (*μεγάλοι ἀλῶνες*)⁵³ posent un problème de localisation quasi insoluble. Nous écarterons d'emblée l'interprétation de E. Dabro-

⁵⁰ J. MARQUART cité par E. HERZFELD (*Am Tor von Asien*, 1920, p. 150, n. 71) voulait expliquer ce nom par le vieux-perse* *Āpdotoma* «la plus excellente». On trouve une interprétation tout à fait différente chez H. S. NYBERG (*Le Monde oriental*, XVII, 1925, p. 206): *Āptohm*, vieux-perse* *Āpitaumā* «qui tient son origine de l'eau». Cf. aussi E. H. MINNS: *op. cit.*, p. 44. M. MAYRHOFER: *Zu den Parther-Namen der griechischen Avroman-Documente. Memorial Jean de Menasce*. 1972, p. 210, ne propose aucune autre explication étymologique. En tout état de cause, il convient d'écarter la possibilité d'un nom arménien.

⁵¹ Strabon, XI, 14, 15: cf. supra.

⁵² Strabon, XVI, 1, 19: *τῶν μὲν οὖν Μήδων καὶ τῶν Βαβυλωνίων ἐπάργουσι Παρθυαῖοι, τῶν δ' Ἀρμενίων οὐδ' ἅπαξ· ἀλλ' ἐφοδοὶ μὲν γεγόνασι πολλάκις, ἀνὰ κράτος δ' οὐχ ἑάλωσαν, ἀλλ' ὁ γε Τιγράνης καὶ ἐρωμένως ἀντεπεκράτησεν, ὡς ἐν τοῖς Ἀρμενιοῖς εἴρηται.*

⁵³ Memnon, § 33, *apud* Photius, *Bibl.* 224 = *Frag. Hist. Gr.*, III, p. 556—557 = HENRY, éd. Photius, IV, 1965, p. 96.

wa qui voudrait voir en ces Vallées l'ensemble de tous les territoires arméniens conquis par les Parthes, en premier lieu des positions stratégiques.⁵⁴ Il s'agit indiscutablement, sinon d'une province, du moins d'un district d'assez grande étendue qui tirait son importance non seulement de sa position de marche frontière mais encore de la fertilité de son sol.⁵⁵ Ces Vallées étaient, sans aucun doute, riches en pâturages propres à l'élevage des animaux domestiques, le cheval en particulier. Elles sont à chercher à la périphérie de l'Arménie, dans une zone frontière de l'Empire parthe. J. Wolski les verrait en Mésopotamie.⁵⁶ Bien avant lui, N. C. Debevoise croyait détenir la preuve qu'elles étaient situées en pleine Mésopotamie, entre le Tigre et le Grand Zab. Il fondait sa présomption sur un relief découvert près de Bavian (à 100 km au Nord-Est de Mossoul) et qui représente un cavalier coiffé d'une tiare, tenant une longue épée et portant autour du cou un collier à plusieurs rangs.⁵⁷ Dans ce personnage, N. C. Debevoise croit reconnaître Tigrane le Grand lui-même qui, entre 87 et 81, aurait fait ériger ce monument pour commémorer la reconquête des «Soixante-dix Vallées». ⁵⁸ Non seulement la ressemblance du cavalier de Bavian avec Tigrane est illusoire, mais chercher les vallées en question dans une région si éloignée de l'Arménie, c'est oublier, qu'avant les conquêtes de Tigrane, le royaume des Artaxiades n'a jamais eu une assez grande extension vers le Sud pour englober une partie de la Mésopotamie.

Il faut donc s'orienter dans une toute autre direction, vraisemblablement du côté de la Médie Atropatène — alors intégrée à l'Empire parthe en tant que royaume vassal —, comme le pense J. Marquart, bien que nous n'allions pas jusqu'à admettre, à la suite de cet auteur, que, par les «Soixante-dix Vallées», il faut entendre les territoires enlevés par Artaxias aux Atropaténiens et aux Albans.⁵⁹ Nous avons d'abord pensé à des vallées de la Matiène ou Matiane, mais cette province, située au Sud du lac d'Urmiah, a pu difficilement faire partie des Etats d'Artavazd Ier. Il est préférable, croyons-nous, de limiter nos

⁵⁴ E. DABROWA: *La politique de l'Etat parthe à l'égard de Rome — d'Artaban II à Vologèse I (ca 11—ca 79 de N. E.)*, 1983, p. 18—19: «C'est la façon dont est formulée cette information qui pousse à la réflexion que les «Soixante-dix Vallées» mentionnées par Strabon ne constituaient pas une étendue homogène, mais la somme de tous les petits territoires arméniens aux mains des Parthes. On peut alors émettre l'hypothèse que les terres prises à Tigrane par Mithridate II étaient, en premier lieu, des positions stratégiques de haute importance...»

⁵⁵ Il ne faudrait pas oublier qu'à une époque plus tardive, le terme *dzor* «vallées» entre dans la composition d'un très grand nombre de noms de cantons (ou districts) arméniens: cf. H. HÜBSCHMANN: *Die altarmenischen Ortsnamen*, XVI, 1904, p. 385.

⁵⁶ J. WOLSKI: *Iranica antiqua* 15 (1980) p. 265.

⁵⁷ A. H. LAYARD: *Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon*, London, 1853, p. 210; W. BACHMANN: *Felsreliefs in Assyrien* (= *Wissenschaftl. Veröffentlichungen d. Orient. Gesellsch.*, LII), 1927, p. 16—21, fig. 14.

⁵⁸ N. C. DEBEVOISE: *Rock Reliefs of Ancient Iran. Journ. Near East. Stud.*, 1942; p. 94 sq. et fig. 5. L'auteur remarque curieusement (p. 96): «The attribution is a tempting one, since the valleys were closely connected with the area, where the motif of sharging horsement apparently originated».

⁵⁹ J. MARQUART: *Eranshahr*, p. 109.

investigations au Nord ou au Nord-Ouest de ce même lac. Il serait même tentant de l'identifier avec le *Chiliocomum* (« Mille-bourgs ») dont, à propos de la campagne de Julien en 363, Ammien Marcellin nous parle comme d'une région fertile de la Médie.⁶⁰ Il s'agit plus précisément d'un district frontalier que L. Dillemann voudrait situer dans la région de Salmas (cantons de Her et de Zarevand (Nord-Ouest du lac d'Urmiah)).⁶¹ En tout état de cause, c'est dans le voisinage plus ou moins immédiat de ces « Mille-Bourgs » qu'il faudrait chercher les « Soixante-dix Vallées ».

VII

En bref, à l'issue de ses expéditions en Arménie, Mithridate pouvait se croire le maître véritable de ce pays, dont le roi était à la fois son vassal et son beau-père. Cependant les ambitions de Tigrane, longtemps dissimulées, allaient éclater au grand jour. Son appétit de conquête ne se suffira pas de l'annexion de la Sophène, réalisée peu après son avènement. Mithridate était sans doute déjà mort quand, profitant des troubles internes qui affaiblissaient les Parthes, il se lancera à l'assaut de leur empire et sortira vainqueur de cette grande offensive. Ainsi prendra fin l'état de sujétion auquel Mithridate avait, jadis, réduit les Arméniens. Non seulement les « Grandes Vallées » seront récupérées, mais Tigrane enlèvera aux Parthes leurs plus belles provinces occidentales, y compris l'Adiabène et l'Atropatène et, pour couronner ces victoires sans précédent, il s'arrogera, aux dépens des Arsacides eux-mêmes, le titre de Roi des rois.

Paris.

⁶⁰ Ammien Marcellin, XXIII, 3, 5 (... *Chiliocomo uberi Mediae tractu*...); XXIV, 8, 4; XXV, 7, 12. *Chiliocomum* est ici une transcription du grec *Χιλιόκωμον* (πέδιον).

⁶¹ L. DILLEMANN, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents*, p. 300, n. 1 et p. 301.

ZU TACITUS' HELLENISTISCH-ORIENTALISCHEN BEZIEHUNGEN

I

Anstatt prinzipieller Erörterungen oder einer gesuchten *captatio benevolentiae* darf ich meine Interpretationen *in medias res* beginnen.

In den allerletzten erhalten gebliebenen Kapiteln der taciteischen Historien handelt es sich – wie bekannt – um die abwechslungsreichen Ereignisse des batavischen Aufstandes im J. 70. Das Glück stand dem römischen Petilius Cerialis (einem Verwandten der Flavier) auch dann zur Seite, wenn von Feldherrntugenden (*artes*) bei ihm nichts zu spüren war: als die Germanen den Mangel an Disziplin in der Begleitung des römischen Generals vom rechten Rheinufer her merkten, bereiteten sie einen nächtlichen Überfall vor, der für Cerialis auch ein katastrophales Ende hätte nehmen können. Sie rissen nämlich die durch die Flagge ausgezeichnete *praetoria navis* mit sich fort, in dem Glauben, der Feldherr befinde sich *dort* (Hist. V 22,3 *illic ducem rati*). Cerialis aber hätte die Nacht mit einer Ubierin von Köln zugebracht, so daß die Feinde das Befehlshaberschiff nur ohne den Befehlshaber die Lippe hinauf zogen. Nun wandelte den Civilis die Lust an, seine in Schlachtordnung aufgefahrene Flotte vorzuführen (23,1 *Civilem cupido incessit navalem aciem ostentandi*). Dann liest man u. a., daß die Beuteschiffe statt durch Segel recht eindrucksvoll durch bunte Kriegsmäntel vorwärtsgetragen wurden (*simul captae luntres sagulis versicoloribus haud indecore pro velis iuvabantur*). Bald bricht der überlieferte Text ab; die in freier Paraphrase besprochene Partie gibt uns sowieso Probleme genug auf.

Zuerst die *cupido* des Batavers. Die Frage ist, ob man diese Stelle im Sinne des wohlbekannten *πόθος* Alexanders d. Gr. auffassen darf. Auf G. A. Lehmanns Einwendungen¹ haben wir schon vor einigen Jahren reflektiert,² woraus es sich herausgestellt haben dürfte, daß Agricolas *militaris gloriae cupido* (Agr. 5, 3) genauso alexandrisch ist, wie des Germanicus *cupido veteres locos noscendi* (Ann. II 54, 1), das Verlangen Vespasians (Hist. IV 82, 1 *cupido adeundi sacram sedem, ut super rebus imperii consuleret*), oder das des Titus

¹ G. A. LEHMANN: *Tac. und die imitatio Alexandri des Germanicus*. Im Sammelband «Politik und lit. Kunst des Tac.» hg. von G. RADKE, Stuttgart 1971, 23 ff.

² *Alexander d. Gr. als Muster taciteischer Heldendarstellung*. Gymn. 89 (1982) 46 ff.

(Hist. II 2, 2 *cupido adeundi visendique templum Paphiae Veneris*); ja sogar Civilis durfte gelegentlich die Rolle eines barbarischen Alexander spielen. Inzwischen kamen neue Indizien hinzu, die geeignet sind, unsere Auffassung zu erhärten. Dabei denken wir an die *sagula versicoloria*, vgl. Hist. II 20, 1 von Caecinas *versicolori sagulo*, wozu die älteren Kommentare nur soviel bemerken, daß es gallische Tracht war (K. Heraeus). H. Heubner wies (zu V 23, 1) auf Plin., Nat. hist. XIX 1, 22 hin, wo es im Zusammenhang mit den auf dem Indus fahrenden Schiffen Alexanders d. Gr. heißt: *stupueruntque litora flatu versicolori* (metonymisch für die durch die Brise geblähten Segel) *pellente vela*. Der moralisierende Plinius schimpft hier auf die zeitgenössische Modetorheit (*vestium insania*), *cum duces eius* (sc. *Alexandri Magni Indo amne navigantis*) . . . *certamine quodam variassent insignia (lintea) navium*.³ Zu *stupuerunt* wird man als nächste Parallele nicht nur den östlichen Periplus des Nearchos⁴ anführen, sondern auch die Wirkung des Erscheinens eines römischen Eroberers im Westen, u. zw. des Agricola, der die Insel Mona durch seine Auxiliarreiter so unerwartet überrumpelte (Agr. 18, 4), *ut obstupefacti hostes, qui classem, qui navis, qui mare exspectabant, nihil arduum aut invi[ct]um crediderint sic ad bellum venientibus*, bzw. den weiteren Verlauf von Agricolas Kriegsoperationen (25, 2): *Britannos . . . visa classis obstupefaciebat*.

Allem Anschein nach befinden wir uns mitten in einem «alexandrischen» Kontexte, gleichsam in einem Nest von Requisiten der Alexanderüberlieferung. Was die äußersten Eroberungen im Osten, die Indusfahrt und all die Gefahren und Mühseligkeiten (*πόννοι καὶ κίνδυνοι* = *labores et pericula*)⁵ von Alexanders Zug durch die gedrosische Wüste⁶ betrifft, so wissen wir, daß die romanhaft übertriebenen Darstellungen dieser *παθήματα* nicht zuletzt auf Kleitarchos zurückzuführen sind.⁷ Das «pathetische Tableau» der Ereignisse jenseits des Hyphasis stammt sicherlich von ihm, genauso Alexandros' *λόγος πεφροντισμένος* (Arr. V 25, 3–26, 8, vgl. Curt. Ruf. IX 2, 12–30) oder die abratende Rede des Koinos: *iam tela hebetia sunt, iam arma deficiunt; vestem Persicam induti . . . in externum degeneravimus cultum* (Curt. Ruf. IX 3, 10).⁸ Dasselbe gilt von den

³ Vgl. Cic., De leg. II 18, 45 *color . . . albus praecipue decorus deo est . . . maxime in textili, tincta vero absint, nisi a bellicis insignibus*.

⁴ Bei Arr., Ind. 24, 2 (= Jacoby 133, F 1, 20) *ὡς προσπλέοντας εἶδον, ἐθάμβησαν . . .* H. STADLERS Arbeit (Die Quellen des Plin. im XIX. B., München 1891) war mir nicht zugänglich. Ich darf nur bemerken, daß man in den Inhaltsangaben der Naturgeschichte, bzw. im Verzeichnis der Quellenschriftsteller die Namen fast aller uns interessierender Repräsentanten der «romanhaften» Historiographie (Ktesias, Dinon, Kleitarchos, Duri, Phylarchos, auch Onesikritos und Nearchos) findet.

⁵ Vgl. unsere Bemerkungen: *Zur Terminologie der Alexanderüberlieferung*. Stud. Ant. 27 (1980) 193 ff., insbes. 197 f. (ung.).

⁶ Vgl. den gleichbetitelten Aufsatz von H. STRASBURGER: Hermes 80 (1952) 471 ff.

⁷ Vgl. P. GOUKOWSKYS solide Einleitung und Bemerkungen zu Diodors B. XVII. in der Coll. des Univ. de France, Paris 1976.

⁸ Vgl. noch Diod. XVII 104, 2, wozu GOUKOWSKY (130, 1) bemerkt: «par tissus barbares (*βαββαρικά ὑφάσματα*) entendez tissus de coton.»

«epischen Embellissements» der Indusfahrt,⁹ ganz besonders von der achilleischen μάχη παραποτάμιος (Diod. XVII 97, 3; Curt. Ruf. IX 4, 14 *cum amne bellum fuisse crederes*).

In diesem Kontext wird auch die oben zitierte Pliniusstelle ihren richtigen Sinn erhalten. Führt dann der römische Enzyklopädist mit der Erwähnung von Kleopatras purpurner Flagge fort (*purpureo ad Actium cum M. Antonio Cleopatra venit eodemque fugit*), so steht das schon auf einem anderen Blatt. Dem Kenner der trümmerhaft erhaltenen hellenistischen Historiographie kommt dabei eine andere τραγική τις θεατρική διάθεσις in den Sinn, u. zw. der Empfang von Demetrios' (des Städtebelagerers) goldener Aschenurne, auf prächtigen Purpurteppichen aufgebahrt, im Hafen von Korinth (Plut., Dem. 53), — die unabweisbare Vorlage der «dramatisch bewegten, ergreifenden Schilderung von der Überführung der irdischen Reste des Germanicus aus Syrien nach Brundisium.»¹⁰ Sollten Sie nun Ihrem nicht unbegründeten Zweifel Ausdruck geben und sagen, es handele sich doch um zu verschiedene Situationen und verschiedene Autoren (war oben in erster Linie von Kleitarchos, dem Sohn des Persika-Schreibers Dinon die Rede, so sei doch Plutarchs Quelle in diesem Falle Duris, der Samier gewesen), so darf ich auf eine frühere, nicht weniger «dramatisch bewegte» Passage derselben Vita (9, 5 ff.) hinweisen, wo man von einem galanten Abenteuer des Städtebelagerers liest. Man braucht nicht das ganze Kapitel anzuführen, Sie werden sowieso erraten, daß es sich hier um ein ganz genaues Pendant zu Cerialis' Kölner Seitensprung handelt, mit dem Unterschied, daß die Dame von Patrai nicht Claudia Sacrata, sondern Kratesipolis heißt. Sonst stimmen beide Stellen bis in Einzelheiten so fatal überein, wie die soeben besprochenen theatralischen Trauerszenen mit Agrippina, bzw. mit Antigonos Gonatas in der Hauptrolle.

Im Vorhergehenden schweiften wir vom Indus bis nach Britannien herum. Wer es als zu viel des Guten finden sollte, im Batavenfürsten Civilis ein fernes Abbild des von seiner irrationalen Sehnsucht geleiteten Makedoniers erkennen zu wollen, mag an Triers mythische — d. h. der mittelalterlichen Chronistenweisheit zu verdankende — Gründerin denken. Dabei denke ich an die mythische Semiramisgestalt, von der — wie von anderen Heroen- und Herrschergestalten des Alten Orients — auch die romanhafte Alexander-Historiographie nicht wenige und nicht uninteressante Züge geerbt hat. *Hic et nunc* will ich natürlich nicht wiederholen diejenigen Legenden, mit welchen ich mich bei früheren Gelegenheiten ausführlich befaßte.¹¹ Auf eine einzige

⁹ Dazu vgl. auch J. R. HAMILTONS Komm. zu Plut. Alex. Oxford 1969. 175 ff.; neuerdings N. G. L. HAMMOND: *Three historians of Alex. the Gr.* Cambridge 1983, 64 f. und *passim*.

¹⁰ Zu Tac. Ann. III 1: ED. NORDEN, Einl. I 581.

¹¹ *Semiramis in Zentralasien*. Acta Ant. Hung. 24 (1976) 51 ff. = *Studies in the sources on the hist. of Pre-Islamic Central Asia*. Budapest 1979, 55 ff.; Stud. Ant. 23 (1976) 213 ff. (ung.); *Zentralasiatische Elemente in dem Alexanderroman*. Acta Ant. Hung. 28 (1980) 92 ff.

Diodorstelle möchte ich kurz eingehen, wo (II 13, 2) — anlässlich des medischen Heerzuges der Königin — vom *Βαγίστανον ὄρος* als Zeusheiligtum mit einem angrenzenden *παράδεισος* die Rede ist: *οὗ τὸ κατώτατον μέρος καταξύσασα* (abschabend, glättend) *τὴν ἰδίαν ἐνεχάραξεν εἰκόνα* — mit hundert Lanzenträgern. *ἐπέγραψε δὲ καὶ Συρίοις γράμμασιν εἰς τὴν πέτραν, ὅτι Σεμίραμις τοῖς σάγμασι τοῖς ἀκολουθούντων ὑποζυγίων ἀπὸ τοῦ πεδίου χώσασα τὸν προειρημένον κορημὸν διὰ τούτων εἰς τὴν ἀκρόρειαν προσανέβη*. Es handelt sich um die mächtige Kultanlage am heutigen Bisutūn bei Kermanschah, mit den berühmten Felsinschriften des Dareios darüber, die durch Diodor — d. h. Ktesias — der Semiramis zugeschrieben wurden.

Wie man in W. Eilers' attraktivem Semiramis-Büchlein¹² liest, harrt die oben angeführte Auslegung der Inschrift noch heute der Aufklärung. Ihr Inhalt wäre der gewesen, Semiramis sei hier auf den übereinander getürmten Packsätteln der Lasttiere zur Höhe des Berges emporgestiegen. «Leicht ließe sich dabei an eine aus mißverstandenen Namen herausgesponnene Fabel denken. Aber wie früh, noch keine hundert Jahre nach dem Tode des Schöpfers der Inschriften, des Großkönigs Dareios ist hier Geschichte zu Sage geworden!» — fügt Eilers resigniert hinzu. Im Bewußtsein meiner Inkompetenz darf ich mit einigen Einfällen aufwarten.

Die Semiramisüberlieferung ist — wie bekannt — aus recht heterogenen Elementen verquickt. Vor einigen Jahren habe ich vor demselben illustren Gremium von einer sonderbaren Kriegslist der Königin gesprochen,¹³ die man in denselben (II 16 f.) Kapiteln Diodors liest: *wie* sie aus der abgezogenen Haut von schwarzen Ochsen Trugbilder (*εἰδωλα*) von Elefanten verfertigen ließ, welche von Kameltreibern getragen die Inder in die Flucht hätten jagen sollen. Ob und wie nun das im Alexanderroman (in einer grotesken Fassung: III 3) wiederkehrende Strategem mit der semiramideischen Kriegslist zusammengebracht werden kann, und wie man sich deren Zusammenhang — nach tausend Jahren! — mit einem ähnlichen Kriegsmanöver der Mongolen denken soll, steht dahin. Feststeht, daß es in der märchenhaften Semiramisüberlieferung u. a. — eventuell mehrfach entstellte — Tatsachen nicht nur der vorderasiatischen Geschichte, sondern auch gewisse Überbleibsel gibt, die nach den zentralasiatischen Reitervölkern weisen. U. E. gehören die Packsättel (*σάγματα*) der Lasttiere zu diesen Relikten. Genaue Parallelen kann ich momentan aus der Alexanderüberlieferung nicht anführen (vgl. immerhin Liv. XXV 36, 7 über Cn. Scipios improvisiertes Verteidigungswerk in Hispanien: *ut . . . aliquam imaginem valli obicerent, clitellas inligatas oneribus . . . circumdabant*; Polyb. VIII 38);¹⁴ bei Plutarch (Pomp. 41) liest man von einer

¹² W. EILERS: *Semiramis. Entstehung und Nachhall einer altorient. Sage*. SB Öst.-AW Phil.-hist. Kl. 274/2. Wien 1971. 18.

¹³ *Zentralasiat. Elemente*. 92 f.

¹⁴ Vgl. Stud. Ant. 27 (1980) 64 f.

gleichfalls aus *σάγματα* improvisierten Rednerbühne, von wo aus Pompeius den Tod des Mithridates seinen Soldaten bekanntgibt. Ganz bestimmt wurde durch Jordanes (c. 40) ein Requisit der Reiternomaden bewahrt: Attila soll auf den Katalaunischen Feldern einen riesigen Scheiterhaufen aus *equinis sellis* errichtet haben, um im Falle einer Niederlage darauf hinzuscheiden. Spätere Chronisten lassen den Hunnenkönig dieselben Sättel — als Sturmleitern — zur Bestürmung, bzw. durch deren Feuer zur Zerbröckelung von Aquileias Mauern gebrauchen (z. B. Simon von Kéza, c. 15). Aus der Geheimen Geschichte der Mongolen (Kap. 131; vgl. 229 und 245) weiß man, daß es bei den Nomadenvölkern spezielle Posten für Aufbewahren der Sättel (mong. *kirü'e*) gab.¹⁵

Was nun den Sinn der Semiramisinschrift betrifft, so kann man entweder an die Funktion der übereinander getürmten Packsättel — wie oben — als Sturmleiter denken, oder aber an die Geschichte der Bestürmung des Aornos-Felsens durch Alexander (Curt. Ruf. VIII 11, 7 ff.): *nec alia expugnandi patebat via, quam ut replerentur (sc. voragines Indi amnis eluviesque praeruptae)*, was durch Fällen und Hinschleppen eines Waldes bewerkstelligt wurde, wobei der König selbst den ersten Baumstamm hinwarf (11, 8), so daß binnen sieben Tagen die Schluchten ausgefüllt waren und der König seinen Leuten befahl, den steilen Abhang emporzuklimmen (vgl. Arr. IV 29 f.).

11

Wie angekündigt, begannen wir mit Tacitus und jetzt wollen wir zu ihm zurückkehren, und zwar in Semiramis' Gesellschaft. Dabei denken wir an zwei abenteuerliche Passagen der taciteischen Annalen: an den berüchtigten Inzestversuch der jüngeren Agrippina (XIV 2) und an Poppaeas Tod «durch den Jähzorn ihres Gemahles, von welchem die Schwangere einen Fußtritt erhielt» (XVI 6, 1 *fortuita mariti iracundia, a quo gravida ictu calcis afflicta est*).

Was nun Agrippinas geplantes Inzestvergehen betrifft, so liest man in E. Koestermanns modernem Kommentar (IV 24) nur, daß die Quellenfrage heftig umstritten sei. Auf Einzelheiten wollen wir hier nicht eingehen. Aus dem Vorhergehenden wird sich ergeben haben, daß man mit A. Momiglianos «Einquellenprinzip» auch hier schwerlich einverstanden sein kann. Desto mehr hat C. Questas Standpunkt¹⁶ für sich, nach dem Tacitus alle drei in Frage kommende Historiker (Plinius d. Ä., Cluvius Rufus und Fabius Rusticus) gleichmäßig ausgewertet habe. U. E. sollte man noch weiter gehen und — auch in diesem Falle — die Kenntnis fernerer, *horribile dictu*: griechischer Autoren

¹⁵ Vgl. P. PELLIOU—L. HAMBIS: *Histoire des campagnes de Gengis Khan*. Leiden 1951, 187 f.; L. LIGETI: *A mongolok titkos története*. Budapest 1962, 154.

¹⁶ C. QUESTA: *Studi sulle fonti degli Ann. di Tac.*² Roma 1963, 176 ff.

erwägen.¹⁷ Bedenkt man die imponierende, auf Schritt und Tritt bemerkbare (nur selten verzeichnete !) Belesenheit des angeblichen Griechenfeindes Tacitus, so dürfte man im voraus nicht mit einer oder mit ein paar lateinischen Quellen vorliebnehmen. Trotz Koestermanns bombastischem Wortreichtum und wenig sagenden Bemerkungen wird man ihm Dank wissen für seinen Hinweis auf A. H. Krappes Ausführungen über Agrippinas Ende,¹⁸ — allerdings mit dem Vermerk: «kaum diskutabel». Das bei Koestermann zu lesende (nicht authentische) Zitat aus diesem interessanten Versuch (S. 471) lautet richtig: «Les deux épisodes, celui de l'inceste et celui du meurtre de Poppée, sont également fantaisistes, reposant sur des calques plus ou moins conscients d'anciennes traditions sur la reine Sémiramis de Babylone et sur Périandre, tyran de Corinthe.»

Man weiß wohl, daß der betreffende Schüler von Sal. Reinach kein Tacitus-Fachmann, vielmehr ein ungemein belesener und einfallsreicher Religionshistoriker und Motivforscher war, der uns übrigens zuletzt bei «Auffindung» von Alarichs und Attilas Grabstätte einen guten Dienst leistete.¹⁹ Durch seine Ausführungen wollte er nicht etwa «réhabiliter la mémoire de cette femme remarquable» (d. h. diejenige von Agrippina der J.),²⁰ sein Zweck war vielmehr, die Unwahrscheinlichkeit der beiden taciteischen Episoden zu zeigen, -- was ihm u. E. auch gelang. Gab es doch lange Jahrhunderte früher eine andere tatkräftige, intelligente, herrschaftsbegierige Frau (bei Diod. II 7, 2 οὐσα φύσει μεγαλήτιβος), der die Nachwelt eine ähnliche Sünde zuschrieb und die durch ihren eigenen Sohn ums Leben gebracht worden war. Wie man von Semiramis in den allerersten Sätzen der aus Pompeius Trogus gemachten Epitome des Iustinus (I 2,10) liest: . . . *ad postremum cum concubitum filii petisset, ab eodem interfecta est*. Wird von derselben bei Diodor II 20, 1 (d. h. bei Ktesias) berichtet, daß ihr Sohn Ninyas δι' ἐννούχων τινός nach ihrem Leben getrachtet haben soll, so befinden wir uns in demselben historiographischen Milieu wie im Vorhergehenden. Bei Movses Xorenac'i, der aus griechischen und syrischen Quellen schöpfte, ist auch von Ninos' Attentat die Rede. Die weitere Ausbildung der Semiramissage, wie sie bei Orosius I 4 ff. und Dante (Inf. V 54 ff.) vorliegt, geht uns hier nicht an.

Alles in allem: die Ähnlichkeit zwischen der Semiramisüberlieferung und dem taciteischen Porträt der Agrippina ist nicht wegzudisputieren. Nach Krappes eigenen Worten (469 f.): «Ces parallélismes (zwischen beiden Frauen) étant assez frappants pour s'imposer à l'imagination, quoi de plus naturel que de compléter le drame (ein Schlüsselwort zur Charakterisierung der taciteischen

¹⁷ Zu 2, 2 *sed quae Cluvius, eadem ceteri quoque auctores prodidere* bemerkt Koestermann, daß außer Plinius auch Servilius Nonianus in Betracht käme.

¹⁸ A. H. KRAPPE: *La fin d'Agrippine*. REA 42 (1940) 466 ff.

¹⁹ Vgl. S. 40 unten.

²⁰ A. O. 466; vgl. G. FERRERO: *Le donne dei Cesari*. Milano 1925, 157 ff.

Geschichtsschreibung!) par l'épisode de l'inceste, emprunté à la légende orientale . . . Tacite, ou plutôt sa source, n'y a pas manqué: c'est là l'origine de cet épisode peu savoureux et si peu romain!»

Was nun die eventuellen weiteren Quellen des Tacitus betrifft, so ist es wieder Krappes Verdienst, auf ähnliche Motive innerhalb der griechischen Tyrannenüberlieferung hingewiesen zu haben. Bei Parthenios (Erot. path. 17) und Diogenes Laertios (der v. Periandr. 2 auch Aristippos, Verf. von *περὶ παλαιᾶς τρυφῆς* zitiert) liest man ähnliches «Literatengeschwätz»,²¹ laut welchem Periandros geschlechtlichen Verkehr mit seiner Mutter gepflegt hätte. Das ist dieselbe alexandrinische Tradition, die auch an der Ausbildung von Agrippinas Inzestgeschichte mitgewirkt haben dürfte. Daß diese nicht gerade hochfliegenden Unterhaltungslektüren auch dem hehren Tacitus nicht unbekannt waren, mag durch die zweite Episode nahegelegt werden (Ann. XVI 6): «. . . Poppaea fand ihren Tod zufällig durch den Jähzorn ihres Gemahls, von welchem die Schwangere einen Fußtritt erhielt. Denn an Gift möchte ich nicht glauben, obzwar einige Schriftsteller — aus Haß mehr, als der Wahrheit gemäß — es berichten: wünschte er sich doch Kinder und war der Liebe zur Gemahlin hingegeben» (*quippe liberorum cupiens et amoris uxoris obnoxius erat*). Der Bericht klingt recht unwahrscheinlich und das noch mehr, wenn man die Periandervita des Diogenes Laertios (c. 1) danebensetzt: *ὅτι ὀργῆς βαλὼν ὑποβάθρῳ ἢ λακτίσας τὴν γυναῖκα ἔγκυον οὖσαν ἀπέκτεινεν*.

Sollten nun die behandelten Koinzidenzen meinen verehrten Hörern als zufällig oder irrelevant erscheinen, so darf ich auf eine weitere «Koinzidenz» hinweisen. Noch von den Schulbänken her kennen Sie alle die sonderbare Geschichte, wie Tarquinius Superbus, *velut deliberabundus in hortum aedium transit sequenti nuntio filii; ibi inambulans tacitus summa papaverum capita dicitur baculo decussisse, etc.* (Liv. I 54, 6.) Das Vorbild, ein Kapitel bei Herodot (V 92; vgl. Aristot., Pol. III 13 und V 10) hält man seltener in Evidenz, wo man doch dasselbe -- über Periandros (oder Thrasybulos) liest. Zweifellos haben Livius' Vorgänger «die für hellenische Verhältnisse sehr sinnreiche und zutreffende Fabel ziemlich ungeschickt auf Tarquinius Superbus und seinen im feindlichen Gabii weilenden Sohn Sextus übertragen.»²²

In meinen historiographischen Werkstattstudien habe ich schon ein paar ähnliche Fälle aufgedeckt. So entpuppte sich die rührende Cincinnatus- (oder Serranus-) Gestalt als römisches Abbild des Abdalonymos von Sidon, ja sogar des altorientalischen Königs Šarrukīnu, der aus der römischen Annalistik bekannte Mettius als dasjenige des Erzverräters Bessos.²³ Ohne eingehende Kenntnis der hellenistischen Geschichtsschreibung wird man sich heutzutage

²¹ So charakterisiert durch FR. SCHACHERMEYR: RE «*Periandros*» 708.

²² H. STEINS Komm. z. St.

²³ Stud. Ant. 27 (1980) 209 ff. (ung.).

nicht mehr an Livius oder Tacitus heranwagen. Ein unaufgehelltes Gebiet ist bis heute das römische Tyrannenporträt, dessen Antezedenzen man nicht allein bei den Griechen (mit den Abstufungen *τινική* — *ὑβρις* — *ὀλεθρος*), sondern auch im Alten Orient, insbesondere im iranischen Milieu des persischen Großkönigs zu suchen hat.²⁴ Ich weiß wohl, wie wenig das alles für die berufenen Forscher der Geschichtsquellen Zentralasiens besagt, doch hat mir, einfachem Philologen, unsere langjährige Zusammenarbeit viel geholfen, u. a. die Kunst unseres *nicht sine ira* und *nicht sine studio*, aber auch nicht ohne eine zauberhafte, kathartische Wirkung schreibenden Tacitus besser zu verstehen.

Budapest.

²⁴ Vgl. meinen Vortrag (Berlin, 12. 8. 1986): *Persertum und griech.-römische Antike. Zur Ausgestaltung des Klassischen Tyrannenbildes*. *Gymnasium* 94 (1987) 289 ff.

VOM ZENTRALASIATISCHEN XVARĒNAH ZUR ATTILAS BESTATTUNG*

I

Vor vier Jahren hatten wir — in demselben Kreis wie heute — eine novellistische Erzählung bei Herodotos, die Geschichte der Dynastiegründung des Perdikkas (VIII 137 ff.) behandelt.¹ Zur Interpretation dieser herodoteischen Königsgeschichte wurde eine unverständliche, bzw. bisher mißverständene Episode des Alexanderromans (II 15) herangezogen und gezeigt, daß sich dabei um keinen gemeinen Diebstahl, sondern um die gottgefällige Inbesitznahme des königlichen Machtglanzes — des iranischen xvarēnah — durch Alexander handelt. Im Laufe unserer weiteren philologischen Eskapaden befaßten wir uns auch mit anderen Episoden der hellenistischen Historiographie, u. a. mit der abenteuerlichen Hinrichtung des Erzverrätters Bessos oder mit dem nicht weniger abenteuerlichen Machtantritt des Gärtners Abdalonymos von Tyros (oder Sidon),² und versuchten zu zeigen, wie die zuerst genannte Gestalt in Rom als Mettius, die andere aber als Ser(r)anus oder der berühmte, vom Pfluge zur Diktatur geholte Cincinnatus erscheint.

Als Fortsetzung unserer Werkstättenarbeit knüpften wir uns letztmals an Jane Hornblowers Monographie über Hieronymos von Kardia³ an, um die hellenistischen Antezedenzen von Tacitus' Historiographie womöglich besser aufzuhellen. Hieronymos, dessen Bedeutung als Geschichtsschreiber in umgekehrtem Verhältnis zu unseren Kenntnissen von ihm steht,⁴ begann seine Tätigkeit unter dem gleichfalls in Kardia geborenen Eumenes, um sich nach dessen Tod Antigonos dem Einäugigen und seinen Nachfolgern, Demetrios dem Städtebelagerer und Antigonos Gonatas anzuschließen. Als Augenzeuge der stürmischen Ereignisse, wird er seine Geschichte der Diadochenkämpfe mit den Anfängen der Makedonenherrschaft eingeleitet haben. Man kann nicht

* Vortrag, gehalten anlässlich der Konferenz «The Sources of the History of Pre-Islamic Central Asia» (Budapest, 23. Okt. 1984).

¹ Zentralasiatische Elemente in dem Alexanderroman. Acta Ant. Hung. 28 (1980) 85 ff.

² Vgl. I. BORZSÁK: A hellénisztikus történetírás műhelyéből. (Aus der Werkstatt der hellenist. Historiographie.) Stud. Ant. 27 (1980) 209 ff.

³ J. HORNBLOWER: Hieronymus of Cardia. Oxford 1981; dazu vgl. Stud. Ant. 31 (1984) 217 ff.

⁴ Vgl. F. JACOBY: RE «Hieronymos» 1540.

ermitteln, ob er in seiner Darstellung auf die mythische Vorzeit einging, wie es Herodotos in der oben erwähnten Perdikkasgeschichte tat. *Hic et nunc* wollen wir die herodoteische Deutungskraft⁵ nicht erneut hervorheben: konnte doch zu Alexanders I. Zeiten noch niemand die weltgeschichtlichen Perspektiven von Perdikkas' Herrschaftsgründung ahnen! Einstweilen wollen wir auch nicht fragen, ob man in der Umgebung *dieses* Alexanders, der in einer Person «der Griechenfreund» und Vasall des persischen Großkönigs war, oder gar früher mit der Kenntnis des vorderasiatischen $\chi\varphi\alpha\rho\eta\alpha\eta$ -Begriffes in Makedonien rechnen darf, — lieber vermehren wir die Zahl der aufzuwerfenden Fragen um eine weitere.

In unserer Hieronymos-Abhandlung⁶ wiesen wir u. a. auf eine Episode der Demetrios-Vita des Plutarch (c. 4) als eines der historiographischen Vorereignisse der sich an die Gestalt Mithridates' *des Großen* knüpfenden Überlieferung hin. (Für Hieronymos von Kardia sind außer Diodors B. XVIII ff. Plutarchs Eumenes-, Demetrios- und Pyrrhos-Viten die ergiebigste Fundgrube.) Hier erzählt Plutarch, um die Menschlichkeit des jungen Demetrios — des zukünftigen Poliorketes — zu bezeugen, wie er das Leben seines Spielgenossen Mithridates, Sohnes von Ariobarzanes, der mit ihm zusammen am Hofe des Antigonos erzogen wurde, gerettet hat. Antigonos hatte nämlich den Traum, daß aus dem Goldstaub, mit welchem er eine schöne Wiese besät hatte, eine goldene Saat aufliefe, die Ernte aber hätte — ihm vorgreifend — Mithridates eingebracht und wäre damit aus dem gastfreundlichen Hof nach dem Pontosgebiet geflohen. Die Fortsetzung geht uns eigentlich nicht mehr an: Antigonos nahm den Eid seinem Sohne ab, er würde kein Wort über seinen Entschluß sprechen, darüber nämlich, daß der verdächtige Mithridates umgebracht werden soll. Demetrios hat in der Tat kein Wort gesprochen, er zog nur seinen Spielgenossen beiseite und schrieb mit der Spitze seiner Lanze in den Staub: $\Phi\epsilon\tilde{\upsilon}\gamma\epsilon, \text{Μιθριδάτα}$. Das Schicksal hat den Traum des Antigonos erfüllt, denn Mithridates $\delta \text{Κτιστής}$ hat die Dynastie der Könige von Pontos begründet, der erst zu Zeiten der achten Generation durch Rom ein Ende gemacht wurde.⁷ Der Sturz von Mithridates d. Gr. konnte freilich erst später an die Geschichte angehängt werden; auf alle Fälle liest man in der parallelen Überlieferung (bei App. Mithr. 8 f. = Jac. frg. 3) den Namen des Hieronymos von Kardia.

Unsere Frage lautet also: ob man zur Zeit, als Hieronymos über den Argwohn des Antigonos und die Flucht des Mithridates schrieb, aber auch um die Stabilisierung des Königreiches von Pontos wußte, den durch ihn über-

⁵ Vgl. H. KLEINKNECHT: *Herodotos und die maked. Urgeschichte*. Hermes 94 (1966) 146.

⁶ Stud. Ant. 31 (1984) 229 ff.

⁷ Vgl. TH. REINACH: *Mithradates Eupator, König von Pontos*. Leipzig 1895, 6 ff.; HORNBLOWER 244.

lieferten Traum als Entführung oder Verlegung des «Lichtglanzes der königlichen Majestät» — also des xvarənah — deuten konnte?

Eingedenk des mehr als fragmentarischen Zustandes des Geschichtswerkes des Hieronymos kann man nicht erraten, ob und wie weit er Vertrauen zur Zukunft der Macht der Antigoniden hatte und was er in seinem vorgerückten Alter von den Perspektiven der Nachfolger des Mithridates gehalten haben dürfte. Als ehemaliger Anhänger des Eumenes und Kenner Anatoliens und des Nahen Ostens wird er das virulente Fortleben der iranischen Traditionen (z. B. dasjenige der Machtideologie der nach dem Fall des Perserreiches herrschenden kleineren oder größeren Dynastien) auch zu Zeiten der Diadochen aus eigener Erfahrung gekannt haben. Sein besonderes Interesse für das Mithridates-Haus könnte wohl durch seine persönlichen Beziehungen erklärt werden.⁸ Der Traum des Antigonos ist jedenfalls als Dokument einer gegenüber der nach Ipsos (301) festen Fuß fassenden Dynastie des Mithridates *günstigen* Überlieferung zu betrachten. Es läßt sich leicht denken, daß dieser durch Plutarch und Appian überlieferte, vielsagende Traum zur Zeit, als Hieronymos an seinem Werk arbeitete, in aller Munde war. Fraglich ist es nach wie vor, ob die ganze Geschichte nichts anderes als ein geistreicher Einfall (für Hornblower ein «witticism»), oder aber doch mehr: ein eventueller Niederschlag des iranischen xvarənah-Begriffes ist.

Unter den bedeutungsvollen Traumbildern der griechisch-lateinischen Überlieferung dürfte besonders lehrreich sein dasjenige des Kyros, das Cicero mit einem Hinweis auf Deinons Persika anführt (De div. I 23, 46): *cum dormienti ei sol ad pedes visus esset, ter eum scribit frustra adpetivisse manibus, cum se convolvens sol elaberetur et abiret; ei magos dixisse, . . . ex triplici adpetitione solis triginta annos Cyrum regnaturum esse portendi.*

Die Sonnenhaftigkeit des *königlichen* Goldes ausführlicher zu dokumentieren erübrigt sich wohl; ein Hinweis auf die goldenen *poiēmata* des skythischen Logos (Herod. IV 5), die vom Himmel herab auf das Land der Skythen fielen, wird genügen. Was die goldenen Trinkgefäße betrifft, die der Held des Alexanderromans — auf eine anscheinend unstatthafte Weise — Dareios, seinem königlichen Gastgeber entwendet, so beziehen sie sich — wie oben schon erwähnt — auf eine geistreich-spitzfindige Ergatterung des xvarənah, durch sie wird die *translatio imperii* von Persien nach Makedonien versinnbildlicht.

Es gibt aber in der Alexanderüberlieferung auch eine andere Episode, die erst eine pure Fiktion, immerhin eine bezeichnende und zu demselben Ideenkreis passende Fiktion ist. Dabei denken wir an die Tributforderung durch Dareios' Boten, an einen Tribut, welchen Alexanders Vater «für das Land des Königs Dareios» in der Form von hundert goldenen Eiern (I 23, 4

⁸ Vgl. HORNBLOWER 245.

ὡὰ χρύσεια) von je 20 Pfund Gold zu bezahlen hätte.⁹ Diese Fiktion stützt sich auf die herodoteische Erzählung (V 17 ff.), laut welcher die Perser vor ihrer Invasion gegen Griechenland von Amyntas, König von Makedonien, als Zeichen der Unterwerfung unter Dareios Erde und Wasser forderten. Amyntas hat das «seinen Gebietern» getan, aber sein Sohn Alexandros (also Urgroßvater des *Grossen*) hatte keine «zu große Furcht vor den Persern . . ., da er noch keine bitteren Erfahrungen gemacht hatte», so schickte er Amyntas fort und ließ die betrunkenen Barbaren, als sie die Frauen angreifen wollten, durch als Frauen angekleidete bartlose Jünglinge erstechen. In Plutarchs Lebensbeschreibung (Alex. 5)¹⁰ liest man nur davon, daß der ganz junge Alexander, als er in Philipps Abwesenheit persische Gesandten empfangt, gar nicht Fragen nach Wichtigkeiten stellte, wie Kinder oft tun, sondern sich nach der Länge des Weges usw. und dann nach dem König selbst erkundigte, wie er als Heerführer verfare und wie groß die Militärmacht der Perser sei.

Die romanhafte Version besagt durch die Einbeziehung der geschichtlich unbegründeten, aber symbolisch bedeutungsvollen Fiktion weit mehr: der Held kündigt da im voraus an, daß er das Gold, das durch seine Person dem Makedonenreich gebührt, nicht bei den Persern läßt, wandte sich doch das goldene Glück, der sonnenhafte Glanz der Herrschaft von ihnen ab.

Nun wagen wir zu behaupten, daß man in der herodoteischen Perdikkasgeschichte die bereits zu Zeiten Perdikkas' II. — d. h. als Herodot an seinem Werk arbeitete — erwachenden Machtansprüche Makedoniens zu erblicken hat. Hält man die all zu engen Beziehungen zum Orient in der vorhergehenden Periode inne,¹¹ so wird man sich über dem Bekanntwerden der iranischen χϋαρονah-Vorstellungen in Makedonien nicht wundern. Erscheint nun dasselbe Herrschaftssymbol auch am syrischen Hof des Antigonos Monophthalmos, also des *ersten Königs* unter den Diadochen, so dürfte das als ganz normal, ja sogar als voraussichtlich bezeichnet werden.

So dürfte man auch in Mithridates' Umgebung das Auftreten desselben Machtanspruchs und derselben Symbolik erwarten: stieg er doch in zwanzig Jahren nach seiner «Flucht» (im J. 281) zum König empor.¹² Auch die Orontiden (in Armenien) leiteten ihren Stammbaum von Hydarnes, einem von Dareios' Gehilfen gegen den Magier ab¹³ und trugen — als Verwandten der Achämeniden — dasselbe königliche Emblem wie später Antiochos I. von Kommagene.¹⁴ Desgleichen findet man die bekannten Insignien der Achämeniden (die ver-

⁹ Vgl. R. MERKELBACH: *Die Quellen des griech. Alexanderromans*. München 1954, 14 f.; P. CLOCHÉ: *Histoire de la Macédoine jusqu'à 336*. Paris 1960, 32 f.

¹⁰ Dazu vgl. J. R. HAMILTON's Komm. Oxford 1960. 13.

¹¹ Über Alexanders I. persische Verwandtschaft vgl. Herod. V 21 und VIII 136.

¹² Vgl. TH. REINACH: a. O. 7 und 25 f.

¹³ Vgl. Strab. XI 14, 15 C. 531.

¹⁴ Vgl. J. HARMATTA: *Royal power and immortality. The myth of the two eagles in Iranian royal ideology*. Acta Ant. Hung. 22 (1979) 305 ff.

schiedenen Repräsentationen des xvarēnah wie z. B. den Adler mit ausgebreiteten Flügeln, den Widder oder den Eber, das Feuer, die Sonne usw.) im archäologischen Material des Parthers Mithridates I.¹⁵ Liest man dann über die Wunderzeichen, die die Geburt und die Thronbesteigung des *großen* Mithridates Eupator von Pontos begleiteten (so z. B. Iust. XXXVII 2, 1–3),¹⁶ so erkennt man in ihnen nicht nur Motive der orientalischen Propaganda gegen Rom, sondern auch den Widerhall uralter iranischer Vorstellungen vom Großkönig und Weltheiland, der gerade im Zusammenhang mit dem letzten Mitglied der Dynastie von Pontos besonders stark ertönte.

Alles in allem: man wird Hieronymos' Bericht über den Traum des Antigonos, den Ährenschnitt der königlich-goldenen Saat durch Mithridates von Pontos als eine literarische Erscheinungsform der bekannten iranischen Vorstellung in Evidenz halten.

11

Auch im weiteren wird uns Hieronymos von Kardia begleiten. Unter den Fragmenten von Diodors Universalgeschichte (B. XXI) sind wir auf eine Partie von Tzetzes' Chiliaden (6, 470 ff.) gestoßen (frg. 13 Dindorf), wo man — mit einem namentlichen Hinweis auf Diodor — von einem «treuen Freunde» des Päonerkönigs Audoleon liest, der die unter dem Fluß Sargentios verborgenen Schätze dem Lysimachos — «oder irgendeinem anderen thrakischen König» — gezeigt habe. Auch die Art und Weise, wie man die Schätze versteckt hatte, wird ausführlich beschrieben: Audoleon lenkte den Fluß mit seinen Sklaven ab, grub das Flußbett auf, dann ließ er den Strom wieder los, am Ende aber hieb er die Kriegsgefangenen nieder (τοὺς δ' αἰχμαλώτους σφάπτων). Die Zugehörigkeit des Fragmentes (genauso wie die des vorhergehenden, in welchen man von Lysimachos' schimpflicher Niederlage, bzw. von seiner Begnadigung durch den Getenkönig Dromichaïtes liest) zu Hieronymos kann mit guten Gründen wahrscheinlich gemacht werden.¹⁷

Was nun diese königlichen Schätze anbelangt, so wird in F. R. Waltons Loeb-Ausgabe (*ad l.*) auf je eine Stelle bei Cassius Dio LXVIII 14, 4–5), bzw. bei Jordanes (Get. c. 30) hingewiesen, wo «fast dieselbe Sage» (much the same tale) im Zusammenhang mit dem Dakerkönig Decebal und mit dem Westgoten Alarich erzählt wird. Auf alle Fälle fand Walton die Ähnlichkeit

¹⁵ Vgl. J. HARMATTA: *Mithridates I. und Kamniskires*. Stud. Ant. 28 (1981) 123 ff.

¹⁶ Zu dieser wichtigen Stelle vgl. TH. REINACH: *a. O.* 42, 2; G. WIDENGREN: *La légende royale de l'Iran antique*. Homm. à G. Dumézil. Bruxelles 1960, 227 ff.; *Iranisch-semitische Kulturbegegnung*. Köln—Opladen 1960, 67 f.; *Die Religionen Irans*. Stuttgart 1965, 236. In einem anderen Zusammenhang befaßten wir uns mit diesem Text in unserem Vortrag: «*Innoxia flamma*.» Listy filol. 106 (1983) 33 ff.

¹⁷ Trotz J. HORNBLLOWER (*a. O.* 50, 104: «The anecdotal tone of ch. 12 . . . seems unlike here.») vgl. man Iust. XVI 3, 1; Polyain. Strat. IV 12, 3; B. LENK: RE «*Puiones*» 2406; J. KAERST: RE «*Audoleon*» 2279.

der beiden Flußnamen (Sargentios, bzw. Sarge(n)tia) für suspekt; er nimmt an, Tzetzes habe die Geschichte *hier* (d. h. im Zusammenhang mit dem Päonerkönig) falsch plaziert.

Es ist Tatsache, daß Cassius Dio die Geschichte, wie man die Schätze verbarg, bzw. wie man sie nach Decebals Freitod gefunden haben soll, fast mit denselben Ausdrücken erzählt. Demgegenüber steht die Tatsache, daß Plinius d. J., der doch Zeitgenosse war, nichts Konkretes über die dakischen Schätze weiß. Im betreffenden Briefe (VIII 2) liest man lauter Allgemeinheiten über die *fabulosa materia*: *dices inmissa terris nova flumina, novos pontes fluminibus iniectos* . . . Von den gekünstelt — chiastisch — geordneten einleitenden Kola kann man zwar das zweite Glied auf Trajans Donaubücke beziehen, aber das erste ist ganz verschwommen: da handelt es sich um vage Floskeln, die den Leser an die Kühnheit von Xerxes' Unternehmen erinnern sollten,¹⁸ nur in Hinsicht auf Trajan nicht als Verdammung, sondern als Lobgesang auf die (nicht bestimmbare) alexandrische Heldentat des Kaisers zu verstehen.

So weit gekommen blätterten wir den Motif-index von Stith Thompson auf, in welchem man u. a. die folgenden Items findet:

N 513: Treasure hidden under the water

513.4: Treasure hidden in river

P 16.4: Persons buried with the king

V 67.3.1: King buried with immense treasure in the ground
of an artificially dried river; later the normal
course of the river is restored . . .

Zum letzten Satz wird auf eine Abhandlung von A. H. Krappe (*Les funérailles d'Alaric*)¹⁹ verwiesen, wodurch vor uns weitere Perspektiven eröffnet wurden.

Die betreffende Jordanes-Stelle (*Get. c. 30*) lautet: *Quem (sc. Alaricum immatura morte praevenit) nimia dilectione lugentes, Barentinum (?) amnem iuxta Consentinam civitatem de alveo suo derivant . . . Huius ergo in medio alveo collecto captivorum agmine sepulturae locum effodiunt, in cuius foveae gremio Alaricum cum multis opibus obruunt, rursusque in alveum reducentes, ne a quoquam quandoque locus cognosceretur, fossore omnes interemerunt*. Die Glaubwürdigkeit, ja sogar die Wahrscheinlichkeit dieser Erzählung wurde bereits durch Krappes Meister, Salomon Reinach strittig gemacht, indem er u. a. auf die «ubiquité du thème» der Niedermetzlung der Assistierenden hingewiesen hatte.²⁰

¹⁸ Vgl. I. BORZSÁK: *Semiramis kertjeitől a Csörsz árkáig*. (Von Semiramis' Gärten bis zu einer ung. Volksüberlieferung.) *Mitteil. der Ung. Akad. d. Wiss.* (I. Kl.) 30 (1978). 427 ff.

¹⁹ Erschienen in *Ann. de l'Institut de philol. et d'hist. orient. et slaves* 7 (1939–44) 229 ff.

²⁰ Vgl. S. REINACH: *Cultes, mythes et religions*. V. Paris 1923. 230 und 287 ff.

Statt seine Zuflucht zur Niebuhr'schen «Ahnenliedertheorie» zu nehmen, wie es S. Reinach tat, suchte Krappe nach näherliegenden Parallelen. So gibt es z. B. eine alte, vorchristliche Legende, laut welcher der in Gefangenschaft verstorbene Prophet Daniel in einem Flußbett in der Nähe von Susa begraben worden sei.²¹ Die erste Kunde davon liest man in der Schrift «De situ terrae sanctae» des Theodosius (aus dem VI. Jahrh.). Nach einigen späteren (arabischen) Versionen derselben Legende soll man Daniels Sarg in drei weitere Särgе hineingelegt (nach anderen Versionen den betreffenden Fluß oder Kanal in drei Arme geteilt) haben, «pour dépister la curiosité du monde et pour tenir secrète la vraie sépulture du saint homme». Vom ungestörten Besitz der irdischen Überreste Daniels hoffte man auf den lebenspendenden Regen. Laut einer späteren (mittelalterlichen) jüdischen Tradition sollten die Ägypter den marmornen Sarg des biblischen Josephs auf eine ähnliche Weise und vermutlich in derselben Absicht im Bett des Nils verborgen haben (und zwar um die mittlere Stromstrecke, «au profit des deux parties de l'Egypte»); Moses hätte ihn von hier nach dem gelobten Land mit sich gebracht (vgl. I Mos. 50, 25; II Mos. 13, 19; Jos. 24, 32).

In Kenntnis des von Krappe besprochenen Folklorematerials wird man ihm beipflichten: auch Alarichs legendenhafte Bestattung muß in *diesem* Zusammenhang gedeutet werden. Der König der Westgoten war zwar kein Heiliger; auch sein Andenken verblaßte — wenn es nicht ganz verlosch — im Laufe des zu bewegten V. Jahrhunderts, um dann im Bewußtsein von Theoderichs Ostgoten aufzuerstehen unter den *proceres* ... *qui fortuna vincebant*, die man nicht als sterbliche Menschen, sondern als Halbgötter (*semideos, id est Anses?*) verehrte. Diejenigen, die Theoderich d. Gr. zuliebe nach diesen *semidei* suchten, haben freilich — nach hundert Jahren — für die Begräbnisstätte bei Cosenza nur eine Legende gefunden (oder erfunden), indem sie das wohlgefällige Wandermotiv auf die Bestattung des ehemaligen Königs der verwandten Westgoten anwendeten. Unlängst (im J. 1965) machte man sich an die Grabungsarbeit südlich von Cosenza, um Alarichs Grab aufzufinden,²² — ohne Erfolg, versteht sich.

Das besprochene Diodorfragment über Verbergung und Auffindung der Schätze des Päonerkönigs dürfte — wie gesagt — auf Hieronymos zurückgeführt werden: das sicherlich orientalische Motiv mag er als guter Kenner des Orients recht wohl in seine Erzählung eingeflochten haben, allerdings ohne die fürstliche Bestattung, die — verständlicherweise — auch bei der Decebalgeschichte fehlt. Die Erzählung von Alarichs Begräbnis wurde durch A. H.

²¹ Vgl. Dan. 8, 2; Jos., Ant. Rom. X 264; Theodos., De situ terrae sanctae, ed. P. GEYER: *Itin. Hierosol.* CSEL 99 (1899) 149. Weitere Literatur verzeichnet bei S. SCHEIBER: *Folklór és tárgytörténet.* I. Bp. 1974. 174 und 326.

²² Vgl.: Baedekers *Autoreiseführer (Mittel- und Unteritalien)*⁴. Stuttgart 1966/67, 157.

Krappe überzeugend in den Zusammenhang der orientalischen Legenden vorchristlicher (hellenistischer) Zeiten eingereiht.

Zum Schluß wollen wir — um Lebensfähigkeit und Verwendbarkeit des Motivs zu zeigen — kurz auf Attilas Bestattung eingehen. Diese Geschichte bekam man zwar erst in Arnold Ipolyi's «Ungarischer Mythologie» (1854) zu lesen, und doch ist sie seitdem aus dem historischen Bewußtsein nicht herauszureißen. Die Akten des hundertjährigen Streites möchten wir nicht hervorholen, nur soviel, daß im Grundtext (bei Jord. Get. c. 16: *postquam . . . est defletus, stravam super tumulum [!] eius . . . concelebrant . . . noctuque secreto cadaver est terra [!] reconditum. Cuius fercula primum auro, secundo argento, tertio ferri rigore communiant . . ., et ut tot et tantis divitiis humana curiositas arceretur, operi deputatos detestabili mercede trucidarunt, emersitque momentanea mors sepelientibus cum sepulto*) kein Wort über des Hunnenkönigs *Flussbegräbnis* fällt. Die zu schöne und romantische Erzählung wurde aus Ipolyis ungenauen Paraphrasen und vielverheißenden Hindeutungen von Belletristen mit einem gutgemeinten nationalen Anhauch weitergesponnen, immer reicher gefärbt und variiert.

Was den unmittelbaren Ursprung der ungarischen Legende betrifft, so wagen wir folgende Hypothese aufzustellen: Der genannte Wissenschaftler — in seinen letzten Jahren Bischof von Großwardein — verbrachte eine fruchtbare Periode seines Lebens um die Mitte der 40-er Jahre des XIX. Jahrh.-s in der Umgebung des Barons Alois von Mednyánszky, Autors u. a. von romantischen «Erzählungen, Sagen und Legenden aus Ungarns Vorzeit» (1829), als Hauslehrer. In der reichen Familienbibliothek, die später durch den Sohn (Dénes) an die ungarische Ecole Normale Supérieure (Eötvös Collegium) vermacht wurde, findet man auch heute die Werke von Platen-Hallermünde. Es dürfte ausgeschlossen sein, daß der für Ungarns Vorzeit interessierte Aristokrat und sein Hauslehrer, der sich gerade in jenen Jahren an die Stoffsammlung zu seiner Ungarischen Mythologie daranmachte, auf das berühmte Gedicht *nicht* aufmerksam geworden wären, in welchem Platen «Das Grab im Busento» besang. Der betreffende Jordanespassus über Alarichs Bestattung wird durch Ipolyi²³ genau zitiert; sicherlich kannte er auch denjenigen, in welchem von Attilas Begräbnis die Rede ist. Die recht überschwenglichen Formulierungen des bayrischen Grafen werden seine nicht weniger begeisterten ungarischen Leser recht stark beeinflußt haben. So kam es vielleicht, daß Ipolyi und seine zu eifrigen Anhänger die bei Jordanes zu lesende, an konkreten Einzelheiten nicht gerade reiche Erzählung über Attilas Bestattung zu einem so wirkungsvollen Ganzen weiterbildeten, daß man im weiteren trotz besseren Wissens — nicht mehr darauf verzichten wollte.

Budapest.

²³ Ung. Myth. I 280.

CHIONITAE, EUSENI, GELANI

I

The name of the Chionitae appears for the first time in Ammianus XVI, 9, 4 where the historian speaks of the scouting activity of Musonianus, the *praefectus praetorio*, and Cassianus, the *dux Mesopotamiae* in the course of 356 A. D. The two Roman commanding officers sent emissaries to Persia for reconnoitring the plans of the Persians. When they had firm knowledge from their scouts that Šāhpuhr II was with difficulty driving back hostile tribes on the remotest frontiers of his kingdom (XVI, 9, 3 *qui cum fide concinente speculatorum aperte cognoscent Saporem in extremis regni limitibus suorum sanguine fuso multiplici aegre propulsare gentes infestas*), wanting to use the difficult situation of Persia for peace-negotiations, they got in touch with Tamsapor (*Tahm-Šāhpuhr), the commander on the western frontier of Persia. They suggested that he should advise the king Šāhpuhr to make peace with the Roman emperor in order that he might secure his western frontier and could concentrate his forces against his eastern enemies. Tamsapor accepted their suggestion, he was, however, also well aware of the difficulties of Constantius. Therefore, he presented the affair in his letter sent to the king in such a way as it would be Constantius, who, being involved in serious wars, would beg for peace. Then comes the passage (XVI, 9, 4) mentioning the Chionitae: *dumque ad Chionitas et Eusenos haec scripta mittuntur, in quorum confiniis agebat hiemem Sapor, tempus interstitit longum*.¹

Without doubt, the two passages reflect the same geographical area and refer to the same peoples. The phrase *in extremis regni limitibus* is obviously formed and used from Roman or Greek view-point and means the eastern frontiers of Persia. Taking into consideration that the residence of the Sāsānian kings was lying in the western part of their realm, we arrive at the same result even in that case when this phrase goes back to Persian geographical ideas. Consequently, we have to look for the «hostile tribes» (*gentes infestas*), the *Chionitae* and *Euseni*, on the eastern frontiers of Sāsānian Iran.

¹ For a general characterization of the historical situation cf. B. NIESE—E. HOHL: *Grundriß der römischen Geschichte*.⁵ München 1923. 401 foll. and E. A. THOMPSON: *The Historical Work of Ammianus Marcellinus*. Cambridge 1947. 48 foll.

An exact parallel to the phrase *in extremis regni limitibus* occurs in Procopius (Pers. I 5, p. 25, 4): . . . ὄνομα μὲν Γουσαναστάδης, χαναράγγης δὲ τὸ ἀξίωμα . . . , πρὸς αὐταῖς πον ταῖς ἐσχατιαῖς τῆς Περσῶν γῆς τὴν ἀρχὴν ἔχων ἐν χώρῃ ἣ τοῖς Ἐφθάλιταις ὁμορός ἐστι «. . . his name (was) Gousanastades (*Guš-naspdād²), his dignity chanaranges (*kanārang) . . . having the command somewhere on the remotest frontiers of the Persian land in the country bordering on the Ephthalitae.» It becomes clear from this passage that Gousanastades, the «Warden of the Marches», had probably his headquarters in Marv-i rōd, the important military bulwark, adjacent to the Ephthalite kingdom and lying at a distance of 3 marḥalas from Tālaqān, the frontier post towards the Ephthalitae. Obviously, the geographical area of the military operations lead by Šāhpuhr against the Chionitae must have been the same. On the contrary, the northern borderland of Iran is differently described in the historical sources, e.g. in the Chronicle of Arbela in the context of the campaign of Šāhpuhr I: «From there he (viz. Šāhpuhr) went further and conquered the Gels, the Dailemites and the Hyrcanians who are dwelling in the far mountains in the neighbourhood of the outermost sea.»³ On the basis of this comparison, there can be hardly any doubt that the historical scene of the war against the Chionitae was lying not in the northern borderland of Persia alongside the Caspian Sea but we have to look for it on the eastern frontier of Iran around Marv-i rōd and Tālaqān.

Later, in Book VII, Chapter 5, Ammianus relates that Šāhpuhr received the letter sent by Tamsapor, indeed. This episode already belongs to the events of 357/358 A. D.: (1) *Daliano et Cereali consulibus, . . . rex Persarum in confiniis agens adhuc gentium extimarum, iamque cum Chionitis et Gelanis, omnium acerrimis bellatoribus, pignore icto societatis, rediturus ad sua, Tamsaporis scripta suscepit, pacem Romanum principem nuntiantis poscere precativam.* Instead of *Chionitae* and *Euseni*, however, the *Chionitae* and the *Gelani* are mentioned as the enemies of the Persians in this passage. This difference is noteworthy and in fact it was noticed by historical research long ago. On the basis of the parallelism to be observed between the two texts, . . . *Chionitas et Eusenos . . . in quorum confiniis agebat hiemem Sapor* in XVI, 9, 4 and . . . *rex Persarum in confiniis agens adhuc gentium extimarum, iamque cum Chionitis et Gelanis . . .* in XVII, 5, 1, one could expect the same ethnic names in both passages. However, even assuming some textual deterioration, we cannot identify the names *Euseni* and *Gelani* one with another. Obviously, in the first passage Ammianus mentioned the two peoples in the borderland of which Šāhpuhr spent the winter together with his troupes while in the second one he did not enumerate all the remotest peoples in the frontier zone

² Cf. J. MARQUART: *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*. Berlin 1901. 75, note 1.

³ Cf. A. MARICQ: *Classica et Orientalia*. Paris 1965. 91, note 1.

of which the Persian king stayed up to that time but he specified two tribes, regarded as «the fiercest warriors of all» which Šāhpuhr concluded an alliance with. Thus, one cannot call in doubt the possibility that Ammianus mentioned three peoples as enemies and later allies of Sāsānian Iran, indeed.

II

From among the three names *Euseni* and *Gelani* only occur in one passage each. Thus, the authenticity of the form of these names might be questioned as it was done in scholarly literature, indeed. Describing the siege of Amida, Ammianus (XIX, 2, 3) enumerates the Persian armed forces facing the different parts of the fortification: *Persae omnes murorum ambitus obsidebant: pars quae orientem spectabat, Chionitis evenit, qua funestus nobis ceciderat adolescens, cuius meridiano lateri sunt destinati, tractum servabant septemtrionis Albani, occidentali portae oppositi sunt Segestani, acerrimi omnium bellatores*. Comparing the phrase *Segestani, acerrimi omnium bellatores* with another passage of Ammianus, viz. XVII, 5, 1 quoted above: *...cum Chionitis et Gelanis omnium acerrimis bellatoribus...* one might come to the conclusion that *Gelani* only represents a distortion of the correct form *Segestani*.⁴ However, this assumption can hardly be accepted. *Gelani*, written allegedly instead of *Segestani*, can by no means be regarded as a probable clerical error of the copyist. In fact, studying the clerical errors in the textual tradition of Ammianus, we can even state that such a distortion of *Segestani* into *Gelani* (and the confusion of *st* with *l* in particular) cannot be presumed at all. Nor can the coincidence of the qualification of both *Gelani* and *Segestani* as *acerrimi omnium bellatores* count for much because the same phrase also refers to the *Chionitae* in Ammianus XVII, 5, 1 and it seems to be a general characteristic of the warlike Eastern Iranian tribes.

The substitution of *Segestani* for *Gelani* is also impossible from both historical and geographical reasons. According to the report of Ammianus (XVI, 9, 3), Šāhpuhr II «was driving with difficulty back hostile tribes on the remotest frontiers of his kingdom» (*in extremis regni limitibus... aegre propulsare gentes infestas*). This report clearly proves that the enemies of Šāhpuhr were living outside the territory of his empire. The *Segestani* belonged, however, to the Sāsānian kingdom and were governed by Šāhpuhr Sakānšāh mentioned in both Middle Persian inscriptions from Persepolis in the first half of the IVth century A. D. Besides, including the *Segestani* among the «hostile tribes», one would extend the theatre of war by 400 kilometres towards South which is hardly imaginable from strategic viewpoint. Accordingly, there can be hardly any doubt that the ethnic name *Gelani* should be maintained in the text of Ammianus.

⁴ Thus J. MARQUART: *op. cit.* 36.

The form *Gelani* does not occur in Graeco-Roman literature elsewhere but in any case, on the basis of its similarity to the name of the country Gēlān, one also made an attempt at identifying it with the inhabitants of the latter land.⁵ Such an assumption, however, encounters again unsurmountable difficulties. First of all, Gēlān belonged to Iran and was governed by a Sāsānian prince who was Varhrān at the time of Šāhpuhr I.⁶ Consequently, its inhabitants could not be external enemies to be driven back from the Iranian frontier. Secondly, it is impossible from both geographical and strategic view-points to include Gēlān lying at a distance of more than 1000 kilometres from the eastern frontiers of Persia into the theatre of war of the campaign lead by Šāhpuhr II against the Chionitae. It should also be noted that the inhabitants of Gēlān are known by the name *Gaeli* (Pliny the Elder, n. h. VI, 48), *Gelli* (Claudius Mamertinus, Panegy. 3 c. 17) and *Γῆλαι* (Strabo, p. 510 foll.) in Graeco-Roman literature.⁷

Surely, we have to distinguish the *Gelani* mentioned by Ammianus from the population of the land Gēlān lying at the southwestern shores of the Caspian Sea and to look for their territory outside Persia in the neighbourhood of the eastern frontiers of the Sāsānian Kingdom. In fact, we have reliable evidence for the existence of a land Gēlān lying southeast of Marv-i rōd and Ṭālaqān. According to the Nihāyat al 'irab, Kavād escaping to the Xāqān of the Ephthalitae took the route Pušang, Herāt, Gēlān and Bahrām Čōbīn also marched against the Xāqān of the Turks by way of Herāt, Gēlān, Balḥ. The name Gēlān also occurs in the Ṭabaqāt-i Nāširi on the route leading from the fortress Āhangarān in Ghōr to Ghazni.⁸ On the basis of this evidence, it seems that the land of the *Gelani* mentioned by Ammianus extended over both sides of the Firuz-Kuh to the south of Ṭālaqān and to the east of Āhangarān. They might have been one of the western frontier-guard tribes of Kušānšahr and the later Chionite kingdom.

III

The other ethnic name, *Euseni*, does not occur either in Graeco-Roman geographical and historical literature elsewhere but apparently it also denotes an Eastern Iranian or Chionite tribe. Besides, the form of name beginning

⁵ Thus W. SEYFARTH: *Ammianus Marcellinus, Römische Geschichte*. Lateinisch und deutsch und mit einem Kommentar versehen von —. I. Teil. 3. ber. Auflage. Berlin 1975. 308, note 62.

⁶ *wlhl'n gyl'n MLK'* ŠKZ Pārs. 1. 24.

⁷ The form *Γελῆνοι* used by the Greek version of ŠKZ was apparently created only for the Greek translation of the inscription and rested otherwise unknown for Greek and Latin usage. *Γελῆνοι* was formed from the singular of the ethnic name *Gēl* (cf. Arabic جيل, Armenian *Gel*, *Gel*, Pl. *Gelk*), by the Greek suffix *-ηνοι*.

⁸ J. MARQUART: *op. cit.* 310.

with *Eu-* creates the impression of graecization or distortion or misreading of the original spelling. Thus, it is not surprising at all if professional literature made the attempt to emend the form *Euseni* into **Cuseni* and to identify it with the well-known ethnic name *Kušan*, *Kuṣāna* etc.⁹ The emendation **Cuseni* was generally adopted by scholarly research.

Moreover, one tried to find the same form of name in another passage of Ammianus, too. Describing the Persian troops facing the walls of Amida from the East, South, North and West, this passage (XIX, 2, 3 quoted above) includes the following bad sentence: *cuius meridiano lateri sunt destinati*. Here, it is absolutely clear that instead of *cuius* an ethnic name had to be mentioned. Thus, the idea presented itself that *cuius* is only a clerical error or misreading of the ethnic name **Cuseni*.¹⁰

The emendation **Cuseni* in both passages of Ammianus encounters, however, serious difficulties from both historical, linguistic and palaeographic view-points. In some occidental (e.g. Armenian) and oriental (e.g. Chinese) historical sources the *Chionitae* appear by the name *kušan* (*k'owšan*) or *Yüeh-chih* and their king Kidara bore on his coins the title βαγο Κίδαρο οαζορ(κ)ο κο-pavo *pa(o)* in Bactrian and *Kidara kušana ṣa* in Indian. This phenomenon can only be explained by the assumption that the name *kušan* was transferred by the neighbouring peoples to the *Chionitae* whose king assumed even the title *Vazurg Kušanšāh* «Great Kušan King» (*mec t'agavor* «Great King» in Phawstos Biwandac'i). Accordingly, *Kušan* meant Chionite at the time of the wars between Šāhpuhr II and the *Chionitae*. It follows that *Chionitae* and *Kušan* could not appear as two separate peoples in Ammianus.

Similarly, the form **Cuseni* is hardly acceptable from linguistic view-point. All reliable sources attest the form with *-a-* in the second syllable (MP *kuš'n*—*kušan*, Indian *kuṣāṇa*-, Armenian *k'owšan*, Bactrian *κο-pavo*, Ancient Chinese *kjwei-ṣyang* i.e. **kušan*) and there exists no evidence for a form **kušen*. It is true that A. Maricq read the form *Κουσην*[ων ἔθ]υ[η] in the Greek version of ŠKZ but he indicated that his reading is uncertain.¹¹ In fact, on the basis of the plates published by M. Sprengling, one can establish that the correct reading of the passage runs as follows: *KAI KOYCANΩN EΘNOC EΩC*. The triangular cavity in the stone simply excludes the possibility of reading H here.

But the emendation **Cuseni* from *cuius* and *euseni* encounters difficulties even from palaeographic view-point. In fact, *cuius* was written by a second hand over a gap of 7–8 letters. Obviously, the copyist could not

⁹ J. MARQUART: *op. cit.* 36, note 5; (Amm.) «16, 9, 4 ist sicher *Cusenios* für *Eusenios* herzustellen».

¹⁰ Thus J. MARQUART: *op. cit.* 36, note 5. Some scholars restored the ethnic name *Gelani* here (cf. W. SEYFARTH: *op. cit.* I. 308, note 62, II. 186, note 11).

¹¹ A. MARICQ: *op. cit.* 49.

read the ethnic name occurring in this passage and left a blank space corresponding to the spelling of the name, i.e. a space for 7–8 letters. A reviser noticed the lacuna and wanted to complete the manuscript but he could only decipher the first five letters of the name, viz. *cuius* and he inserted this reading into the blank space.

It follows that the restored form **Cuseni* cannot be the original name mentioned here because the latter consisted of 7–8 letters and not of 6 ones. Besides, the misreading of **Cuseni* as resulting *cuius* is hardly possible from palaeographic view-point. If we compare, however, the forms *euseni* and *cuius* and if we realize that the original name had to consist of 7–8 letters, we come necessarily to the conclusion that the full form of the name can be restored as **Cuiuseni*, i.e. the reviser could not read the end of the name while in the forepart of *Euseni* or *Cuseni* we have to do with some kind of haplography by which **Cuiuseni* was shortened to **Cuseni*.

At this point the question arises how the spelling **Cuiuseni* can be interpreted from palaeographic view-point and how it can be identified in historical respect. The textual tradition of Ammianus is characterized by some particular mistakes. For the interpretation of the spellings *euseni* and *cuius* and the restored form **Cuiuseni* one has to take into consideration the following types of clerical errors.

1) Confusion of *a* with *u* or of *u* with *a*: 29₂₉ *urgentis* — *argentis* V (= Codex Fuldensis),¹² 108₁ *delubra* — *labra* V, 113₂₁ *contrusi* — *contra si* V 118₁₃ *atque* — *utque* V, XIX, 1, 7 *Grumbates* — *Grambates* V.

2) Confusion of *a* with *u* or of *u* with *a* combined with haplography: 3₂₅ *mitigabat ut* — *mitigabat* V. The copyist read *mitigabatut* and then he left one *u* out. 4₁₄ *auis* — *uis* V. Here the copyist read again *uiis* and then he left one *u* out. 140₃ *augebat* — *agebat* V. The copyist read *aagebat*, regarded this form as dittography and wrote *agebat*.

3) Confusion of *e* with *c* and of *c* with *e*: 149₁₈ *Barzalo et Claudias* — *barzaloc te laudias* V.

4) Confusion of *m* with *di*: 2₁₀ *homo* — *odio* V.

5) Confusion of *d* with *u*: 18₆₋₇ *deditus* — *uetitus* V.

6) Confusion of *iu* with *m*: 37₁ *utcumque potui ueritatem* — *ut cumippo tumeritate* V.

7) Haplography:¹³ XVII, 1, 11 *barbarorum* — *barbarum* V, 50₁₀ *perstringebatur Ursicini mentio* — *perstringebatur sic inimentio* V, 55₉ *ad dammandum* — *adamandum* V, 58₃₋₄ *uenturorum spem* — *ueturum spem* V.

8) Leaving out of illegible characters: XIX, 2, 2 *Grumbates* — *grumba* V.

¹² The items are quoted after *Ammiani Marcellini Rerum Gestarum libri qui supersunt*. Ed. W. SEYFARTH. Leipzig 1978. Teubner. I–II.

¹³ It was already stressed by W. SEYFARTH: *op. cit.* 304, note 13 that haplography is a frequent phenomenon in V.

Haplography and leaving out of illegible letters do not represent any specific feature of medieval manuscripts but the other mistakes and clerical errors are characteristic of some particular script. Here, we have to do with a script in which the upper part of *a* was open. Similarly, the circular body of *d* was also open on the top. Thus, *a*, *u* and *d* could often coincide and be confused one with another. Because *m* could also be read as *iu* or *ui*, the series of confusions became even larger, viz. *ui* or *iu* could also be interpreted as *di* or *id*. These features are characteristic of the semi-cursive script of the codices used in Northern Italy (cf. e.g. Bibl. Ambr. cod. C 98 written in the VIIIth century A. D.) and of the Visigothic script of Spain. On the contrary, neither of these features occurs in the Irish, English and Scotch scripts. It follows that the ancient theory about the textual tradition of Ammianus must essentially be modified inasmuch as the clerical errors, quoted above, cannot be explained by assuming either a codex written in Scotch script or a manuscript in early Caroline script as source of the Codex Fuldensis.

In any case, on the basis of the mistakes of the Codex Fuldensis discussed above, we can establish the correct reading of the ethnic name distorted into *Euseni* in the first passage and into *Cuius* in the second one. Taking into consideration the confusion of *a* with *u* and *d*, we can read *Caseni* instead of *Euseni* and *Cadis* in place of *Cuius*. It becomes at once clear that *Caseni* represents a form, shortened by haplography from **Cadiseni*, written as **Cuiiseni* while *Cadis*, written as *Cuius*, is also shortened from the form **Cuiiseni* by leaving out the three last illegible letters.

Consequently, from among the «hostile peoples» the second tribe were the *Cadiseni*, *Καδίσσνοι*, well-known in Graeco-Roman and Oriental sources. Later on, the *Cadiseni* were ascribed to the Ephthalitae and they played an important role in the events of the VIth century A. D.¹⁴ Part of them, however, is already attested about 440 A. D. as settled in the region of Singara and Nisibis¹⁵ and perhaps to an even earlier date refers the testimony of Ibn Hurdādbih according to which it was Ardašīr I who conferred the title *šāh* to *Tāziyān-šāh*, *Kādīš-šāh* and *Barjān-šāh*.¹⁶ The authenticity of this evidence concerning *Tāziyān-šāh* and *Barjān-šāh* was already recognized by earlier research insofar as *Tāziyān-šāh* was identified with the Arab king of Ḥīra¹⁷ while *Barjān-šāh* was compared with *Varucān-šāh* of the Manichaean texts, being possibly the ruler of the country *Varučān* belonging to Kušānšahr.¹⁸

¹⁴ J. MARQUART: *op. cit.* 77.

¹⁵ TH. NÖLDEKE: *ZDMG* 33 (1879) 157 foll.

¹⁶ Cf. J. MARQUART: *op. cit.* 72, note 2.

¹⁷ J. MARQUART: *loc. cit.*

¹⁸ W. B. HENNING: *Selected Papers*. II. Leiden 1977. Later on, W. SUNDERMANN rather thought of the other *Varučān* (i. e. Iberia) as being identical with the *Varučān* of the Manichaean texts: *Iranische Lebensbeschreibungen Manis*. *Acta Orientalia* 36 (1974) 131–132.

Independently of the geographical identification of *Varučān* attested in the Manichaean texts, however, *Barjān-šāh* mentioned by Ibn Ḥurdādbih could be the ruler of *Varučān* belonging to Kušānšahr. Taking into consideration that the reliability of the historical tradition preserved by Ibn Ḥurdādbih could be confirmed in the case of *Tāziyān-šāh* and *Barjān-šāh*, we can rightly assume the authenticity of his report concerning *Kādiš-šāh*, too.

Accordingly, like the *Gelani*, the *Cadiseni* (*Kādiš*) might also be an Eastern Iranian tribe dwelling in Gharchistan already before the rise of the Chionitae. Perhaps the place-name *Qādis* (Armenian *Katešan*, Syrian *Qadišastan*) mentioned by Balādhurī, Ṭabari and Bakrī, may give a hint for the centre of their ancient territory.¹⁹ As it was recognized by earlier research,²⁰ part of the *Cadiseni* was probably settled as frontier-guard by Šāhpuhr II after the Sāsānian-Roman wars at the western frontier of Persia. According to a tradition preserved by Balādhurī, another part of them was transferred by Pērōz in all probability again as frontier-guard to the neighbourhood of Herāt.²¹ Obviously, this event could only happen after the victory of Pērōz over the Kidarites in 467.²² Shortly after the crushing defeat of Pērōz by the Ephthalitae, however, the Kādiš apparently took Herāt, Pušang and Wātgēs and became masters of the country.²³

IV

Occurring in five passages of Ammianus (XVI, 9, 4; XVII, 5, 1; XVIII, 6, 22; XIX, 1, 7; XIX, 2, 3), the authenticity of the third ethnic name, viz *Chionitae* cannot be questioned from palaeographic view-point. From among the three peoples, *Gelani*, *Cadiseni*, *Chionitae*, it is only the king of the latter who is mentioned by name in the narration of Ammianus. His name was Grumbates even though the possibility of the reading *Grambates* cannot be excluded either. His importance and authority is best shown by the fact that during the march of the Sāsānian army he is riding on the left side of the Šāhānšāh while the right side is reserved to the king of the Albanians whose name is, however, not mentioned. Obviously, Grumbates was the

¹⁹ J. MARQUART: *op. cit.* 70, 78.

²⁰ K. CZEGLÉDY: *IV—IX. századi népmozgalmak a steppén*. Budapest 1954. 8 and *Nomád népek vándorlása Napkelettől Napnyugatig*. Budapest 1969. 72.

²¹ J. MARQUART: *op. cit.* 77, K. CZEGLÉDY: *Nomád népek vándorlása Napkelettől Napnyugatig*. 72.

²² J. HARMATTA: *Late Bactrian Inscriptions*. Acta Ant. Hung. 17 (1969) 394.

²³ J. MARQUART: *op. cit.* 61. For the later history of the Kādiš cf. J. MARQUART: *op. cit.* 70, 77, K. CZEGLÉDY: *IV—VII. századi népmozgalmak a steppén*. 9, H.-W. HAUSSIG: *Anfänge der Themenordnung*. In: F. ALTHEIM—R. STIEHL: *Finanzgeschichte der Spätantike*. Frankfurt am Main 1957. 107, K. CZEGLÉDY: *Nomád népek vándorlása Napkelettől Napnyugatig*. 72.

master of the *Gelani* and *Cadiseni*, too, even if they could have their own tribal heads with the title *šāh*.

Šāhpuhr's war against the *Chionitae*, *Gelani*, *Cadiseni* on the eastern frontiers of Persia can only be understood from historical view-point if Grumbates and the *Chionitae* already took possession of Kušānšahr. It is, therefore, impossible to accept the theory according to which Ammianus confused Šāhpuhr II with Varhrān, the king of Kušānšahr.²⁴ This theory is based on the description given by Ammianus of the golden helmet worn by Šāhpuhr before Amida. According to Ammianus, Šāhpuhr wore a helmet having the form of a ram's head and ornamented with precious stones. Taking into consideration that Ammianus had the possibility to observe the Sāsānian king and even the features of his face (XIX, 1, 5) several times (XVIII, 6, 22; XIX, 1, 3; XIX, 1, 8; XX, 7, 2) we cannot presume that he confused the Šāhānšāh with the Kušānšāh. What is more, Ammianus explicitly says that Šāhpuhr wearing the golden helmet having the form of a ram's head approached the walls of Amida so close at this occasion that the features of his face were recognizable. Consequently, a confusion of Šāhpuhr with another king was excluded. In addition, the golden helmet worn by Šāhpuhr was clearly different from the crown of Varhrān Kušānšāh, the latter being only adorned with two moufflon's horns instead of having the form of a ram's head.

It follows that at the time of the First Chionite War (between 350 and 359 A. D.) the *Chionitae* took already possession of Kušānšahr and as a result of the military efforts by Šāhpuhr, their king Grumbates became vassal of the Šāhānšāh. Thus, the *Chionitae* and their vassals or federates, the *Gelani* and the *Cadiseni* took part in the campaign of Šāhpuhr against the Romans. From time to time, however, they renewed their attempt at shaking off the Sāsānian suzerainty. Accordingly, between 367 and 370 A. D. it came to the Second Chionite War and between 376 and 377 A. D. to the third Chionite War still under Šāhpuhr II. It seems that the attempts made by the *Chionitae* at gaining full independency only met with temporary success and after all they remained unsuccessful for the time being. Their king had to be satisfied with the title and power of the Vazurg Kušānšāh «Great Kušān King» and to continue the coinage of the former Sāsānian kings of Kušānšahr. Thus, we cannot observe any break in the coinage of the Great Kušān Kings, including Kidara himself who as last struck coins of the Kušān type.

The reports of Ammianus Marcellinus only permit to follow the history of the *Chionitae* between these narrow time-limits.

Budapest.

²⁴ A. D. H. BIVAR: *Prolegomena to the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia*. Budapest 1979. 328.

PH. GIGNOUX

POUR UNE ÉVALUATION DE LA CONTRIBUTION DES SOURCES ARMÉNIENNES A L'HISTOIRE SASSANIDE

Depuis l'«Essai d'une histoire de la dynastie des Sassanides d'après les renseignements fournis par les historiens arméniens», dû à M. K. Patkanian et publié en 1866,¹ l'exploitation des sources arméniennes a fait de grands progrès, en tant que documents pour la philologie iranienne plus encore que pour l'histoire.

Les textes arméniens d'époque sassanide (5è—8è s.) nous intéressent en effet, au moins à quatre points de vue:

- pour la langue arménienne;
- pour l'histoire de l'Arménie, terrain de lutte constante entre Byzance et les Perses: si l'on s'est surtout occupé de l'Arménie arsacide, avec les travaux de Wolski, Chaumont, Garsoian, etc. . . , il n'y a pas eu d'ouvrage important sur l'Arménie sous les Sassanides depuis Christensen;²

- pour les emprunts iraniens en arménien;
- pour l'histoire des Sassanides.

Ce sont les deux derniers points qui m'occuperont ici.

L'étude des emprunts en arménien a commencé il y a plus d'un siècle, et c'est à Hübschmann qui, le premier, démontra en 1877,³ que l'arménien était un rameau indépendant de l'indo-européen (et non une langue iranienne) que nous devons le premier catalogue d'emprunts, au nombre de 900 environ (y compris les noms propres) dans le premier tome de son *Armenische Grammatik*.⁴

Depuis lors, de nombreux travaux ont beaucoup élargi ce Corpus, grâce, entre autres, à A. Meillet, E. Benveniste, G. Bolognesi, M. Leroy ou A. Perikhanian, à tel point qu'il serait souhaitable que soit compilé un jour un Dictionnaire des emprunts iraniens en arménien. Deux récentes études en ce domaine

¹ *Journal Asiatique* févr.—mars 1866, 6ème, t. 7, p. 101—238.

² *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague, 2ème éd. 1944.

³ «Ueber die Stellung des Armenischen im Kreise der indogermanischen Sprachen» KZ XXIII, p. 5—49. Cf. M. LEROY: «Les composés arméniens en -pet», *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves* t. XV (1958—1960) dédié à G. Contenau, Bruxelles 1960, p. 109.

⁴ Tome I: *Armenische Etymologie*, Leipzig 1897.

sont dues à R. Schmitt, qui a publié dans la *Revue des Etudes Arméniennes* de 1983⁵ une mise à jour de la recherche, en rappelant les critères dialectologiques permettant d'identifier la provenance de l'emprunt, et fournissant à l'appui une longue liste de termes, ainsi qu'une analyse linguistique et morphologique des emprunts. Dans un autre article, des *Beiträge zur Namenforschung*,⁶ l'auteur différencie les couches de noms propres, et après avoir proposé une Typologie des noms propres en iranien, il en illustre les différents types par des exemples tirés des emprunts en arménien.⁷

La recherche philologique a donc fait de grands pas, et si je me propose d'intervenir en ce domaine, ce sera principalement pour en montrer l'intérêt d'un point de vue d'historien, pour montrer par exemple comment les titres ou fonctions attestées en arménien nous aident à mieux comprendre l'organisation de l'administration sassanide, dans sa durée et ses développements. Cela est possible aujourd'hui, parce que nous possédons une datation assez précise des textes pour pouvoir établir la valeur de témoignages historiques que l'on a acceptés jusqu'ici sans critique suffisante, et surtout en les attribuant à des époques beaucoup trop anciennes. C'est à Robert W. Thomson, qui nous a fourni de 1976 à 1982, une nouvelle traduction d'Agathange, de Moïse de Xorën et d'Elishê⁸ — on attend encore celle d'un historien important, Faust de Byzance —, que revient le mérite d'avoir proposé une datation raisonnée de ces textes, tout en évaluant leur portée sur le plan historique. Je voudrais, avant d'entrer dans le détail, résumer les conclusions de cet auteur, en caractérisant chacun des principaux ouvrages (du 5ème au 8ème siècle seulement) en quelques mots:

— *L'Histoire des Arméniens* d'Agathange, dans sa version originale arménienne, aurait été composée vers 460. C'est l'histoire de la conversion de l'Arménie au Christianisme, mais avant tout un livre hagiographique, qui rappelle par bien des aspects les Actes des martyrs perses en syriaque, et de ce fait, contient beaucoup d'anecdotes légendaires, mais aussi des notations intéressantes, parce que correspondant aux sources syriaques de la même époque et se rapportant à l'histoire du milieu de la période sassanide.

— *Faust de Byzance*, qui est l'une des sources de Moïse de Xorën, avec Agathange, est aussi un historien de la première moitié du 5ème s.,⁹ que

⁵ «Iranisches Lehngut im armenischen», *REA* nouvelle série tome XVII (1983), p. 73—112.

⁶ «Iranische Namensschichten und Namentypen bei altarmenischen Historikern», *BzN* neue Folge, Band 19 (1984), Heft 3, p. 317—331.

⁷ Cf. a. c. p. 329—331: «Tabellarische Übersicht».

⁸ *Agathangelos, History of the Armenians*, Translation and Commentary by R. W. THOMSON. Albany, State University of New York Press 1976; *Moses Khorenats'i, History of the Armenians*, ibid., Harvard University Press, Cambridge, London 1978; *Elishê, History of Vardan and the Armenian War*, ibid., Harvard University Press, Cambridge, London 1982.

⁹ Cf. THOMSON: *Agathangelos* p. LXXV.

Lazare de Parp' dans son introduction, présente comme le continuateur d'Agathange. C'est un livre d'histoire, mais comme les autres ouvrages, de la royauté et de l'église arméniennes dans leurs relations avec les Perses et Byzance.

— Le livre de *Lazare de Parp'*, qui déclare que son livre est la troisième partie de l'histoire de l'Arménie, a été daté par Thomson de 500 environ après J.-Ch.¹⁰ C'est une histoire qui aboutit au règne de Valaxš et qui s'attache surtout à décrire les guerres entre les Perses et l'Arménie, et notamment la révolte de 451, en mettant l'accent sur l'héroïcité des généraux Vardan et Vahan.

— Elishē a repris, avec plus de détails, l'histoire de Vardan et de la révolte arménienne de 450—451: c'est une version plus extensive de l'ouvrage de Lazare de Parp', et datable, selon Thomson, du 6^{ème} s. mais non de la fin de ce siècle comme on a cherché à le démontrer.

— *L'Histoire d'Héraclius*, due à Sébéos, est «en toute probabilité un produit du 7^{ème} siècle»¹¹ et même de la fin du 7^{ème} s. (allant jusqu'à Muawiyya, 661).¹²

— Enfin Moïse de Xorēn, pour plusieurs raisons bien élucidées par Thomson et qu'il est inutile de reprendre ici, a écrit son histoire au 8^{ème} siècle. Basée sur des «histoires du monde» et peu soucieuse de la vérité dans le détail, cette histoire est à utiliser avec beaucoup plus de suspicion qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Ainsi, grâce à cette datation relativement précise des principaux ouvrages historiques arméniens, il est désormais possible de mieux situer dans le temps des données importantes pour l'histoire sassanide comme les titulatures. Mais ces textes sont bien entendu une histoire de l'Arménie à travers ses relations avec la Perse et Byzance, ils nous renseignent sur la manière propre aux Sassanides de gouverner l'Arménie, et cela s'entrevoit à travers une étude des titres que je voudrais surtout présenter ici. Certes, les conflits et les guerres représentent la plus grosse masse de documents, mais ce sont aussi les moins intéressants, dans la mesure où ils ne peuvent servir qu'à une histoire de la stratégie militaire, de l'armement, ou du commandement, mais nous sommes aussi bien renseignés sur ce plan par Ammien Marcellin par exemple.

Quant aux rapports entre le Zoroastrisme et le Christianisme, aux conflits et persécutions religieuses qui en résultèrent, il y a déjà longtemps que ce genre de documentation a été exploité, sans que soient toujours bien appréciées les déformations inévitables que subit une doctrine lorsqu'elle est exposée par les adeptes d'une autre religion. L'affirmation de Patkanian à ce sujet est assez étonnante, lorsqu'il écrit que:

«Les historiens arméniens ont conservé une multitude de renseignements touchant la religion de Zoroastre, et ces renseignements sont à tel point com-

¹⁰ Cf. THOMSON: *Moses Khorenats'i* p. 3 et 49.

¹¹ Cf. THOMSON: *Elishē* p. 29.

¹² Cf. THOMSON: *Moses Khorenats'i* p. 53.

plets et fidèles que nous ne rencontrons rien de semblable dans les autres écrivains sur la doctrine des mages, à l'époque des Sassanides.»¹³

Ce qui a été moins observé jusqu'à présent, ce sont les notations relatives aux coutumes, perses ou arméniennes, qui peuvent contribuer à construire non plus seulement une histoire événementielle, mais de la vie quotidienne. Toutefois, par manque de temps, je ne pourrai évoquer ici que quelques aspects de cette documentation qui me paraissent les plus intéressants:

- les titulatures comme reflet de l'organisation administrative;
- la chasse et les coutumes funéraires comme éléments de la vie quotidienne;
- la religion mazdéenne (je me limiterai à quelques réflexions).

I. Les Titulatures

Rappelons tout d'abord que les données arméniennes pour être comprises utilement, doivent être confrontées aux données iraniennes comparables. Faute d'employer cette méthode, on a souvent produit des erreurs.

a) *Le handarzbed.*

Ce titre apparaît en arménien sous les formes *mogac' anderjapet* et *movan (h)anderjapet*, mais il n'a pas été expliqué correctement. Quoique Hübschmann et Nyberg aient à juste titre considéré l'arm. *(h)anderj-* comme un emprunt à l'ir. *handarz* «conseil, testament», M. Leroy a préféré conserver la vieille traduction de Langlois¹⁴ en l'expliquant à partir de l'arm. et faire de ce personnage un «maître de la garde-robe (royale)».¹⁵

Il est clair que cette interprétation est à rejeter et que ce titre arménien est le calque du pehl. *mogān handarzbed*, attesté à maintes reprises dans le *Mādayān ī hazār dādestān*. A. Perikhanian a d'ailleurs, dans le glossaire de sa traduction du texte, rapproché comme il se doit les deux expressions.¹⁶

Pour mieux comprendre le terme, qui signifie étymologiquement «maître de conseil, conseiller», il faut le replacer parmi les différentes catégories de *handarzbed*:

1 — *dar handarzbed* «conseiller de la Cour», est attesté aussi en arm. chez Elishē, sous la forme *darandarzapet*, et se trouve associé au *Mōbedān mōbed*

¹³ PATKANIAN: o. c. p. 105.

¹⁴ V. LANGLOIS: *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*. 2 vols, Paris 1881 et 1869, cf. II p. 265.

¹⁵ LEROY: o. c. p. 120—121.

¹⁶ *Sasanidskij sudebnik* (Mātakdān ī Hazār Dāstastān), Erevan 1973.

et au *Grand Hazarapet*.¹⁷ Mais il est connu surtout par un sceau du Musée de l'Ermitage,¹⁸ appartenant à un certain *Māhān*, eunuque et *BB' 'ndlcpty*.

Le *dar-handarzbed i vāspuhragān* du *Kārnamag ī Ardaxšīr*¹⁹ a été mal compris par Christensen²⁰ qui en a fait un «instructeur des princes», en négligeant le mot *dar* qui spécifie la catégorie de conseiller. Nyberg²¹ après Périkhanian²² en font un «administrateur aulique des propriétés (royales)», mais le troisième terme du titre pourrait n'être que l'adjectif signifiant «particulier, spécial»,²³ d'où le sens de «conseiller spécial de la Cour» que je préférerais donner à ce titre.

2 — Le «Conseiller des Reines», en parthe *bāmbišnān handarzbed* qui semble être la forme plus authentique que le MP *bānūgān handarzbed*,²⁴ est une autre catégorie, attestée au 3^{ème} siècle.

3 — Le «Conseiller des Mages», *mogān handarzbed* est bien attesté en pehl., mais Thomson a fait, à tort, de l'équivalent arm. *movan* un nom propre, alors qu'il s'agit d'une forme plus récente que *mogac*.²⁵ Ce titre est aussi connu sur l'empreinte d'un cachet officiel, de la collection de bulles de QAN.²⁶

4 — Enfin il existait des handarzbeds ayant charge d'une province, puisque nous connaissons, grâce à une inscription de Šābuhr II²⁷ un certain Ohrmazd, qui était *skstn hndlcpt*, «handarzbed du Sagestān». Ce titre apparaît aussi chez Faust de Byzance et Lazard de Parp.²⁸

Je ne pense pas qu'il soit adéquat de préciser le sens de ce titre, comme le fait Nyberg, qui le traduit par «chancellor, chief judge, head of the treasury of a province, administrator of property»,²⁹ car nous n'avons pas de contexte qui permette d'être aussi précis. Mais puisque le terme s'applique à la fois à la Cour et à différentes catégories de personnes, et qu'il désigne le «testament» autant que le conseil,³⁰ il pourrait s'agir d'un conseiller juridique, voire d'un exécutif testamentaire, ayant un rôle auprès de l'Etat comme auprès de personnes privées: mais cela reste à démontrer!

¹⁷ THOMSON: *Elishē* p. 113.

¹⁸ Ce sceau n° 980, sur lequel est gravée une longue inscription de trois lignes n'a pas encore été déchiffré entièrement d'une manière satisfaisante. Sur le nom, cf. mon *Dictionnaire des noms propres en moyen-perse épigraphique*, IPNB II/2 n° 522. Le sceau a été publié dans A. JA. BORISOV et V. G. LUKONIN: *Sasanidiskie Gemmy*, Leningrad 1963, p. 21 et 48 n° 3.

¹⁹ P. 85 § 9 de l'édition de D. SH. IRANI, Bombay 1899.

²⁰ O. c. p. 135.

²¹ *A Manual of Pahlavi*, Part II: Glossary, Wiesbaden 1974, p. 94.

²² *Revue des Etudes Arméniennes* t. V (1968), p. 20—21.

²³ Cf. D. N. MACKENZIE: *A Concise Pahlavi Dictionary*, p. 88.

²⁴ ŠKZ 33: le premier mot est écrit b'nykn!

²⁵ *Elishē* p. 113 note 4.

²⁶ Cf. R. N. FRYE: *Sasanian Remains from Qasr-i Abu Nasr*, Cambridge 1973, p. 61 et note 50.

²⁷ Inscription de Persépolis, I, ligne 6.

²⁸ LANGLOIS: O. c. II p. 265, a pris le nom de la province pour un nom de personne!

²⁹ O. c. p. 94.

³⁰ Mais sans doute, pas au 3^{ème} siècle, car nous avons le mot *gty* dans les inscriptions de Kirdir.

b) *Le Āyēnbed*.

Particulièrement intéressants sont les deux titres arméniens qui ont été jusqu'ici pris à tort pour des noms propres. Or les contextes sont clairs et il me faut les citer: c'est chez Sébéos que nous trouvons ces deux mots *šahrayeanpet* et *parseanpet*, considérés comme des noms de personnes par M. Leroy,³¹ qui se base sans avoir eu recours au texte, sur la traduction de F. Macler,³² que j'utilise, faute de mieux:

«Le roi Xosrov, l'ayant appris, envoya contre eux Parsayenpet avec l'armée . . .»³³

«Après lui vint Šahên Patgosapan, qui laissa de côté la ville de Karin; et Šahrayeanpet vint comme marzpan dans la ville-capitale de Dvin. . .»³⁴

«A la place de Šahrayenpet vint [comme marzpan] dans la ville-capitale de Dwin Parseanpet Paršenazdat . . .»³⁵

Certes, M. Leroy a reconnu dans les deux mots les correspondants moyen-perse de deux titres, **šahr āyēnbed* et **Pārs āyēnbed*,³⁶ mais il est clair que ce sont des titres, puisque, dans le troisième passage cité, le terme est accompagné d'un nom propre Paršenazdat, de même que dans le passage précédent le nom de Šahên est accolé au titre de *paygōspān*.³⁷ De plus, ces passages ainsi compris confirment ce que je dirai plus loin à propos du *marzbān*, à savoir que, étant le premier représentant du pouvoir sassanide en Arménie, il pouvait être choisi ou remplacé par un fonctionnaire de rang inférieur ou ayant une fonction différente. Ici, en effet, le «maître des coutumes de province» vint à Dvin en qualité de marzbān, puis plus tard, ce fut un fonctionnaire équivalent mais ayant son poste dans le Fārs, qui en tint lieu. Je traduis le mot *šahr* par «province» plutôt que par «royaume»,³⁸ car, comme je le montre dans un article sous presse,³⁹ le mot *šahr* me semble désigner officiellement la province ou satrapie, gouvernée par un *šlpy* ou «šahrab». Le mot est attesté sur une bulle de la collection Pirouzan⁴⁰ ainsi que sur une bulle inédite du British Museum, où sur le pourtour d'une empreinte officielle d'un *āmārgar*, se trouve inscrite la mention toponymique suivante:

³¹ A. c. p. 115.

³² F. MACLER: *Histoire d'Héraclius par l'évêque Sébéos*, traduite de l'arménien par ~, Paris 1904.

³³ O. c. p. 53.

³⁴ O. c. p. 63.

³⁵ O. c. p. 66.

³⁶ A. c. p. 116.

³⁷ J'ai expliqué ce titre dans mon article «L'organisation administrative sasanide: le cas du *Marzbān*», *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, 4 (1984), p. 7 et 11.

³⁸ Cf. LEROY: a. c. p. 116.

³⁹ «Les quatre régions administratives de l'Iran sasanide et la symbolique des nombres trois et quatre», *AION* 1984, p. 9.

⁴⁰ C'est le sceau d'un *āmārgar* de la province (*šahr*) de Médie.

...kw](s)ty ZY 'twlp'tkn štly Z[. . . .⁴¹

c'est-à-dire un district de la province d'Ādurbādagān.

On connaît aussi un autre āyēnbed provincial de Suse, grâce à plusieurs bulles de la Bibl. Nationale. Certes, toutes ces attestations sont tardives, mais la fonction existait depuis le 3^{ème} siècle, comme nous l'apprend Kirdir qui l'exerçait ;⁴² il est toutefois impossible de savoir comment le contenu réel de cette charge avait évolué au cours des siècles.

c) *Le Mardbed et le Marzbān.*

Il n'y a pas eu accord jusqu'ici, ni sur l'analyse du titre de *mardbed* ni sur la fonction qu'il recouvre. Il est étonnant que Thomson lui-même se fie encore à la traduction courante des dictionnaires arméniens de «chef des eunuques».⁴³ Deux formes sont connues en arménien, avec *mard-/marz-* comme premier élément, qui, comme l'a montré Bailey, dénotent l'origine dialectale parthe et perse d'un mot que le savant de Cambridge traduit par «keeping, warding», en s'appuyant sur le khotanais et l'indien. Sans chercher des rapprochements aussi lointains, il me semble plus probant de voir dans ce premier élément le même que celui que nous avons dans *marzbān*. (arm. *marzpan*). Le sens serait donc étymologiquement à peu près le même. Il n'est pas possible en tout cas d'accepter la proposition de M. Leroy, qui, rejetant une suggestion de Hübschmann qui pensait devoir corriger *marzpet* en *mardpet* (la forme la plus courante), distingue les deux termes arméniens et voit dans *mard* la désignation de «l'homme». Mais «chef d'hommes» serait à tout le moins un titre beaucoup trop vague pour être acceptable.⁴⁴

Certes, si le *marzbān* est une fonction attestée dans toutes les langues, mais qui n'a rien à faire avec la surveillance des frontières comme le mot l'indique, puisqu'il s'agit d'une sorte de gouverneur militaire, le titre de *marzpet/mardpet* n'est connu qu'en arménien et en syriaque. Mais comme le *marzbān* en iranien n'est attesté que tardivement, le titre iranien de **marza-pati-* a pu devancer dans le temps celui-là. Du reste, Leroy avait noté que *marzpet*, hapax chez Elishē, est employé dans la même acception que *marzbān*. Le contexte n'est en réalité pas assez clair pour que l'on puisse l'affirmer, puisqu'il est seulement fait mention du «royal *marzpet*» et du «conseiller des mages»,

⁴¹ Cette bulle m'a été accessible grâce à N. Lowick, que je remercie de tout cœur.

⁴² J'ai tenté d'expliquer cette fonction par référence aux *āyēn-nāmag*, dans «Die religiöse Administration in sasanidischer Zeit: ein Überblick», *Kunst, Kultur und Geschichte der Achämenidenzeit und ihr Fortleben*, besorgt von H. Koch und D. N. Mackenzie, AMI Ergänzungsbd 10, Berlin 1983, p. 253—266, voir p. 255, et plus en détail, «Pour une esquisse des fonctions religieuses sous les Sasanides» (*JSAI* 7, 1986, p. 93—108).

⁴³ Cf. *Dictionnaire Arménien—Français*, par A. Calfa, Paris 1861, p. 634.

⁴⁴ O. c. p. 117—118.

désignés par le Roi pour juger les saints prêtres sous l'autorité du Mōbedān Mōbed.⁴⁵

Il nous faut examiner les autres passages où apparaît le terme, pour tenter d'en préciser le sens. De Faust de Byzance, on apprend seulement que la charge de gardien de trésors (de châteaux) était inhérente à celle de mardpet, « depuis les temps les plus anciens de la dynastie arsacide ». ⁴⁶ Ailleurs, on raconte que Hayr le mardpet, pendant qu'il visitait ses domaines (*mardpetut'iwn*), ⁴⁷ descendit dans le canton de Daron pour inspecter ses villages. Chez Lazare de Parp', le mardpet semble être un homme de guerre, puisqu'il est question « de troupes de cavalerie du Mardpet, désireux de montrer sa vaillance à la guerre ». ⁴⁸ Dans un autre passage, du même auteur, il est dit que Vardan divisa ses forces en trois groupes, le centre étant commandé, entre autres, par le Mardpet Mihr-Šapuh. ⁴⁹

Enfin, Moïse de Xorēn fait état d'une lettre de menaces de Julien au roi arménien Tiran qui, effrayé, « envoya son mardpet qui était appelé Hayr ». Thomson identifie les deux termes, en indiquant que ce sont les titres du « grand chambellan », lié à la fonction de chef des eunuques (*hayrut'iwn*). ⁵⁰ Or tous les contextes que je viens de citer, semblent indiquer que le mardpet avait une fonction militaire, tout comme le marzbān.

Au sujet de ce dernier, dont j'ai explicité le rôle dans une contribution aux *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, ⁵¹ les sources arméniennes apportent une intéressante confirmation de ce que nous apprennent les sources arabopersanes, et comme elles sont plus anciennes, elles nous permettent d'affirmer que dès le 5^e siècle, le marzbān n'était déjà plus un « margrave », s'il ne l'a jamais été, car aucune source ne semble l'indiquer.

Faust cite un marzbān d'Āzerbaidjan, appelé Varāz-Šapuh. Mais tous les auteurs parlent surtout du marzbān d'Arménie: Vasag eut cette charge. Lazare de Parp' nous apprend que sur l'ordre de Yazdgird II, Ādur-Ohrmizd fut établi comme « marzbān de toute l'Arménie » et que Muškān lui remit toute l'administration comme il était ordonné dans l'édit du Roi. ⁵² Nous constatons aussi que ce marzbān pouvait être soit un perse, soit un arménien, et nous savons par Lazare de Parp' que le marzbān perse Andēkan exposa au roi Valaxš les avantages que présenterait la nomination d'un marzbān arménien, parce que ce dernier aurait une bien meilleure connaissance du milieu, en conséquence

⁴⁵ Cf. THOMSON: *Elišē* p. 209.

⁴⁶ Cf. LANGLOIS: o. c. I p. 286.

⁴⁷ Si *mardpet* veut dire « chef des eunuques », l'abstrait qui en est dérivé ne peut signifier « domaines » (Langlois, I p. 250), ce qui indique bien que l'on doit donner un autre sens au titre !

⁴⁸ THOMSON: *Elišē* p. 278.

⁴⁹ THOMSON: *Elišē* p. 286.

⁵⁰ THOMSON: *Moses Khorenats'i* p. 269 note 9.

⁵¹ Art. cité en note 37.

⁵² LANGLOIS: o. c. II p. 298.

de quoi le Roi fit nommer le général Vahan comme marzbān. C'est tout le problème de l'administration coloniale qui est présent ici, le pouvoir central pouvant soit envoyer son représentant (perse), soit choisir sur place un indigène qui lui agréé.

Les marzbāns furent souvent des chefs militaires, comme Sahak l'*aspet* ou « chef de cavalerie »:⁵³ aussi bien ont-ils dû être à la fois des administrateurs civils et militaires, délégués par la Monarchie dans telle ou telle région. Qu'il y ait eu une hiérarchie entre le mardbed et le marzbān, si les deux fonctions ont toutefois existé en même temps, aucun texte ne nous permet d'en décider.

d) *Le vardbed*.

Le titre de *vardapet* attesté seulement en arménien⁵⁴ demeure, malgré l'interprétation plausible de Benveniste, difficile à définir, car les contextes que nous offrent les historiens arméniens sont malheureusement trop peu explicites. Mentionnons-les brièvement tout de même:

Selon Sébéos,⁵⁵ le marzbān Smbat demanda au roi Xusrō II l'autorisation de reconstruire une église à Dvin, et « comme le bienheureux Catholicos Moïse était décédé et qu'il n'y avait pas de vardapet en cet endroit », il renouvela sa demande. Ce vardapet est-il une sorte d'administrateur religieux ou de ministre des cultes?

Plus loin,⁵⁶ l'historien déplore que « comme les ennemis de la piété ont perdu notre pays, . . . ils ont également détruit les testaments de l'Eglise et les vardapets; il n'y a plus de testaments ni de vardapets. » Ce passage fait peut-être allusion à la disparition du vardapet par suite de l'arrivée de l'Islam. Il est en tout cas difficile de le définir comme un « maître de pratique ».

e) Parmi les nombreux titres étudiés par Leroy, que nous ne pouvons ré-examiner ici, relevons toutefois celui de *vehpet* qui ne peut guère s'expliquer comme le « chef des grands, des aristocrates »⁵⁷ qu'en forçant le sens de *veh* « meilleur »; aussi bien, les « Grands » étaient désignés par le mot *Vuzurgān*/ en arm. *mecamec*-, comme le montrent les listes de dignitaires chez Agathange.

Je rapprocherai ce titre de *vehpet* d'un nom propre *Frāz-vēh-bed* dont la seconde partie peut s'analyser comme le descendant d'un ancien **vāēdya-pati*- « maître de sagesse ».⁵⁸

⁵³ Cf. LANGLOIS: o. c. II p. 328; sur le titre, voir LEROY: o. c. p. 114: mais c'est plus qu'un simple cavalier, sans nul doute un commandant de cavalerie.

⁵⁴ Cf. LEROY: o. c. p. 113: la forme *vardbaδ* de ŠKZ n'est qu'un nom propre, non un titre, et ce n'est donc pas non plus un dignitaire de l'Eglise mazdéenne!

⁵⁵ *Le livre d'Héraclius* p. 47.

⁵⁶ O. c. p. 122.

⁵⁷ O. c. p. 119.

⁵⁸ Cf. mes *Noms propres sassanides en moyen perse épigraphique*, IPNB II/2, Wien 1986, n° 379.

II. Vie quotidienne

a) La chasse.

Les textes arméniens nous fournissent sur la chasse, à laquelle j'ai déjà consacré un article,⁵⁹ des indications précieuses que nous ne trouvons pas ailleurs.

Agathange fait allusion aux sangliers qui vivent dans les roseaux⁶⁰ et ce devait être l'un de leurs habitats, comme on peut aussi le voir sur le fameux bas-relief de Taq-i Bustân, où la chasse royale se déroule en effet dans les cannaies ou les roseaux.⁶¹

Dans le livre de Sébéos, il est raconté que le vaillant martyr Smbat, qui devait lutter dans l'arène successivement avec un ours, un taureau, puis un lion, «saisit ce dernier *par l'oreille*, monta dessus, le prit au larynx, l'étrangla et le tua.»⁶² Ce procédé — saisir l'animal par l'oreille, et spécialement le lion — est illustré, comme je l'ai montré, sur l'argenterie sassanide.⁶³

Plus intéressante encore me semble être la description de l'aménagement d'un «paradis», comme nous l'apprend Faust de Byzance: le roi d'Arménie Xosrov fait venir des noisetiers pour planter d'abord deux forêts, l'une dans une plaine de roseaux, puis il les entoura de palissades. Et «quand les forêts eurent pris racine et grandi, le roi ordonna de les remplir de bêtes fauves de toute espèce pour qu'elles puissent servir aux chasses royales».⁶⁴ Un palais royal fut aussi construit à proximité.

La confection d'un paradis se faisait donc en trois phases: plantation d'une forêt, clôture du parc ainsi constitué, apport d'animaux sauvages.⁶⁵ Cela prenait nécessairement un bon nombre d'années.

Ailleurs, Faust de Byzance nous informe de ce que les arméniens tâchaient de cacher au roi des Perses leurs réserves de chasse, très abondantes en gibier, par crainte de sa jalousie.⁶⁶

Moïse de Xorën a sans doute puisé chez Faust sa description, un peu différente, de la construction d'une réserve par Eruand, plantée de sapins, close de murs, et garnie de chèvres sauvages, de biches et de cerfs, d'onagres et d'ours.⁶⁷ Ailleurs, il est question du palais ombragé construit par Xosrov au-dessus de la forêt, information reprise de Faust. La plus intéressante indi-

⁵⁹ «La chasse dans l'Iran sasanide», dans *Orientalia Romana*, Essays and Lectures 5, Iranian Studies ed. by GH. GNOLI, Roma 1983, p. 101—118, 8 pl.

⁶⁰ THOMSON: *Agathangelos* p. 269 et 271.

⁶¹ Cf. mon *art. cité* note 59, p. 114. Voir maintenant, par SH. FUKAI, K. HORIUCHI, K. TANABE et M. DOMYO: *Taq-i Bustan IV, Text*, Report 20, Tokyo 1984.

⁶² *Le livre d'Héraclius* p. 38.

⁶³ Cf. mon *art. c.* p. 111—112.

⁶⁴ LANGLOIS: *o. c.* I p. 216.

⁶⁵ LANGLOIS: I p. 252: le jeune Knel fut martyrisé «tout près de la palissade qui entoure l'enceinte destinée à la chasse des bêtes fauves.»

⁶⁶ LANGLOIS: *o. c.* I p. 230.

⁶⁷ THOMSON: *Moses Khorenatsi* p. 182—183.

cation chez Moïse concerne la chasse aux sangliers, pratiquée par *brûlage des roseaux*, et que l'auteur illustre par une anecdote amusante, selon laquelle Šāpūr II, poursuivant des sangliers n'osait pas traverser la végétation en flammes; il fallut le secours d'un arménien, Atom de Mokk', qui traita les sassanides d'efféminés, et qui traversa le premier le feu pour que Šāpūr se résolut à passer. L'authenticité de l'histoire n'est évidemment pas garantie, mais c'est le procédé de chasse attesté ici qui est intéressant.

b) *Quelques coutumes funéraires.*

Moïse de Xorēn nous raconte que le patriarche Nersès décida d'abolir deux choses: le mariage entre proches, qui se pratiquait pour restreindre la classe des nobles et réduire ainsi leur pouvoir — ce serait une bonne explication aussi du mariage consanguin (*xvēdōdah*) des Sassanides, pratique célébrée par les théologiens mazdéens comme étant la plus méritoire pour l'au-delà — et les crimes qu'on commettait sur les morts.

Les références aux pratiques funéraires des chrétiens sont évidemment nombreuses, ceux-ci ne voulant pas laisser sans sépulture les corps des martyrs, tandis que les autorités mazdéennes veillaient au contraire à ce que les corps fussent décharnés, conformément à leurs propres rites, et que les os ne fussent pas récupérés. Les actes des martyrs en syriaque comme les historiens arméniens attestent largement ces faits. Mais il est une pratique chrétienne qui ne semble guère éloignée de celle des Mazdéens, à savoir la nécessité de recueillir les os, auxquels était rendue une sorte de culte, puisqu'ils étaient séparés pour être conservés et honorés dans des reliquaires placés dans les églises, comme cela s'est fait partout dans le monde byzantin. Elishē nous rapporte de précieux détails à ce sujet: la chapelle dédiée au culte d'un martyr s'appelait *vkayaran*, ce qui est un emprunt à l'ir. **vikaya-dāna-* (comparable à **bagadāna* < arm. *bagaran*), «lieu d'un martyr». Mais si ce terme a été pris à l'ir. ancien, c'est qu'il devait désigner dans le mazdéisme également un lieu de culte quelconque. Ou n'est-ce que le signe d'une intégration vraiment très profonde de l'Arménie chrétienne? L'archéologie ne nous a pas fait connaître jusqu'ici de **vikayadāna*, pas plus d'ailleurs que de **bagadāna*, mais du moins les procédés de conservation des os sont divers, comme l'a montré récemment L. Trümpelmann qui a recueilli toutes les données en ce domaine.⁶⁸

⁶⁸ «Sasanian graves and burial customs», *Arabie orientale, Mésopotamie et Iran méridional de l'Age du Fer au début de la période islamique* Paris 1984, p. 317—329.

Il semble qu'il ait existé à la fin de la période sassanide, une fonction religieuse de «témoin (*gugāy*)» attitré, comme en témoigne un passage fort intéressant du *Vizīdagihā ī Zādšparam*, qui cite les titres des différents responsables mazdéens dans les différentes circonscriptions administratives (à cinq niveaux). Ce texte, que je veux citer en entier, est suffisamment clair et bien conservé pour qu'il paraisse authentique et puisse nous rapporter une situation historique réelle:

Lazare de Parp' décrit l'enterrement des «chairs odorantes» des saints martyrs et la récupération des os que l'on distribuait ensuite à de pieux chrétiens.⁶⁹

Enfin, selon Faust de Byzance, le patriarche Nersès avait interdit les manifestations excessives de deuil au moment des funérailles: mais l'historien nous apprend qu'après ce patriarche, «on faisait les obsèques en poussant de grandes lamentations, accompagnées de trompettes, de guitares, de harpes et de danses ...».⁷⁰

III. La religion

Les témoignages sur le Mazdéisme, et le Zurvanisme, venant des auteurs arméniens, sont bien connus depuis longtemps. Ceux-ci semblent avoir eu connaissance de l'ensemble du panthéon iranien, puisque sont cités les dieux Aramazd (= Ohrmazd), Anahit, Vahagn (= Vahrām), Mihr dont il est toutefois rarement question, peut-être parce que ce dernier était confondu avec le soleil désigné en pehlevi par *xvaršēd*. Le dieu Tir, considéré comme l'interprète des songes, selon Agathange,⁷¹ semble avoir été apprécié des Arméniens qui avaient une grande prédilection pour les rêves et les révélations, car, comme le signale Thomson, ce dieu a laissé son empreinte dans de nombreux noms propres, non seulement dans *Trdat* (= *Tir-dād*) mais aussi dans plusieurs noms que j'analyse comme des hypocoristiques:

Tirit' peut venir de *Tir-ita > *Tirid

Tiruk peut venir de *Tir-uka > Tirōg/ug

Varaz-Tiroc- peut venir de Tirōš⁷²

Tiran est sûrement un ancien patronyme ou pro-patronyme = Tirān.

«... ēn-iz handarzēnīd kū deh gugāy ī vābar ud rōstāg dādvar ī dād-āgāh ud avestām avestām mogbed ī rāst-kāmag kustag kustag rad ī abēzag gumārdan aza-bar hamāg mogān handarzbed-ē(v) mogbedān mogbed paydāgēnī du-š xvadāyih ī Ohrmazd pad-iš vin(n)ārd» (éd. B. T. Anklesaria, Bombay 1964, p. 88, chap. 23, 5).
«... Il prescrivit encore ceci, à savoir qu'il faut désigner dans chaque village un témoin, dans chaque rōstāg un juge connaissant le droit, dans chaque avestām (= ōstān) un Mobed voulant ce qui est juste, dans chaque kustag un Rad honnête; au-dessus (d'eux) tous, un Conseiller des mages et le Mobedān mobed sont visibles, et la souveraineté d'Ohrmazd par là est organisée.»

Le témoin, certes bien différent du «martyr» chrétien, pouvait avoir un rôle dans des disputes ou procès où l'on devait faire appel à lui. Cette institution est aussi connue dans l'Islam.

⁶⁹ LANGLOIS: o. c. II p. 316.

⁷⁰ LANGLOIS: o. c. I p. 294 et 306.

⁷¹ THOMSON: *Agathangelos* p. LXI.

⁷² Tiroc' est peut-être muni du suffixe gréco-syr. -ōš que j'ai relevé dans un nom propre (cf. *Sceaux sasanides de diverses collections privées*, 1982, n° 4.11); cf. aussi R. SCHMITT: *Studia Iranica* 12, p. 284.

A propos du culte, les auteurs nous parlent surtout de l'adoration du Feu et du Soleil, mais nomment aussi d'autres divinités: l'Eau, la Lune, les Vents.⁷³ Il me semble que si le Feu et le Soleil sont si souvent associés, de même que dans la littérature syriaque, il doit s'agir du culte aux dieux *Ādur* et *Mihr*, qui ont été certainement des plus populaires, comme en témoigne l'onomastique sassanide, car les noms propres formés de l'un ou l'autre de ces dieux constituent une grosse partie du corpus.

Paris

⁷³ Cf. Faust (LANGLOIS I, 267): «adorer le Feu, l'Eau et le Soleil»; et I, 260: «il se prosterna devant le Soleil et le Feu»; Lazare de Parp' (LANGLOIS, II, 282): «soleil, lune, vents, feu»; Sébéos (éd. MACLER p. 19): «Ohrmazd, soleil, lune, feu, eau, Mihr et tous les dieux».

PH. GIGNOUX

L'APOCALYPTIQUE IRANIENNE EST-ELLE VRAIMENT LA SOURCE D'AUTRES APOCALYPSES?

IN MEMORIAM

V. G. LUKONIN

L'apocalyptique iranienne a suscité ces dernières années un vif intérêt chez de nombreux chercheurs, mais à mon avis, on est loin d'avoir fait toute la lumière sur la place qu'on doit lui donner dans l'ensemble des apocalyphtiques au Moyen-Orient ancien. C'est sans doute d'abord, parce que, comme l'a écrit J. M. Schmidt,¹ « le problème principal de la recherche apocalyphtique reste un problème de méthode », et j'ajouterai un problème de *définition* et de *terminologie*, qui, avec la critique des sources, fait partie du thème de ce Colloque, pour lequel je voudrais remercier très vivement et amicalement le professeur J. Harmatta de nous y avoir une nouvelle fois convié.

La seconde nécessité de faire toute la clarté possible à propos de l'apocalyphtique iranienne me semble résider d'autre part dans cette opposition bien connue entre les biblistes et les iranistes dans leur façon différente de traiter ce problème. Pour les premiers, l'apocalyphtique est un développement de la prophétie ou de la sagesse de l'Ancien Testament, tandis que pour les historiens des religions et en général pour de nombreux iranistes, comme Widengren, S. S. Hartmann, H. G. Kippenberg, à la suite de la *Religionsgeschichte Schule* représentée par Bousset, Reitzenstein, Otto, etc. . . , l'antiquité des traditions iraniennes suffirait à montrer leur influence sur les apocalypses judéo-chrétiennes ou gnostiques qui ont fleuri à partir de la période hellénistique. Mais tous les iranistes ne se sont pas ralliés à cette thèse qui est, à mon avis, à rejeter.²

I

Puisque le domaine juif et chrétien constitue le plus gros ensemble d'apocalypses, il me semble logique d'examiner en premier lieu comment les spécialistes de cette littérature analysent ce phénomène religieux. Un grand

¹ *Die jüdische Apokalyphtik*, p. 313.

² Mais il y a aussi une assez forte réaction contre le paniranisme des historiens des religions, y compris à propos de l'apocalyphtique: voir maintenant IOAN P. CULIANU: *Psychanodia I*, A survey of the evidence concerning the ascension of the soul and its relevance, Leiden, Brill 1983.

débat a été ouvert à ce sujet, à un récent Colloque international tenu à Uppsala, dont les Actes, publiés en 1983, constituent pour mon propos un document de première importance: 17 articles y sont consacrés au judaïsme de l'A. T., 7 au Christianisme primitif et à la gnose.³

Sans vouloir trop entrer dans les problèmes théoriques qui ont largement animé la conférence, concernant la définition du genre littéraire ou de la fonction de l'Apocalypse, je voudrais examiner néanmoins les définitions qui me paraissent susceptibles d'être retenues.

Il faut noter d'abord que l'on devrait mieux tenir compte de ce que *le mot veut dire*, et à cet effet, l'excellente contribution de Morton Smith nous précise que le grec ἀποκάλυπτικός, inconnu en grec classique, apparaît pour la première fois chez Clément d'Alexandrie avec le sens de «révélant», tandis que ἀποκαλυψις, désigne une forme littéraire et donc un certain type d'ouvrages.⁴ Ces mots ne furent guère utilisés avant l'Apocalypse de Jean, et presque exclusivement chez Saint Paul. Mais même de son temps, ce que nous appelons aujourd'hui *apocalypses*, ne l'étaient pas encore, et ne furent désignés comme telles qu'à partir des traditions patristiques, des manuscrits tardifs et même de la science moderne. Si ces mots spécifiques ont pris tant de temps pour s'imposer en dépit d'une littérature abondante, comment se fait-il qu'en Iran qui serait prétendument la source de ce genre littéraire, aucun mot précis n'ait été forgé? La question, me semble-t-il, mérite d'être posée.

Comme l'a conclu très justement M. Smith, cette forme littéraire qu'est l'apocalyptique résulte de la croissance de la superstition, des prétentions à des révélations spéciales, à la science occulte, caractéristiques du Bas-Empire romain, qui forment le *background* social et familial.⁵ Selon d'autres, l'apocalyptique judéo-chrétienne se développa par réaction contre l'astrologie qui se développe en effet à la même époque. Mais, comme l'a montré Pierre Bogaert, dans son introduction à la traduction de l'Apocalypse syriaque de Baruch,⁶ les apocalypses sont en général composées de sept sections, se conformant ainsi au nombre astrologique par excellence, celui des planètes, et l'Apocalypse de Jean est à ce titre tout à fait remarquable par le grand nombre de septénaires qui y sont utilisés. Certes la 2ème apoc. de Baruch se situe à la fin de la période de ce genre, qui s'origine dans Isaïe, ch. 2, et Ezéchiel (ch. 1, 38—39) et s'étend du 2d siècle avant n.è. au 2d siècle après n.è. Mais comme l'écrit aussi cet auteur, «l'insertion dans l'histoire est une des données

³ *Apocalypticism in the Mediterranean World and the Near East*, Proceedings of the International Colloquium on Apocalypticism, Uppsala, August 12—17, 1979, ed. by David Hellholm, Tübingen 1983.

⁴ «On the History of ΑΠΟΚΑΛΥΠΤΩ and ΑΠΟΚΑΛΥΨΙΣ», *o. c.* p. 9—20.

⁵ *O. c.* p. 19.

⁶ *Apocalypse de Baruch*, par PIERRE BOGAERT, 2 tomes, Paris 1969 [Sources chrétiennes n° 144—145].

essentielles du genre littéraire apocalyptique, intemporel en apparence»,⁷ et encore: «certaines des apocalypses laissent à peine transparaître l'image des temps difficiles qui les ont vus naître et qui sont à l'origine de leur rédaction».⁸ Il est en effet nécessaire de considérer l'apocalyptique — ce que les iranistes ne semblent pas faire — comme le phénomène d'une certaine époque, d'un contexte historique donné, et non pas comme un phénomène de tous les temps et de toutes les cultures, encore que rien ne s'y oppose formellement. N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous constatons à partir des exposés de certains participants au Colloque d'Uppsala, reconnaissant qu'en Egypte et en Mésopotamie, les phénomènes religieux qu'on pourrait qualifier d'apocalyptiques, s'apparentent beaucoup plus aux oracles, augures, prédictions, un genre littéraire voisin mais différent.⁹ Par contre, l'apocalyptique juive d'expression grecque peut avoir des origines dans des antécédents connus de la Grèce classique, notamment sous la forme des voyages extra-terrestres — un thème que l'on doit associer à mon avis étroitement à l'apocalyptique —, même si, comme l'écrit K. Rudolph qui dans un article final fit la synthèse de toutes les interventions, «in Griechenland gab es vom politisch-historischen Hintergrund keinen Boden für die Apokalypsik».¹⁰ Cette appréciation rapide et globale de ce phénomène au Moyen-Orient permet de mettre à part l'Iran, dont on veut faire à tort un précurseur.

Si l'apocalyptique peut être cantonnée dans une certaine aire géographique et à une époque donnée, c'est aussi en raison du contenu que nous plaçons sous ce mot. Il existe en effet toute une gamme de définitions accordant à l'apocalyptique une extension plus ou moins grande, et souvent très exagérée. Je me rangerai du côté de ceux qui proposent une définition restreinte. Jean Carmignac, fondateur de la *Revue de Qoumran*, fustige ceux qui font entrer dans l'apocalyptique, dans un «pudding théologique», les ingrédients qui sont «prophétie réelle, fausse prophétie, prophétie ex eventu, messianisme, promesse de prospérité ou de châtement, promesse de salut politique ou spirituel, parousie, résurrection partielle ou générale, jugement dernier, fin du monde, rénovation du monde, création d'un nouveau monde, vie éternelle pour l'individu ou pour la collectivité, révélations sur Dieu, les anges, les hommes et, of course, eschatologie».¹¹ De fait, Philonenko, par exemple, est partisan d'une définition très élargie, puisqu'il affirme dans le même volume:

⁷ O. c. p. 98.

⁸ O. c. p. 97.

⁹ O. c. note 3, voir les articles de JAN BERGMAN: «Introductory Remarks on Apocalypticism in Egypt», p. 51—60, H. RINGGREN: «Akkadian Apocalypses», p. 379—386.

¹⁰ O. c. p. 778.

¹¹ O. c. p. 163.

« Nous entendons par « apocalyptique » une « révélation » qui porte non seulement sur la fin du monde, les signes qui l'annoncent, les catastrophes qui l'accompagnent, mais encore sur les origines de l'homme et du monde. »¹²

Pour Carmignac, l'apocalyptique est « un genre littéraire qui décrit des révélations célestes à travers des symboles ». ¹³ Quoiqu'un peu vague, cette définition est très acceptable. Elle peut être complétée par les observations d'autres savants. Pour J. Collins, « Apocalypse is a genre of revelatory literature, with a narrative framework, in which a revelation is mediated by an otherworldly being to a human recipient, disclosing a transcendent reality which is both temporal, in so far as it envisages eschatological salvation, and spatial, in so far as it involves another, supernatural world. »¹⁴

Le mot-clef dans cette définition est la *transcendance* et par une classification typologique, l'auteur distingue entre les apocalypses avec voyage dans l'au-delà, et celles sans voyage, qui se subdivisent à nouveau en sous-classes.

Lars Hartman a critiqué cette typologie bipartite, la jugeant insuffisante, et a insisté sur la fonction de communication socio-linguistique de l'apocalypse. Mais dire comme ce dernier que « human beings seem to have a common tendency to ask the questions of why, whence and whither and to give some of the answers to these questions the form of an apocalypse »¹⁵ est une constatation juste mais trop générale pour étayer une définition précise de l'apocalyptique. Le modèle de base à cinq éléments qu'il propose ne peut bien convenir qu'à l'eschatologie.¹⁶

Ph. Vielhauer a suggéré comme caractéristiques de l'apocalyptique « la pseudonymie, le récit visionnaire, le langage imaginaire et symbolique, la systématisation de l'interprétation, les *surveys* de l'histoire dans le futur, les descriptions de l'au-delà, les visions du trône », ¹⁷ toutes notions qui peuvent entrer dans une définition de l'apocalyptique, à condition toutefois d'en exclure ce qui concerne l'eschatologie proprement dite: pour la clarté, il faut absolument distinguer celle-ci de l'apocalyptique.

Un autre trait de l'apocalyptique, mis en avant par des auteurs comme Marcel Simon¹⁸ ou A. Hultgård¹⁹ est la périodisation de l'histoire, la succession des quatre âges de l'humanité ou des quatre empires, caractérisés dans Daniel par la statue aux quatre métaux différents. Il me semble que nous sommes là au cœur de l'apocalyptique, selon la définition de Carmignac que je fais mienne.²⁰

¹² O. c. p. 212. Pour cet auteur, apocalyptique et eschatologie « se recoupent mais ne se confondent pas », mais il ajoute cette lapalissade assez étonnante, pour qui connaît le sens du mot grec *ἔσχατα*: « il n'y a pas d'eschatologie des commencements » (sic).

¹³ O. c. p. 165.

¹⁴ O. c. p. 338.

¹⁵ O. c. p. 340.

¹⁶ O. c. p. 333.

¹⁷ O. c. p. 336.

¹⁸ O. c. p. 222.

¹⁹ O. c. p. 387.

²⁰ Cf. ci-dessus p. 69.

Enfin, comme le remarque Tord Olsson,²¹ d'un point de vue de l'anthropologie sociale, l'apocalyptique consiste en révélations faites dans des situations de conflit ou de crise, ou par suite de la peur de telles situations, soit lorsque l'organisation sociale est affectée par une diminution de l'intégration d'un groupe social, soit quand l'intégrité culturelle est menacée par la guerre, le colonialisme, la propagande religieuse ou politique. Ceci me paraît en effet essentiel, comme conditions d'éclosion de l'apocalypse, et qui explique aussi l'aspect non plus spatial mais temporel, qui est illustré par la théorie des *millénaires* dont je parlerai plus loin.

II

Il est temps d'aborder maintenant l'apocalyptique iranienne, en tant que source d'autres apocalypses, thèse défendue par Widengren, Hartmann, Kippenberg, Olsson, Flusser, et Mary Boyce.

La faiblesse de leur argumentation, à mon avis, se fait jour sur deux plans:

- à cause du contenu très composite des textes;
- à cause de la datation proposée par ces auteurs.

Je voudrais rappeler au préalable que plusieurs iranistes n'ont pas soutenu cette thèse, comme Moulton, Scheftelowitz, qui pensent que le schéma des quatre métaux dans Daniel dérive d'Hésiode. C'est aussi l'opinion de Duchesne-Guillemin,²² qui vient de montrer de façon précise et incontestable que l'emprunt de ce thème s'est fait de l'ouest à l'est, puisque les rédacteurs des ouvrages pehlevi ont utilisé la mention des jambes de la statue de Daniel, qui sont partie en fer et partie en argile, en l'appliquant à l'arbre, ce qui n'a pas de sens. J'ajoute que c'est toute la symbolique de la statue qui se trouve faussée, puisque les branches d'un arbre ne peuvent être en métal, ainsi que je l'ai écrit dans un article à paraître. Et par là le Bahman Yašt avoue son origine, au début du texte qui est dit provenir du Sūdgar Nask.

Mais revenons aux deux points que j'ai mentionnés, le contenu de l'apocalyptique iranienne et sa datation.

A. Hultgård a très bien défini la nature des textes iraniens, en notant que le matériel apocalyptique contenu dans des textes du 9^e siècle est compilation d'un caractère secondaire. Il n'existe pas d'écrits pouvant être désignés comme Apocalypses à l'image de celles de Jean, d'Ezra ou de Baruch. Le Bahman Yašt est donc une compilation secondaire, le titre même de *Zand ī Vohuman*

²¹ O. c. p. 30.

²² «Apocalypse juive et apocalypse iranienne», *La soteriologia dei culti orientali nell' Impero Romano*, Atti del Colloquio Internazionale su La soteriologia dei culti orientali nell' Impero Romano, Roma 24—28 Settembre 1979, pubblicati a cura di U. BIANCHI e M. J. VERMASEREN, Leiden 1982, p. 753—761.

Yasn est tiré du texte par les commentateurs modernes.²³ Comment dès lors croire à l'existence d'un Vohuman Yašt avestique, dont la présomption n'est qu'un *argument a silentio*?

Le *Jāmāsp-nāmag* ne contient que quelques fragments pouvant être qualifiés d'apocalyptiques, qui appartiennent probablement au *Ayādgār ī Jāmāspīg*, plus proche du *Bundahišn* que du Bahman Yašt. D'autres ouvrages ne contiennent que des matériaux apocalyptiques épars.²⁴

Mais, à partir de ces constatations qui devraient le conduire à être prudent quant à l'appréciation de l'apocalyptique iranienne, dont il ne reste plus que quelques débris, Hultgård va tenter de rattacher cette littérature à des antécédents plus anciens:

a) en rappelant que ces traditions se réfèrent sans cesse à une autorité, la *Dēn* ou l'*Abestāg*; mais c'est le propre des théologiens que de s'appuyer sur des textes, qui en l'occurrence, ne sont que ceux d'un *Avesta sassanide*;

b) en invoquant un accord de base entre les diverses descriptions, mais cela ne prouve pas grand'chose, sinon de montrer le caractère tardif de l'ensemble des textes considérés;

c) en s'appuyant sur des arguments linguistiques, comme la place du verbe au début de la phrase en pehl., ce qui attesterait un calque de la syntaxe avestique, mais un habile rédacteur aurait bien pu employer cette tournure comme subterfuge, et l'argument me semble assez faible.^{24bis}

En étudiant ensuite la forme, l'auteur constate le grand usage qui est fait des «questions et réponses», notamment dans le thème de l'entretien de Zoroastre avec Ohrmazd, appelé *ham-pursagih*. Hultgård ruine lui-même son argumentation en affirmant que «judging from the Pahlavi-texts, the hampur-sagih-form was the most important mode of transmitting Avestan apocalyptic traditions», mais en reconnaissant en même temps que «the extant Avesta has, however, very little to tell of the hampursakih itself», il ne peut citer que deux passages, du *Fravaranē* et du *Vidēvdād*, autrement dit de deux textes avestiques tardifs.²⁵

Aussi bien, la forme littéraire des Questions et Réponses n'est pas confinée à l'Iran, mais elle est très répandue à l'époque sassanide, comme l'ont montré G. Bardy pour la littérature patristique,²⁶ et J. Gouillard pour la littérature byzantine, indiquant que les «recueils de questions et réponses font voisiner des points d'Écriture, le problème de la vie future, des cas de discipli-

²³ O. c. p. 388.

²⁴ L'auteur cite le *Bundahišn*, les *Vizīdagihā ī Zādsparam*, le *Dādestān ī dēnīg*, le *Mēnōg ī xrad*, le *Dēnkard VII* (erreur, car il doit s'agir du DK IX), le *Pand nāmag ī Zardušt*.

^{24bis} L'ordre des mots est assez libre en persan ancien: cf. G. LAZARD, *La langue des plus anciens monuments de la prose persane*, Paris 1963, p. 464—465.

²⁵ O. c. p. 398.

²⁶ «La littérature patristique des «Quaestiones et responsiones» sur l'Écriture Sainte», *Revue Biblique* 42, 1933, p. 328—349.

ne, voire des énigmes de la nature»,²⁷ c'est-à-dire un amalgame de thèmes très différents, comme c'est aussi le cas dans les ouvrages pehlevis.

Les *Oracles d'Hystaspe*, dont l'attribution au protecteur de Zoroastre, est simplement due à la pseudonymie, ne sont pas basés sur des croyances apocalyptiques iraniennes²⁸ car leur auteur est manifestement tributaire de la tradition des livres égyptiens et grecs de prophéties.²⁹ Comme l'a montré aussi David Flusser,³⁰ c'est un écrit juif qui s'insère parfaitement dans toute la tradition apocalyptique juive, c'est l'œuvre d'un pseudépigraphe d'avant la destruction du Second Temple. Ce même auteur affirme à juste titre que «seul le contenu juif d'Hystaspe est clair, le substrat perse est impossible à reconstruire.»³¹

Enfin, Hultgård considère Zoroastre, Vištāspa et Jāmāspa comme trois prophètes ou trois «mediums» de l'apocalyptique. Or il me semble évident que ces trois personnages ont été choisis par pseudonymie. Aussi bien ce serait accorder à ceux-là un rôle pour les besoins de la démonstration. Les révélations qu'ils auraient obtenues sous le coup d'une expérience extatique, sont sans doute à rattacher au thème des voyages extra-terrestres, mais elles sont surtout un produit de la légende.

Comme l'a écrit Tord Olsson dans une autre contribution à l'étude du Jāmāsp-nāmag, «l'apocalypse est modelée sur la légende»,³² et il y a un remarquable degré de ressemblance entre la légende et l'apocalypse, par exemple dans le chap. 31 du Bundahišn, ce qui, à mon avis, manifeste le caractère syncrétiste et composite des ouvrages pehlevis. C'est aussi un indice montrant qu'il n'y a pas eu une véritable tradition apocalyptique en Iran, mais seulement une utilisation du mythe à des fins apocalyptiques.³³

Puisque l'apocalyptique se sert de symboles, le thème des quatre empires, résumé de l'histoire universelle, a été considéré dans Daniel chap. 2, comme une conception iranienne, parce que la séquence Assyrie-Médie-Perse-Grèce (Macédoine) est «une vue persane des choses», comme l'écrivait Swain en 1940.³⁴ D. Flusser a largement appuyé cette interprétation dans un long article de 1972, sur «Les quatre empires, dans la quatrième Sibylle et dans le

²⁷ «L'interprétation de Genèse 1, 1—3 à l'époque byzantine» *In Principio*, Interprétations des premiers versets de la Genèse, Etudes Augustiniennes, Paris 1973, p. 134—135.

²⁸ *O. c.* p. 399.

²⁹ Cf. DUCHESNE-GUILLEMIN, *o. c.* p. 757.

³⁰ «Hystaspes and John of Patmos», *Irano-Judaica*, Studies relating to Jewish Contacts with Persian Culture throughout the Ages, ed. by SH. SHAKED, Jerusalem 1982, p. 12—75.

³¹ *O. c.* p. 66.

³² *O. c.* p. 42.

³³ L'auteur, p. 30, souligne encore à juste titre que l'apocalyptique est liée à un type «world-review», à la croyance en la possibilité de communiquer entre l'homme et le monde supra-humain, ce type étant reflété aussi dans le chamanisme, la prophétie, les oracles, la sagesse mantique, la gnose, le jñana, le mysticisme, l'astrologie...

³⁴ Cité d'après DUCHESNE-GUILLEMIN: *o. c.* p. 756 (je traduis de l'anglais).

livre de Daniel». ³⁵ Mais de là à prétendre que la théorie des quatre âges de l'humanité ou des quatre empires qui symbolisent l'espace dans ses quatre directions, est proprement iranienne, il y a un pas à ne pas franchir. C'est ce que fait pourtant Flusser, lorsqu'il utilise les sources pehlevies pour montrer l'origine iranienne de l'apocalypse de Daniel.

La conception d'un ou de plusieurs millénaires mériterait elle aussi d'être soumise à une confrontation générale. Duchesne-Guillemain considère que «les millénaires sont une affaire iranienne». ³⁶ Mais cela me paraît discutable: le millénaire de Zoroastre n'est que la douzième partie de la durée du monde, les 12 millénaires étant très probablement en relation avec les 12 signes du Zodiaque, ³⁷ comme les sept millénaires de la tradition occidentale juive ou grecque correspondent aux sept planètes. Chez les Nestoriens d'Iran, le monde a une durée de six mille ans. Nous ne connaissons pas assez bien les origines de la conception millénariste pour pouvoir en attribuer la paternité à l'Iran.

Un développement important de l'apocalyptique iranienne mais de création tardive, me semble avoir été négligé jusqu'ici, malgré le grand nombre de travaux qui lui sont consacrés, et mal compris: il est raconté dans le *Ĵāmāsp-nāmag* qu'après l'extinction des Feux de l'*Ērānšahr*, un homme insignifiant et obscur s'élèvera dans le pays du Xorāsān, et deviendra très puissant militairement. Et à la fin du récit, il est dit que Mithra enverra un nouveau roi, présenté comme le restaurateur de la religion mazdéenne. J'ai proposé ³⁸ d'identifier ce roi avec *Māzyār*, gouverneur du Tabaristan et comme son père, *Ispahbed* du Xorāsān, mazdéen qui organisa la résistance contre la pénétration de l'Islam entre 823 et 840, à une époque donc où l'apocalypse iranienne a pu être rédigée. La mention du *Padišxvārgar* est aussi une indication intéressante, car *Māzyār* avait précisément, parmi ses titres, celui de roi du *Padišxvārgāh*, ³⁹ c'est-à-dire du Tabaristān, d'où vient justement le troisième roi du *Ĵāmāsp-nāmag*. Il est bien concevable que l'apocalyptique iranienne a dû s'élaborer durant cette période critique qui suivit l'invasion de l'Islam, et qu'un résistant comme *Māzyār* dût susciter des espoirs immenses chez les Mazdéens qui avaient déjà souffert considérablement de la victoire de l'Islam.

Qu'à ce thème du roi-sauveur, on ait aussi amalgamé celui des quatre empires, entre autres, puisé à l'abondante littérature grecque judéo-chrétien-

³⁵ «The four empires in the Fourth Sibil and in the Book of Daniel», *Israel Oriental Studies* 11, Tel Aviv University 1972, p. 148—175.

³⁶ *O. c.* p. 761.

³⁷ Cela a été avancé avant moi par M. E. H. WAGNER dans son *Mémoire de maîtrise* (non publié) qu'il a eu l'obligeance de me donner, et qui s'intitule «D'est en Ouest, Essai sur la théorie conjonctionniste d'Abū Maš'ar (Albumasar), ses origines, et son introduction dans l'Europe latine médiévale».

³⁸ Dans un article intitulé «Apocalypses et voyages extra-terrestres dans l'Iran mazdéen», *Apocalypses et voyages dans l'au-delà*, CL. KAPPLER et collaborateurs, Paris 1987, p. 350—374.

³⁹ Cf. M. REKAYA: «Māzyār: Résistance ou intégration d'une province iranienne au monde musulman au milieu du IX^e siècle après J.-C.», *Studia Iranica* 2 (1973) p. 143—192.

ne qui était à la disposition des rédacteurs, me paraît expliquer de façon plausible la genèse de cette apocalyptique, faite de bric et de broc, sans qu'il soit besoin de supposer des remaniements continuels depuis l'époque de Zoroastre, s'étendant sur un millénaire, ce qui me paraît impossible. C'est pourtant cette reconstruction-là que proposent Widengren et Mary Boyce.

Il est temps en effet de commenter l'imposante contribution de G. Widengren au colloque d'Uppsala.⁴⁰ Comprenant l'apocalyptique dans son sens le plus large, l'auteur traite même du problème du Zurvanisme. Il s'applique à démontrer l'ancienneté des doctrines, à l'intérieur seulement du domaine indo-iranien. Il présente pour cela deux arguments linguistiques principaux :

— la présence de mots parthes permettrait de remonter jusqu'à un texte moyen-parthe arsacide;

— l'Avesta sous-jacent au texte pehlevi, à cause notamment de la place du verbe au début de la phrase, un argument que j'ai déjà signalé, utilisé par Hultgård.

Ces deux arguments ne me semblent pas très convaincants dans la mesure où il s'agit de reconstructions linguistiques, qui ne peuvent prouver l'existence de textes très anciens et où il est possible d'affirmer aussi une antiquité, égale pour le moins, de l'apocalyptique juive, puisque les racines (Isaïe-Ezéchiël) sont au moins du 4^e s. avant n.èr et que la mention d'un témoignage de Théopompe via Plutarque (aussi du 4^e s.), qu'on met si souvent en avant, n'est qu'un fait isolé. Il n'est pas prouvé que même l'Avesta sassanide transmet des idées plus anciennes que l'époque de Daniel. Je ne peux nier la force de la tradition orale, qui est aussi un argument souvent employé, mais précisément, celle-ci explique que les Iraniens ne se soucièrent pas d'écrire leurs traditions avant l'époque sassanide, et la reconstruction linguistique en la matière demeure scientifiquement un procédé très peu sûr. Le manque de textes anciens est un handicap insurmontable.⁴¹

⁴⁰ «Leitende Ideen und Quellen der iranischen Apokalyphtik», *o. c.* p. 77—162.

⁴¹ Je ne puis développer ici toutes les remarques que je pourrais faire à propos de cette longue étude de WIDENGREN. J'en énonce seulement quelques-unes: p. 87, les Oracles d'Hystaspe ne sont plus un argument, comme je l'ai dit à partir d'un article de FLUSSEL; p. 90: il faudrait prouver que ces mots d'origine parthe ont eu un emploi exclusivement «apocalyptique»; p. 93: que le Zand soit la tradition de Šiz et l'Apastāk celle d'Istaxr ne me semble pas vraiment prouvé; la construction sur des mots que l'on cherche à confirmer par des textes du 10^e s. de notre ère n'est pas un argument plausible; p. 105: les légendes citées étaient bien trop connues pour supposer qu'elles proviennent d'une traduction mot à mot de l'Avesta, l'erreur de *veh* est suffisamment grossière pour prouver précisément le contraire, c'est-à-dire le caractère tardif de la rédaction; p. 131—133, la symbolique par quatre est bien indo-iranienne mais pas seulement, et c'est un phénomène trop général pour qu'on puisse en faire une doctrine propre à l'Iran: cf. là-dessus mon article «Les quatre régions administratives de l'Iran sasanide et la symbolique des nombres trois et quatre», *AIUON* 44, 1984, p. 555—572. J'ajoute que la division de l'histoire en périodes déterminées a son origine à Babylone, qu'en symboliser la succession par quatre royaumes se trouve déjà chez Hérodote qui ne le tenait sans doute pas des Iraniens, puisque le symbolisme des quatre métaux de valeur décroissante est chez Hésiode, au 8^e s. avant n.è. (Cf. LACOCQUE: *o. c.* note 47, p. 116).

Dans le dernier fascicule paru de la *Revue d'histoire des Religions*, Alan R. Millard⁴² montre qu'en Israël, Aram et Assyrie, existe un lien très fort entre la prophétie et l'écriture, à tel point que les prophéties furent écrites souvent le jour même de leur émission, afin de pouvoir les transmettre et les conserver. « Quelques textes anciens démontrent que les prophéties écrites ne changent plus, les mots restent fixés ». ⁴³ On voit au contraire combien cette caractéristique fondamentale n'existe pas en Iran, où l'apocalyptique, mêlée à la légende et au mythe, est probablement de création fort tardive.

Plusieurs auteurs s'acharnent pourtant à vouloir démontrer l'antiquité de l'apocalyptique iranienne, que ce soit S. S. Hartman, avec des arguments qui me semblent assez faibles,⁴⁴ ou Mary Boyce, qui a établi récemment⁴⁵ une véritable chronologie relative, depuis la « vision apocalyptique » de Zoroastre vers 1400 avant n.è., dans une continuité s'étendant sur plus de deux millénaires jusqu'en 900 après J.-C., avec la rédaction finale du *zand moyen-perse* de quelques textes apocalyptiques.⁴⁶ Mais ici encore, je pense qu'il faut s'entendre sur les définitions. Que des croyances « révélées », comme celle de l'existence d'un paradis et d'un enfer, ou d'un ici-bas dans lequel le bien et le mal sont en conflit, remontent à Zoroastre, je ne puis le contester. Mais que de telles doctrines aussi générales, et connues dans d'autres cultures, puissent constituer une apocalyptique, il ne saurait en être question. Les diverses définitions que j'ai mentionnées en font un phénomène complexe, et comme je le crois, propre à un certain contexte historique, qui commence vers le 3^e/2^e siècle avant J. C., puisque c'est à la suite de la menace que fit peser sur le judaïsme la conquête d'Alexandre et l'hellénisation qui s'ensuivit, que s'est développée l'apocalypse juive, caractérisée par le pessimisme et une certaine tendance au dualisme, comme l'a suggéré récemment A. Lacocque dans un livre sur Daniel et son temps.⁴⁷

Si l'eschatologie iranienne possède son originalité certaine, que je ne mets pas en doute, l'apocalyptique qui l'a récupérée et qui s'est construite tardivement sur des modèles judéo-chrétiens à l'époque sassanide, comme le montrent

⁴² « La prophétie et l'Écriture, Israël, Aram, Assyrie », *RHR* 202, 1985, p. 125—145.

⁴³ *O. c.* p. 125.

⁴⁴ « Datierung der jungavestischen Apokalyphtik », *Apocalypticism*, p. 61—75: il n'y a pas de *maretan*, mais un autre terme en Y. 30, 4, et donc l'un des piliers de la démonstration fait écrouler l'édifice; le nom d'Ahura Mazdāhi dans l'Avesta récent, non encore contracté comme le A(h)uramazdā du v. perse ne suffit pas à prouver à lui seul l'antiquité de l'avesta récent.

⁴⁵ « On the antiquity of Zoroastrian apocalyptic », *BSOAS* 47 (1984) p. 57—75.

⁴⁶ *O. c.* p. 75.

⁴⁷ A. LACOCQUE: *Daniel et son temps*, Recherches sur le mouvement apocalyptique juif au II^e siècle avant J. C., Genève Labor et Fides, 1983.

les textes pehlevs, ne peut être — à moins que l'on n'avance d'autres arguments que ceux qui l'ont été jusqu'à présent — la source d'autres apocalypses.⁴⁸

Paris.

ADDENDUM

Il serait impardonnable d'omettre de citer, quant à l'interprétation de l'apocalyptique iranienne, l'important article de K. Czeglédy, paru il y a près de trente ans déjà.¹ Celui-ci à juste titre, écrivait que «the apocalyptic and eschatological portions of the *Zand ī Vahman Yasn*, the *Žāmāsp nāmak* and the *Bundahišn* are closely related, but, in all probability, they also have relations — closer than we hitherto supposed — with later Sasanian history».² et à la fin de son article: «Astrology had an outstanding influence on Zoroastrian thought during the late Sasanian and early Arab periods».³

L'auteur a identifié le héros apocalyptique des textes pehlevs avec Bahrām Ćōbīn, avec de très sérieux arguments. Madame A. Destrée a plus tard⁴ estimé, en reconnaissant le bien-fondé de la reconstruction de M. Czeglédy, que le thème du roi de *Patašxvargar*, qui sera finalement victorieux sur les forces du mal et restaurera la religion mazdéenne, ne peut se rapporter à Bahrām Ćōbīn dont le sort tragique est d'avoir été vaincu. Ce roi évoquerait la fuite de Yazdgird III vers l'Est et la sombre période de la conquête arabe. Je suis persuadé que beaucoup plus que la période d'usurpation du pouvoir par Bahrām, — car il y eut bien d'autres usurpateurs et périodes troublées à la fin de la monarchie sassanide — la main-mise de l'Islam sur l'Iran pouvait inspirer au premier chef les amateurs de prédictions apocalyptiques. Mais cela laisse la place aussi à la proposition que j'ai faite de voir en *Māzyār* le restaurateur attendu de la religion mazdéenne, car c'est un trait général de l'apocalyptique que l'attente d'un défenseur et restaurateur d'une religion menacée, ce que nous n'avons nullement avec Bahrām Ćōbīn. Il peut aussi paraître à

⁴⁸ Certains auteurs sont encore plus restrictifs que moi, comme G. VON RAD, qui écrit: «Ni l'ésotérisme, ni la conception périodique de l'histoire, ni l'idée de la transcendence des réalités du salut, ni l'explication des textes canoniques, ni la pseudonymie, ni l'interprétation des songes, ni les récits de voyages célestes, ni les récits historiques dans le style des prédictions ne sont des traits spécifiques de l'apocalyptique.» (cité d'après LACOCQUE: o. c. p. 90). C'est évidemment manifester les difficultés presque insurmontables pour définir l'apocalyptique. Il faut bien toutefois choisir une position comme je l'ai fait, et qui me paraît la plus adéquate.

¹ «Bahrām Ćōbīn and the Persian apocalyptic Literature», *Acta Orientalia Hungarica*, t. 8/1 (1958) p. 21—43.

² O. c. p. 33.

³ O. c. p. 43.

⁴ «Quelques réflexions sur le héros des récits apocalyptiques persans et sur le mythe de la ville de cuivre». *La Persia nel Medioevo*, Roma 1971, p. 639—652.

mon avis étonnant que, contrairement à l'apocalyptique judéo-chrétienne en général, la *vaticinatio ex eventu* — qui est *au centre de l'apocalyptique*, comme l'a bien vu Czeglédý — soit basée sur un ennemi de l'intérieur, et non sur celui d'un empire extérieur.

En bref, comme de nombreux auteurs l'ont compris, il y a différents niveaux, ou différentes couches de traditions qui constituent l'apocalypse iranienne, de création tardive: je pense que seul, le cataclysme que représenta l'effondrement de l'empire sassanide a pu pousser des théologiens mazdéens à s'exercer à ce genre littéraire, bien illustré dans les premiers siècles de l'Hégire par le thème du Mahdi, le mythe de la «ville de cuivre»,⁵ culminant peut-être, comme je l'ai dit, à l'époque pleine d'espoir de la tentative de Māzyār, mais récupérant aussi tous les éléments historiques et légendaires de la gesta de Bahrām Čōbin, comme l'a fort justement montré K. Czeglédý.

Dans un livre qui vient juste de paraître,⁶ Cl. Lévi-Strauss affirme que «la forme originale [d'un mythe], (à supposer que la notion ait un sens) est et demeure insaisissable, tout mythe, si loin qu'on remonte, n'étant jamais connu que pour avoir été entendu et répété». L'apocalyptique ne semble pas pouvoir se définir de la même façon, si je me réfère à la recherche de Millard que j'ai citée plus haut.⁷ Mais dans la mesure où l'apocalypse iranienne se nourrit aussi du mythe, il est difficile d'en retracer la genèse: c'est, me semble-t-il, la forme caractéristique qu'elle a prise en Iran, à condition, encore une fois, de bien faire la distinction entre apocalypse et eschatologie.⁸

⁵ Que ce soit le nom d'une vraie ville, vers 750 (cf. Czeglédý o. c. p. 29) me semble indiquer une origine tardive du thème.

⁶ *La potière jalouse*. Plon, Paris 1985, p. 249.

⁷ Cf. page 76, note ⁴²

⁸ Celle-ci est déjà évoquée en 1932 par MAURICE GOGUEL dans la *RHR*, t. 106, p. 381: «Les termes d'eschatologie et d'apocalyptique sont souvent si étroitement associés qu'ils paraissent synonymes. Il est cependant nécessaire de distinguer entre eux». Il semble que certains iranistes ne s'en soient guère soucié.

R. SCHMITT

IRANISCHE SPRACHEN IM VORISLAMISCHEN AFGHANISTAN

Das Ergebnis seiner grundlegenden, Neuland erschließenden linguistischen Feldforschungen in Afghanistan vor 60 Jahren, anno 1924, hat Georg Morgenstierne, der Pionier und Meister auf diesem Feld, zusammengefaßt in die Worte: «At any rate the language map of Afghanistan presents an extremely variegated picture.» In der neuesten Übersicht über die Sprachsituation Afghanistans, die die Verhältnisse unmittelbar vor den seit 1979 andauernden kriegesischen Ereignissen mit ihren schrecklichen Folgen und ihren gewaltigen Völkerwanderungen und Bevölkerungsverschiebungen widerspiegelt, zählt Charles M. Kieffer im wesentlichen 31 verschiedene Idiome auf. Solche synchronische Querschnitte ökolinguistischer Zielsetzung anzulegen, ist für frühere Perioden in gleichem Maße reizvoll; sie lassen sich jedoch in aller Regel nur sehr lückenhaft erstellen.

Auf die Rückprojektion der heutigen Sprachverhältnisse in ältere Zeiträume ist dabei überhaupt nicht zu bauen. Diese ist nämlich insofern willkürlich und ahistorisch, als sie Umschichtungen von Trägern bestimmter Sprachen infolge von Invasionen oder Kolonisierungen außer Betracht läßt. Solche sind aber — und die Geschichte bestätigt dies — gerade in einem Durchgangsland wie Afghanistan durchaus zu erwarten, das an das iranische Hochland, die Steppen Mittelasiens, das regenreiche fruchtbare Stromgebiet des Indus und die turkistanischen Wüsten grenzt. So scheinen, zum Beispiel, die Vorfahren der Hindukuschbewohner, die heute noch die Reliktsprachen Parāčī und Ōrmuṛī sprechen, einstmals von Westen her eingewandert zu sein; man hat dies jedenfalls aus verschiedenen Zügen erschlossen, die diese Sprachen in größere Nähe zu den westiranischen Sprachen rücken, ohne deshalb aber auch schon Genaueres über Richtung und Zeitpunkt dieser Invasion angeben zu können. In ähnlicher Weise ist die heute am weitesten nach Südosten gelangte iranische Sprache, das Balūčī, genetisch betrachtet, eine nordwestiranische Sprache, die dem Kurdischen oder, auf mitteliranischer Stufe, dem Parthischen nahesteht. Nach allgemeiner Ansicht sind die Balūčen früher an der Südostküste des Kaspischen Meeres ansässig gewesen; von dort müssen sie in frühislamischer, vielleicht schon spätsasanidischer Zeit langsam

und in mehreren aufeinanderfolgenden Wellen südostwärts in ihre jetzigen Wohnsitze gewandert sein. Selbst bei den beiden heute offiziellen Sprachen Afghanistans, Paštō und Dari, d. h. Persisch, ist nicht recht klar, wann und wie sie nach Afghanistan gekommen sind. Für das Neupersische etwa spielt die Islamisierung des Landes nicht die einzige Rolle; die ältesten neupersischen Texte, die überhaupt bekannt sind, die jüdisch-persischen Inschriften von Tang-i Aza, reichen nämlich noch in sehr frühe Zeit hinauf und stammen aus dem Jahr 752/3 (= 1064 der Seleukidenära). Deutlich wird aus alldem jedenfalls, daß die Sprachenkarte Afghanistans in vorislamischer Zeit ganz anders ausgesehen hat als heute.

Wenn man also die ökolinguistische Situation Afghanistans im Altertum zu eruieren unternimmt, muß man sich auf die direkten oder indirekten Zeugnisse aus jener Zeit stützen und von kühnen Sprüngen über Jahrhunderte oder Jahrtausende hinweg Abstand nehmen. In diesem Sinne will ich hier einen Überblick darüber geben, was wir von iranischen Sprachen aus dem vorislamischen Afghanistan wissen. Dabei muß ich in Kauf nehmen, daß Afghanistan keine historisch gewachsene Einheit darstellt, sondern ein recht junges politisches Gebilde. Die Zeit der Islamisierung als Grenzmarke zu wählen, ist nicht nur historisch vertretbar, da dieses Ereignis die schärfste Zäsur innerhalb der afghanischen Geschichte darstellt, sondern auch von der Periodisierung der iranischen Sprachgeschichte her naheliegend. Und die sog. iranischen Sprachen sind für Afghanistan nun einmal die an Zahl und Prestige weitaus bedeutsamste Gruppe, werden solche Sprachen heute doch von der großen Mehrzahl, von mehr als vier Fünfteln der Bevölkerung des Landes gesprochen.

Die Verhältnisse vor der Einwanderung der Arier sind praktisch zur Gänze unbekannt, und es läßt sich nur ex hypothesi erschließen (und ist in der Forschung dementsprechend strittig), was für eine — nomadisierende, halbnomadische oder sesshafte — Bevölkerung damals in diesem Raum anzutreffen war und welche Sprache bzw. welche Sprachen von diesen Stämmen gesprochen wurden. Im 2. Jahrtausend v. Chr. scheinen indoarische Stämme von Norden bzw. Nordwesten her nach Afghanistan vorgestoßen zu sein, die ihrerseits dann im Laufe der Zeit durch nachfolgende Stammesverwandte iranischer Zunge über den Hindukusch abgedrängt worden sind. Eine genaue Grenzlinie zwischen den Sprachgebieten von Iranern und Indoariern läßt sich für die Vergangenheit allerdings nicht ziehen. Weiter kompliziert werden die Verhältnisse im übrigen aber noch dadurch, daß die sog. Nūristāni-Sprachen, die man früher Kāfirsprachen nannte, von Georg Morgenstierne als ein dritter Zweig der Arier-Familie erwiesen worden sind. Diese Sprachen, die in typischen Rückzugsgebieten, in schwer zugänglichen Hochgebirgstälern beiderseits des Nordabschnitts der afghanisch-pakistanischen Grenze gesprochen werden, können sehr wohl — so wie Morgenstierne sich dies vorgestellt

hat — schon früh von «der allerersten Welle der arischen Einwanderer» dorthin gebracht und dann von den später ankommenden Indoariern immer weiter zurückgedrängt worden sein.

Das Licht der Geschichte erhellt diesen Raum endlich in achaimenidischer Zeit, also, sprachgeschichtlich gesehen, während der altiranischen Periode. Der bis in die jüngste Zeit wiederholte Satz, daß es Zeugnisse altiranischer Sprachen aus Afghanistan nicht gebe, läßt nun einen Textfund allerdings außer acht, nämlich die erste achaimenidenzeitliche Inschrift aus dem Osten des Reiches. Dabei muß jedoch eingeräumt werden, daß dieser Fund gewisse Probleme aufwirft. Nach der Interpretation des Bearbeiters William Trousdale handelt es sich bei dem Stein um ein Eichgewicht der Art, wie sie von einem halben Dutzend weiterer Stücke her bekannt ist: aus grünlichem Diorit, in der Form eines oben abgerundeten Pyramidenstumpfes und mit Keilschrift beschrieben. Dieses neue Exemplar, das in Bust (heute Qal'a-i Bist im Südwesten Afghanistans) gefunden worden sein soll, ist auf der gesamten Oberfläche aber so stark beschädigt, daß nur sehr fragmentarische Schriftspuren erhalten geblieben sind. Das eine erkennbare Zeichen kann ein *k(a)*, das zweite ein *a* sein, und die beiden Zeichen könnten zu dem Namen der Gewichtseinheit altpers. *kṛša-* bzw. dem Königsnamen *Dārayavauš* gehören. Diese Namen ließen sich dann ohne weiteres als Teil des von den anderen Gewichtsteinen her bekannten Textformulars verstehen. Es handelt sich am ehesten um einen 5-*kṛša*-Stein, der, wie alle anderen Stücke dieser Art auch, aus der Regierungszeit Dareios' I. stammt.

Aber selbst wenn man über die Ungewißheit des tatsächlichen Fundortes und über die formalen Besonderheiten einzelner Keile einmal hinwegsieht, darf man aus dieser Inschrift «We» (nach dem Sigel Mayrhofer's) nicht darauf schließen, daß unter Dareios in diesem Raum, d. h. in der Satrapie Harauvatiš = Arachosien, tatsächlich Altpersisch gesprochen worden ist. Denn zum einen kann dieses verhältnismäßig kleine Eichgewicht unschwer von einer der Reichszentralen dorthin verbracht worden sein, und zum andern hat das Altpersische, wo immer es mit Keilschriftzeichen geschrieben worden ist, als Repräsentationssprache, als 'Sprache des Königs' gedient.

Der gesamte afghanische Raum war zweifellos schon in der Antike Teil des Territoriums, auf dem ostiranische Sprachen und Dialekte gesprochen worden sind. Und von solchen kennen wir aus alter Zeit — denn Altpersisch gehört ja dialektologisch zur südwestiranischen Gruppe — durch Texte nur die Sprache des Avesta-Corpus. Dieses sog. Avestische, das uns als Literatur- und Ritualsprache der Mazdayasnier bekannt ist, muß nun aber einst irgendwo in lebendigem Gebrauch gestanden haben. Es war aller Wahrscheinlichkeit nach die Mundart der Gegend, aus der der Religionsstifter Zoroaster stammte. Dessen Heimat und damit dessen Dialekt sind allerdings bis heute Gegenstand heftiger Diskussionen unter Iranisten. Ebenso herrscht auch keine Klar-

heit darüber, ob die Sprache der jüngeren Avesta-Texte wegen der deutlichen Unterschiede, die zum Altavestischen vornehmlich der zaraṇuštrischen Gāṇā bestehen, unbedingt von einer anderen Dialektgrundlage hergeleitet werden muß. Dies würde bedeuten, daß man neben dem Zaraṇuštra-Dialekt (vulgo «Gāṇisch» bzw. «Altavestisch») noch zusätzlich einen oder mehrere Dialekte der jungavestischen Verfasser anzunehmen und zu lokalisieren hätte.

Das Gebiet, in dem Zaraṇuštra und seine späteren Anhänger daheim waren, läßt sich, wie gesagt, nicht genau umgrenzen. Aufgrund von Schlußfolgerungen aus der sprachlichen Form der Texte, aber auch aufgrund von Textaussagen, die man auf den Naturraum zu deren Entstehungszeit bezogen hat, wollte man insbesondere folgende Landschaften in dieses mögliche Ursprungsgebiet mit einbeziehen: Baktrien, Chorasmien, die Margiane (Marv), Haraiva (Herāt) und die Drangiane (Sīstān). Das Avestische, das in keinem modernen Dialekt eine Fortsetzung findet, mag also vielleicht wirklich ein Dialekt sein, der vormals im Westen Afghanistans als Volkssprache gesprochen worden ist. Beweisen läßt sich dies vorderhand jedoch nicht. Ja, es kann heute sogar festgestellt werden, daß die frühere These vom Avestischen als der alten Sprache Baktriens — ich erinnere an den jetzt obsolet gewordenen Terminus «Altbaktrisch» — eher an Wahrscheinlichkeit verloren hat, seit man über das (Mittel-)Baktrische durch Textfunde genauere Kenntnisse erlangt hat.

Lautgeschichtlich entstandene 'Dubletten' innerhalb des Avesta-Corpus, ja zum Teil innerhalb desselben Textes, wie sie in jüngster Zeit Franciscus B. J. Kuiper betrachtet hat, lassen sich zwar durchaus auf «one or more Old East Iranian dialects» beziehen, aber nicht genau lokalisieren, so daß sie für das Anliegen dieses Referats irrelevant bleiben.

Anders mögen die Dinge jedoch bei einigen geographischen Namen liegen, die auffällige, der 'Norm' zuwiderlaufende Formen aufweisen. Am deutlichsten scheint dabei der Name Arachosiens eine arachotische Lokalform erschließen zu lassen: Karl Hoffmann hat 1973 bei der ersten Zusammenkunft dieser Art aufgezeigt, daß sich iran. **Harah-γat-i* «die an Seen/Wasser reiche» im 'normalen' Avestischen zu **Haray^hhaitī* hätte entwickeln müssen, nicht zu dem tatsächlich belegten *Harax^haitī*. Er hielt diese Form für eine einheimische arachotische Dialektform, die in den Avesta-Text aufgenommen worden sei. Und da weitere Zeugnisse genau zu dieser Form stimmen — elam. *Har-ku-(ut-)ti(-iṣ)* (neben *Ha(r)-ra-u-ma-ti-iṣ* usw. als Abbild der altpersischen Form), babylon. *A-ru-ḫa-at-ti(-')* bzw. *Ar-ra-ḫu-ut*, aram. *hrwḫty*, griech. *Ἀραχωσίᾱ* usw. —, läßt sich dieser Schluß in der Tat erhärten. Besondere Beweiskraft scheinen mir dabei die elamischen Wiedergaben des Namens zu besitzen, soweit sie nicht, nach dem üblicherweise dort zu Erwartenden, altpers. *Harauvatiṣ* unmittelbar reflektieren. Denn wenn die 'unpersische' Form des Elamischen, *Har-ku-(ut-)ti(-iṣ)*, und die dialektfremde avestische

Form *Harax^aaiti* völlig übereinstimmen, kann dies plausibel doch nur so interpretiert werden, daß darin die authentische Lokalforn des in jener Gegend gesprochenen Dialekts vorliegt. Diese dürfte übrigens letztlich auch dem aus frühislamischen Quellen bekannten Namen der Gegend um Qandahār, *ar-Ruxxaʿ*, zugrunde liegen. Noch weitere Arachotismen im Avesta-Text und damit weitere Züge des arachotischen Dialekts lassen sich teils greifen, teils nur mehr erahnen, so daß man bedauert, dies nicht anhand späterer Dialektfortsetzer überprüfen zu können.

Schreiten wir bei unserem Überblick weiter voran in die Periode, die man als die der mittelliranischen Sprachen versteht, so ist da zunächst die Aufmerksamkeit zu lenken auf eine kleine Gruppe von Inschriften des 3. Jahrhunderts v. Chr. in aramäischer Schrift. Der Ostteil Afghanistans war damals Teil des von Pāṭaliputra (Pāṭnā) aus beherrschten indischen Reiches der Maurya-Dynastie; und dem letzten großen Kaiser aus dieser Familie, Ásoka Priyadarśin, sind auch eine Reihe von Inschriften vom äußersten Westen seines Reiches zuzuweisen, außer solchen in Kharoṣṭhī-Schrift und mittelindoarischer Sprache (sog. Prākṛit) und solchen in griechischer Schrift und Sprache — wir befinden uns hier ja auf dem Boden des Alexander-Reiches — eben auch Inschriften in aramäischer Schrift: Vom Territorium des heutigen Afghanistan, wo damals Inder, Iraner und Griechen bzw. Makedonen in enger Nachbarschaft wohnten, kennen wir fünf solche Steininschriften, eine aus Pul-i-Darūntah in der Provinz Laghmān, zwei erst 1969 bzw. 1973 gefundene aus dem Tal des Laghmān-Flusses sowie die beiden Bilinguen aus Qandahār mit einem griechischen bzw. indoarischen Paralleltext daneben. Das schon länger bekannte sechste Exemplar, das dieses Corpus vervollständigt, ist die berühmte Ásoka-Inschrift aus Taxila in Pañjāb.

Daß man so weit im Osten Inschriften in aramäischer Schrift findet, erklärt sich leicht aus der Rolle, die das Aramäische als Verwaltungssprache des Achaimenidenreiches gespielt hat. Das eigentliche Problem liegt vielmehr in der Frage, welche Sprache sich hinter diesen aramäischen Zeichen verbirgt: Ist es — noch — echtes Aramäisch, 'Reichsaramäisch', wie es aus dem ganzen Achaimenidenreich gut bekannt ist, oder ist es — schon — heterographisch, d. h. mit Aramäogrammen geschriebenes Iranisch? Für diese zweite Auffassung — und nur aus ihr ergibt sich die Notwendigkeit, in diesem rein iranistisch orientierten Referat weiter darauf einzugehen — ist in den letzten 15 Jahren am konsequentesten Helmut Humbach eingetreten, der diese Sprachform «Aramäoiranisch» getauft hat. Indem er auf die typologische Parallele in der wohl etwa der gleichen Zeit entstammenden, aramäisch geschriebenen Inschrift vom Dareios-Grab in Naqš-i Rostam hinwies, hat Humbach in der Sprache dieser Inschriften «eine frühe Form des Pahlavi» sehen wollen. Auch ich meine, daß für die Klärung derartiger Fragen der Zuweisung an die eine oder andere Sprache morphologisch-syntaktische

Erscheinungen entscheidend sein müssen; es ist deshalb weniger die Verwendung des iranischen Wortes *m'h* /ma:h/ «Monat» statt aramäisch *yrh* /yarh/ in der Datierungsformel der Inschrift Laghmān II (im Gegensatz zu heterographischem *šNT* = «Jahr») als vielmehr die unaramäische Wortstellung mit voranstehendem Monatsnamen *B 'LWL m'h* «im Monat Elul», die den fremden Charakter der Sprache definitiv beweist, da sie dem bibelaramäischen und reichsaramäischen Gebrauch zuwiderläuft. Zugleich wird deutlich, daß die Loslösung vom Aramäischen hier weiter vorangeschritten ist als im Mittelpersischen oder — wo Philippe Gignoux wegen der Gestalt der Heterogramme Anschluß suchte — im Parthischen.

Welcher gesprochene Dialekt nun dieser 'Schreibsprache' unterliegt, kann vorderhand wohl nicht aufgeklärt werden. Die divergente Entwicklung von dem ursprünglich ziemlich einheitlichen 'Reichsaramäischen' hin zu dem späteren Zustand, wo lokal unterschiedliche Weiterentwicklungen der aramäischen Schrift zur Wiedergabe der lokalen iranischen Sprachen Mittelpersisch, Parthisch, Chwaresmisch und Sogdisch dienen, muß nicht dafür sprechen, daß hier ein 'Frühmittelarachotisch' oder was auch immer dahintersteht. Auch Georg Morgenstierne hat ausdrücklich festgestellt, diese Sprache sei nicht notwendigerweise zu betrachten als «a form of Ir[anian] actually spoken in Kandahar at that time», möglicherweise aber als «a kind of 'E[astern] Ir[anian] Pahlavi', mixing Aramaic not with M[iddle] P[e]rs[ian], but with E[astern] Ir[anian] elements». So wie das letztlich zugrundeliegende 'Reichsaramäische' für weite Teile des Achaimenidenreiches nur Schreibsprache, Kanzleisprache gewesen ist, kann jedoch auch dieses «Aramäoiranische» nichts weiter als ein schriftliches Ausdrucksmittel der damaligen Provinzkanzlei gewesen sein. Man darf für die aktuellen Sprachverhältnisse daraus dann so wenig schließen wie aus der altpersischen Gewichtsinschrift.

Eine ähnliche Inschrift, ein aramäisch beschriftetes Ostrakon aus nachachaimenidischer Zeit, ist auch bei den französischen Ausgrabungen in Āi Xānum zutage getreten. Da der ökonomisch-administrative Text außer ein paar iranischen Eigennamen nach den vorläufigen Angaben seiner Bearbeiter Livšic und D'jakonov — das Stück ist noch nicht ediert — keinerlei Information an die Hand gibt, die den Sprachcharakter zweifelsfrei erkennen ließe, sieht man hier nicht recht klar. Aus historischen, genauer gesagt: aus rein chronologischen Gründen neigt man öfters eher der Annahme zu, daß da ein iranischer Lokaldialekt zugrunde liege, «que l'on peut appeler du 'bactrien'». Aber erwiesen ist dies nicht, ebenso wenig für ein anscheinend entsprechendes Ineditum aus Fajaz-Tepe; ja, solch ein «Aramäobaktrisch» erscheint mir nach der ganz besonderen historischen und speziell schriftgeschichtlichen Entwicklung in Baktrien unter den «gräko-baktrischen» Königen, die dann auch zum Gebrauch der griechischen Schrift für das Baktrische geführt hat, wenig wahrscheinlich.

Damit ist nun das Stichwort gefallen für eine kurze Besprechung jener mittelpersischen Sprache, die erst in den letzten drei Jahrzehnten besser bekannt geworden ist: des Baktrischen, das in dem seit dem 1. Jahrhundert n. Chr. von Turkistan bis nach Nordindien hin sich erstreckenden Reich der Kušān-Könige neben anderen Lokalsprachen zur offiziellen Verwaltungssprache avanciert ist. Von Hause aus war es die Sprache der einheimischen Bevölkerung Baktriens, der antiken Landschaft zu beiden Seiten des Oxus (heute Āmū-Daryā), deren Hauptstadt (griech. *Βάκτρα*) in den Ruinen von Balx zu suchen ist und die nach den dorthin eingedrungenen *Tukhāras* bzw. *Τόχαροι* im Mittelalter Tuxāristān hieß. Geschrieben wurde dieses Baktrische gewöhnlich in griechischer Schrift (mit einem Zusatzzeichen für š), und zwar während der Kušān-Zeit in einem rektangulären Monumentalduktus, der späterhin dann kursivere Form annahm, die der Lesung und dem Verständnis oft größte Schwierigkeiten bietet.

Bezeugt ist das Baktrische — abgesehen von Münzen und Siegeln — durch eine Reihe von Inschriften sowie, aus späterer Zeit, durch ein paar Handschriftenfragmente. Die Sprache ist, wie die jüngsten datierten Inschriften vom Tōči-Tal aus den Jahren zwischen 860 und 870 n. Chr. zeigen, noch lange Zeit in Gebrauch geblieben; die vom 4. Jahrhundert an in Baktrien herrschenden Zuwanderer aus dem Osten haben nämlich Schrift und Sprache von den einheimischen Baktriern übernommen. Die acht sog. 'Hephthalitenfragmente' wohl des 7. bis 9. Jahrhunderts, die in Tuyuq (im Gebiet der Turfan-Oase) bzw. in Lou-lan beim Lob-nor gefunden worden sind — in Paris gibt es übrigens ein weiteres kleines Fragment, dessen Publikation von Georges Pinault zu erwarten ist —, sind insgesamt viel zu schlecht erhalten und zu wenig verständlich, als daß sie sichere Erkenntnisse über Sprachliches ermöglichen.

Das Verbreitungsgebiet der baktrischen Sprache läßt sich aus der Lage der Fundorte nicht ganz exakt erkennen, da diese Sprache offensichtlich nicht nur in Baktrien selbst verwendet worden ist, sondern auch weit darüber hinaus in andere Teile des Kušān-Reiches oder von dessen Nachfolgestaaten getragen wurde. So darf man aus den post-kušānischen Graffiti von Jaghatū, Uruzgān, vom oberen Indus-Tal und aus den Inschriften vom Tōči-Tal (darunter je einer sanskrit-baktrischen und arabisch-baktrischen Bilingue) zweifellos nicht darauf schließen, daß man in all diesen Gebieten Baktrisch gesprochen habe. Auch Keramikfunde mit Inschriften, Ostraka u. dgl. haben hier natürlich nur sehr begrenzte Aussagekraft. Wegen zahlreicher unpublizierter Funde läßt sich das Material kartographisch nicht leicht erfassen; gleichwohl sei der Versuch gewagt (vgl. Karte).

Das weitaus bedeutsamste Dokument in baktrischer Sprache ist die große Inschrift von Surx Kōtal, die die Restaurierung dieses wichtigen Kušān-Heiligtums zur Zeit des Huviška zum Gegenstand hat. Von dort, von Dil-

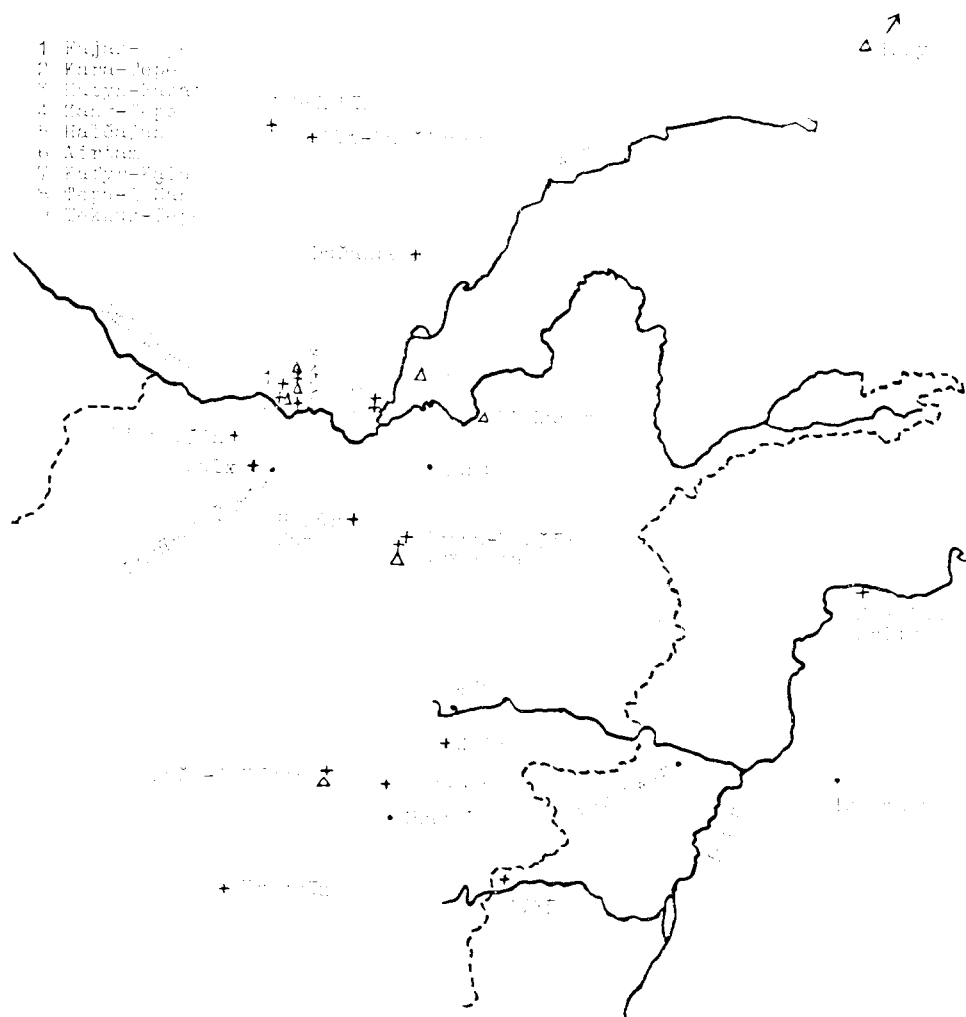
barjīn bei Balx und von Airtam bei Termez gibt es weitere Bauinschriften. Reiche Funde haben die Ausgrabungen eines buddhistischen Höhlenklosters am Kara-Tepe in Termez erbracht, u. a. eine sanskrit-baktrische Bilingue. Den dortigen Fresken-Beischriften vergleichbar ist ein noch nicht ediertes Gegenstück aus Afrāsiāb (dem alten Marakanda/Samarkand). Ein ganz einzigartiges Denkmal ist die trilinguale Felsinschrift von Dašt-i Nāvur, in der sich zu der baktrischen und mittelindoarischen Version eine dritte in unbekannter Schrift und Sprache gesellt, auf die gleich zurückzukommen ist. Alles spricht angesichts dieser Dreisprachigkeit aber dafür, daß diese dritte Fassung das dort einheimische Idiom verbirgt und Baktrisch somit nur als überregionale Amtssprache gebraucht ist.

Eine Sonderstellung nimmt neben all diesen Texten das Blatt M 1224 der Berliner Turfan-Sammlung ein, das das Fragment eines manichäischen Homilientexts in manichäischer Schrift, aber baktrischer (oder jedenfalls «dem Baktrischen naher») Sprache enthält. Es stammt offenbar aus einer baktrischen 'Kolonie' im Turfangebiet und zeigt, daß die dortigen Anhänger von Manis Religion ebenso wie andere Sprachen auch diese in ihrer eigenen Schrift geschrieben haben, während die Buddhisten — und zumindest einer der baktrischen, sog. 'hephtalitischen' Turfantexte gehört in diesen Bereich — sich der gleichen griechischen Schrift bedienten, die man auch für profane Zwecke verwendet hat. Diesen wichtigen Aspekt hat Ilya Gershevitch ins rechte Licht gerückt, dessen Edition des Fragments nicht nur die Hörer seines 1976 an dieser Stelle gegebenen Berichts gespannt erwartet hatten.

Unter den Felsinschriften von Dašt-i Nāvur finden sich, wie schon erwähnt, auch zwei Texte, die in einer sonst unbezeugten, offenbar von der Kharoṣṭhī abstammenden, aber aus ihr heraus nicht zu enträtselnden Schrift und einer vorderhand unbekannten Sprache geschrieben sind. Einer von ihnen scheint zusammen mit einem baktrischen und einem mittelindoarischen Gāndhārī-Text (in griechischer bzw. Kharoṣṭhī-Schrift) eine Trilingue zu bilden. Der Herausgeber der Texte, Gérard Fussman, hat darauf, daß das seinerzeit in diesem Gebiet gesprochene Indoarische, das sog. Gāndhārī-Prākṛit ziemlich einheitlichen Gepräges war, seine Vermutung gestützt, daß hierin am ehesten eine lokale iranische Sprache zu suchen sei. Und da die Kuṣān-Könige offenbar Sakisch nicht geschrieben haben, brachte er das «Kambōjī» der Kambōjas ins Spiel. Von spätvedischer Zeit an berichten indische Quellen nämlich von einem Volk mit dem Namen *Kamboja*-, das in Ostafghanistan, jenseits der indoarischen Sprachgrenze gesiedelt hat und das nach den spärlichen Angaben, die man bei indischen Grammatikern zu einzelnen Formen findet, eine iranische Sprache gesprochen haben dürfte.

Andere Gelehrte sehen dagegen in diesem Begriff *Kamboja*-, der in Asokas 5. und 13. Fels-Edikt in unmittelbarer Verbindung mit dem Namen der Griechen genannt wird, eine Bezeichnung der zum Maurya-Reich gehörigen

Fundorte baktrischer Inschriften



✚ Baktrische Inschriften

Δ Inschriften in unbekannter Schrift (z.T. mit baktrischen Inschriften verbunden)

• moderne Orte

iranischen Stämme, in deren Sprache denn auch jene «aramäo-iranischen» Versionen der Aśoka-Edikte geschrieben seien. Aber zum Beweis für eine solche Gleichsetzung reicht es natürlich nicht aus, sich einzig darauf zu stützen, daß einerseits Aśoka als Fremdvölker nur Griechen und Kambojas nennt und andererseits wir Aśoka-Inschriften gerade in griechischer und dieser dritten Sprache kennen.

Fussman wollte jenes Kambōjī mit der einzigen nachweislich nicht erst später in diese Region gelangten iranischen Sprache verbinden, mit dem im Lōgar-Tal gesprochenen Ōrmurī. Diesen Gedanken Fussmans an ein «Ur-ōrmurī» fand auch Morgenstierne akzeptabel, der sich dabei aus weiteren Funden «of legible inscriptions of a similar type» eine Bestätigung für seine These erhoffte, daß es in Ostafghanistan schon seit alters eine südwestiranische Sprache gegeben habe, eben jene, die heute allein noch in Parāčī und Ōrmurī fortlebt. Mit dieser Proto-Ōrmurī-Hypothese konkurriert meines Wissens nur die von Vladimir Aronovič Livšic, der in dieser dritten offiziellen Schrift und Sprache des Kušān-Reiches fragend die der Saken vermutete. Entschieden hiergegen spricht aber, meine ich, daß die Kušān-Könige sich bei ihrer Münzprägung auf baktrische und Kharoṣṭhī-Legenden beschränkten und offenbar niemals daran gingen, eine dritte im Gesamtreich verbindliche Sprache einzuführen.

Es ist immerhin einzuräumen, daß Fussmans Gleichsetzung dieser dritten Sprache von Dašt-i Nāvur mit der 'Regionalsprache Kambōjī' und überhaupt sämtliche Aussagen über diese Sprache, ihre Verbreitung und ihre möglichen Beziehungen zu jüngeren Sprachformen völlig hypothetisch sind und eher an Wahrscheinlichkeit verloren haben, seit neue Zeugnisse vergleichbarer Schriftfunde aufgetaucht sind, die weit über diesen Raum hinauszudeuten scheinen. Zeichen, die solchen aus Dašt-i Nāvur genau entsprechen, findet man auch in Surx Kōtal auf einem Steinblock als Dipinto («SK 7»), das von einem Ortsfremden, vielleicht einem Besucher des dortigen Heiligtums stammen könnte, und auf Gefäßfragmenten aus der Gegend von Termez (Kara-Tepe, Halčajan, Hatyn-Rabat). Dazu kommen weiterhin Zeichen vergleichbarer, aber doch abweichender Form, vielleicht von einer älteren Variante der Schrift, auf einem Silberbarren aus Āi Xānum und einer Silbervase vom Kurgan Issyk in Kasachstan. Daß man hier überall wirklich mit derselben Schrift zu tun hat, folgt natürlich noch nicht zwingend aus der Ähnlichkeit oder Gleichheit der Zeichen. Erst recht gilt dies für die sprachliche Seite: Selbst wenn die Schrift tatsächlich diese Funde zu einem (etwas heterogenen) Ensemble vereinen sollte, bedeutet dies noch lange nicht, daß von Südostafghanistan bis nach Kasachstan ein und dieselbe Sprache gesprochen worden ist.

Paul Bernard hat den hierhergehörigen Fund aus Āi Xānum in sehr frühe, unmittelbar «post-griechische» Zeit datiert und daraus gefolgert, daß

diese besondere Schrift in achaimenidischer Zeit (oder während der griechischen Herrschaft über Baktrien) entstanden sei. Er kommt so aus rein historischen Überlegungen zu der Hypothese, daß diese Schrift sozusagen einen ersten Versuch darstellte, das Baktrische oder einen seiner Dialekte zu verschriften. Als man in der Kušān-Zeit das Gleiche dann nochmals mit Hilfe des besser geeigneten griechischen Alphabets unternahm, mag — so Bernard — die ältere 'aramäobaktrische' Schrift im privaten Bereich noch eine Zeitlang neben der offiziellen 'neuen' weiterverwendet worden sein. Ich fürchte, daß diese scharfsinnigen Vermutungen allzusehr auf den einen Fund aus Āi Xānum ausgerichtet sind. Für die Erklärung des gesamten kleinen Textcorpus solcher Schriftfunde kommt man mit diesen Thesen kaum zurecht, und im Falle der Dašt-i Nāvur-Trilingue scheinen sie sich von vorneherein zu verbieten, so daß man sich wohl mit der Hoffnung darauf bescheiden muß, daß der Spaten der Archäologen weitere, vielleicht aufschlußreichere Texte solcher Art ans Licht bringt.

Der Überblick über die ökolinguistische Situation Afghanistans und speziell der dort in vorislamischer Zeit gesprochenen iranischen Sprachen wird dadurch empfindlich beeinträchtigt, daß 1. ein Teil des verfügbaren Sprachmaterials nur für Literatur-, Verwaltungs- oder Repräsentationszwecke verwendet worden ist, weshalb er nicht als Zeugnis für tatsächlich gesprochene Sprachen dienen kann, und daß 2. andere Sprachformen nur indirekt aus literarischer Überlieferung erschlossen und deswegen nicht genau lokalisiert werden können. Da eine Vielzahl von Landesnamen und davon abgeleiteten Stammes- bzw. Völkernamen bekannt ist, darf natürlich angenommen werden, daß es einst auch eine ähnliche Vielzahl von iranischen Sprachen gegeben hat. Ebenso läßt auch die Dialektvielfalt der modernen iranischen Sprachen insgesamt ein ähnlich buntes Bild für frühere Abschnitte der iranischen Sprachgeschichte erwarten. Die heute so bunte Sprachenkarte Afghanistans bleibt für die vorislamische Zeit allerdings recht farblos, denn praktisch läßt sich von den älteren iranischen Sprachen dieses Raumes nur das Baktrische in groben Umrissen kartographisch erfassen.¹

Saarbrücken.

¹ Obiger Text entspricht genau dem Referat, das am 24. Oktober 1984 bei der Tagung über «Problèmes d'interprétation des sources sur l'histoire de l'Asie Centrale préislamique» in Budapest vorgetragen worden ist. Eine systematischer angelegte und genauer dokumentierte Behandlung dieses Gegenstandes soll an anderer Stelle erscheinen. — Bei der Zeichnung der Karte hat mich mein Sohn Hartmut unterstützt.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLCHIN, F. R., and NORMAN HAMMOND (Ed.): *The Archaeology of Afghanistan from earliest times to the Timurid period*, London etc. 1978.
- BERNARD, PAUL: «Campagne de fouilles à Aï Khanoum (Afghanistan)», Comptes rendus. Académie des Inscriptions & Belles-Lettres 1972, 605–632.
- BERNARD, PAUL: «La Bactriane à l'époque kushane d'après une nouvelle publication soviétique», Journal des Savants 1979, 237–256.
- BERNARD, PAUL: «Campagne de fouilles 1978 à Aï Khanoum (Afghanistan)», Comptes rendus. Académie des Inscriptions & Belles-Lettres 1980, 435–459.
- DAVARY, G. DJELANI, und HELMUT HUMBACH: *Eine weitere aramäo-iranische Inschrift der Periode des Aśoka aus Afghanistan* (= AAWL 1974, 1), Mainz/Wiesbaden 1974.
- DAVARY, G. DJELANI: «A List of the Inscriptions of the Pre-Islamic Period from Afghanistan», Studien zur Indologie und Iranistik 3, 1977, 11–22.
- DAVARY, G. DJELANI: *Baktrisch. Ein Wörterbuch auf Grund der Inschriften, Handschriften, Münzen und Siegelsteine*, Heidelberg 1982.
- FUSSMAN, GÉRARD: «Documents épigraphiques kouchans», Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient 61, 1974, 1–66.
- GERSHEVITCH, ILYA: «Nokonzok's Well», Afghan Studies 2, 1979, 55–73.
- GERSHEVITCH, ILYA: «Bactrian Literature», The Cambridge History of Iran. Vol. 3 (2), Cambridge etc. 1983, 1250–1258.
- GERSHEVITCH, ILYA: «The Bactrian Fragment in Manichean Script», Acta Antiqua 28, 1980 [1983], 273–280.
- GIGNOUX, PH.: «Compte rendu de Davary-Humbach 1974», Studia Iranica 4, 1975, 135–137.
- HOFFMANN, K.: «Das Avesta in der Persis», Prolegomena to the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia (ed. by J. HARMATTA), Budapest 1979, 89–93.
- HUMBACH, HELMUT: «Aramaic-Iranian and Pahlavi», Acta Iranica 2, 1974, 237–243.
- HUMBACH, HELMUT: «Rezension von Davary 1982», Kratylos 28, 1983 [1984], 89–95.
- KIEFFER, CHARLES M.: «Afghanistan. v. Languages», Encyclopaedia Iranica. Vol. 1, fasc. 5, London etc. 1983, 501a–516b.
- KUIPER, F. B. J.: «Old East Iranian Dialects», Indo-Iranian Journal 18, 1976, 241–253.
- LIVŠIČ, V. A.: «Nadpisi iz Dil'berdžina», Drevnjaja Baktrija. [1]. Materialy Sovetsko-Afganskoj èkspedicii 1969–1973 gg., Moskva 1976, 163–169.
- MAYRHOFER, MANFRED: *Supplement zur Sammlung der altpersischen Inschriften* (= SbÖAW 338), Wien 1978.
- MORGENSTERNE, GEORG: *Report on a Linguistic Mission to Afghanistan* (= Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning. Serie C 1 – 2), Oslo 1926.
- MORGENSTIERNE, GEORG: «Die Stellung der Kafirsprachen», in: G. M., *Irano-Dardica*, Wiesbaden 1973, 327–343.
- MORGENSTIERNE, GEORG: «The Linguistic Stratification of Afghanistan», Afghan Studies 2, 1979, 23–33.
- SCHLUMBERGER, DANIEL, MARC LE BERRE et GÉRARD FUSSMAN: *Surkh Kotal en Bactriane. Vol. I: Les temples: architecture, sculpture, inscriptions*. [1:] Texte, Paris 1983.
- SCHMITT, RÜDIGER: «Zur Ermittlung von Dialekten in altiranischer Zeit», Sprachwissenschaft 9, 1984, 183–207.
- SIMS-WILLIAMS, N.: «Bactrian language», Encyclopaedia Iranica, London etc. (im Druck).
- SIMS-WILLIAMS, NICHOLAS: «Bactrian», Compendium Linguarum Iranicarum (hrsg. von RÜDIGER SCHMITT), Wiesbaden (in Vorbereitung).
- TROUSDALE, WILLIAM: «An Achaemenian Stone Weight from Afghanistan», East & West 18, 1968, 277–280.
- VERTOGRADOVA, V. V.: «Nahodka nadpisi neizvestnym pis'mom na Kara-tepe», Buddijskie pamjatniki Kara-tepe v Starom Termeze. Osnovnye itogi rabot 1974–1977 gg. [= Kara-Tepe V], Moskva 1982, 160–167.

CHINESE—TURK POLITICAL CONNECTION AND
CONFLICT IN 615 A. D.*

In 615 A. D. an episode of the Chinese—Turk connections may well represent a few essential peculiarities of foreign policy on both sides. The related Chinese records imply the mutual misunderstandings — due to economic/social divergencies — that made a supposed master-stroke of Chinese diplomacy just one of the mistakes weakening the declining Sui Dynasty (581/589—617). Meanwhile this incident turned the Turks toward the rising leaders, *i.e.* rulers of the future T'ang House (618—907), and their alliance had considerable effect on the power-balance in China's northern neighbourhood as well.

The most detailed summary of the events in question was preserved in the biography of 裴矩 *P'ei Chü*, a high-ranking official of the emperor Sui Yang-ti (605—616).¹ He was charged with the inspection of Barbarians arriving with fraudulent demands of trade, considered to be just eager to get China's treasures; but he opposed not less fraudulence to the Western mer-

* This paper is based on a lecture submitted to the international conference: «The Sources of the History of Pre-Islamic Central Asia» (Budapest, 23—25 October, 1984).

¹ SS, chap. LXVII, pp. 703—706, translated by F. JÄGER: *Leben und Werk des P'ei Kū*. Ein Kapitel aus der Chinesischen Kolonialgeschichte, *Ostasiatische Zeitschrift* IX (1920—1922) 81—115, 216—231, and LIU MAU-TSAI: *Die chinesischen Nachrichten zur Geschichte der Ost-Türken (T'u-küe)*. Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1958, 85—86, cf. PS, XXXVIII, 550—553; CTS, LXIII, 644a—645a; HTS, C, 939a—940a. The abbreviations used below are as follows:

CTS — LIU HSÜ: *Chiu T'ang-shu*. So-yin po-na-pen erh-shih-ssu shih XII. Shang-wu yin-shu-kuan, Peking 1958.

HTS — OU-YANG HSIO — SUNG CH'Y: *Hsin T'ang-shu*. So-yin po-na-pen erh-shih-ssu shih XIII.

PS — LI YEN-SHOU: *Pei-shih*. So-yin po-na-pen erh-shih-ssu shih IX.

SS — WEI CHENG—CHANG-SUN WU-CHI: *Sui-shu*. So-yin po-na-pen erh-shih-ssu shih IX.

TCCS — 岑仲勉 TS'EN CHUNG-MIEN: *突厥集史 T'u-chüeh ch'i-shih* I—II. Chung-hua shu-chü, Peking 1958.

TCTC — SSSU-MA KUANG: *Tzu-chih-t'ung-chien*. I—X. Ku-chi ch'u-pan-she, Peking 1956.

chants when using their presence in the permitted market-place of 張掖 *Chang-yi* (甘州 *Kan-chou* in Kansu)² for inquiring about the geographical, political etc. circumstances of their countries with their way to China, in order to include them in a list for the court (from 605 on at least).³ But, aware of the increasing power of China's Turk allies, enemies and subjects, he also made the trial shown below to weaken the nearest neighbour, called in the Chinese records «Eastern» Turks.⁴

P'ei Chü's counterpart was 始畢 *Shih-pi* khaghan, a son of 啓民 *Ch'i-min* khaghan;⁵ his father asked and accepted, beyond China's «protection» and pastures, Chinese costumes and customs as well, and was willing to call himself China's subject.⁶ Ch'i-min had died not much earlier than the events concerned began, perhaps in 608 or 609.⁷ His son's loyalty could not be doubted either, especially as he began his diplomatic steps by a request of a Chinese princess; the acceptance of Chinese customs was declared as a precondition of the permission of this marriage, and this could be guaranteed by his father's example as well as by his Chinese wife.⁸

But the peaceful connection did not last long. As Shih-pi khaghan's strong enemy, i.e. the «Western» Turk 處羅 *Ch'u-lo* khaghan was pacified by China just previously (around 611 A. D.), by conquering his people and heart in battles and presents, respectively — and supporting his leader and

² At the end of the Sui era *Kan-chou* was named *Chang-yi-chün*, from 607 at least, cf. TCTC, vol. VI, p. 5634.

³ See a map of North-Western China with a territory of Inner Asia, drawn upon his collection of «market»-information: TS'EN CHUNG-MIEN: 隋對西北之交通 *Sui tui hsi-peï chih chiao-t'ung* («Sui's North-Western Connections»), in: 隋唐史 *Sui T'ang shih* («The history of the Sui and T'ang (Dynasties)»: Chung-hua shu-chü, Peking 1982, I, 48.

⁴ On the Chinese distinction between Eastern and Western Turks, respectively, «Eastern» meaning in China 'northern', too, and the Eastern Turks being the empire-forming Turks within the view of Chinese records, see I. ECSÉDY: *Western Turks in Northern China in the Middle of the 7th Century*. Acta Ant. Hung. 28 (1980) 249—258, esp. 254—258.

⁵ The name *Ch'i-min* — adopted by him in 599, see e.g. in LIU MAU-TSAI's genealogy — was as a rule miswritten, for tabuistic reasons, as 啓人 *Ch'i-jen* in T'ang times; his son following him as *Shih-pi* khaghan, was originally called 咄吉世 (*T'u-chi* (-shih): SS, LXXXIV, 838a; cf. TCCS, 96—97.

⁶ In 608: TCTC, VI, 5641.

⁷ In spite of the divergent records on the date of his death, also admitting his presence at the New Year's audience of the high officials and foreign leaders, at the turn of the year 614—615 A. D., in the «Eastern Capital», i.e. Lo-yang, cf. TCCS, 96—97. According to SSU-MA KUANG, he died in 609 (TCTC, VI, 5647); in Liu Mau-tsai's view: in 608 (cf. the genealogy of the Turk khaghans).

⁸ Cf. TCTC, VI, 5647; on Shih-pi see SS, LXXXIV, 838a; CTS, CXCIV, A, 1436a.

rival 射匱 *She-kui* (達頭 *Ta-t'ou* (*Tardu*)'s grandson, 都六 *Tu-liu*'s son) —,⁹ the old and world-wide imperial policy *divide et impera* proclaimed by P'ei Chü, too,¹⁰ was exploited against Shih-pi.

Some raids from this strengthening sphere must have preceded P'ei Chü's idea concerned in 615, because we read in the astronomical chapter of the Sui Dynasty's history as early as in the 6th month of Sui Yang-ti's 11th year (July 2—30, 615)¹¹ that suddenly a star appeared, south-east of the Scholars' Star 文昌 *Wen-ch'ang* ('Literary Glory', in the Ursa Major); it was of dark black colour and pointed shape, and while trembling in night, it moved toward north-west for several days, until it almost approached to the «Palace» of the star *Wen-ch'ang*; then it avoided the «palace» and disappeared, but upon all this a divination could be announced to the effect that dangerous military actions were to be expected. And indeed: in the 8th month — as the record continues — the Turks surrounded the emperor in [雁 (～鴈)門] *Yen-men*, (in Shanhsi) and — among others — an arrow fell in front of the Emperor.¹²

Well, the astronomers of the court must have been led by contemporary bad news from North-West — the direction where the arrow-form star moved —, namely about Turk attacks;¹³ thus they could connect — then or later on — the irregular sign with those battles, and their interpretation could be felt justified by the really significant events happening two months later (by this showing the way of astrological divinations and their «due» realization; by the way, both records are preserved in a retrospective historiographical form . . .). Nevertheless, it is not at all the strange and irregular star alone that could be blamed for the vicissitudes of the 8th month of that year.

In the 8th month of the 11th year of Sui Yang-ti's ruling period *T'a-yeh* — in about early September¹⁴ —, aware of the gradually increasing population

⁹ From 611 on: TCTC, VI, 5654—5655, 5658 etc. — On Ch'u-lo see CTS, CXCV, B, 1444b—1445a; on *She-kui*: CTS, CXCV, B, 1445a.

¹⁰ Expressed by P'ei Chü explicitly so (in 611): TCTC, VI, 5655, (remembered in 615:) 5697.

¹¹ Here and further on, the dates are reckoned according to P. HOANG: *Concordance des chronologies neoméniques chinoise et européenne*. Variétés Sinologiques XXIX, Shanghai 1910.

¹² SS, XXI, 天文下 *T'ien-wen*, *hsia*, 293b—294a, cf. TCCS, 98. — *Wen-ch'ang*, being connected with martial effects on the fate of earthly scholars since Han times (206 B. C.—220 A. D.), is a cluster of stars with a brilliant double (sometimes representing the whole asterism), often occurring in T'ang-time historical or poetical allusions, cf. EDWARD H. SCHAFFER: *Pacing the Void. T'ang Approaches to the Stars*. University of California Press, Berkeley—Los Angeles—London 1977, 121—123.

¹³ TCTC, VI, 5697.

¹⁴ After a *yi-ch'ou* day (September 3rd) and before a *wu-ch'en* day (September 6th, 615) according to SSU-MA KUANG: TCTC, VI, 5697.

and wealth of *Shih-pi* khaghan, P'ei Chü suggested a policy to weaken him by dividing his people.¹⁵ First he wanted to sow discord between him and his younger brother 叱吉設 *Ch'ih-chi she* (*šad*) by offering to the latter a Chinese princess as a wife, and a rank 南面可汗 *Nan-mien k'o-han* «Khaghan of the Southern Side(s)». Naturally this mere title could have been given the due content and validity only by a division of Shih-pi's realm — for decreasing both brothers' power, perhaps after a bloody fraternal war —, and Chi'h-chi could have applied for marriage to the Imperial House only afterwards; P'ei Chü did not even ask yet for a consent of the emperor. But Ch'ih-chi did not dare to accept these favours, probably in fear and out of respect for his elder brother, who got really furious when was informed about the above intrigue.

After this failure, P'ei Chü took into consideration that originally the Turks had been loyal (*i.e.* easy to pacify); and he attributed their behavior's condemnable change to the many 胡 *Hu* «(Western) Barbarians» among them. In order to give them (the *Hu*-s) a lesson, now he asked and received the emperor's permission. He sent a messenger to a high-ranking *Hu* subject of Shih-pi khaghan, named 史蜀胡悉 *Shih Shu-hu-hsi* (or *Shih-shu Hu-hsi*)¹⁶ Ši(-)žiwok(-)yuo-sjět,¹⁷ with a message to the effect that the emperor was going to establish a great exhibition of precious goods for Barbarians who would be permitted to buy them in the town 馬邑 *Ma-yi* (in Shanhsi). He also urged Shih Shu-hu-hsi by warning him that those who would come first, would obtain the best articles.

«In his greediness», Shih Shu-hu-hsi gave credit to this good news, so that in a hurry, not even informing Shih-pi khaghan, led his tribe with all the livestock of different kinds in order to arrive first to the market-place. P'ei Chü, however, supported by a troop of soldiers hidden at *Ma-yi*, set a trap for him, and killed (decapitated) him. Then he sent an information to Shih-pi khaghan, declaring that Shih Shu-hu-hsi was told to have arrived there with his tribe to turn his back to his khaghan (*i.e.* revolting against him), asking for admission of closer (inner) bonds (with China); that is why he,

¹⁵ SS, LXVII, 705b; TCTC, VI, 5697; cf. TCCS, 97.

¹⁶ SS, LXVII, 705b; TCCS, 97: as P'ei Chü's biography seems to be the only source about this personality, we may wonder if the division of his name into two proportionate parts as *Shih-shu Hu-hsi* — a «family name» with a «personal name» — is not merely mechanic in the Chinese text; all the more so, because *Shih* is a well-known Chinese family-name (unlike *Shih-shu*), often given to foreigners, and the name of a Central Asian country ('Kesch', south of Samarkand: HTS, CCXXI, B, 1556a—b, cf. E. CHAVANNES: *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*. Recueillis et commentés, suivi de Notes additionnelles, Paris n.d., 146—147, summarizing the «countries» of the territory concerned as «Sogdiane»: 康 *K'ang*).

¹⁷ According to B. KARLGREN: *Grammata Serica Recensa*. BMFEA XXIX (1957).

P'ei Chü — in respect of the Turks as China's subjects — had to kill him and to inform the khaghan about all this. Nevertheless, Shih-pi realized his manoeuvre, and therefore he stopped his audiences (at the court).¹⁸ Furthermore, immediately after the above event (on September 6, 615), Shih-pi led his cavalry of several hundred thousand to attack *Yen-men* (i.e. 幵州 *Tai-chou*, in Shanhsi), where the emperor happened to stay; but this latter event is not connected in the Chinese records with the preceding incident.¹⁹

The modern reader of the records can but join the observers of celestial signs of that time, suspecting some antecedents behind this raid; but we must seek for the reasons in earthly phenomena. Naturally both the power rivalry of China and Shih-pi, respectively, and the essential conflict between an agriculturalist empire and its nomad neighbour may be responsible, together or even alone, for a military collision between the two powers in question; but the actual reason for a certain war still remains to be cleared up, especially after comparatively peaceful years of successful diplomacy, in case of China's loyal subject, after having asked and received imperial favours, among them a princess as khaghan's wife etc.

The differences of economic bases between the two opponent military powers must have motivated P'ei Chü's trial to weaken a warlike neighbour, a usual and potential enemy, also beyond the old and unavoidable agriculturalist — livestock-breeder oppositions (of ways of life, cultivated lands and pastures, respectively, and so on). But he was led first of all by the traditional Chinese interpretation of the demands of trade of the Turks (and other foreigners) as a sign of their greedy wish for China's luxury goods, if not merely a sign of their poverty and misery. China fulfilled these demands reluctantly when being forced — e.g. by weapons — to do so, or as a temporary political concession and occasional favour for some reason,²⁰ like in the above case. Thus the different judgement of (foreign) trade in China and among the Turks, respectively, played a particular role in this plot.

P'ei Chü could take for certain that his invitation would not be refused, and Shih Shu-hu-hsi would use this rare opportunity without delay; while the Turk leader could not find this attractive possibility unusual, since in the

¹⁸ The court audiences (with gifts and demands) being recorded in other parts of the dynastic histories, separately from the context of events, it would not be easy to point out a clear connection between Shih-pi's resentment and the absence of him or his envoys at the audiences, cf. TCCS, 97.

¹⁹ Cf. e.g. TCCS, 97 and 98, respectively; even SSU-MA KUANG, in the 11th century, registers them side by side first of all because of his method — pioneering in this respect, too — setting the events in a chronologic order. According to him, Shih-pi started his troops on the *wu-ch'en* day of the 8th month (September 6th): TCTC, VI, 5697.

²⁰ See the summary of this policy by ECSEDY: *Trade-and-war relations between the Turks and China in the second half of the 6th century*. Acta Orient. Hung. 21 (1968), 131 — 180.

previous years several similar exhibitions had shown the emperor's favour and China's richness to dazzle and threaten the Barbarians (recently in the spring of 610, on the market of Eastern Capital Lo-yang).²¹ On these occasions, having realized some of the intended commercial effect, too, the Chinese officials did not mind that the foreigners tried to utilize the market-place even according to its economic functions, too, natural for them on the caravan-roads of Inner Asia.

Shih Shu-hu-hsi could not be surprised at the place of this invitation either — although Chang-yi (in Kansu) had been indicated as the place for trade with Chinese authorities —, for Ma-yi (or 馬市 *Ma-shih* «Town of Horses» or «Horse Market» in Shanhsi) had been a «port of trade» toward Asia since long centuries, established at the beginning of imperial times (in the Ch'in era, 221—207 B. C.). It was a usual, even if not a constant market for the horses etc. of the nomads, according to the changing imperial favour. Earlier the Sui House had promised several times to permit regular and legal trade relations with the Turks «from that time on», although these permissions did not at all lead to a constant or harmonious, mutual trade relation.²² The Turks, however, could well believe any compliance in this respect. The season was also favourable for the nomads (unlike *e.g.* the early spring in 610), their livestock being then fat and increased in number, after having come from their summer pasture-lands; maybe, this was also taken into consideration when inducing a nomad leader to trade.

But the related social background could not be clear enough for P'ei Chü, who must have been — more or less — unaware of the specific character of his Chinese homeland as well. His political strategy aimed at interfering in the ethnic composition of the Turks, doing harm to them by slandering a *Hu* leader of theirs, thus also wanting to turn the khaghan's heart and weapons against his other *Hu* subjects (of Iranian? Soghdian origin?) of influence and initiative, or, let us add: of wealth and trading experience, of literacy and religious knowledge. But P'ei Chü was probably mistaken when supposing that Shih Shu-hu-hsi's tribe (部落 *pu-lo*), or any other tribe

²¹ TCTC, VI, 5649; cf. ECSEDY: *Trade-and-war* . . ., N. 80.

²² ECSEDY: *op. cit.*; cf. HENRY SERRUYS: *Sino-Mongol Relations during the Ming III. Trade Relations: the Horse Fairs* (1400—1600); *Mélanges chinois et bouddhiques*, vol. XVII, Bruxelles 1975, 9—13 (on the concessions of the 590's, and their dubious fate, too). — The idea that the trade of nomads' horses for China's silk could bring mutual profit — even if the Chinese officials, unaware of this, hindered it — was raised, first time by a Chinese scholar, quite recently, concerning the 8th—9th centuries by 馬俊民 *Ma Chün-min*: 唐與回紇的絹馬貿易 — 唐代馬價絹新探 *T'ang yü hui-ho ti chüan—ma mao-yi* (*T'ang-tai ma-chia-chüan hsin t'an*) («The silk-horse trade of the T'ang with the Uighurs: A new investigation of (the trade of) horse for silk in the T'ang Age»). 中國史研究 *Chung-kuo-shih yen-chiu* (Peking) 1984/1, 67—76.

of a powerful nomad empire (with the due social mobility) consisted of one single ethnic; or that a crime of a leader could have provoked the extermination of his whole family (clan/tribe), as it happened several times in China in similar cases. And it would have been a really untimely or just a wrong idea to seek — in lack of information — for a kind of «racist» policy against the *Hu*-s in the Turk realm of composed ethnical character, with exogamic inter-relations and enlargeable (socially approved) clan-structure that could integrate by kinship any alien elements (their foreign origin not necessarily involving language difficulties on the multilingual steppe) and so on.

But the khaghan did not believe P'ei Chü's message, and perhaps not only because of an experience of traditional policy of the Chinese officials or P'ei Chü himself. (Shih Shu-hu-hsi's loyalty to China — mentioned as a «crime» of his — did not contradict to the khaghan's policy; his peaceful goodwill — instead of a «rebellious» military preparedness — was well shown by his failure to escape from the trap, etc.).

As a rule, in China commerce was not a favoured trade, especially when done by high-ranking officials with high profit, even if in a permitted form; but missing a «Trade with the Enemy Act» (of the U. S. A. . .), any trade actions with foreigners were but matters of imperial policy, and every related private transaction was considered treasonous and a capital crime. (*E.g.* in the following year, 616, the 宇文 *Yü-wen*-brothers could hardly escape from execution after their «prohibited trade» with the Turks.)²³

For the Turks, however, trade was natural, and the commercial activities belonged to their way of life — even if the realization was often due to «professional» persons, sometimes of a certain other ethnic of the empire —, either when mediating other economies' wares in long-distance trade, or offering their surplus livestock for the wanted articles of *e.g.* China. The due tax in goods or money — being always given to or taken away by the tribal leaders and clan-leaders whose land was used as a road or market-place — made trade there even attractive: it was not at all a reason for hostility, even if not announced in advance to the ruler of the territory.

The sale of the livestock could be considered a special case, because it cannot be owned and sold by any single person, not even by a head of tribe alone (Shih Shu-hu-hsi also went to *Ma-yi* «with his tribe» together); this livestock belonged to the tribe in question (even if it was kept sometimes by the smaller natural communities, *i.e.* by the clans, at least in peace-times), and the goods obtained by it — the «price» — had the same fate as the other obtained or received values and goods, in a form recorded by the Chinese as

²³ They also tried to trade with the Turks in autumn-time, favourable for the nomads to sell their livestock: TCTC, VI. 5706.

«all of them had their (due) share (according to their ranks)».²⁴ We read it, as a rule, in cases when leading personalities received rich presents from the emperor — who also got gifts from them —, but in principle nobody seems to be excluded *e.g.* from the Chinese silk given to them, although one may wonder if it reached every commoner or slave, too. (Their everyday life being self-supplying, the trade of gifts might remain in the sphere of prestige as well.)

Anyhow, the livestock brought to the market must have been a matter of tribe level. A lion's share might be due to the khaghan, especially from an imperial gift — if any —, but the pasture-land and livestock did not belong to the khaghan so as the land of Chinese cultivators «under the heaven», *i.e.* in the empire was told to belong to the emperor, since Chou times (Ist millennium B. C.), with the related social accessories etc. Therefore, Shih-pi khaghan could well know that if a head of tribe under his rule went with his people and livestock to a Chinese «Horse-town» or «Horse-market», then he wanted to trade; and it was a normal and legal action, without an obligation to ask for the ruler's permission or even merely to be announced in advance. Thus the khaghan did not consider him a rebel, but drew the due conclusions from the official Chinese policy represented by P'ei Chü, who had killed his favourite leader with treacherous pretexts.

All this can be considered an antecedent of Shih-pi khaghan's unexpected attack in September, 615. The danger for the besieged town *Yen-men* was not fatal, because the princess 義成 *Yi-ch'eng* — the Chinese wife of Ch'i-min khaghan, *i.e.* Shih-pi's dead father — warned the emperor of the future attack; and later, on imperial request, she sent northward Shih-pi khaghan — leading the siege of the emperor's residence — by a false message of a danger to be expected there, thus utilizing the traditional well-informedness and political influence of the khaghan's wives (*qatun-s*).²⁵ But the whole event still contributed to the loss of power of the Sui House.

Consequently, P'ei Chü could be a good traditional scholar — registering the geography and customs of the actual or future «tributary» western countries —, but as a politician he behaved like many officials in China, being

²⁴ Cf. ECSÉDY: *Tribe and Empire, Tribe and Society in the Turk Age*. Acta Orient. Hung. 31 (1977), 3–15.

²⁵ TCTC, VI, 5698 (also recording that an arrow fell before the emperor), 5699. — The problem whether or not Shih-pi married Yi-ch'eng after his father's death — according to a Turk custom, blamed several times by the Chinese historians — cannot be solved without new sources. The Chinese records do not mention it, although he must have been born earlier than she married his father — this being the well-known precondition of a son's marriage with her «later mother» (cf. *e.g.* SS, LXXXIV, 832a) —, even the date of his father cannot be exactly decided (cf. N. 6.), etc.

selected for their jobs, in best case, upon their knowledge of the written tradition. In other times his conservative foreign policy could have been even successful, but he happened to be the official of a declining dynasty (having lost the favours of the Heaven by extreme luxury etc.). So by his method to use economic steps only as means of political tactics, and his ignorance of the social consequences of economic divergencies — in China and among the Turks, respectively —, he made harm to his dynasty, by inducing Shih-pi not only to the mentioned campaign, but to join the revolting 李 *Li* family that was going to found the T'ang dynasty in 618 with Turk help. In this way, P'ei Chü unintentionally played his due role in the course of China's history, objectively just contributing to the victorious emergence of another dynasty — with military strength and fresh «heavenly mandate» —, thus still realizing China's historical traditions.²⁶

Another unintentional result of this turn of events was the change of Eastern Turk loyalty, turning from the Sui House to the T'ang rulers, *i.e.* to a strong, rising dynasty that was able, after all, to win the Eastern Turks and to submit them as subjects under Chinese «protection» or control by the middle of the 7th century.

Finally, the fate of Shih-pi khaghan's people indirectly decided or at least influenced the future of his supporters of the steppe region as well. Namely, a part of the now allied and then hostile 鐵勒 *T'ieh-le* tribes living at the 鬱督軍 *Yü-tu-chün* (etc., ~ *Ötükan*) «mountain», belonged to *Shih-pi*, including the Uighurs and their later «alien» tribes; while the other ones, including the 薛延陀 (*Hsieh-')yen-t'o*, supported the strengthening She-kui khaghan's the Western Turks (mentioned above).²⁷ The formers played a role only as late as within the second Turk Empire, from the end of the 7th century, until the defeat of the Turks, *i.e.* the victory of the Uighur Empire in

²⁶ Cf. a characterization to similar effect of the wrong or just harmful advices given by P'ei Chü to the last Sui Emperor's frontier policy: Arthur F. Wright: *The Sui Dynasty*. Alfred A. Knopf, New York, 1979, 189—195. While mentioning a few details of the Chinese—Turk contemporary relations (188—195) — without being aware of their historical context in the background of the events in 615 (see p. 195) —, he analyzes the reasons of the military failures of the Sui army in the kingdom Koguryō (in North Korea), ended with a final defeat in 614; the author concludes as concerns P'ei Chü's related advices: «P'ei Chü was intelligent . . ., but totally uninformed about the area where he was now promising cheap and easy victory» (p. 191).

²⁷ ECSEDY: *Western Turks* . . . (N. 4) 255—258; cf. ECSEDY: *Contribution to the History of Karluks in the T'ang Period*. Acta Orient. Hung. 34 (1980): 1—3, 23—37.

the middle of the 8th century; while the latter «western», *i.e.* stronger group of tribes, under *Hsieh-yen-t'o* rule, founded an empire in the North-West in the 620's, contemporarily with the consolidation of the T'ang Empire;²⁸ and the rest of them, in a growing hostility toward the «Northern», *i.e.* Eastern Turks and China as well, started — from the («west of») Altai region — westward.²⁹

Budapest.

²⁸ Cf. CTS, CIC, B, 1493b, on the *T'ieh-le*; HTS, CCXVII, B, 1527b, on the *Hsieh-yen-t'o* (the name being often abbreviated in the records in a form *yen-t'o*). On the *oyuz* character of the *T'ieh-le* tribes, being the enemies of the Turk Empire (*e.g.*) in the 8th century, see the works of K. CZEGLÉDY, *e.g.* *On the Numerical composition of the Ancient Turkish Tribal confederations*. Acta Orient. Hung. 25 (1972), 275—281; see the tribes of the Uighurs (beyond their «own» 9 ones): HTS, CCXVII, A, 1520b. The tribes in question are documented in detail by the author of this paper in the program *Ethnonymica Turcica* (Szeged, József Attila University, Altaistic Chair).

²⁹ On the *Hsieh-yen-t'o* see HTS, CCXVII, 1527b—1529a (cf. CHAVANNES: *Documents* . . ., 94—96).

B. BRENTJES

DANIEL GOTTLIEB MESSERSCHMIDT

DANIEL GOTTLIEB MESSERSCHMIDT

EIN ABSOLVENT DER HALLISCHEN UNIVERSITÄT UND EIN ENTDECKER
SIBIRIENS (1720—1727)

Bereits in den fünfziger und sechsziger Jahren unseres Jahrhunderts verwies vor allem Eduard Winter mit Nachdruck auf die engen, freundschaftlichen Beziehungen zwischen der damals noch jungen hallischen Universität und Rußland hin. Genannt seien sein Werk «Halle als Ausgangspunkt der deutschen Rußlandkunde im 18. Jahrhundert» (Akademie-Verlag Berlin 1955) und die von E. Winter und N. A. Figurovskij angeregte Herausgabe des Tagebuchs eines Absolventen der Universität Halle in den fünf Bänden «D. G. Messerschmidt. Forschungsreise durch Sibirien 1720—1727» (Akademie-Verlag Berlin, ab 1962), die in erster Linie von G. Jarosch betreut wurde.

D. G. Messerschmidt war ein vielseitiger Mann, der in einer bewunderungswürdigen achtjährigen Forschungsreise im Auftrag der Petersburger Akademie große Teile des neu zu Rußland gekommenen Sibiriens vom Jenissei bis zur Lena erforschte. Er als Mediziner erfaßte die Fauna und Flora, die Geographie und Geologie und wandte sich auch der bis dahin weitgehend unbekannten Archäologie Sibiriens zu und sammelte zudem auch noch Handschriften. Sein Werk war so umfassend, daß noch Jahrzehnte Arbeitsgruppen der Petersburger Akademie mit der Auswertung seiner Aufzeichnungen und Sammlungen befaßt waren — und noch heute manche Materialien, die von seiner Tätigkeit zeugen, unpubliziert sind, so daß Messerschmidt fast der Vergessenheit anheimzufallen drohte.

Wie kam ein Mediziner hallischer Schule an die Lena und Jenissei, als es dort noch keine Straßen gab und kaum Karten oder Reisebeschreibungen vorhanden waren?

I. Halle im 18. Jahrhundert

Die Universität Halle ist erst zu Lebzeiten Messerschmidts gegründet worden, 1694, denn er kam am 16. September 1685 in Danzig zur Welt. Aber er war nicht der Einzige, der damals aus dem Ausland an die neugegründete Alma mater an der Saale zog, sondern ihr rasch aufsteigender Ruf als Heim-

stätte der Aufklärung zog Russen wie Franzosen, Ungarn wie Polen an, selbst ein Afrikaner, Anton Wilhelm Amo, und ein Inder, Güner Sultan Achmed, kamen in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts als Studenten nach Halle.

Die Voraussetzungen für diesen ungewöhnlichen Aufstieg einer neuen Universität, nahe der alten Hochschule in Leipzig bildeten politische und wirtschaftliche Entwicklungen des späten 17. und frühen 18. Jahrhunderts. Das Herzogtum Magdeburg, dessen Hauptstadt Halle war, fiel an Preußen und erlebte in dem größeren Staatsverband einen raschen wirtschaftlichen Aufstieg. Die in vielem am holländischen Vorbild orientierte Wirtschaftspolitik der preußischen Regierung seit 1650 und die Beendigung des verheerenden großen Krieges ließen die Wirtschaft rasch aufsteigen. Die Salinen Halles, das Kupferbergwerk Rothenburgs, die Löbejüner Steinkohlengruben exportierten mehr und mehr, besonders als nun auch die Saale bis Halle schiffbar gemacht wurde. Dutzende Manufakturen und Gewerbe entstanden, nicht zuletzt durch die aus dem entwickelteren Frankreich gekommenen Hugenotten, die neben ihrer großen Gemeinde in Berlin hauptsächlich in Halle wirkten. Sie entwickelten das Bankwesen und ermutigten durch Anleihen das örtliche Handwerk zu umfangreichen Investitionen, die dem Reichtum des hallischen Bürgertums neue Grundlagen gab. Die 1693 in der aufsteigenden Industrie- und Handelsstadt gegründete Universität erhielt daher auch als erste deutsche Universität einen Lehrstuhl für Kameralistik. Die Konkurrenz mit dem sächsischen Leipzig wuchs an, zumal Leipzig für die Sachsenkönige angesichts der polnischen Träume etwas abseits lag, Preußen hingegen seine neue Hochschule auch aus religionspolitischen Gründen förderte. Leipzig und die anderen Hochschulen, wie z. B. Wittenberg, litten unter der steril gewordenen lutherischen Orthodoxie, während in Berlin mit dem Theologen Spener eine als Pietismus bekannt gewordene Richtung an Einfluß gewann, deren Grundhaltung die Bibellesung als Anleitung zum praktischen Handeln und zur Arbeit zu nutzen, dem Merkantilismus entsprach, den Preußen führende Kreise in seiner holländisch — calvinistischen Prägung kennen und schätzen gelernt hatten.

Als daher die gleichfalls in Berlin zusammentreffenden Repräsentanten der Aufklärung wie Leibniz und Pufendorf Einfluß auf den Aufbau wissenschaftlicher Einrichtungen in Preußen nahmen, schon 1651 war in Halle die Akademie der Naturforscher (Leopoldina) gegründet worden, wurde neben der Philosophie der Aufklärung der Pietismus zur herrschenden Strömung an der neuen Hochschule. Die bald zur Rivalität aufsteigenden Differenzen zwischen Aufklärung und Pietismus verkörperten sich in den drei aus Leipzig herübergekommenen Gelehrten Thomasius, Wolff und Francke, dem Juristen im Sinne des von Pufendorf entwickelten Naturrechts, dem Philosophen der Aufklärung und dem Former des Pietismus zu einer weitreichenden Strömung im Luthertum.

Vor allem August Herrmann Franckes Streben nach weltweiter Wirkung und seine großen organisatorischen Fähigkeiten sollten für die Beziehungen Halles nach Rußland ausschlaggebend werden; aber auch Wolff hatte Freunde in den zur Modernisierung Rußlands drängenden Kreisen. Franckes Pietismus wurzelte wie die Aufklärung in der sich formierenden Bourgeoisie und ist als eine religiös geprägte Form der frühbürgerlichen Bewegung zu verstehen. Jedoch hinderten Franckes enge Beziehungen zu dem bedeutenden sächsischen Aufklärer Tschirnhaus, dem er viele praktische und geistige Anregungen verdankte, ihn nicht am erbitterten Kampf gegen den ihm als Atheisten erscheinenden Christian Wolff und seine Anhänger, in dem er schließlich den Sieg davontragen sollte. August Herrmann Francke war in Gotha aufgewachsen, einem für das damalige Deutschland sehr aufgeschlossenem Herzogtum, in dem der Einfluß des großen tschechischen Pädagogen Comenius Franckes Verständnis von Volksbildung und der Rolle der Arbeit prägte. Zudem lebten damals in Gotha Hiob Ludolf und der Mühlhausener Laurenz Blumentrost, der als Leibarzt des Zaren Alexej nach Rußland ging. Francke wurde im Streben zum vollen Verständnis des Bibeltextes zu einem guten Orientalisten und trug wesentlich zur Entwicklung einer philologischen Textkritik der vorliegenden Bibeltexte bei. Der 1692 als Professor der Orientalistik nach Halle gerufene Francke übernahm den Lehrstuhl für Bibelkunde, beschränkte sich aber nicht auf die Lehre, sondern suchte seinen eigenen Lehren gemäß ein arbeitssames Leben zu führen.

1694 übernahm er die für die südlichen Außenbezirke Halles zuständige Pfarrei in Glaucha und gründete bald eine Armenschule, den Grundstock des späteren Waisenhauses, für das 1698/1700 ein nach holländischen Vorbildern entworfener Gebäudekomplex entstand, dessen Finanzierung auf streng merkantilistischen Prinzipien beruhte. Für die Armen wurde ein Waisenhaus errichtet, und aus einer schon in den neunziger Jahren gegründeten Lateinschule wurde das Pädagogium für den Adel und die Söhne wohlhabender Familien, die den hallischen Pietismus als Prediger, Lehrer und Ärzte in die Welt tragen sollten. «Freitische» zogen Studenten an, wie die Verbindung moderner Lehrbereiche, wie Physik und Mechanik, mit einem breitgefächerten Sprachunterricht Absolventen eine umfassende Bildung und eine Ausrichtung auf die Anforderungen des realen Lebens gab, die aufgeklärten Staatenlenkern, wie Peter I., willkommen sein mußten.

Die «Franckeschen Stiftungen» wurden zu einem Kombinat von Lehrstätte, Internat, Werkstätten und Laboratorien mit einem weltweit gespannten Netz von Vertrauten, ehemaligen Zöglingen, die als Gesandtschaftsprediger, Leibärzte, Hofprediger und Erzieher in die verschiedenen Gegenden der Welt zogen.

So reisten im Auftrage Franckes Johannes Ziegenbalg und Heinrich Plutschau in die dänische Kolonie Tranquebar (südlich von Madras) und

lehrten dort seit 1707 in nach hallischem Vorbild gegründeten Schulen bereits in Tamil. Eine 1712 nach Indien geschickte Druckerei mit in Halle gegossenen Lettern begann 1713 mit dem Druck in indischen Sprachen – als erste Druckerei auf indischem Boden. Francke plante selbst den Bau einer Papierfabrik in Indien, um Geld für den Transport zu sparen. Er leitete (1722) schließlich einen Betrieb mit 1800 Menschen, den zu finanzieren schwer gewesen sein muß. Aber Francke verstand es, religiöse Propaganda mit Handelspolitik zu verbinden und zog u. a. den Handel mit Wein und teuren Importwaren an sich. So ließ er sich ein Monopol für Ungarnweine in Preußen geben. Er stand nicht nur mit Ungarn in Geschäftsverbindungen, sondern seine Vertreter saßen in Venedig, wie in Belgrad und selbst in Astrachan, dem Hafen für den Handel mit Persien. Seinen Manufakturen waren die Waisenkinder eine billige Arbeitskraft. Francke beteiligte sich mit Geld u. a. an einer Glashütte. Seine wirtschaftliche Basis bildete jedoch der Heilmittelhandel und der Buchvertrieb im Inland wie in Übersee. Er kaufte eine Papierfabrik in Kröllwitz, ließ die Druckerei ausbauen und entwickelte die Waisenhausbücherei zu einer der führenden Buchhandlungen Deutschlands.

Schon 1698 gab ihm ein kurfürstliches Privileg das Recht, eine Apotheke in Glaucha einzurichten, die dank der Unterstützung durch den berühmten Mediziner Friedrich Hoffmann bald über eigene Laboratorien verfügte. Francke, der schon fñh über Handels- und Kreditwesen geschrieben hat, wandte sich im Interesse seines Handels dem Ausland zu. Nach dem Vorbild von Leibniz interessierte er sich selbst für China, scheint aber nicht der Idealisierung des «Reiches der Mitte» zum Opfer gefallen zu sein. Vielmehr benutzte er die enthusiastische Rektoratsrede seines nun schon Feindes Christian Wolff über «die Sittenlehre der Sinesier» (1721), ihn als Atheisten vertreiben zu lassen. Zuerst scheint er von einer Mission im Osmanenreich geträumt zu haben. Aber Missionsversuche unter den Griechen und selbst den Äthiopiern schlugen fehl. Es blieb jedoch eine von dem jüngeren Ludolf 1698/1699 in Istanbul gewonnene Anregung, das Collegium orientale der Jesuiten. 1702 gründete Francke eine gleiche Einrichtung in Halle, das «Collegium orientale theologicum», an dem Arabisch, Äthiopisch, Syrisch, Chaldäisch und Hebräisch, aber auch Russisch, Polnisch und «Slawonisch» unterrichtet wurden. Auch dem Unterricht in slawischen Sprachen lag das Streben der Mission zu grunde, die völlig fehlschlug, aber Halle zum Zentrum deutscher Slawistik werden ließ.

Der Rußlandhandel nimmt sich in Franckes erhaltenen «Muskovitische Handelsrechnungen» (1709–1712 und 1712–1717) recht respektabel aus. Francke importierte aus Rußland Pökelfleisch, Jute, Rhabarber (als Medizin) sowie Pelze und Honig. Seine Rechnungsbücher weisen dafür für das Jahr 1710 einen Gewinn von 1000 Rheintalern und für 1712 von 1237, 21 Rheintalern aus. Jedoch übertraf dies der Heilmittelhandel mit 8481,16 Thalern

(für 1709) bei weitem. Hinzu kam noch der bis Archangelsk und Madras reichende Buchhandel.

Francke sandte seine Zöglinge in die Welt, auch um seinen Handelsinteressen zu dienen und nicht nur der «Erweckung» im Sinne des Pietismus. Um im Ausland auf sich allein gestellt wirken zu können, mußten sie vielseitige Menschen sein, gebildet, einsatzbereit und selbstlos der Schwierigkeiten nicht achtend. So reisten z. B. in Franckes Auftrag H. W. Ludolf nach Istanbul und der Mediziner Justus Samuel Schaarschmidt nach Astrachan, um Handelswege zu erkunden, Absatzmärkte zu finden und Möglichkeiten der Mission zu erkunden.

Für derartige Repräsentanten im Ausland bot sich eine Grundausbildung als Mediziner an, so daß unter dem Einfluß Franckes die hallische Schule der Medizin die gründliche Ausbildung zu Ärzten mit orientalischen und slawischen Sprachstudien verbunden wurde.

Schon durch den älteren Blumentrost auf die sich in Rußland vollziehenden Bewegungen aufmerksam geworden, hoffte Francke, die Kirchenreformen in Rußland nutzen zu können und knüpfte erfolgreich Beziehungen zu dem Reformzaren Peter I. an, dem mit Katharina I. einer zur Orthodoxie übergetretene frühere Lutheranerin pietistischer Erziehung zur Seite stand, die als Marta Skavronskaja im Hause des nach Marienburg in Livland gegangenen Löbejüner Pfarrers Glück aufgewachsen war. Glück konnte 1703 in Moskau ein Gymnasium nach Franckeschem Vorbild gründen und hielt ständige Verbindung mit Halle. Schon zuvor waren die Söhne des alten Franckefreundes Blumentrost als Studenten der Medizin nach Halle gekommen, Johann Deodat im Jahre 1701 und Laurenz d. J. 1706. Sie hatten bereits Schaarschmidt in Moskau mit den Idealen des Pietismus bekannt gemacht. Sie blieben nach ihrer Rückkehr aus Halle zumindest ihrer alten Hochschule verbunden. Sie förderten von Halle empfohlene Gelehrte und erreichten ihre Übernahme in den russischen Staatsdienst, in dessen Auftrag u. a. der ehemalige Absolvent Halles Gottlob Schober eine vierjährige Studienreise (1717–1720) durch Persien ausführte, die wahrscheinlich auch Franckes Information gedient haben dürfte. Deutlich wurde der hallische Einfluß in Petersburg, als im Jahre 1718 die Regierung in «Collegien» organisiert wurde. So war der 1. Vizepräsident General Weyde ein treuer Anhänger der Franckeschen Ideale und der Präsident des Marinekollegiums Admiral Apraxis sandte den eigenen Sohn zum Studium nach Halle, wie später der in Peters Diensten zum Admiral aufsteigende Lefort.

Die Politik Franckes zielte auf die Gewinnung des mit der Braunschweigerin Charlotte verheirateten Zarewitschs Alexej, aber dessen Entwicklung zum Repräsentanten der das Werk seines Vaters bekämpfenden Reaktion drohte Franckes Bestreben zu gefährden. Aber Peter war viel zu sehr Realpolitiker, als daß er sich davon hätte beeinflussen lassen. Auch dachte er

offenbar nie an eine Übernahme des Pietismus, doch erkannte er den Wert hallischer Absolventen.

Mehrmals weilten russische Gesandte in Halle, um die Schule Franckes in Augenschein zu nehmen, und ihre Berichte waren offenbar so positiv, daß Peter sowohl in Halle ausgebildete Gelehrte in seine Dienste nahm, wie er junge Russen zur Ausbildung nach Halle sandte. Da der Zar die Selbstlosigkeit und die praktische Bildung der Absolventen aus Halle schätzen lernte, setzte er sie gern bei komplizierten Expeditionen ein. Einer dieser «Hallenser» in russischem Dienst war Daniel Gottlieb Messerschmidt.

II. Messerschmidt als Forschungsreisender in russischem Dienst

Messerschmidt war 1685 (16. September) im polnischen Westpreußen geboren. Am 22. Juni 1708 ließ er sich als Student der Medizin in Halle immatrikulieren und trieb zusätzlich Botanik und Zoologie. Seine Herkunft aus der Hafenstadt Danzig mit einer deutsch-polnischen Bevölkerung und Umgebung dürfte ihm das breite Sprachstudium in Halle erleichtert haben. Sein Lehrer war Friedrich Hoffmann. Die strengen Moralgrundsätze der persönlichen Frömmigkeit Franckes und die Erziehung zur selbstverantwortlichen Arbeit verbanden sich mit einem leidenschaftlichen Drang zur Forschung und künstlerischer Fähigkeit, die zudem im Unterricht weitergebildet wurde. Während des Studiums lernte er den jüngeren Blumentrost kennen, der wie er bei Hoffmann Medizin trieb.

1713 promovierte Messerschmidt mit einer Dissertation «de natione praeside universae medicinae» und kehrte nach Polen zurück, das zum Kampfgebiet zwischen Schweden und Russen wurde. Als Danzig 1716 von Peters Truppen besetzt wurde, traf Peter, eventuell durch die Vermittlung des pietistischen Feldpredigers Christoph Eberhard aus dem Gefolge des Generals Weyde, auf Messerschmidt, dem er ein großes Angebot unterbreitete. Der junge Mediziner sollte in die erst vor kurzem eroberten sibirischen Regionen gehen und für die Regierung Landesaufnahmen im Raum von Jenissei bis zur Lena durchführen. Der Leibarzt des Zaren Areskine traf mit Messerschmidt eine Vereinbarung, nach der Studien auf folgenden Gebieten vorgesehen waren: Geographie, Naturgeschichte, Medizin, die sibirischen Völker und deren Sprachen, jegliche Nachrichten über die Geschichte des Landes und alles ansonsten Bemerkenswerte.

Der Krieg und familiäre Probleme verzögerten die Reise. Am 15. November 1718 unterzeichnete er in Petersburg einen Vertrag mit der Medizinischen Kanzlei, der ihn verpflichtete, für jährlich 500 Rubel eine siebenjährige Forschungsreise durch Sibirien anzuführen.

Sein Auftraggeber war Areskine als Leiter der 'Kunstkammer' und der Bibliothek, der Leibarzt Peters, der schon seit 1716 den Dienst mehr und mehr dem jüngeren Blumentrost überlassen mußte und 1718 verstarb. Blumentrost, der Studienkollege Messerschmidts in Halle, genoß das volle Vertrauen Peters, der ihn mit der Verbindung zur Pariser Akademie beauftragte. Er übernahm die Leitung der Kunstkammer und der Bibliothek, während die Medizinische Kanzlei seinem Bruder Johann Deodat unterstellt wurde. Das Interesse des Zaren und der beiden Blumentrosts richtete sich vorwiegend auf die Erforschung der natürlichen Ressourcen Sibiriens, galt aber auch aus praktischen Gründen den Völkern Sibiriens, ihren Vorstellungen und Sprachen. Hinzu kam der unbändige Wissenstrieb des Zaren, dem schon vor Jahren der holländische Gesandte in Petersburg Cornelius Witsen eigenartige Goldarbeiten gezeigt hatte, die er als Pelzhändler in der sibirischen Metropole Tobolsk erworben hatte. 1715 erhielt Peter vom Herrn des Ural, dem Bergbauunternehmer Nikita Demidov, eine Sammlung dieses sibirischen Goldes, das aus alten Kurganen (Grabhügeln) geraubt worden war. Der Zar erfuhr vom umfangreichen und geldbringenden Grabraub der russischen Siedler und Kosaken in Sibirien und erließ zwei strenge Befehle, alle derartigen Funde nach Petersburg zu senden.

In der Tat erhielt er in den folgenden Jahren jene prachtvollen Werke, die heute die «Schatzkammer» der Ermitage in Leningrad zieren. So dürfte zu Messerschmidts Auftrag auch das Sammeln von Altertümern gehört haben.

Laurenz Blumentrost bereitete in jener Zeit im Auftrag Peters I. die Gründung der Petersburger Akademie der Wissenschaften vor und behandelte die Messerschmidtsche Expedition bereits als erstes Vorhaben der Akademie. Er berichtete in einem Brief an die französische Akademie über die geplante Reise. Nach vielen Schwierigkeiten traf Messerschmidt am 24. Dezember 1719 in Tobolsk ein, der Residenz des Gouverneurs Gagarin, der bereits ein vielseitiges Forschungsprogramm betrieb, das häufig von kriegsgefangenen Schweden getragen wurde.

Christoph Eberhard, der Prediger General Weydes, hatte die Schweden in Tobolsk mit dem Pietismus vertraut gemacht, und ein Kapitän Wreech organisierte daraufhin nach hallischen Lehrplänen in Tobolsk eine Schule hauptsächlich für die jüngeren Gefangenen. Der aus Stralsund stammende Kapitän Tabbert hatte schon vor Messerschmidts Eintreffen sich mit der Erforschung der Geschichte und der Natur Sibiriens befaßt und schloß sich mit dem Kornett Karl Schulman Messerschmidt an, als er in die Wald- und Steppenzone Sibiriens aufbrach.

Messerschmidt führte täglich ein wissenschaftliches Journal, das er im November 1718 begann. Leider sind die Aufzeichnungen bis zum 1. März 1721 verloren gegangen, da die Notizen als unentbehrlicher Leitfaden von folgenden Expeditionen mitgenommen wurden, bis schließlich der erste Band

bei einem Unfall in der Lena versank. Die mit dem 1. März 1721 beginnenden Aufzeichnungen liegen jetzt in der oben erwähnten Publikation vor, die einer breiteren Öffentlichkeit das gewaltige Werk eines der Wissenschaft ergebenen Forschers zugänglich macht, dessen auch nur teilweise Auswertung jahrelang die Petersburger Akademie beschäftigte.

Schwer traf den schon an sich Einsamen der Abschied von Tabbert und Schulman, die 1722 heimkehren durften. Messerschmidt hat den Weg allein weiter zurückgelegt, begleitet nur von zumeist zum Dienst gezwungenen Einheimischen und selten auf Menschen treffend, die das Werk des Fremden zu würdigen verstanden.

Nur seine pietistische Frömmigkeit hielt ihn psychisch aufrecht, auch wenn ihn spätere Forscher als Hypochonder und Fanatiker der Arbeit schildern.

Am 18. März 1727 traf Messerschmidt wieder in Petersburg ein, einer Stadt, in der sich vieles verändert hatte. Zar Peter war am 28. Januar 1725 gestorben, und Katharina verschied am 6. Mai 1727. Die Anhänger der petrinschen Reformen gerieten unter den Druck der reaktionären Adelsmacht, die das alte Rußland wiederherstellen wollte. Die Akademie und die anderen wissenschaftlichen Einrichtungen verloren an Einfluß und Bedeutung. Die reichen Ergebnisse und Sammlungen Messerschmidts kamen in die Kunstkammer, bzw. die Akademie, und ihm wurde untersagt, etwas ohne Zustimmung der Petersburger Akademie zu publizieren. Der disziplinierte und wohl auch in Sibirien etwas der Welt entfremdete Gelehrte unterschrieb die Anordnung und hielt sich bis zu seinem Tode daran, während die Blumentrosts wenig oder nichts für ihn taten.

Messerschmidt wollte heimkehren und verlor auf der Reise bei einem Schiffbruch 1728 mit seiner Habe auch die kläglichen Reste seiner Sammlungen, die ihm die Blumentrosts für seine Mühen zugestanden hatten.

Unbekannt und bescheiden lebte er in Danzig, als 1730 sein früherer Begleiter Tabbert, nach seiner Rückkehr vom schwedischen König als von Strahlenberg geadelt, in Stockholm und Leipzig ein Buch über seine Jahre in Sibirien erscheinen ließ: «Das Nord- und östliche Theil von Europa und Asia . . . » Darin verwandte er auch Kopien einiger Zeichnungen Messerschmidts, die er bei seiner Rückkehr aus Sibirien nach Petersburg gebracht hatte und dort kopieren konnte.

Das Buch erregte internationales Aufsehen und erinnerte auch die Petersburger Akademie an den eigentlichen Entdecker Sibiriens, dessen Sammlungen eine Kommission auswerten sollte. Messerschmidt wurde 1732 zurückgerufen und verbrachte seine letzten drei Lebensjahre still und unauffällig in Petersburg (bis 1735). In dieser Zeit entstanden unter seiner Anleitung nach Skizzen und präparierten Tieren prachtvolle Bilder der Tier- und Pflanzenwelt Sibiriens, so allein achtzehn Bände einer Ornithologie Sibiriens und

vielleicht auch ein Teil der Reinzeichnungen der archäologischen Denkmäler, die Messerschmidt aufgenommen und zum Teil erworben hatte. Umfangreich war auch der Bestand an sprachwissenschaftlichem Material, so u. a. Untersuchungen über die Zahlen der sibirischen Völker in zwanzig Sprachen.

In diesen Jahren bereitete Petersburg eine große Sibirienexpedition vor, die unter Leitung von Vitus Bering 1733 begann und an der ein weiterer «Hallenser» wesentlichen Anteil hatte, Georg Wilhelm Stöller, der als Steller berühmt wurde.

Er stammte aus Windsheim an der Aisch, wo er 1709 geboren wurde. Er studierte in Wittenberg Theologie und trieb zugleich bei Abraham Vater Anatomie, ging dann 1730 nach Leipzig und Jena und traf 1731 in Halle ein, um Theologie und Naturwissenschaften zu treiben. Ein Jahr später begann er als Lehrer am Waisenhaus zu unterrichten.

1734 wandte er sich in das von Russen besetzte Danzig und trat als Chirurg in ein Artillerieregiment des Zaren ein, mit dem er noch im gleichen Jahr nach Kronstadt und Petersburg kam. Als Leibarzt des Erzbischofs Teofan Prokopovič richtete er ein Gesuch an den Akademiepräsidenten, als Botaniker mit der zweiten Bering-Expedition nach Kamtschatka gehen zu dürfen. Er war dann bis 1743 an der Erforschung des Fernen beteiligt und ist 1746 in Tumen verstorben.

1739 war ein Teil des Reisejournals Messerschmidts in lateinischer Übersetzung erschienen, doch ging der größte Teil der Sammlung 1747 bei einem Brand verloren. Nur ein Teil der Notizen und das Journal blieben bewahrt. Es diente als Handbuch der Sibirienreisenden der folgenden Jahrzehnte. Aus den Notizen schöpften Samuel G. Gmelin, Peter Pallas, J. Klaproth, G. H. Bongard und andere Gelehrte.

Kaum berücksichtigt wurde jedoch das erhaltene Material Messerschmidts zur Archäologie Sibiriens. In der Regel werden nur die Kopien Tabbert-Strahlenbergs beachtet, eine geradezu unverständliche Zurückhaltung gegenüber den ersten wissenschaftlich fixierten Materialien aus nahezu allen Perioden der Archäologie Zentralasiens, denen diese Studie gelten soll, die wie ein entsprechender Beitrag im geplanten sechsten Band der Reihe «D. G. Messerschmidt, Forschungsreise durch Sibirien 1720–1727» Messerschmidts Arbeiten zur Archäologie Sibiriens würdigen soll.

III. Messerschmidt als Archäologe in Sibirien

Die zur Verfügung stehenden Unterlagen über die Beschäftigung Messerschmidts mit der Archäologie Sibiriens bestehen aus über vierzig Blatt Zeichnungen und kurzen Notizen in dem Manuskript «Curiosa Sibiriae . . .» und vielen Anmerkungen im Reisejournal, die einige der Denkmäler lokalisieren

lassen. Es ist nicht mit Sicherheit festzustellen, wer die vorliegenden Zeichnungen angefertigt hat. Die zugrunde liegenden Skizzen gehen zumindest zum Teil auf den schwedischen Kornett Schulman zurück, der jedoch mit Tabbert bereits 1722 Messerschmidt verlassen hat, so daß Messerschmidt selbst zeichnen mußte. Die Reinzeichnungen könnten von dem 1731/1732 von der Petersburger Akademie angestellten Malerehepaar Gsell gefertigt worden sein. Jedoch fehlt dazu jeglicher Hinweis in den Quellen, die zu der Autorenschaft zumeist keine Angaben enthalten. Zu den Zeichnungen Messerschmidts gehören Skizzen der zurückgelegten Wanderstrecken und zwei vereinfachte Stadtpläne, der eine von Buchara und der andere von der Stadt Turkestan (Abb. 2 und 3), dem heutigen Jassy, ethnographische Materialien, wie Schamanentrommeln und sibirische Amulette.

Messerschmidts Interesse für die Altertümer Sibiriens waren sowohl durch das Skythengold im Zarenbesitz wie den Wunsch des Zaren geweckt worden. Er hat sich dann auch in Sibirien bemüht, noch einen nicht geplünderten Kurgan zu finden, wenn auch vergebens. Erst 1969 fand sich in einem sibirischen Kurgan östlich von Alma Ata eine von den Plünderern übersehene Nebenkammer mit allen Beigaben in Gold und Silber.

Messerschmidt schildert im Journal am 25. März 1721¹ den gewerbmäßig betriebenen Grabraub der russischen Ansiedler: «Es werden auch die Reußen, so längst den Ob besser hinauf wohnen, die Išmey genannt, und sind dieses eben diejenigen, so auf Promischle oder zum Gold- und Silbergraben ausgehen, welches sie in den mogilischen Gräbern finden, denn solches haben die beim Išim-Strom wohnenden Reußen zuerst angefangen und erdacht, haben damit kontinuieret, bis sie immer weiter und weiter mit solchen Gräberaufsuchen bis an den Ob avancieret, und daher werden nun alle anderen Fremde, sie mögen aus Tara, Narym, Tobol'sk, Kazan', Solikamsk oder wo sie her sind und sich hier am Ob und bei der Sloboda zu wohnen setzen, die Išmey oder die Išimschischen genannt.

Diese Sloboda besteht etwa aus 150 Einwohnern, treiben ihr Gewerbe mit Ackerbau sowohl als mit Pelterei-Handel. Die Kreuzfüchse kann man hier das Stück kaufen zu 80 und 100 Kopeken, auch mehr, nachdem sie gut; Hermelinen aber kauft man das Hundert zu bis 10 Rubel, nachdem sie gut, schön und weiß sind; rot Füchse zu 60, auch 50 Kopeken das Stück.

Sonderlich aber verdienen sich diese Einwohner ein Vieles mit dem Graben in der Wüstenei. Sie gehen nämlich aus mit der letzten Schneebahn, 20–30 Tagreise in der Steppe oder Wüstenei hinein, sammeln sich zusammen von allen daherum liegenden Dörfern, zu 2 bis 300 und mehr Mann, teilen sich in gewisse Haufen an den Ort, wo sie etwas zu finden gedenken, und geht ein Haufe hierhin, der andere dahin, doch nicht weiter voneinander, als daß sie

¹ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 76–77.

stets Kommunikation untereinander haben können, damit, wenn etwa Kalmucken oder Kosaken kommen, sie imstande sich zu wehren sein mögen, welches denn öfters geschieht, daß sie sich mit ihnen zurumschmeißen und schlagen müssen, und muß mancher sein Leben dabei auch sitzen lassen. Wenn sie nun solche Hügel (Mogilan oder Skythische Gräber) erblicken, die über der Heiden Totengräber in die Höhe aufgeworfen, graben sie wohl manchmal umbsonst und finden nur allerhand Kupfer- oder Messing, auch Eisenzeug, damit aber kriegen sie ihre Mühe wenig bezahlt, manchmal aber finden sie viel Gold und Silber in diese Gräber, ja zuzeiten 6 bis 7 Pfund, mehr und weniger, welches in Roßzeug, Harnischbeschlag, Götzenbildern und sonst anderen Dingen bestehet.»

In den ersten Tagen des Jahres 1722 ließ dann Messerschmidt durch Tabbert einen Kurgan öffnen. Der im «Journal» für die Zeit vom 4. — 6. Januar 1722 aufgeführte Bericht ist der erste Ausgrabungsrapport für Sibirien. Unter dem 31. Dezember 1721 heißt es²: «Heute kam ein Kosak oder Slushiwe und referierte mir, daß er eine Kurgan oder Mogile und skythisches Grab wüßte, umb welchem Steine mit allerlei caracteres und Figuren eingegraben . . .» Am 1. Januar 1722 wurde das Grab aufgesucht, und es heißt im Bericht: «Heute frühe war Peter mit vorerwähnten Kosaken Grigorij nach dem Mogil geritten und kam nachmittags wieder zurück mit Berichte, es wäre dieser Kurgan oder Grab beinahe starke 3 bis 4 alte Werst von Abakan in der Jenisseischen Steppen, etwan 2 alte Werst zur Seiten des Jenisseis in Westen. In den Steinen aber hätte er nichts Sonderliches finden können, ohne ein Haufen Gekritzelttes so kaum erkenntlich; Buchstaben, indessen oder rechte Figuren wären nicht darunter zu sehen. Das Grab selbst wäre in Hügel von ziemlich großer circonference, und vermeineten die hiesigen Slushiwen oder Kosaken einhellig, daß es vielleicht bis dato noch nicht möchte sein geöffnet worden.»

Der Grabungsbericht folgt dann in den Notizen für den 4., 5. und 6. Januar³: «Des Morgens mit anbrechenden Tage sandte der Herr Doktor von sich nach dem Grabe den Denstschik Daniel, item Andres und Petern, den Knecht. Karl Schulman folgte auch, umb die Figuren und caractères in die Steine abzuzeichnen. Und Kapt. Tabbert blieb bei den Herrn Doktor im Nachtlager. Gegen Abend kamen die Leute wieder zurück und berichteten daß sie große Steine und Holz im Grabe gefunden, und möchten wohl Zeichen sein, daß die Leiche darunter läge, und als morgen möchte der Herr Doktor dahin fahren, so wollten sie solches auch aufnehmen. Karl Schulman brachte mit einige caractères, so auf die Steine gestanden, waren aber meist unkenntlich.

² MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 167

³ MESSERSCHMIDT: *Forschungsbericht*. Bd. 1, S. 168—169.

Der Wind (war) heute, den 5. (Freitag), Osten und dabei sehr kalt.

Der Herr Doktor und wir alle sämtlich fuhren mit anbrechenden Tage nach die Arbeit bei den Grabe. Es wies sich aber nach der Besichtigung, daß man noch ziemlich tief graben müßte, ehe man auf die rechte Stelle käme, und weil es sehr rauhe Wetter, fuhr der Herr Doktor wieder hinein zum Ostrog, und Kapt. Tabbert blieb bei die Arbeiter, welche heute bis Mittag nicht weiter avancierten, als daß sie auf den rechten Horizont der Erde kamen, in welcher gespüret ward, noch eine Grube zu sein. Kpt. Tabbert fuhr so, mit die Arbeiter wieder zurück nach dem Standlager, umb Mittagessen zu nehmen.

Kapt. Tabbert fuhr nachm Essen mit die Arbeiter aus dem Standlager wieder zum Grabe, und nachmittags funden sie die rechte Grube, welche rundumb oberhalb den Horizont des rechten Steppe-Terrains mit Holzwerk (wie eine Menschenkiste) beleget war. Aber sonst war über dem Holzwerk eine bergige Höhe von $11\frac{1}{2}$ Mann hoch geschüttet, welche eine Rundung von etwa 100 Faden ausmachen möchte. In den rechten Stepp-Horizont aber war eine Grube gemacht, ordinär, wie man bei uns die Totengräber machet, in welcher die Erde ganz lockrig war. Und nachdem selbst diesen Nachmittag herausgeworfen, funden sie einige Knochen von Totengerippe. Es ward aber späte, daß wir nicht ganz zum Ende kommen konnten. Als fuhren wir wieder nach unser Nachtlager.

Auf dem Wege dahin kam ein Kosak auf der Stadt geritten und erzählte, es hätte der Prikastschik den Goulaschnik Karela in Arrest setzen lassen, aus Ursachen, weil er uns zur Arbeit die Picken geliehen. Item so sagte er, auch der kleine Hund im Hause wäre gestorben.

Der Wind (war) heute, den 6. Sonnabend), Südost, und nicht allzu kalt.

Wir reisten morgens ganz frühe wieder zur Arbeit, und nachdem wir bis Mittag gearbeitet und gleichsam ein Gewölbe in den Berg und über der rechten Grube gemacht, welches geschahe, damit man besser hantieren konnte, fand nach viele aufgeworfner Erde der Denstschick Andres unterschiedliche Knochen vom Totengerippe und unter anderem auch einige Bröcklein von Silber und Kupfer. Solches machte zwar Hoffnung, ob sollte mehr allda vorhanden sein, allein sosehr wir auch gruben, funden wir doch nichts als zerstreute Menschenknochen, welches ein Zeichen, daß dieses Grab vorzeiten mußte gerühret und spoliieret worden sein, und also ließen wir diese Arbeit anstehen. Die Ursache aber, warumb der Herr Doktor also graben ließ, war diese, daß er gerne wissen wollte, wie und auf wes Art diese Heiden alters ihre Gräber zugerichtet und gebauet, wovon der Herr Doktor einen kleinen Abriß desseinierte».

Erwies sich diese Grabung somit als ein Fehlschlag, so sind Messerschmidts und seine Gefährten Aufzeichnungen über weitere Funde wesentlich genug, zumal sie durch Grabungen der letzten Jahrzehnte bestätigt wurden. Außerdem erlauben sie eine Lokalisierung der in den Zeichnungen festgehal-



Abb. 4. und 5. Zwei Versionen des Felsbildes vom Pissanii-Kamen am Tom



Abb. 6. Das Felsbild vom Tom nach A. P. Okladnikov und A. I. Martynov, Sokrovišča Tomskich Kotloviny, Moskau 1972, Tafel n. S. 70, Stein V (Messerschmidts Bilder zeigen ab Nr. 71 über 93/94 bis 107/108)

tenen Stelen. So heißt es am 24. Januar 1722⁴: «Den 24. (Mittwochen) (war) der Wind vormittag Süden, gegen (Abend) aber Westen, dabei trübe Luft, doch starker Wind.

Heute schickte der Herr Doktor Kapt. Tabbert, Karl Schulman und Petern mit einem Wegweiser nach den Tes'-Strom, allwo ein steinern Bild sein sollte, umb solches zu besehen. Sie ritten umb 8 Uhr von dem Ostrog nach der anderen Seiten des Jenisseistroms und etwa 2 Werst längst denselben. Hernach wandten sie sich vom Strom ab, etwa in die Stepp hinein südwestwärts, und folgten diesen Kurs bis nachmittags Klock 2, alsdann sie an den Ort kamen, wo die Mogilen oder Gräber waren.

Inmitten dieser Gräber, welche wie ein Zirkel in der Runde gingen, stand dieser Stein ohngefähr 11/2 Werst auf jener Seite des Tes'-Stromes, den sie umb 1 Uhr vorher passiert hatten. Karl Schulman setzte sich nieder und zeichnete alsofort den Stein ab, welches ein Figur eines alten Kerls war mit einem Knebelbart, auf dessen Rucken, (womit er gegen Westen gekehret) einige Buchstaben standen, die aber meist ausgelöscht waren. Mit der Abzeichnung brachte Karl Schulman zu bis 31/2 Uhr.

Inzwischen ritt Kapt. Tabbert mit Petern nach einige aufgeworfene und von den Reußen spolierte Gräber. Da fand sich's, daß auf diesen Gräbern die ausgeworfene Erde aus lauter gebrannten Ton bestand, welches Anzeigung, daß diese Heiden ihre Toten vorzeiten verbrannt haben.

Den Wegweiser, den wir mithatten, berichtete auch, wie er selbst mit bei vielen Gräbern gewesen, wenn solche aufgenommen worden, sagende, daß er gefunden, wie die meisten Kostbarkeiten, so sie in die Gräber gefunden, sehr vom Feuer waren verdorben worden, welches durch die Erde hinunterwärts solche muß angegriffen und erhitzt haben. Andere Gräber aber hätten sie auch wieder gefunden, da sie kein Feuer darüber gemacht müßten haben, weil die Erde nicht gebrannt und alle Sachen in den Gräber unversehret gefunden, nebst dem ganzen Totengerippe. Unter anderen sagte er auch, sie hätten zuweilen Mützen, auf Tattersche Art gemacht, gefunden, die mit Zobeln- und Fuchsfellen bebrämet gewesen.

Was nun den Stein anlangte, wovon zuvor gemeldet, so wird sich solcher besser beschrieben finden bei der Abzeichnung.

Alle die Gräber aber, so an diesen Ort waren, waren rundumb mit gespaltenen Felsensteinen belegt, die zum wenigstens 1 Elle breit und 1/4 dick waren. Auf jeder Ecke vom Grabe aber, so ein Berg oder hingetragener Hügel von 3 bis 4 Ruten rheinländisch (1 rheinländische Rute etwa 3, 8 m) hoch, war ein Eckstein in der Högde aufgerichtet, und konnte das latus dieses Quadrats etwa 12 bis 15 Ruten lang sein, da dann einige Gräber größer, einige kleiner waren. Die Erde, so über die Gräber aufgeworfen, muß wohl von denen danäch-

⁴ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 173–174.

sten gelegenen Gebürge geholet sein worden, welches etwa diese Steppe auf allen Seiten rundumb zu 3 bis 4 Werst umgeben hatte, denn die Stepperde war sehr schwarzer Grund, aber die gebrannte Erde, so aus die Hügel herausgeworfen, war ganz rot, zum Teil aber auch schwarz wie gebrannter Bimstein und Hammerschlag.»

Es handelt sich offenbar um die auf der Rückseite mit einer teilweise vergangenen türkischen Runeninschrift versehene Plastik (s. Abb. 27).

Andere Berichte erzählen von den Ausgrabungen eines Mammuts. Messerschmidt erhielt am 5. Februar 1724 den Kopf eines Mammuts und berichtet, daß er diesen gezeichnet habe.⁵ Diese Zeichnung ist leider nicht überliefert. Am 11. März 1724 erhielt er die Mitteilung, daß eine große goldene Schale gefunden worden sei, aber er hat sie offenbar nicht zu Gesicht bekommen.⁶

Zum Inhalt eines Kästchens, den er am 5. Juli 1725 notierte, könnten die vier abbasidischen Dinare und eine chinesische Münze (Abb. 36) gehören, desgleichen ein arabisch-christlicher Anhänger. Aber die erwähnten Siegel und Ringe sind wohl verloren.⁷ Erhalten geblieben sind von den zahlreichen archäologischen Denkmälern nur die Felsbilder am Tom und einige der Stelen, die Messerschmidt aufgenommen hat.

Die Felsbilder am Tom sind in den letzten Jahren von Okladnikov⁸ neu aufgenommen und publiziert worden. Der Vergleich zeigt, wieviel Messerschmidt oder sein Mitarbeiter Schulman von den schwer zu erkennenden Ritzungen im Felsen gesehen und relativ genau nachgezeichnet hat. Sie zeigen vorwiegend Elche, einige Menschen und eine Eule, Bilder, die im 5.—4. Jahrtausend v. u. Z. entstanden sein dürften.

Zu den bedeutendsten Entdeckungen Messerschmidts gehören mehrere Stelen der Okunev-Kultur des 3. Jahrtausends v. u. Z. Im Journal heißt es unter dem Datum des 4. Augusts 1722⁹: «Nach gehaltenem Mittagessen erfuhr ich, daß oben am Bir'-Strom, unweit des Ijus-Sagaischen Jurten (vorigen Jahren den . . . Aug.), ein gar schönes Monument mit unbekannter Schrift stehen sollte, wesfalls ich sofort Anstalt machte, dahin zu fahren, um selbiges in Augenschein zu nehmen. Es war 21/2 Uhr, wie ich abfuhr und kam um 61/2 Uhr etwan dahin.

Der Stein stand auf einer weitläufigen Ebene, kaum ein paar Musketenschuß von der Stellen, da ich vorigen Jahr in Ijus-Sagaj kampiert hatte, ohne daß mir jemand davon rapportiert hatte. Und war aus rotem Felsenstein, in

⁵ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 2, S. 202

⁶ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 2, S. 225.

⁷ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 4, S. 105.

⁸ A. P. OKLADNIKOV und A. I. MARTYNOV: *Сокровища Томских писаний*. Moskau 1972.

⁹ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 288—289.

Gestalt eines Ung(a)rischen Säbels in die Höhe gerichtet, hoch überm Horizont präsentierete auf der scharfen Ecken einen großen Kopf oder Flaren-Gesichte, in Süden gewandt, auf der westlichen Flächen aber allerlei eingegraben unförmliche Figuren, aber gar keine Buchstaben. Die nördliche scharfe Ecke war abgerundet und ganz glatt, wie gleichermaßen die östliche. Die Figur desselben zunebst den eingegrabenen Zügen ist laut erwähnten Maßstabe hie beigefüget.»

Die Abbildung findet sich in den «Curiosa Sibiriae»¹⁰ (Abb. 7/8) Der Vergleich mit der Zeichnung in der zusammenfassenden Darstellung der Okunever Stelen von E. E. Vadezkaja u. A.¹¹ zeigt nur geringe Abweichungen und damit die Zuverlässigkeit Messerschmidtscher Zeichnungen. Vadezkaja u. A. geben als Maße 360 mal 70 mal 15 cm an. Die Stele befindet sich zur Zeit im Museum von Minussinsk.

Schwerer zu identifizieren ist die zur Eintragung vom 18. August 1722 im «Journal» eingetragene Zeichnung Nr. 1 mit dem Begleittext¹²: «Auf dieser Es'-Teja-Abakanischer Steppen fand ich sehr viel Mogilen oder skythische Gräber, in deren Steinen allerlei Figuren eingehauen waren, wie auf beigefügten Kopien Nr. 1, 2, 3, 4, 5, 6 erhellet, so alle nach rheinländischem Fortifikationsmaß abgenommen worden. Von Buchstaben oder schriftlichen caracteres konnte ich nichts gewahr werden. Die Figuren aber, so sonderlich auf Nr. 2 zu sehen, bedunkten mir nichts anderes als ein genealogisches Register sozusagen zu sein aller und jeder Leichen, so von Zeit zu Zeit hier verscharret worden, obgleich die Präsentation einer menschlichen Gestalt nur in simplen Linien und gar nicht malereihaftig angestellt. Nr. 5 ist ebendergleichen Stein, wie vorhin den 4. August auf Ijus-Sagaischer Steppen am Bir'-Strom abservieret worden, nur daß er umbgekehret, über die Hälfte in die Erde versenket, stunde, welches mich sehr wunder nahm, denn wenn diese Steine etwan für Mal- oder Grenzsteine zu halten wären, würden die einheimischen Völker uralters solchen als einen publicum lapidem nicht so tumultuarie in die Erde gegraben haben; wenn er aber von frembden streifenden Skythen oder andern Tataren also herumbekehret und zum Grabstein gebraucht worden, mußten wohl notwendig alle Mogilen nicht so gleichmäßig uralt sein, und also auch die ausgegrabenen utensilia, ornatus etc. wohl unterschieden werden.»

Auf die anderen Stelen wird noch einzugehen sein. Die erste zeigt das recht einfache Bild eines langhaarigen Menschen, der c. bis zur Nabelgegend dargestellt ist. Messerschmidt hat einen Schnurrbart angedeutet. Es handelt sich trotz des fragmentarischeren Zustandes wahrscheinlich um die Stele 16 der

¹⁰ *Curiosa Sibiriae*, S. 350.

¹¹ E. B. VADEZKAJA, N. V. LEONTEV und G. A. MAKSIMENKOV: *Памятники Окуневской Культуры*. Leningrad 1980, T. XXXVI, 35

¹² MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 299.





8

Abb. 7. und 8. Okunev-Stele, 3. Jahrtausend v. u. Z. nach Messerschmidt und nach S. V Kiselev, *Drevnjaja Istorija južnoj Sibiri*, Moskau 1951, T. XV, 1

obengenannten Arbeit aus dem Gebiet des Es'-Flusses, heute gleichfalls in Minussinsk befindlich. Allerdings ist der untere Teil abgeschlagen worden und die Stele mißt nur noch 67 mal 70 mal 12 cm. Sie kommt von einem Grab, das unterdessen ausgegraben wurde.

Nicht von Vadezkaja u. A. erfaßt sind die hier mit Vorbehalt einzuordnenden Stelen 2 bis 6. Zumindest die Stelen 4 und 5 scheinen mit ihren Binnenzeichnungen (konzentrische Kreise um einen Punkt und anderes) den Okunev-Stelen zuzurechnen sein, vielleicht auch die anderen. Allerdings lassen sich die zu «Strichmännlein» vereinfachten Menschengestalten auf den Stelen 2, 4 und 6 nicht datieren.

Eine in osttürkischer Zeit beschriftete Stele (Uibat 3), die Messerschmidt abbildet und beschreibt,¹³ könnte nach dem Photo bei Vasil'ev¹⁴ eine überarbeitete Stele der Okunev-Kultur sein. Vielleicht sind auch zwei unter dem Datum vom 11. August 1722 im «Journal» erwähnte Stelen dieser Kultur zuzurechnen.

Nicht mit Sicherheit zu identifizieren ist die von Messerschmidt am 18. August 1722 im «Journal» beschriebene und sowohl dort wie in den «Curiosa Sibiriae» abgebildete Frauenfigur «Kurtujak»¹⁵: «Nicht gar ferne von diesen möglichen Gräbern erreichte ich endlich nach 1 Stunden Fahrens auf einer hügligen reinen Steppen die weit und breit unter diesen Völkern berühmte Kurtujak-Statue, welche ich auch sofort abzeichnete und nachgehends hie beigefüget. Es war selbige aus grauem Sandsteine gehauen und oblique in die Erde gegraben. Hinten zum Rücken war eine dicke abhängende Haarflechte zu sehen, wie die kalmakischen und tatarischen Weiber noch heutigen Tages zu tragen gewohnt sind. Sonst war keine Unterschrift daran zu observieren.

Die heidnischen Tataren von Es'-Bel'tyr, so mir schusseten, machten viel Reverenz für derselben, und ritten ein jeder dreimal umb selbige herumb, nach welchen Zeremonien sie auch etwas von ihrem Proviant derselben opferten oder zum Piedestal unters Gras hinlegten, damit sie nach ihrem Appetit davon genießen möchte. Als ich sie fragte, warumb sie so einfältig wären zu glauben, daß dieser leblose Stein solcher Ehren wert, und ob sie nicht sehen könnten, daß die Raubvögel und Füchse etc. ihr Opfer hernach verzehreten, meineten sie von ihren Voreltern gehöret zu haben, daß dieser Kurtujak eine vornehme Matrone gewesen und vom Kaira-Chan oder allmächtigen Gott also sei versteinert worden, weswegen sie ihr zum Gedächtnis noch allezeit diese Ehre täten, ohngeachtet sie wohl glaubten, daß zuweilen die Raubvögel ihre Opfer verzehreten.»

¹³ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, 289.

¹⁴ D. D. VASIL'EV: *Корпус тюркских рунических памятников бассейна Енисея*. Leningrad 1983, S. 105.

¹⁵ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 300.



Abb. 9. «Curtujak», 3. Jahrtausend v. u. Z. Statue der Okunev-(?)Zeit, vom Abakan-Fluß

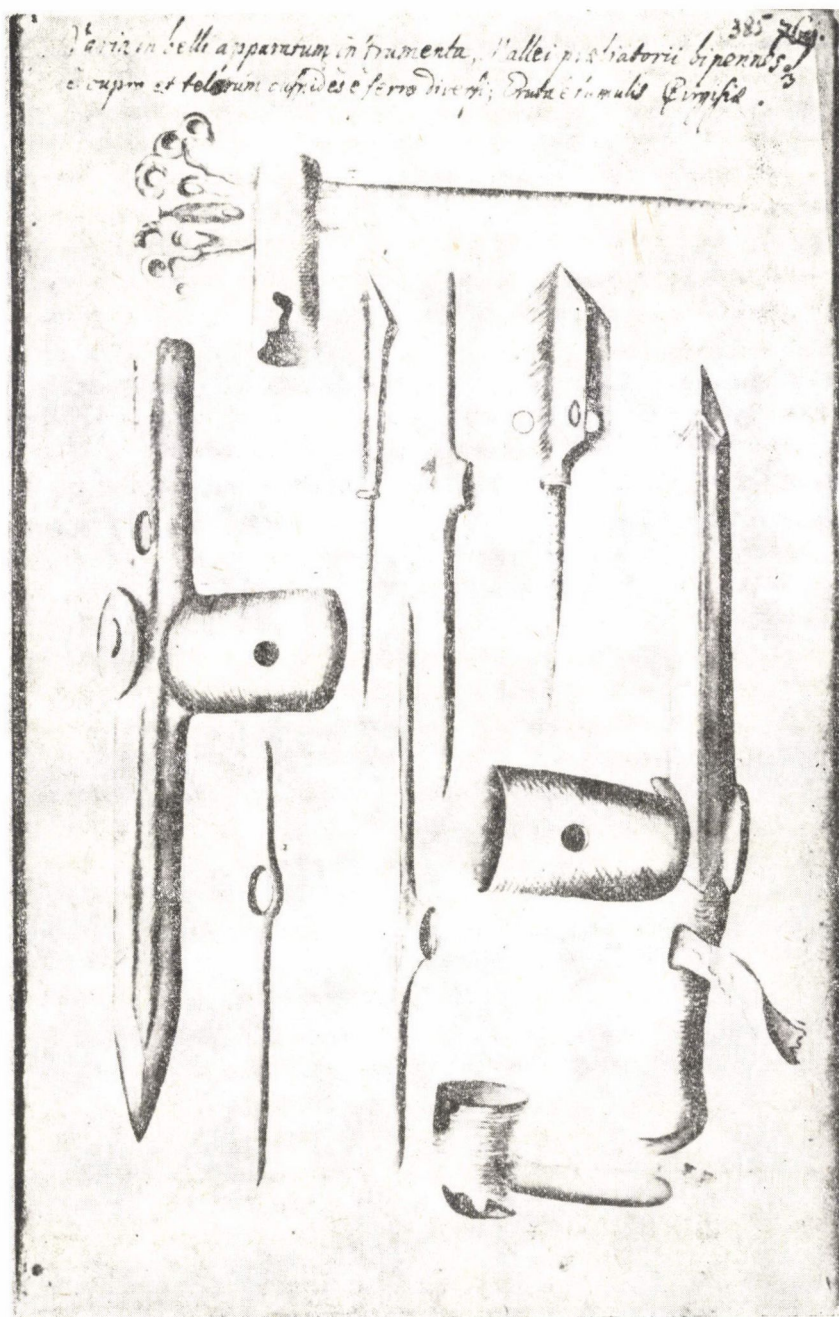


Abb. 10. Waffen der sakischen Tagar-Kultur, 5.—3. Jahrhundert v. u. Z.

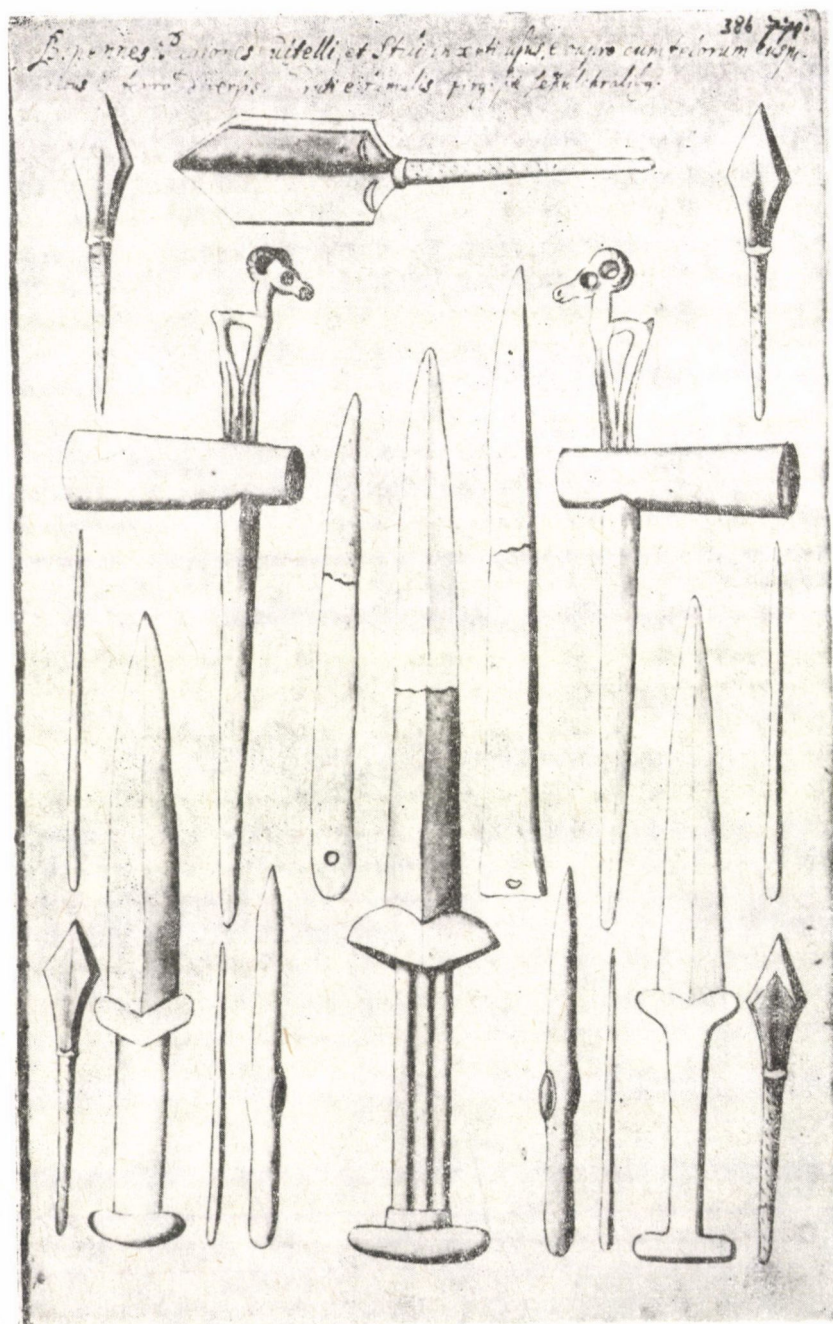


Abb. 11. Waffen der sakischen Tagar-Kultur, 5.—3. Jahrhundert v. u. Z.

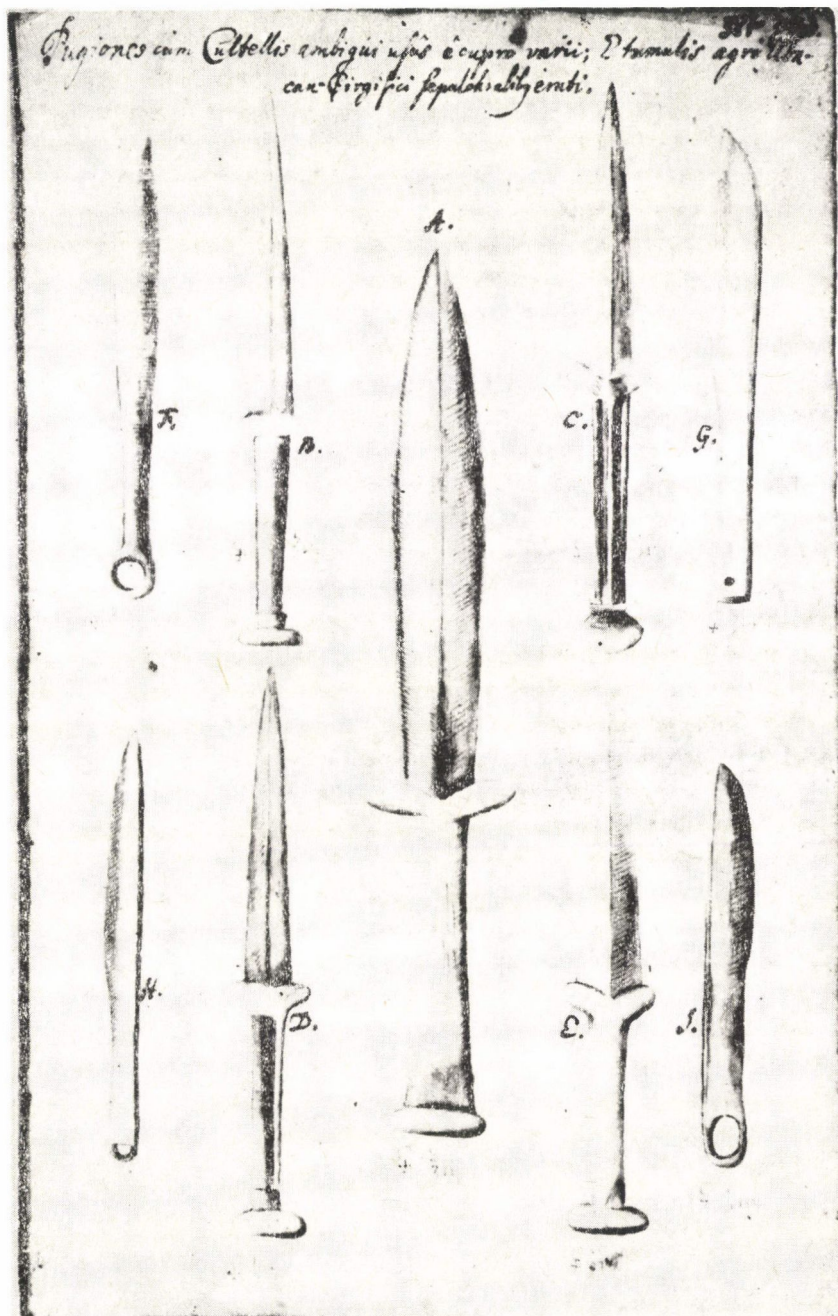


Abb. 12. Waffen der sakischen Tagar-Kultur, 5.–3. Jahrhundert v. u. Z.

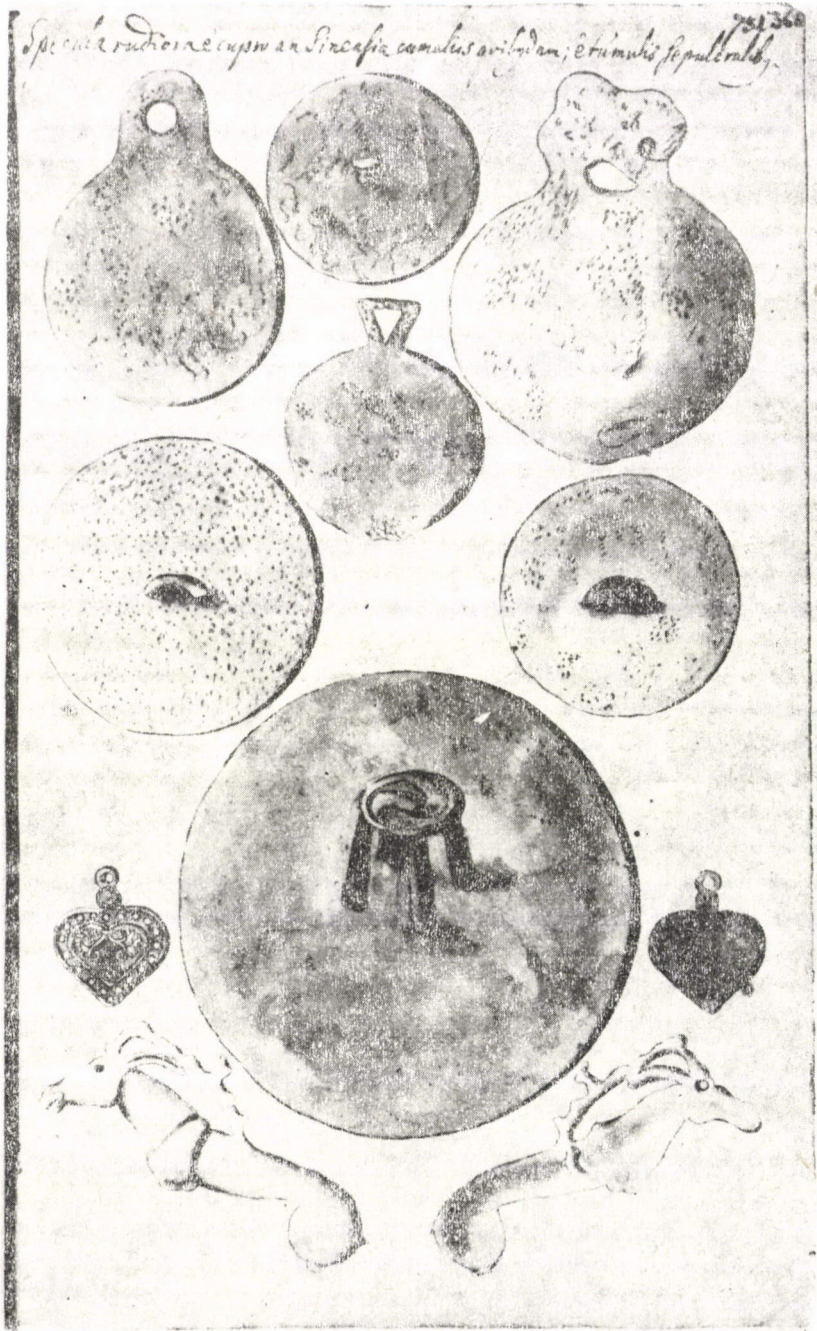


Abb. 13. Spiegel und eine Hirschfigur (zweiseitig abgebildet) der Tagarkultur



Abb. 14. Tierfiguren zumeist der Tagar-Kultur

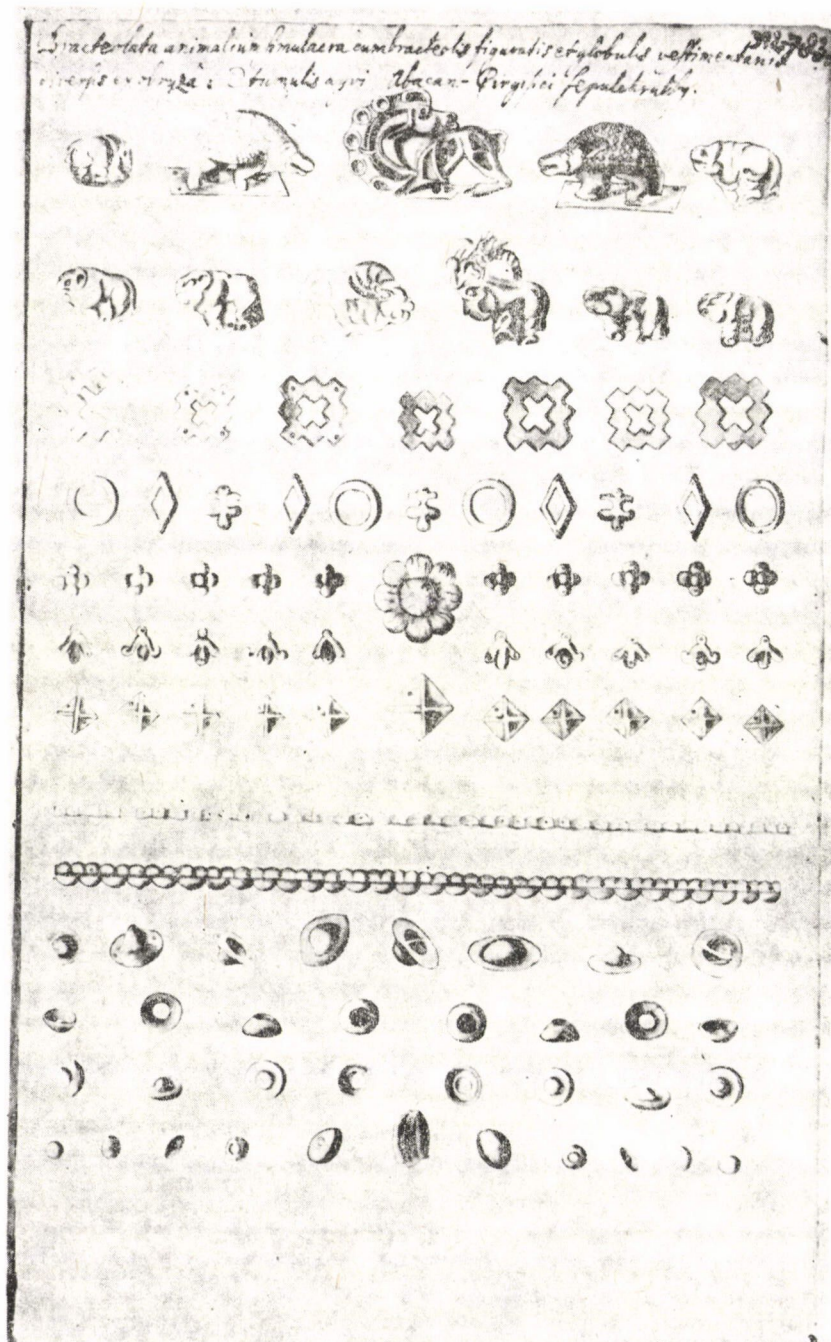


Abb. 15. Tierfiguren und Besatzstücke für Kleidung, Tagar-Kultur und alttürkisch

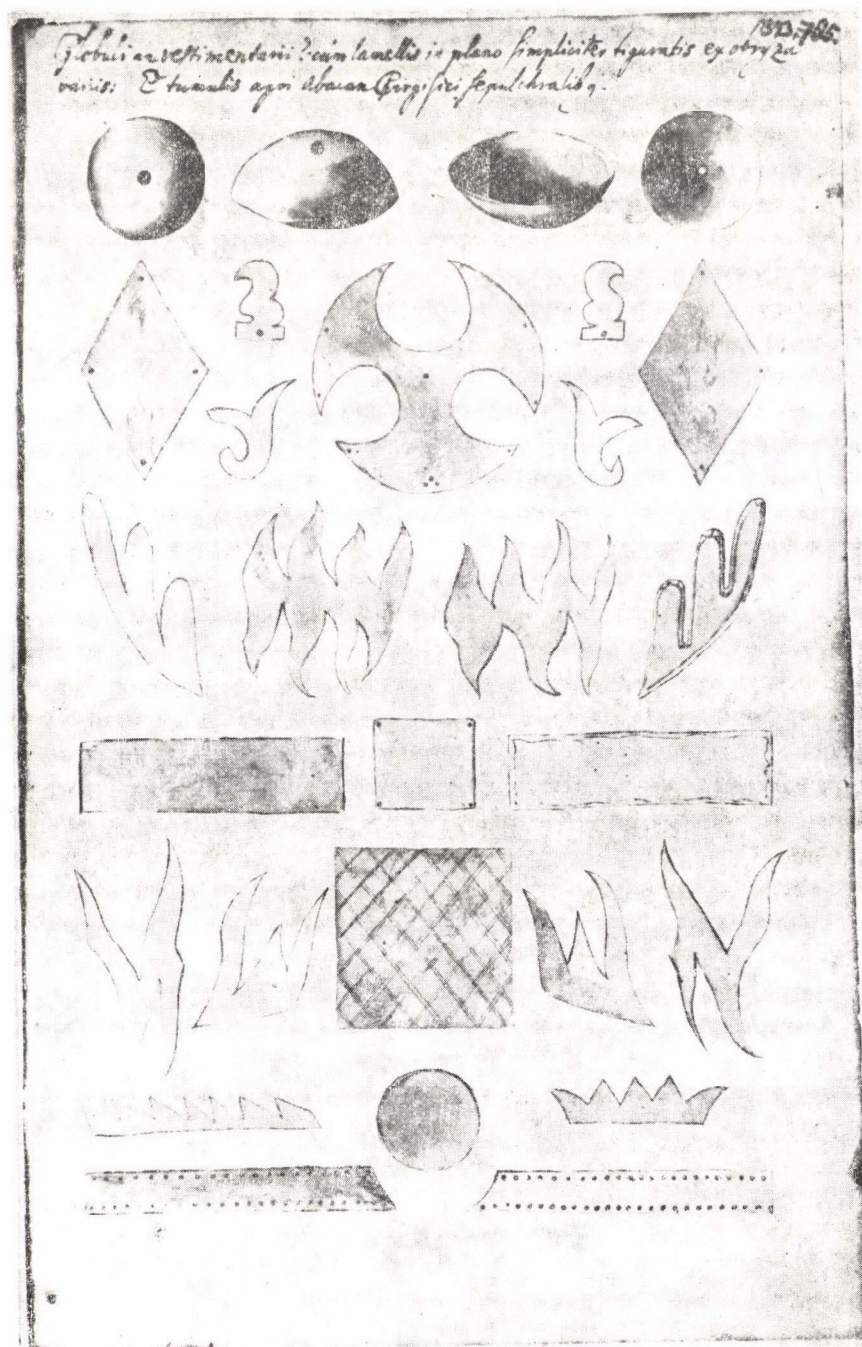


Abb. 16. Besatzstücke einer sakischen Krone (?)



Abb. 18. Hunnische Beschläge sowie Gürtelteile aus den Taschtyker Gräbern der Uibater Čaatasa, nach Kiselev, 1951, T. XXXVII

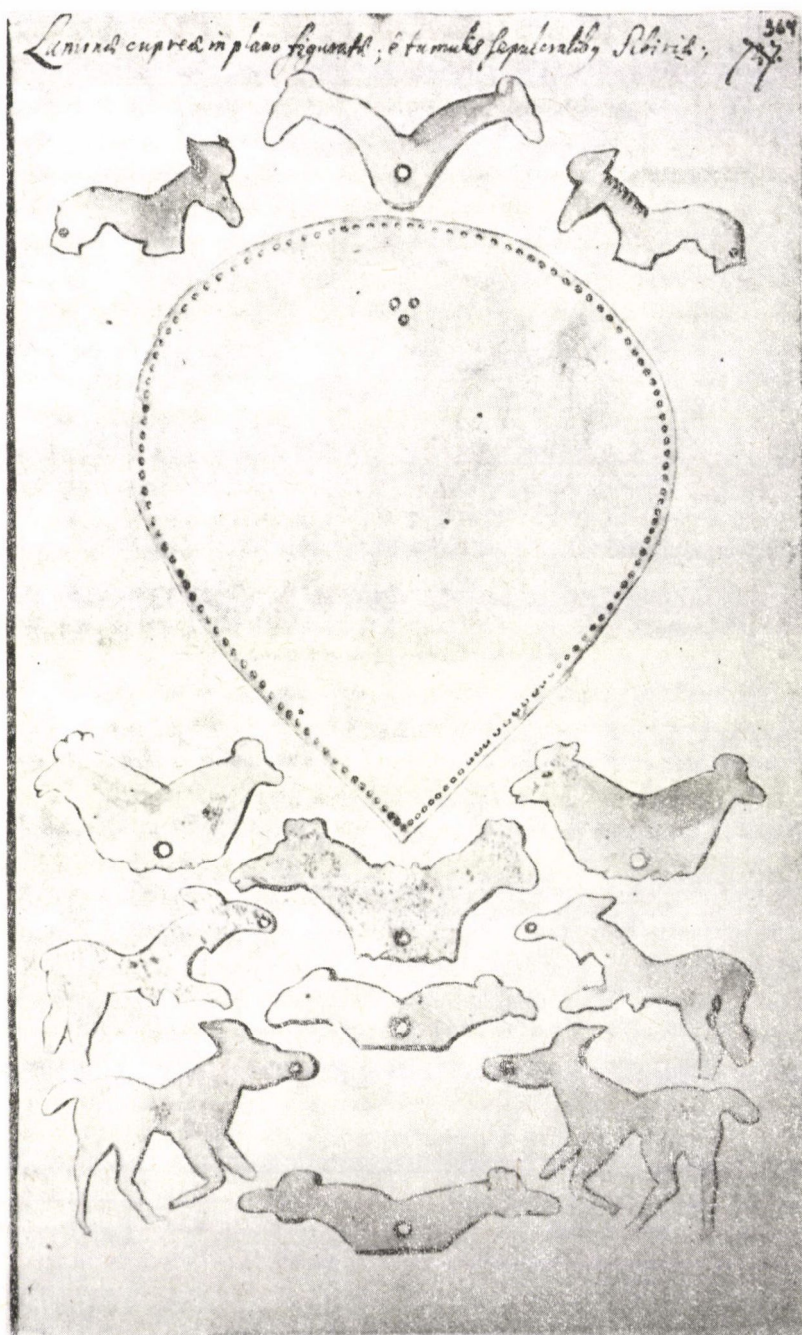


Abb. 19. Hunnische Beschlage



Abb. 20. Metallkessel und andere Gefäße der Nomadenkulturen



Abb. 21. Metallkessel und andere Gefäße der Nomadenkulturen

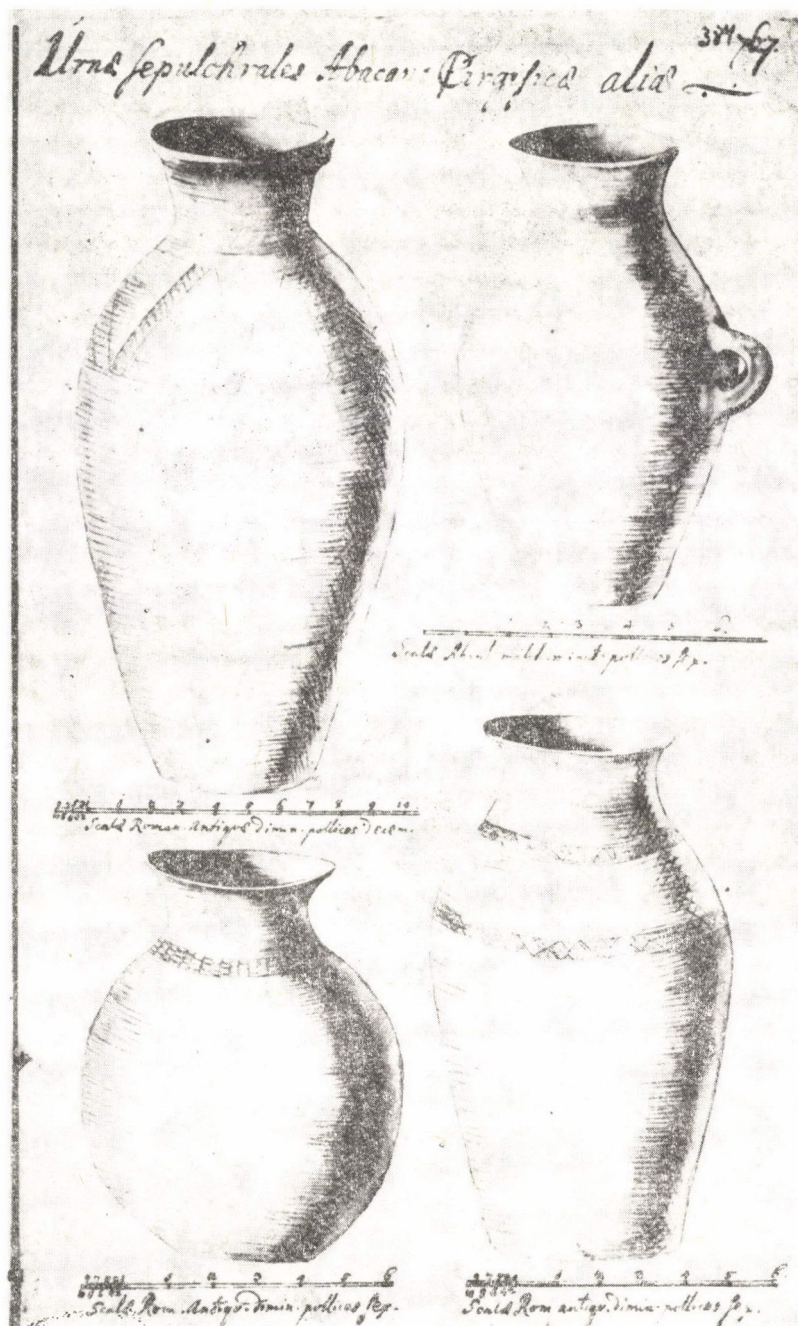


Abb. 22. Grabkeramik aus der Abakansteppe



Abb. 23. Grabkeramik aus der Abakansteppe

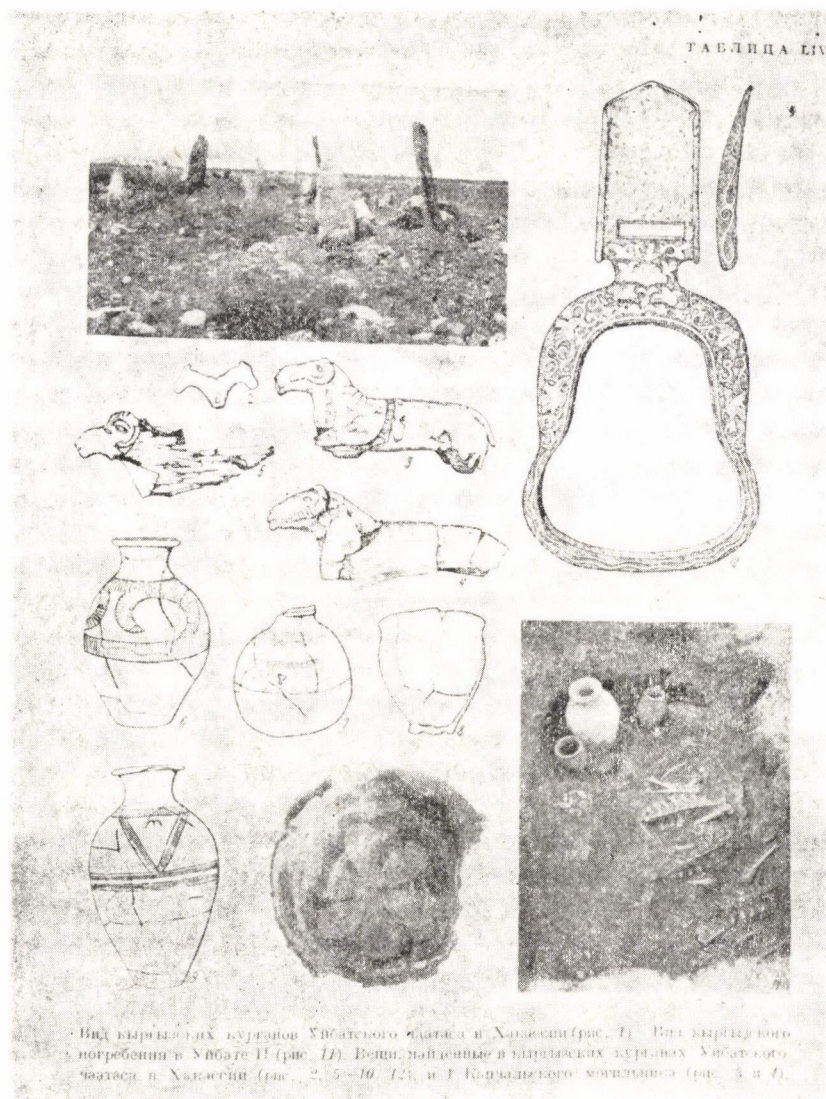


Abb. 24. Kirgisische Grabgefäße aus den Uibater-Čaatas-Gräbern, n. Kiselev, 1951, T. LIV

Die Darstellung einer Frau als Steinbild und auch die geneigte Haltung sprechen für eine Datierung in die Okunev-Kultur. Anzuschließen ist eventuell auch die nur in großen Umrissen erkennbar gewesene «Kurtujak»-Stele aus dem Gebiet des Barnaflusses.¹⁶

Unter den von Messerschmidt abgebildeten Metallfunden überwiegen Bronzen der Tagar-Kultur des 1. Jahrtausends v. u. Z. Leider lassen sich die Einzelstücke nicht im «Journal» nachweisen.

An einer Stelle des «Journals» erwähnt Messerschmidt unter dem Datum des 12. August 1722¹⁷ nach einem großen «Mal- oder Grenzstein» in der Nähe des Kicyk-Es' ein Gräberfeld: «Außer diesem waren hieselbst viel Mogilen oder alte Skythische Gräber, deren eines im Karree formieret, über 200 Schuh im Diagonal hielte. Auf jedem latere waren 5 große Felsensteine oder Platten, 4 Arschin breit, 3 1/2 Arschin hoch und 1/2 Arschin dicke, perpendikulär aufgerichtet und über und über mit Figuren — allerlei Tiere: Pferde, Bären, Hirsche, Rehe etc. — eines halben fingers tief bekritztelt, die dergleichen am Pis'mo-gora (Pisannyj kamen') zur Rechten des Tom-Stromes auch wahrgenommen und zur Zeichnung gebracht. Inwendig war das Grab mehr als 4 Mann tief aufgegraben und spoliieret. Weil also weder Schriften oder caractères noch sonst was Remarkables dabei, wollte sich mit der Dissinierung nicht vergebens aufhalten.»

Diese Bildwerke mit Hirschen und anderen Tieren könnten skythische Hirschsteine¹⁸ gewesen sein, doch ist ohne Zeichnung hier keine Verifizierung möglich. Auch Messerschmidts Zeichnung einer «Curturjack Davurica» könnte ein «Hirschstein» gewesen sein. Es handelt sich um die im «Journal» unter dem 14. September 1724 erwähnte Figur, die er nahe der chinesische Grenze am Buguturnor in der Argun Steppe auf dem Weg zum Dalai-nor fand. Er entdeckte «auf dieser Steppen zur Linken des Weges eine Statue in grauem Felsenstein, aber sehr umförmlich und rudiment gebildet mit dem Gesichte in Norden gekehret, auf deren Westseiten ein Mogil oder Grabhügel lage».¹⁹

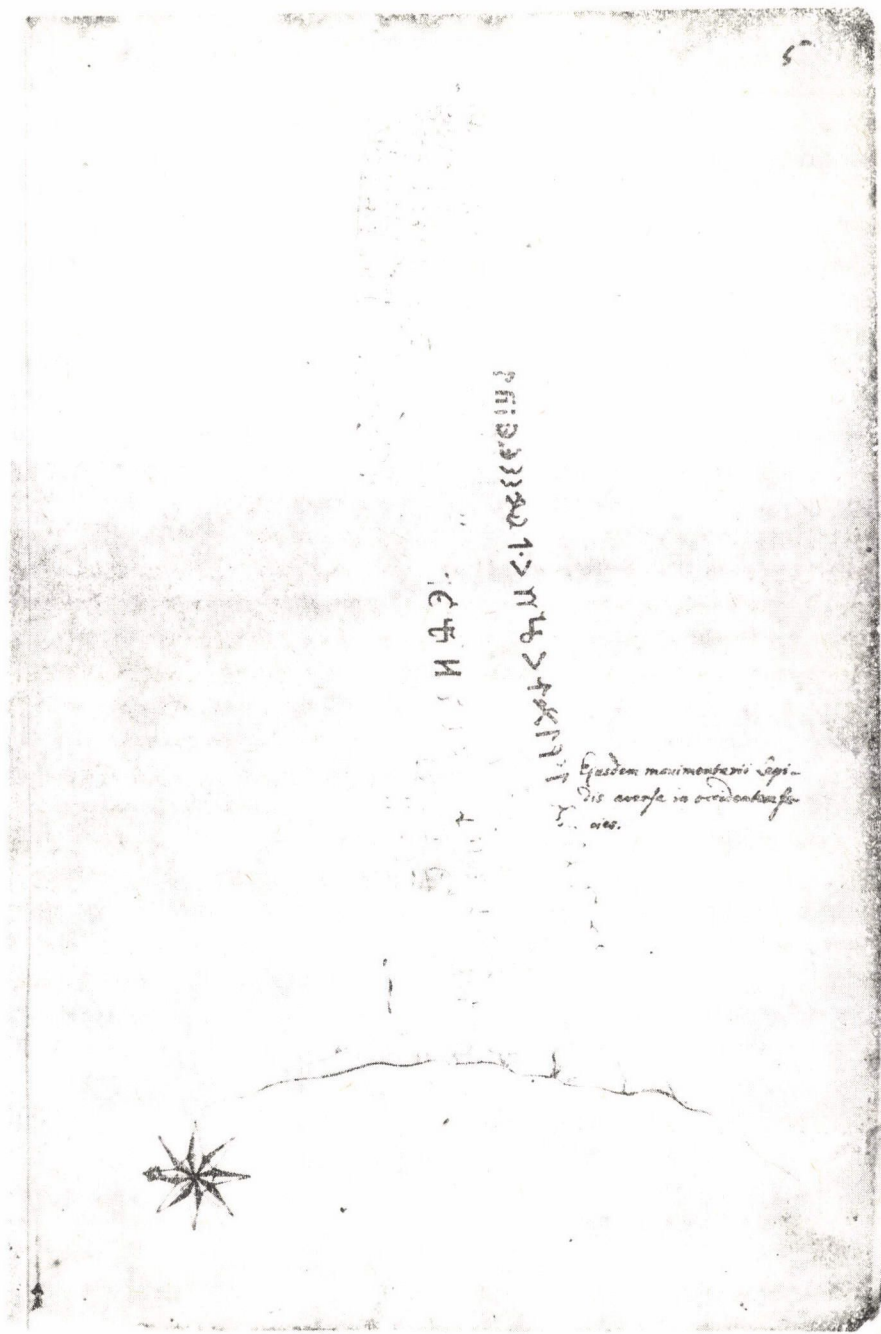
Der von den Saken getragenen Tagarkultur gehört ein großer Bestand der von Messerschmidt gezeichneten Bronzegeräte und Waffen, Dolche, Messer und Streitpickel an. Dieser in die Zeit zwischen 600 und 400 v. u. Z. gehörende Kultur Sibiriens sind auch zahlreiche Tierfiguren und Schmuckstücke zuzurechnen, die zum Besatz skythischer Prunkbekleidung gehört haben dürften. 28 Metallbeschläge dürften von einer Krone stammen. Unsicher ist die Datierung einiger Metallgefäße des Bestandes. Viele der abgebildeten Metallarbeiten stammen, wie Vergleichsstücke aus neueren Grabungen belegen, aus hunnischen

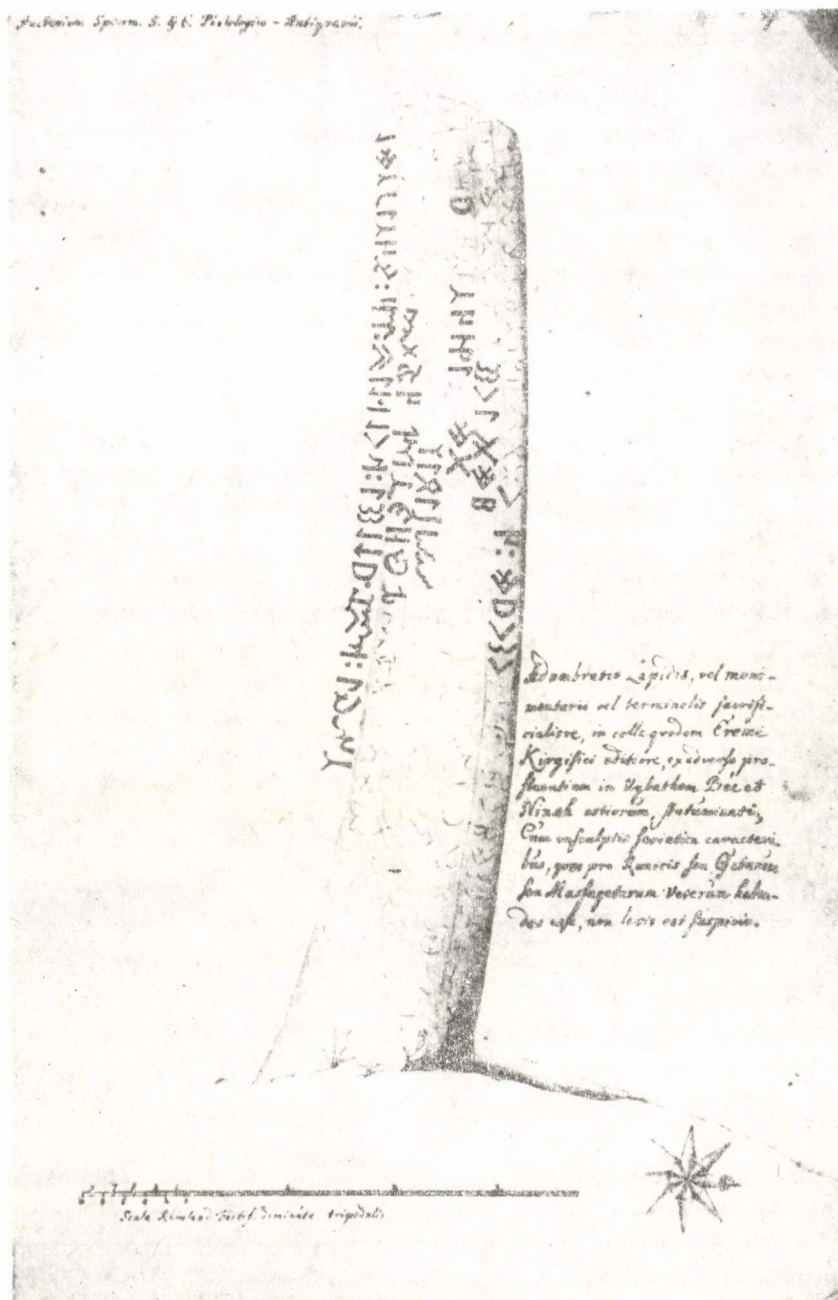
¹⁶ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 262–263.

¹⁷ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 295.

¹⁸ E. NOVGORODOVA: *Alte Kunst der Mongolei*. Leipzig 1980, Abb. 95–115.

¹⁹ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 291.





26

Abb. 25. und 26. Alttürkische Stele aus der Beja-Steppe

Gräbern (3.—2. Jahrhundert v. u. Z), desgleichen zumindest ein Teil der «Urnen» aus der Akaban-Steppe.

Sehr reich vertreten sind in Messerschmidts Materialien die Perioden der türkischen Kachanate und der kirgisischen Suprematie.

Eindeutig ist dies vor allem bei den von Messerschmidt als erstem Europäer dokumentierten türkischen Runeninschriften. Die größte Inschrift trägt eine leicht gekrümmte Stele. Die Zeichnung trägt einen Maßstab im Rheinischen Fuß (1 Rheinländischer Fuß = 313,8535 mm). Angegeben sind ca. 7,5 Fuß, d. h. c. 2,35 m. Die Zeichnung gibt nur jenen Teil der Inschrift an, den der Zeichner deutlich zu erkennen glaubte. Weitere Schriftzeichen sind nur angedeutet. Die Beischrift lokalisiert den Stein in die Steppe von Deja nahe des Ninah-Flusses (Abb. 25).

Eigenartig ist ein am Tes' gefundenes Standbild, das im «Journal» am 24. Januar 1722 erwähnt ist und in der Abbildung beider Seiten dokumentiert ist.²⁰ Bei Messerschmidt heißt es: «Inmitten dieser Gräber, welche wie ein Zirkel in der Runde gingen, stand dieser Stein, ohngefähr 11/2 Werst auf jener Seite des Tes'-Stromes, den sie umb 1 Uhr vorher passieret hatten. Karl Schulman setzte sich nieder und zeichnete also sofort den Stein ab, welches eine Figur eines alten Kerls war mit einem Knebelbart, auf dessen Rücken (womit er gegen Westen gekehret) einige Buchstaben standen, die aber meist ausgelöscht waren».

Problematischer ist die ungewöhnliche Inschrift auf der Figur, die einmalig zu sein scheint. In der Zeichnung ist die Form der Figur eigenartig «brettförmig», anscheinend vom Zeichner übertrieben. Vielleicht ist die Runeninschrift nachträglich auf die Grabplastik aufgetragen worden. Eine weitere alttürkische Runeninschrift findet sich auf einem Fragment eines chinesischen Spiegels, das von Strahlenberg u. a. abgebildet wurde. Lubo-Lesničenko²¹ las die Umschrift als «Spiegel des Kend Aruk Beg».

Eine typische alttürkische Grabstatue ist in zwei gezeichneten Versionen erhalten. In der Beischrift wird sie als Cosenkish-«Statua sinensis heroica» bezeichnet und die Berge zwischen dem Kara- und dem Ack-Njus-Fluß lokalisiert. Als Größe wird in einem Maßstab mit Angaben nach altrömischen Fuß (1 Fuß = 297, 587 mm), ca. 5,5 Fuß (d. h. ca 1,5 m) bestimmt.

Zwei Tafeln der «Curiosa Sibiriae» enthalten eine Fülle alttürkischer Gürtelbechläge, Gürtelzungen, Schnallen und Anhänger mit einem Dekor im typischen Rankenornament (Abb. 30 f.) wie sie auch aus dem Kurganen bei dem Dorf Kuraj im Altai bekannt sind. Auch die nach Europa abgezogenen Awaren haben ähnliche Arbeiten hinterlassen, unter denen sich direkte Parallelen zu den Messerschmidt-Materialien finden.

²⁰ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 174.

²¹ E. J. LUBO-LESNIČENKO: *Imported mirrors in the Minussinsk Basin*. In: *Artibus Asiae*, Bd. XXXV, 1—2. Ascona 1973, S. 34.



Abb. 27. Alttürkische Grabstele mit Inschrift von Tes'



Abb. 28. Alttürkische Grabfigur vom Aek-Ujus

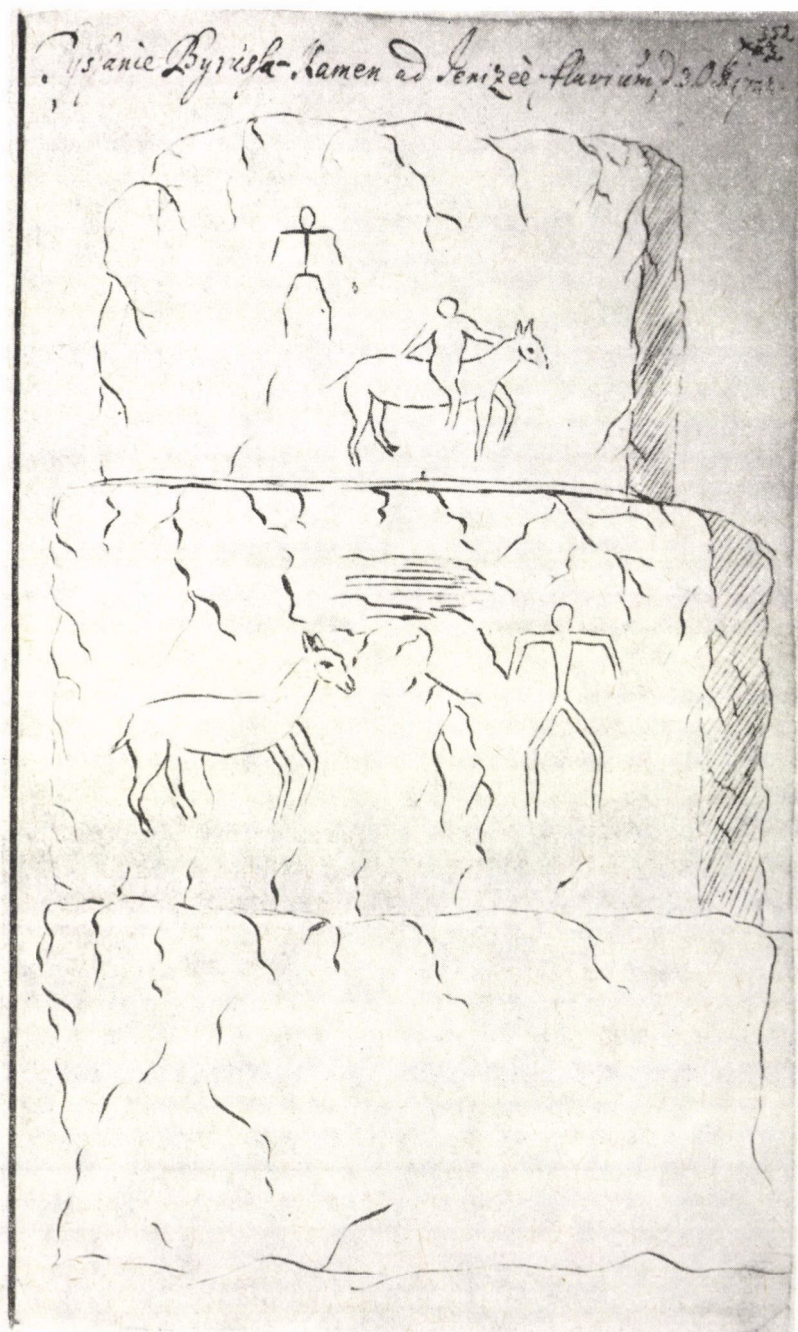


Abb. 29. Stele vom Jenisei-Ufer



Abb. 30. Alttürkische Gürtelteile und Beschläge, sowie Anhänger



Abb. 31. Alttürkische Gürtelteile und Beschläge, sowie Anhänger

Vielleicht den Jenissei-Kirgisen des 8.—10. Jahrhunderts zuzuweisen sind herzförmige Anhänger mit eingearbeiteten Glöckchen oder auch Masken. Letztere entsprechen Vergleichstücken aus dem Hortfund von Tjuchtjat am Fluß Kazyr (Minussinsker Talkessel).

Fragwürdig ist ein mit zum Teil lesbaren arabischen Namen versehenes eiförmiges Objekt (s. Abb. 36) das auf beiden Seiten figurativen Dekor zeigt. Es scheint sich um primitive Abwandlungen christlicher Vorbilder zu handeln. Die unten abgebildete Seite könnte von einem Christus mit Buch und Grußgestus abgeleitet sein — und das zweite Bild wäre vielleicht als ein Erzengel zu erklären. Eine Aussage zur Zeitstellung ist kaum möglich, da dem Verfasser keine Parallelen bekannt sind. Auch von Strahlenberg dachte an christliche Vorbilder.

Zum Messerschmidtschen Bestand gehörte auch eine sogdische Silber- tasse mit kanneliertem Körper und zwei Köpfen bärtiger Männer am Griff. In den «Curiosa Sibiriae» findet sich zu ihrem Bild der Vermerk, daß sie aus den Abakan-Steppen stamme und das Datum Mai 1722. Da sich Messerschmidt laut «Journal» in jenem Monat in Tomsk aufhielt, dürfte er sie dort gekauft haben. Zentralasiatischer Herkunft hingegen scheint ein Metallgefäß gewesen zu sein, für das die «Curiosa Sibiriae» «aurichalcos» (Goldkupfer) angeben — vielleicht ist damit eine Kupfergoldlegierung oder ein vergoldetes Kupfergefäß gemeint. Ein umlaufender Fries zeigt sechs Nomadenreiter auf der Jagd. Die Pferde und Reiter bewegen sich mit Ziegen, Schafen und verschiedenen Vögeln vor einer weiten Grasebene, in die Theaterdekorationen gleichende Berge gesetzt sind. Das Gefäß dürfte der Zeit der türkischen Kaghanate (7.—8. Jahrhundert) zuzurechnen sein und wäre somit ein einmaliges Stück, dessen Dekor auch für die Geschichte der zentralasiatischen Malerei wesentlich ist.

Zu den nicht sicher zu datierenden Denkmälern gehören drei Bilder vom Tuba-Strom, die Messerschmidt in Krasnojarsk auf dem Markt liegend vorfand. Zwei stellen anscheinend Löwen (oder Tiger) und das dritte einen Widder dar. Die Größen sind mit zwei, drei und vier Fuß (rheinländischem Fuß = 313,8535 mm) angegeben, d. h. ca. 0,6, 0,9 und 1,2 m in der Länge. Widderfiguren sind in frühtürkischer Zeit als Grabsteine zu belegen, sehen aber in der Regel anders aus. Die beiden «Katzen» könnten chinesische Wächterfiguren von Grabanlagen folgen, desgleichen der Widder.

Unter den chinesischen Importen fallen besonders die Spiegel auf. Der erste gehört zu den Spiegeln mit achteckiger Binnenzeichnung und eingeschriebenen Kreis, den «Spiegeln der Ewigkeit». Der zweite hat ein rotierendes Kreismotiv als Hauptzier neben der Inschrift. Er gehört zu den Spiegeln im Stil der «Vier-Euter-Spiegel» der Östlichen Han. Zwei komplette Spiegel und zwei Fragmente sind der T'ang-Zeit zuzuweisen. Das letztere Fragment trägt die oben zitierte türkische Runeninschrift. In den «Curiosa Sibiriae» ist der Spiegel zeichnerisch rekonstruiert.

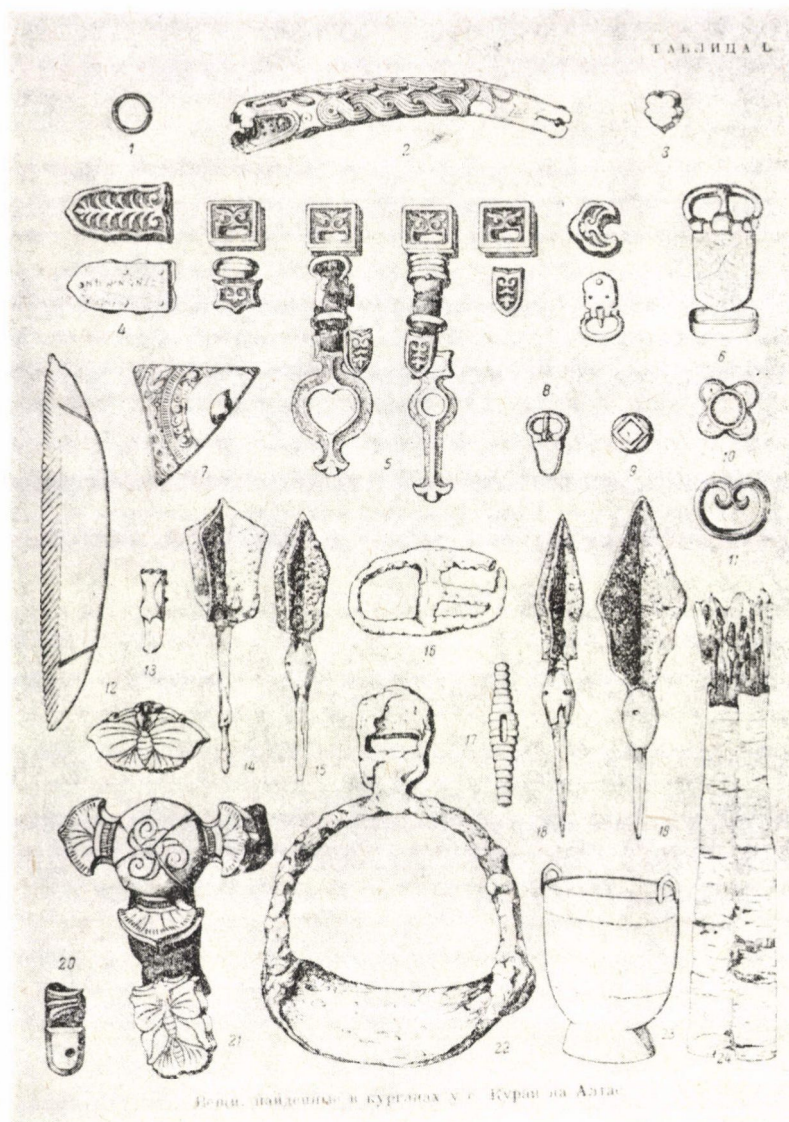


Abb. 32. Alttürkische Beschläge und Waffen aus den Kurganen am Kuraj-Fluß in Altai
n. Kiselev, 1951, T. I

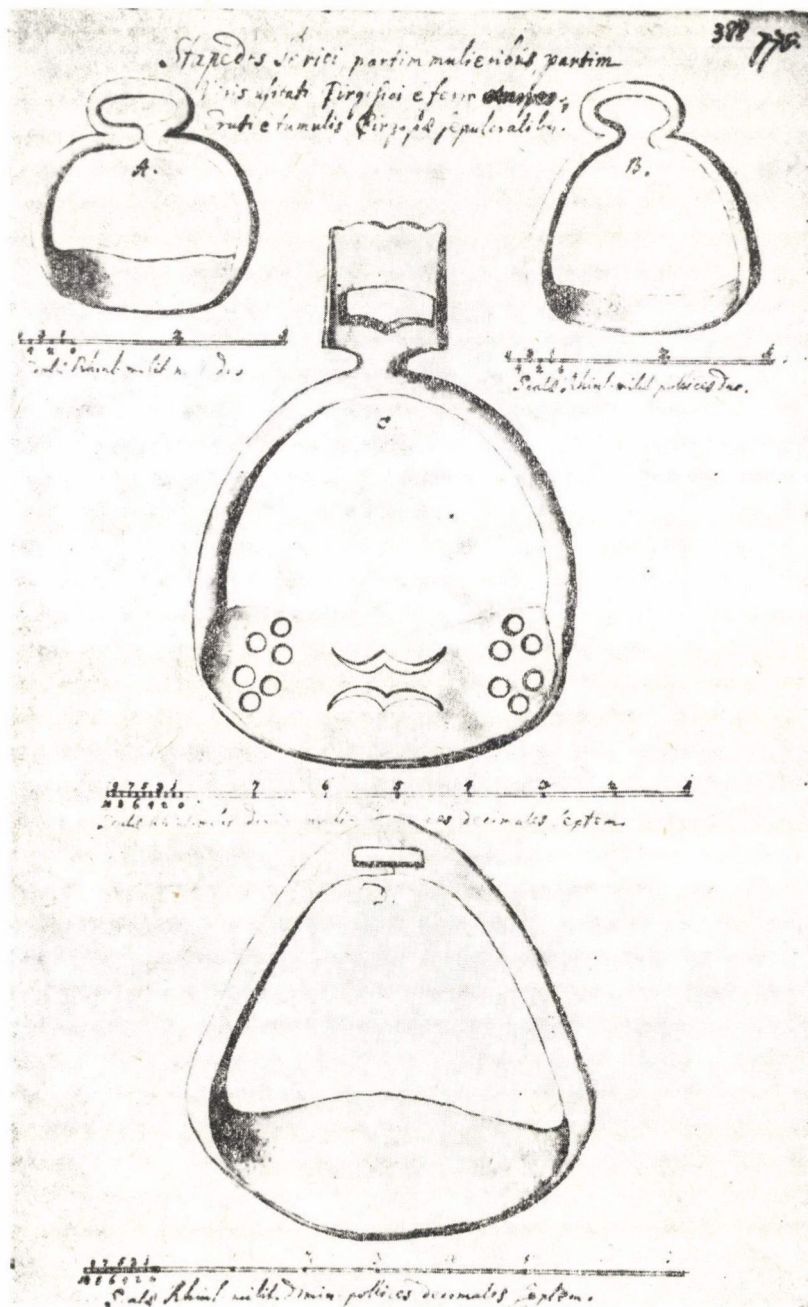


Abb. 33. Kirgisische Steigbügel

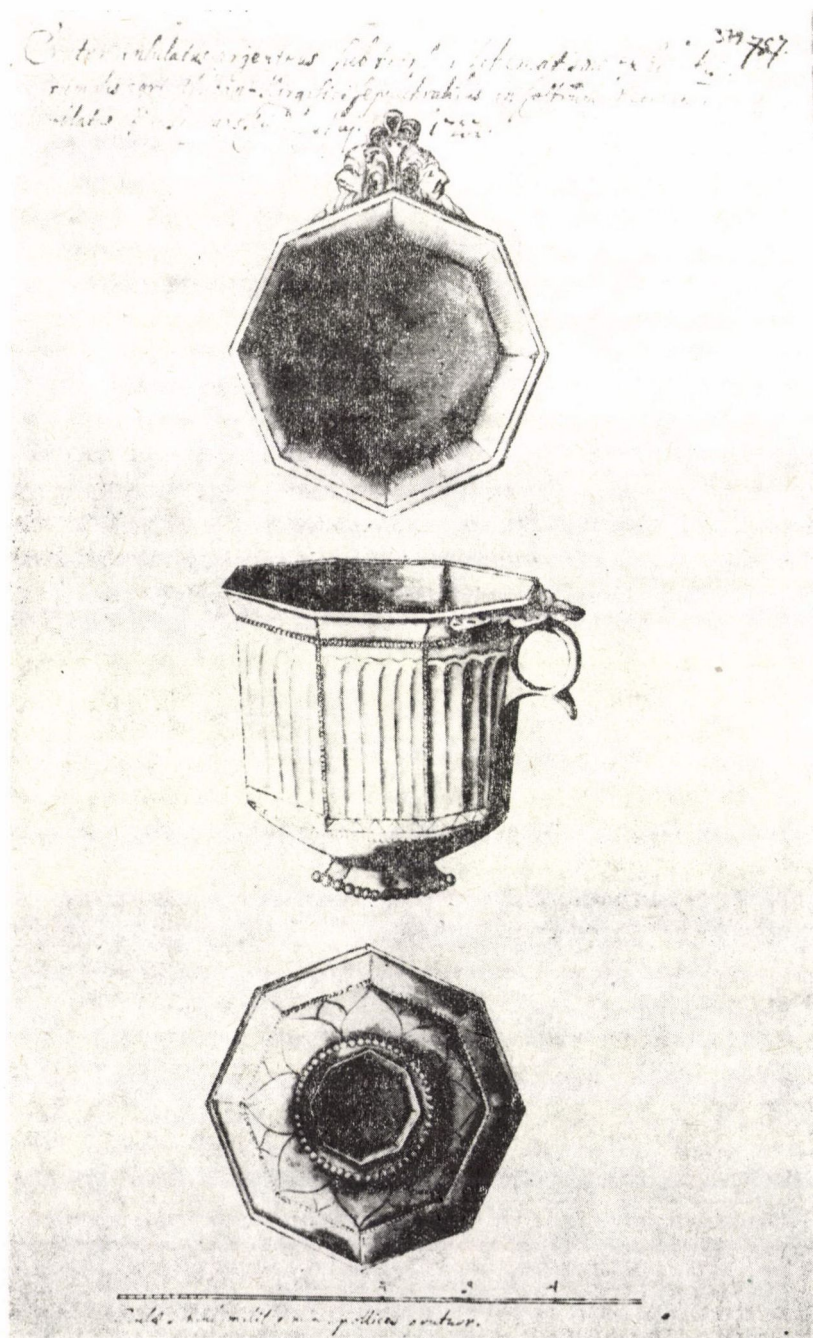


Abb. 34. Sogdische Silbertasse, 7. Jahrhundert

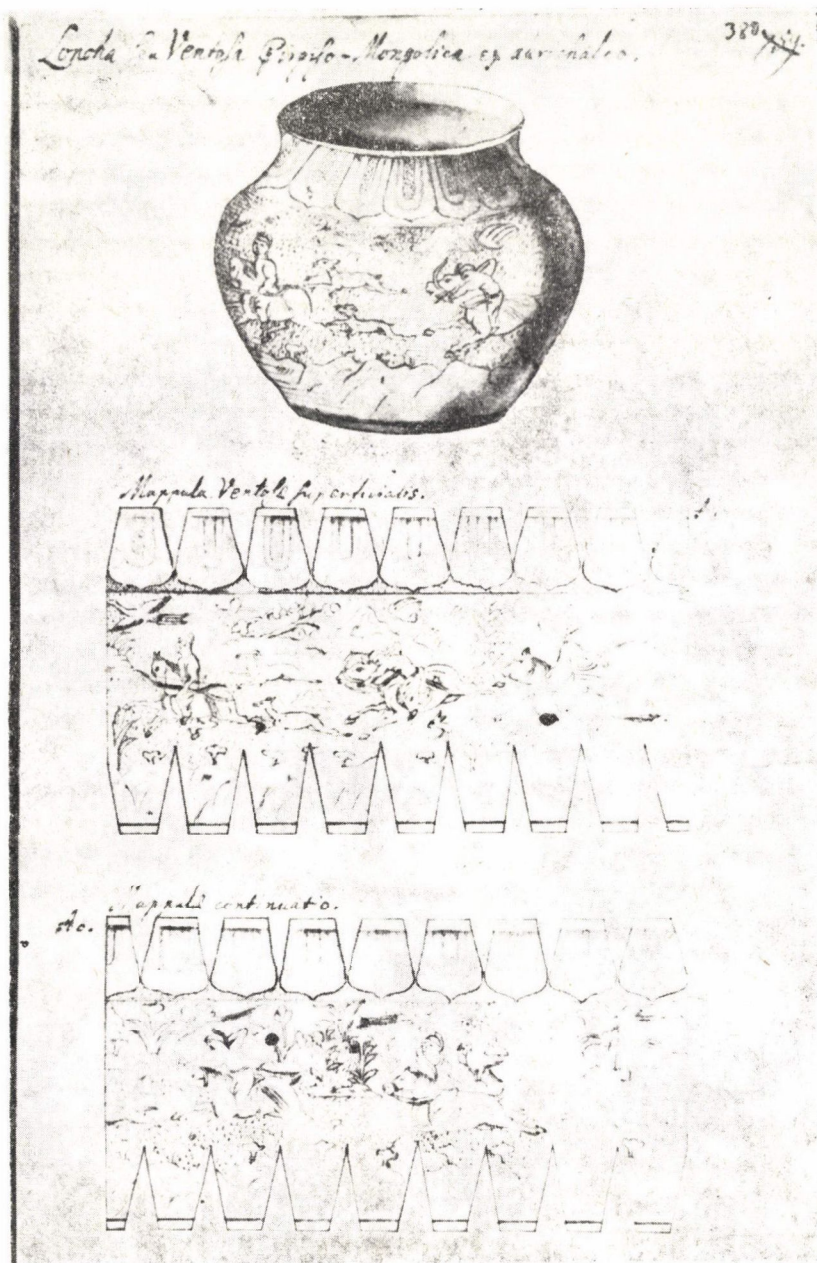


Abb. 35. Gold-Kupfer-Gefäß uighurischer(?) Herkunft, 7.—8. Jahrhundert

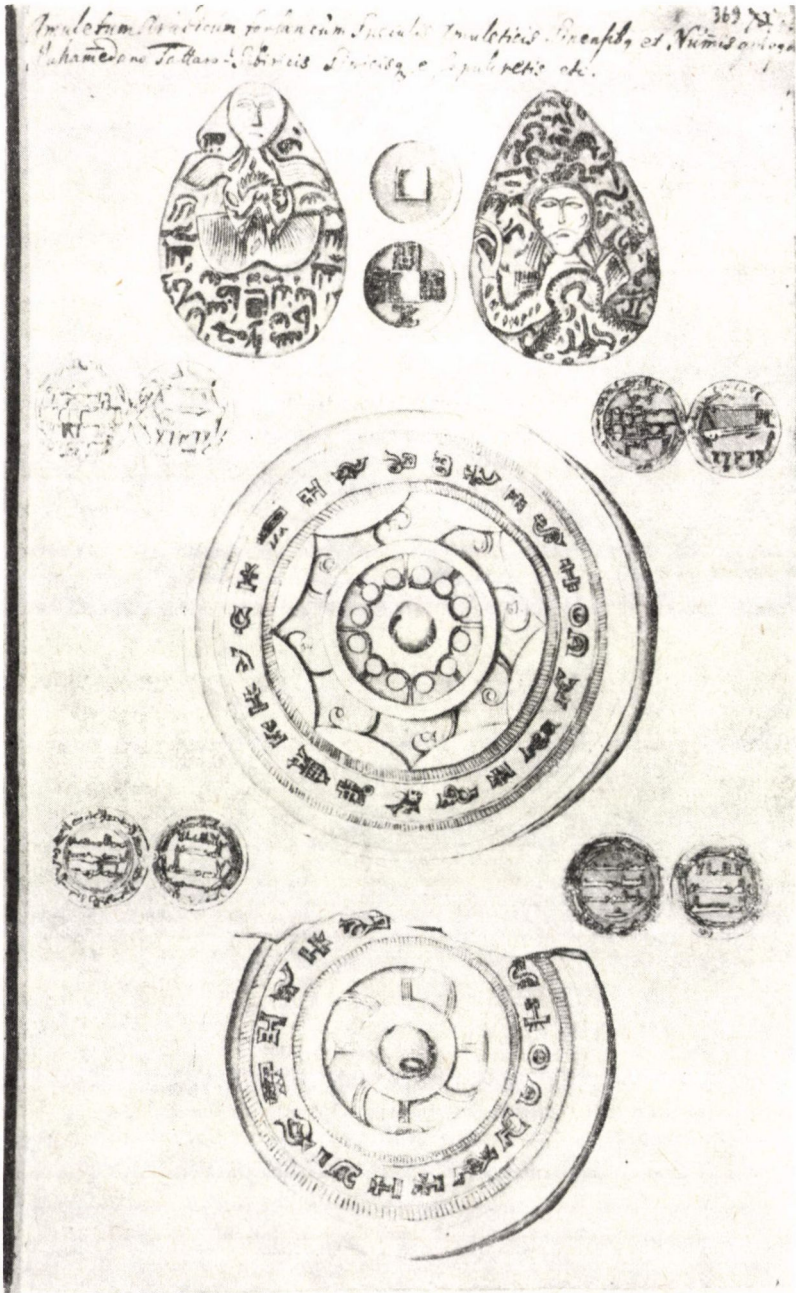


Abb. 36. Arabisch-christliches Amulett (oben zweiseitig abgebildet), dazwischen eine chinesische Münze der Kaiyuan-Regierungsperiode (713–741), zu beiden Seiten je 2 abbasidische Silberdenare, dazwischen 2 chinesische Spiegel der Hanzeit oben: «Spiegel der Ewigkeit» unten: «Vier-Euter-Spiegel»

Das zweite Fragment (Abb. 37) zeigt Phönix und Kilin. Die vollständigen Spiegel gehören zu den nicht seltenen T'ang-Spiegeln mit reichem Wein- und Tierdekor. Chinesischen Ursprungs ist weiterhin eine Münze der Kaiyuan-Regierungsperiode (713–741), vielleicht einige Vogelfiguren, die der T'ang-Kunst zugehören könnten, falls sie überhaupt chinesisch sind. Mit der allerdings für ihre zentralasiatischen Tendenzen bekannten T'ang-Kunst ist eventuell auch ein Kupferplättchen in Gestalt eines Baumblattes mit einem Eichhörnchen in aufgerichteter Stellung zu verbinden. Messerschmidt erwähnt den Ankauf im «Journal» unter dem Datum vom 19. September 1722²² und gibt ein Gewicht von 97,5 gr. an. Jedoch wäre es angesichts der unbestreitbaren zentralasiatischen Elemente der T'ang-Kunst denkbar, daß dieses Plättchen einen Rest der wenig bekannten Uighuren-Kunst darstellt. Angeschlossen sei eine Bronze (?)-Figur, die Messerschmidt als eine Darstellung des Dalai-Lama beschrieb, die nach H. Plaeschke als «Dhyani-Buddha Amitabha» anzusehen ist. Wahrscheinlich war die Plastik erst kurze Zeit vor Messerschmidts Reise aus Tiber importiert worden.

Nicht in Abbildungen liegt ein unter dem 17. April 1725 erwähntes Relief (oder «japanisches Idol») vor.²³

Relativ selten sind Importe aus islamischen Bereichen. Schon wiederholt publiziert wurde der seldschukische Spiegel des 11.–12. Jahrhunderts mit arabischer Umschrift aus dem Gebiet des Dorfes Samarova (Abb. 41). Weniger bekannt ist der mit einem hochdekorativen Ranken- und Blumenmuster versehene Spiegel gleichfalls seldschukischer Herkunft.

Vielleicht eine zentralasiatische Imitation einer Seldschukenarbeit zeigt eine Sphinx in einem Kreisband aus hängenden Dreiecken. Unsicher ist die Zuweisung für eine Vogeldarstellung auf einer runden Platte. Auch sie erinnert an seldschukische Keramiken, vor allem an astrologisch deutbare Schalenrondells. Vier Silbermünzen sind Denare der frühen Abbasidenzeit.

Unter den kleinen Schmuck- und Beschlagblechen befinden sich mehrere mit Löwendarstellungen — und bei einigen von ihnen läuft der Schwanz in höchst charakteristischer Weise in einseitige Palmetten aus und wird unter dem einen Bein hervorgezogen und über den Rücken erhoben. Parallelen dazu lassen sich auf seldschukischen Metallarbeiten nachweisen.

Unter den Zeichnungen Messerschmidts befinden sich die Darstellungen zweier überaus erstaunlicher Gegenstände — zweier «Bronzen», als Material wird Erz angegeben, die nach ihrem Stil aus Europa stammen müssen und an das Ende des 12. oder in das frühe 13. Jahrhundert zu datieren sind.

²² MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 1, S. 320.

²³ MESSERSCHMIDT: *Forschungsreise*. Bd. 4, S. 58.



Abb. 37. Spiegel der T'ang-Zeit (Fragment)

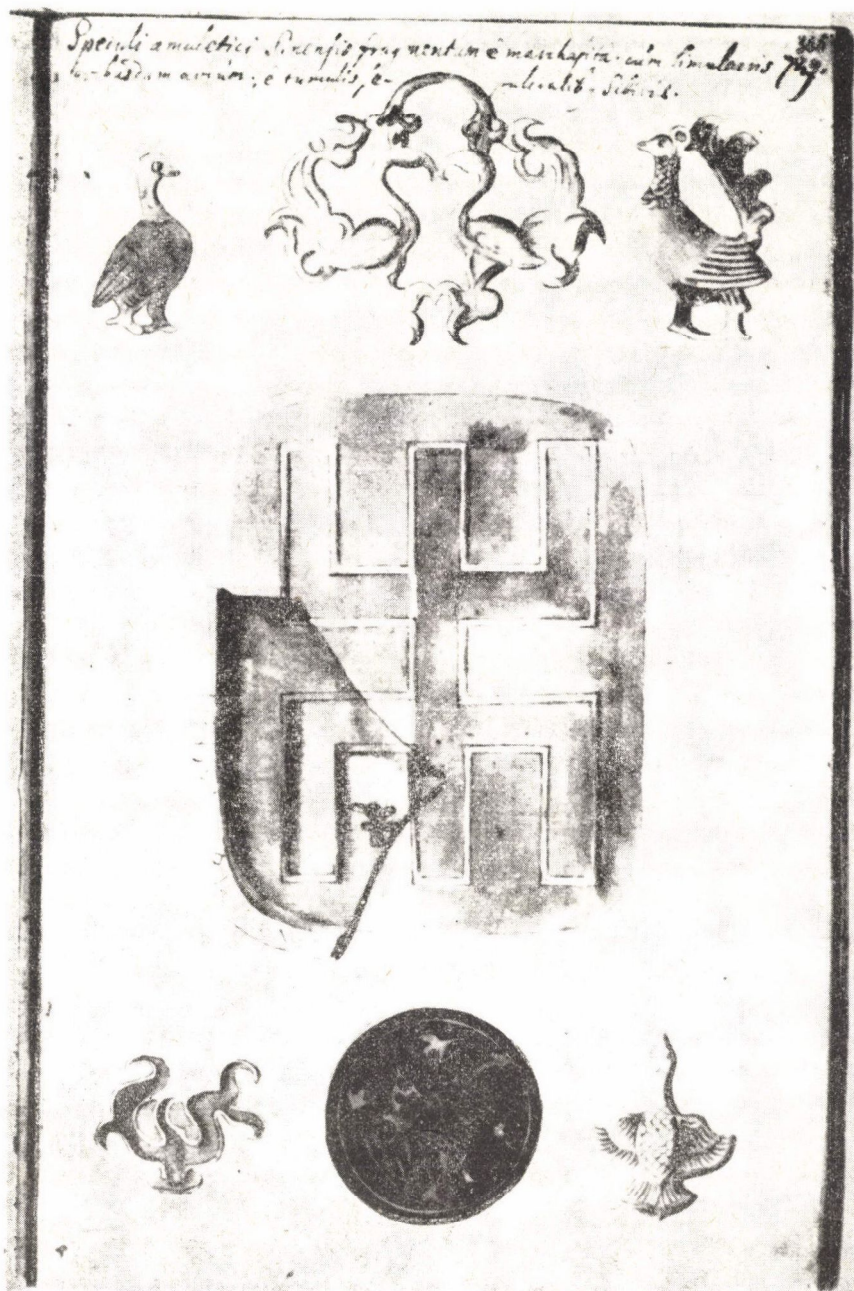


Abb. 38. Spiegelfragment der T'ang-Zeit mit türkischer Inschrift, fünf schwer lokalisierbare Tierfiguren und eine seldschukische (?) Platte

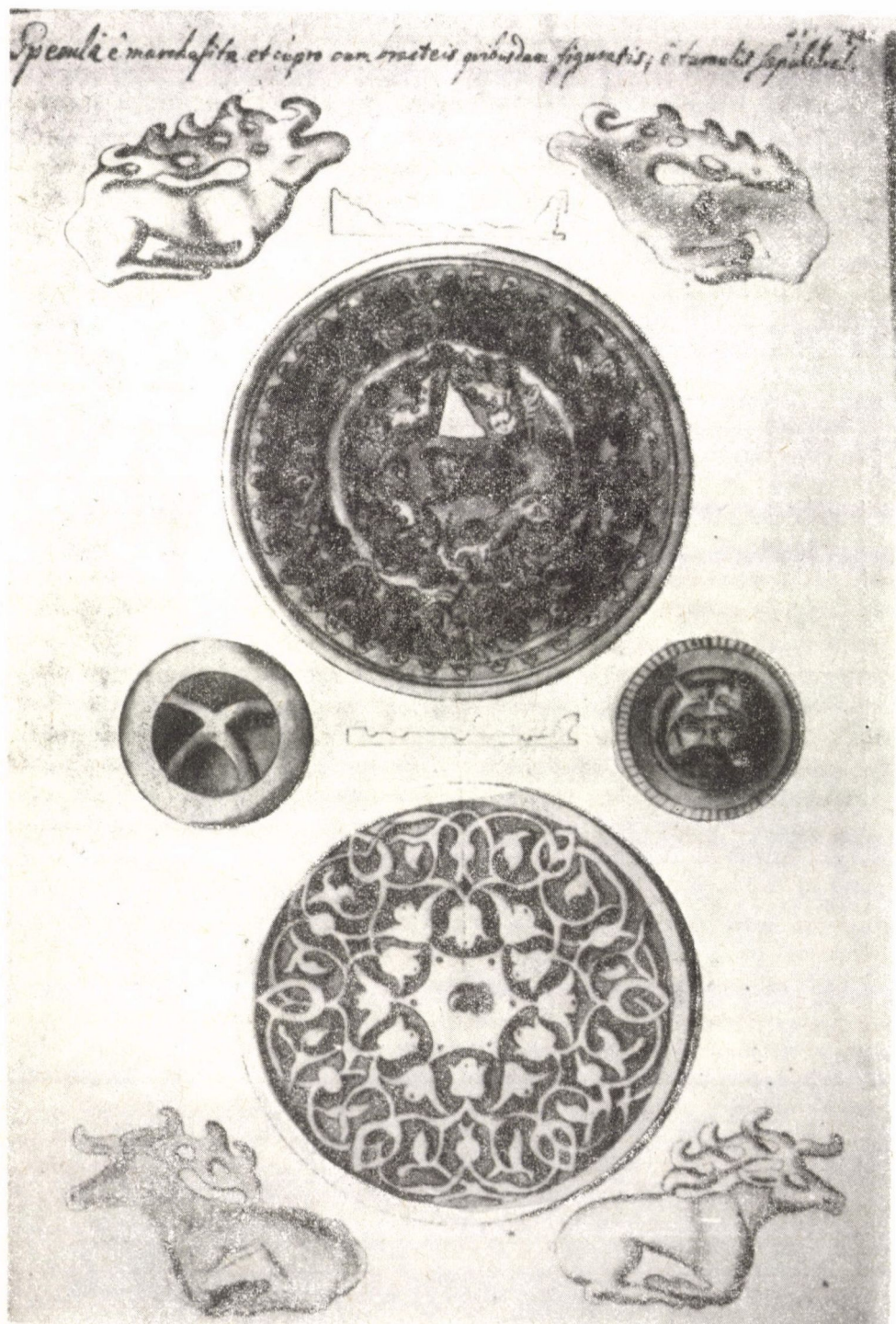


Abb. 39. Ein Spiegel der T'ang-Zeit, (oben) ein Spiegel der Seldschuken, 2 sakische Hirschfiguren und eine sarmatische (?) Phalera

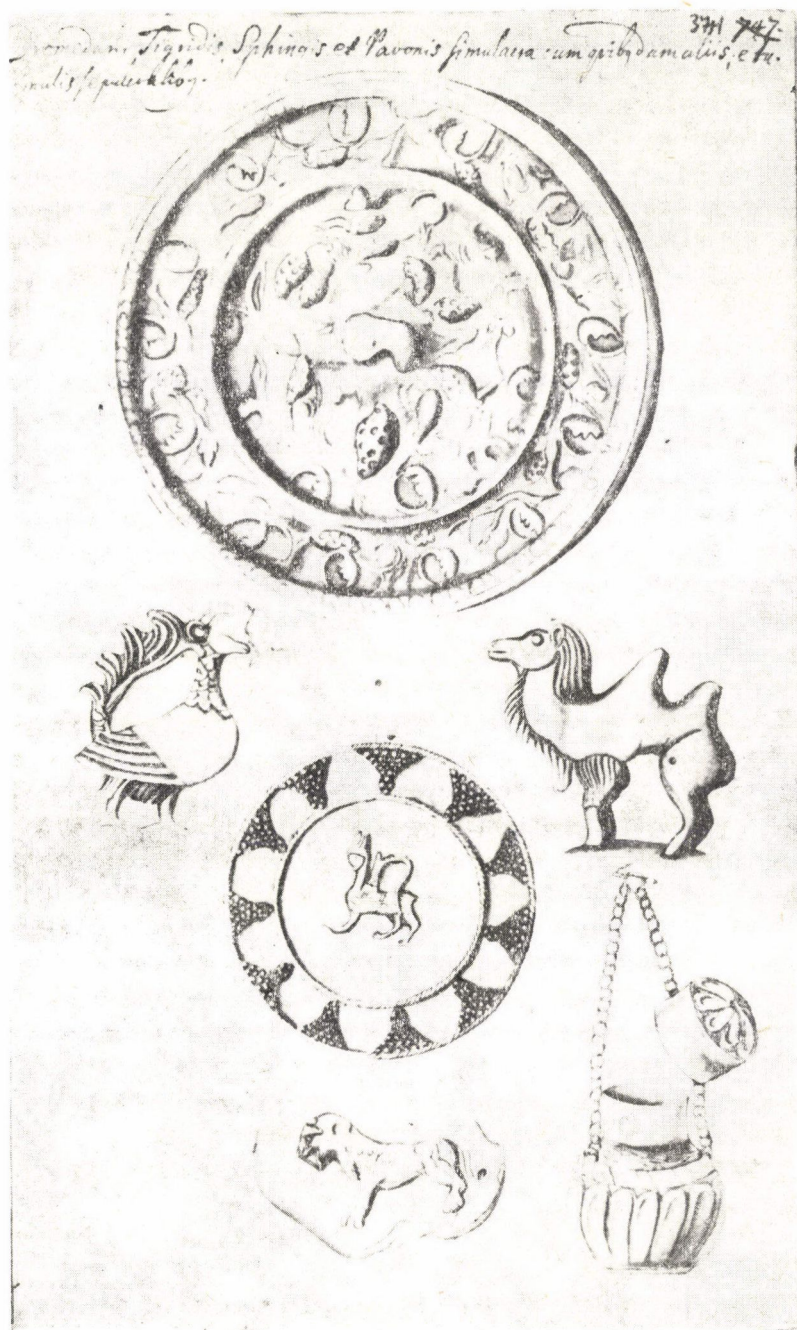


Abb. 40. T'ang-Spiegel, seldschukischer Spiegel, sakische Kamelfigur und sakisches Anhängergefäß, eine Platte und eine Tierfigur



Abb. 41. Seldschukischer Spiegel mit arabischer Umschrift

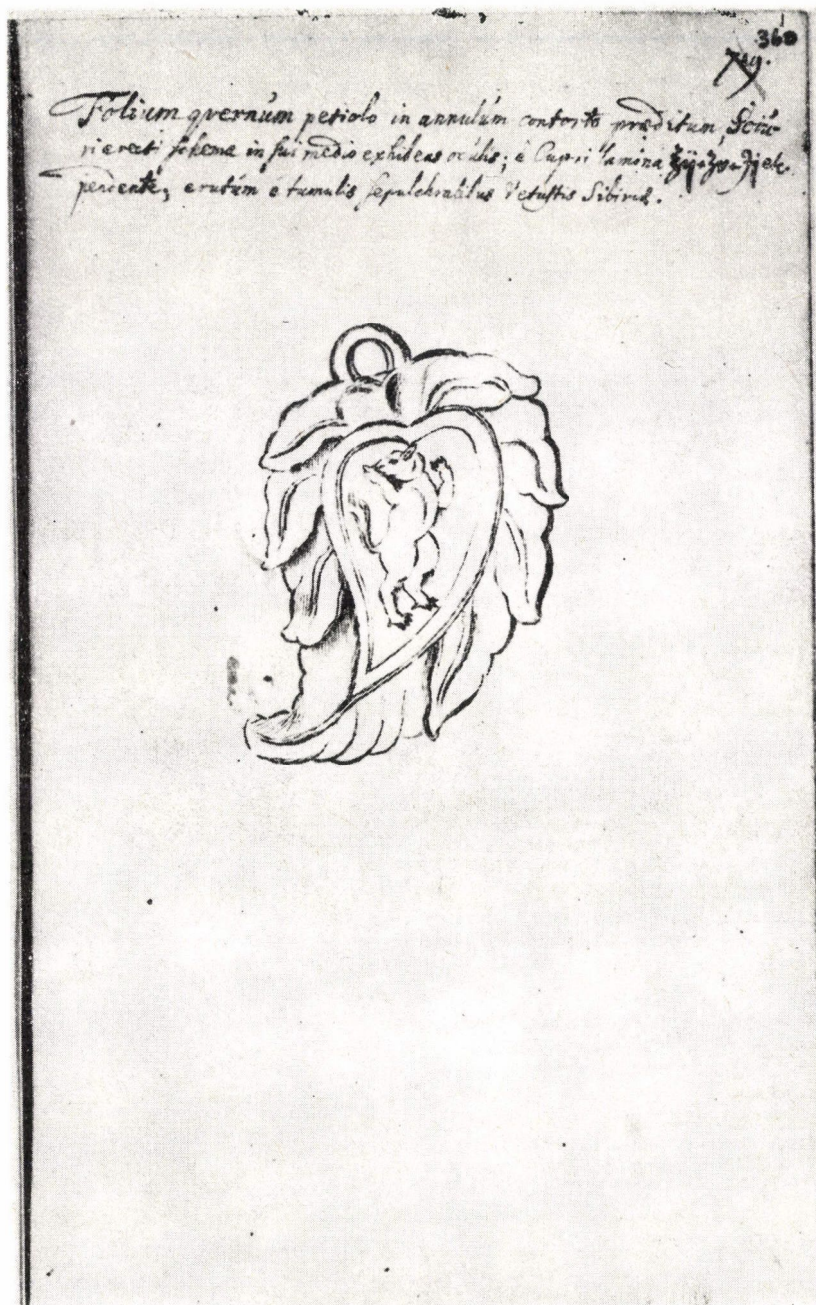


Abb. 42. Uighurischer (?) Anhänger

Das eine ist die hohle Figur eines auf einem Knie ruhenden Mannes (Abb. 43), der in der Rechten eine an ein romanisches Aquamanile erinnernde Löwenfigur hält. Die Linke ist abgebrochen. Ein ausdrucksstarkes Gesicht kontrastiert merklich mit dem schlichten Gewand. Die Haare fallen lang herab, und auf der Rückseite ist ein schlangenförmiger Henkel zu erkennen (er veranlaßte offenbar Messerschmidt, die Figur auf der Zeichnung als «Guttus» (Krug) zu bezeichnen). Auf dem Kopf ist ein unregelmäßiges Loch und von hinten ein aufgelegtes Band zu erkennen. An der Figur spricht nichts gegen eine Datierung in die Zeit um 1200. Leider fehlt jegliche Größenangabe, so daß der Versuch, den ursprünglichen Verwendungszweck zu erkennen, spekulativ bleiben muß. Vergleichbar ist es der Trägerfigur von einem Taufbecken von der Art des Hildesheimer Meisterwerks von 1220, das von vier die Paradiesströme verkörpernden Männern getragen wird. Bärtig ist dort Physon, der eine Kanne (als Symbol der Quelle) hält.²⁴ Sollte hier das Aquamanile den Krug ersetzen?

Otto von Falke²⁵ führt den von ihm als «Gießgefäß» bestimmten Gegenstand auf die Taufbeckenwerkstatt in Hildesheim zurück, zumal er die Vergleichsstücke für das ihm nicht bekanntgewordene Aquamanile der Messerschmidtschen Sammlung auf Hildesheim (Abb. 45) ableitet. Es ist eine Reiterfigur im Panzer und Topfhelm, die weitgehend zehn von Falke nachgewiesenen Reiter-aquamanilen der Hildesheimer Werkstatt gleicht.²⁶ Messerschmidt beschreibt diese Figur als «Hohles Abbild eines heroisierten Reiter, das vielleicht anstelle eines Räuchergefäßes seinen Besitzern im Altertum zum Götzenkult dienen konnte». Es ist reich graviert und stimmt darin mit der von Falke gegebenen Charakteristik überein, daß sie «ausgiebige Gravierungen auf den Gewändern und Satteldecken» tragen.

Wie aber kommen europäische Werke des späten 12. und frühen 13. Jahrhunderts in Gräber Sibiriens? Es kann an sich nur eine Antwort geben — es handelte sich um Teile der mongolischen Beute in Polen oder Ungarn. Der Verlust dieser Originale wird nur teilweise durch die vorzügliche Art der Dokumentation Messerschmidts aufgewogen, der völlig seinem Ziel, der Erforschung Sibiriens, gelebt hat. Schon in der Vielseitigkeit seiner Studien in Halle lag der Erfolg seiner Reisejahre als Einzelner begründet — ein behandelnder Arzt, Geologe und Geograph, Ornithologe und Archäologe, der auf allen Gebieten Großes leistete. Er stellte sich in den Dienst der Erschließung Sibiriens, sah und beklagte die Rückständigkeit des feudalen Systems und diente hingebungsvoll mit seiner Arbeit, ja seinem ganzen Leben der Wissenschaft und dem Fortschritt.

²⁴ R. HAMANN: *Geschichte der Kunst*. Berlin 1955, Abb. 309, 4a. D.

²⁵ O. VON FALKE und E. MEYER: *Romanische Leuchter und Gefäße*. Bd. I. Berlin 1935, S. 48 und Abb. 282.

²⁶ FALKE—MEYER: *Romanische Leuchter*. Abb. 257—261.



Abb. 43. Bronzefigur mit Aquamanile, in Hildesheim um 1200 entstanden



Abb. 44. Bronzefigur mit Aquamanile, in Hildesheim um 1200 entstanden



Abb. 45. Aquamanile aus einer Hildesheimer Werkstatt, um 1200



Abb. 46. Statue des Amitabha-Buddha, aus Tibet oder Nepal, 16.—17. Jahrhundert



Abb. 47. Statue des Amitabha-Buddha, aus Tibet oder Nepal, 16.—17. Jahrhundert

Er blieb selbst im fernen Sibirien im Dienste des Zaren mit Halle verbunden und wußte um die Arbeiten anderer Botschafter seiner alten Hochschule, die wie Ziegenbalg in Indien wirkten. Sein Werk war ein großer Beitrag zur Entwicklung der Wissenschaft Rußlands, an dem mitgewirkt zu haben Absolventen der Alma mater hallensis eine Ehre ist.

Halle.

REVIEWS

ACTES DU VII^e CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES
ASSOCIATIONS D'ÉTUDES CLASSIQUES Publiés par J. HARMATTA
I—II. Budapest 1984. Akadémiai Kiadó. 464, 612 pp.

Die Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques (FIEC) hielt ihren siebenten Kongreß im Jahr 1979 in Budapest. Die Themenkreise waren vom Internationalen Organisationskomitee festgelegt, insgesamt drei. In jeder Sektion waren etwa zehn Redner zum Vortrag über bestimmte Themen eingeladen (einige haben ihr Thema noch etwas enger gefaßt oder präzisiert) und zu jedem Vortrag waren freie Meldungen zu Kurzreferaten über zum Thema des Vortrages sich anschließenden Fragen angenommen. So versuchte das Komitee Freiheit und Gebundenheit in Harmonie zu bringen.

Die drei Themenkreise waren die folgenden: I. Das archaische Griechenland zwischen 650 und 550 v. u. Z. II. Die mediterrane Welt im Zeitalter des Hellenismus. III. Das Ende des römischen Reiches. Außerdem war noch ein Kolloquium vom Problem Pflicht und Lust organisiert (die Aufgabe des Organisierens war von Albrecht Dihle und Sir Kenneth Dover übernommen, die Vorträge waren ausschließlich von dazu eingeladenen Velehrten gehalten); eine Sektion beschäftigte sich mit den mykenischen Studien, in einer anderen referierten dazu eingeladenen Spezialisten über die neuen Ergebnisse der papyrologischen Forschungen bzw. vom Handschriftenfund im Kloster der Sankt Katharina auf dem Sinaigebirge. Die Zahl der Teilnehmer war 540, von 34 Ländern.

Die vorliegenden zwei Bände enthalten sämtliche Vorträge, Kurzreferate (mit zwei Ausnahmen), den an der plenaren Eröffnungssitzung gehaltenen Vortrag von K. Dover (*Archaic Greece and the Continuity of Ancient Civilisation*), bzw. die an der Schlußsitzung gehaltenen, zusammenfassenden Referate über die Arbeit der einzelnen Abteilungen, sowie auch die verschiedenen Eröffnungs- und Schlußansprachen. Es ist eine Freude, daß schließlich das ganze Material mit manchen wichtigen Beiträgen von hervorragenden Gelehrten für die Forschung zugänglich wurde.

Mehr als hundert Vorträge zu referieren würde die Rahmen einer bescheidenen Besprechung sprengen, Ich muß mich daher bloß auf die Umrisse beschränken und ich betone nachdrücklich: die Länge der Erwähnung bedeutet kein Werturteil.

In *Sektion I* waren zunächst die Probleme der internationalen (interethnischen) Beziehungen behandelt: bestimmende Tendenzen; Umstände und Möglichkeiten der Verwirklichung (so auch Fragen wie die Rolle der Dolmetscher); die Griechen und «Andere» (andere Griechen, andere Völker) (G. Nenci); Skythen und Kimmerier (R. Ghirshman). Von politischen Fragen stand das Problem der Tyrannis im Mittelpunkt: die Tyrannen hatten kein eigentliches politisches Programm, sie benützten die gesellschaftlichen Spannungen um ihre Macht zu sichern; ihre kulturelle Tätigkeit war wichtig, aber nicht bahnbrechend (P. Oliva); Peisistratos war von den Armen unterstützt, er half ihnen durch Bodenverteilung und «Wappenmünzen» (M. Chambers); der Dionysos-Kult war auch für die Lyrik von Bedeutung (A. Piatkowski). I. Hahn befaßte sich mit dem Problem der Grundeigentumsverhältnissen in der antiken Polis. Mehrere beschäftigten sich mit Fragen der Religion und des Kultes: weshalb Delphoi den Vorrang gegenüber Delos

einnahm (G. Roux); wie die Kult der Kybele sich von Phrygien verbreitete (F. Graf); welche Rolle der Tempel in den Initiationsriten spielte (J. N. Bremmer); wie die Idee vom Zusammenhang zwischen Sünde und kosmischer Unfruchtbarkeit entstand (I. Banu). Acht Redner sprachen von Fragen der Literatur, so von der Engagiertheit der elegischen Dichtung (J. Carrière), von der Rolle Spartas in der Geschichte der Dichtkunst (A. J. Podlecki), von Sappho (M. Fernandez-Galiano) bzw. von der Sprache der lesbischen Lyrik (die nicht die lesbische Volkssprache, sondern eine Fortsetzung der alten aiolischen Epik sei: A. M. Bowie), die Rolle der Mündlichkeit (des lebendigen Vortrags bzw. des Publikums) in der Schaffung bzw. in der Überlieferung der Lyrik (B. Gentili bzw. W. Rösler), von der Umprägung der heroisch-moralischen Werte bei Simonides (J.-P. Vernant), von der Ansicht Pindars vom Dichter, verglichen mit derjenigen Platons (A. M. Komornicka). M. L. West gab einen Überblick von den Problemen der archaischen Musik und versuchte einige von diesen zu lösen, m. E. mit Erfolg. J. Knobloch behandelte ein etymologisches Problem, mehrere andere Vorträge archäologische oder kunstgeschichtliche Fragen: die Rolle der Griechen in Italien, ihr Einfluß in Kunst und Handwerk, ihr Stand in den Gesellschaften Mittel-Italiens («Randlage») (J.-P. Morel), die Bedeutung des ersten Heiligen Krieges aufgrund von neuen archäologischen Untersuchungen beleuchtet (wo zog sich der Weg von Thessalien zum korinthischen Golf) (E. W. Kase—G. J. Szemler), die Komposition und Deutung des Korfu-Giebels (die Beziehung von Teil und Ganzen) (W. Schindler), die Interpunktion in den altitalischen Inschriften (B. Hodorkovskaja).

Die internationalen (interethnischen) Beziehungen waren Gegenstand einer Diskussion auch in *Sektion II*. J. Wolski behandelte das Problem der Parther und der hellenistischen Monarchien, des näheren das Seleukiden-Reich (das nicht nur militärisch, sondern auch mit seiner Diplomatie, Propaganda und seit Mithridates I auch mit ideologischen Mitteln erfolgreich kämpfte). E. Badian untersuchte andererseits die Beziehungen von Rom und der hellenistischen Welt (u. a. wie diese Beziehung sich allmählich nach derjenigen von patronus und cliens gestaltete, wo die gemäß den Interessen des patronus bzw. von Rom gedeutete fides ausschlaggebend war). A. Stefan befaßte sich schließlich mit den Beziehungen von griechischen Kolonisten und einheimischen Völkern an der Westküste des Schwarzen Meeres. Mit dieser Problematik hängt gewissermaßen auch derjenige Vortrag zusammen, der das Problem untersuchte, wie Polis und Territorialstaat im politischen Denken der Epoche sich verhielten (das politische Denken machte zwischen den beiden keinen Unterschied) (G. J. D. Aalders). Hier erwähne ich auch R. Müllers Vortrag von der Staatstheorie der frühen Stoa: Zenon sprach nicht vom «Weltstaat», da er den Staat überhaupt aufheben wollte; die Späteren aber sprachen vom Problem im kosmisch-metaphysischem Rahmen. Von Eigentumsverhältnissen war auch in dieser Sektion mehrmals gesprochen, besonders von der Landvergabe im hellenistischen Orient (H. Kreißig) und von Fragen des Bodeneigentums in verschiedenen Gebieten (G. Cohen, E. S. Golubtsova). A. Henrichs machte wahrscheinlich, daß der «Euhemerismus» von Prodikos herrühre und daß auch in den Isis-Aretalogien seine (mittelbare) Wirkung nachweisbar sei. L. Vidman analysierte das Verhalten der Lagiden zu den ägyptischen Kulturen.

Auch in dieser Sektion befaßten sich zahlreiche Vorträge mit Problemen der Literatur. Mit Menander beschäftigten sich zwei Vorträge: E. Turner untersuchte einige Züge der menandrischen Kunst, besonders anhand des Misumenos und der Epitrepontes, K. Treu die Elemente, die auch in Menanders Welt von der alten Gesellschaft unverändert weiterlebten. H. Lloyd-Jones behandelte mehrere Fragen der hellenistischen Dichtung und verwahrte sich gegen die Ansicht, die hellenistische Dichtung sei kühl und gekünstelt. Ein Vortrag wies mit statistischen Angaben nach, wie populär die Phoenissen des Euripides im Hellenismus und in der späteren Antike waren (J. M. Bremer), ein

anderer (W. Hering) suchte die Methode mit welcher die Frage zu beantworten wäre, worin bei der Nachahmung der Griechen doch die Eigenart der römischen Dichtung besteht. Damit kommen wir zu Fragen der römischen Literatur, die Gegenstände ebenfalls von mehreren Vorträgen waren. E. Schuhmann sprach von den uxor und meretrix Gestalten in den Komödien des Plautus, Th. Köves-Zulauf von zwei berühmten Zweikampfdarstellungen in der römischen Annalistik, die zugleich zwei Möglichkeiten des heroischen Verhaltens darstellen, J. van Sickle vom Aufbau des vergilischen Eklogen-Buches. A. La Penna behandelte die Kunstgattungen der römischen Dichtung (ich kann nur einige Gedanken erwähnen: die spielerische Dichtung als Revolte gegen die römische gravitas; die Kunst der Hinweise; das Gleichgewicht von Individuellem und Gemeinschaftlichem in der catullischen und horazschen Lyrik, usw.) M. v. Albrecht analysierte die ovidische Arachne-Erzählung, A. Michel die ästhetische Terminologie der Römer von Cicero bis Seneca (besonders bei Cicero). Wenigere Vorträge verlauteten von Fragen der Philosophie und der Wissenschaften: E. A. Moutsopoulos sprach von der Beziehung der epikureischen Lustlehre zur stoischen, F. Franciosi suchte die Antwort auf die Frage, wie die Griechen zum Gedanken gekommen sind den Tag in Stunden von gleicher Länge einzuteilen. Die zwei archäologischen Vorträge, die von M. Zaninović und A. Faber behandelten die archäologischen Forschungen an der dalmatischen Meeresküste.

Das Thema von *Sektion III* war, wie eingangs erwähnt, die Spätantike. A. V. Breebart sprach von den Ursachen der Zweiteilung des Reiches: teilweise «horizontale» Unterschiede (verschiedene Gebiete — verschiedene Vorgeschieden, Traditionen, Interessen bzw. verschiedenartige Durchsetzung auch derselben Interessen — teilweise «vertikale» Unterschiede (verschiedene Gesellschaftsschichte — verschiedene Interessen usw.). Die Problematik der inneren Lage war von mehreren Seiten her ins Auge gefaßt: weshalb die Sklavenwirtschaft zu einem Hindernis des wirtschaftlichen Fortschrittes wurde (E. M. Staerman); die Zusammensetzung des Senats oder richtiger der beiden Senaten und der lokalen Magistraturen (Lehren einer prosopographischen Untersuchung) (A. Chastagnol); Fragen des Steuersystems: die iugatio — capitatio Frage (J. Karayannopoulos). Die inneren Problemen waren freilich untrennbar von den Beziehungen des Reiches zu anderen Völkern (zu den «Barbaren») Dieses Problemkreis war ebenfalls in mehreren Hinsichten untersucht: Zentrum und Peripherie (R. Günther); der Untergang der Römerherrschaft auf dem Balkan (V. Velkov); die Niederlassung der Barbaren auf dem Iberischen Halbinsel im 5. Jh. (J. M. Blázquez); die Rolle und die Beurteilung von einzelnen Barbarenvölkern (S. Szádeczky-Kardoss: die Skamarer; R. Gandeva: Claudian von den Thrakern); die barbarenfeindliche Haltung und das Ricimer-Problem (L. R. Scott).

Unter den Unterschieden und Gegensätzen spielte auch die Religion eine nicht geringe Rolle. H. F. Bauzá schrieb den orientalischen Kulte — gegenüber der immer mehr sklerotisch werdenden und nur die absolute Monarchie unterstützenden traditionellen Religion — eine zersetzende Wirkung zu. Mehrere Vorträge befaßten sich freilich mit der Kirche, bzw. mit der Beziehung von Kirche und Staat. Es stellte sich heraus, daß die Stellungnahme der Kirchenväter bzw. der christlichen Historiker gar nicht einheitlich ist: Es waren, die sich zum «eusebischen Schema» hielten (praktische und theoretische Zusammenarbeit zwischen kirchliche und weltliche Hochheit), so z. B. der Kirchenvater Ambrosius und der Historiker Rufinus; andere waren zurückhaltender (ursprünglich auch Eusebios): sie waren praktisch nicht feindlich gegenüber dem Staat, theologisch und philosophisch maßen ihm aber keine heilsgeschichtliche Rolle bei, sie hielten ihn viel mehr für eine Mischung von Gutem und Bösem so z. B. Augustin; es waren schließlich, die sehr kritisch dem Staat gegenüberstanden, so z. B. Hieronymus und der Historiker Sulpicius. (Ich habe die Gedanken von F. Paschoud und Y.-M. Duval zusammengefaßt.) Konflikte und Osmose zugleich sind aber auch in der Zeit von Odoaker und Theo-

dorik zu beobachten (Ch. Pietri). Sobald aber die Kirche nicht verfolgt war, fing sie selbst an intolerant zu sein. Untersucht man aber gründlich die Motive dieser Intoleranz, so stellt sich heraus, daß sich nicht um Glaubensfragen ging, sondern um die Beurteilung (Verwerfung) des blutigen Opfers, worin aber der Apostel Paulus und der Christenfeind Porphyrios einig waren (R. Turcan).

Auch Fragen der nicht-kirchlichen Geschichtsschreibung waren behandelt: der Lebensaltervergleich (R. Häußler); einige Wesenszüge der spätantiken Geschichtsschreibung, u. a. die Wichtigkeit der persona (E. Cizek), und — was freilich auch zum Problembereich des politischen Denkens gehört — die Darstellung des Senats in der *Historia Augusta* (J. Burian). W. Liebeschuetz's Vortrag von der Datierung der *De providentia* des Synesios (zwei Fassungen, die erste um 399–400, eine Umarbeitung, diese besitzen wir, um 414) führt schon zur Literatur über. A. Wlosok exemplifizierte die *imitatio* und *aemulatio* im späten 3. Jh. an Nemesianus und an der *Phoenix* des Lactantius. H. Hofmann betonte, daß die literarischen Gattungen nicht unabhängig vom Gesellschaftssystem zu untersuchen seien: das Publikum hat Fragen und wartet auf Werkantworten. J. Irmscher legte dar, daß in der Spätantike in Zusammenhang mit den wirtschaftlichen Verbindungen der ganzen Oikumene und mit der Verbreitung des Christentums eine Art einheitliche «Weltliteratur» sich entwickelte. Mit den zu dieser Zeit sich entwickelnden einheimischen Literaturen beschäftigte sich der Vortrag von G. D. C. Müller, E. G. Schmidt aber mit dem Fortleben der griechischen Philosophie in Armenien. E. Rodón sprach davon, daß vieles, was man in der geistigen Kultur für spätantik hält, auch viel früher vorzufinden sei.

Mit Problemen der Vulgärlatinität befaßten sich J. Herman und I. Fischer, der erste warnte vor voreiliger Systematisierung, weil das inschriftliche Material oft rätselhaft widersprüchlich ist, der zweite, ebenfalls vom Inschriftenmaterial ausgehend, versuchte die Möglichkeiten der Rekonstruktion des Romanischen methodologisch zu klären. — Hinsichtlich des Rechtes entwickelte V. da Nóbrega die These, daß in den sogenannten Interpolationen des Codex Iustiniani der Humanismus sich offenbare, weil diese den Text gemeinverständlicher machen wollten.

Archäologischer Vortrag im engen Sinne des Wortes war nur einer, der von D. Sasselov, der über die archäologischen Untersuchungen am Tor von Nessebar informierte. Zum Schluß tue ich des Vortrags von P. Catalano Erwähnung, der das Problem behandelte, weshalb man in der Spätantike und auch später bis zur Aufklärung immer wieder die Ewigkeit oder die Kontinuität des römischen Reiches betonte, von da an viel mehr, als es ein Ende hatte.

Im *Kolloquium* «Pflicht und Lust» waren die folgenden Fragen erörtert: Die erste Lösung der Frage bei Prodikos: das Leid der Pflicht wird durch die Lust des Ruhmes kompensiert (J. de Romilly); Lust und Pflicht in verschiedenen Kontexten, zu verschiedenen Zeiten unterschiedlich gewertet (W. den Boer); Platon und Aristoteles über die Kriterien der wahren Lust: inwieweit sind ihre Gedankengänge beweiskräftig (C. C. W. Taylor); Beweise einer gegenseitigen, an Person gebundenen Liebe in den Stücken von Euripides und Menander: das Problem Pflicht oder Lust kann in der Ehe gelöst werden (V. Jarcho); die ethischen Grenzen der Lust bei Menander (die Moral wird autonom, nicht von der Polis von außen festgelegt; auch bei dem Suchen der Lust muß die Menschenwürde bewahrt bleiben) (D. Del Corno); Pflicht und Lust bei Epikur im Rahmen seines Systems und in Auseinandersetzung mit Aristoteles (G. Arrighetti); dieselbe Problematik in der älteren Stoa: aufgrund einer eingehenden Analyse der Terminologie stellte sich heraus, daß das Bild, nach welchem der Weise weder von Freude, noch von Leid berührt wird, eine grobe Vereinfachung ist (W. Görler); otium wird bei Tacitus immer negativer gewertet, immer weniger vereinbar mit der virtus (I. Borzsák); S. Follet stellte

dar, wie unterschiedlich Schriftsteller der Kaiserzeit (Plutarch, Epiktet, Lukan, Mark Aurel usw.) zur Frage sich nähern; K. Thraede zeigte schließlich, wie Augustin zu einer viel nuancierteren voluptas-Lehre sich emporkämpfte, als die allgemeine kirchliche Lehre vor ihm war.

Die *mykenischen Studien* waren zum erstenmal an einem Kongreß der FIEC behandelt, was gewissermaßen, wie das J. Chadwick feststellte, von prinzipieller Bedeutung war. In seinem einleitenden Vortrag überblickte Chadwick die Entwicklung und Geschichte der mykenischen Studien, die weiteren Vorträge befaßten sich mit speziellen Fragen. J.-P. Olivier referierte über den augenblicklichen Stand der epigraphischen Studien; M. S. Ruipérez sprach von den mykenischen Dialekten, J. L. García-Ramón von der Beziehung des Mykenischen zum Aiolischen; zwei Vorträge behandelten Fragen der Grammatik, A. Bartonek die konsonantische Deklination, S. R. Slings das Problem eines autonomen Duals im Mykenischen. C. J. Ruijgh trug aufgrund von einer eingehenden sprachlichen Analyse der diesbezüglichen Texte manches zum Problemkreis Bodenbesitz und Gesellschaftsordnung bei; R. Gordesiani sprach schließlich von den kaukasisch-ägäischen Beziehungen.

Auch von *neuen Papyrusfunden* waren mehrere Referate gehalten, die freilich nicht einfach nur den Tatbestand referierten, sondern auch die Diskussion weiterführten, indem sie kritisch (oder auch selbstkritisch) von der Forschung Bericht erstatteten. Ich gebe im weiteren nur den Namen des Berichterstatters und den Themenkreis an: P. J. Parsons: Griechische Dichtung; A. Carlini: Dramenpapyri außer Menander; E. W. Handley: Menanderpapyri; J. Bingen, dokumentarische Papyri mit besonderer Hinsicht auf die Onomastik. Zu diesen Referaten schloß sich dasjenige von L. Politis an, der von dem Handschriftenfund im Kloster der Sankt Katharina auf dem Sinaigebirge berichtete, den er besonders in paläographischer Hinsicht wertete.

Ich schließe mein Referat mit einigen allgemeinen Bemerkungen. Der Kongreß zu Madrid im Jahr 1974 war stark historisch — archäologisch orientiert, deshalb setzte das Internationale Organisationskomitee sich vor, den Schwerpunkt mehr auf die Kultur, besonders auf die geistige Kultur zu verlegen. So kam es, daß die Mehrzahl der Vorträge sich mit Fragen der Literatur, Religion, Philosophie usw. beschäftigte. Einige Fragen waren in mehreren Sektionen behandelt, so ergab sich in diesen Fällen auch ein gewisser geschichtlicher Überblick. Andererseits, da die Fragen in einer Sektion von mehreren Gesichtspunkten behandelt waren, war auch eine gewisse Interdisziplinarität gesichert.

Die Vorträge waren von unterschiedlichem Charakter. Einige gaben einen zusammenfassenden Überblick über ihr Thema und setzten sich vor, innerhalb dessen auch einige neue Probleme zu lösen. Andere konzentrierten mehr entweder auf die Lösung von noch ungelösten oder sogar neu erblickten Problemen, oder auf eine klare und freilich auch neuartige Zusammenfassung der Forschungsergebnissen. Das ist an einem Kongreß solcher Art ebenfalls wichtig und nötig, da so auch der Nicht-Spezialist eine kompetente Information vom Stand und von den Aufgaben irgendeines Gebietes bekommen kann. Wer also die Beiträge durchliest, der bekommt — da doch ziemlich viele Fragen behandelt waren — ein ungefähres Bild von den Problemen, die unsere Wissenschaft derzeit beschäftigt und von den Methoden, mit welchen sie jene zu lösen trachtete. Gerade in dieser Hinsicht scheint von Bedeutung zu sein, daß auch der Orient und die «Randvölker» nicht außer Acht geblieben sind. Eine moderne Altertumswissenschaft kann ihre Fragen nur in dem organischen Zusammenhang der gesamten Alten Welt und mit den literar-, sprach- und kunstwissenschaftlichen, soziologischen usw. Methoden der heutigen Zeiten lösen. Der Kongreß gab dazu manche interessanten Anregungen und zeigte zugleich nicht wenige wertvolle Proben davon.

Budapest.

Zs. RITOÓK

M. WOOD: IN SEARCH OF THE TROJAN WAR, pp 272. Illustrated. B.B.C. Publications London 1984.

Immortalised in Homer's epic, the *Iliad*, Michael Wood analyses the traditions concerning Troy and the Trojan War. Divided into eight chapters, the first three recapitulate Troy's archaeology and also of the Aegean, peripheral to it, including Minoan Crete and Mycenaean Greece to the decipherment of Linear B by Ventris. Prefaced with a resume of Troy's literary antecedents and early topographical studies, Wood's second chapter summarizes the extensive archaeological operations in which the foregoing culminated in 1872 undertaken by Heinrich Schliemann, a cosmopolitan merchant with an eccentric obsession for Homer, whose controversial career Wood critically scrutinises.

These excavations centred upon the mound of Hisarlik situated as the prologue outlines in northwest Anatolia, equidistant both to the Dardanelles and the Aegean; disclosed a citadel of which there are quite a number of prototypes in Asia Minor consisting of a multiplicity of settlements, superimposed. Schliemann distinguished seven, maintaining the IInd layer was the Homeric one, an opinion he held nearly to the time of his death. By then, the archaeology of the former had been supplemented by important discoveries in mainland Greece, especially at Mycenae. As Wood describes these revealed the vestiges of a prehistoric civilization whose subsequent development Wood summarizes in the sixth chapter. Termed Mycenaean, its phases provided Dörpfeld, Schliemann's successor at Troy with the comparative evidence to prompt a reassessment of the Trojan archaeological material and propose that the sixth settlement was the one synchronous to the greater portion of the Mycenaean epoch. This the excavator considered to be corroborated by the massive fortifications and also the circumstance that its termination had been brought about by violence.

In the third chapter, Wood interrupts his appraisal of Trojan archaeology concerning which there was an interlude for three decades after 1900, with a review of the Minoan civilization that emerged at this time. He particularly focusses on the excavations of Sir Arthur Evans whom he compares with Schliemann and evinces some criticism concerning his methodology and interpretations, Wood especially concentrates on the latter's assignment of the Linear B tablets who conceived that these belonged to the last phase of the Knossian palace dated to circa 1450/1400/ 1375 B.C. and not to the «squatters interregnum» as stated on page 108. The decipherment of foregoing tablets has demonstrated that these were written in Greek, implying the last stage of the palace had been Mycenaean dominated, a circumstance not comprehended by Evans.

The discovery of further tablets in the ruins of Pylos (reputed to have been Nestor's domicile) apparently not destroyed until the close of the thirteenth century and as there was no evolutionary progression to be discerned between those of Knossos, L. R. Palmer, later by E. Hallager and W. E. Niemeier were induced to reassess Evans' archaeological interpretations and proposed the survival of Knossos as a Mycenaean palatial site to the same period as Pylos. This hypothesis is not however, acceptable to all archaeologists and still remains controversial. It is tacitly endorsed by Wood, since it sustains the pretensions of a Achaean regime as defined by Homer.

Blegen's excavations at Pylos in 1939, also a critic of Evans were preceded as Wood recounts in the last part of the IIIrd chapter, by the last and final archaeological excavations at Troy. Conducted under the auspices of the University of Cincinnati and spread over seven seasons (1933/38) these were not primarily concerned with Homeric Troy though this question came under Blegen's scrutiny in his report. Rejecting Dörpfeld's conclusion that the sixth settlement (VIh) was the Homeric one, whose termination he ascribed from the evidence of structural damage, to an earthquake, Blegen substituted

the phase of the VIIth settlement (VIIa) that also had been brought to an end by an extensive conflagration deemed to have occurred around 1240 B.C. This determination was made on the basis of some sherds appertaining to VIIa which indicated a period when Myc IIIB was maturing to Myc IIIC. Mylonas retaining the premise that Troy VIIa was the Homeric one reduced the prevalence of this ware (Myc IIIC) to 1200 B.C.

Wood's fourth chapter explores the Homeric literary transmissions and more speculatively the elements from which the poems could have been derived, considers some oral aspects by citing some modern examples. That the appellations of many ancient sites were preserved, infers the existence of some fundamental tales, particularly the Trojan one, surviving the vicissitudes of the Mycenaean-epoch were incorporated in the quasi-heroic songs of the Dark Age.

While problems of archaeological research and literary transmission were discussed in the first four chapters, historical interpretations developed in the remaining ones; Wood envisages in the fifth chapter that Mycenaean Greece by the end of the fourteenth century was divided into principalities to which Homer gives credence; subjected to a loose suzerainty exercised by a monarch domiciled at Mycenae. The historian Thucydides, however, deemed the former too small for it to have led the Trojan expedition and it must be taken into consideration the present aspect of Mycenae did not take place until after the middle of the thirteenth.

Pointing as evinced by the Linear B tablets, to a militarist organisation with a rigorous bureaucratic economic system whose requirements had to be continually replenished and referring to the Homeric epithet «Sacker of Cities», Wood regards the Trojan War as a piratical expedition, Greek mythology being replete with such instances, but as a coalition is implied and massive preparations are emphasized, it suggests the expedition was a more punitive enterprise. Undoubtedly the acquisition of booty and women would have been a prime consideration. A hint what could have impelled the foregoing is provided in the extant Hittite diplomatic correspondence addressed to the «Great King» whom the author maintains was the «Achaean wanax». In spite of its present appeal this identification is not acceptable to all scholars, the references to the Ahhiyawa suggests a unified kingdom rather than a loose confederation. So far, such inferences can only be based on enigmatic Hittite archives and no tablets of this description have been found either at Mycenae or Miletus to corroborate such a correspondence.

However, Michael Wood shows with some quotations that these Hittite diplomatic archives disclosed that during the thirteenth century and possibly earlier; (Achaeans?) Arzawans, Wilusians and others either could have been included in the Trojan assault.

Wood's final chapter, prefaced with an excursus concerning the Sea Peoples, questions the possibility of a collective Achaean aggression as visualised attributed as the cause of the VIIa settlement's destruction which as pottery determinations cited above is not likely to be any earlier than the close of the thirteenth century. The Mycenaean regime was disintegrating and some centres even destroyed like Pylos. He argues that it is more harmony with a marauding contingent of Sea Peoples, perhaps even some dispossessed Mycenaean elements than a conflict of larger dimensions.

But what then of the Trojan War? Wood reassesses the remaining candidate Dörpfeld's sixth settlement, particularly its last subdivision VIh, and proposes that the former was terminated by a combination of aggressive and tectonic causes considered to be compatible with the archaeological evidence. The chronological limitations as determined by the ceramic evidence he stresses would bring it within the period when Hittite relations with the kingdom of Ahhiyawa were hostile over Wilusa.

Aimed at a wide audience, Wood's volume although it has deficiencies particularly in regard to its editorial execution and a paucity of references, it nevertheless provides

a popular introduction to a long-standing theme and is enhanced by its many superb illustrations. Some of his hypotheses and assumptions may be controversial, the central argument however is well developed.

Hove, East Sussex, England.

L. M. YOUNG F. R. A. I.

INDEX

<i>J. Wolski</i> : Alexandre le Grand et l'Iran	3
<i>M. L. Chaumont</i> : A propos des premières interventions parthes en Arménie et des circonstances de l'avènement de Tigrane le Grand	13
<i>I. Borzsák</i> : Zu Tacitus' hellenistisch-orientalischen Beziehungen	27
<i>I. Borzsák</i> : Vom zentralasiatischen <i>xvarənah</i> zur Attilas Bestattung	35
<i>J. Harmatta</i> : Chionitae, Euseni, Gelani	43
<i>Ph. Gignoux</i> : Pour une évaluation de la contribution des sources arméniennes à l'histoire sassanide	53
<i>Ph. Gignoux</i> : L'apocalyptique iranienne est-elle vraiment la source d'autres Apocalypses?	67
<i>R. Schmitt</i> : Iranische Sprachen im vorislamischen Afghanistan	79
<i>I. Ecsedy</i> : Chinese-Turk Political Connection and Conflict in 615 A. D.	91
<i>B. Brentjes</i> : Daniel Gottlieb Messerschmidt — ein Absolvent der hallischen Universität und ein Entdecker Sibiriens (1720—1727)	101
Actes du VIIe Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Etudes Classiques. I—II. Budapest 1984. (<i>Zs. Ritoók</i>)	171
<i>M. Wood</i> : In Search of the Trojan War. London 1984. (<i>L. M. Young</i> F. R. A. I.)	176

PRINTED IN HUNGARY

Akadémiai Kiadó és Nyomda Vállalat, Budapest

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in deutscher, englischer, französischer, russischer und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfangs. Vier Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und dem Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Bestellbar bei dem Außenhandels-Unternehmen «Kultúra» (1389 Budapest 62, P.O.B. 149) oder bei seinen Auslandsvertretungen.

Les *Acta Antiqua* paraissent en français, allemand, anglais, russe et latin et publient des travaux du domaine de la philologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur «Kultúra» (1389 Budapest, P.O.B. 149), ou à l'étranger chez tous ses représentants.

«*Acta Antiqua*» публикуют трактаты из области классической филологии на русском, немецком, французском, английском и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходят отдельными выпусками разного объема. Четыре выпуска составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле «Kultúra» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149), или его заграничные представительства и уполномоченные.

Periodicals of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable
at the following addresses:

AUSTRALIA

C.B.D. LIBRARY AND SUBSCRIPTION SERVICE
Box 4886, G.P.O., *Sydney N.S.W. 2001*
COSMOS BOOKSHOP, 145 Ackland Street
St. Kilda (Melbourne), Victoria 3182

AUSTRIA

GLOBUS, Höchstädtplatz 3, *1206 Wien XX*

BELGIUM

OFFICE INTERNATIONAL DE LIBRAIRIE
30 Avenue Marnix, *1050 Bruxelles*
LIBRAIRIE DU MONDE ENTIER
162 rue du Midi, *1000 Bruxelles*

BULGARIA

HEMUS, Bulvar Ruszki 6, *Sofia*

CANADA

PANNONIA BOOKS, P.O. Box 1017
Postal Station "B", *Toronto, Ontario M5T 2T8*

CHINA

CNPICOR, Periodical Department, P.O. Box 50
Peking

CZECHOSLOVAKIA

MAD'ARSKÁ KULTURA, Národní třída 22
115 66 Praha
PNS DOVOZ TISKU, Vinohradská 46, *Praha 2*
PNS DOVOZ TLAČE, *Bratislava 2*

DENMARK

EJNAR MUNKSGAARD, Norregade 6
1165 Copenhagen K

FEDERAL REPUBLIC OF GERMANY

KUNST UND WISSEN ERICH BIEBER
Postfach 46, *7000 Stuttgart 1*

FINLAND

AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA, P.O. Box 128
SF-00101 Helsinki 10

FRANCE

DAWSON-FRANCE S. A., B. P. 40, *91121 Palaiseau*
EUROPÉRIODIQUES S. A., 31 Avenue de Versailles, *78170 La Celle St. Cloud*
OFFICE INTERNATIONAL DE DOCUMENTATION ET LIBRAIRIE, 48 rue Gay-Lussac
75240 Paris Cedex 05

GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC

HAUS DER UNGARISCHEN KULTUR
Karl Liebknecht-Straße 9, *DDR-102 Berlin*
DEUTSCHE POST ZEITUNGSVERTRIEBSAMT
Straße der Pariser Kommune 3-4, *DDR-104 Berlin*

GREAT BRITAIN

BLACKWELL'S PERIODICALS DIVISION
Hythe Bridge Street, *Oxford OX1 2ET*
BUMPUS, HALDANE AND MAXWELL LTD.
Cowper Works, *Olney, Bucks MK46 4BN*
COLLET'S HOLDINGS LTD., Denington Estate
Wellingborough, Northants NN8 2QT
WM. DAWSON AND SONS LTD., Cannon House
Folkstone, Kent CT19 5EE
H. K. LEWIS AND CO., 136 Gower Street
London WC1E 6BS

GREECE

KOSTARAKIS BROTHERS INTERNATIONAL
BOOKSELLERS, 2 Hippokratous Street, *Athens-143*

HOLLAND

MEULENHOF-BRUNA B.V., Beulingstraat 2,
Amsterdam
MARTINUS NIJHOFF B.V.
Lange Voorhout 9-11, *Den Haag*

SWETS SUBSCRIPTION SERVICE

347b Heereweg, *Lisse*

INDIA

ALLIED PUBLISHING PRIVATE LTD., 13/14
Asaf Ali Road, *New Delhi 110001*
150 B-6 Mount Road, *Madras 600002*
INTERNATIONAL BOOK HOUSE PVT. LTD.
Madame Cama Road, *Bombay 400039*
THE STATE TRADING CORPORATION OF
INDIA LTD., Books Import Division, Chandralok
36 Janpath, *New Delhi 110001*

ITALY

INTERSCIENTIA, Via Mazzè 28, *10149 Torino*
LIBRERIA COMMISSIONARIA SANSONI, Via
Lamarmora 45, *50121 Firenze*
SANTO VANASIA, Via M. Macchi 58
20124 Milano
D. E. A., Via Lima 28, *00198 Roma*

JAPAN

KINOKUNIYA BOOK-STORE CO. LTD.
17-7 Shinjuku 3 chome, Shinjuku-ku, *Tokyo 160-91*
MARUZEN COMPANY LTD., Book Department,
P.O. Box 5050 Tokyo International, *Tokyo 100-31*
NAUKA LTD. IMPORT DEPARTMENT
2-30-19 Minami Ikebukuro, Toshima-ku, *Tokyo 171*

KOREA

CHULPANMUL, *Phenjan*

NORWAY

TANUM-TIDSKRIFT-SENTRALEN A.S., Karl
Johansgatan 41-43, *1000 Oslo*

POLAND

WĘGIERSKI INSTYTUT KULTURY, Marszałkowska 80, *00-517 Warszawa*
CKP I W, ul. Towarowa 28, *00-958 Warszawa*

ROUMANIA

D. E. P., *Bucureşti*
ILEXIM, Calea Grivitei 64-66, *Bucureşti*

SOVIET UNION

SOJUZPECHAT — IMPORT, *Moscow*
and the post offices in each town
MEZHDUNARODNAYA KNIGA, *Moscow G-200*

SPAIN

DIAZ DE SANTOS, Lagasca 95, *Madrid 6*

SWEDEN

ALMQVIST AND WIKSELL, Gamla Brogatan 26
101 20 Stockholm
GUMPERTS UNIVERSITETSBOKHANDEL AB
Box 346, *401 25 Göteborg 1*

SWITZERLAND

KARGER LIBRI AG, Petersgraben 31, *4011 Basel*

USA

EBSCO SUBSCRIPTION SERVICES
P.O. Box 1943, *Birmingham, Alabama 35201*
F. W. FAXON COMPANY, INC.
15 Southwest Park, *Westwood Mass. 02090*
THE MOORE-COTTRELL SUBSCRIPTION
AGENCIES, North Cohocton, *N. Y. 14868*
READ-MORE PUBLICATIONS, INC.
140 Cedar Street, *New York, N. Y. 10006*
STECHELT-MACMILLAN, INC.
7250 Westfield Avenue, *Pennsauken N. J. 08110*

YUGOSLAVIA

JUGOSLOVENSKA KNJIGA, Terazije 27, *Beograd*
FORUM, Vojvode Mišića 1, *21000 Novi Sad*

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

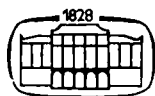
I. BORZSÁK, M. MARÓTH,
ZS. RITOÓK, Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XXXI

FASCICULI 3-4



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1985-1988

ACTA ANT. HUNG.

ACTA ANTIQUA

A JOURNAL OF THE HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES

Acta Antiqua publish papers on classical philology in English, German, French, Russian and Latin.

Acta Antiqua are published in yearly volumes of four issues by

AKADÉMIAI KIADÓ

Publishing House of the Hungarian Academy of Sciences
H-1054 Budapest, Alkotmány u. 21.

Manuscripts and editorial correspondence should be addressed to

Acta Antiqua

H-1363 Budapest P.O.Box 24

Subscription information

Orders should be addressed to

KULTURA Foreign Trading Company
H-1389 Budapest P.O.Box 149

or to its representatives abroad.

Acta Antiqua is abstracted/indexed in Current Contents-Arts and Humanities, Arts and Humanities Citation Index

© Akadémiai Kiadó, Budapest

THE BACKGROUND OF THE FORMULA אֲדֹנָי כָּל הָאָרֶץ: NEAR EASTERN DEITIES AND THEIR EPITHETS

I. The idea of «The Lord of Earth» and Yahweh's combination with the formula 'dwn kl-h'rš

H.-J. Kraus¹ has recognised the formular character of *Yahweh's* epithet 'dwn kl-h'rš in Jos 3 : 11 and 13, Zech 4 : 14² and 6 : 5, Mi 4 : 13, and in Ps 97 : 5³ as well as its non- or rather pre-Israelitic origin. He has also pointed to its connection with the assertions that the Israelitic *God* (henceforth: *God*) is 'lywn 'l-kl-h'rš (Ps 83 : 19 and 97 : 9) and mlk gdwł 'l-kl-h'rš (|| 'lywn nwr' in Ps 47 : 3),⁴ which has apparently escaped H. Schmid's attention, when he attempted to explain the origin of the concept of *God's* kingship in the Old Testament.⁵ However, both Schmid and Kraus agree that the idea of *God* as the 'l 'lywn was «aus den Kulttraditionen der alten Jebusiterstadt übernommen»,⁶ and, while Schmid went so far to assign even the idea of *God's* kingship to the impact of the cultic traditions of Jerusalem,⁷ Kraus derived «aller Wahrscheinlichkeit nach», besides ('l) 'lywn, also the *termini technici* 'dwn kl-h'rš, mlk and šwpt, whenever they served as epithets of *Yahweh*, from the traditions of Jerusalem.⁸

Surely, Kraus' emphasis on the «universale Anspruch» or «universale Intention» in the concept of «the highest god» (or of «the Most High», i.e., ('l) 'lywn) as well as in the formular epithet 'dwn kl-h'rš⁹ is fully justified, yet Kraus himself has already pointed to b'l šmm and others, specifically to the

¹ H.-J. KRAUS: *Psalmen*, BKAT 1960, p. 198 ff. (5th ed. 1978, p. 94 ff.)

² Used in Apc 11:4: *toŷ kyrioy tēs gēs* which corresponds to and is substantially identical with *tōi theōi toŷ 'oyranoŷ* following in Apc 11:13 and may allude antithetically to the Roman emperor (Domitian ? Cf. *Res gestae* D. Augusti 34:2 and A. ALFÖLDI: *Die zwei Lorbeerbäume des Augustus. Antiquitas*, ser. 3, 14, Bonn 1973; one should also observe the assumed usurpation of the title 'o *basileŷs* 'o *mégas*, 'o *kýrios pásēs tēs gēs* by Nebuchadnezzar according to Jdt 2:5 [similar in 6:4 and 1:1]).

³ LXX has in all instances ('o) *kýrios pásēs tēs gēs*.

⁴ *Op. cit.*, p. 199 f. — In non-formular statement in Ps 47:8.

⁵ H. SCHMID: «Jahwe und die Kulttradition von Jerusalem», ZAW 67 (NS 26) (1955) p. 168 ff. He presents, essentially, a revised version of the hypothesis advanced by A. VON GALL in his «Über die Herkunft der Bezeichnung Jahwes als König», BZA W 27 (1914) p. 147 ff.

⁶ KRAUS: *op. cit.*, p. 199; SCHMID, esp., p. 183.

⁷ P. 171, 173 ff. 197.

⁸ *Op. cit.*, p. 199.

⁹ *Op. cit.*, p. 195, 199.

attestation of the Ugaritic *zbl b'l 'arš* as an alternate name of *'al'iy n b'l*¹⁰ and, thus, substantially weakened the «Jerusalem hypothesis», in as much as the idea of «*Lord of Earth*» in its Israelitic, intensified form of «*Lord of All the Earth*» need not have made its way into the theology and cult of *Yahweh* via Jerusalem. In view of Sumerian LUGAL KIŠ which left its traces even in Jewish-Hellenistic literature¹¹ and of Akkadian *bēl eršeti* indicating, as has been observed, a connection with the netherworld and alluding to a supreme position of the gods having been awarded this predicate,¹² as well as a consequence of an investigation in another province of the history of ancient religion, i.e., a study of the similarities in *Enki* and *Poseidon*,¹³ my doubts did not subside at all. My attention was drawn, rather, to a number of deities, who reveal in one or more of their aspects that since early historic times a certain rivalry has been attested for those Near Eastern and Greek gods who were representatives of the idea of «*Ruler of the Netherworld*» and such who were considered to exert control over the earth as physical entity, the basis for such rivalry being the frequent identifications of «*Netherworld*» and «*Earth*».¹⁴ While the association of natural phenomena, such as springs, rivers, plant growth and physical decay with the «*Netherworld*» has been recognised for quite some time as one of the main reasons for said identifications,¹⁵ one may note, likewise, a blurring of the contours of the two types of deities either on account of an actual overlapping of their functions or on the grounds of erroneous theological identification. The differences between gods like *Enki* and *Nergal* are as unmistakeable, though, as those of *Poseidon* and *Hades* which have been known already from Homeric literature.¹⁶

Induced to search further for any possible links to understand the enormous amount of similarities of *Enki* and *Poseidon*, foremost in their functions as «*Lord of Earth*»,¹⁷ other than merely by analogy, I felt, that once more

¹⁰ P. 198, and again so in 5th ed., p. 95, where KRAUS still follows W. F. ALBRIGHT's misunderstanding of the forms *'al'iy n* and *'al'iy* (see further Appendix 10).

¹¹ II Macc 12:15: *'oi dē peri tōn 'Ioýdan 'epikalesámenoi tōn mégan toý kósmoy dynástēn*; et al.

¹² K. TALLQVIST: *Akkadische Götterepitheta*. *Studia Orientalia* 7, Helsingfors 1938, p. 46, 272, 398, 463, see below p. 192.

¹³ Noted, first, by S. N. KRAMER in his *Sumerian Mythology* (2nd ed. New York 1961, p. 54); discussion of details in my forthcoming *Poseidon and Enki and his Relatives in the Near East*. *Acta Ant.* 34.

¹⁴ So in Sumerian *ki*, Akkadian *eršetum*, Hittite *ištarrazil* and *yur*, Hittite (*dankui*) *tekan* and (*dankuiš*) *daganzipaš*, Ugaritic *'arš*, Hebrew *'rš*.

¹⁵ Recently again, W. G. LAMBERT: «DINGIR-ŠA DIB-BA Incantations», *JNES* 33 (1974) p. 267–322 (esp. p. 296).

¹⁶ II. 15, 187 ff.; cf. II. 20, 61 ff.

¹⁷ A few disparities, such as Poseidon's «horse-god» aspect, which has been stressed by F. SCHACHERMEYER in his *Poseidon und die Entstehung des griechischen Götterglaubens* (Munich 1950) passim, supported by others (e.g. E. WÜST: «Poseidon». *Pauly-Wiss.* 43. Hlbbd. 1953, col. 482–84), and questioned in reviews by M. P. NILSSON (*AJPh* 64 [1953] p. 161 ff. and again in *GgrR* I, p. 444 ff.) and H. HERTER (*Bonn. Jhrb.* 161 [1951] p. 130 f.), can be explained without great difficulty: cf. my *Poseidon* (v. above n. 13).

I should take a closer look at the literature of Ugarit, especially, since Ugarit has served as a kind of cross-roads between East and West and North and South in so many ways, and what may be counted her people's own intellectual achievements, she often shared with others.

II. The combination of *Ba'al* and *zbl b'l 'arš*

Identified with the *Ba'al* who was believed to reside on Mount *Šapān*,¹⁸ as is evident from the text in 67 VI : 8—10.23—25.30 f.,¹⁹ the «Lord of Earth» is introduced as *zbl b'l 'arš*. Due, further, to the identity of this *Ba'al Šapān* with the god called *'al'iyn Ba'al*,²⁰ all the following passages in which the *zbl b'l 'arš* appears in parallel with *'al'iyn b'l* only may be understood to relate likewise to the Ugaritian *Ba'al*:

In text 49²¹ see I : 13—15; III: [2—3]²²; III : 8—9; III: 20—21; IV : 28—29; IV : 39—40, and in 'nt²³ see I : 2—4.

However, most of these passages as held against their background have caused others to note that the name «Prince Lord of Earth» appears in narratives regarding death and resurrection of *Ba'al*.²⁴ M. Pope suggests as a possibility that *zbl b'l 'arš* alludes to a chthonic character of this god.²⁵

Surely, while 'nt I : 2—4 does not seem to suit any of such interpretations, it is obvious from all occurrences of the word-connection *zbl b'l 'arš* that the use of *b'l* therein is appellative. This is not to mean an indication of any concurrence with R. Dussaud's and others' claims that the name *Ba'al* as such has been by its very origin and always merely epithetic and that the god behind it has been *from the outset* the storm-god *Had(ad)*.²⁶ Consistent with

¹⁸ See 'nt III:23—28* 51 IV—V:84 ff., esp. 116 f.* 67 I:10 f. by the enumeration of C. H. GORDON: = V AB C:23—28; II AB IV—V:84 ff., esp., 116 f.* I*AB I:10 f. by O. EISSFELDT's count. Other systems see through M. DIETRICH et al.: *Konkordanz der ugaritischen Texterzählungen*. AOAT 19. Neukirchen-Vluyn 1972.

¹⁹ = EISSFELDT I*AB VI:8—10, 23—25, 30 f.

²⁰ Cf. the analogy of 67 VI:8—10 and 67 VI:23—25 and similar passages (see through AISTLEITNER: *Wb*, No. 1430).

²¹ = I AB.

²² Safely restored by H. BAUER: *Die alphabetischen Keilschrifttexte von Ras Schamra*. (*Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen*, ed. by H. LIETZMANN 168). Berlin 1936, p. 45, and many others.

²³ = V AB.

²⁴ In his strife with *Mōt*; cf. P. J. VAN ZIJL: *Baal. A Study of Texts in Connexion with Baal in the Ugaritic Epics*. AOAT 10, p. 340. M. DIETRICH—O. LORENTZ: «Die Ba'al-Titel *B'l Arš* und *Aliy qrdm*», *UF* 12 (1980), p. 391—3.

²⁵ M. POPE: «Baal-Hadad», HAUSSIG, *Wb*, p. 254* cf. further, U. OLDENBURG: *Conflict*, p. 75. DIETRICH—LORENTZ: *ibid*.

²⁶ R. DUSSAUD: «Le vrai nom de Ba'al», *RHR* 113 (1936) p. 5 ff.; O. EISSFELDT: «Kanaanäisch-ugaritische Religion», *HO* 1, 8.1.1, Leiden—Köln 1964, p. 80; U. OLDENBURG (v. n. 25), p. 59; C. H. GORDON, *UT*, p. 389, No. 749: «*hd* = hadd; alternate n(ame) of Ba'al». AISTLEITNER: *Wb*, No. 814, makes *b'l* into the original and *hd* his byname. While one need not concur with K. L. VINE: *The Establishment of Baal at Ugarit*.

the use of the word *ba'al* for designation of a god so named in his own right or others who were considered equivalents elsewhere, and notwithstanding casual associations of *Had(ad)* with Mount *Šapān* or *huršān ḥazi* and the apparent equalisation of *Ba'al Šapān* and *Had(ad)* in such and other instances,²⁷ the traditions regarding *Ba'al Šapān* have been too well established to allow any assumption that may claim the slightest degree of validity of an *original*

Ph.D. thesis: University of Michigan, Ann Arbor 1965, one would seemingly not be justified to follow VAN ZIJL (v. n. 24), p. 325, 346 ff., in his rejection of both VINE's assertions and those of A. S. KAPELRUD: *Baal in the Ras Shamra Texts*. Copenhagen 1952, either. One must not see the situation at Ugarit as it seems to be presented for some scholars by the available text material as more convincing than the attestations of an independent god *Ba'al* among many peoples and tribes of the north-western group of Semitic languages in the course of the second and first millennia B.C., even prior thereto, this god *Ba'al* being shown as ruler over assumed or real phenomena of nature and often appearing through local *numina*, but, notwithstanding variations, remaining essentially the same all but everywhere. (Impressive, though in need of revision, the comprehensive list provided by T. KLAUSER et al. in art. «Baal», *RAC* I. 1950, col. 1063–1114). Moreover, while in Ugarit *hd(d)*, possibly an immigrant from south-west Mesopotamia, was identified with *b'l (špn)*, one should note, in particular, the identification *not* of *hd(d)* with the Egyptian *Seth*, but of *Seth* with *Ba'al* at least since the 19th dynasty. He had been known in Egypt by the time of Amenophis II, if not earlier, specifically in his form of *b'l špn*. If the use of the word *b'l* as a name would have been of appellative nature only and had merely referred to the alleged god behind it, i.e. *hd(d)*, then the Egyptian situation would be very hard to explain, indeed. For details see A. ERMAN—H. GRAPOW: *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, vol. I, Berlin 1926 (repr. 1957), p. 447; R. STADELMANN: *Syrisch-palästinensische Gottheiten in Ägypten*, in W. HELCK (ed.), *Probleme der Ägyptologie*, vol. 5, Leiden 1967, p. 32 ff., W. HELCK: «Ein Indiz früher Handelsfahrten syrischer Kaufleute», *UF* 2 (1970) p. 35 ff., and *idem*, *Bez.*, p. 447 ff.; R. STADELMANN, «Baal (*b'r*)», *LÄ* I, 1973, col. 590 f. For the analogy of the assimilation of *hd(d)* to *b'l (špn)* to the Egyptian situation see H. BONNET, *Realex.*, p. 77: «Wenig hören wir dagegen von einer Verehrung des B(aal). Seine Verbindung mit Seth war eben zu eng, als dass er sich neben ihm als selbständige Persönlichkeit hätte durchsetzen können. So hat er wohl die Gestalt des Seth beeinflusst, aber keinen eigenen Kult entwickelt. Wohl gibt es Heiligtümer des B(aal) bzw. einzelner B(aal)formen. Aber sie sind bescheiden und leiten deutlich auf fremdländische Ansiedler zurück . . .» However, *Ba'al* became «geradezu ein Synonym für Seth», and «so», as STADELMANN (*op. cit.*, p. 142 f.) points out, «daß in der Schrift der Name von Ba'al stets mit dem Seth-Tier determiniert ist; das Seth-Tier allein kann sogar als Ersatz für die Schreibung von Ba'al dienen. Seth/Sutech und Ba'al sind als Gottheiten des Unwetters und der Naturgewalten in den Vorstellungen der Ägypter letztlich identisch, so daß Seth auch häufig in den ägyptischen Versionen der vorderasiatischen mythologischen Erzählungen die Stelle von Ba'al vertritt.» See, further, n. 27 and 53. — Upon conclusion of this manuscript, I received with *Ugarit-Forschungen* 11 of 1979 (© 1980) K. KOCH's paper «Zur Entstehung der Ba'al-Verehrung», *loc. cit.*, p. 465–75. We concur, of course, on some matters. Yet, since we profoundly disagree, due to the kind of either approaches and our different interpretation of many details, I cannot extend this study for the mere purpose of refutation. I can only hope, that he will change his position.

²⁷ See J. NOUGAYROL: «Textes suméro-accadiens des archives et bibliothèques privées d'Ugarit» in C. F. A. SCHAEFFER *et al.*, *Ugaritica* V (= *MRS* 16), Paris 1968, p. 44 f. (text 18:4 = R. S. 20, 24:4–10 the seven *Adads* beginning with *Adad bēl huršān ḥazi* // text R. S. 1929, No. 17:4–10 the seven *Be'ālm* beginning with *b'l špn*). On the «Mami Stele», though, found in Ugarit and dated to the 14th century B.C., *Ba'al Šapān* has been replaced by *Seth Šapuna* (C. F. A. SCHAEFFER, *Ugaritica* I [*MRS*], Paris 1939, p. 39 ff. and fig. 30; cf. also Appendix 10:1.A b) d)).

However, parallelism of the names of *hd(d)* and *b'l* is common in the mythological epics. For identifications of other gods see Appendices 4 and 5. However, no valid reason has been adduced so far to cause doubt in the original independence of *'ay*, *ym*, and *nhr*. See also below n. 156.

identity of *Ba'al* and *Had(ad)*. We are rather dealing with attempts to amalgamate these two gods.

The first of the major points of this study will be to show that, similarly, a god, named *b'l 'arš* may be assumed to have been joined to *b'l špn*, whereby the possibility to interpret the word *b'l* in *b'l 'arš* as appellative and to consider the whole expression as an aspect of *b'l (špn)* as the god to whom the qualities and name of *b'l 'arš* were ascribed has helped this process.

However, notwithstanding its appellative employment in the passages previously referred to, the word-connection *b'l 'arš* and, therefore, also the word *b'l* could be used as *nomen proprium*, as this holds true for so many other instances where the word *b'l* occurs alone or in combination.²⁸

As he appears in the Ugaritic texts, *Ba'al* has been worshipped as a mountain-god, a weather-god, and a god who provides water and the growth of vegetation.²⁹ With this presupposition, we turn now to the passages in which *Ba'al* appears as *b'l 'arš*:

It was already noted that 'nt I : 2—4 does *not* support any interpretation of other attestations of the *zbl b'l 'arš* as allegedly or really chthonic, nor has it virtually anything to do with any death and/or resurrection. It presents within its context the *zbl b'l 'arš* as a quasi alias of *b'l*, while he is wined and dined by a divine host whose identity is not clear from the text. At any rate, the *zbl b'l 'arš* is shown as a god who enjoys some of the pleasures of life.

²⁸ The appellative side of the name *b'l špn* is indicated by the alternate *b'l mrym špn* «Lord of the Heights of *Šapān*» (51 [= II AB]:V:85 and elsewhere); as *nomen proprium* it has its analogue in 'nt *špn* (see n. 71). See above n. 26 and below.

²⁹ Although the use of the name *Ba'lišapuna* for the *Nusairi* mountain range, including the *Gebel el Agra'*, in the latter half of the 8th century B.C. (see the *Annals of Tiglath—Pileser III*, line 127 [acc. to P. ROST: *Die Keilschrifttexte Tiglat—Pileasers III nach den Papierabklatschen und Originalen des Britischen Museums*. Leipzig 1893], and of Sargon II, line 230 [acc. to A. G. LIE: *The Inscriptions of Sargon II, King of Assyria*. Part I: *The Annals*. Paris 1929]) attests to an identification of Mount *Šapān* and *b'l špn* at some time in the course of Syrian history, there is no justification for H. GESE («Die Religionen Altassyriens» in GESE, *Rel.*, p. 123) to assume this identification also for the 2nd millennium B.C. Hist interpretation of R.S. 24. 245 (Ug. V, III 3 acc. to GESE's counting) in this sense is *not* «nicht mehr zu bezweifeln». As in other instances, 'il *špn* refers to Mount *Šapān* yet *not* to *Ba'al Šapān* (cf. further Appendix 2).

However, while the connection of mountain and weather-god and god of fertility appears to be beyond dispute for many years (see, specifically, R. HILLMANN: *Wasser und Berg. Kosmische Verbindungslinien zwischen dem kanaani'schen Wettergott und Jahwe*, Diss. phil., Martin Luther Universität Halle—Wittenberg 1965), it should be stressed that also the *b'l špn* must have come into being by a combination of a weather- and fertility-god with the mountain he chose as impressive residence or, more likely, with a local deity, whom the weather- and fertility-god incorporated within himself. Significantly, Mount *Hazi/Šapān* was sacred as residence of the Weather-god also to Hurrians and Hittites (comprehensive survey by H. GONNET: «Les montagnes d'Asie Mineure d'après les textes hittites». *RHA* 26 (1968) p. 146 f.). One is probably correct assuming a process of combination similar to the adoption of Mt. Olympus by Zeus (re. sacred stones and mountains and their choice by gods see M. ELIADE: *Die Religionen und das Heilige. Elemente der Religionsgeschichte* [German transl. of *Traité d'histoire des religions*. Paris 1949]. Salzburg 1954, p. 247 f., 559 ff. [bibliography]; further literature through NOUGAYROL [v. n. 27] p. 50 f.).

The situation is entirely different in 67 VI : 5 ff. where *b'l* alias *zbl b'l* 'arš appears as dead:

«(5) 'We [re]ached (6) Pleasuretown³⁰ in the Land of Plague³¹

(7) (and) Belleville³² in the Realm of the Lion of Māmītu.

(8) We reached Ba'al who had sunk³³ to the (9) earth³⁴: Almighty Ba'al³⁵ is (really) dead!

(10) Perished has the Prince Lord of Earth!'

El mourned and «(22) . . . raised his voice and clamoured:

'(23) Ba'al is (really) dead!

Woe to the people!

The son of (24) Dagan!

Woe to mankind!³⁶

³⁰ Repeated below in lines 28 f. and in 49 (= I AB) II:19 f. For the specific meaning of *n'my* in this context, which was recognised by AISTLEITNER: *Wb*, No. 1806 s. v., and *TRS*, p. 17, 20), see below n. 31 and 32, and for the whole section cf. 67 (= I*AB) V:5–22 as contrepoint.

³¹ Vs. GORDON: *UT*, No. 641, AISTLEITNER: *Wb*, No. 724, and others, who think of Hebrew **dōber*, *midbār* etc., G. R. DRIVER (*Canaanite Myths and Legends, Old Testament Studies* 3, Edinburgh 1956, p. 107, 154) and F. F. HVIDBERG: *Weeping and Laughter in the Old Testament. A Study of Canaanite–Israelite Religion* (transl. from Danish), Leiden 1962, p. 28, who connect *db̄r* with Hebrew *dēber*. However, while M. DAHOOD (*Psalms* I, *The Anchor Bible* 16, Garden City, N.Y., 1966, 300) has reminded of the situation in Ps 49:15, the parallel of *šd šhlmt* (so also in 49 II:20) and the context as a whole, as well as the sarcasm of Ps 49:15 within its context, which *refutes* (!) any idea of the netherworld as «pasturelands» where the blessed may «graze», suggest that HVIDBERG's proposal comes closest to the true sense of *db̄r*.

While the euphemisms are designed to veil the brutal and cruel reality of the netherworld, they are employed in the first halves of lines 6 and 7 of 67 VI (and their parallels). The latter parts reveal the voracious character of the place of no-return (unless extraordinary events happen). Doubtless concepts of the netherworld that were at home in Mesopotamia (?) have been combined with others (see below n. 43). In these circumstances, the parallel to the *Lion of Māmītu*, i.e., *Nergal* or *Erra* (*Yarri* ?), is «pestilence» or «plague».

Valuable is the general acceptance of the meaning «land» for 'arš, because it supports the meaning proposed for *šd* in this instance referring to a clearly limited area and being compatible, therefore, with other employments of this word. However, the strict parallelism of the members of lines 5 (end) to 7 (and the analogous passages) forbids any connection of *db̄r* with *šd* («pasture») with «field») as, for instance, A. S. KAPELRUD suggests in his *The Violent Goddess. Anat in the Ras Shamra Texts*. Oslo 1969, p. 84 f.

³² // *n'my* of line 6. Vs. others see also AISTLEITNER: *Wb*, No. 1191, and *TRS*, *ibid*.

³³ The Ugaritic verb is *npl*: also the *pukku* and *mekku* of Gilgamesh «fall» into the Netherworld, as has been recognised from the Sumerian text immediately preceding Tablet XII of the Akkadian form of the Gilgamesh epic chiefly by C. J. GADD and S. N. KRAMER (see, esp., the latter's *Gilgamesh and the Huluppu-Tree. Assyriol. Studies* 10, Chicago 1938, p. 15 f. 36).

³⁴ Doubtless a euphemism for Netherworld. However, cf. above p. 180.

³⁵ See Appendix 10.

³⁶ Re. *my* see AISTLEITNER: *Wb*, No. 1558, GORDON: *UT*, No. 1470. Other interpretations are less convincing. Re. *hmlt* see AISTLEITNER: *Wb*, No. 845: «Lebewesen, Bevölkerung». Especially 49 II:17–19 (// *bn nām*) supports our interpretation in this instance.

After³⁷ (25) Ba'al I shall descend into the earth.³⁸

Also³⁹ (26) 'Anāt moved continuously⁴⁰ and searched every mountain
(27) in the direction of the centre of the earth⁴¹ (and) every hill
(28) in the direction of the centre of the realm⁴².

She reached Pleasureto[wn (29) in the Land] of Plague
(and) Belleville in the Realm of the (30) [Lio]n of Māmitu.
She [reached] Ba'al who had su[nk (31) to the e]arth . . . »

Ba'al alias *zbl b'l 'arš* or as he is also called *'al'iyn b'l* «His Highness *Ba'al*» has «sunk» into the Netherworld referred to through euphemistic expressions⁴³ and other words which, due to the possibility to derive them from more than one root, are open to varying interpretations, either being matter of fact statements or circumscriptive through characterisation. However, notwithstanding the double-edged function of the *bt hptt 'arš* «The House of Impurity Earth»,⁴⁴ there is nothing in 67 VI : 5 ff. that would even remotely appear to allude to a resurrection of this god.

While the same holds true for text 49 I : 13–15 within the context of the story how *El* and the goddess *'trt ym* replace *Ba'al* by another god of vegetation, *'ttr*, the remaining passages, i.e., 49 III: [2–3]. 8–9.20–21 and IV : 28–29.39–40, clearly show *b'l ('al'iyn b'l)* alias *zbl b'l 'arš* as redivivus, though by vision, and his new life finds expression in a reawakening of nature: «the heavens rain oil» and «the wadies run with honey»⁴⁵, «the lord of the springs of the arable land» «causes the springs of the fields to flow».⁴⁶

In view of the fact that *Ba'al* is entrusted with the functions of a god of water and vegetation, as is so clearly attested also elsewhere in the texts from Ugarit,⁴⁷ as well as on account of the close association of the myth of death and resurrection with *Ba'al*, only in this instance within the framework of his

³⁷ Vs. GORDON: *UT*, No. 424, see the strict parallelism of A:B:A:B in lines 23 f. and analogous constructions through AISTLEITNER: *Wb*, No. 476 s.v.

³⁸ See above note 34.

³⁹ On account of the sequence of the narrative (: *El* → *'Anāt*) correct GORDON: *UT*, No. 297, vs. AISTLEITNER: *Wb*, Nos 347 and 348, as changed from *TRS*, p. 17.

⁴⁰ For durative and iterative use of the Gt-forms also in Ugaritic, see my «Some remarks on the Hebrew Hithpa'el and Inversative -T- in the Semitic Languages», *JNES* 21 (1962), p. 220 ff.

⁴¹ Possible also: «Netherworld», if one is guided by the meaning of *šd* in line 28 (cf. above n. 31), though not so good (cf. foll. note).

⁴² Referring to *šd* in line 7 (cf. the following text). The translation chosen for lines 25 ff. tries to emulate the course of *'Anāt*'s search.

⁴³ A transitional stage to ideas as expressed, for instance, in *Od.* 4, 563 ff. For the close proximity of «death» and «life» see the last reference in n. 30.

⁴⁴ 67 V:15; 51 (= II AB) VIII:7–9. O. LORETTZ («Ugaritisch-Hebräisch *HB/PT*, *BT HPTT* – *HPŠJ*, *BJT HHPŠJ/WT*», *UF* 8 [1976] p. 130) considers *metri causa* the *'arš* of line 8 an explanatory gloss by origin.

⁴⁵ 49 III:12 f.

⁴⁶ 49 IV:26 f., 37 f. Cf. for this reflection of *Ba'al*'s functions as a fertility-god also 126 (II K) III:1 ff.

⁴⁷ For instance, see I Aqht (= I D), especially, 38 ff.; 126 (= II K) III:1 ff.

mythological struggle with *Môt*,⁴⁸ the question arises, whether any other god, and this in form of an originally independent *zbl b'l 'arš*, was actually needed to make the *b'l špn* into the entity as which he appears in Ugaritic literature.

Any answer which one might be tempted to give without any deliberate hesitation would presumably be negative. In fact, the occurrence of the word-connection *zbl b'l 'arš* in 'nt I : 2—4 would seemingly tend to confirm such answer.

III. *zbl b'l 'arš* : a titled alien in Ugaritic mythology = Hurritic *ewerne ḥawurniya* and *ḥawurunne*

Supported, though, is the suspicion of an original independence of the *zbl b'l 'arš* from the *b'l špn*, first of all, by internal evidence provided by the literature of Ugarit.

The substantive apposition or epithet *zbl* is, of course, the same title by which several gods of Ugarit were distinguished, notably *yrḥ*, *ršp*, *ym* and *b'l* himself.⁴⁹ In their grammatical construction these word-connections follow the pattern of *epithet* (= *title*) + *name* or *name* + *epithet* (= *title*). It should be noted, however, that the names of these deities, notwithstanding their appellative or, at least, translucent meanings, have been recognised as *nomina propria* for a long period of time.

However, the provision of titles as epithets through word apposition preceding or following the names of deities and heroes appears to have been fairly common practice in ancient Ugarit. Being interested, at this point, in such names which were provided with *preceding* titles we adduce, in addition to the foregoing — and these include, of course, also *'al'iyin b'l* «His Highness

⁴⁸ Useful surveys by H. GESE (*Rel.*, p. 53: bibliography, to the earlier studies of which should be added V. JACOBS — I. ROSENTOHN: «The Myth of Môt and 'Al'eyan Ba'al», *HTHR* 38 [1945] p. 80 ff., and U. CASSUTO: «Baal and Mot in the Ugaritic Texts», *IEJ* 12 [1962] p. 77 ff.; 70 ff., 135 f.), U. OLDENBURG: *Conflict*, p. 34 ff.), M. H. POPE (v. n. 25, p. 261 ff., and in his «Môt», *loc. cit.*, p. 300 ff.). See also P. L. WATSON: «The death of 'Death' in the Ugaritic Texts», *JAOS* 92 (1972) p. 60 ff.; E. LOEWENSTAMM: «The Killing of Mot in Ugaritic Myths», *Orientalia* 41 (1972) p. 378 ff.; D. T. TSUMURA: «'A Ugaritic God, MT—W—ŠR, and his two Weapons' (*UT* 52:8—11)», *UF* 6 (1974) p. 407 ff.

⁴⁹ *zbl yrḥ* 1 Aqht (= I D):164

yrḥ zbl 128 (= III K) II:4

ršp zbl 128 II:6

zbl ym 68 (= III AB A):7, 14, 16, 22 in 24 f. and 29 partly restored;
129 (= III AB C):8, 16, 23 (see Appendix 4)

zbl b'l 68:8; 137 (= III AB B):38, 43; 133 (= I MP) rev.: 10.

Cf. *Ba'al* with epithet (= title) in postposition as *Beelzeboyl* in LXX IV Reg 1:2, 6 (Symmachus), Mt 10:25 et al. acc. to *C* & et al. and *Berzeboyel* in *Catalogus codicum astrolog. graec.* IV 132 (ed. by MARTINI and BASSI on the basis of Cod. Neapolitan. II C 33 of 1495 fol. 233); through T. HOPFNER: *Griechisch-ägyptischer Offenbarungszauber Seine Methoden*, in *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde* (ed. by C. WESSELY) 23, Leipzig 1924, § 271 (p. 131).

Ba'al» —, e.g., the *tr 'il* «Steer 'il (or *El*)»,⁵⁰ *'il hd* «God *Had* (*ad*)», *bn 'ilm mt* «Sohn 'Il's (*El*'s) *Môt*», the *g'zr 'ilh'u* «Young Man 'Ilh'u», *rhm 'nt* «Miss 'Anât» and *btlt 'nt* «Lass 'Anât», *nrt 'ilm špš* «The Luminary of the Gods (or of 'Il) *Šapaš*», *rbt špš* «M^{me} *Šapaš*», *'itt 'atrt* «Mrs. 'Ashirat», *rbt 'atrt ym* «M^{me} 'Ashirat *Yām*», *rp'u b'l* «Saviour *Ba'al*». ⁵¹ This being so, it should be rather difficult to discard lightly the possibility of an original independence of the *zbl b'l 'arš*. It would be hard to deny with a minimum of justification that the title *zbl* in front of *b'l 'arš* seems to denote a god whom one should see in analogy to *zbl/rp'u/al'iyin b'l* and all the other deities and heroes who were considered sufficiently distinguished to bear titles.

Considerably more can be adduced to support the assumption of fusion of the *b'l špn* and an originally independent *b'l 'arš*.⁵² It may suffice, however, to note that, in accordance with all available sources, Ugaritic and other, written and non-literary, the people of Ugarit shared most, if not all, of their titled gods with, at least, some other peoples in the Near East, though their worship seems to have varied in intensity.

In some instances, titled deities appear in the written evidence from Ugarit in a very pronounced way, so that we may speak of these as of specifically Ugaritic gods, although one should never do this without qualifications. At least some of them are known to have been attested for other peoples' religions or have had their equivalents in other gods. Cases in point are *'il*, *b'l (špn/'ugrt)*,⁵³ *mt*, and *'nt*.⁵⁴

Other titled gods cannot be classified in the same way. They have merely been common to both the people of Ugarit and, at least, some of their neigh-

⁵⁰ See AISTLEITNER: *Wb*, No. 2932, and GORDON: *UT*, No. 2664. Notwithstanding the parallelism of *tr 'il* and *'il mlk* in 'nt V (= V AB E): 43 f., *tr* (𐎠𐎢𐎣) as title is not to be confused with *šr* (𐎠𐎢𐎣𐎠), as attested in *'il šr* «King 'il/El» in both the Ugaritic text of R. S. 24 271 A:3 and the Hurritic R. S. 24 278 line 7, corresponding, no doubt, to the expression *'il mlk* as mentioned afore, as well as in 51 (= II AB) IV:38 and 48. (Cf. also the occurrences of *šr* (𐎠𐎢𐎣𐎠) as a byname of *'il/El* listed in AISTLEITNER's *Wb*, No. 2680). Cf. *eni-ilu*, the name of the king of *Hamāt*, as apparently being hybrid in ROST v. n. 29, line 153 (= KB II, p. 30, line 51) on the background of the names in lines 150 ff., and as analogue to *eni-tešub*, king of Carkemish (c. 1300 B.C.; see through K. KLENGEL: *GS* I, esp. 59–67, 80–87, 282 f. 287) as well as *'il-ibrn* = *'il-b'l* (cf. R. S. 24.257:16, 19, 24 and GRÖNDAHL: *PTU*, p. 117). See also below Appendix 10, subsect. 1. B d). But see for Hurr. *Tr* Appendix 10 A g) and p. 226.

⁵¹ For attestation of foregoing examples see AISTLEITNER: *Wb*, and GORDON: *UT*, s. v. However, regarding the various misinterpretations of *rp'u* see Appendix 102 A e).

⁵² See my *Poseidon* v. n. 13 above.

⁵³ On account of the repetition of divine names, such as *'nt špn*, *pdry*, *'il 'ib* in R. S. 24.253, and the frequent changes in the references to *Ba'al* so typical for the Ugaritic epics and significantly paralleled through the references to other gods, one should not consider the occurrence of *b'l*, *b'l špn*, *b'l 'ugrt*, *b'l hlb* in R. S. 24.253 (to be seen in close connection with text 9 [GORDON and EISSFELDT] where also the *b'l knp* is adduced in line 6) other than variations of the same god «Lord» (*b'l*), having incorporated or brought forth individualisations of local or other characteristics. (Cf. above n. 26 f.)

⁵⁴ However, see Appendix 9.

bours, seemingly since the times prior to the known history of Ugarit. To this category we count gods like *yrh*,⁵⁵ *špn*⁵⁶ and *ršp*.⁵⁷

While we are not interested, in this context, in those gods, who appear to have been merely or predominantly a matter of interest of the learned men of Ugarit (list-gods and the like),⁵⁸ another considerable group of deities has to be adduced, who gained their specific meaning and/or importance definitely as a consequence of (a) *import* (in various ways) or *equalisation* of Ugaritic and foreign gods, and/or (b) *fusion* of Ugaritian divine figures with deities that *originated* in areas other than the immediate proximity of this kingdom, i.e., the regions and settlements of northern Syria.

Although the contours of such deities may sometimes want distinctness, and one might hesitate to assign a particular god to one group or the other, we list for those categorised under (a) 'il *hd*,⁵⁹ 'il *kmrb*,⁶⁰ 'in 'atn (*eni attanni*),⁶¹ 'in *hmn*,⁶² 'in *šln* (*eni šalanni*),⁶³ 'il 'ib,⁶⁴ 'il *š'iy*.^{64a} To the second group (b) belong *špš*,⁶⁵ *ym*,⁶⁶ *nhr*,⁶⁷ *ytp*,⁶⁸ and the *kttr*.⁶⁹

⁵⁵ See Appendix 1.

⁵⁶ See Appendix 2.

⁵⁷ Besides *ršp zbl* (v. n. 49) see for Ugarit also *ršp mlk* «King Rashaf» (R. S. 24.249 B:7) and *b'l hz ršp* «Master of the Arrow Rashaf» (1001:3). For the latter cf. *ršp hš*, i.e. *hš* being part of the name of a deity of its own standing, in a Phoenician inscription of 341 B.C. from Kition, i.e., *KAI* 32:3 and 4.

See further Appendix 10 and p. 199.

⁵⁸ See, for instance, NOUGAYROL (v. n. 27), p. 212–30, 246–49. Obviously, having been necessitated by frequent misunderstandings as well as, presumably, theological and politico-economic interests, these lists contain very valuable information with a considerable number of errors interspersed, though, and are, therefore, of limited use only.

⁵⁹ 75 (= BH) II:6, 23; 76 (= IV AB) II: [2]5, III:9. In 133 (= I MF) rev. 11 *Had(ad)* is called *šgr hd* «Young Man *Had*» in analogy to *mlk nhr*, *zbl b'l*, and *glm* [?] *ibid.* lines 9 f. In CTA 30:9 'il 'add (!).

⁶⁰ 4 (= CTA 166):6 and 7 end. This should also help the difficulty inherent in any assumed combination of 'il/*El* and *Kumarbi* which LAROCHE has noted in *Ugaritica* V, p. 523.

⁶¹ R. S. 24.254:2; R. S. 24.255:3; 4:1; partly restored in 4:12; CTA 173:2. Plural in R. S. 24.261:12. Cf. below n. 113.

⁶² CTA 172:1 (= 50:1); R. S. 24.261:6 and 16; partly, but safely restored in R. S. 24.295:7. The text offered in CTA 177:9 and 12 and as republication in KTU 1.35 is hopelessly fragmentary. See also below n. 113 and Appendix 10 2. A c).

⁶³ Or *šalanne* (cf. Appendix 9) R. S. 24.251:1; R. S. 24.291:18 and 22; *ibid.* line 4; CTA 173:1; R. S. 24.255:8, the latter three instances having been partly restored. Plur. in R. S. 24.261:11. Cf. *šalanni* in KBo XXIII rev. 3.

⁶⁴ 2 Aqht (= IID) 1:27 and 45 (partly restored), II:16; R. S. 24.643:10 and rev. 1; R. S. 24.253:12, 15, 19, 35 (rev.); 2004:5. See also Appendix 10 1. A l).

^{64a} See Appendix 15.

⁶⁵ See Appendix 3.

⁶⁶ See Appendix 4.

⁶⁷ See Appendix 5.

⁶⁸ *ytp* or — with epithet *mhr št* in postposition — *ytpn* (with emphasizing -n [K. AARTUN: *Partikeln* 1, p. 61]) of unknown meaning (AISTLEITNER, *Wb*, No. 1158) is typical for the institution of divine attendants to major gods in Ugaritic mythology. Imitation or, at least, some influence of Mesopotamian, Hurritic and Anatolian mythologies may be considered responsible.

⁶⁹ See Appendix 6.

Surely, foregoing divisions are shared by deities worshipped in Ugarit, irrespective whether they were distinguished by titles or not and notwithstanding whether those who were do *always* show their titles in their textual attestations, as some do, or only *occasionally*.⁷⁰ However, while 'il *hd* would have to be counted, if he was really an immigrant from south-west Mesopotamia (as he was categorised above), under subdivision (a) of the last of the major groups of deities, the *zbl b'l 'arš* would apparently have to belong to its second category (b) on account of his assumed fusion with *b'l špn*.

To the group of deities bearing titles either in front of their names or behind or alternating between both appositive constructions have to be added the names of those gods who were closely connected with distinct localities or peoples, e.g., 'nt *špn*,⁷¹ *b'l špn*, *dadad bēl ḥuršūn ḥazi* (or *dadad 'il ḥuršān ḥazi*),⁷² *b'l ḥlb*,⁷³ *dadad ḥalpi*,⁷⁴ *tṭb ḥlbḡ*,⁷⁵ *'il pbnḥwm*,⁷⁶ the *b'l 'ugrt*,⁷⁷ *'in 'ardn*,⁷⁸ *'iwrn przn*,⁷⁹ and *'nt 'amrn*.⁸⁰

As has already been noted by others, however, not only two names, i.e., in the Semitic strain of Ugaritic and in Hurritic were in use, not only equalisations on real or merely assumed functional grounds, such as that of *b'l ḥlb*, *hd(d)*, and *tšb*, were frequent, but also attempts at imitations and translations

⁷⁰ Showing their titles frequently: *b'l*, *'il*, *mt*, *'nt*, *špš*, *ym*, *nhr*, and, e.g., the legendary heroine and wife of king *bn 'il krt* or *krt t'*, *mt ḥry* «Beauty Huriya» (cf. re. Hurritic *muš(u)* LAROCHE: *GLH*, p. 173, and Appendix 10) or *'aqht ḡzr* «Aqht Hero»; rather rarely: *ršp*, *špn*, *hd*, *yrḥ*, and *ttrt* (see Appendices 10, 13 and 14). While one should certainly acknowledge that new texts will presumably change this picture, it is obvious that the majority, perhaps the overwhelming majority, of major deities and heroes (including a considerable number of such not mentioned, as yet, e.g., *ttr* [cf. n. 125], *pdry*) belongs to the type provided with title rather regularly. See also the collection of titled deities and heroes in the state of being addressed in AARTUN: *Partikeln* I, p. 38 f.

⁷¹ R. S. 24.253:13/14 and 17; 9:17. Cf. Appendix 2.

⁷² Akkadianised names for *b'l špn* R. S. 20.24:4 = R. S. 1929 No. 17:4 (largely restored, but apparently certain); R. S. 26.242:19'.

⁷³ R. S. 24.643:4; R. S. 24.253:16. *ḥlb* refers to *ḥlb špn* = *alḤal-bi ḥursagḤa-zi* (see LAROCHE: *Ugaritica* V, p. 520, and C. F. A. SCHAEFFER: «Commentaires sur les lettres et documents trouvés dans les bibliothèques privées d'Ugarit», *Ugaritica* V, p. 678 ff., especially, p. 648). For the question of identity of *b'l špn* and *b'l ḥlb*, see the foregoing, esp., n. 26, 27, 53.

⁷⁴ R. S. 26.142:18'. Akkadian for *b'l ḥlb*. Cf. also n. 72.

⁷⁵ 4:10. See further Appendix 10 l. A b).

⁷⁶ See Appendix 7.

⁷⁷ R. S. 24.249 B:6; R. S. 24.253:11, 16 and 35 f. (?). For the Hurrian *eni ugarit(a)wi* as translation thereof in R. S. 24.274:7 see Appendix 10 l. A d).

⁷⁸ See Appendix 8.

⁷⁹ R. S. 24.254:4; in R. S. 24.255:1: *'il prz*. This god is remarkable not only for the fact that R. S. 24.255:5 has *'in przn* and shows that *everne* and *eni* were interchangeable, but still more so on account of the name *prz*. Due to its morphological and syntactical construction (cf. Appendices 8 and 9) *'iwrn/in przn* could refer to a deity or the god of a *nomen propr. tribus* or *loci*. Indeed, I would read *everne/eni parzanne* or *perzanne* «Perizzite Ba'al/ god». It is hoped that the Perizzites will receive renewed, perhaps even conclusive treatment in the study on tribal catalogues in the Old Testament which M. Görg has announced as forthcoming in his preliminary note «Hiwwiter im 13. Jahrhundert v. Chr.», *UF* 8 (1976) p. 53.

⁸⁰ See Appendix 9.

of divine names from one language into the other were made.⁸¹ Similarly, if we are correct in our assumption of wide-spread bilingualism for ancient Ugarit and northern Syria, those Ugaritians, who spoke in the Semitic tongue predominantly, did not only share with their Hurrian and other (foremost Anatolian) contemporaries, forerunners, and successors the obvious custom to provide a considerable number of outstanding divine and heroic persons with titles, they did not only have such distinct feature as the combination of two deities as a couple in common (without regard to gender),⁸² they must also have meant, if they were familiar with the story of the struggle of *Ba'al* and *Mot*, the same that is expressed in the aspect of *šarri* ^d*Tešub*, whereby he is called *e-bar-ni ha-ur-ni-ya* «The Lord in/on Earth» in Bo 9250 I 4 f. (= KUB XLV 21 I 4 f.) or [*e-we*]_e-*er-ne ha-wu_u-ru-un-ne* «The Lord belonging to Earth» = «Earth *Ba'al*» in KUB XXVII 38 IV 29 f.,⁸³ when they referred to *b'l 'arš*.

IV. Hurritic *akab* = Ugaritic *zbl*

While the application of *ebarni/ewerne hawurniya/hawurunne* on ^d*Tešub* is certain from the texts adduced above, its importance is underlined and supplemented by still another few statements contained in Bo 9250 I 4 f. (= KUB XLV 21 I 4 f.): *šar-ri* ^d*ISKUR a-kab e-bar-ni ha-!-ur-ni-ya* K1.MIN SAL ^d[*Hé-pat*] *na-aḥ-ha-ab al-la-ni* [*e*]-*še-na-ša* ▲ ^d*IŠTAR* K1.MIN . . .

Here ^d*Hepat*⁸⁴ is not only preceding *Šauška*, but as the goddess mentioned in the second place, she is recognised as «the Queen/Ruler/Matron in the Heavens». The contrast in the meaning of the characterisations of ^d*ISKUR* = *Tešub* and this lady (*ašte*) was recognised by C.-G. von Brandenstein.⁸⁵ Equally obvious is the parallelism of the words *akab* and *naḥḥab/naḥab* by both their position and meanings.

akab/akap is well attested as the first element in a good number of Hurritic names and may be explained grammatically, as has been done so far,⁸⁶ but in view of the necessity to form a terminology corresponding, per-

⁸¹ See Appendix 10.

⁸² See Appendix 11.

⁸³ See also KUB XXXII 27 II 18. For the locative *ha'urniya* < *hawurniya* see C.-G. VON BRANDENSTEIN: «Zum Churritischen aus den Ras-Schamra-Texten. ZDMG 91 (1937) p. 571 n. 1; E. A. SPEISER: *Introd.*, p. 26 (n. 49), 112; DIAKONOFF: *Hurr.*, p. 42, 94; LAROCHE: *GLH*, p. 98, and below n. 117. For the adjective *hawurunne* (in LAROCHE: *GLH*, p. 99 listed as substantive «2. Thème» parallel to *haburni* = «1. Thème») see Appendix 8 and notes 93, 95, 109–11a, 113 and 114 and SPEISER's observation to this effect, *Introd.*, p. 100.

⁸⁴ VON BRANDENSTEIN: v.n. 83, *ibid.*

⁸⁵ V.n. 83, *ibid.*

⁸⁶ Versus P. M. PURVES in I. J. GELB et al.: *Nuzi Personal Names*, *Oriental Institute Publications* 58, Chicago (Ill.) 1943, p. 188 f., see SPEISER, *Introd.*, p. 85, 121; J. FRIEDRICH: «Churritisch». *HO* I, II, 1 and 2.2, 1969, p. 18; DIAKONOFF: *Hurr.*, p. 140.

haps, to social innovations,⁸⁷ *akap* may have acquired the meaning of «prince». At any rate, this would make better sense than the translations so far proposed for names like *agap-šarri/tešup* «Fürwahr hervorgehend ist der König/Tešub».⁸⁸

In the context before us, however, no proper name like «Prince is Tešub» is involved, but an apposition in analogy to the characterisation of the female counterpart of Tešub. Regarding the «Ruler of Heavens» and the word *naḥḥab/naḥab* we are helped by line 12 ff. of same text Bo 9250 I (= KUB XLV 21 I), where the verbal stem *naḥ-* is used again, but now twice, being applied to *Hepat* and *Tešub* as well and this, apart from the matter of the different (physical) gender of these two gods, within identical contexts^{88a}. Consequently, *akab/akap* and *naḥab/naḥḥab/-ap* would appear to be rather close to being interchangeable with regard to their meanings, if not their employment in suitable circumstances. This is corroborated by the very similar, often identical uses and meanings of the Urartian verbs *naḥu-* (= *naḥ-* transitive) and *agu-* (= *ag-* transitive).⁸⁹ Surely, this seems to be the result of development in the employment of these verbs. While the original meaning of *agu-* may be understood to have been to «lead, direct, guide», that of the former can be traced back to the idea of «carrying (away)». However, if one takes the employment of the *intransitive* form of the same verb *naḥ(u)-*, i.e., *naḥa-* under consideration, which is used to express the thought of «accession to the throne, seizure of power» and the like, as well as the original meaning of *naḥa-* as «arrive, rise, ascend», then the original meaning of the basis of both the intransitive and the transitive forms may have been to «move». *naḥu-* to «move» something or somebody would overlap very well with *agu-* to «lead, direct, guide».

Supported is the assumption of a development in the meanings of *naḥab/-p* and *akab/-p* to «prince(ss)» by the two meanings of the root *zbl* in Amorite «to carry» and «to rule», both — besides others — resting as two aspects on the same basic meaning of \sqrt{zbl} ; as can be ascertained from its attestations in Akkadian and Ugaritic.^{89a} M. Held^{89b} has assumed a development from the basic meaning «to carry» over «to lift, exalt, elevate» to «prince». Also the employment of English «to carry» in the sense of «to prevail», «to win» may help to understand this phenomenon.

⁸⁷ See, already, E. LAROCHE: «Panthéon national et panthéons locaux chez les Hourrites», *Orientalia* 45 (1976) esp. p. 98 f.

⁸⁸ GRÖNDAHL: *PTU*, p. 209, 215. No translation in LAROCHE: *GLH*, p. 36.

^{88a} GELB, CAA, p. 35, 202 f., 370. See on such changes already A. BERTHOLET: *Das Geschlecht der Gottheit = Sammlung gemeinverständlicher Vorträge und Schriften aus dem Gebiet der Theologie und Religionsgeschichte* 173, Tübingen 1934. Cf. also Appendix 10, subsections 2 A d) and 1 A p).

⁸⁹ MELIKIŠVILI: *Ukn*, p. 386, 402; DIAKONOFF: *Hurr.*, p. 59, 76, 119. For the relationship of Hurr. *ag-* and Urart. *ag(u)-* see also LAROCHE: *GLH*, p. 36.

^{89b} Cf. *CAD* 21 (1961), p. 1 ff. 152 f.; *AHW*, p. 1500 ff. 1524. 1536; AISTLEITNER: *Wb*, Nos. 878, 878a; GORDON: *UT*, Nos. 815 f.

^{89c} M. HELD: «The Root ZBL/SBL in Akkadian, Ugaritic and Biblical Hebrew.» *JAOS* 88 (1968), p. 90–96.

«Dame *Hepat*, Princess, Ruler in the Heavens» may have been just the right title to describe this deity's magnificence as «Queen of Heavens».

However, turning away from *Hepat* and back to the «Lord of/on Earth» we should note another few observations and thoughts.

V. ewerne ĥawurniya/ĥawurunne — Ĥawrōn — Ĥōrōn and b'l pn 'rš

To this point we know only of the Greek and pre-Grecian *Poseidon* and the Sumerian and Akkadian attestations of independent gods «Lord of Earth», ^d*Enki* and ^d*Bēl eršeti*, the latter having been a rather unknown deity for students of ancient religions and, apparently, most Mesopotamians, though by no means of lesser standing for the circles of his worshippers, as can be learned from his equalisations with Sumerian *Umunazu/Ninazu* (of *Eshnunna*) and *Ninurta*.⁹⁰ It must be noted in this context, however, that for the written presentation of the latter part of ^d*Ninurta*'s name the same cuneiform sign was employed which refers to *uraš* «earth»: IB, *-urta* being a variant genitive thereof. Not only the emphasis has shifted from his assumed concern for fertility and vegetation to his preoccupation with warfare and heroism, but *Ninurta*'s gender has changed, as well, from female to male, a phenomenon by no means unique regarding Sumerian (and other^{90a}) deities. Obviously, *Ninurta* has once been a «Lady of the Earth». Thus, it is well possible that ^d*Bēl eršeti* was originally an aspect or epithet which was separated from its object and remade into an independent god, for it has been attested as a byname, indeed, referring for explanation to *Ninurta* and in a different sense to *Nergal*, who could be and were equalised at times, but have never been identical at all. In relation to *Nergal bēl eršeti* obviously meant «Lord of the Netherworld», and when *Ninurta* was called [*bēl*] *eršeti rapašti*, then this clearly referred to the rule of this fertility- and war-god over the «wide earth». ^{90a}

This dilemma is not helped by the equalisation of ^d*Bēl eršeti* with *Ninazu* who had been awarded the predicates *dannu*, *ša māhira lā išû*, *šar kakkī* or *Šeraḥ* (= *Nirah*) as *ilu šupû* either.⁹¹ While honours such as these were not just meaningless, they were too often proclaimed to allow any safe conclusion on this basis alone, whether *bēl eršeti* referred first to the earth in general and then to the netherworld or *vice versa*. Neither is there any certainty whether ^d*Bēl eršeti* was indigenous to any area of Mesopotamia, comparable to *Enki* of Eridu, or had come there by import. Important are, however, the repeated

⁹⁰ See through TALLQVIST: v.n. 12.

^{90a} Cf. Appendix 10, subsections 2 A d) and 1 A p).

⁹¹ An analogue to the intensification in *'dum kl (!) -h'rš*. See further below p. 203 f. For *Ea*'s epithet EN *na-gab* KI = *bel nagab eršeti* «Lord of the deep waters (sic !) of the earth» (KAR 127 rev. 34) see my *Poseidon* (v. n. 13) ch. III.

attestations of the idea of «Lord of Earth» as aspect *and* as the name of a god in his own right.

As far as *b'l 'arš* and *ewerne ḥawurniya* or *ḥawurunne* are concerned, we have seen them in foregoing discussed instances merely as aspects or alternate names of major gods, i.e., of *Ba'al* and *Tešub*. However, while idea and name of «Lord of/on Earth» could be identified with other gods also,⁹² the very fact of the attestation of a feminine analogue for the Hurritic language⁹³ reminds of the original meaning of Sumerian and Akkadian ^d*Ninurta* and of the Hittite *daganzipa*, the latter referring as it was, to a *genius loci* of the earth (*tekan*) and being of both feminine and masculine gender. Like *Bēl eršeti*, *Daganzipa* has been a divine being in its own right,⁹⁴ regarding *b'l 'arš* this stature is suspected, and weighty arguments to this end have already been brought forward. The more interesting, in addition to the attestations of *ewerne ḥawurniya* and related forms of this name in texts from Boghazköy⁹⁵ even conclusive is the text reedited in *KAI* 27⁹⁶, a rare Phoenician conjuration from Arslan Taş, the ancient Hadattu, and of the 7th century B.C., because it reads in lines 13 ff.:

(13) *b'lt šmm w'rš* (14) [*I*']*lm b'lt b'l* (15) *pn 'rš b'l[t]*
(16) [']*št ḥwrn 'š* [']*tm py* (17) *wšb' šrt y wšm* (18) *nh 'št b'l . . . ?*

«By the eternal curse of *Heavens and Earth*, by the curse of the *Lord on Earth*, by the curse of the *wives of ḥwrn . . . and his seven secondary wives* and the *eight wives of Ba'al . . .* (?)».

While H. Donner and W. Röllig, the editors of *KAI*, noted the occurrence of the Ugaritian goddess *pdry* at the end of the preceding line 2, they were, as is easily comprehensible, unaware, who the *b'l pn 'rš*^{96a} and the god hidden behind the letters' *ḥ-w-r-n* were. The latter's name is usually read as *Ḥawrōn*, *Ḥaurōn* or *Hōrōn*,^{96b} but I suggest that an original *ḥawurunne* would be the basis of a proper reading, cause of which will be shown below.

⁹² See Appendix 12.

⁹³ *a-la-e ḥa-wu-ru-un(!)[-ne]* Bo 5911 7.

⁹⁴ E. LAROCHE: «Hittite -nš/-nz-», *RHA* 7 fasc. 45 (1946) p. 3 ff., and *Recherches*, p. 67 f.; H. KRONASSER: *Etymologie der hethitischen Sprache*. Vol. I, Wiesbaden 1966, p. 185. See also below n. 108.

⁹⁵ In addition to the instances listed on p. 190, in note 83 and Appendix 12 see KUB XXXII 27 II 16.

⁹⁶ First edition by COMTE R. DU MESNIL DU BUISSON in *Mélanges syriens offerts à Monsieur René Dussaud par ses amis et ses élèves, Bibliothèque Archéologique* 30. Paris 1939, p. 421 ff. Of merely minor relevance for this study and not convincing (cf. n. 96a and 127) F. M. CROSS—R. J. SALEY: «Phoenician Incantations on a Plaque of the Seventh Century B.C. from Arslan Tash in Upper Syria». *BASOR* 197 (1970) p. 42 ff.

^{96a} CROSS and SALEY: v. n. 96, read *b'l* [']*dn 'rš*.

^{96b} Cf. DONNER and RÖLLIG, *ibid.*; W. F. ALBRIGHT: «The Egypto-Canaanite Deity *Ḥaurōn*», *BASOR* 84 (1941) p. 7 ff.; J. GRAY: «The Canaanite God *Horon*». *JNES* 8 (1949) p. 27 ff.; et al. Bibliographies in HELCK: *Bez.*, p. 454, n. 73; F. L. BENZ: *Personal*

However, a few words must be said regarding the word-connection *b'l pn 'rs* in view of the analogous construction *tnt pn b'l* in Punic and Neo-Punic inscriptions.⁹⁷ Surely, one may interpret the word *pn* as indicative for the relations of *tnt* to *b'l* and of *b'l* to *'rs*. Then *b'l pn 'rs* would be the *Ba'al* related to the earth or «*Earth Ba'al*». *b'l pn 'rs* would be a precise analogue to *ewerne ĥawurunne*. However, while this interpretation of *pn* holds certainly true for the connection of *tnt* and *b'l* apparently showing her (temporary?) subordination to him,⁹⁸ and while it is strengthened through the analogues of *'ttrt/'štrt šm b'l* and *š'ušk tzġ 'arm lšp*,⁹⁹ it appears much more likely that the *pn* of the word-connection *b'l pn 'rs* is supposed to translate the locative suffix in *ĥawurniya*. This would, in fact, meet, to a large extent, Donner's and Röllig's translation: if one is «lord of the surface of the earth», then one is «lord on earth». For *pn* meaning «on, upon (German «auf»）」 one may see the Kilamuwa inscription, dated to app. 825 B.C.¹⁰⁰ This interpretation of *b'l pn 'rs* supports and is supported by the following *ĥurn*.

At the end of their learned collection of materials relating to their god *Ĥawrōn*, Donner and Röllig noted: «Er war wohl eine chthonische Gottheit, wird hier aber mit dem Ba'al gleichgesetzt.»¹⁰¹ Surely, one should not be rigid in view of the differences of the members mentioned in the sequence of *šmm w'rs*,^{101a} *b'l pn 'rs*, *'št ĥurn*, the *šb'srty* and the *šmnh 'št b'l*, but, while an implied identification of *ĥurn* and *b'l* in *KAI* 27 : 13 ff. is possible, there is no more certainty than the attestation of the divine name *ĥurn* within the context of its parallels *b'l* and *b'l pn 'rs*. Likewise, there is no visible evidence in this text

Names in the Phoenician and Punic Inscriptions, *Studia Pohl* 8, 1972, p. 309; and M. H. POPE—W. RÖLLIG: «ĤORON», *HAUSSIG, Wb.* p. 289. STADELMANN: v. n. 26, p. 76 ff., vocalises to *Ĥorān*.

⁹⁷ Punic: *KAI* 78:2; 79:1, 10; 85:1; and more often. Neo-Punic: *KAI* 137:1; 164:1; 175:2; 176:2. See J. FRIEDRICH: «Punische Studien», *ZDMG* 107 (1957) p. 282 ff.; J. FRIEDRICH—W. RÖLLIG: *Phönizisch-Punische Grammatik. AnOr* 46. 2nd ed. 1970, p. 33; DONNER's and RÖLLIG's commentary to *KAI* 78 (in vol. II, p. 96).

⁹⁸ So, after others, extensively G. T. THOMAS in her M. A. thesis *Religious Implications in the Interrelation of Rome and Carthage from the Second Punic War through Imperial Times* (type-script), Dalhousie University, Halifax (N. S.) 1969, p. 2 ff. HELCK: *GrGötting*, p. 270, considers *pn* an «Identitäts'-Bezeichnung». For indication of relationship cf. also the Hebrew nom. prop. pers. et loci *Penū'el/Penē'el* (in *Lk* 2:36 *Ṣanoyēl*). See through KOEHLER—BAUMGARTNER², p. 768.

⁹⁹ See Appendix 13.

¹⁰⁰ *KAI* 24:11. The reference of M. O'CONNOR: «The Rhetoric of the Kilamuwa Inscription». *BASOR* 226 (1977) p. 19, 22, to Akkadian *dagālu(m)* with *pān(v)* is fully justified. The usage of this combination confirms the understanding of *pn* as preposition versus O'CONNOR's literal interpretation. This coincides with the metaphorical use already pointed out by B. LANDSBERGER: *Sam'al: Studien zur Entdeckung der Ruinenstätte Karatepe I, Veröffentlichungen der Türkischen Historischen Gesellschaft*, Ser. 7, No. 16, Ankara 1948, p. 52, who assumed for *hz pn* the meaning «to possess» with reference to the Akkadian, as aforesaid. (Cf. also *CAD* vol. III, 1959, p. 23 ff.; *AHW*, p. 149 f. [G 8; Gt 2; Š 2]).

¹⁰¹ *KAI* vol. II, p. 46. Cf. further, below notes 102, 106.

^{101a} For Hurrian relationship see Appendix 10 subsection I A 9).

of the alleged chthonic character of this god *ḥurn* or of any other deity in lines 13 ff.

However, one might wish to note in support of Donner's and Röllig's assumption of identification the close association of «*Haurōn*» with *Seth* and the *Sphinx* as *Hr-m-šḫt* «*Horus on the Horizon*», the use of «*Haurōn*» as god and protector of the king of Egypt, notably Ramesses II,¹⁰² comparable to *Ba'al*'s impact.¹⁰³ But none of the attestations of god *ḥrn/ḥrn*¹⁰⁴ in Ugaritic texts allows to conclude that *b'l* (*špn*) and *ḥrn/ḥrn* were ever identified.¹⁰⁵ Both gods are found in Ugaritic and Hurrian texts from Ugarit as individuals,¹⁰⁶ as clearly kept apart as *b'l pn 'rṣ* and *ḥurn* in *KAI* 27 and as much distinct from each other as the goddesses «*Earth*» and «*Matron of the Earth*» have generally been held, wherever they were referred to in Near Eastern mythologies and worship,¹⁰⁷ the notable major exception being Hittite *daganzipa* by natural gender both feminine and masculine, though not in fact.¹⁰⁸ Similarly,

¹⁰² HELCK: *Bez.*, p. 454 f. *LÄ* II, 1977, col. 1055; W. FAUTH: «SSM BN PDRŠŠA». *ZDMG* 120 (1970) p. 251 f., refers to the Leiden magic papyrus 1, 343, where *šḫ* (*Seth*) *b'r* (*Ba'al*), and *Hr* (whom he takes for *Hauron*) appear in parallel positions and actions.

¹⁰³ Cf. above n. 26.

¹⁰⁴ Cf. below n. 106, 114.

¹⁰⁵ Even though *ḥrn* may perform acts similar to those of 'Anāṭ or *Ba'al* in 127 (II K VI): 54–56 (cf. Leiden mag. papyr. v. n. 102) and seemingly for *Ba'al* in 137 (III AB B): 7 f.

¹⁰⁶ Attestations of *ḥrn/ḥrn* (cf. below n. 114):

Ugaritic *ḥrn*: 127 (II K VI): 55 (2×), 137 (III AB B): 7 (2× restored), R. S. 24.244:58, 61, 67 (altogether 3×), R. S. 24.151:3 (partly rest.). 6.

in theophoric name: 322 (131) VI:1

Hurritic *ḥurn*, *ḥ'urn*, and *ḥrn* (!) with and without title 'in (*eni*):

a) with title:

'in *ḥurn* in R. S. 24.269 + 297:4

'in *ḥrn* in 106 (95):12 and 12 f. (altogether 2×)

b) without title:

ḥurn in R. S. 24.274:2

ḥ'urn in R. S. 24.278:2

Note: (a) A locative *ḥawurniya* would be indicated by the letter -y (cf., e.g. *šdndy*, 'agndy R. S. 24.261:4). Cf. n. 117.

(b) In view of its contrasting parallel 'iṣn, *ḥ'urn* in R. S. 24.278:2 may refer to «*Earth*» and not the ('in) *ḥurn/ḥrn* or Ugaritic *ḥrn* (cf. below n. 111). One may even consider it with LAROCHE (*Ugaritica* V, p. 535, and *GLH*, p. 98) as a variant of *ḥawurni*, i.e., as a substantive «1. Thème» (cf. above n. 83). Be that as it may, the occurrence of *ḥ'urn* in a Hurritic text from Ugarit helps to understand the transition from *ḥurn* to *ḥrn* and *ḥrn*.

(c) For the change between *ewerne* and *eni* see above note 79 and Appendix 10.

¹⁰⁷ This includes, at least, the usage of Sumerians (*Ki* – *Uraš* – *Ninki*), Akkadians (*Eršetu[m]* – *belet šamē u eršeti*, see Appendix 14), Ugaritians ('arṣ – 'arṣy, cf. GORDON: *UT*, No. 376; AISTLEITNER: *Wb*, No. 420, 421), Hittites (cf. p. 198 f.), Luwians (cf. *ibid.*), perhaps the Hurrians (cf. notes 110, f.), Urartians (cf. Appendix 12), and of the Phoenicians (cf. Appendix 10).

¹⁰⁸ For the epithet *anna* «*Mother*» see KBo XI 32 31. Cf. V. HAAS: «Die Unterwelts- und Jenseitsvorstellungen im hethitischen Kleinasien», *Orientalia* 45 (1976) p. 204; FRIEDRICH – KAMMENHUBER: I, p. 72.

the Hurritic adjective *ḥawurunne* (without or with article¹⁰⁹) did have no gender grammatically, but was, when used as an adjective with the meanings «*belonging to the earth*» → «*earthly*», both male and female, as warranted by the pertinent circumstances,¹¹⁰ whereas it seems to remain open of what gender, if any, *ḥawurunne* was, when it was employed as a substantive meaning «*earth*».¹¹¹ However, the point is, that *ḥawurunne* was substantivated^{111a} in agreement with the category of words formed through suffixion of *-unne*.¹¹² Thus, the attestation of both *ʾin ḥwrn (eni ḥawurunne)* and *ḥwrn (ḥawurunne)*, i.e., of *ḥawurunne* with and without title in Hurritic texts from Ugarit¹¹³ is most welcome, because it provides sufficient evidence that the god worshipped there was as male as the god *ḥwrn* of *KAI* 27. There cannot be any doubt, that, notwithstanding variations in spelling,¹¹⁴ the god known so far as *Ḥawrōn*, *Ḥaurōn*, and *Hōrōn* has originated in the Hurrian *ewerne/eni ḥawurunne* or, rather, its untitled form. It is possible that the two meanings of the substantivated adjective, i.e., «the one belonging to earth» and «earth» were confused from time to time, but the *male* character of *this* god appears to have been generally unquestioned. The *bʿl pn ʾrṣ* and the god *ḥwrn* of *KAI* 27 represent the Phoenician (Semitized) and Hurrian¹¹⁵ forms of what was once one deity,

¹⁰⁹ Appendix 9 (penultimate paragraph).

¹¹⁰ *Masculine*: KUB XXVII 38 IV 30.

Feminine: Bo 5911 7. This deity corresponds, presumably, to «this goddess, the Ruler (Lady) of the Earth» (in the treaty between Ramesses II and Hattusilis, Eg. version 29), whose identity has been tentatively considered by HELCK (*Bez.*, p. 218) to have been the *ʾIštar šēri* (= *ʾNinʿedin* and *awariwi ʾŠauška* [KUB XXVII 1 I 37] and *ʾttrt šd* in 1106 [268]:52, 55; 2004:10; and in R. S. 24.643:18 [cf. Appendix 10]). However, *ʾwtn* means «earth, grounds», not «netherworld» or «steppe».

¹¹¹ See the comitative *ešenera // ḥawurunnera* (Mit III 100 f. and in KBo V 10 f. [partially restored]) analogous to *eši // ḥaburni* (KUB XXVII 6 I 13) cf. *ʾe-še-ḥa-bu-ur-ni* (KBo XI 5 I 21), see also LAROCHE, *GLH*, p. 84, *eše // ḥawur(un)ni* (KBo XVII 96 I 11'); see also A. KAMMENHUBER: «Neue Ergebnisse zur hurritischen und altnesopotamischen Überlieferung in Bogazköy». *Orientalia* 45 (1976) p. 142 f., for *ḥawurni* as the older form of the deity «*Earth*», and SPEISER: *Introd.*, p. 53 (n. 9), 100 f., 111, for the younger substantivation. Cf. n. 83.

^{111a} Cf. also LAROCHE: *GLH*, p. 99.

¹¹² Cf. Appendix 8.

¹¹³ For the attestations see above n. 106. Analogues are, e.g., *ʾatn (attanni)* and *ḥnnn (humunne)* after the pattern of adjectives on *-unne*, cf. Appendix 8, 3rd paragraph) which were used with title and without: For both when used with title, see notes 61 and 62. For *attanni* without title see R. S. 24.274:2 and R. S. 24.291:5, 23, altogether 3 ×. For *humunne* without title see GORDON 4:51, R. S. 24.278:10, 17, altogether 3 ×. Cf. also Appendix 10.

¹¹⁴ For *Hurritic* in Ugarit see above n. 106; for *Bogh. Hurr.* see n. 117; for *Egyptian ḥwrn*, *ḥwrn*, *ḥa-rū-na* (nom. pr. pers.) see Lit. below; for *Phoenician ḥwrn* ditto; for *Moabitic ḥwrn* see below n. 118; for *Hebrew ḥōrōn* (scr. def.) and *ḥwrn*, *ḥwrun* (scr. pl.) see Lit.; for *Grecised ʾAyrōnas* (Delos) ditto. Lit.: G. POSENER: «Princes et pays d'Asie et de la Nubie», *JNES* 4 (1945) p. 242; STADELMANN: v. n. 26, p. 76 ff.; HELCK: *Bez.*, p. 454 f.; DONNER and RÖLLIG: *KAI* vol II, p. 45 f., 179; KOEHLER—BAUMGARTNER³ I, 1967, p. 121 f., 287, 338, 341; M. H. POPE—W. RÖLLIG: v. n. 96b, p. 288 f. Note that in Phoenician, Moabitic, Hebrew *ḥ* and *ḥ* are represented by *h*, variations in this respect do, consequently, not show.

¹¹⁵ Obviously the knowledge of the *origin* of this name was lost gradually with the fading away of the Hurrians in the course of Near Eastern history Cf. below n. 118.

but had become through a kind of «Götterspaltung»¹¹⁶ two independent, though somewhat similar gods.

Various forms of the name of this deity, i.e., *ewarni hawurniya* and *ewerne hawurunne*, *eni hawurunne*, and *hawurunne* can still be made out,¹¹⁷ the god has survived in two independent forms, one Semitic — *b'l pn 'rš*, the other Hurrian — *hwrn/hwrn*,¹¹⁸ it was combined through «Göttervereinigung» or «Götterverschmelzung» with other gods, notably ^d*Tešub* and *Ba'al*, with the latter through literal translation.¹¹⁹ One is probably correct, to suspect that the combination with *Tešub* has been primary and that with *Ba'al* of secondary nature on account of Hurrian influence on the religion and mythologies of Ugarit.

¹¹⁶ A. BERTHOLET: *Götterspaltung und Göttervereinigung*. Tübingen 1933; cf. also D. JANKUHN: «Götterspaltung». *LÄ* II 1977, col. 710; and W. SCHENKEL: «Götterverschmelzung». *LÄ* II, col. 720 ff.

¹¹⁷ Also *hawarunne*, 'in *hwrn* = *eni horunne* < **ha'urunne* (Ugarit, cf. *h'urn*) — cf. VON BRANDENSTEIN: *Churrllex*, p. 87, and above n. 83, 106 — → Ug. *horun* → Hebr. *Hōrōn*.

¹¹⁸ Though sometimes somewhat distorted and misunderstood: For the identification with *Horus* and the *Sphinx* (*hwrw*) see above p. 195. There was also a considerable number of place names in Syria and Palestine which were obviously derived from (*ni*) *hawurunne*, but misunderstood by Canaanites, Phoenicians, Hebrews, and Moabites (cf. Meša'-stele 31 and 32: *hwrnn* [*KAI* 181]), also the sizable volcanic area east-south-east of the Sea of Chinnereth, the famous *Haurān* (cf. the words *hwrnn* etc.: STADELMANN, v. n. 26, p. 76 f., and n. 144), named after the Amorised form of *hawurunne* — *hawrōn*, i. e., *hawrān* (which is to be seen in line with Amorite 'adānum = Ugar. 'adn = Hebr. 'ādōn, Amor. *qadmānum* and *qdmānum* = Ugar. *qdmn* = Hebr. *qadmōn*, Amor. *qatrānum* = Hebr. *qitrōn*), other than GELB: *CAA*, p. 20 (cf. also his p. 86, 254), has it. Cf. above n. 29 regarding the identification of Mount *Hazi/Šapān* with its assumed owner, *b'l špn*, and the application of his name to this mountain. A closer investigation of these names seems to be promising.

Last but not least, do *numina* like the Mandaic *h'wr'n*, *h'wr'r'n* and *br hwr'r'n* belong to the group of mutilated descendants of *hawurunne*, whereas K. RUDOLPH: *Die Mandäer*, vol. I, Göttingen 1960, p. 60, felt, that the names *Haurān*, *Haurārān*, *Bar Haurārān* confirm the allegedly original pronunciation *Haurān* for god *hawurunne* — *Hōrōn*. For instances see RUDOLPH, *ibid.*, n. 5, 6; and E. M. YAMAUCHI, Mandaic Incantation Texts. *AOS* 49, New Haven 1967, p. 238 f., For *hauran u hauraran* «name given to a heavenly land» cf. E. S. DROWER—R. MACUGH: *A Mandaic Dictionary*. Oxford 1963, p. 117, and see *ibid.*, p. 137, regarding the interesting «occasional var(iant) of *hauraran*» *huraran*.

¹¹⁹ Striking is the very close resemblance in the meanings and uses of common Semitic *b'l* and Hurritic and Urartian *ewri* and Indo-Iranian *pati-*. It should suffice, now, to refer regarding *b'l* and the formations around the *ṽb'l*, e.g., to Hebrew *b'l* through KOEHLER—BAUMGARTNER³ I, p. 136 ff. — cf. in this context also above p. 183—, and regarding *pati-* to M. MAYRHOFER: *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*. Vol. II. (*Idg. Bibl.* Abt. 1, 2 Heidelberg 1953 ff.), s. v.; C. BARTHOLOMAE: *Altiranisches Wörterbuch*, 2nd ed. (repr.) Berlin 1961, col. 821; — for this element in *Poseidōn*, *pōtnia* and others see H. FRISK: *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*. Vol. II. Heidelberg 1970, p. 583, 586 f. and *in extenso* my *Poseidon*, v. n. 13. That Hurr. and Urartian *ewri* mean properly «chief, head of the family/community» and «owner, possessor», who can **ewr-* «rule, possess» (cf. *ew(u)ru/o* and related formations: LAROCHE: «the heir» etc.; DIAKONOFF: «possessions»), and only then attain to the meanings «Lord» and «King» should be pointed out, however. (See LAROCHE: *Ugaritica* V, p. 451 and *GLH*, p. 85 ff.; DIAKONOFF: *Hurr.*, p. 84, 143, 59, 139).

VI. *akab ebarni ha(w)urniya/hawurunne and zbl b'l 'arš as allusions to the grandeur of Tešub and Ba'al*

One reason for such Hurritic impact as notable from texts 67 and 49 — which would actually allow to understand the occurrence of the *zbl b'l 'arš* in 'nt I : 2—4 also¹²⁰ —, notwithstanding that the «Götterverschmelzung» of *zbl b'l 'arš* and *b'l špn* was not actually needed to make the *b'l špn* into the entity as which he appears in Ugaritic literature,¹²¹ may have been the desire to make *Ba'al* appear as grand as possible, in order to emphasize the immensity of the crime and defamation perpetrated by *Mōt* «Death» against him. He, who was and is «The Lord of the Earth» was made subject to this «Earth» as netherworld controlled by *Ba'al*'s adversary, *Mōt*, under supervision and assistance of *špš*.¹²² The severity of 'Anāt's revenge fully seems to confirm this.¹²³ However, although, by its background, the name *ewarni ha(w)urniya* cannot have been totally free from chthonic connotations,¹²⁴ text 49 I : 13—37 unequivocally confirms that *regicide* was castigated, when *Ba'al*'s death was bemoaned as the death of *zbl b'l 'arš* «Prince Lord of Earth». ¹²⁵ From Bo 9250 I 4 f. (= KUB XLV 21 I 4 f.), in particular, we learn that the words *akab ebarni ha(w)urniya* allude to the supremacy of *Tešub* on earth (cf. the contrast), not the netherworld, although the latter was presumably considered part thereof. Already at an early level of its use, the word-connection *ewarni ha(w)urniya* and its alternate *ewerne hawurunne* must have had the significance of highest ruler or king over everything under the heavens. Having retained this meaning for the older Semitic, i.e., the Ugaritic form of this name, the *genitivus constructus* *b'l 'arš*, it is obvious that, notwithstanding a slight uncertainty in *KAI* 27 : 16 in the three words following *hurn*,¹²⁶ in the appar-

¹²⁰ Cf. the allusion to the *Ba'al* redivivus in 2 Aqht (II D) VI:30 f.

¹²¹ Cf. above p. 184.

¹²² Here *špš* is comparable to the Hittite *taknaš* «UTU-uš and the Luwian *tiyammaššis* «UTU-za (= *Tiwaza*) (cf. Appendix 3). *taknaš* «UTU-uš may even open the gates of the netherworld herself (KUB VII 41 I 46; cf. OTTEN: «Eine Beschwörung der Unterirdischen aus Bogazköy», *ZA* 54 [1961] p. 121). She has attendants, a vizier, her own LAMA (KBo VII 28). For her equation with Luw. *tiyammaššis* *tiwaz* cf. LAROCHE: *Dict. Louv.*, p. 97; KAMMENHUBER: «Hethitisch, Palaisch, Luwisch und Hieroglyphenluwisch», *HO* I, II, 1 & 2.2, 1969, p. 357. See, further J. FRIEDRICH: «Ein hethitisches Gebet an die Sonnengöttin der Erde». *Scritti in onore di Giuseppe Furlani = Rivista degli Studi Orientali* 32 (Rome 1957), p. 217—24, and now also W. FAUTH: «Sonnengottheit (PUTU) und 'Königliche Sonne' (PUTUŠI) bei den Hethitern», *UF* 11 (1979) p. 239, 253—57, 260 f.

¹²³ See WATSON, LOEWENSTAMM and TSUMURA, all through n. 48, and J. GRAY: «The Blood Bath of the Goddess Anat in the Ras Shamra Texts», *UF* 11 (1979), p. 315—24.

¹²⁴ See Appendix 12.

¹²⁵ Reflected also in 49 (I AB) V:5 f. and VI:22 ff., especially, 28 and 33 f. *Contrast* : 'ttr 'r'z in 49 I:26—28, 33, 35 (altogether 5×). Cf. notes 70 and 146 and Appendix 10.

¹²⁶ 'š [?]tm py. All attempts at interpretation have been unsatisfactory, so far (cf. commentary in *KAI* vol II, p. 46 and J. C. L. GIBSON: *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions*. Vol. 3. Oxford 1982. p. 82 ff., 186).

ently younger, Phoenician, translation with imitation of the Hurrian locative «*The Lord on Earth*» holds again an eminent position, exalted over both *ḫurn* and *b'l* (if the reading of the latter's name has been complete¹²⁷) and, as is remotely possible, others.¹²⁸ The *b'l pn 'rs* is preceded merely by «*Heavens and Earth*» congruent with the intent and purpose of incantations to embrace everything.¹²⁹

VII. The idea of «*The Lord of Earth*» in other Near Eastern religions

The idea of «*The Lord of Earth*», in particular as supreme ruler as described, seems to have been more common in antiquity, than has been hitherto recognised. Surely, the transition to the idea of «*Ruler of the Netherworld*» is clearly noticeable in the myths of deities, such as the Egyptian *Geb*.¹³⁰ The thought of «*Ruler of the Netherworld*» may have even been predominant, as in the case of *'rqršp* «*Earth Rashaf*». ¹³¹ Somewhat different again have been the functions of the pre-Grecian and Greek and Sumerian «princes» «*Lord of Earth*» *Poseidōn* and *Enki*,¹³² yet the claims of their worshippers to supremacy of their gods can be made out as reliably as those of the people of Heliopolis for their *Geb* (*gb[b]*, *qb*)¹³³ or such of the Memphites for *Tatenen*,^{133a} different from the situations pertaining to gods *Aker* (*ʾkr*) and *Pega* (*pgʾ*).^{133b}

As far as has been ascertained, Hittite *daganzipa* did not attain the exalted rank of *king* or *queen*. Irrespective of its original reference to a genius of the earth, it was considered equal to Hattian *ištarrasil* «earth» and «nether-

¹²⁷ The text may break off right after *b'l*. CROSS and SALEY: v. n. 96, have *b'l qdš*. For this see CIS I, 4841:6–8 and B.-C. 64:1 f. (p. 61).

¹²⁸ There is no basis for this in the text, however. Cf. 1st ed. through n. 96 above, p. 422, and ANEP No. 662.

¹²⁹ Cf. CAD vol. 4, p. 310.

¹³⁰ Notwithstanding his name, however. Cf. BONNET: *Reallex*, p. 201 ff.; as corrective H. TE VELDE: «*Geb*», *LÄ* II, 1977, col. 427 ff.

¹³¹ In line with *Rashaf*'s functions and equivalence with *ʾNergal*. Here, in the inscription of Panammuwa I of Sam'al of c. 750 B.C. (*KAI* 214:11; to be restored in 19), *'rqršp* is positioned next to *Šamaš*. This corresponds to the situation in Henoch 8:3 telling that one of the angels, who had desired «the daughters of men» (Gen 6:2 and Hen 6:1 ff.), by the name of *'rqq'l* (*Arqiel*), taught mankind «the signs of the earth» and another, *Samsaveel* (≈ *šmš b'l* [cf. Appendix I; for the form *veel* see the samples listed in HATCH — REDPATH: *Suppl.*, p. 37]) imparted «the signs of the sun».

¹³² *Poseidon*'s *titre propre* has been *ʾánaks*, he could also be called *basileŷs* (in Troezen; Pausanias II 30, 6), however. Regarding *Enki* as *lugal per se* see *Gudea* Cyl. A XIX 11; B IV 3 and others. He was also called *nun-gal* «Archduke» (*TCL* XV 36 7 = *SEM* 79, 6). More through my *Poseidon* v. n. 13, 17.

¹³³ H. KEES: *Der Götterglaube im Alten Ägypten*, *MVAeG* 45, 2nd ed. Berlin 1956, repr. 1977, p. 227, 240, 263 f.

^{133a} BONNET, *Reallex.*, p. 769 f.

^{133b} E. HORNUNG: «*Aker*», *LÄ* I (1975), col. 114 f.; W. BARTA: «*Pega*», *LÄ* IV (1982), col. 921.

world». ¹³⁴ The Hattians, however, following a practice established apparently since pre-Hittian times, alluded to the grandeur of one of their major gods, who may have been the chief of a pantheon at some time, ¹³⁵ as *Wurunkatte* «King of/over the Land» or perhaps, for some weighty reasons, originally «Lord of Earth». ¹³⁶ To assume that a shift from «King over the Land» — if this has been the original meaning, indeed — to the idea of «Lord on Earth» has occurred would seem to be idle speculation in view of the early attestation of the Sumerian (*lugal*) *dEn-ki* «(King) Lord of Earth». ¹³⁷

However, while Hittites and Luwians have developed the idea of the «Sun-goddess of the Earth» with special emphasis on her functions as *matron of the netherworld*, ¹³⁸ a Luwianized form of *everne/eni hawurunne* is seemingly attested in the name of god *Huwariyanzipa* of the otherwise Hurritic pantheon of Šamuha, ^{138a} and I cannot but follow to a certain extent A. Kammenhuber's suggestion regarding the address of the highest god of the Palaians *dZaparwā*. ¹³⁹ The phrase *tabarnaš hūvarninai šapauinai* may then, perhaps, be explained as «The Lord on Earth», the latter two words in the dative form being an imitation of Hittite *daganzipa* (<*tekan* + *šepa*¹⁴⁰), *šapauinai* being in apposition ^{140a}

¹³⁴ See bilingual texts through A. KAMMENHUBER: «Das Hattische», *HO* I, II 1 & 2.2, 1969, p. 456, 472, 475. In Bo 2030 III (A) 10, 12 *ištarrazil* = *dankwi tekan* (H. S. SCHUSTER: *Die Hattisch — Hethitischen Bilinguen* I, DMOA 17, 1 (1974), p. 68 f., 107).

¹³⁵ Similar to *dEnki* of Eridu. *Wurunkatte* was apparently worshipped as *deus loci* in *Tuḫ(u)miyara* (sources through SCHUSTER: v. n. 134, p. 24).

¹³⁶ For the construction of *Wurunkatte* see KAMMENHUBER: v. n. 134, p. 478, 486, 497. However, cf. regarding *Wurunšemu* J. G. MACQUEEN: «Hittian Mythology and Hittite Monarchy» *AnSt* 9 (1959) p. 171 ff., followed by V. HAAS: v. n. 108, p. 198, cf. also above n. 14.

¹³⁷ See above n. 132 and Appendix 14.

¹³⁸ Cf. above n. 122.

^{138a} Situated near *Kemaliye* on the right bank of the river *Kara*, i.e. in the borderlands of Hatti and Mitanni: R. LEBRUN: *Samuḫa foyer religieux de l'empire hittite, Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain* 11, Louvain-la-Neuve 1976. For the deity («génie») *Huwariyanzipa* see *op. cit.*, p. 34 f., and *idem*, «Présence des Hourrites à Samuḫa et dans le Haut-Pays hittite», *RHA* 36 (1978) p. 137, as well as I. WEGNER: *Gestalt und Kult der Ištar — Sawuška in Kleinasien, Hurritologische Studien* III = *AOAT* 36 (1981) p. 166: «Über das Wesen dieser Gottheit ist nichts bekannt.»

¹³⁹ «Das Palaische: Texte und Wortschatz», *RHA* 17 (1959) p. 4, (text) § 3 A line 10 and p. 21, and v. n. 122, p. 288. O. CARRUBA's interpretation (*Pal.*, p. 45, 56, 69) is not convincing due to the many uncertainties in the context of this passage. Cf. already H. BERMAN's remarks on this in his review of CARRUBA's book in *Orientalia* 41 (NS) (1972) p. 311 — 15 (esp. p. 314). An interesting analogue — *mutatis mutandis* and notwithstanding CARRUBA's even less acceptable attempt at explanation (*op. cit.*, p. 59) — is contained in the compound by apposition *Kattahzipuri* «Queen Z.», the feminine counterpart of *Zaparwa* or Hittite *Ziparwa*, who had her equivalent in the Luwian *Kamrušepa* (LAROCHE: *Recherches*, p. 28 f.).

¹⁴⁰ < Hattian (*a*)šhap «god, goddess» as *Tešup/Tešub* from *teu_a* — šhap (cf. SCHUSTER: v. n. 134, p. 79 ff. and below n. 146), different from the development to the form *Tišpak* (Ešnunna and other places; in Ugarit = Hurrian *Mi/elkušne*): LAROCHE: *GLH*, p. 170.) One should note that the second member (i.e., *šepa/šipa/zipa*) in compounds for designation of divine beings did not relate to *genii* only, but could also refer to deities of medium and very high rank, so, e.g., to *dHilanzipaš* in the 8th position of the Palaic gods and to the Luwian *Kamrušepa* (Hitt.: *Kamrušipa*). For the composition is of interest also the alternation of the forms *Huriyanzipa* and *dIšhašhūriyaš* (*išhaš* = EN

and the basic word contained in *luwarninai* having been borrowed from the Hurrian or Hattian languages.¹⁴¹

Similarly, the concept of «Lord (of) Earth» may well be hidden in the *Mèn Tiámoy* of post-Christian times, *Mén* being not merely or predominantly a god of slaves, but, at least during this period, an «Allgottheit»,^{141a} and the latter part of this word-connection to be identified with Luwian *tiyammī*, as has been suggested by G. Neumann.^{141b} The late dates of the attestations of *Mèn Tiámoy*^{141c} would seemingly explain, why, contrary to one's possible expectations, Lydian *ἔλιδα-* was not employed: *Mèn Tiámoy* was the product of linguistic contamination on account of syncretism. This phenomenon has numerous parallels. It should be recalled that the interpretation of HEINRICH OTTEN's discovery of *del Kunirša*¹⁴² sounded rather incredible to many scholars and is still being questioned by some, although references to the 'l qn 'rš from the Karatepe (c. 720 B.C.), to the same god from Leptis Magna (2nd cent. A.D.), and to the 'l q(w)n r' of Palmyra (38/39 A.D.) have already been made.¹⁴³ While the *b'l šmw n qnh dy r'h* of Hatra, to be dated to the 1st/2nd century A.D.,¹⁴⁴ should be added, it can be merely noted and is to be shown in detail elsewhere that the meaning of *q(w)n/qnh* is «controller, to control» in these word-connections, not «creator, to create».¹⁴⁵ *el Kunirša* «god (or

= *ewerne* = *b'l*, cf. KRONASSER: v. n. 94, p. 137, 179, and Appendix 10) and «(god) Night» *Išpanzašepa* and *ḏIšpanza* (LAROCHÉ: *Recherches*, p. 67, 75). An older stage of the development is represented through *Kattišhapi* and *Tetišhapi* (LAROCHÉ: *l.c.*, p. 29, 35).

^{140a} Pattern: Dat. Hatt. *tabarna katte* — Hitt. *labarnai* LUGAL-i (Bo 2030 III A 27, 29) — Palaic *tabarni* LUGAL-i (KUB XXXV 165 obv. 21).

¹⁴¹ Cf. above n. 136.14 and Appendix 10.

^{141a} F. BÖMER: *Untersuchungen über die Religion der Sklaven in Griechenland und Rom* III, *Abh. d. Geistes- und Sozialwiss. Kl.* 1961 No. 4, AWL Mainz, p. 200. Possibly, even «von Hause aus», as BÖMER (*ibid.*) suggested, if the connection with Luwian *maš-sani/a-* «god» and its relatives holds true (cf. A. HEUBECK: «Lydisch», *HO* I, II, 1 & 2.2, 1969, p. 423). For *Tiámoy* = *chθónios* and *katachθónios* see NEUMANN: *Unters.*, p. 71 f., contrast *Oyránios*; see LANE vol. III, p. 68, 15, 53, 49, 76 f. 91.

^{141b} In FRIEDRICH: *HW*, Suppl. 1, p. 40, and NEUMANN: v. n. 141a.

^{141c} See BÖMER: v. n. 141a, p. 202 ff.

¹⁴² Not to be capitalised, since also simply «*Kunirša*. H. OTTEN: «Ein kanaänäischer Mythos aus Bogazköy» *MIO* 1 (1953) p. 125 ff., und «Kanaanäische Mythen aus Hattusa — Bogazköy», *MDOG* 85 (1953) p. 27 ff.

¹⁴³ See through DONNER-RÖLLIG: *KAI* vol. II, p. 42 f. and M. WEIPPERT: «Elemente phönikischer und kilikischer Religion in den Inschriften vom Karatepe», *ZDMG* special issue 1969, p. 203 n. 52.53.

¹⁴⁴ *KAI* 244:3. This passage is of particular interest, in as much as *Ba'alšamēm* had his foremost sanctuary in the *Haurān*. Cf. O. EISSFELDT: «*Ba'alšamēm* und *Jahwe*», *ZAW* 57 (1939) p. 1 ff. (= *Kleine Schriften*, vol. II, Tübingen 1963, p. 171 ff.), esp. p. 9 f., and D. SOURDEL: *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, *IFAB:BAH* 53, Paris 1952, p. 19 ff.

¹⁴⁵ Following J. A. MONTGOMERY: «The Highest, Heaven, Time, Aeon etc. in Semitic Religions», *HTHR* 31 (1938) p. 145, H. SCHMID (v. n. 5, p. 181 f.) has pointed to the meaning «acquire» which has been very common for Hebrew *qnh* and added «to possess» with reference to Arabic *qnw*, but not Hebr. *qny n* «possessions». While this matter will be discussed further in my *Poseidon* (v. n. 13), particular reference should be made already to the analogues of **eur-* and *b'l* (for both see n. 119). Unfortunately, SCHMID (*ibid.*) then switched back to the interpretation traditional for Gen 14:19 and

«The Strong» \cong «Prince»¹⁴⁶ *Lord of Earth*» and likewise *Kunirša* «Lord of Earth» are just other Semitic representations, Canaanite garb of Hurritic *eni ḥawurunne*, adduced with epithet and without, as names applied to *dAšertu*'s husband in the formally and outwardly Hittite myth reflecting the humiliation of *Ašertu* by the *Weather-god*¹⁴⁷ and, seemingly, various consequences which still require appropriate interpretation.^{147a}

VIII. The adaptation of the idea of «The Lord of Earth» to the Yahweh — theology through the formula 'dwn kl-h'rš: the weakness of the «Jerusalem hypothesis»

O. Eissfeldt¹⁴⁸ has tried to differentiate between «die Götter der Semiten (sic!) »with their «Tendenz» «mehr und mehr als Herren der Menschen — des menschlichen Verbandes und dann auch der einzelnen Menschen — gedacht zu werden und darüber ihre ihnen etwa von Haus aus anhaftende Beziehung zu Natur-Erscheinungen zu verlieren . . . nicht mehr als mit diesen Erscheinungen irgendwie identisch vorgestellt zu werden, sondern als über sie wie über alles in der Welt im Interesse der Menschen verfügende Herren» and

22. (However, Vulgata has for *qnḥ* in 22 *possessorem*) since LXX ('òs 'éktisen tòn 'oyranòn *kai tèn gēn*): «Wer sich etwas erschaffen hat, ist zugleich der Besitzer». (Cf. below n. 161.) The main explanation for this *procedere* is seemingly given by SCHMID (*l.c.*) on p. 183: «War somit der im vorisraelitischen Jerusalem als Schöpfergott verehrte ('El) 'ālōn im jerusalemer Kult mit Jahwe gleichgesetzt, so lag es nahe, das in der Auszugs- und Sinai-tradition ursprünglich nicht vorhandene Theologumenon von der Schöpfung mit den Heilsaussagen des Credos zu kombinieren», *ibid.* in n. 89: «Schöpfungsaussagen mögen durch die Pflege der gemeinorientalischen spekulativen Weisheit . . . nach Israel gelangt sein. Eingangstor und Bildungsstätte war vor allem der Hof in Jerusalem . . .». See further my *Poseidon* v. n. 13.

¹⁴⁶ In view of the multitude of formations, i.e., *nomina propria pers.* and divine names, containing elements which refer to the «greatness», «strength», «wisdom», and «grandeur» of gods and heroes (cf. the words adduced in Appendix 10 to which a good number of others of so-to-say «international» as well as «national» character may be added), the observations that the word 'ēl was related to various formations based on the root '(y)l (see through KOEHLER — BAUMGARTNER³, p. 38 f., 47 f.) and that 'ēl «god, deity» and 'ēl «strength, power» and 'ē(y)l(iym) «(1) ram(s), (2) potentate(s), chief(s)» are, in the last instance, *one* word and *not* three, which is related to the root 'wl «to be in front, to be strong, to be the first» (cf. also Ugar. 'ulnhr v. Appendix 5), gain new significance. For the derivations '(y)lym, 'lh, 'lwn «big (strong) tree, oak» etc. cf. the use of 'd(y)r for «tree» (see KOEHLER — BAUMGARTNER³, p. 39, 50, 52, 13).

¹⁴⁷ Conveniently published by E. LAROCHE: «Textes mythologiques hittites en transcription, 2^e partie: Mythologie d'origine étrangère», *RHA* 26 (1968) p. 25 ff. Unfortunately, considerable portions of the text are still missing.

^{147a} If P. D. MILLER's restoration of 'l (in «El, The Creator of Earth», *BASOR* 239, Summer 1980, p. 43 — 46) holds true, the attestation of 'lqn 'rš for 8th/7th century (B.C.) Jerusalem may be taken as confirmation of our interpretation of *Kunirša* as another Canaanite form of *b'l 'arš*.

¹⁴⁸ «Götternamen und Gottesvorstellungen bei den Semiten», *ZDMG* 83 (1929) p. 21 ff. (= *Kleine Schriften*, vol. I, Tübingen 1962, p. 194 ff.) building on W. W. GRAF BAUDISSIN: *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte* (ed. by OTTO EISSFELDT), 4 vols. Giessen 1929; see, especially, EISSFELDT's preface in vol. I and vol. III.

the *numina* of others. Surely, Eissfeldt recognised the patron — client or lord — servant relationship as extant to a certain degree also in religions of peoples with languages to be classified other than Semitic. Yet, in his view, said tendency was «in der Tat eine Besonderheit der semitischen Gottesvorstellung»¹⁴⁹ as a result of «der geschichtlichen Entwicklung».¹⁵⁰ While a historical development regarding the assignment of aspects and names filled with specific content and traditions to what was to become the god of the Israelites as well as to gods of the cults of the other peoples of Semitic tongue is obvious, my venerated teacher's conclusion regarding the *special* character of «the Semitic idea of god» as pervading the various «Semitic» religions, so that their gods were conceived as «lords controlling and regulating everything in the world, i.e., the universe in the interest (or favour) of mankind» is as untenable in the light of the materials before us as Schmid's forced and Kraus' cautiously, though firmly presented arguments pertaining to the origin(s) of the idea of the kingship of the Israelite *God*.¹⁵¹

One cannot clarify the development of the idea of this kingship in Israel from its very origin(s) onwards without a thorough study of the various pieces of literature contained in the Old Testament, and this has been underway for quite some time accordingly.¹⁵² On the other hand, the investigation of the religious environment, «Semitic» and other, shows that there is no justification for the claims as to the specific role of Jerusalem.¹⁵³ For the time being — and in all likelihood, no change is to be anticipated — it appears idle speculation to pinpoint a «besondere Einbruchsstelle, durch die die Kulttradition eines Königsgottes in die Jahwereligion aufgenommen wurde»¹⁵⁴ or where *Yahweh* became ('l) 'lywn or was joined the aspects of *mlk*, *šwpt* and 'dwn kl-h'rš.¹⁵⁵ For all these predicates a dozen or more occasions could be claimed, if there could be any justification at all to any attempts at fixation.

Another matter is — and this brings us to the second major point of this study — to assign *Yahweh*'s predicate 'dwn kl-h'rš its proper place within the framework of the forgotten or suppressed attestations of the idea of «Lord of Earth» as a god in his own right and/or an aspect of others which denotes supreme and universal rule.

¹⁴⁹ L. c., p. 35.

¹⁵⁰ L. c., p. 33.

¹⁵¹ See also his *Die Königsherrschaft Gottes im Alten Testament, Beiträge zur Historischen Theologie* 13. Tübingen 1951, especially, p. 10 f. 46, 66 f., 90 ff.

¹⁵² A short bibliography pertaining mainly to the Jerusalem Hypothesis in KRAUS, v. n. 1, 5th edition, p. 94; not seen, as yet, J. COPPENS: *La Relève apocalyptique du Messianisme royal. I : La Royauté, le Règne, le Royaume de Dieu dans le cadre de la Relève apocalyptique. Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium* vol. 50. Louvain 1979; according to prospectus, see, in particular, chapters IV—VI, however.

¹⁵³ See below n. 170.

¹⁵⁴ SCHMID: v. n. 5, p. 173.

¹⁵⁵ Cf. above n. 8.

1. The closest analogue to 'dwn kl-h'rš relating to *Yahweh*, the 'lywn nwr' in Ps 47 : 3, has been *Ninurta's* byname *bēl eršeti rapašti*, who — like others — was also called *elūm*, *ekdu*, *ezzu*, *šamru*, *malū pulhāti/puluhta* and similarly.¹⁵⁶

2. 'dwn kl-h'rš can refer through its Greek translation 'o kýrios pásēs tēs gēs of the 2nd century B.C. to a human king.¹⁵⁷ The intent of extraordinary glorification is underlined by the king's title 'o basileys 'o mégas. The application of *Yahweh's* aspect 'dwn kl-h'rš serves obviously to stigmatise the enemy of *God's* chosen people as *God's* challenger and may be sarcasm alluding to designations traditional for Mesopotamia, such as *bēl šamē u eršetim*, *šar kiššati*, *šar kibrat arba'i*. However, also post-Vedic kings of India could be called like gods «Lord, Master, Protector or Ruler of the Earth» (*bhūmipati*, *-pāla*, *-nātha*, *-bhuj*).¹⁵⁸ While the Jewish use of the Greek equivalent (and probably the Hebrew phrase itself in the Hebrew original [?] of Jdt) is seemingly explained as being of secondary nature only, an internal Indian development of the concept of «Lord, Master of the Earth» as an expression for somebody's universal rule appears likely.¹⁵⁹

3. We have already pointed to the similarities in several of the nouns chosen to designate the «lord». We must now also note those which are different from the group *pati*, *b'l/bēl*, *ewerne*, *qn(h)*. They are the three other Sanskrit nouns mentioned above and our 'dwn. While in this context the second members of the Sanskrit compounds are of interest merely on account of their existence and their variation as such, it must be noted regarding 'dwn that the

¹⁵⁶ TALLQVIST: v. n. 12, p. 427. The linguistic analogy of 'lywn, Akkad. *elū(m)*, and Ugar. 'ly (aspect of *Ba'al Šapan* in 126 [II K] 111:6 and 8) is striking. This should not mislead to the assumption the god 'lywn had, properly spoken, no original substance of his own (see already H. S. NYBERG: «Der Gott 'AL: Belege und Bedeutung des Namens». *ARW* 35 [1938] p. 329 ff.; G. KUHN: «Ein Beleg für 'ly als phönizischer Gottesname», *ZAW* 57, 1939, p. 150; O. EISSFELDT: v. n. 144, p. 3 [= *Kl. Schr.*, p. 172, n. 4; and M. DAHOOD: «The Divine Name 'Ēli in the Psalms», *ThSt* 14 [1953] p. 452 ff.). The situation regarding 'lywn is seemingly similar to that of *Ba'al*, as far as his own originality is concerned (cf. above p. 4), and of the «Lord of Earth», in as much as both — excepting the latter's forms as *Enki* and *Poseidon* — have been incorporated in other gods to the point of almost total eclipse as far as the traditions relate.

¹⁵⁷ See above n. 3 and 2.

¹⁵⁸ See together with analogues through O. BÖTHLINGK: *Sanskrit-Wörterbuch in kürzerer Fassung*. Vol. IV, Petersburg 1883 (repr. Graz 1959), p. 279, M. MONIER-WILLIAMS: *Sanskrit-English Dictionary*. 2nd ed., Oxford 1899, p. 763, 803, 760 f., 646. — For the absence of these epithets in the Vedas see M. BLOOMFIELD: *A Vedic Concordance*, *Harvard Oriental Series* 10. Cambridge (Mass.) 1906 (repr. Delhi — Varanasi — Patna 1964) p. 672. However, the idea to express grandeur by reference to a god's or a king's rule over the earth had already been conceived: In the A(tharva-)V(eda) 6, 86.2b it is said of *Agni agnīh pṛthivyā vaśt* «*Agni* exerts power over the earth» and according to AV 3, 4.1c it is said of the king *sārvās tvā rājan pradīśo havyantu* «all directions of the sky call thee king» and according to AV 3, 4.2v «the five directions» choose him for kingship. (Cf. B. SCHLERATH: *Das Königtum im Rig- und Atharvaveda*, *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* 33,3 (Wiesbaden 1960), p. 67 — 69, 45.

¹⁵⁹ See above n. 119, 145.

difference of its still untreated etymological background¹⁶⁰ from that of *b'l* does not matter. Whether the choice of *'dwn* signifies emphasis on *Yahweh's imperium*¹⁶¹ and would be, therefore, another expression of the intensification we noted already in the addition of *kl*,¹⁶² or merely follows the overwhelming preference of the common Hebrew and Canaanite word *'dwn(y)* for the Israelitic God over *b'l*¹⁶³ must remain open at this time.

4. While there does not appear to have been any significant difference in the use of Ugaritic *b'l* and Hebrew *'dwn* for designation of the individual gods most (or solely) important for their worshipping peoples, i.e., *Ba'al* (*Šapān*) and *Yahweh* — *'adōnāy*, a common cause may be noted for the application of *zbl b'l 'arš* to (*zbl*) *'al'iy* *b'l* and of *'dwn kl-h'rš*, *'lywn 'l-kl-h'rš*, and *mlk gdwl 'l-kl-h'rš* to (*hmlk*)¹⁶⁴ *yhw*: acceptance and glorification of the god as supreme ruler.¹⁶⁵ The same may safely be assumed for all other gods so honoured, unless the reference to «earth» means specifically the «netherworld».

5. What became an aspect of both *Ba'al Šapān* and *Yahweh* as well as *Tešub* and others must be secondary because the existence of *Enki* in the East and *Poseidon* in the West can be traced back into pre-historical times.¹⁶⁶ The processes to assign the functions of «The Lord of Earth» to gods conceived as supreme rulers «über alles in der Welt»¹⁶⁷ date back into the 2nd millennium, however, as, at least, the applications of this phrase to *Tešub* and *Ba'al Šapān* make plain.

¹⁶⁰ *'dwn* needs an appropriate monograph. At this point it must suffice to refer to GESENIUS — BUHL, p. 9; KOEHLER — BAUMGARTNER² and ³ s. v. GRÖNDAHL: *PTU*, p. 88 ff. regarding *'d* and *'dn/dt*; further literature through BENZ: v. n. 96b, p. 260 f.

¹⁶¹ So, for instance, T. C. VRIEZEN: *Theologie des Alten Testaments in Grundzügen*. Wageningen — Neukirchen 1956, p. 166 n. 3; L. KÖHLER: *Theologie des Alten Testaments*. 3rd ed. Tübingen 1953, p. 11 f., 233 n. 14. Compare SCHMID's reasoning for *qn* to mean «creator» (see above n. 145) and KÖHLER's (*l. c.*, p. 233 n. 14) argument for *'dwn* = «Gebieter» (correct) with the forced reference to Ps 105:21: «Ein יְיָ is, wer über alles, was er erworben hat, als Gebieter waltet».

¹⁶² See above p. 2, 26.

¹⁶³ *Versus* recurrent claims of linguistic reasons (i.e., original meanings, etymology, and the like), it must be repeated, that the Israelitic-Jewish preference of *'dwn* over *b'l* as designation and even alternate name for *Yahweh* was apotropaic, and it was entirely correct of B. STADE (*Biblische Theologie des Alten Testaments*, vol. I, 1st and 2nd ed. Tübingen 1905, p. 78) and others to consider *'dwn* and *b'l* synonyms, whenever the latter referred to *Yahweh*, especially in personal names (listed by STADE: *ibid.*; particularly impressive *Be'alyāh*, *Be'elyādā* I Chr 14:7 = *'elyādā* II Sam 5:16; see also M. NOTH: *Die israelitischen Personennamen im Rahmen der gemeinsemitischen Namengebung*. BWANT III. Heft 10. 1928, p. 141, 181), through «Namenregister» No. 290 f. 146).

¹⁶⁴ Is 6:5; Jer 48:15 et al. similarly.

¹⁶⁵ See KRAUS: v. p. 1, and p. 198 f. — This need not mean concurrence with W. H. SCHMIDT (*Königtum Gottes in Ugarit und Israel. Zur Herkunft der Königsprädikation Jahwes*. BZAW 80, 2nd ed. 1966, p. 55 ff.), who suggests that *'El*- and *Ba'al*-theologumena combined had decisive impact on the formation of the Israelitic concepts of *Yahweh's* kingship. I am rather inclined to assume influences of ideas *en vogue* in Syria — Palestine and beyond, when gradually this arrangement took place.

¹⁶⁶ Details through my *Poseidon* (v. n. 13).

¹⁶⁷ EISSFELDT: v. n. 149.

As far as I can see, the discovery of the formular character of *'dwn kl-h'rš* and of its «Sitz im Leben» is to be credited largely to H.-J. Kraus. But, while it is futile to search for a distinct locality of transfer, Schmid's and others' reference to the predicate *qnh šmym w'rš* in Gen 14 : 19. 22 is useful in as much as this formula, notwithstanding the composite character of the text,¹⁶⁸ belongs to the Phoenician/Canaanite group of the formula «*Lord/Matron (or King/Queen) of Heaven(s) and Earth*» which — like the related, though younger aspect of «*Creator of Heaven(s) and Earth*» — has always been something different from the «*Lord of Earth*», though with seemingly the same function.¹⁶⁹ It cannot indicate, therefore, any point or span of time for the recognition of the god of the Israelites as *'dwn kl-h'rš*.

However, the survival and reappearance of (el) *Kunirša* as *'l qn 'rš* even in the Christian era may indicate *per analogiam* a long tradition of the formula *'dwn kl-h'rš* in the areas touched or occupied by Israelitic tribes — it belongs in Jos 3 : 11.13 to the basic literary material¹⁷⁰ — prior to its first attestation through Old Testament literature, irrespective, whether they became acquainted with the idea contained therein as an independent god or just as an aspect of one or more deities. That such independent god was *'lywn* is not made likely by its connection with *kl-h'rš*. The *mlk gdwł* who was certainly not Jerusalemic, but Mesopotamian by origin¹⁷¹ was also characterised as ruling *'l kl-h'rš*. This does *not* mean that these two forms of the assertion of supreme rule have to be secondary to *'dwn kl-h'rš*, but they cannot be claimed to have been older and to be of significance for the origin of *'dwn kl-h'rš* either.

Göttingen.

¹⁶⁸ Latest survey in C. WESTERMANN: *Genesis*, BKAT I/2, 1978, p. 219 ff.

¹⁶⁹ Regarding these predicates the attestation has been much better than for the «*Lord of Earth*» in his various forms — excepting again *Enki* and *Poseidon*, of course. While the details must be reserved for another special study, it may already be said, that a good number of deities were provided with what had developed into stereotyped formulas since its Sumerian origin, not without alterations, though, because they were often alien to the new ethnic and/or religious environment. So not only positively ruling gods as *Enlil* or *Šamaš* could be awarded such predicates, but also such, who were considered to be of supreme or, at least, prime rank in some areas, but traditionally lacked such status in others. A case in point has, apparently, been the Syrian—Palestinian *Astarte* who was raised, as A. DUPONT-SOMMER («*Un papyrus araméen d'époque Saïte à Saqqarah*», *Semitica* I, Paris 1948, p. 43 ff.; *Les Araméens*, Paris 1949, p. 89) has convincingly suggested through his restoration of the text in line 1f. (= *KAI* 266:1 f.), above *b'šmyn*, following the worship of *Inanna* and *Ištar* as well as others. See, further, Appendix 14.

¹⁷⁰ A refutation of VON GALL (v. n. 5) was already served by O. EISSFELDT in his «*Jahwe als König*», *ZAW* 46, 1928, p. 81 ff. (= *Kl. Schr.* v. n. 148, p. 172 ff.), specifically on p. 94 f. (184). Similarly reference should be made to M. BUBER's high esteem of Jdc 8:22 f. (*Das Kommende I: Königtum Gottes*, Berlin 1932, p. 11 ff.) and I Sam 8 ff., this section having been treated with great wisdom by BUBER also: «*Die Erzählung von Sauls Königswahl*», *VT* 6 (1956) p. 113 ff. While these passages do *not* refer to universal rule of *Yahweh* they weaken the Jerusalem hypothesis still further.

¹⁷¹ *Šarru rabū*, *šar šarrāni* etc.; cf. also KOEHLER—BAUMGARTNER³ p. 560.

APPENDIX I

*Remarks on some Near Eastern moon-gods**A. In general*

The moon-god *yrh*¹ has a number of approximate Near Eastern equivalents under both the same name and others, such as *Sin*, *Arma*, *Kušuh* and *i'h* (*Iah* = Coptic: Boh. *Ioh*, Fay. *A[ā]h*, and others; i.e. *Yerah* [!]).²

However, while in Ugarit the moon-god was known and worshipped by both his Ugaritic and his Hurritic names,³ there is no evidence, as yet, of the provision of a title for *Kušuh*. This does not contradict our observations and their interpretation, though. We have noted that the names of deities and heroes may be used with or without titles,⁴ and it should be recognised that equivalence of gods does not mean likeness in *all* regards. The more important are, therefore, the *nomina propria* containing the nouns *šarri* or *ewri* as characterisations of *Kušuh*⁵ and LUGAL for ^dSIN,⁶ as well as the *Mèn tyrannos*^{6a} (also *oyánaks*⁷) having spread out of Lydia in the apposition construction typical for Lydian texts⁸ and the Nabataean god *yrhbw* < *yrh bl/b'l*.

¹ Cf. above section III, especially note 49.

² See by S. LAROCHE: *Ugaritica* V, p. 525; *Recueil*, p. 78 (No. 3). 86; «Divinité lunaires d'Anatolie». *RHR* 148 (1955) p. 1 ff., *Dict. louv.*, p. 31, and *GLH*, p. 156 f.; FRIEDRICH—KAMMENHUBER: 4, p. 313 ff.; P.H. H. J. HOUWINK TEN CATE: *The Luwian Population Groups of Lycia and Cilicia Aspera During the Hellenistic Period*. *DMOA* 10, 1961 p. 131 f. LANE vol. I—IV; A. SJÖBERG: *Der Mondgott Nanna-Suen in der sumerischen Überlieferung*, Part I (Texts), Ph.D. Thesis Uppsala, Stockholm 1960, passim; M. HÖFNER in various articles (see below in this Appendix); H. B. HUFFMON, *APN*, p. 170, 189, 214; see also A. JIRKU: «Der Kult des Mondgottes im altorientalischen Palästina—Syrien», *ZDMG* 100, 1950, p. 202 ff.; M. PETIT: «La lune en Canaan et Israël», *Sources Orientales* 5 (= *La lune: mythes et rites*), Paris 1962, p. 129 ff.; H. BAUER: «Die Gottheiten von Ras Shamra», *ZAW* 51 (1933) p. 81 ff.; BONNET: *Reallex.*, p. 355 f.; W. E. CRUM: *A Coptic Dictionary*. Oxford 1939, repr. 1962, p. 257; and W. HERRMANN: *Yarih und Nikkal und der Preis der Kutarāt-Göttinnen*, *BZAW* 106, Berlin 1968; and Appendix 6; GELB: *CAA*, p. 21, 104 f., 274 ff.

³ Cf. AISTLEITNER: *Wb*, No. 1239 (including also the n. pr. *bn yrh* and *'bdyrh*). 1397. 1398; LAROCHE: *Ugaritica* V and C. VIROLLEAUD: «Les nouveaux textes mythologiques et liturgiques de Ras Shamra (XXIV^e Campagne, 1961)», *Ugaritica* V (through indices to texts of both on p. 536 and 605), as well as R. S. 24.258:4; F. GRÖNDAHL: *PTU*, p. 237 f., 225 and more often.

⁴ See n. 70 on p. 189.

⁵ GRÖNDAHL: *ibid.*; LAROCHE: *Recueil*, p. 86.27 (No. 365).

⁶ E. LAROCHE: *Les noms*, p. 225.

^{6a} See through LANE: vol. I, Nos. 12 f., 15, 22 ff., 30, 32, 36, 53, 61. D 3, vol. II, Nos. A 8 AD 2—4.

⁷ = Lydian *lailas* (?). — See also n. pr. *Táosa Mēnt* from Delos (cf. F. BÖMER: *Untersuchungen über die Religion der Sklaven in Griechenland und Rom*. III. *AWL* Mainz, Geistes- und Sozialwiss. Kl. 1961 No. 4, p. 199). For Lydian *tavša* «great, powerful» and *tašo* «to order, commands» and the use of *tavša* in postposition as divine epithet, see R. GUSMANI: *Lydisches Wörterbuch*. Heidelberg 1964, p. 259, 211 f., 188 f., and L. ZGUSTA: *Kleinasiatische Personennamen*. Prague 1964, p. 507 (§ 1520).

⁸ Of the more recent contributions see, especially, BÖMER: *op. cit.*, p. 195 ff.; W. FAUTH: «Men», *Kl. Pauly* 3, col. 1194 ff.; A. HEUBECK: «Lydisch», *HO* I, II, 1 & 2.2, 1969, § 15 ff. (p. 416 ff.); GUSMANI: *op. cit.*, § 32 (p. 45).

B. *Yarhibol*

The question *how Yarhibol*⁹ could be understood to be a sun-god can now be settled, after J. Teixidor¹⁰ has adduced and discussed the material showing the different origins, gradual combination and essential changes of the deities which formed the Palmyrene theological triad. Thus, *Yarhibol*'s functions as a god of oracles and justice, as a judge and national god¹¹ should *not* be explained on account of an original identification of his with the sun, but the latter was identified with him possibly under Mesopotamian influence (: *Šamaš*) because of *Yarhibol*'s aforesaid functions. This suits well to theological thoughts on other moon-gods, as may be recognised from references to the moon-god in the panthea of other Semitic peoples, e.g., the *Akkadian* and *Hadramaut Sin*, *Wadd* of *Ma'in*, *'il-maqhā(wu)*¹² of *Saba'* and *'Amm* or *Warḥ* of *Qatabān*.¹³

It is important, however, to recall the observations of A. Caquot,¹⁴ Stark¹⁵ and others regarding the occurrence of the divine name *yrḥ/yrḥ* independently and in theophoric names of other Semitic languages. If one understands the element *bwl* or *bl*, which may precede or follow the main part of the divine name in *bwl'str/bl'str* by the side of *'štr*, in *'rṣwbl* by the side of *'rṣw*, *mlkbwl/mlkbl* by the side of *mlk*, in *'glbwl*¹⁶ and in *yrḥbwl/yrḥbl/yrḥybwl* in analogy to *'lqwnr'*/*'lqnr'*¹⁷ as original epithet or title, then we have the Nabataean counterpart of *zbl yrḥ* or *yrḥ zbl*, *Yarhibol* being, in fact, «wie sein Name 'Mond-Ba'al' sagt, eigentlich ein alter Mondgott», who must «zu den ältesten Göttern der Oase gehören, denn er ist aufs engste mit der Quelle der Oase, *Afqa*, verbunden, und die dortige Massebe repräsentiert diesen Gott»:¹⁸ *mšb' dy 'yn'*.¹⁹ According to Teixidor²⁰ he must have played his role as «patron of the spring since the Amorites, the first known inhabitants of the area, settled in the neighbourhood of the spring.»

⁹ For this name and nomina propria *yrḥbwl'* and *yrḥy* see STARK: *PN*, p. 59, 26 ff. 144.

¹⁰ *Pantheon*, p. 1 ff., 29 ff.

¹¹ TEIXIDOR: *Pantheon*, p. 32, 34.

¹² See below under C.

¹³ Cf. D. O. EDZARD: «Mondgott», HAUSSIG: *Wb*, p. 102 f.; A. GROHMANN: *Kulturgeschichte des Alten Orients: Arabien*, *HAW* III, 1, 3, 4 (Munich 1963), p. 243 f.; M. HÖFNER's articles «Wadd», «'Almaqah(ū)», «'Amm», «Sin», «Stierkopf», «Haubas, Höbas», and «Samī'» in HAUSSIG: *Wb*, p. 424 ff.; and *eadem*, «Die vorislamischen Religionen Arabiens» in GESE: *Rel.*, p. 234 ff. through index.

¹⁴ «Sur l'onomastique religieuse de Palmyre», *Syria* 39 (1962), p. 253.

¹⁵ *PN*, p. 91.

¹⁶ Other than O. EISSFELDT: *Tempel und Kulte syrischer Städte in hellenistisch-römischer Zeit*, *AO* 40 (1941) p. 85, and, subsequently, T. KLAUSER (v. n. 26 on p. 33), col. 1068, felt, when they suggested «Fahrer des Bol».

¹⁷ See p. 201.

¹⁸ GESE: *Rel.*, p. 226.

¹⁹ Inv. D[ura]-E[uropos] 33; CIS II 4064, 4065.

²⁰ *Pantheon*, p. 29.

It should be noted, however, that the basis for the vocalisation *Yarhibol* is very weak, indeed. The Greek transcriptions vary like the Palmyrene letters: 1. (a) *Ἰαρίβωλος* and (b) genitive *Ἰαρίβωλέους*, 2. (c) *Ἰαρέβωλος* and (d) dative *Ἰαρεβώλῳ*, 3. (e) *Ἰεράβωλος* and (f) *Ἰαραβώλης* 4. (g) *Ἰέραβλος*. One should also compare the transcriptions of *nomina propria yrh'y* (= divine name + gentilicium) to (h) *Ἰαρατος*, -ον and of *yrh'yb[wl']* (in a very few attestations vs. numerous instances of *yrh'bwl'*) to (i) *Ἰαρίβωλῆς*.²¹

The variations in the foregoing transcriptions clearly confirm not only the composite character of *Yarhibol*'s name, but attest also to the attempts to render the North-west Semitic divine name *Yerah|h*.²²

C. *'lmqh(w)*

Since formations of the root *wqh* retain their *w* also when the preformative *m-* is employed,²³ *'lmqh(w)* is rather composed of the root *qh'y* and the preformative *m-* in analogy to *mdhww* = *Madhuwāwu* «Unglücksbringer»²⁴ and *mhrḏwu* = *Mahradāwu* with several meanings possible.²⁵

²¹ Forms (a), (c), (e), (g), and (i) through M. HÖFNER: «Yarhibōl», HAUSSIG: *Wb.* p. 478 f.; forms (b), (d), and (h) through TEIXIDOR: *Pantheon*, p. 37, 11, 20, 130; form (f) through C. B. WELLES *et al.*, (eds.), *The Excavations at Dura-Europos. Final Report V. Part I. The Parchments and Papyri*. New Haven (Conn.) 1959, p. 62.

²² Cf. also *Samsaveel* and other compounds through apposition. V. n. 131 above.

²³ For the n. pr. *mwqh* and analogues see G. L. HARDING: *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions, Near and Middle East Series 8*, Toronto—Buffalo 1971, p. 575. — Even though someone might be willing to disregard the prevalent spelling of Ge'ez *moqha* (var. *moqha*) «vincire, vinculis constringere, in carcerem includere» etc. with *h* (cf. A. DILLMANN: *Lexicon linguae Aethiopicae* [Leipzig 1865; repr. New York 1955], col. 910), it is unadvisable to assume any relationship of this word with *'lmqh(w)*. DILLMANN (*ibid.*) has derived this apparent denominative of *moqeh* «vinculum, compes, carcer, custodia» etc. from *radix inusitata wqh*, while BROCKELMANN, v. p. 244 n. 38, p. 137, 226, derives *moqeh* from **malqeh* on account of dissimilation. Moreover, such assumption would stumble over the combination of *moqha/moqha* with the first part of the apparent compound *'l-mqh(w)* being alien to Ge'ez. This refusal to accept Ge'ez *moqha* for an explanation of *'l-mqh(w)* as a «*deus captor*» or similarly is not refuted by the attestation of *'lmqh(w)* in inscriptions from *Makale* (lat. 13°30' east — long. 39°30' north in modern Tegra) and *Yehā* (app. 28 kilometres north-east of *Aduwa*), but supported, for these inscriptions are Sabaeen not only in script, but also their language as much as good number of monuments of their environs. For all this cf. A. CAQUOT—A. J. DREWES: «Les Monuments recueillis à Maqallé», *Annales d'Ethiopie* 1 (Paris—Addis Ababā 1955), p. 26 ff.; A. J. DREWES: *Inscriptions d'Ethiopie Antique*, Ph.D. Thesis Leiden 1962; H. VON WISSMANN: *Über die frühe Geschichte Arabiens und das Entstehen des Sabäerreiches: Die Geschichte von Saba I*, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Phil.-Hist. Kl. Sitzungsber. 301, 5 (Vienna 1975), p. 88 ff.

²⁴ Cf. M. HÖFNER: «*Madhuwāwu*», HAUSSIG: *Wb.* p. 514.

²⁵ See M. HÖFNER: «*Šams*», HAUSSIG: *Wb.* p. 531; for more divine names on *-wu* see *Balāwu* (cf. Arab. *balīya*, Hebr. *bālāh*, in various Aramaic dialects *belā*, Akkad. *belū(m)*) versus M. HÖFNER: «*Balw*», HAUSSIG: *Wb.* p. 502), *Nurāwū*, and *Warfāwu*. Also others like K. CONTI ROSSINI (*Chrestomathia Arabica Meridionalis Epigraphica*, Rome 1931, p. 102, 152) have split the consonant-group *'lmqh(w)* by reading its first part as *'il*. CONTI ROSSINI vocalised the remainder as *maqāhu*, however.

For *qh'/y* see Hebr. *qāhāh*, Aram. and Syriac *qehā'* «to become insensible, blunt, indolent» and similarly.²⁶ However, also Arabic *qahawa* «to drink large quantities of wine»²⁷ and its relatives *qahwa* «coffee», originally «stimulant, wine»,²⁸ and *maqhan* (مقهى) and *maqhā* (مهاة) both: «café, coffeehouse», as well as the Talm.-Hebrew and Jewish-Aramaic meanings of *qhh/y/* «to be disgusted, shake, tremble»²⁹ are relevant to the meaning of the word *maqhā(wu)*. Likewise, Ge'ez *qhwo/qhwo/qhh* «to compete, battle, strive for elimination of one's opponent (or rival)»³⁰ could belong to this group.

With reference to *'Ilmaqhā*'s symbols, bident and curved club, and his association with the steer, M. Höfner's suggestion³¹ that his epithet *thwn* means «destroyer, raging (person)» and should be connected with Arabic *tā'ā*, as is linguistically well possible, and her interpretation of *Haubas/Hōbas*, *'Ilmaqhā*'s possible alias³² as «der plötzlich kommt, überfällt» make sense.

Another complex of assertions seems to refer to *'Ilmaqhā(wu)* as a fertility god, i.e., his close connection with the *Ibez*³³ and his epithet *d-hrn* «the one from *Hirrān*».³⁴

All this considered, one should probably see *'Ilmaqhā* as a god of thunderstorms, of the paralyzing sultriness, the shaking force of the electric discharges,

²⁶ Cf. KOEHLER – BAUMGARTNER², p. 828 f.; G. DALMAN: *Aramäisch-Neuhebräisches Handwörterbuch*. 3rd ed. Goettingen 1938, p. 372; C. BROCKELMANN: *Lexicon Syriacum*, 2nd ed., Halle/Saale 1928, p. 650.

²⁷ J. B. BELOT: *al-farā'id ad-durrīya 'arabīy – ifransīy*, 17th ed. Beirut 1955, p. 669.

²⁸ *qahwa* (Syrian *qahwā*: cf. BROCKELMANN, v. above n. 26) is not an Ethiopic loan-word, but an old and indigenous word was used for the new intoxicant. Cf. C. VAN ARENDONK: «Kahwa», in M. T. HOUTSMA *et al.* (eds): *Enzyklopaedie des Islam. Geographisches ethnographisches und biographisches Wörterbuch der muhammedanischen Völker* vol. II (Leiden–Leipzig 1927), p. 675–80, = E. VAN DONZEL *et al.* (eds): *The Encyclopaedia of Islam* vol. IV (Leiden 1978), p. 449–53.

²⁹ J. LEVY: *Wörterbuch über die Talmudim und Midraschim*. 2nd ed. Berlin–Vienna 1924 (repr. Darmstadt 1963), IV, p. 255 f.; and *idem*: *Chaldäisches Wörterbuch über die Targumim und einen grossen Theil des rabbinischen Schriftthums*. II, 3rd ed. Leipzig 1868 (repr. Cologne 1959), p. 349.

³⁰ DILLMANN: *op. cit.*, col. 416 f.

³¹ «Ortsnamen und Götternamen in Südarabien» = A. LEIDLMAIR (ed.): *Hermann von Wissmann-Festschrift* (Tübingen 1962), p. 185.

³² Cf. HÖFNER: «Haubas, Hōbas», HAUSSIG: *Wb*, p. 509 f. Unconvincing are some of Mrs. HÖFNER's and others' major arguments for her change of opinion in favour of an identity (or equity [?]) of *Haubas/Hōbas* with *'Altar* in preference to that with *'lmqh*, *op. cit.*, in GESE: *Rel.*, p. 246 f. However, *Haubas/Hōbas* is often attested by the side of *'lmqh(w)* in preceding position. See, e.g., J. H. MORDTMANN–E. MITTWOCH: *Sabäische Inschriften, Rathjens – v. Wissmannsche Südarabienreise I* (= *Hamburgische Universität: Abhandl. aus dem Gebiet der Auslandskunde* 36, Hamburg 1931), Nos. 5:2; 148:2 f. (partly, but safely restored), and R. SCHNEIDER: «Inscriptions d'Enda Čerqos I», *Annales d'Ethiopie* 4 (1961), p. 61 f., pl. XXIVa: JE 1370:2. It should be noted, though, that occurrences as MORDTMANN–MITTWOCH, No. 146b:1 f. show that references to several names and forms of the moon-god within the same text have been felt in order, a situation that is matched by the custom in Ugaritic and Hurritic texts from Ugarit. Cf. also above p. 3 ff., esp. n. 26 f. and 53 on p. 181 f. and 187 f.

³³ M. HÖFNER: «Steinbock», HAUSSIG: *Wb*, p. 536 ff.

³⁴ «Die Stadt *Hirrān* im westlichen Gōf . . . hat offenbar von einer Kultstätte des 'A. [*'Ilmaqhāh*] ihren Namen, der auf Wasserreichtum und Fruchtbarkeit hindeutet . . . » (HÖFNER in HAUSSIG: *Wb*, p. 493).

the turbulent gusts, and the outbursts of torrential rains³⁵ causing inundations that bring death and growth to flora and fauna alike.

If *'Ilmaqḥā* or *Sami'* «the one who hears (and answers prayers)», i.e., «who may be implored», or *ṭwr 'bd'm* «taureau des districts ruraux»³⁶ was as *ṭwr b'lm* really «the steer of *Ba'al's* country»³⁷, then this may point to connections of his with the North-west Semitic deity *Ba'al* and support the hitherto merely presumed interpretation of the *'l* in front of *maqḥā(wu)* as epithet or perhaps as title *'il*, which is, to be cautious, at least unusual for Ancient South Arabian divine names³⁸ *'il-maqḥā(wu)* should then be translated by «god Thundercloud» or «god Thunderstorm». This would imply, however, a transformation almost in reverse and yet similar to that of *Yarḥibol*: an original weather-god became a moon-god or the former was absorbed by the latter. In addition to the indications to this effect already mentioned, there are assertions on *'il-maqḥā(wu)* pointing to changes in the course of his history. While he has been the supreme god and ruler of Saba' he follows in a number of implorations and dedications *'Aṭtar* or both *'Aṭtar* and *Haubas/Hobas*,³⁹ which may have been caused, in part, by theological rearrangements, similar to those in Palmyra, involving, as attempted in Ugarit and by the Moabites⁴⁰ and achieved by the T(h)amudi,⁴¹ a rise of *'Aṭtar*, accompanied by changes in the latter's functions⁴² and relegation of other deities to secondary or even lower positions.

³⁵ For *ḡ-hrn* see Arabic *harra* «to flow, pour».

³⁶ H. St. J. B. PHILBY-collection No. 394,3 through G. RYCKMANS: «Inscriptions sud-arabes: Huitième série», *Le Muséon* 62 (1949), p. 82 f.

³⁷ G. RYCKMANS: *Les noms propres sud-sémitiques* I, Louvain 1934, p. 5; M. HÖFNER through LEIDLMAIR (as above), p. 185.

³⁸ Different matters are the old names with *'l* (*'il*) preceding the *nomen* or *verbum* or in postposition, e.g., *'lqum*, *'lmr*, *'lkr*, *krb'l*, *yd'l*, *wdl*, as sentences, phrases like *'lh/hw qynn* «her/his god *Qainān*» (MORDTMANN—MITTWOCH: *op. cit.*, No. 90:7, 4, 8 [each instance partly restored] and *CIS* IV 560:3 f. and similarly), and the use of *'lh* preceding tribal names.

³⁹ MORDTMANN—MITTWOCH: *op. cit.*, Nos 5:2; 146b:1; 148:2 f.; 158:2; 165:3; SCHNEIDER: *op. cit.*: JE 1370:2.

⁴⁰ One is reminded of the myth relating *'Aṭtar's* take-over of *Ba'al's* throne, as suggested by *'atrt ym* in 49 (I AB) I:25 ff. Moreover, being known in Ugarit and South Arabia to function as a fertility-god (besides his other aspects [cf. M. HÖFNER: «*Aṭtar*», HAUSSIG: *Wb*, p. 497 ff., and *eadem*, «Die vorislamischen Religionen Arabiens», in GESE, *Rel.*, p. 242 ff. *passim*; H. GESE: «Die Religionen Altsyriens», in GESE, *Rel.*, p. 137—39; OLDENBURG: *Conflict*, p. 39 ff.; and others]), *'Aṭtar* has been called in South Arabia *rp'n* (MORDTMANN—MITTWOCH: No. 12:1, and elsewhere; cf. HÖFNER in HAUSSIG: *Wb*, p. 498), as *Ba'al* was dignified by the title *rp'u* (cf. below Appendix 10, subsect. 2. A e)), which was actually used also as epithet for other deities worshipped within the realm inhabited largely by peoples using languages of the North-west Semitic group. — For the Moabites see *'štr kmš* (*Mēša'*-stone = *KAI* 181:17).

⁴¹ As in Ugarit, *'Aṭtar* has replaced a *Ba'al* also elsewhere, so in Thamudic texts, where he is attested as *'Attarsamīn* (known to *Esrhaddon* and *Ashurbanipal* as *Atarsa-main*): who has been of course, the *Ba'al'samīn*. Cf. GESE: *op. cit.*, p. 137—140.

⁴² Since early times; cf. with caution J. J. M. ROBERTS: *The earliest Semitic Pantheon: A Study of the Semitic Deities attested in Mesopotamia before Ur III* (Ph.D. thesis [Harvard 1969] Baltimore—London without date), p. 39. ROBERTS should have noted, however, the two epithets of the South Arabian *'Aṭtar*, i.e., *šāriqān* «eastern» and *gāribān*

Noted should be in this context also, that *maqḥā(wu)* is merely another formation derived from the primary root *QH* serving as base for Ugar. n. pr. *ʿqht* and Hebrew *qḥāt*, *qāḥāt*, *qḥāṭīy* and *qāḥaṭīy* which will be treated below in Appendix 16.

APPENDIX 2

ʿil špn

While the identity of the Mount *Uuz(z)i* of Hittites and Hurrians and of Mount *Šapān* has been established chiefly by O. Eissfeldt¹ and A. Goetze,² no certainty has been, as yet, regarding the specific meaning of *ʿil špn* in a number of passages, the question being, whether *ʿil* is to be understood as *apposition* or *casus regens*. However, one should apparently arrange the instances of the word connection *ʿil špn* as follows:

a. *ʿil špn* = "God *Šapān*₄, i. e., *ʿil* was used as an *apposition*: 'nt III (= V AB C): 26.

Ba'al's thm//hwt ('nt III: 10f.) reads in 'nt III: 25—28:

25 *w'ank*

26 *ʿibḡyh . btk . ḡry . ʿil . špn*

27 *bqdš . bḡr . nḥlty*

28 *bn'm . bgb' . tl'iyt*

« For I want it (*brq*, the divine residence, of III : 23)

right on my mountain, the *ʿil špn*,

on the sacred one,

on the mountain of my estate

on the pleasant one,

on the summit of might»

In view of the suffix *-y* to *ḡr*, *ʿil špn* would be rather leftish as a reference to *Ba'al*. While the proposed translation seems to come closest to the actual meaning of 'nt III : 25—28, I refer for its interpretation of *bqdš//bn'm* as referring to *Mount Šapān* also to 76 (= IV AB) III : 31f.

b. Although the interpretation of R.S. 24.245 has remained arbitrary so far,³ it is obvious that *ʿil špn* in R.S. 24.245 : 3 is to be understood in analogy to the attestation thereof in the similar context of 'nt III : 25—28.

«western». For they indicate that he had taken on also the functions the gods *šhr* and *šlm* (also worshipped in South Arabia) fulfilled in Ugaritic mythology (cf. Exkurs III of my *Der Name Europa auf seinem griechischen und altsyrischen Hintergrund*. Amsterdam.

¹ *Baal Zaphon, Zeus Kasios und der Durchzug der Israeliten durchs Meer, Beiträge zur Religionsgeschichte des Altertums* 1, Halle [Saale] 1932.

² «The City Khalbi and the Khapiru People», *BASOR* 79 (1940) p. 32 ff.

³ See B. MARGULIS (MARGALIT): «Weltbaum und Weltberg in Ugaritic Literature: Notes and Observations on RS 24.245», *ZAW* 86 (1974) p. 1 ff., vs. C. VIROLLEAUD: «Les nouveaux textes mythologiques et liturgiques de Ras Shamra (XXIV^e campagne, 1961)», *Ugaritica* V, p. 545 ff., esp. 557—59, E. LIPINSKI: «Epiphanie de Baal-Haddu — RS 24.245», *UF* 3 (1971) p. 81 ff., and others.

c. Apparently also in R.S. 1929, No. 17 : 0, i.e., Eissfeldt and Gordon 17 : 13 (= rev. 1) 'il špn refers to Mount Šapān. Any reference to 'il/El or b'l špn is unlikely because of the close parallelism of ^dilum^{lum} and ^dadad be-el ḥuršān ḥazi to 'il and b'l špn as restored in part by Nougayrol⁴ to R.S. 1929, No. 17, lines 2 and 4 of Nougayrol's numbering. However, the question remains, what was offered in line 14 of the Ugaritic text corresponding to ^dḥuršān ḥa-zi of R.S. 20.24 : 14.

Related to the word-connection 'il špn are the following references to Mount Šapān as a god or a divine being:

a. špn as god without the epithet/title 'il : instances *certain* on account of their context in R.S. 24.249 A : 10; R.S. 24.253 : 10; R.S. 24.253 : 34; 3 : 42; 9 : 7; 173 : 37 and 46 (= Eissfeldt 180 : 45); R.S. 24.643 : 1.6 and rev. 7; *likely* : 2004 : 3.

b. ^dḥuršān ḥazi, the Hurritic equivalent of 'il špn and špn, when used as «god» or divine being:

α) as «god» in R.S. 20.24 : 14 and in R.S. 26.142 : 22' (as restored)

β) as being of divine nature in R.S. 26.142 : 19' *Analogue* : ^dḥuršānu^{mes} in R.S. 20.24 : 18 \cong ḡrm in R.S. 24.643 : 6. See further Luwian ^dHUR.SAG (= wati) and ^dHUR.SAG + location.⁵

N.B. The following word-connections are analogues to b'l špn, not 'il špn : 'ilt [š]pn (1004 [Eissfeldt 182] : 21) = (?)^{nt} špn,⁶ if the restoration by C. Virolleaud⁷ is safe; ilānu^{mcš} la-ab-'a-na in R.S. 26.142 : 4'.⁸

APPENDIX 3

Ugaritic špš : a product of fusion

While in Semitic languages the words for «sun», chiefly formed by the use of the root šms/šmš/sms/špš,¹ may be of masculine or feminine gender or sometimes of both, and, consequently, no conclusion as to specific meaning, character, and background of the Ugaritian špš would seemingly be justified on the grounds of gender *alone*, the occurrence of špš as the celestial body of the «sun»² as well as *nomen proprium* for male and female deities and *deified* individuals should be specially noted. The wide variation in the use of špš for divine beings,

⁴ V. p. 182 n. 27, p. 44.

⁵ Cf. M. KALAÇ: «Das Pantheon der hieroglyphenluwischen Inschriften» *Orientalia* New Series 34 (1965) p. 409 f.

⁶ Cf. n. 71 on p. 189.

⁷ «Textes en cunéiformes alphabétiques des archives est, ouest et centrales», PRU II, 1957, p. 13 f.

⁸ See NOUGAYROL: *op. cit.*, p. 322, to whose collection should be added Hittite ḥur.sagla-ab-la-na/i being indicative for the width of possible variations (cf. GONNET [v. n. 29 on p. 183] p. 129).

¹ < *šmpš < šmš. For špš see also Amorite šapšum by the side of šamšum and sam(a)s (cf. GELB: CAA, p. 31, 184 f., 357 ff.).

² See through AISTLEITNER: *Wb*, No. 2667.

in addition to its designation of the Ugaritic goddess of the sun, *špš* (*rbt špš/špš rbt*),³ through its equalisation with ^d*Utu* and *Šimegi*,⁴ its implicit equalisation with ^d*šamaš*,⁵ its direct equalisation with the same,⁶ with *Re*⁷, further, through the translation of the Hittite name or equivalent of *Wuru(n)šemu* or of its «sumero gram» ^dUTU URU *arinna* by *špš 'arn*,⁸ and on account of the occurrence of the *špš 'lm*⁹ in 2008 : 7, is clearly indicative that there must have been *fusion* in the concepts of the Ugaritian deity *špš*, even though it was obviously possible for worshippers in Ugarit (as elsewhere) to differentiate to a certain extent between local and other variations of gods who were essentially alike, akin, or even identical. The differentiation of the *genera* was for the Ugaritians, as far as can be made out, by no means of subordinate importance, a situation quite different from the conditions in the Sumerian language and a number of others spoken by neighbours of non-Semitic provenance.¹⁰ Consequently, the relatively loose employment of *špš* is the more suggestive, especially, as it must be seen against the background discussed in this paper.

APPENDIX 4

Ugaritic ym and its Anatolian forerunner(s)

The contrast of the male deity for the sea, *ym*,¹ to the situation prevailing among other peoples and tribes of Semitic background and/or tongue has been

³ See through AISTLEITNER: *Wb*, No. 2668, and the numerous instances in R. S. 24: Nos 244, 251, 643 and 246.

⁴ In the Ugaritic version (line 31) of IVa:18 of the polyglot text reconstructed by NOUGAYROL (v. p. 182, n. 27), No. 137 on p. 248 of *Ugaritica* V. One is reminded of the use of the *genus masculini* in the representation of the «Sun-goddess of Arinna» in Egyptian and Babylonian texts (cf. W. HELCK: *Bez.*, p. 216).

⁵ Cf. the instances of *špš* as designation of the Hittite king listed by AISTLEITNER: *Wb*, No. 2670 and in Texts 2058[:1] and 2060[:1 and passim] with his address and title of *dšamsu* in R. S. 20.03:5, R. S. 20.255:16', 17', and elsewhere through NOUGAYROL: *op. cit.*, p. 340.

⁶ R. S. 18.38:1 ff.

⁷ Incarnate as Pharaoh in 1018:1 ff.

⁸ 118 (EISSFELDT 106):19 (cf. *ibid.* line 25: *špš* referring to the *mlk rb*, i.e. *Šuppiluliuma*). For the impact of the *Sun-goddess of Arinna* on *špš*, see, especially, the latter's epithet/title *nrt 'ilm* through AISTLEITNER: *Wb*, No. 1850. Notwithstanding the obviously secondary KUB XXIV 1, one is strongly reminded of the famous hymn to the *Sun-goddess of Arinna* in KUB XXIV 3 I 29 ff. See also FAUTH: v. n. 122 on p. 198, p. 238 f.

⁹ = *šmš 'lm* of KAI 26 III:19 (Karatepe Inscr.).

¹⁰ For *nomina propria* *'il(i)-špš*, *'il 'nt*, *'ili-sala* and the like see GRÖNDAHL's explanation (PTU, p. 46). For the whole matter of differentiation of genera with respect to divine beings (other than Ugaritic deities) see again BERTHOLET: v. p. 191 note 88a (with specific reference to sun gods on p. 12 f.).

¹ *zbl ym* (p. 186, n. 49) and *ym b'l* in R. S. 24.246:3 (not [yet] title in 137 [III AB B]:17, 45, as is clear from the parallel *'adnm tpt nhr* [cf. Appendix 5]). The latter apposition construction should do away with M. FANTAR's interpretation of *zbl ym* as genitive construction in his *Le dieu de la mer chez les Phéniciens et les Puniques = Studi Semitici* 48 (Rome 1977), p. 110.

recognised before as striking, and combinations regarding *Yam*'s relationships have been advanced.² They do not deserve credibility, however.

It is suggested, rather, that the existence of a male god of the sea in the religion of Ugarit has been due either to direct impact of Hittite and/or Luwian ideas on the people of Ugarit³ or to the relationship of both *Aruna* and *Yām* with still another male god of the sea, possibly a forerunner, especially, as *Aruna* appears in both Hittite and Hurrian literatures,^{3a} and if Luwian *ali* should mean «sea», indeed.⁴

Supported is this impression, from the outset, by the Egyptian take-over of *ym* as synonym to the indigenous *wḏ-wr* at least since the 18th Dynasty^{4a} and the repeated designation of the Mediterranean as *ym* ' ; *n ḥrw* «the great Hurrian Sea» in the Moscow papyrus 120 relating the adventures of Wen-Amon,^{4b} whereas the Sumerian word-combination (d)(a)-*ab-ba* for «sea» (as the spouse of male *abzu*) and «hole, rift» found its way into the Hurrian language, as it appears, with the latter meaning only,^{4c} notwithstanding the attestation of the former as *ayabba* for Mari and El Amarna and Standard Babylonian texts.^{4d}

Further sustained is the assumption of Anatolian influence not only on account of the facts that (1) the words *aruna* and *ym* may refer to and name both the «sea» and its patron, that (2) *Aruna* and *Yam* have in common the distinction of being called «Grand Seigneur» by epithet or title⁵ and that (3) both gods were worshipped through sacrifice⁶ and the inclusion of the *šalliš Arunaš* (A.AB.BA GAL) «Lord *Arunaš*» in invocations for treaties,⁷ but even more so, because (4) either of them was considered specially endeared to the

² See through H. GESE: *Rel.*, p. 55 f.

³ See beside the mythological tales, the theophoric names referring to *ym* (GRÖNDAHL: *PTU*, p. 144) and instances attesting to actual worship and sacrifice to this god, e.g., 1:13 (app. same position as in R. S. 24.246, but without title and with object of sacrifice); 9:6; R. S. 24.643:9. Of interest is also the worship of *Yām* (*Yamam* in *statu absoluto*, i.e., in the original vocative form = Ugar. *ymm* [cf. AISTLEITNER: *Wb*, No. 1173]; cf. Akkadian *Ad(du)* — *Adal* and Akkadian/Amorite *Šamšu/Šamšu* — *Šamaš* [cf. VON SODEN: *GAG* § 62 j, and A. UNGNAD — L. MATOUŠ: *Grammatik des Akkadischen*, 5th ed. Munich 1969 (repr. 1979), §§ 39, 43 (p. 50, 55 f.)]) attested in Amorite names listed, though not associated with the Ugaritic god *Yam*, by GELB: *CAA*, p. 21, 103, 272 f.

^{3a} Comprehensive article in FRIEDRICH — KAMMENHUBER: 5, p. 350 ff.

⁴ Cf. J. FRIEDRICH: *HW*, Suppl. 3, p. 49, and FRIEDRICH — KAMMENHUBER: 5, p. 354.

^{4a} ERMAN — GRAPOW: v. p. 181 f. n. 26, p. 78 and 269.

^{4b} A. H. GARDINER: *Late Egyptian Stories* = *Bibliotheca Aegyptiaca* 1 (Brussels 1932), p. 61 — 76.

^{4c} On (d)a-a-bi see LAROCHE: *GLH*, p. 34.

^{4d} See through CAD 1,1 (1964), p. 221.

⁵ See for *Yam* through n. 1 and Appendix 10 n. 29c, and for *Aruna* FRIEDRICH — KAMMENHUBER: 5, p. 353.

⁶ Regarding *Aruna* see, e.g., KUB XV 31 (through V. HAAS — G. WILHELM: *Hurritische und luwische Riten aus Kizzuwatna*, AOATS 3, 1974, A III 37).

⁷ KBo V 9 IV 18 and other instances of the 14th and 13th centuries through FRIEDRICH — KAMMENHUBER: *ibid.* For the writing ^d*Aruna* see *op. cit.*, p. 352 f.

chief god of the pantheon, *Aruna* to *Kumarbi* and *Yam* to *Kumarbi*'s Ugaritic equivalent, *'il/El*. Moreover, (5) *Aruna* and *Yam* have been presented convincingly similar in the motif of the victory of the storm- or *Weather-god* over god «Sea» attested for Anatolia, Ugarit, and Egypt (here definitely on account of import, «vielleicht sogar Übersetzung»⁸ of the story of the struggle between *Ba'al* [= *Seth*] and *p3-ya-m* from a Syrian source), and tangible also in Greek literature.⁹

APPENDIX 5

Ugaritic nhr : a god of Mesopotamian background

While *nhr* refers to the «river», the «current» of the sea and their protector god, *tp̄t nhr* «Judge/Ruler *Nāhār*» or *mlk nhr* «King *Nāhār*» or *nhr 'il rb* «Great God *Nāhār*», as ever the authors of the texts saw fit,¹ it is, when used for designation of the deity, not merely «an alternative n(ame) of the god Yamm».² Not only do the distinguishing titles and the use of the name of this god suggest this, it is also confirmed by the n. pr. *'ulnhr*³ «Strong is *Nāhār*» and others.⁴

Moreover, while theophoric names referring to *nhr* as equivalent of ^dĪD have become known from Mari⁵, and in view of the frequency of the attestations of his title *tp̄t* as well as the judicial function of ^dI₇/ĪD in the ordeal, Mesopotamian influence of obviously Sumerian background may be assumed to have been responsible, at least in part, for the apparently unique existence of a *male* river-god in North-west Semitic garb.⁶

However, in the equalisation of *ym* and *nhr* we seem to have another of the considerable number of identifications of deities, which, in this case, has also its parallel in the classical ideas of *'ōkeanós* as *potamós* as well as the Egyptian employment of *ym*.⁷

⁸ W. HELCK: *Bez.*, p. 457.

⁹ Cf. also Appendix 5. For more about this and the identification of god *'ay* (*Ea*) with *Yām* in 68 (III AB A):2 ff., especially 5, and 19 f.; 137 (III AB B):6 see my *Poseidon* (v. p. 180 n. 13).

¹ Instances through AISTLEITNER: *Wb*, No. 1762, in R. S. 24.293 I A:10 and B:7, and in R. S. 24.244:3; for *nhr 'il rb* see K. AARTUN: *Partikeln*, p. 52 and 33.

² So like others, GORDON: *UT*, No. 1623.

³ 155 [EISSFELDT 162]:4.

⁴ Through GRÖNDAHL: *PTU*, p. 165, 13, 69, 55. For Amorite attestations in *nomina propria* see GELB, *CAA*, p. 161, 328, 26.

⁵ HUFFMON: *APN*, p. 243; cf. also GELB: *ibid.*

⁶ See also Appendix 10 subsection 1 A g) for the Hurritic forerunner and analogue. — Whether the name of god *nhr* attested in Safaitic and Qatabanian texts (see HARDING: v. note 23 on p. 209, p. 601 f.) was transmitted there from Syrian or Mesopotamian areas or has been another god «Day» or «Light» must remain open at this time.

⁷ See R. GIVEON: «Jam (Meer)» *LÄ* III, 1978, coll. 242 f.

APPENDIX 6

Ugaritic ktrt — snnt = Hurritic Hudena

Notwithstanding their individual names¹ which in their majority appear outwardly as much semiticised as their designation as a group, the *ktrt* or *'ilht ktrt*² have been understood (a) as related to or identical with divine beings instanced in somewhat younger literature³ and (b) as equal in their functions with the Hurrian *Hudena* and the Hittite ^dGUL-šeš.⁴

While the claimed relationships of the former group (a) will remain to be examined more closely, the latter recognition (b) is supported not only by the attestations of worship the *Hudena* received in Ugarit,⁵ but also the meaning of *snnt*, another designation of epithet character of the *ktrt*. While of all commentators Aistleitner⁶ has come closest to its etymological background, i.e., Arabic *sanna*, he has just missed the right shade of meaning. Here it is not «to mold, shape, form» (→ his «Bildnerinnen»), but «to establish, determine». The *ktrt* are then as *snnt* «makers of destiny/fate», «goddesses of fate».

This corresponds fully to the explanation of the ^dGUL-šeš as related to «Anatolian» *gulš* — «to mark, write» and the Palaic ^d*Gulzannikeš*,⁷ as well as of *Hudena* as being based on the element contained in the Hurrian verb *hud(-an)-* «determine, mark».⁸ The *Hudena* may also be seen as analogues to the Urartian goddess ^d*hutuini*, wife of ^d*Haldi*, whose name has been recognised as being related to Urartian *hututuḥ*⁹ «(good) destiny, good fortune».⁹

Thus, the meanings so far assumed for the ^dGUL-šeš and *Hudena* with some reservations¹⁰ are corroborated.

APPENDIX 7

Hurritic 'il pbnḥwn

In order to understand *'il pbnḥwn* (= *eli pabanḥiwini*), one has to recognise, first, the following forms:

1. Hurritic *pabāḥhe* belonging to category 2) of the «Wortbildende Suf-

¹ 77 [NK]:47—50.

² 77:40 and 11 (here partly, but safely restored); for the bibliography see note 2 to Appendix 1 and GESE: *Rel.*, p. 82 f.

³ GESE: *op. cit.*, p. 165.

⁴ Cf. LAROCHE: *Ugaritica* V, p. 526.

⁵ Through LAROCHE: *op. cit.*, p. 535.

⁶ *Wb*, No. 1927.

⁷ See O. CARRUBA: *Pal.*, p. 61.

⁸ For the formation *Hudellura* see LAROCHE: *GLH*, p. 111.

⁹ G. A. MELIKIŠVILI: *Ukn*, p. 397, 430; I. M. DIAKONOFF: *Hurr.*, p. 76.

¹⁰ See through E. VON SCHULER: «GUL-šeš» in HAUSIG: *Wb*, p. 168 f.; HAAS—WILHELM (v. Appendix 4, n. 6), p. 80, 144 f.

fixe der zweiten Gruppe» of Diakonoff¹ and referring to the *quality* of something; < *pab(a)*- «mountain».²

2. *pabanhi* belonging to the category 1) of Diakonoff's 2nd group³ and referring to ethnic and/or geographic relationships; < Hurr. *paban*-⁴ which must correspond to Urartian *babānā* «mountain»⁵ and means «massif».⁶

3. for *pabanhiwi*, gen. of collective + *-ni* after the *regens eli*, one should recall that article and case-suffix are extended from *regens* to *rectum* (or *recta*). However, the article of the *regens* need not and usually does not show, if it is a *nomen proprium divinum*, whereas the suffix *-wi* would do so, if in R. S. 24.278:9 *eli* would be in the genitive case.

Consequently, one would have to translate *eli pabanhiwini* by «*Eli* of the mountaineers (or «mountain people»)». A linguistic analogy may be found in 14:7 referring to a «*Ba'al* of the mountain people»: *b'l bt grn*, the word *grn* being a *n. pr. trib.*⁷ as well as *pers.* like the other *nomina propria* of text 14, provided the reading *g* of H. Bauer⁸ and others is correct.

The observation of the employment of the two categories of «Wortbildende Suffixe» and of the two word-forms for «mountain», i.e., *pab(a)* and *paban*-⁹ makes any connection with a specific area unnecessary, though not impossible. Whether there is ground to relate this god to a distinct place or direction of the sky named *pabanhi*, *pab(a)hi* or *panamaḥi*¹⁰ is very questionable after all.

APPENDIX 8

Hurritic eni arudanne = ^d*Armada*

For *'in 'ardn* see R. S. 24.254:9; R. S. 24.255:11; R. S. 24.261:15; R. S. 24.295:6 (partly restored); *CTA* 172:4 (almost wholly restored).

Notwithstanding the attestation of ^d*ardā* as personification of «*urbs*» in Urartian texts,¹ it is suggested that *'in 'ardn* be understood as analogue to *'iwrn przn* and *'nt 'amrn*.²

¹ Hurr., p. 70 f.

² For *paba-* (var. *papp-*) see DIAKONOFF: *op. cit.*, p. 45, 54, 62, 76; and re. *pabne* «the mountain», *ibid.*, p. 54, 62.

³ *Ibid.*, p. 70 f.

⁴ C.-G. VON BRANDENSTEIN: *ChurrLex.*, p. 94 f.; LAROCHE: *Ugaritica* V., p. 531 (§ 9); A. GOETZE's review in *JAOS* 92 (1972) p. 285, n. 2.

⁵ Cf. DIAKONOFF: *op. cit.*, p. 45 f., 62, 66, 76; and GOETZE: *ibid.*

⁶ Cf. Appendices 8 and 9 and n. 79 on p. 189.

⁷ Cf. also GRÜNDAHL: *PTU*, p. 27.

⁸ V. through p. 33 n. 22: p. 14.

⁹ DIAKONOFF: *ibid.*, p. 71, cf., further, Appendices 8 and 9 and n. on p. 189.

¹⁰ Cf. C. H. GORDON: «Points of the Compass in the Nuzi Tablets», *RA* 31, 1934, p. 102 f.; VON BRANDENSTEIN: *loc. cit.*, p. 96–98; MELIKIŠVILI: *Ukn*, p. 150 f., 421 f.; LAROCHE: *GLH*, p. 191.

¹ MELIKIŠVILI: *Ukn*, text 27:23 = F. W. KÖNIG: *chald. Inschr.*, text 10 II:23 and // 10 X:74 (largely, though safely restored).

² See n. 79 on p. 189 and Appendix 9.

In analogy to the use of the suffix *-an* for the formation of a second substantive based on the element *pab(a)-*, i.e., *paban-*, *pabān-* «belonging to a mountain» → «massif»,³ *'ardn*, *przn*, and *'amrn* would be adjectives of the type on *-inne*, *-u/onne* or *-anne* (≈ Urartian *-inə*) referring to relationships of various kinds, including such of ethnic and/or geographic nature.⁴

One may be tempted to read *eni ardinne* and consider this god, who was obviously worshipped in Ugarit, «*deus urbanus*» and synonymous to *b'l špn*.⁵ Otherwise, it is possible and, in view of the divine names adduced in this context, not even unlikely to read *eni arudanne* and to think of a Hurrian analogue to the Ugaritic *gentilicium* *'arwdn*⁶ in Gordon 91 (Eissfeldt 82):3; 309 (118):4; 327 (135):8 and the Akkadian (Mari [1] and Assyrian) nomina on *-āy-* (*-āj-*) (adjectives and substantives) referring to relationships, inter alia, of ethnic nature⁷ and including *arudāyā* «belonging to Arwad»⁸ *Eni arudanne* as «Arwadian god» (=city-god of URU *A-ru-ad/A-ru-ad/Arwad/Arados*) does not conflict with the apparent use of the name form *'arwd* in Ugaritic and Hebrew, if one takes the variation in the attestations of this name into account. It means the patron god of *Arwad*, ^d*Armada*.⁹

APPENDIX 9

«Amorite 'Anāt»

'nt 'amrn is attested twice in Gordon 4:44, 45. That this is — other than *'nt špn* —¹ the «Amorite 'Anāt» by the explanation for *'ardn* and *przn* in Appendix 8 and note 79 and in comparison with *kmrb 'urgn kmn* «Urkian and Kummean Kumarbi»² as well as ^d*Duntahi* ^dISTAR, ^d*Ammanahi* ^dISTAR, and

³ Cf. GORDON 4:30, 60 and VON BRANDENSTEIN: *ChurrLex.*, p. 95; see also DIAKONOFF: *Hurr.*, p. 62, 45 f., esp., n. 41: regarding the *nə* in Urartian *babānə*: it *ist nicht der Artikel*, and p. 66 for other Urartian word-formations on *-anə* as well as *Hurr. tarm-ane* (*tarm-* + *-an-* + word-formation suffix *-ē* [-ae]).

⁴ = category 3 of DIAKONOFF's 2nd group, *loc. cit.*, p. 70 f. (cf. Appendix 7). Cf. further Appendix 9, last paragraph.

⁵ Regarding the apparent use of *qrt* «urbs» for Ugarit see AISTLEITNER: *Wb*, No. 2463.

⁶ See GRÖNDAHL: *PTU*, p. 27.

⁷ W. VON SODEN: *GAG*, § 56 p.

⁸ See e.g., Ash. Nin A V:60 and Sanh. 3rd camp. II: 52.

⁹ Cf. brick inscription Assur 18544 = KAH II, 103:4 ff. and commentary of E. MICHEL: «Die Assur-Texte Salmanassars III. (858–824)», *WO* I, 4, 1949, p. 268 f. n. 1. For *Armada* < *Arwad* see already BROCKELMANN: v. p. 244 n. 38, p. 138 (§ 48 i). See further Appendix 10.

¹ See above p. 189 and 183 f. n. 28. Regarding the relationship of *'nt špn* and *'nt amrn* see my *Europa*, v. p. 211 n. 42, p. 52 f. and Exkurs XI.

² LAROCHE: *GLH*, p. 285, who does, however, misinterpret the forms in *GLH*, p. 154, notwithstanding the employment of *Kummenī* as a substantive < an adjective on *-i(n)ne* (cf. Appendix 8).

dNinuwahi,³ is confirmed through another set of observations (which indirectly strengthen the former proposals):

1. The fact that *'Anāt* is a *nom. pr. div.* makes it obvious that *'amrn* can be only an adjective or a genitive of a substantive.

2. However, vowels in the sequence consonant — vowel — article *-ni/-ne* are dropped *when assimilation is feasible*. Thus, *amurri* + article *-ni/-ne* becomes *amurri*.⁴

3. The possibility of a genitive being involved must be dismissed likewise. It would be *amurriwi* as attested in R. S. 24.274:6 for the name of *'in 'amrw* (*eni amurriwi*) «God of Amurru (or the Amorites)».⁵

4. The form *'amrn* represents, therefore, not only the same as the Akkadian *nomina* on *-āy-* (as of Appendix 8), but is also comparable to the Ugaritic gentilicium *'amry* in 84 [76]:8 and 93 [83 B]:15, where the theophoric *n. pr. bl* [š]pš *'amry* occurs.

To expect for *'nt 'amrn*, *'iwrn przn*, and *'in 'ardn* extension of the article *-ni/-ne* from *regens* to *rectum* as in *'il pbnhwn*⁶ and elision and assimilation as under foregoing point 2 of this appendix, is unnecessary, as can be learned from *tīb hlbġ* (*Tešub Halbaġi*) in line 10 of same text 4 and *'in 'alzyġ* (*eni alašiyahġi*) in R. S. 24.274:6. Whether the article is involved, depends on the wider context of each instance.⁷

APPENDIX 10

Imitations and translations of divine names

Imitation or translation, sometimes a combination of both, in the course of transfer of names of deities and heroic figures from one people or area to another or others have been observed for quite some time. Yet, they were insufficiently appreciated with respect to their significance for a proper understanding of the gods so transferred as well as of both their former background and their new socio-religious and mythological environments.

However, beyond simple equalisations on account of factual or assumed equity as, for instance, *Enlil/Ellil* — *Ba'al*, *Ba'al* — *Zeus*, *Ba'al* — *Seth*, and the like, imitations and translations have already been pointed out regarding,

³ See through WEGNER: v. p. 50 n. 138a, p. 86 f., and Appendix 7.

⁴ Cf. DIAKONOFF: *Hurr.*, p. 53 (In his Ch. IV 6. (b) it must read: «Vokale zwischen der Lautfolge 'Konsonant + l, r oder n'» etc., however).

⁵ Similarly in *allani kummeniwe* «Lady of Kumme» (R. S. 19, 148 rev.: 4 with LAROCHE: *GLH*, p. 154) where assimilation was *not* feasible (cf. above under 2).

⁶ See Appendix 7 under 3.

⁷ Cf. WEGNER: *l. c.*

e.g., (1) 'iy ḥzz (*Eya Hazizi*) in R. S. 24.274:11 for *kṭr whss* (see also 4:15 f. [partly restored]);¹ (2) ^dIštar ṣēri — ^dNin edin — awariwi ^dŠauška — 'ttrt šd;² and Hurritic *Iršappa/Eršappa* (in Ugarit 'iržp) < Ugaritic/Northwest Semitic *ršp* (*Rashaf*).³

Here are more samples of attempts at translation and/or imitation:

1. With adaptation of the divine name to the second language

A) The sequence of the appearances of the name in the languages concerned is obvious:

- a) Ugar. *špš 'arn* < Hitt. ^dUTU *uruarinna*,⁴
- b) Hurr. *tṭb ḥlbḡ* < Ugar. *b'l ḥlb*,⁵
- c) Akkad. ^dadad *ḥalpi* < Ugar. *b'l ḥlb*,⁶
- d) Hurr. *eni ugarit(a)wi* < Ugar. *b'l 'ugrt*,⁷
- e) Akkad. ^dadad *bēl'il ḥuršān ḥazi* < Ugar. *b'l špn*,⁸
- f) Hurr. *eni arudanne* < an older form of the Phoenician ^dArmada,⁹
- g) Ugar. (*mlk*) *nhr* < Hurr. (*tr*) *tyn*,¹⁰
- h) Ugar. *ktrt* < Hurr. *ḥudena*,¹¹
- i) Ugar. *snni* < Hurr. *ḥudena*,¹¹
- j) Ugar. (*zbl*) *ym* and *ym b'l* < Hitt. *šalliš arunaš* (A.ABBA GAL) or equivalent in another language of Anatolia,¹²
- k) Hurr. *milkunne* < Ammonite, Ugar. and other *Milkom*,¹³

¹ LAROCHE: *Ugaritica* V, p. 506; *idem*: *GLH* p. 39 f., 100.

² W. FAUTH: «SSM BN PDRŠŠA», *ZDMG* 120 (1970) p. 249; cf. note 110 on p. 196. The god came also to Egypt in his Northwest Semitic form, as can be recognised from Egyptian *ršpw*. He could be equated with *Month*. Observed should be, however, the attestation of the Hurritic form of this name on an Old Punic bronze tablet (5th century B.C.) from Ibiza (*KAI* 72 A: 1). See STADELMANN: v. p. 182 n. 26, p. 56–76, 143; GRÖNDAHL: *PTU*, p. 226 f.; LAROCHE: *Ugaritica* V, p. 521, *idem*: *GLH*, p. 124.

⁴ See Appendix 3.

⁵ See through notes 73 and 75 on p. 189.

⁶ See notes 73 and 74 on p. 189.

⁷ See through note 77 on p. 189. Possible is the restoration of *ḥb 'ugrt* in 31:3 to *tṭb 'ugrt* with assimilation of the genitive ending *-wi* (*-we*) to the preceding *-t* as in ^d*Hēbat-we* > *Hēbatte* alongside attestations without assimilation, i.e., of *Hēbat-wi* (see SPEISER: *Introd.*, p. 63).

⁸ See note 72 on p. 189.

⁹ See Appendix 8.

¹⁰ See Appendix 5 for *nhr*; for god *šiya/šeya* see 4:61 (*šarri* ! Cf. n. pr. *tynžr* through GRÖNDAHL: *PTU*, p. 256); *CTA* 168:8; *CTA* 169:12; R. S. 24.274:3 (cf. GRÖNDAHL: *PTU*, p. 198, 256 re. *bn tyn*).

¹¹ See Appendix 6.

¹² See Appendix 4.

¹³ See LAROCHE: *Ugaritica* V, p. 460; Appendices 8 and 9 and note 79 on p. 189; GORDON 17:11; n. pr. *abdi-milkuma* (GRÖNDAHL: *PTU*, p. 158); W. RÖLLIG: «Milkom», HAUSIG: *Wb*, p. 299. Regarding the equation of ^d*Tišpak* and *milkunne* see LAROCHE: *GLH*, p. 170.

- l) Ugar. 'ib without and with title 'il¹⁴ < Hurr. ^dUmbu,¹⁵
 m) Ugar. *nkl* < Hurr. *ngl/nkl* < Sumerian ^dNin-gal,¹⁶
 n) Ugar. *b'lt bht (bt)*¹⁷ and Hurr. *pdgl* = *Pendigalli*/^d*Pentikalli* < Akkad. *Bēl(e)t 'ekalli* < Sumerian *nin.é.gal.la*,¹⁸
 o) Hurr. *ibr(i)* = *ewri* < North-west Semitic *Ba'al* and/or Akkadian *Bēl(um)*.^{18a}
 p) ^d*Dagan* as Ugar. *hṭk dgn*^{18b} < Hittite/Luwian *daganzipa* with choice of the masculine gender, both being based on the neuter *tekan*.^{18c}
 q) Ugar. and Phoen. *šmm w'rš*, Aram. *šmyn w'rq* and Hurr. *dešeḥa-burni*^{18d} as a deity grown out of a couple < Sum. *an-ki*^{18e}.

B) The sequence is less obvious:

- a) Ugar. ('il) *špn* — ^d(*huršān*) *hazi*,¹⁹
 b) Hurr. *eli pabanḫiwini* — Ugar. *b'l bt ḡrn*,²⁰
 c) Ugar. *'ttrt šm b'l* — Hurr. [*š*]'ušk *tzḡ 'arm tšp* and *tzḡ 'arm tšb š'ušk*,²¹
 d) Hurr. *dšarruma* — *milku/melku/malku* common to several Semitic languages, including Ugaritic *nomina propria* 'abmlk, 'aḫmlk, 'ilmlk, and others,²²
 e) Hurr. *keldi* — Ugar. and other *dŠalim*.²³

C) Erroneous identification and adaptation may be noted from time to time, so in the take-over of *ḥawurunne* > *ḥorunne* > *ḥōrōn* and Egyptian *ḥwrrw* «*Sphinx*» and *Hor(us)*.²⁴

¹⁴ Without title: 77 (NK): 1, 18, 37: with title 'il: see note 64 on p. 185.

¹⁵ See LAROCHE: *Recherches*, p. 63. ^dUmbu is represented in GORDON 4:47 and 48 through 'ibnkl ('ib on account of pronunciation as *Embu* ?). Cf. Appendix 11 and note 106 on p. 195 f., the latter for transitional or merely transitory forms marking the change from Hurritic to Ugaritic, as may be expected for a bilingual society.

¹⁶ AISTLEITNER: *Wb*, Nos 1782.1783; GORDON 4:47, 48; R. S. 24.254:8 *et al.*; LAROCHE: *Les noms*, p. 349; *idem*. «Les dieux de Yazilikaya». *RHA* 27 (1969), p. 95. Cf. also Egyptian *nū-ka-la* in the Ramesside (!) Leiden magic papyrus 1, 343 (obv. V 6; -IX 12; rev. VIII 3); for the cult of *Bath-Nikkal* in Harran and Edessa still in Late Antiquity see H. J. W. DRIJVERS: *Cults and Beliefs at Edessa* = *ÉPRO* 82 (1980), pp. 34, 40, 42, 143.

¹⁷ See through AISTLEITNER: *Wb*, No. 544.

¹⁸ See through LAROCHE: *GLH*, p. 200.

^{18a} See below subsection 2 B b).

^{18b} See through AISTLEITNER: *Wb*, No. 727.985, *versus* GORDON: *UT* No. 911. Cf. also the Amorite divine name *Ḥatku*.

^{18c} Evidence and discussion will be offered in a separate paper. Cf. p. 195, esp. n. 108.

^{18d} See, e.g., *KTU* 1.148 obv.: 5, rev.: 2, *KAI* 27:13 and 222 A: 11, and above p. 196 n. 111.

^{18e} Older *an-uraš*. For the latter cf. A. FALKENSTEIN: «Sumerische religiöse Texte», *ZA NF* 18 (1957) p. 72 ff.

¹⁹ See Appendix 2 and GONNET: v. note 29 on p. 183, p. 147.

²⁰ See Appendix 7.

²¹ See Appendix 13.

²² Cf. GRÖNDAHL: *PTU*, p. 158. *Melku* has also been taken over by Hurrians under his own name (cf. LAROCHE: *GLH*, p. 170); for the Hurritic hybrid n. pr. *Ari-melku* see L. ROST: «Zu den hethitischen Bildbeschreibungen», *MIO* 8 (1961), p. 207.

²³ Cf. LAROCHE: *GLH*, p. 141.

²⁴ See p. 195 ff., esp. notes 106, 117, 118.

2. Adaptation of the epithet only

A) With obvious sequence of the languages concerned:

- a) Ugar. *'itt 'atrt šrm* < Hurr. *ašti* (SAL),²⁵
 b) Hurr. *'il kmrb* < Ugar. *'il* or Akkad. *ilu*,²⁶
 c) In several Semitic languages: (*'l/b'l*) *ḥmn/ḥmn* < Hurr. (*eni*) *ḥumunne* «belonging to ^{kur}*Ḥamānu*»,²⁷

d) Ugar. *mīt ḥry* < Hittite/Luwian *Huriyanzipa* and *Išhašḥuriyaš* with change of natural gender in both Hittite worship — at least of the 2nd half of the 13th century²⁸ — and of *Huriya*.²⁹ Krt (I K):203 f. and 128 (III K) III:24 f. make it plain that the interpretation of *mīt* (fem. *mīt*) by Aistleitner^{29a} and others as «son» («daughter») does not work. Hurr. *muš(u)* however, is not only commonly used for epithets of deities, such as *Hepat*, but also in theophoric *nomina propria pers.*,^{29b} inter alia in *ea-mušni* and *debri[= Ba'al]-muša*.^{29c}

e) Ugar. *rp'u b'l* is the result of imitation and translation on account of misunderstanding of Hurritic *ehli-tešub*³⁰ attested as *n. pr.* for Boghazköy and Syrian texts.³¹ While an extensive discussion of the textual attestations of *rp'u* and related forms and of attempts at interpretation to this point will be offered in another study, it should be noted that *rp'u/rp'u b'l*, similar to *sōtēr*,³²

²⁵ Krt (I K): 201.

²⁶ See n. 60 on p. 188; cf. also above 1. B b).

²⁷ See for the latter Appendix 8 and notes 62, 79., 113 on p. 188 f., 196 and the forms *Ḥamani*, *Ḥamanna* (Nuzi) and Hattian *Ḥammanni* through LAROCHE: *Recherches*, p. 49, and for the former *KAI* 19:4; GORDON 305 (EISSFELDT 114): 5 and AISTLEITNER: *Wb*, No. 1967; GRÖNDAHL: *PTU*, p. 104 f., 135, 333, 386, 388 re. *nomina propria abdi-ḥamanu*. (= *'bd-ḥmn*), *ḥamuni* (= *ḥmny*), *bn ḥmny*, *ḥmn*; as well as *KAI* vol. III, p. 57, and STARK: *PN*, p. 59. Obviously (*eni*) *ḥumunne* may be compared, at least in its original meaning and use, to *'il špn* (cf. Appendix 2).

²⁸ Cf. E. LAROCHE: «La Réforme religieuse du roi Tudhaliya IV et sa signification politique», in F. DUNAND—P. LÉVÊQUE (eds): *Les syncrétismes dans les religions de l'Antiquité*, *EPRO* 46 (1975), p. 92.

²⁹ See note 140 on p. 200 and AISTLEITNER: *Wb*, Nos 1727, 974.

^{29a} *Ibid.* and No. 1717.

^{29b} GRÖNDAHL: *PTU*, p. 241, LAROCHE: *GLH*, p. 173, 86.

^{29c} Cf. the formation *ibri-talma* by the side of *ibri-talmi*. For *mīt* «handsome, splendid (boy)» see GORDON 67 (I*AB): V:22, and for its use as epithet or title for a male god, i.e. *ym*, see GORDON/EISSFELDT 48:4. As title of another heroine, *mīt* refers in 2 Aqht (II D): V:16, 22, 28 to *Dān'ēl's* wife *dnty*. The employment of *mīt* for *Huriya* may very well have been an attempt to retain as much of the original *Išhašḥuriyaš/Huriyanzipa* by an assumedly approximate translation of *išhaš* (fem. *išhaššaraš*) and/or *-šepa* (for male and female deities). Especially noted should be in this context, that the meanings here proposed and in note 70 on p. 189, on the basis of the equations to which LAROCHE: *GLH*, p. 173, refers, suit well to the instances of *muš(u)ni* which have been understood so far to mean «sublime, exalted», while they are likewise applicable to a newly-born child. AISTLEITNER's unconvincing listing of *mīt* as part of *nomina propria* may also be discarded.

³⁰ For *ehli* as epithet and alternative of *Tešub* — analogous to *rp'u* as epithet and alternate name for *Ba'al* — consult LAROCHE: *GLH*, p. 76. Cf. also in this Appendix section 1 B e).

³¹ LAROCHE: *Les noms*, p. 350.

³² Cf. LIDDELL—SCOTT: p. 1751, and Appendix 1, note 40.

applied foremost to the guardian or tutelary character of *Ba'al*, a fact which Aistleitner has done more justice through his translation of *rp'u* by «*Fürst*» (notwithstanding his mistaken etymology) than all those who cling to the meaning «heal» of the basis of *rp'u*, i.e. \sqrt{rp} , presumably on account of its prevalence in Hebrew.³³

B) With striking similarities, but no certainty of sequence:

a) Ugar. 'rṣ, ḡzr ('ttr, 'aqht, 'ilh'u)³⁴ < Hurr. *huradi* and/or *uštāe*?

Diakonoff's³⁵ objection to a derivation of Hurr. *huradi* «soldier»³⁶ and Urartian *huradē* «warrior» and «army»³⁷ from Akkadian *hurādu* is weak and does not convince in respect of his opposition to a derivation of Akkad. *hurādu* from the N-stem of the Akkad. verb *harādu* IV, for such derivation would not appear to be a premiss.³⁸

However, important is Diakonoff's own observation and that of others³⁹ of the relatively late evidence for *hurādu* and its relatives in Akkadian, i.e., since the latter half of the 2nd millennium B.C. for *hurādu* and only Neo-Assyrian times for *hardu*,⁴⁰ *harādu* and *hardūtu/harduttu*. I would suggest, that the Akkadian *hurādu* which could be used for «Urartaeans», «Medes», and Hurrian soldiers⁴¹ has been primary to its Akkadian relatives and secondary to Hurrian *huradi* like the use of *hrd* as *terminus technicus* in Ugaritic texts.⁴²

Moreover, Hurrian *huradi* and Urartian *huradē* may very well have been offshoots of Akkadian *qurādu(m)* and its relatives or both go back to a common ancestor.⁴³ This is the more likely, as *qurādu(m)*, *qardu(m)* or *qarrādu(m)* have

³³ An awareness and misunderstanding of the *b'l mrp'* on a fragment of marble from Kition (see *CIS* I 41:2 and K. NICOLAOU: *The Historical Topography of Kition*, in *Studies in Mediterranean Archaeology* 43 (Göteborg 1976), p. 121 f.) appears to be very unlikely in view of the absence of any pertinent references.

³⁴ Also used as designations for others, so *ḡzr* for *Mōt* and *Dān'ēl*.

³⁵ *Hurr.*, p. 66.

³⁶ LAROCHE: *GLH*, p. 114.

³⁷ MELIKIŠVILI: *Ukn*, p. 396. — The splitting of both the Hurritic and the Urartian forms of this word in DIAKONOFF's manner (*Hurr.*, p. 66) is inconsistent with their syllabic presentations in the cuneiform scripts. Regarding DIAKONOFF's and others' reading *hur-iz-adi* which he connects with *huradi*, see the singular (!) *hurizu* as Hurrian loan-word in *CAD* 6, p. 251 f. Contrary to both DIAKONOFF and LAROCHE (*GIH*, p. 115), *hurizāti* is the Akkadianised plural-form paralleled by *hurizeti* and *hurizena*, the latter having even retained the Hurritic *suffixum pluralis*. However, see below note 43.

³⁸ Cf. *AHW*, p. 357, 322.

³⁹ See *CAD* 6 (1956), p. 88 (re. *harādu*). 99 (*harduttu*). 244 (*hurādu*), and regarding *hurādu* H. FREYDANK: «Untersuchungen zur sozialen Struktur in mittellassyrischer Zeit», *Altorientalische Forschungen* 4, Berlin 1976, p. 111 ff. (esp. p. 111–15).

⁴⁰ *AHW*, p. 325.

⁴¹ *AHW*, p. 357: *CAD* 6, p. 244.

⁴² Cf. M. DIETRICH *et al.*: «Zur ugaritischen Lexikographie (XI)», *UF* 6 (1974), p. 27 f. VON SODEN: *AHW*, p. 1562, considers Akk. *hurādu* now (1981) a Hurr. loan-word.

⁴³ If there was really a group ending in a suffix *-adi*, as DIAKONOFF (*Hurr.*, p. 65 f.) has it, attested in *wiradi* «nobleman», *ammadi/ti* «grandfather, ancestor», *huradi*, and, perhaps, in *urhadi/ti* of unknown meaning (however, V. HAAS and H. J. THIEL: «Ein Beitrag zum hurritischen Wörterbuch», *UF* 11 (1979) p. 352, suggest «die Gerechte» as

found their way into the Ugaritic language also, where *Ba'al* has been called several times *'al'iy qrdm* «the most powerful among the heroes»,⁴⁴ whereas it should be noted, that *qurādu*, *qardu*, and *qarrādu* frequently denote the «heroic» character of deities.⁴⁵

b) Reference should also be made to Ugar. *'al'iy b'l*: While the cause for the absence of the *-n* from the thorough-bred Semitic word-form *'al'iy* in 67 (I* AB) V:17 *versus* the many instances with *-n*⁴⁶ remains dubious,⁴⁷ its approximate meaning and relationships have been recognised for long. However, as already the alias of *'al'iy b'l*, *'al'iy qrdm*, points to alien impact,⁴⁸ and *'al'iy b'l* is — like other Ugaritic word-connections with title through apposition — somewhat beyond the ordinary, one could scarcely be out of tune considering, whether a non-Semitic deity (by origin) or at least some traits thereof might be behind this aspect of *b'l*⁴⁹ also.

Surely, *'al'iy qrdm* for *'al'iy b'l* stands in antithesis to *ydd 'il (bn 'il) ġzr* for *bn 'ilm mt*.⁵⁰ While this, by itself, does not seemingly point to any foreign influence and must be taken as poetic style and art, the occurrence of two alien elements in these figures of speech, i.e., of *qrd* and *ġzr*⁵¹ is suggestive. This holds the more true, as neither *ġzr* in connection with *mt* nor *'al'iy(n)* in conjunction with *b'l* or *qrdm* appear as elements of Ugaritic names, as one would expect with regard to such important characterisations of *Ba'al* and *Mōt*, whereas Hurritic equivalents to *'al'iy(n)* abound in Hurritic proper names: *Tuppi-/Umbi-tešub*, *Tumpi-ibri*,⁵² *Ibri-muza/-ša*,⁵³ *Talmitešub*, *'ibr-tlm* (also *erwitalma*)⁵⁴ corresponding to *Ura-dU-aš*. GAL-dU-aš, *Ura-tarhunda*,⁵⁵ *Ur-tarhūiš*⁵⁶ on the Hittite and Luwian scene are all pointers in the right direction, and what comes closest to a full equivalent and may have even been the original of *'al'iy b'l* can be found, indeed, in UR TRĤ TIPAS, the «Great

a plant)» and *ubarati*, according to LAROCHE (*GLH*, p. 276) a «nom professionnel» (cf., however, *AHW*: art. *«ubāru(m) 1)», «Ubāja(tum)»* and *«ub/pātum»* [p. 1398–1400]), then *qurādu* would, perhaps, have been considered to be part of this group. For a change of *q/k* and *h* as a prerequisite of a relationship cf. Akkad. *kussū* (and its Semitic relatives) and Hurritic *kešhi keški*, *gḥ* and *hešhi*, Akkad. *qaštu(m)* = Hurr. *kašti* and *hašiyati* (cf. VON BRANDENSTEIN: *ChurrLex.*, p. 103 f.; LAROCHE: *GLH*, p. 97, 139) as well as Hurr. *hawur-* and Urartian *giurā/qewrā*, cf. Hittite *kuera* (= A. KĀR) 'fields' > *kura*.

⁴⁴ AISTLEITNER: *Wb*, No. 2450.

⁴⁵ *AHW*, p. 928, 903, 905. See also the next subsection.

⁴⁶ AISTLEITNER: *Wb*, No. 1430.

⁴⁷ Cf. note 68 on p. 188.

⁴⁸ See foregoing subsection.

⁴⁹ Cf. p. 3 ff.

⁵⁰ E.g., 67 (I*AB): II:8 f. *versus* 10 f.

⁵¹ Cf. the preceding subsection.

⁵² *ibri* = *ewri* ≈ *b'l*: cf. note 50 on p. 187.

⁵³ Cf. *Hepat muš(u)ni* and above p. 223.

⁵⁴ The metathesis is quite common (cf. GRÖNDAHL: *PTU*, p. 224 f.). For collections of this group of names see LAROCHE: *Les noms*, p. 348 ff., and GRÖNDAHL: *PTU*, p. 224 f., 264–66.

⁵⁵ LAROCHE: *Les noms*, p. 198.

⁵⁶ MERIGGI: *HHG*, p. 139.

Weather-god of the Heaven» of the Luwian neighbours of the people of Ugarit, TRḪ having been recognised as equivalent, of course, to *Tešub*.⁵⁷

However, it should be noted, that *'al'iyin b'l* has been inserted at this point rather than behind 1 A o) or, at least, under 2 A f) merely on the grounds of our lack of sufficient knowledge of the degree of Luwian presence in and influence on Ugarit. In the light of the situation pointed out, the assumption of impact of the *Weather-god* and chief of the Luwian pantheon on the *Ba'al* of Ugarit resulting in the *'al'iyin b'l* seems to me more justified than that of the reverse.

Surely, a considerable number of adaptations and (semi-)translations go on the account of the well-known sequences of Sumerian *en* — sumerogram EN — Akkadian *bēlu(m)* — Hurritic *ewerne* — Hittite *išhaš* — Luwian *yašḫa(i)/yašḫa(n)t* — Ugaritic *b'l* etc., *dingir* — *ilu* — *eni* — *šuniš* — *maššana/i* — *'il* etc., *lugal* — LUGAL — *šarru(m)* — *šarri/ewerne* — *tabarnaš* — *tapar* — *mlk* et al. Nonetheless, the multitude of translations and/or adaptations is yet impressive. Such transmissions may have even occurred when links in a chain of transmission are wanting in the archaeological relics before us. Certainly, the development towards — e.g. — a Phoenician *Astarte* — «Queen of Heavens and Earth»⁵⁸ on account of the evolution of formulas⁵⁹ and their migrations with the help of «Anknüpfungspunkte» can sometimes be observed merely like tips of icebergs, and while no relationship of *'tirt* to heaven(s) and/or earth has become apparent for Ugarit, one can read in KBo V 3 I 51 of *ḏIŠTAR SAL·LUGAL ŠA.ME.E* and through KUB XXXIV 102 II 12 we learn of a *ḏIŠTAR ḫawurni*. Consequently, one has to remain open for further chances of reconstruction and/or revisions.

APPENDIX II

Philo Byblius' Urumbēlos a «syzygy» of Hōrōn and Ba'al?

There are legions of pairings of deities throughout a number of ancient Near Eastern languages. They deserve an extensive investigation regarding patterns of formations, origin, traditions, causes for translations and the like.¹

⁵⁷ MERIGGI: *HHG*, p. 120 f., 129 f. With UR TRḪ TIPAS may then also be connected the *b'l šmm/b'lšmyn*.

⁵⁸ Cf. note 169 on p. 180 and Appendix 14.

⁵⁹ Cf. TALLQVIST: v. note 12 on p. 206, p. 333.

¹ This should go far beyond the bi-sexual couples of deities (type *Tešub-Hepat*) which R. MAYER-OPIFICIUS has briefly discussed in her «Götterpaare in Kleinasien und Mesopotamien» in S. ŞAHİN et al.: *Studien zur Religion und Kultur Kleinasien, Karl Dörner Festschrift* vol. II, *ÉPRO* 66 (1978), p. 595 — 601. A number of Sumerian combinations have been gathered by N. SCHNEIDER: «Zu einigen theophorischen Götternamen der Ur III-Urkunden», *Orientalia* 14 (1945), p. 1 — 17.

In this context I only wish to remove any possible misunderstanding² of *Philo Byblius'* *Urumbēlos* as «syzygy» of *Horon* and *Ba'al*.³ Provided this form of the name offers a better version than *Surmubēlos*, one should not disregard the context of *Soyrmoybēlōs* in *Eusebius'* *Praeparatio evangelica* I 10:43 which narrates that «after several generations a god (*θεός*) *Surmubēlos* and (*te*) *Thuro* . . . followed (*'akoloythēsantes*) him and . . . elucidated (*'efōtisan*)». Moreover, *Thuro* is defined as feminine having been «nicknamed (*'ē metonomastheisa*) *Chusartis*».^{3a} This means (a), that the verbs as plural forms relate to two persons as grammatical subjects, who are designated as individuals loosely joined to each other, and (b) that *θεός* referred to *Surmubēlos* only (otherwise the text should read *θεοί*), and, further, (c) that *Soyrmoybēlōs* should be understood as the name of a *θεός* composed of the name *Surmu* of still unknown meaning and provenance and the title *bēlos/bēl/ba'al* in postposition.⁴ The combination of two gods into one is possible (e.g. *'Atārgatis*), yet, in view of the analogues discussed in this study, unlikely, and this even more so, if *Urumbēlos* should be the proper reading, indeed. For, as can easily be shown, no reason whatsoever can be adduced with regard to any passage to claim an identification or even merely an equalisation or specially close association of *Hawurunne/Hōrōn* etc.⁵ and *Ba'al*, whereas the equivalent of *b'l*, i.e., *everne*, and the alternate of the latter, *eni*,⁶ have served as epithets and titles, whenever speakers or scribes wished to use them for the former god.

Moreover, there is no significant similarity in essence and substance of each of these two gods. While *Ba'al* was already recognised on p. 5 as a combination of mountain-, weather-, and fertility-god, neither the Hurrian god *Hawurunne* nor his contemporary or younger forms among other ethnic elements show any of these qualities.⁷ A different matter is the question, whether possibly *Hōrōn* and *Ba'al* could have been joined, because they were so different. This would still have to be proven, however, and it should be noted that Fauth has referred to this divine name as alleged support of his view and that of others just for the opposite reason.⁸

For the situation in ancient India see J. GONDA: *The Dual Deities in the Religion of the Veda*, *Verhandelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen*, Afd. Letterkunde, NS 81, Amsterdam—London 1974.

² So FAUTH: v. Appendix 10, n. 2, p. 248.

³ Cf. p. 192.

^{3a} 'Lectio faciliior: *metonomastheisa* «renamed».

⁴ Cf. Appendices 1 and 4 and n. 131 on p. 49 f.

⁵ See p. 16 ff.

⁶ Cf. n. 79 and 113 on p. 189 and 196 and Appendix 10.

⁷ See already STADELMANN: v. p. 181 n. 26, p. 27—47, 76—88, and further above chapters V ff. *passim* as well as, for contrast, the name *Taisba-ba'al* transmitted in an Egyptian text (cf. W. HELCK: *GrÖttingen*, p. 121, n. 26) and being a combination of two gods who, by all we know nowadays, were alike.

⁸ FAUTH: *ibid.*, esp. p. 250, 248. FAUTH's attempt is also refuted, if one accepts the explanation of *Soyrmoybēlōs* offered by (Comte) R. DU MESNIL, DU BISSON: *Nouvelles études sur les Dieux et les mythes de Canaan*. *ÉPRO* 33 (1973) p. 78 f.

APPENDIX 12

Aduntarri and others: Hurrian «Lords of Earth» and their equivalents

According to KBo X 45 (with duplicates) I 36—II 9, Hurrian «Lords of Earth» are the deities known as *amattina*, in Hittite as *karuileš šiuneš* «the pristine gods»,¹ or through their «akkadogram» as ^dANUNNAKE₄, i.e., (1) *Aduntarri*, (2) *Zulki*,² (3) *Irbitiga*,³ (4) *Nara*, (5) *Namšara*, (6) *Minki*, (7) *Amunki*, and (8) *Aabi*.

On account of the occurrence of Nos (4)—(7) in lists of divine names for solemn declarations, oaths, and imprecations, ahead of the great gods *Allalu*, (*Kumarbi*), *Anu* and *Antu*, *Ellil* and *Nillil*, Mesopotamian, possibly even pre-Semitic and/or pre-Hurritic origin has been suggested.⁴

However, one should be very cautious, lest one equates these Hurrian «Lords of Earth» with the Hittite *šiuneš kattereš* (or *ERŠETIM*) or the Luwian *DINGIR-nai*⁵, KI, *tas-s³-QU-r-sa-i* (-*ha*) and similar forms.⁶ They correspond to the Hurritic *enna turina*.⁷

The same circle of gods, if not in substance, then at least in essence, is meant, though, in the ergative *qiurāše DINGIR^{MEŠ} -š[e]* of Melikišvili's text 99:9,⁸ dated to the monarchy of Urartu's king *Menua*, son of *Išpuini*, i.e., c. 800 B.C.⁹

Similarly are to be understood the *'lh]y 'rq* which have been attested for the 9th and 8th centuries in the imprecation of the inscription of king *ZKR* of Hamath¹⁰ and are shown in contrast to the *'lhy šmy[n]*.¹¹ This combination corresponds to the akkadogram (Bogh.) *DINGIR^{MEŠ} ša-me-e DINGIR^{MEŠ} er-še-tim*.¹² With all this rhymes, that in particular during the *Middle*,

¹ LAROCHE: *GLH*, p. 47.

² Attested also as *femininum*.

³ As individual in Bo 2072 I 27.

⁴ See A. GOETZE: *Kleinasien*, in *Kulturgeschichte des Alten Orients* 3.1, HAW III. 1.3.3.1, 2nd ed. 1957, p. 134.

⁵ *masanai* ?

⁶ Through MERIGGI: *HHG*, p. 126.

⁷ LAROCHE: *GLH*, p. 273.

⁸ *Ukn*, p. 197.

⁹ DIAKONOFF: *Hurr.*, p. 89, 136, sees in *qiurāše* the goddess *dquera* «Earth» (cf. note 107 on p. 195). In view of the absence of the sign ^dpreceding the other divine names, and since *DINGIR^{MEŠ}* does not necessarily follow a list of gods, as can be seen from MELIKIŠVILI text 20:30 f., as well as on account of the possibility to use nouns as adjectives and to employ such attributes in conformity with their governing substantives, *qiurāše* should be drawn with J. FRIEDRICH (v. note 86 on p. 190, p. 41) and KÖNIG (*chald. Inschr.*, p. 83) to *DINGIR^{MEŠ}*. MELIKIŠVILI (*Ukn*, p. 198) leaves this matter open.

¹⁰ *KAI* 202 B 26.

¹¹ *Ibid.*, line 25.

¹² And its condensed form *DINGIR^{MEŠ} ša šame u eršetim*; cf. *CAD* 4 (1958), p. 310, *TIPAS-s-ha* KI-*QU-r-s ha D-nai* (see MERIGGI: *HHG*, p. 130), and the catalogue of gods for imprecation on the *Idrimi-statue* line 92 ff.

Neo- and Late Babylonian periods the ^d*Anunnaku* have positively been considered chiefly «gods of the earth and netherworld», while the ^d*Igigu* belonged to the heavens.¹³

APPENDIX 13

^t*trt*/^t*str* *šm b'l* = *š'ušk tzğ 'arm tšp/tzğ 'arm tšb š'ušk*

^t*trt*/^t*str* *šm b'l* is attested for Ugarit in 127 (II K VI):56, likely in 137 (III AB B):8 (as partly restored) and for Sidon in the ^e*šmun'azar* inscription (beginning of the 5th cent. B.C.) = *KAI* 14:18. [*š*]^u*šk tzğ 'arm tšp* is known from R. S. 24.644:10 and *tzğ 'arm tšb š'ušk* from R. S. 24.643 A:17.

Noted must be in this context the occurrence of the expressions (1) *FANĒBALOS*¹ in references to a deity appearing on coins of late Hellenistic and Roman Ascalon² and (2) *sml b'l* «Likeness of Ba'al» having been used, presumably, for the goddess whom Hesychius called *Salambō*:³ ^ē*'Afrodītē parà Babylōnīois*.⁴

If it should be true, that ^t*str*/*Astarte* was meant, yet, then *FANĒBALOS* and *sml b'l* as well as *šlm b'l* (*Salambō*) would seem to bar an understanding of *šm* as «descendant» or the like, i.e., as reference to a linear blood relationship of *Ba'al* and *Astarte*, which would be without any solid grounds anyhow.⁵

¹³ *AHW*, p. 55, 367; cf. W. von SODEN: «Babylonische Göttergruppen: Igigu und Anunnaku. Zum Bedeutungswandel theologischer Begriffe», *CRRA* 11 (1964), p. 102 ff., B. KIENAST: «Igigu und anunnaku nach den akkadischen Quellen», *AS* 16 (1965), p. 141 ff., H. OTTEN: «Eine Beschwörung der Unterirdischen aus Bogazköy», *ZA* 54 (1961), p. 114 ff., and others.

¹ = *penē ba'al*: cf. *FANĒBAL* and *FENĒBAL* in *KAI* 175:2 and 176:2, and p. 194.

² B. V. HEAD: *Historia Numorum. A Manual of Greek Numismatics*, 2nd ed. Oxford 1911 (repr. Chicago 1967), p. 804; G. F. HILL: *Greek Coins of Palestine*, in *A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum*, London 1914, p. LIX ff. XIII, 18; HELCK: *GrGöttn*, p. 270, considers her the «*Astarte* von Ascalon», whereas D. FLUSSER: «Paganism in Palestine» = ch. 23 of *The Jewish People in the First Century*, ed. by S. SAFRAI et al., vol. II (Assen—Amsterdam 1976), p. 1076, has adduced substantial additional evidence which seems to suggest that *FANĒBALOS* referred to *Tinit*.

³ Usually understood as poor Grecisation of *šlm b'l*.

⁴ *KAI* 12:3 f. and DONNER's and RÖLLIG's commentary (vol. II, p. 17). *Aphrodite* and *Astarte* were often identified, however.

⁵ This should also affect the explanation of *nomina propria pers.* such as Ugar. *šm-nt*, *šm-mlk*, Ugar. and Egyptian-Canaanite *šm-b'l/šm-b'r* (cf. W. A. WARD: «Notes on Some Semitic Loan-Words and Personal Names in Late Egyptian», *Orientalia* N. S. 32 (1963), p. 424 f.), and Hebrew *šmū'ēl* (see through KOEHLER—BAUMGARTNER², p. 985), Hebraised «Kenitic» or Edomite *šm-'br* (= *šm-'byr* ?) Gen 14:2, and Phoenician *šm-zbl* (*KAI* 34:4) = *šm-b'l*: for *zbl* as substitute to *b'l* (analogous to Hurr. *šarri* for *Ea*) see Hebr. n. pr. ⁱ*yzebel* (KOEHLER—BAUMGARTNER³, p. 38; cf. 49 [I AB] IV:29, 40) and Ugaritic ⁱ*ybl* (GORDON 1107 [= EISSFELDT 269]:2), but not ⁱ*ytr* (GORDON 1048 [EISSFELDT 222]:5 and others) and ⁱ*ytlm* (GORDON 1064 [EISSFELDT 236]:21 and others), as GORDON: *UT* No. 143 (p. 356) has it. These names are Hurritic: *Ea-šarri* and *Ea-tal(ia)mī*!

For the Hurritic formula Laroche⁶ has suggested: «La phrase 'Šauska est la *tzğ* arm de Teššub' signifie, en termes ougaritiques, 'Astarte est la . . . de Ba'al'». Regarding *tzğ* Laroche thinks of *tešu/ša/ši-ḫi* as possibly being involved.⁷ Yet, the following 'arm has remained unexplained, so far. Obviously all of us have been misled by the separating wedge between *tzğ* and 'arm and the occurrence of *tzğ* within a different context in R. S. 24.278:8. If one connects *tzğ* and 'arm, however, one obtains an infinitive identical with or analogous to the compound *tadukarumme* < *tad-ug-ar-umme*.⁸ As for a presentation of š by z, a prerequisite of Laroche's suggestion,⁹ a case can be made for a substitution of *k* in the Ugaritic cuneiform script by ḡ¹⁰ and an alternation of *d/t* and *z*.¹¹ Thus, it is possible to read the Hurritic formula as *šauška tazukarumme* (= *tadukarumme*) *tešuppi* (*tešubbi*) or *tazukarumme tešuppi šauška* and to translate it by «*Šauška, Tešub's love*» or «*Tešub's love, Šauška*».¹²

However, based on the assumption of *tešuḫi/tešaḫi*,¹³ *šauška tešuḫ(i)-arumme*¹⁴ *tešuppi* and *tešuḫ(i)arumme tešuppi šauška* would mean «*Šauška, subordinate to Tešub*» or «*Tešub's subordinate Šauška*».¹⁵

Both renderings would rhyme well to a translation of the Ugaritic and Phoenician 'ttrt/šrt šm b'l by «'Aštar, named by Ba'al»,¹⁶ when one recalls passages like Is 43:1, wherein the «creator (maker)»¹⁷ and «potter»¹⁸ of *Israel*,

⁶ Ugaritica V, p. 517.

⁷ = Sumerian *ugula* «chef», Akkadian *aklu* and *šapiru* (CAD 1, 1 [1964], p. 277 ff.); cf. LAROCHE: *ibid.*, and GLH, p. 263.

⁸ LAROCHE: GLH, p. 249: «avoir de l'amitié»; according to DIAKONOFF: *Hurr.*, p. 146, «love» as *nomen* «der Handlung oder des Zustandes bzw. Infinitiv»; SPEISER: *Introd.*, p. 128 (§ 172) has «affection».

⁹ To the safe instance in R. S. 24.261:14 *kzğ[d]* cited by LAROCHE: Ugaritica V, p. 517, should, perhaps, be added *tiz-* «heart» (?) as alternative to *tiš(a)* «heart» and *-nš-* for *-nz-* in *punuḫunšiya* (see LAROCHE: GLH, p. 268, 266, 205).

¹⁰ Cf. note 43 to Appendix 10 and the variation in *pu-(u)-la-aḫ-ḫi-aš-ḫi-na* and *pu-u-la-ki-iš-ki-ni-x* and *šuhurribi/wi* and *šukurriwi* as noted by LAROCHE: GLH, p. 204, 240.

¹¹ See *alumpazḫi* by the side of *alupathḫi*, dat. pl. *šeyenaša puranzibḫinaša* of the adjective on *-ḫi* to *puranti* (*puratti*), *tuwe* and *zušši*, *zatarušše* by the side of *zazarušše* (by harmonisation ?), all through LAROCHE: GLH, p. 45, 205, 275, 309 f., 302.

¹² The subject of this little sentence is then *tazukarumme* (cf. SPEISER, *Introd.*, p. 128 (§ 172)).

¹³ Especially, as *tešuḫi/tešaḫi/tiššuḫi* (LAROCHE: GLH, p. 263) may have been understood as adjective derived from *tiša/tiz* «heart» (cf. above n. 7, 9 and below n. 15).

¹⁴ Probably *tešaḫiyarumme* or *tešuḫiyarumme*; however, in *te(š)šuhari* of KUB XXIX 8 II 50, IV 32 the *i* of *tešuḫi* has been eliminated.

¹⁵ Literally: «*Šauška*, participation (→ partaking) in *Tešub's* chieftaincy (government)»; cf. above n. 8.

¹⁶ As in GORDON 124 (EISSFELDT III Rp B): 6 and 7, passive participle of the Ugaritic form of the verb *šm*, i.e., mediae *u*, denominative of *š(u)m* «name» (cf. GORDON: UT, p. 491, No. 2426).

¹⁷ *bōrē'.*

¹⁸ *yōḡēr.*

Yahweh, reassures his product of his unswerving loyalty: . . . «I have called your name, you are mine.»¹⁹

Particularly in view of the correspondence of **tirt/*šrt* with *Šauška* and *Ba'al's* with *Tešub*, it appears very likely, indeed, that the Ugaritic and Phoenician formula **tirt/*šrt šm* alias *pn, sml, šlm (?) b'l* has been approximately equivalent to the Hurritic word-connection *š'ušk tzğ 'arm tšp*.²⁰

APPENDIX 14

Isis: tēs gēs kyria

Another striking example for the *migration* of the concept of «Lord/Matron of the Earth» as expression of omnipotence *and* of its *collusion* with ideas regarding the universal rule of deities, which had been conceived elsewhere and were gradually evolving and spreading throughout the Mediterranean World and beyond, has been *Isis* of Egypt.

Originally of a stature comparable to that of *Astarte*, *Isis* was provided with the epithets and titles of *'ē tyrannos pásēs chōras*,¹ [*ky*]reta pásēs chōras,² and of *'ē basilissa pásēs chōras*³ proclaiming the «Herrschergewalt über die ganze oikouménē».⁴

However, the words *pásēs chōras* being original beyond doubt, one can only concur⁵ with D. Müller's emphasis on the necessity of carefulness regarding the syntactical use of *pás*⁶ and with F. Dunand's and J. G. Griffiths' references to *Isis'* universal rule. In view of the variations in the formations expressing the idea of «Lord of Earth», which have been pointed out in this study, one

¹⁹ Contrepoint to *qr' bšm yhw* (cf. KOEHLER—BAUMGARTNER², p. 850) and descriptive for God's way of acting in the liberation (*g'l*) of what is his own since its origin by his creation. Still misunderstood by modern commentators, e.g., K. ELLIGER: *Deuterojesaja*, BKAT XI, 1 (1978), p. 269, 273. See also p. 237 ff.

²⁰ Missing in WEGNER: *Ištar-Šawuška* (v. note 138a on p. 200).

¹ *Isisaretologia* of Cumae (M 3a) and IG XII 5, 14 = SIG³ 1267 (hymnos of Ios). 4.

² P. Oxy. XI 1380 I:23 (2nd cent. A.D.), in line with the Queen's epithet *hnw.t t'w nbw* «Princess of all lands» (since the New Kingdom: W. SEIPPEL: «Königinnentitel», LA III, col. 474).

³ Diodorus Siculus, Bibl. hist. I 27.

⁴ J. ZINGERLE: «Heiliges Recht», *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts in Wien* vol. 23, Beiblatt, Vienna 1926, col. 9.

⁵ Versus J. BERGMAN: *Ich bin Isis. Studien zum memphitischen Hintergrund der griechischen Isisaretologien* = *Acta Universitatis Upsaliensis: Historia Religionum* 3, Uppsala 1968, p. 149 f.

⁶ D. MÜLLER: *Ägypten und die griechischen Isis-Aretologien*, Abh. d. Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Phil.-hist. Kl. 53, 1, 1961, p. 19 n. 4.

⁷ F. DUNAND: *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée* vols I—III = *ÉPRO* 26 (1973); through index II in vol. III, and J. G. GRIFFITHS: *Apuleius of Ma-dauros: The Isis-Book (Metamorphoses, Book XI)* = *ÉPRO* 39 (1975) p. 156.

need not be surprised to have beyond the *Isis* formulas 'ē *týrannos pásēs chóras/kyría pásēs chóras* by the side of Egyptian equivalents of the Ptolemaic period, such as *ḥnw.t wšḥ n t*; «Matron of the wideness of the Earth»,⁸ also *tē[s] gē[s ky]ría*,⁹ though apparently no attestation of 'ē *kyría pásēs tēs gēs*.¹⁰

While the employment of designations of *Isis*, such as *kyría*, *basilissa*, 'ánassa, *regina*, *nbt*, *wšr.t*, and *ḥnw.t* per se or in word-connections,^{10a} in Egyptian references,¹¹ by Apuleius¹² and others¹³ was common practice, the use of *týrannos* stands out as extraordinary. Like other features of *Isis*, *týrannos* points to Asia Minor and its cultural environment.¹⁴ One may ask, therefore, whether there was an Asian forerunner, whose word for «earth» could also be translated by «land», «country»,^{14a} «territory», «district» or similarly. One should note, in this context, that Akkadian *dadmū* could serve as synonym for both *eršetu(m)* and *mātu(m)*, the former having even both meanings, i.e., «earth» and «land, country, territory, district». Thus, *Išhara* was considered *bēlit dadme*¹⁵ and *Ištar*, as she was called *bēlit mātāte*, *bēlit šamē*, *bēlat šamē (u) ersiti* and similarly,¹⁶ so she was also *šarrati kullat dadme*.¹⁷ *kullat dadme*, however, is equivalent to and merely another expression for the word-connections *gimir dadme* and *kal dadme*¹⁸ or *kullat mātāte*¹⁹ and *naphar mātāte*,²⁰ consequently it corresponds very closely to *pāsā chóra*. Whether one says

⁸ Philae 525–26: see H. JUNKER: *Der große Pylon des Tempels der Isis in Philä = Denkschriften der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien*, Phil.-hist. Kl., Sonderband (Vienna 1958), p. 108.

⁹ P. Oxy. XI 1380 X 222. Cf. Eg. *ḥnw.t t*; ERMAN—GRAPOW: v. p. 181 n. 26, vol. III, p. 107.

¹⁰ Its use may be presumed, however, on account of the Egyptian equivalents that came to light in Dendara and Philae (references in DUNAND: *op. cit.*, I, p. 24, III, p. 110 n. 1) as well as CIG II 3724:10 from Cius in Bithynia (with an Egyptian flair) where *Isis* has been called *kaí gáies pásēs kaí póntoy dían 'ánassan* (accusative) and the employment of this expression in LXX (still useful BAUDISSIN: v. p. 202 n. 148, vol. II, p. 257 ff.): see above notes 2 and 3 on p. 179.

^{10a} E.g., *basileia theōn Madīnet Madī* I 1 = SEG VIII 548:1.

¹¹ See dictionaries s. vv., cf. further through GRIFFITHS: *op. cit.*, p. 156 f.

¹² Met. XI 5:4 and 26:3.

¹³ See, e.g., GRIFFITHS: *ibid.*, BIM 169:6, P. Oxy. XI 1380 II 36 and X 218, SB V 8138:1 and 8140:1 = SEG VIII 548:1 and 550:1.

¹⁴ See already BÖMER v. n. 141a on p. 201, p. 199 ff., and above p. 207 re. *Mēn týrannos*. GRIFFITHS: *op. cit.*, p. 114 f., and re. *kyría* and the Egyptian development of the idea of *Isis* as «Mother of the God» (Horus) to her status of «Mother of the Gods», «welche die Götter insgesamt gebiert» (E. HORNUNG: *Der Eine und die Vielen: Ägyptische Gottesvorstellungen*. Darmstadt 1971, p. 138) the collusion with concepts pertaining to, as BAUDISSIN (v. n. 10, p. 268 f.) felt, Syria and, as W. OTTO and H. BENGTSON (*Zur Geschichte des Niedergangs des Ptolemäerreiches = Abh. d. Bayerischen Akademie der Wissenschaften Phil.-hist. Abt. NF 17*, Munich 1938, through index on p. 231) have shown — notwithstanding a few slight errors — convincingly, Asia Minor.

^{14a} As Egyptian *t*.

¹⁵ And similarly, cf. CAD 3 (1959), p. 19.

¹⁶ Cf. TALLQUIST: v. p. 180 n. 12, p. 333 f.

¹⁷ CAD, *ibid.*

¹⁸ CAD 3, p. 19 f.

¹⁹ CAD 8 (1971), p. 505.

²⁰ AHW, p. 737, 149, 633.

«all countries» (*kal dadme*) «the sum (totality) of countries» (*kullat dadme/mūtāte, gimir dadme, nap̄har mātāte*) or «every country» (*pāsā chōra*), does not make any difference at all, as little as it matters whether *Isis* was called «Ruler/Queen of Every Land» or «Ruler/Queen/Mistress of the Earth». Both expressions were synonymous. She was *pantokrāteira*.²¹

APPENDIX 15

Ugaritic 'il š'iy and Egyptian š:y

What has remained of the text in Gordon 75 (= Eissfeldt BH)¹ relates that *Ba'al* should be seduced by demons, in order to be brought to his death which, in turn, would cause a seven-year drought. Obviously, 75/BH is an attempt to explain mythologically through a tale in its own right,² the phenomenon of natural disaster on account of the prolonged absence of precipitation and its consequences for flora, fauna, and mankind.³

Conceived is the idea apparently by 'Il/El, who also contrives the process of setting the «trap»⁴ for *Ba'al* by his employment of *tlš*⁵ and *dmgy*,⁶ maids of *Yerah* and 'Aṭirat, to assist at the birth of said demons from female mortals, presumably, though not necessarily, human beings and field-gods.⁷ However, there is still another deity playing an important role in the drama initiated by *El* as a kind of «bad joke»: it is the Egyptian god *š:y* «allotment, fate».⁸

²¹ SEG VIII 548:2 = SB V 8138:2; in Megalepolis also as *pantokrātōr* (see through DUNANT: *op. cit.* II, p. 165).

¹ = CTA 12 = KTU 1.12.

² Recognised by KAPELRUD, v. note 26 on p. 182, p. 47; cf. also J. GRAY: *The Legacy of Canaan. The Ras Shamra Texts and their Relevance to the Old Testament*, VT Supplementum 5 (1965), p. 75.

³ 75 [BH] has it that the drought is caused by and concomitant with *Ba'al*'s struggle with the demons who are appropriately called «devourers» ('aklm 75 I:26, 36 and II:36) and «destroyers» (qgm 75 I:27, 37), whereas in accordance with the I* AB and I AB series (= GORDON 67, 62, 49 [esp. 49 III & IV]) *Ba'al*'s death is responsible for this calamity.

⁴ Sic (!) in 75 II:37, 56.

⁵ Hurr. *tul(l)išši* or *tul(l)aši* like **ewrišši* «sovereignty» as contained in *ewriššihi* or *hišmaši* to *hešmi* ? Cf. LAROCHE: GLH, p. 270, 86 f., 103; DIAKONOFF: Hurr., p. 70. The same word occurs, as it seems, in the (Cuneiform) Luwian adjective noun *tuliyāšši-š* related, as has been suggested (see through LAROCHE: *Dict. louv.*, p. 98 f., and KAMMENHUBER: v. n. 122, p. 282), to Hittite *tuliyā-* «council». It would then mean «counsel, adviser, expert, helper» which would suit very well to its context and the function of «*Yerah*'s maid» and correspond, as well, to the meaning of the name of «*Aṭirat*'s maid», *Dmgy* (see below note 6).

⁶ «Helper, attendant»; cf. GRÖNDAHL: PTU, p. 124.

⁷ 'ugrm in 75 I:25; cf. AISTLEITNER: Wb, No. 67; and the names of (fertility-god) *Ba'al*'s messengers, the couple *gpn w'ugr* «(gods of) Vine and Field», i.e., «Viticulture and Agriculture».

⁸ For forms and meanings of this name see J. OSING: *Die Nominabildung des Ägyptischen*, Mainz 1976, p. 236; S. MORENZ—D. MÜLLER: *Untersuchungen zur Rolle des Schicksals in der ägyptischen Religion*, Abh. d. Sächsischen Akademie d. Wissenschaften zu Leipzig. Phil.-hist. Kl. 52,1 (Berlin 1960), p. 24 f.; S. MORENZ: *Ägyptische Religion*,

The ostensible word *'ilš'iy*⁹ in 75/BH I:22 has been widely interpreted as a *nomen proprium loci*¹⁰ and the preceding word *mlbr* which recurs in line 35 of the same text and column was read in both instances through conjecture as *mdbr* by Aistleitner,^{10a} Gordon,¹¹ and others. However, while it appears very strange from the outset, that *mlbr*, referring to the same locality twice, should rest on miswriting by error in two separate instances within the same, «orthographically» consistent¹² text, the understanding of the hitherto enigma *'ilš'iy/'il š'iy* as suggested above does away with the problem and confirms *mlbr* as a *dis-legomenon*.

Supposed, 75/BH I:21 f. is read *btḳ mlbr 'il š'iy* correctly and translated by «amidst the cemetery¹³ of God *Shaī*», then this corresponds fully to both (1) the stature and importance of *Shaī* in Egypt during the second half of the 2nd millenium B.C., and (2) to the context of 75/BH.

Shaī was the result of development of both folk-religion and theological reasoning, «la concrétisation¹⁴ d'une notion philosophique née de l'expérience humaine de chaque jour; la vie est déterminée par une série de facteurs (la durée de vie, la santé, la richesse, le prestige etc.) qui contribuent au bonheur, mais qui échappent en partie à la volonté. L'homme les ressent comme déterminés par un être supérieur». ¹⁵ While *Shaī* could distribute or withhold his blessings and while he could allot them unevenly or suddenly struck with disaster and grief,¹⁶ he appointed «primär . . . die Lebenszeit, damit aber auch die Todesstunde und die Todesart». ¹⁷ «So stark wird er als Herr des Todeschicksals empfunden, dass sein Name die Bedeutung Tod annehmen und dementsprechend mit dem Todeszeichen determiniert werden kann». ¹⁸

Shaī became prominent, for the first time, during the Amarna period, when even *Aton*, the god of Amenophis IV (Echnaton c. 1364—47 B.C.) could be identified with him. ¹⁹ *Shaī* had gained so much of stature that J. Quaegebeur felt induced to note «au moment où le panthéon officiel est en discrédit, *Shaī*

RM 8 (1960), p. 74—76; J. QUAEGBEUR: *Le dieu égyptien Shaī dans la religion et l'onomastique, Orientalia Lovaniensia Analecta* 2 (Louvain 1975), esp. p. 38 ff.

⁹ Sic GORDON: *UT*, p. 181; AISTLEITNER: *Wb*, No. 255; *idem*; *TRs*, p. 55; and others. The editor(s) of *KTU* 1.12:22 noticed a separating wedge between *'il* and *š'iy*, however.

¹⁰ M. DIJKSTRA and J. C. DE MOOR: «Problematical Passages in the Legend of Aqhatu». *UF* 7 (1975), p. 195 f., have «*š'iy*-god», noting, «taking *š'iy* as an active participle of this root *š'y*, we translate 'evil, criminal'».

^{10a} *TRs*, p. 55, cf. *eundem*, *Wb*, No. 1443.

¹¹ *UT*, Nos. 1352.641 (p. 427, 383 f.).

¹² See below, however.

¹³ Properly: «place of aging, of ruin, decay». For this shade of meaning of *√lbr* in Akkadian see *CAD* 9 (1973), p. 31 f., and *AHW*, p. 525.

¹⁴ Also linguistically, cf. OSING: *ibid.*

¹⁵ QUAEGBEUR: *op. cit.*, p. 273.

¹⁶ Cf. BONNET: *Reallex.*, p. 672.

¹⁷ MORENZ: *op. cit.*, p. 75.

¹⁸ BONNET: *Reallex.*, p. 673.

¹⁹ MORENZ: *op. cit.*, p. 74; QUAEGBEUR: *op. cit.*, p. 272.

prend la place du dieu suprême».²⁰ More correctly, he should have said, that, due to his importance, *Shaï* was incorporated into *Aton*. This has been in line with his status in general within the Egyptian religion at least since the 14th century, in as much as *Shaï* was not merely in a position inferior to the traditional major gods as rulers over destiny,²¹ but, as already the *Book of the Dead* (Papyrus of Ani) of the turn from the 18th to the 19th dynasty has it, a god in his own right.²²

Thus, one need not be surprised that, like other Egyptian gods,²³ *Shaï* and the idea he represented, so-to-say, incarnate²⁴ appear to have been familiar to Ugaritian contemporaries of 14th and 13th century Egypt.

This is the more likely, as also in the text of 75 'l š'iy is subject to *E1*, and he is only one of the divine figures participating in the process. Moreover, the trial in *Papyrus Ani* vignette to plate III²⁵ or similar presentations²⁶ may have served as a model for the farce in 75. The other participating gods, supernatural and living beings around *Shaï* on said vignette are, to a large extent, comparable to those concerned with *Ba'al* in 75.

Here is a list:

Vignette of Pap. Ani

Above the scene

*Harakhte*²⁷ and
other major gods
and deesses

On the scene

Anubis

*Mesekhenet*²⁸

*Renenet*³⁰

—

Text 75 [BH]

Above the affair

E1 and other major
gods, incl. *Yerah*

Involved in the process

—

*dmgy*²⁹

*ilš*³¹

[*'ugrm* and *'amt 'pr 'zm*]³²

²⁰ QUAEGBEUR: *op. cit.*, p. 274.

²¹ BONNET: *Reallex.*, p. 673; MORENZ: *op. cit.*, p. 76 f.

²²  cf. also QUAEGBEUR: *op. cit.*, p. 147 f.

²³ Cf. GORDON 1018 [EISSFELDT 196]: 21 f.

²⁴ QUAEGBEUR: *op. cit.*, p. 146 ff.

²⁵ See attachment B.

²⁶ See QUAEGBEUR: *op. cit.*, p. 148 f. and the plate behind p. 350.

²⁷ He is characterised as *ntr* ' ; *hr ib dpt.f* «the great god in his boat».

²⁸ *mšhnt*: originally a personification of the place of birth, then assistant and protectress of birth, she decides on the future course of the infant's life. With brick of child-birth above her. Cf. BONNET: *Reallex.*, p. 458; MORENZ: *op. cit.*, p. 76.

²⁹ Thus, an «attendant» at birth, a «midwife»; cf. above n. 6.

³⁰ *rnnt* «wet-nurse», «nurse»; cf. R. O. FAULKNER: *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*. Oxford 1962 (repr. 1964), p. 150; MORENZ: *op. cit.*, p. 71; BONNET: *Reallex.*, p. 803.

³¹ The meaning of *tulli*, i.e., a Hurritic epithet (cf. above note 5) to *Hebat*, *Šauška*, *Ištar-Šauška*, *Ea*, *Ea-Damkina*, may relate, therefore, to their care for human beings.

³² See the translation of 75 I in attachment A.

<i>Shaï</i> (god) ^{32a}	<i>'il š'iy</i>
<i>Thoth</i> ³³	— ³⁴
<i>Cynocephalus Babuin</i> ³⁵	<i>'qgm</i> ³⁵
<i>'m</i> (<i>mwt</i>) ³⁶	<i>'aklm</i> ³⁷
<i>Ani</i> (as soul and as a person with his wife)	<i>Ba'al</i>

The gaps on either side are as easily explained as the differences in the figures involved not only from the religious environment of both dramas, but even more so from their essence and functions. While all those in foregoing left column supervised or participated in the most serious matter in human life, the judgment of the dead,³⁸ the divine figures in the right-hand position took part in a game on the whim of *El* to humiliate *Ba'al* and bring him to his death in what can only be called a preconcerted series of measures banking on *Ba'al*'s passions and folly.³⁹ In this process of «trapping»⁴⁰ *Ba'al*, the «poor fellow», does not even have a chance to defend himself, to account for his life, his acts and omissions, as *Ani* has.⁴¹ He is just railroaded to be subject to «fate», to the cemetery, the place of decay, the «grove of the entrails»,⁴² torn to pieces and gobbled up by «destroyers» and «devourers». The trappings of the court, as by aforesaid Egyptian tradition, are there, yet, as *'Atirat* and *Yerah*, *Nut*'s and *Thoth*'s equivalents,⁴³ have not even retained

^{32a} See above note 22.

³³ With his paraphernalia for the trial of the deceased.

³⁴ *Thoth*'s equivalent as moon-god, *Yerah*, would have been out of place, because he was not concerned with judgment of the dead, nor was he needed for the drama, as it is presented by 75. So he was moved to the margin of the initial situation.

³⁵ P. DERCHAIN («Bébon, le dieu et les mythes», *Revue d'Égyptologie* 9 [Paris 1951], p. 23—47, esp. p. 26 ff., [supplemented through his «Nouveaux documents relatifs à Bébon (B3b3wj)», *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde* 90 (Berlin—Leipzig 1963), p. 22—25]) has pointed to the fear of the dead of the baboon's ferocity. It is possible, therefore, that *'qgm* corresponds to this aspect (cf. Arabic *'aqqa* «to cleave, split, rip» and below notes 3, 4, and 9 to attachment A) and means «baboons». Otherwise *'qgm* alludes to another aspect of the «devourers», whom 75 adduces in a loose form of parallel in I:25—27 and in strict parallel in I:36 f. See n. 9 on p. 238, however.

³⁶ *'m* = «devourer»; *'m m(w)t* = «devourer of the condemned» (not «deceased»); cf. S. MORENZ: *Gott und Mensch im alten Ägypten*, Heidelberg 1965, p. 168 (n. 261 with reference to E. HORNING).

³⁷ For the breadth of the spectrum of meanings, cf. Hebrew (*hā*)-'ōkēl «locust» in Mal 3:11 and «lion» in Jdc. 14:14.

³⁸ For the considerable number of pertinent works and studies, see, especially W. WOLF: *Kulturgeschichte des Alten Ägypten*. 2nd ed. (Stuttgart 1977), p. 508, 477 f., 482; E. HORNING: *Einführung in die Ägyptologie*. Darmstadt 1967, p. 70—72.

³⁹ See 75 I:33—41, II:4-(c.) 29.

⁴⁰ See through note 4.

⁴¹ Cf. the famous chapter 125 of the *Book of the Dead*.

⁴² See attachment A notes 3 and 4.

⁴³ What was said regarding *Thoth* and *Yerah* above in note 34, holds true, *mutatis mutandis*, also for *Nut* and *'Atirat*. For *Nut* as protectress of the deceased, see BONNET: *Realex.*, p. 538 f., and D. KURT: «Nut», *LÄ* IV (current 1981), col. 536—41 (with lit.).

or, in the case of *Yerah—Thoth*, obtained the role of witnesses and possibly intercessors,⁴⁴ one cannot fairly speak of a mock-trial of *Ba'al*. While *Shaï* closely watches how *Anubis* tries to balance the scales, to weigh *Ani's* heart against the feather («truth»), *'il š'iy* has become merely part of the death-machinery expediting *Ba'al* to his end.

Obviously, *'il š'iy* has been the result of borrowing not only of the idea of «allotment, fate» current among Egyptian contemporaries of the Ugaritians, but likewise of concepts out of the mythological complex of thoughts involved with the theological-anthropological questions regarding life and death, divine and human justice in this life and thereafter. However, while certain, consistently used spellings in 75⁴⁵ cause to assign its text a special position on this reason by itself, it is genuinely Ugaritic not only by its language, but likewise by the amalgamation of foreign ideas and materials with what Ugaritians considered, rightly or wrongly, their own. As is generally known, they have followed with this practice others in the areas of ancient Syria and Palestine and were followed, when the glory of Ugarit was merely a matter of record or had sunk into oblivion altogether. One need not be surprised, therefore, to find *Shaï* not only in Egyptian, Coptic, and Greek, and in a few proper names in Latin and Arabic, but also twice in a Phoenician amulet from Arslan Taş as *'lšyy* to be dated to the seventh or sixth century B.C.⁴⁶

Different from the misinterpretation of *'il š'iy* in 75 by M. Dijkstra and J. C. De Moor,⁴⁷ F. M. Cross⁴⁸ and Y. Avishur⁴⁹ have recognised that the name in the amulet is *šyy* and that *'l* points to its divine nature. Unfortunately, they could not identify it, however. Within its context, it supports our understanding of *'l š'iy* in 75.

ATTACHMENT A

Translation of 75 [BH] I:12—41

12 *El* laughs in his

13 heart and is amused in his liver (:)

⁴⁴ A table with offerings has been placed before the gods above the scene.

⁴⁵ The forms of the verbs *šhq*, *yš'a*, *mš'a* have been written consistently with *z* instead of *š*. These are *yžhq* (I:12), *(w)z'i* (I:14, 19), *(w)ymz'a* (I:37), and *(w)mz'ah* (II: 51, 52).

⁴⁶ Published by A. CAQUOT and (Comte) R. DU MESNIL, DU BUISSON («La seconde tablette ou 'Petite Amulette' d'Arslan-Taş». *Syria* 48 (1971) p. 391 ff.). Regarding the discussion until 1978, see Y. AVISHUR: «The Second Amulet Incantation from Arslan-Taş». *UF* 10 (1978) p. 29.

⁴⁷ See above note 10.

⁴⁸ «Leaves from an Epigraphist's Notebook», *The Catholic Biblical Quarterly* 36 (Washington, D.C. 1974), p. 486—90 (not seen! Cf. however, AVISHUR: *ibid.*, n. 3 and p. 33).

⁴⁹ *Op. cit.*, p. 30 ff.

- 14 «Go out, you, *Tlš*,
 15 maid of *Yerah*!
 16 *Dmgy*, maid
 17 of *'Aṭirat*, take
 18 your chair,¹ your sedan,
 19 your swaddling-cloth and go out²
 20 into the grove³ of entrails,⁴
 21 into the centre of the cemetery
 22 of god *Shaī*!
 23 Slept have maids⁵
 24 of bone-dust with
 25 field-gods. They have laboured to give birth
 26 to devourers.⁶ Praise will you⁷
 27 the offspring⁸ of destroyers⁹.
 28 The god¹⁰ will call
 29 their names.¹¹
 30 Horns they have
 31 like steers and fleshiness¹²
 32 like bull-calves.¹³

¹ Contrary to the general misunderstandings merely accusative *plus* emphatic particle *-n*. Meant is the chair on which like *Mesekhenet* (see fig. 113 in BONNET: *Realex.*, p. 458) *dmgy* is seated.

² If the plural would have been meant, the imperative would presumably end on *-a*, in particular, as regarding the verb *ys'a* vowels are indicated regularly (see through AISTLEITNER: *Wb*, No. 1222. Consequently, one may assume, that lines 20–22 are to be connected with both the text of line 19 and the imperative in line 14.

³ See AARTUN: *Partikeln* II, p. 18 (lit. in n. 173).

⁴ As in Hebrew (Qumran: best treatment in M. MANSOOR: *The Thanksgiving Hymns, Studies on the Texts of the Desert of Judah* 3 [Leiden–Grand Rapids, Mich., 1961], p. 138, note 7, and more often).

⁵ Here like the plurals *'aht*, *šnt*, *qšt*, *mšknt*, *nqpt* (beside *nqpt*) to their homographic singulars (cf. AISTLEITNER: *Wb*, Nos 133.2646.2466.2606.1847).

⁶ Literally: «They have laboured the birth of devourers». For *ld* see the analogue *tn* of *ytn* in 51 [II AB] IV–V:70. For the infinitive *ld* see also 128 [III K] III:20, 21.

⁷ Accusative object! *thr* corresponds to the Hebrew Pi'el. For the subject see foll. n. 8.

⁸ Passive participle of G-stem, collective and of fem. gender.

⁹ The appealing suggestion of D. W. YOUNG («With Snakes and Dates: A Sacred Marriage Drama at Ugarit». *UF* 9 [1977], p. 309) to read *tqqm* «foragers», in view of Biblical Hebrew occurrences of forms of *šqq* as interpreted by YOUNG, is not convincing because of the consistent writing *'qqm* throughout 75 having been confirmed by the editors of *KTU*. Moreover, if the correct reading would be *tqqm*, one should also refer to Arabic *šaqqa* which is not only synonymous to Arabic *'aqqa* (cf. H. WEHR–J. M. COWAN: *A Dictionary of Modern Written Arabic*. 3rd ed. [Ithaca, N.Y., 1976], p. 479 f., 625 f.), it suggests also the meaning «cleaver» or «destroyer» and is, therefore more adequate to both context and background of 75 (as interpreted in this study).

¹⁰ *'il š'iy*!

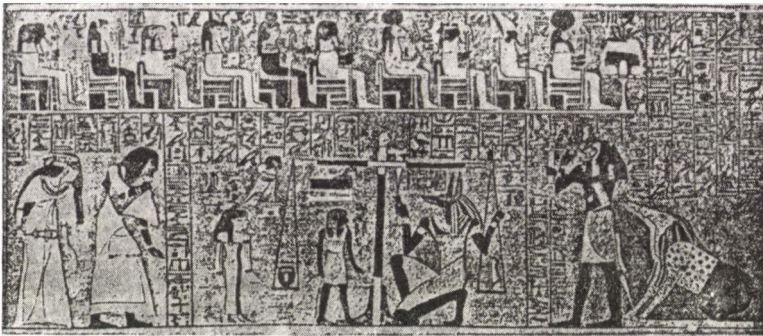
¹¹ See p. 230.

¹² See J. SANMARTIN: «Glossen zum ugaritischen Lexikon (II)», *UF* 10, 1978, p. 349.

¹³ See B. W. DOMBROWSKI: v. note 42 on p. 211 f, chap. III C.

- 33 And heading towards them is *Ba'al*.¹⁴
 34 *Ba'al* will move continuously and search.¹⁵
 35 He will take¹⁶ the road to¹⁷ the site¹⁸ of the cemetery,
 36 and, surely,¹⁹ he will reach the devourers,
 37 and he will meet the destroyers.
 38 *Ba'al*, no doubt, will fly into passion for them,²⁰
 39 the son *Dagan's* will copulate with them.»
 40 *Ba'al* approached them on his foot
 41 and god *Had* on his sole.
 II

ATTACHMENT B



Vignette to Plate III of the Papyrus of Ani*

¹⁴ *pn* is either in the *status cstr.*, as understood by the apparent majority of translators or 3rd sing. masc. perf. of *pn*: «and towards them has turned *Ba'al*».

¹⁵ Cf. 67 VI:25 f. and above p. 185, esp n. 40.

¹⁶ Apocope with jussive force: «He is supposed to take . . .».

¹⁷ In accordance with Arabic *nahā* (نَهَى: cf. WEHR—COWAN: p. 948).

¹⁸ Out of the considerable range of meanings of the relatives of *p'at* in other Semitic languages this one may suit best.

¹⁹ See AARTUN: *Partikeln* II, p. 73.

²⁰ Other than AARTUN: *Partikeln* I, p. 55, 57, has it, the words *hmdm.yhmdm* are to be parsed: acc. obj. *hmd* + *-m*, then 3rd sing. masc. impf. + suff. pron. pers. 3rd plur.

* This reproduction has been taken from H. BONNET: *Die ägyptische Religion* in H. HAAS (ed.), *Bilderatlas zur Religionsgeschichte*, fasc. 2—4 (Leipzig 1924), fig. 138; for the original and other editions and discussions see QUAEGBEUR, v. note 8 on p. 232, p. 147, and already the 2nd ed. of E. A. WALLIS BUDGE's *The Book of the Dead: The Papyrus of Ani in the British Museum*, London 1895, p. 255 ff., as well as lately the clear, though, unfortunately, incomplete black and white photograph in K. MICHALOWSKI, *Ägypten—Kunst und Kultur, Grosse Epochen der Weltkunst—Ars Antiqua*, 4th ed. (Freiburg—Basel—Wien 1976), p. 422 (fig. 748).

APPENDIX 16

Hebrew qēhāt, its cognates and Ugaritic 'aqht and krt

Unexplained have remained so far both Ugaritic 'qht and krt, the *nomina propria* of the legendary heroes of the tales named by some after them,¹ and the Hebrew *nomina propria* qēhāt and qāhāt² as well as the *gentilicia* of the latter, qēhātīy and qāhātīy.² However, while the relationship of 'aqht to qēhāt and qāhāt has already been suggested,³ all names mentioned still need to be scrutinised.

qēhāt and its variant qāhāt may be placed by the side of:

Hebrew ḥaṭṭā't, ḥaṭṭā't and ḥaṭṭāt «sin, expiation» related to ḥt',⁴

Hebrew and Aramaic qeṣāt «the end, extreme» cognate to qsh,⁵

Hebrew qā'āl a species of birds cognate to wqy or q',⁶

¹ GORDON 1st–3rd Aqht (= EISSFELDT I–III D = CTA 19, 17, 18) and formerly 4th Aqht (now 121 = EISSFELDT I Rp = CTA 20); EISSFELDT I–III K[eret] (= GORDON Krt, 125–128 = CTA 16 and 15); for others see through DIETRICH v. note 18 on p. 181. For attestations of the heroes' names see AISTLEITNER: *Wb*, No. 366.1391. Cf. also below n. 51.

² KOEHLER–BAUMGARTNER², p. 830.

³ KOEHLER–BAUMGARTNER², *ibid*.

⁴ *Versus* H. BAUER – P. LEANDER, *Historische Grammatik der hebräischen Sprache des Alten Testaments*. Vol. I (Halle/Saale 1922; repr. Hildesheim 1962), p. 611 (v). 613 (d'). 477 (zβ), ḥaṭṭāt of Nu 15:24 is the correct form, as can still be recognised from the Samaritan Hebrew pronunciation *ḥāt* (cf. A. MURTONEN: *Materials for a Non-Masoretic Hebrew Grammar*. II. *Studia Orientalia* ... *Fennica* 24 (Helsinki 1960), p. 30). However, while the duplication of the consonant *t* was correctly understood by R. MACUCH: *Grammatik des samaritanischen Hebräisch. Studia Samaritana* I (Berlin 1969), p. 396, the reason for the appearance of the ' before the -t was not recognised: Since most nouns of this old, predominantly North-west Semitic group on bi-radical root *plus* ending -āt had been replaced by such on -āh (see ḥaṭṭā'āh), -ūt (-uwt see gālūt), -ī(y) (see bekīy by the side of bākūt) and others, the common noun for «sin» etc. was *misinterpreted* as though the ' had or should have always been present and the long -ā- of the ending -āt/-ā't had been due to «Ersatzdehnung», so that ḥaṭṭā't would have originated in *ḥaṭṭā't < *ḥaṭṭā'at (BAUER – LEANDER: *op. cit.*, p. 477 [zβ], have even *ḥaṭṭā'at > «urspr[ünglich] חַטָּאת [!]) or – to take MACUCH's correct grouping – *ḥaṭṭā'at. However, the question that should have arisen long ago, is, what was «ersetzt»? Surely, it was not the ', nor should BAUER – LEANDER: *op. cit.*, p. 223 (c), have adduced māšā'tīy and māšā'tā as samples for the ellision of ' as plosive break of the preceding vowel (allegedly) -a-, for as in gālīy'tīy and gālīy'tā the -y- so is in māšā'tīy and māšā'tā' nothing but the carrier of the vowel. Last, but not least, there was no expansion in the word-form ḥaṭṭā't.

As BAUER – LEANDER were trapped in this instance by the idea of tri-radicalism as principal basis of the so-called weak roots, so were scholars already in antiquity. However, the two-pronged use and treatment of the bi-radical base of *h-t-i/y* in Akkadian texts, i.e., as bi-radical element in some forms and as three-consonantal entity in others (: ḥaṭṭu «wickedness, evil» by the side of ḥaṭṭi'u and ḥaṭṭā'u «sinner» [cf. CAD 6 (1956), p. 153, *AHW*, p. 337]) should support the view advanced in this Appendix.

⁵ Since J. WELLHAUSEN («Über einige Arten schwacher Verba im Hebräischen» in his *Skizzen und Vorarbeiten* 6 [Berlin 1899], p. 259), it has become customary to consider qeṣāt as well as mēnāt Aramaic loan-words in Hebrew (see, for instance, BAUER – LEANDER: *op. cit.*, p. 463 (x''); KOEHLER – BAUMGARTNER², p. 849) or to ignore them. See, however, below notes 28 and 39.

⁶ The specifications regarding the attestations in the Old Testament vary, see, e.g., KOEHLER – BAUMGARTNER², p. 819; GESENIUS – BUHL, p. 697. To the widely pre-

Hebrew <i>qattāt</i> <i>n. loci</i> cognate to	?
Hebrew <i>qenāt</i> <i>n. loci</i> cognate to	<i>qnḥ</i> , ⁷
Hebrew <i>rāmāt</i> «height» and <i>n. loci</i> cognate to	<i>rwḥ/rmh</i> , ⁸
Hebrew <i>šabbāt</i> «rest» cognate to	<i>wšb/yšb</i> , ⁹
Hebrew (Talmudic) pl. <i>šēnāto(w)l</i> «incisions, signs, marks» cognate to	<i>šnn</i> ^{9a}
Aramaic <i>šēbāt</i> «ornament, decoration» cognate to	<i>šb' / šbh</i> , ¹⁰
Aramaic <i>šewāt</i> «sober, with an empty stomach, faster» cognate to	<i>šwy</i> , ¹¹
Aramaic and Ugaritic <i>ksl</i> «cover» cognate to	<i>ksy</i> , ¹²

ferred Mishnaic and Talmudic meaning (cf. J. LEVY, through dictionaries in n. 29 on p. 210 s. v.), «pelican», would suit very well a relationship to the root *wayā* (وَيَا) «to guard, shield, protect» and its derivatives. Another, very impressive explanation has been offered by E. KÖNIG (*Hebräisches und aramäisches Wörterbuch zum Alten Testament* 6th and 7th ed. [Leipzig 1936], p. 397) by his reference to the root *q'* (*gy'/h*) «to vomit, regurgitate» (cf. KOEHLER—BAUMGARTNER², p. 836, for its various Semitic and Egyptian forms).

⁷ Analogue to Ugaritic *bnt*. The frequency of the employment of the ending *-ūt* in Canaanite *nomina loci* (bi- and tri-radical) has been known in the 19th century (cf. B. STADE: *Lehrbuch der Hebräischen Grammatik*. I. Leipzig 1879, p. 183) and still in our times, yet it was either tacitly ignored (e.g., S. SEGERT: *A Grammar of Phoenician and Punic*. Munich 1976, 86 f.) or ruled out without proper cause and substantiation (FRIEDRICH—RÖLLIG: v. note 97 on p. 194, p. 106 f.).

⁸ See the accusative-locative *hārāmātūh* and its alternate *hārāmāh* and the *n. loci* *remet*, as mistakenly vocalised for *rāmāt*. *rāmāh* is the younger form. Cf. KOEHLER—BAUMGARTNER², p. 893, 895.

⁹ Regarding the duplication of the *b* in *šabbāt* for intensification cf. above note 4. While the use of the Akkadian *šapattu(m)*, *šabattu* contradicts that the Hebrew and Jewish socio-religious employment of the word *šabbāt* was in any respect constitutive for its meaning — the reverse is correct —, the denominative character of the Hebrew, Arabic, Ge'ez, and Amharic verbs based on the secondary root *šbt/s(n)bt* should be noted also. Cf. also the simplex to *šabbāt*, i.e., *šebet* which grammarians and lexicographers relate to *yšb* correctly, and the analogue Ge'ez *ṣayata* «praedari, expilare» being denominative of *ṣay(y?)yāt* «latro» mostly collective «latrones, praedatores» < *yf'y* like Arabic *fi'at(un)* «group, band, gang, troupe» related to *ṣa'āy* «tendre (d'un coup de sabre)» or *ṣā'a* «tourner, changer de place» or directly as imitation of *fi'at* (cf. DILLMANN: v. note 23, on p. 209, col. 1378, and BELOT: v. note 27 on p. 210, p. 569, 609). Consequent to this explanation of *šabbāt*, G. DALMAN's (*Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch* [2nd ed.: Leipzig 1905 = Repr. Darmstadt 1960], p. 160, n. 2) derivation of its Aramic alternates *šabbā'*, *šūbā'* (LEVY, *Chald Wb* II, p. 445, and *Wb ü Talm u Midr* IV, p. 493 [both through note 29 on p. 210]; F. SCHULTHESS, *Lexicon Syropalaestinum* [Berlin 1903], p. 201; also *šbh* on Elephantine Ostrakon OCG 152 obv. 2 [cf. A. DUPONT-SOMMER: «L'ostrakon araméen du Sabbat», *Semítica* 2 (Paris 1949), p. 29 ff.]) as «späte Maskulinbildung (yet acc. to DALMAN: *ibid.* and v. note 26 on p. 210, p. 414, *femininum*!) von *ṣw* nach Abstossung des nicht mehr für radikal gehaltenen *Tāw*», being already unlikely by its contrast to the casual misunderstanding and misuse of the feminine affirmative *-t* as a third radical, becomes highly questionable. At any rate, the formations *šbh*, *šabbā'* and *šubā'* attest to an early understanding of the basic root contained in *šabbāt* as bi-radical.⁷

^{9a} DALMAN: v. note 26 on p. 210, p. 430; LEVY: *Wb ü Talm u Midr* (v. note 29 on p. 210) IV, p. 587. Regarding the form of the plural see below n. 33, for the related secondary root see Hebrew *šnn* and Arabic *sanna* (through H. WEHR—J. M. COMAN: *A Dictionary of Modern Written Arabic*, 3rd ed. [Ithaca, N.Y., 1976], p. 433).

¹⁰ See S. SEGERT: *Altaramäische Grammatik*. Leipzig 1975, p. 548; DALMAN: *op. cit.*, p. 358.

¹¹ DALMAN: *op. cit.*, p. 168; LEVY: *op. cit.*, II, p. 149.

¹² SEGERT: v. note 10, p. 538; AISTLEITNER: *Wb*, No. 1355; GORDON: *UT*, No. 1279 (p. 421).

Ugaritic <i>bnt</i> «product, creature, construction» cognate to	<i>bny</i> , ¹³
Ugaritic <i>g't</i> the «dowing» of a cow cognate to	<i>g'h/g''</i> , ¹⁴
Ugaritic <i>hwt</i> «wish, utterance, word» cognate to	<i>hwy</i> , ¹⁵
Ugaritic <i>dnt</i> «baseness» cognate to	<i>dn'/dwn</i> , ¹⁶
Ugaritic <i>zjt</i> «barking» cognate to	<i>zjw</i> , ¹⁷
Ugaritic <i>hwt</i> «living being, animal, house» cognate to	<i>hwy</i> , ¹⁸
Ugaritic <i>hyt</i> «life» cognate to	<i>hy</i> , ¹⁹
Ugaritic <i>tbt</i> «seat, residence» cognate to	<i>ytb</i> , ²⁰
Ugaritic <i>š'al</i> «emanation» cognate to	<i>ys'</i> , ²¹
Ugaritic and Hebrew <i>šnt</i> «sleep» cognate to	<i>yšn</i> , ²²
Ugaritic <i>šnt</i> «year» cognate to	<i>šny/šnh/šn'</i> , ²³
Ugaritic <i>šnt</i> pride, haughtiness» cognate to	<i>šny</i> , ²⁴
Ugaritic <i>kl</i> «bride» cognate to	<i>kl</i> , ²⁵

¹³ The word-type is clear from the regular spelling *b-n-t* of the singular, while the plural is written *b-n-w-t* congruent with the vowels involved (cf. AISTLEITNER: *Wb*, No. 534; J. SANMARTIN: «Zum Begriff 'Struktur' (BNT) im Ugaritischen», *UF* 6 (1978), 445 f.).

¹⁴ AISTLEITNER: *Wb*, No. 679.

¹⁵ AISTLEITNER: *Wb*, No. 820; correct: *AHW*, p. 89: Ugar. *hwt* = Akkad. *awātum*, younger Babylonian *amātu*.


¹⁶ Not to *dn* «judge» etc. (AISTLEITNER: *Wb*, No. 766), but to Arabic *dana'a* and *dāna* (*dwn*) «to be of inferior quality, bad, vile» etc. (cf. GORDON: *UT*, No. 684 [p. 386]; BELOT: v. note 27 on p. 210, p. 211, 217).

¹⁷ AISTLEITNER: *Wb*, No. 887.

¹⁸ The latter meaning (cf. GORDON: *UT*, No. 850 [p. 395]) may involve duplication of the *-w-*, so that there would be two nouns on *-āt*: *hawāt* «life, living being, animal» and *hawwāt* «house, dynasty, realm» (for the related verbal stems of *hwy* see AISTLEITNER: *Wb*, No. 911), the latter having parallels in the younger Hebrew *hawwāh* «camp of tents» (KOEHLER—BAUMGARTNER³, p. 284) and likely related Akkadian (Ugarit!) *hēya*, *hi/āya* (having originated with involvement of *Imāla* and compensatory lengthening of the preceding vowel after loss of the consonants *y* or *w(w)* [cf. the gloss *he-wa*] and then substitution of *y* for glide in the joint) «watch-tower (?)» (cf. *AHW*), p. 339). After M. DAHOOD's (*Proverbs and Northwest Semitic Philology, Scripta Pontificii Instituti Biblici* 113 [Rome 1963], p. 55) and others' suggestions, M. DIETRICH *et al.* («Zur ugaritischen Lexikographie (XI)», *UF* 6 [1974], p. 25 f.) have proposed for the homograph *hwt* in a number of instances the meanings «watch-tower, store-house, palace, realm», they were unable, however, to draw the correct conclusion with respect to the morphological aspects, the proposed differentiation between *hawāt* «life» etc. and *hawwāt* «house» etc. parallel to Akkadian *hēya* etc. and Hebrew *hawwāh*. Their problems (see last paragraph on their p. 26) should now be settled.

¹⁹ AISTLEITNER: *Wb*, No. 916; cf. below Arabic *hayāh*.

²⁰ GORDON: *UT*, No. 1177 (p. 416); AISTLEITNER: *Wb*, No. 1264. Cf. note 9.

²¹ AISTLEITNER: *Wb*, No. 1222. Note the writing with  'a as indicative for the final vowel.

²² AISTLEITNER: *Wb*, No. 1250. Younger form: Hebrew *šēnāh*, *status constr.* *šēnaṭ* and *šnh* with suffix: *šēnāṭō(w)*; however, many manuscripts have in Ps 132:4 the old form *šēnāṭ*!

²³ Singular and collective plural (cf. AISTLEITNER: *Wb*, No. 2646). Correct the observation of the relationship of Hebrew *šānāh* and its related equivalents to *šny/h'* «change» etc.

²⁴ AISTLEITNER: *Wb*, No. 2650.

²⁵ = Akkadian *kallātum* (cf. syllabic *ka-al-la-a-ti* through *AHW*, p. 426) and younger Hebrew *kallāh*, related to *kll* «embrace» as Arabic *kanna* (كَنَّ) is related to *kanna* «to conceal, cover, cloak» (not to *kallātum* etc., as VON SODEN [*AHW*, *ibid.*] ha_g

Ugaritic <i>kl</i> «collective, all» (?) cognate to	<i>kl</i> , ²⁶
Ugaritic <i>knt</i> «fixed, regular» sacrifice cognate to	<i>kn</i> , ²⁷
Ugaritic and Hebrew <i>mnt</i> «count(ing), ration» cognate to	<i>mnh/mn'</i> , ²⁸
Ugaritic <i>šlt</i> «prayer, imploration» cognate to	<i>šly</i> , ^{28a}
Ugaritic <i>hnt</i> «supplication, lamentation» cognate to	<i>hnn</i> , ²⁹
Ugaritic <i>nht</i> «chair, resting place» cognate to	<i>nh</i> , ³⁰
Ugaritic <i>srt</i> «enmity, enemy» cognate to	<i>šwr/šrr</i> , ³¹
Ugaritic <i>dt</i> «gathering, community» cognate to	<i>d</i> , ³²
Ugaritic <i>nt</i> <i>n. pr.</i> of goddess <i>Anāt</i> cognate to	<i>n</i> , ³³
Phoenician <i>nqt</i> in <i>spr hnqt</i> «release» cognate to	<i>nqy/nqh</i> , ³⁴
Phoenician <i>ʾlt</i> «curse, anathema» cognate to	<i>ʾlh</i> , ³⁵
Phoenician and Ugaritic <i>hmt</i> «wall» and <i>n. loci</i> cognate to	<i>hm</i> , ^{35a}
Arabic <i>ḥayāh</i> (حياة) «life, life blood, animation», cognate to	<i>hy</i> , ³⁶

it). The «*Sitz im Leben*» of both ways of expression for the idea of «bride, daughter-in-law, sister-in-law» is obvious, cf. for this also CAD 8 (1971), p. 79, 82. — The forms attested in the Ugaritic language are singulars, partly with collective meaning (for instances see GORDON: *UT*, No. 1241 (p. 420); AISTLEITNER: *Wb*, No. 1321). Cf. also Ge'ez *taklāl* «marriage».

²⁶ AISTLEITNER: *Wb*, No. 1320. Possible also *kullat* or *killat* (cf. *AHW*, p. 501), at any rate, *kl* is a singular form with collective meaning.

²⁷ AISTLEITNER: *Wb*, No. 1331.

²⁸ AISTLEITNER: *Wb*, No. 1600; GORDON: *UT*, No. 1502 and 1506 (*nomen pr. loci*!) (p. 434 f.). Thus, the claims that Hebrew *mēnāt* (see KOEHLER—BAUMGARTNER², p. 540) was an Aramaic loan-word (cf. above n. 5) cannot be upheld any longer and it has to be added to the Hebrew materials of evidence for the type of nouns on *-dt*. Significantly, in the Amoritic language with its affinities to Aramaic the word-form is *manūtum* (cf. GELB: *CAA*, p. 25, 153, 323).

^{28a} Of interest for Arabic *ṣalāh* (see below) is the occurrence of *šlt* «prayer» in R. S. 24.266 which caused M. DIETRICH and O. LORETZ («Zur ugaritischen Lexikographie (VI). Das Verb *šlj* 'bitten, beten' und das Nomen *šlt* 'Bitte, Gebet', *UF* 5 [1973], p. 273 f.) to adopt AISTLEITNER's (*Wb*, No. 2317, and *TRS*, p. 76) interpretation of 1st Aqht (= CTA 19 I = I D): 38 f.

²⁹ AISTLEITNER: *Wb*, No. 947; M. DIETRICH—O. LORETZ: «Zur ugaritischen Lexikographie (V)», *UF* (1972), p. 34, have «kindness, compassion».

³⁰ AISTLEITNER: *Wb*, No. 1772.

³¹ AISTLEITNER: *Wb*, No. 2353; GORDON: *UT*, No. 2200 (p. 476).

³² GORDON: *UT*, No. 1816 (p. 453); for *d* as basis of Hebrew *ʿedāh* (*versus* L. ROST: *Die Vorstufen von Kirche und Synagoge im Alten Testament. BWANT* series 4, fasc. 24 (1938; repr. Darmstadt 1967), p. 33) see also B. W. DOMBROWSKI: *Erscheinung, Wesen und Ideologie der Assoziation von Hirbet Qumran nach dem «Manual of Discipline»* (1QS), Ph.D. Thesis Basel 1962/63, p. 100 ff., 227*.

³³ See B. W. DOMBROWSKI: v. note 42 on p. 211, ch. III sect. C, esp. n. 254, where also the regularity of the Hebrew and casual Punic neo-plural formations to the nouns on *-dt*, i.e., e.g., *šabbātōt*, *ʿanāṭōt*, *šgnātōt* (cf. above note 9a), *mš'tt* is pointed to, while the Ugaritic plural was obviously attached to the bi-radical base.

³⁴ *KAI* No. 50:6.

³⁵ *KAI* No. 27:9, 13, 14, 15. SEGERT: v. n. 7, p. 283, translates by «oath, bonds», Younger: Hebrew *ʿālāh*.

^{35a} SEGERT: v. n. 7, p. 289; FRIEDRICH—RÖLLIG, as in note 7; AISTLEITNER: *Wb*, No. 944; and DOMBROWSKI: v. note 33, note 258.

³⁶ WEHR—COWAN: v. note 9a, p. 220. Contrary to Hebrew *ḥayyāh* «life, living being, animal, game», Arabic *ḥayāh* would correspond to Ugaritic *ḥawāt*, if the differentiation of note 18 is correct.

Arabic *ṣalāh* (صلاة, صلوٰة) «prayer, Salat» etc. cognate to *šlw/šly*,³⁷ and others.

While foregoing list of formations rests on roots that are by their *primary* nature biradical and have been made into tri-radical roots by extension through addition of the elements that produce the so-called «weak verbs» only secondarily, and while, in spite of Brockelmann's recognition of the phenomenon in principle,³⁸ this word class with the lengthened «feminine»-ending suffixed to the basic element, i.e., the primary root has apparently escaped the attention of most other grammarians since,³⁹ it is obvious, that it serves for substantivation of the result of the action, occasionally condition, or process as expressed by the verbal forms of a root or, incidentally, for places, persons or animals representing such.

Thus, a derivation of *qēhāt* and its immediate relatives from the primary root *QH* appears to be consequent, especially, as non-Semitic origin of this name can be ruled out on account of descent, nature, and functions of its bearer(s), unless one would be willing to exaggerate and extend the impact of Israel's Egyptian heritage as manifested in the name of *Mose* to the «sons of *Levi*» also.⁴⁰

Open is still, however, which of the secondary roots to avail, i.e., *wqh*, *yqh*, *q(w)h*, *qhh*, *qh'*, *qhy* and *qhw*, may have been related to *qēhāt* and its family most closely. The latter four, though, have already been shown as interrelated with a considerable range of meanings. There remains to be added Arabic

³⁷ Note, how the Arabic preserved both the Syriac *ṣlōtā'* (cf. Ge'ez *ṣalōt*; DILLMANN: v. note 9, col. 1263; BROCKELMANN: v. note 26 on p. 210, p. 628) and Northern Canaanite *ṣalāt/ṣelāt* (cf. above n. 28a). — The actual attestation of *ṣalāt* should help the problem discussed by A. J. WENSINCK in the *Enzyklopaedie des Islam* (v. note 28 on p. 210), s. v. = *Handwörterbuch des Islam*, Leiden/1941, p. 636, in as much as the existence of two forms of the word *ṣalāt/ṣalāh* was previous to the adoption of this term or, rather, these two words to *Islam* and their subsequent modifications to suit the religious practices as was felt opportune or necessary. It may well be that both forms were taken over or the Syriac form was adjusted to an already existing Arabic word identical in its form with Ugaritic *ṣ(a)l(ā)t*.

³⁸ *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen* vol. I (Berlin 1908; repr. Hildesheim 1961), p. 331 f., 409 f., 443.

³⁹ While major grammars prior to BROCKELMANN's *Grundriss* (v. n. 38), such as STADE (v. note 7), p. 148 (§ 201b) and E. KÖNIG: *Lehrgebäude der Hebräischen Sprache* vol. II, 1 (Leipzig 1895), p. 178, and J. BARTH's *Die Nominalbildung in den semitischen Sprachen*, Leipzig 1894, p. 91, have largely been fair in their treatment, the same cannot be said regarding E. KAUTZSCH—A. E. COWLEY: *Gesenius' Hebrew Grammar*, 2nd English ed. (Oxford 1910; revised repr. 1957), p. 280 (§ 95n) or BAUER—LEANDER: v. note 4, p. 463 (x''), 598 f. (h'). Quite a different matter is P. JOÜON: *Grammaire de l'Hebreu biblique*. Rome 1923 (repr. 1965), p. 257 (§ 97c).

⁴⁰ Versus A. H. J. GUNNEWEG's attempt at reconstruction (*Leviten und Priester: Hauptlinien der Traditionsbildung und Geschichte des israelitisch-jüdischen Kultpersonals, Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments* 89 (Goettingen 1965), p. 168 ff.), the presentation of the history of the Kohathites by W. W. GRAF BAUDISSIN: *Die Geschichte des alttestamentlichen Priesterthums*. Leipzig 1889, p. 50 f., is much more convincing. It is now strengthened through the awareness of the old Canaanite character of the name *qēhāt*.

qahqaha «to lough boisterously, guffaw»⁴¹ whose relationship to this group becomes intelligible, if not before, then at least after our tentative conclusion that *'il-maḡhā(wu)* should be translated by «god Thundercloud» or «god Thunderstorm». This holds the more true as in Arabic *qawwaha* (= *qwh* 2nd stem) means «yell, scream, cry, shout» and in the two-faced secondary root *wqh/yqh*⁴² «to order, command-obey» the aspect of noise is clearly noticeable: orders are more often shouted than not.^{42a}

There remains to be noted that in all secondary verbs forming the group around the basic element *QH* of the two aspects observed in this and foregoing Appendix 1⁴³ the one indicating excitement would seem to befit the bearers of the name *qēhātīy*,⁴⁴ the tribe or large clan of the *Kohathites* and their cultic functions⁴⁵ best. Equally well conceivable is a name «noise-maker, screamer» for the claimed ancestor of the *Kohathites*, *qēhāt* according to Gen 46:11.^{45a}

As far as *'aqht* is concerned, a translation by «screamer» would not only suit to his fate in the «Epic of *'Aqhat*», if this name is actually identical in its meaning with that of Hebrew *qēhāt*, it can also be argued for on morphological grounds. While the prosthetic *'* does not indicate any specific type or class of meaning,⁴⁶ it is also used in association with affirmatives suffixed to the root,⁴⁷

⁴¹ WEHR—COWAN: 3rd ed., p. 794.

⁴² Ancient South Arabic *wqh* «to order» (cf. I. GUIDI: *Summarium grammaticae veteris linguae Arabicae meridionalis, Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres* 2, Cairo 1930, p. 33; MORDTMANN—MITTWOCH: v. note 32 on p. 64, Nos 29:4, 81:4, 164:8 f.), yet Amorite *yqh/wqh* «to be obedient?» (see GELB: CAA, p. 22, 110, 274), Arabic *waqiha* «obey» (BELOT: v. note 27 on p. 182, p. 964 f.) and Hebrew *st. cstr. yiqqēaṭ* «obedience» (KOEHLER—BAUMGARTNER³, p. 411). For another example of this type of roots with contrasting meanings see Aram. *ṣkal* Aph. 1. «to be reasonable, to instruct» 2. «to act foolishly» (*skl* Aph. = 1), Hebrew *Hitp.* «to consider, to ponder» — Aram. *ltpa.* «to be stupid» (see [also for related formations] DALMAN: v. note 26 on p. 181, p. 290, 410, KOEHLER—BAUMGARTNER², p. 657 f., 922, 1126 f.).

^{42a} Cf. the interrelated Hebrew *ṣwh* «order» etc., Aram. *ṣw'* «shout», Hebrew *miṣwāh* and *ṣawwā'āh* «order» etc., Aram. *ṣwt'* (det.) «order», Arabic *ṣawā* (سوى) «to squeak, chirp, screech», Ugaritic *ṣt* «voice», Ge'ez *ṣawāt* «exclamatio, exclamations», Arabic *ṣaut* «voice, noise» etc. and denominative *ṣwt* «to raise one's voice, shout» (KOEHLER—BAUMGARTNER², p. 797, 556; DALMAN: *op. cit.*, p. 360; SEGERT, v. note 10, p. 548; WEHR—COWAN: 3rd ed., p. 532, 529; AISTLEITNER: *Wb*, No. 2364; DILLMANN: v. note 9, col. 1299).

⁴³ See p. 181.

⁴⁴ Also *benēy haqqēhātīy* (Nu 4:34; I Chr 6:18) and *haqqēhātī(y)m* (Nu 10:21).

⁴⁵ See above note 40.

^{45a} For *masculina* on *-āt* as Aramaic *ṭṭwāt*, Ugar. *ṣrt.* Hebrew *qēhāt* and Ugar. *'aqht* and Ugar. and perhaps Safaitic, Thamudic, Sabaeen *krt* and *kr't* (see further below) see KAUTZSCH—COWLEY: v. note 39, p. 393 (§122 r) regarding *masculina* with feminine endings in general.

⁴⁶ BROCKELMANN: v. note 38, p. 372 ff. (§§ 189 f.).

⁴⁷ Cf., e.g., Ugar. *n. pr. 'arkbt* «rider» (?) GORDON: *UT*, No. 355 (p. 366); AISTLEITNER: *Wb*, No. 400: *'qddt* «mountaineer» (?) GORDON: *UT*, No. 99 (p. 353); AISTLEITNER: *Wb*, No. 454; *n. pr. 'ansny* of unknown meaning GORDON: *UT*, 263 (p. 362) and *n. pr. 'annḡy* by the side of *n. pr. nnḡ*, both meanings unknown (see AISTLEITNER: *Wb*, Nos 310.1797; GORDON: *UT*, Nos 255, 1658 (p. 362, 444), yet analogous, to a large extent, to Hebrew *'akzārīy* by the side of *'akzār* both meaning «cruel» and being related to Aram. *kəzar* *ltpa.* «to be cruel» (LEVY: *Chald Wb* (v. note 29 on p. 183) I, p. 360), and *n. pr.* and *nomina loci* *'eprāt* and *'eprātāh*, as usually explained traditionally (KOEHLER—COWAN: 3rd ed., p. 532, 529; AISTLEITNER: *Wb*, No. 2364; DILLMANN: v. note 9, col. 1299).

some of these formations being qualifying individualisations.⁴⁸ Thus, an equation of the meanings of Hebrew *qehāt* and Ugaritic *'aqht* appears justified.

Similarly, the legendary king of *hbr*, a land and people supposedly in Syria,⁴⁹ *bn 'il krt* may have had a genuine Ugaritic name, notwithstanding the Hittite affiliation of his wife.⁵⁰ Instead of searching in the direction of Crete,⁵¹ one should probably explain also *Keret's* name more in conformity with the Syrian, specifically, the Ugaritian cultural scene. In view of the multitude of *nomina* based on bi-radical roots with the ending *-āt* in the Ugaritic language, one ought rather think of a derivation from root *kry* «to sleed, slumber»⁵² and recall the lack of caution which *krt* shows to such an extent, that, after all, his desired, first-born son, *yšb* «Constant»⁵³ attempts to dethrone him, whereupon *Keret* answers with his imprecation of this very same son, a tragedy, whose significance has escaped, by and large, literary critics on account of their preoccupation with other, often minor aspects of the tale.

Another possibility to explain the name *Keret*, or rather *Kērāt* (*Karāt*), is offered by the Arabic verb *karra* «to turn around and attack, to return, come back, retreat, attack»⁵⁴ accompanied, inter alia, by the noun *karra* (كَرَى) «attack, comeback», i.e., a younger form belonging to those which replaced the older type on *-āt*.⁵⁵ As was shown above, there is no difficulty to assume a transition from «attack» to «attacker, fighter», a name that would behoove a prince or king very well and would go likewise with that of *Kērāt's* son *yšb* «Constant».

Confirmed is the Semitic character of the name *krt*- after all, by its attestation in Safaitic and Thamudic texts. Harding has connected it with Arabic *karra* also.⁵⁶ Whether the Safaitic and Thamudic forms go with the older type on *-āt* or the younger form of the Arabic language cannot be clarified at this time.

LER — BAUMGARTNER², p. 80; the alternative derivation from Akkad. *appāru(m)* «swamps» [cf. KOEHLER — BAUMGARTNER³, p. 78] appears too far-fetched and morphologically inexplicable. For *maqhā(t)* as analogue (with preformative *ma-*) to *'aqht* see Appendix I.

⁴⁸ E.g., Ugar. *n. pr.* (bn) *'aktmy* «dyer» (?) (AISTLEITNER: *Wb.* No. 179; GORDON: *UT*, No. 161 [p. 357]) < *ktm* (cf. KOEHLER — BAUMGARTNER³, p. 480, and Punic *n. pr.* *ktm* [*CIS* I 159:2]). Further, see n. 46.

⁴⁹ Cf. DOMBROWSKI: v. note 33, Exkurs XI.

⁵⁰ Cf. above Appendix 10 subsection 2 A d).

⁵¹ So GORDON: *UT*, No. 1314 (p. 423).

⁵² AISTLEITNER: *Wb.* No. 1381; cf. Arabic *kariya* (كَرَى) «to slumber, (be a) sleep» (WEHR — COWAN: 3rd ed., p. 824).

⁵³ Contrary to W. G. E. WATSON's consideration («The PN *YŠB* in the Keret Legend», *UF* 11 [1979], p. 807—09) and GRÖNDAHL, *PTU*, p. 14. 169, to be understood from *yšb* in accordance with BROCKELMANN: v. n. 38, p. 357 (§ 141a).

⁵⁴ WEHR — COWAN: *op. cit.*, p. 818; cf. Ugaritic *krkr* (AISTLEITNER: *Wb.* No. 1383; GORDON: *UT*, No. 1304 [p. 423]).

⁵⁵ Cf. the phenomenon in Hebrew as touched in note 4

⁵⁶ As *nomina propria krt* (once in a Sabaean context also) and *bn krt*. Open must remain, whether also the *n. pr.* *kr't* belongs to this group or whether it should be connected with Arabic *kr'w* «to repeat, to cross (country)» (BELOT: v. note 9, p. 692); see through HARDING: v. note 23 on p. 63, p. 497 f. 120.

ABBREVIATIONS

OF (COLLECTIONS OF) SOURCES, SERIES, JOURNALS, WORKS AND ARTICLES

- AARTUN: *Partikeln I & II* K. AARTUN: *Die Partikeln des Ugaritischen*, 2 vols., AOAT 21,1 & 2, 1974/78.
- AASOR *Annual of the American Schools of Oriental Research* — New Haven (Conn.)
- Act Ant *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* — Budapest.
- AfO *Archiv für Orientforschung* — Graz.
- AHW W. VON SODEN: *Akkadisches Handwörterbuch*, 3 vols, Wiesbaden 1965 ff.
- AISTLEITNER: *TRS* *Die mythologischen und kultischen Texte aus Ras Schamra, Bibliotheca Orientalis Hungarica* 8, Budapest 1964.
- AISTLEITNER: *Wb* J. AISTLEITNER—O. EISSFELDT (ed.): *Wörterbuch der Ugaritischen Sprache*, 3rd ed. Berlin 1967 (= 4th ed. of 1974). = *Berichte über die Verhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig*, Phil.-hist. Kl. 106,3.
- AJPh *American Journal of Philology* — Baltimore (Md.)
- ANEP J. B. PRITCHARD (ed.): *The Ancient Near East in Pictures Relating to the Old Testament*, Princeton (N. J.) 1954.
- AnOr *Analecta Orientalia* — Rome.
- AnSt *Anatolian Studies* — London.
- AO *Der Alte Orient* — Leipzig.
- AOAT *Alter Orient und Altes Testament* — Neukirchen—Vluyt — Kevelaer.
- AOATS = AOAT Sonderreihe
- AOS *American Oriental Series* — New Haven (Conn.).
- ARW *Archiv für Religionswissenschaft* — Leipzig/Berlin.
- AS *Assyriological Studies* — Chicago
- Ash. R. BORGER: *Die Inschriften Asarhaddons Königs von Assyrien. AfO Beiheft 9*. 1956.
- AWL Mainz (*Abhandlungen . . .*) Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz — Wiesbaden.
- BASOR *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* — New Haven (Conn.)
- B.—C. A. BERTHIER—R. CHARLIER: *Le sanctuaire punique d'El Hofra à Constantine*, Paris 1955.
- BIM É. BERNAND (ed.): *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine, Annales littéraires de l'univers. de Besançon*, 98; Paris 1969.
- BKAT *Biblischer Kommentar — Altes Testament*. Neukirchen-Vluyt 1955 ff.
- Bo = unpublished texts from Boghazköy of finds in 1906—12 — Istanbul.
- Bonn. Jhrb. *Bonner Jahrbücher* — Kevelaer.
- BONNET: *Reallex.* H. BONNET: *Reallexikon der ägyptischen Religionsgeschichte*. Berlin 1952.
- BWA(N)T *Beiträge zur Wissenschaft vom Alten (und Neuen) Testament* — Leipzig/Stuttgart.
- BZAW *Beihefte zur ZAW.*
- CAD I. J. GELB et al. (eds): *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago*, Chicago (Ill.) — Glückstadt 1956 ff.
- CARRUBA, *Pal.* O. CARRUBA: *Das Palaische*, *StBT* 10, 1970.
- CIG A. BOECKH et al.: *Corpus Inscriptionum Graecarum*, Berlin 1828 ff.
- CIS I and IV *Corpus Inscriptionum Semiticarum. Pars Prima Inscriptiones Phoenicias continens*, Paris 1881 ff., and *Pars Quarta Inscriptiones Himyariticas continens*, Paris 1889 ff.
- CRRA *Compte rendu de la . . . Rencontre Assyriologique Internationale*.

- CTA
 DIAKONOFF: *Hurr.*
 DMOA
 ÉPRO
 (J.) FRIEDRICH: *HW*
 (J.) FRIEDRICH: *HW*
 Suppl. 1, 2, 3
 FRIEDRICH—KAMMENHUBER
 GELB: *CAA*
 GESE: *Rel.*
 GESENIUS—BUHL
 GORDON: *UT*
 GRÖNDAHL: *PTU*
 HATCH—REDPATH: *Suppl.*
 HAUSSIG: *Wb*
 HAW
 HELCK: *Bez.*
 HELCK: *GrGötin*
 HO
 HThR
 HUFFMON: *APN*
 Idg. Bibl.
 IEJ
 IFAB: *BAH*
 IG XII, 5
 JAOS
 JNES
 KAH
 KAI
 KAR
 KB II
- A. HERDNER: *Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques découvertes à Ras Shamra-Ugarit de 1929 à 1939. MRS X.* Paris 1963.
 I. M. DIAKONOFF: *Hurrisch und Urartäisch. MSS*, Beihefte NF 6, 1971.
Documenta et Monumenta Orientis Antiqui — Leiden.
 M. J. VERMASEREN (ed.): *Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain.* Leiden.
 J. FRIEDRICH: *Hethitisches Wörterbuch*, Idg. Bibl. Reihe 2, Heidelberg 1952—54.
 = FRIEDRICH: *HW* 1st—3rd *Ergänzungsheft*, Heidelberg 1957, 1961, 1966.
 J. FRIEDRICH—A. KAMMENHUBER: *Hethitisches Wörterbuch*. Lief. 1—5, Heidelberg. 1975—80.
 I. J. GELB: *Computer-aided Analysis of Amorite.* AS 16 (1980).
 H. GESE et al.: *Die Religionen Altsyriens, Altarabiens und der Mandäer.* in *RM* vol. 10, 2, Stuttgart 1970.
 F. BUHL et al.: *Wilhelm Gesenius' Hebräisches und Aramäisches Handwörterbuch über das Alte Testament.* 17th ed., repr. Berlin—Göttingen—Heidelberg 1949.
 C. H. GORDON: *Ugaritic Textbook*, *AnOr* 38, Rome 1965 (repr. 1967).
 F. GRÖNDAHL: *Die Personennamen der Texte aus Ugarit*, *Studia Pohl* 1. Rome 1967.
 E. HATCH—H. A. REDPATH: *A Concordance to the Septuagint and to the other. Greek Versions of the Old Testament*, *Supplement.* Oxford 1906, rep. Graz 1954.
 H. W. HAUSSIG (ed.): *Wörterbuch der Mythologie.* Vol. I. Stuttgart 1965.
 I. MÜLLER, W. OTTO, H. BENGTSON (eds): *Handbuch der Altertumswissenschaft.* Munich, current.
 W. HELCK: *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrtausend v. Chr.*, in W. HELCK—E. OTTO (eds): *Ägyptologische Abhandlungen.* Vol. 5. 2nd ed. Wiesbaden 1971.
 W. HELCK: *Betrachtungen zur grossen Göttin und den ihr verbundenen Gottheiten in Religion und Kultur der Alten Mittelmeerwelt in Parallelforschungen* ed. by C. COLPE and H. DÖRRIE vol. II. Munich and Vienna 1971.
 B. SPULER et al. (eds): *Handbuch der Orientalistik.* Leiden—Köln current.
The Harvard Theological Review — Cambridge (Mass.)
 H. B. HUFFMON: *Amorite Personal Names in the Mari Texts.* Baltimore (Md.) 1965.
Indogermanische Bibliothek — Heidelberg.
Israel Exploration Journal — Jerusalem.
Institut Français d'Archéologie de Beyrouth: Bibliothèque Archéologique et Historique — Paris.
 F. HILLER VON GAERTRINGEN (ed.): *Inscriptiones Graecae.* Vol. XII, 5. Berlin 1903—09.
Journal of the American Oriental Society — Baltimore (Md.).
Journal of Near Eastern Studies — Chicago (Ill.).
 L. MESSERSCHMIDT—O. SCHRÖDER: *Keilschrifttexte aus Assur historischen Inhalts.* *WVDOG* 16, 31, 1911/22.
 H. DONNER—W. RÖLLIG: *Kanaanäische und Aramäische Inschriften*, 3 vols. Wiesbaden 1962—64 (3rd ed. 1971—76) references are to 1st edition throughout.
 E. EBELING: *Keilschrifttexte aus Assur religiösen Inhalts*, *WVDOG* 28, 34, 1919/23.
 E. SCHRADER (ed.): *Keilschriftliche Bibliothek.* Vol. II, *Historische Texte des neuassyrischen Reiches.* Berlin 1890.

- KBo *Keilschrifttexte aus Boghazköy*. I—VI. Leipzig 1916—1923; VII ff. Berlin 1954 ff. (in *Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen Orientgesellschaft* 30, 36, 68—70, 72 ff.)
- Kl. Pauly K. ZIEGLER—W. SONTHEIMER (eds): *Der Kleine Pauly. Lexikon der Antike*. 5 vols. Stuttgart 1964—75.
- (H.) KLENGEL: *GS* I—III H. KLENGEL: *Geschichte Syriens im 2. Jahrtausend v. u. Z., Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin—Institut für Orientforschung* 40, 3 parts. Berlin 1965 ff.
- KOEHLER—BAUMGARTNER² L. KOEHLER—W. BAUMGARTNER: *Lexicon in Veteris Testamenti Libros*. 2nd ed. Leiden 1958.
- KOEHLER—BAUMGARTNER³ L. KOEHLER—W. BAUMGARTNER: *Hebräisches und Aramäisches Lexikon zum Alten Testament*. Leiden 3rd ed. of *Lexicon in V. T. Libros* I 1967, II 1974.
- KÖNIG: *chald. Inschr.* F. W. KÖNIG: *Handbuch der chaldäischen Inschriften, AJO Beiheft* 8 [Teil I], 1955.
- KTU M. DIETRICH et al.: *Die keilalphabetischen Texte aus Ugarit* . . . Part 1, *AOAT* 24, 1, 1976.
- KUB *Keilschrifturkunden aus Boghazköi*, Berlin 1921 ff.
- LÄ W. HELCK—E. OTTO (eds): *Lexikon der Ägyptologie*, Vol. 1 ff., Wiesbaden, 1972 ff.
- LANE I—IV E. N. LANE: *Corpus monumentorum religionis dei Menis*, 4 vols, *ÉPRO* 1971—8.
- LAROCHE: *Dict. louv.* E. LAROCHE: *Dictionnaire de la langue louvite. Bibliothèque Archéologique et Historique de l'Institut Français d'Archéologie d'Istanbul*. VI. Paris 1959.
- LAROCHE: *GLH* E. LAROCHE: *Glossaire de la langue hourrite*. 2 parts Paris 1978/79 = *RHA* 34/35 (1976/77).
- LAROCHE: *Les noms* E. LAROCHE: *Les noms des Hittites. Études Linguistiques* IV. Paris 1966.
- LAROCHE: *Recherches* E. LAROCHE: *Recherches sur les noms des dieux hittites*. Paris 1947 = *RHA* VII fasc. 46; 1946/47 (repr. 1975).
- LAROCHE: *Recueil* E. LAROCHE: *Recueil d'onomastique hittite*. Paris 1951.
- LAROCHE: *Ugaritica V* E. LAROCHE: «Documents en langue hourrite provenant de Ras Shamra», *Ugaritica V*. *Le Muséon. Revue d'Études Orientales* — Louvain.
- Le Muséon H. G. LIDDELL—R. SCOTT et al.: *A Greek—English Lexicon*, repr. of 9th ed., Oxford 1961.
- LIDDELL—SCOTT *Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft* — Berlin.
- MDOG G. A. MELIKIŠVILI: *Urartskie klinoobraznye nadpisi*. 2nd ed. Moscow 1960.
- MELIKIŠVILI: *Ukn* P. MERIGGI: *Hieroglyphisch-Hethitisches Glossar*. 2nd ed., Wiesbaden 1962.
- MERIGGI: *HHG* *Mitteilungen des Instituts für Orientforschung* (Deutsche Akademie der Wissenschaften Berlin, Institut für Orientforschung) — Berlin.
- MIO *Mitanni* — letter (from J. A. KNUDTZON: *Die El-Amarna Tafeln. Vorderasiatische Bibliothek* 2. Leipzig 1915. No. 24, reed. by J. FRIEDRICH: *Kleinasiatische Sprachdenkmäler, Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen* [ed. by H. LIETZMANN] No. 163, Berlin 1932).
- Mit *Mission de Ras Shamra* — Paris.
- MRS *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft* — Munich.
- MSS *Mitteilungen der Vorderasiatisch-Ägyptischen Gesellschaft* — Berlin and Leipzig.
- MVAeG G. NEUMANN: *Untersuchungen zum Weiterleben hethitischen und luwischen Sprachgutes in hellenistischer und römischer Zeit*. Wiesbaden 1961.
- NEUMANN: *Unters.* M. P. NILSSON: *Geschichte der griechischen Religion*. Vol. I, *HAW* V, 2.1, 2nd ed. 1955, 3rd ed. 1967.
- NILSSON: *GgrR* I U. OLDENBURG: *The Conflict between El and Ba'al in the Canaanite Religion. Supplementa ad Numen. Altera Series* 3. Leiden 1969.
- OLDENBURG: *Conflict*

- Orientalia**
 Pauly—Wiss. *Orientalia* — Rome.
 A. F. VON PAULY: *Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaften*, newly edited by G. WISSOWA, W. KROLL et al., Stuttgart 1894 ff.
- PREISIGKE**
 PRU see SB.
 J. NOUGAYROL et al.: *Le Palais royal d'Ugarit*. MRS, 1955 ff.
- RA**
RAC *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale* — Paris.
 T. KLAUSER et al. (eds): *Reallexikon für Antike und Christentum*. Stuttgart 1941 ff., 1950 ff.
- RHA**
RHR *Revue Hittite et Asiatique* — Paris.
RM *Revue de l'histoire des religions* — Paris.
 C. M. SCHRÖDER (ed.): *Die Religionen der Menschheit*. Stuttgart 1960 ff.
- SB** F. PREISIGKE et al.: *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*. Strassburg etc. 1915 ff.
- SEG** J. J. E. HONDIUS et al.: *Supplementum Epigraphicum Graecum*, Leiden 1923 ff.
- SEM** E. CHIERA: *Sumerian Epics and Myths*. Oriental Institute Publications XV. Chicago (Ill.) 1934.
- SIG³** W. DITTENBERGER (ed.): *Sylloge inscriptionum Graecarum*. 3rd ed. Leipzig 1915–24 (repr. Hildesheim 1960).
- SPEISER: Introd.** E. A. SPEISER: *Introduction to Hurrian*. AASOR 20, 1941.
STARK: PN J. K. STARK: *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*. [Ph.D. Thesis]. Oxford 1971.
- StBT** Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz — Kommission für den Alten Orient (ed.) *Studien zu den Bogazköy-Texten* — Wiesbaden.
- Studia Pohl** *Studia Pohl: Dissertationes Scientifcae de Rebus Orientis Antiqui* — Rome.
- Syria** *Syria. Revue d'art oriental et d'archéologie* — Paris.
TCL *Textes Cunéiformes*. Musée du Louvre — Paris.
TEIXIDOR: Pantheon J. TEIXIDOR: *The Pantheon of Palmyra*, EPRO 79, 1979
ThSt *Theological Studies* — Woodstock (Md.)
UF *Ugarit-Forschungen* — Kevelaer — Neukirchen—Vluyn 1969 ff.
- Ugaritica** *Ugaritica in MRS* — Paris 1939 ff.
UT see GORDON: *UT*.
- VON BRANDENSTEIN: Churrlex.** C.-G. VON BRANDENSTEIN: «Zum Churrischen Lexikon». ZA 46 [NF 12].
- VON SODEN: GAG** W. VON SODEN: *Grundriss der Akkadischen Grammatik*, AnOr 33 and 47, 1952/1969.
- VT** *Vetus Testamentum* — Leiden.
Wb see AISTLEITNER: *Wb*.
WO *Die Welt des Orients* — Göttingen.
WVDOG *Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen Orient-Gesellschaft* — Leipzig and Berlin.
- ZA** *Zeitschrift für Assyriologie* — Leipzig and Berlin.
ZAW *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft* — Berlin.
ZDMG *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* — Leipzig and Wiesbaden.

Note regarding abbreviations in references

For abbreviations in references on the bases of GORDON's and EISSFELDT's enumeration systems see GORDON: *UT* and AISTLEITNER: *Wb.*, R. S. (RS) + No. = Ras Shamra: excavation or inventory number. References to other Near Eastern and classical sources as customary.

[Manuscript closed in the summer of 1982.]

DAS HETHITISCH-LUWISCHE UND DIE KEFTI-SPRACHE

Die Beziehungen zwischen den Bevölkerungen und Sprachen von Kleinasien und Kreta haben im Kreise der Historiker schon im Altertum großes Interesse erregt. Im Allgemeinen hat man auch in neuer Zeit ähnlich wie im Altertum angenommen, daß die minoische Bevölkerung von Kreta mit der von Kleinasien verwandt war. Aber erst die epochemachende Entdeckung von B. Hrozný, wonach in Kleinasien im II. Jahrtausend vor u. Ztr. eine indogermanische Sprache, das Hethitische gesprochen war, hat eine feste Grundlage für die sprachwissenschaftliche und historische Forschung geschaffen.¹ Weitere Bemühungen dieses großen Gelehrten haben die Sprachen, Schriftlichkeiten und Völker von Kleinasien in den großen Zusammenhang des alten Vorderasiens — von Kreta bis Indien — hineingestellt.²

Merkwürdigerweise konnten sich die von Hrozný gewonnenen neuen grundlegenden Erkenntnisse nur langsam durchsetzen, da nach der in der Sprachwissenschaft vorherrschenden Auffassung die alte vorgriechische Bevölkerung von Griechenland, Kreta und Kleinasien nichtindogermanische Sprachen gesprochen hat. So hat man die von Hrozný vorgelegte Deutung des Hethitischen zuerst abgewiesen, weil man einfach nicht vorstellen konnte, daß das Hethitische eine indogermanische Sprache sei. Nur langsam hat die Sprachforschung aus der Existenz von indogermanischen Sprachen, dem Hethitischen, dem Luwischen, dem Paläischen und dem Hieroglyphisch-Luwischen, auf dem Gebiet von Kleinasien die unumgänglichen Folgerungen zu ziehen begonnen. So ist z. B. als eine Notlösung die protindogermanische Theorie von P. Kretschmer entstanden. Bekanntlich hat auch M. Ventris die Deutung selbst der Linear B-Inschriften mit Hilfe von nichtindogermanischen Sprachen versucht und einige Forscher wollten auch nach dem Erscheinen der «Evidence» in den Linear B-Texten immer noch eine nichtindogermanische Sprache erblicken.

¹ Vgl. B. HROZNÝ: *Die Lösung des hethitischen Problems. Ein vorläufiger Bericht.* MDOG 56 (1915) 1—50 und *Die Sprache der Hethiter, ihr Bau und ihre Zugehörigkeit zum indogermanischen Sprachstamm. Ein Entzifferungsversuch.* Leipzig 1917. Über andere diesbezügliche Arbeiten von Hrozný s. J. PROSECKÝ: *Academician Bedrich Hrozný (May 6, 1879 — Dec. 12, 1952).* Bibliography 1902—1979. Prague 1979.

² Z. B. B. HROZNÝ: *Die älteste Geschichte Vorderasiens.* Prag 1940. ²Prag 1943 und *Ancient History of Western Asia, India and Crete.* Prague 1953.

So hat erst der große Aufschwung der Erforschung des Mykenischen ermöglicht, die Frage nach der vorgriechischen Bevölkerung und Sprache von Kreta auf richtige Weise zu stellen. Man hat versucht, die festgestellten Silbenwerte des Linear B-Alphabets in die Linear A-Schrift zurückprojizieren und auf diese Weise die Linear A-Texte lesbar zu machen. Vom schriftgeschichtlichen Gesichtspunkt war dieser Versuch wohl berechtigt. M. Ventris und J. Chadwick haben schon festgestellt, daß von den Schriftzeichen des Linear A-Alphabets 45 sicherlich und 10 wahrscheinlich mit entsprechenden Zeichen der Linear A-Schrift identifiziert werden können, während 29 Linear B-Zeichen Neuerfindungen darstellen. Sie haben auf Grund der Lautwerte der Linear B-Zeichen auch schon Lesungen für einige Stellen der Linear A-Texte vorgeschlagen.³ So hat man wohl mit Recht angenommen, daß diese Versuche weiterentwickelt und die Methode für die Deutung der Linear A-Texte allgemein gebraucht werden können. Im Gegensatz zu diesen theoretischen Erwartungen führten jedoch die Interpretationsversuche von Linear A-Texten vorläufig zu keinen eindeutigen Ergebnissen.

Aufgrund von historischen Erwägungen, wonach einerseits die Termilen, ein Volk von lykischer Herkunft, nach Zeugnis der griechischen Quellen die alte Bevölkerung von Kreta darstellten und andererseits die lykische Sprache als die Fortsetzung des Luwischen angesehen werden kann, hat man angenommen, daß die alte Bevölkerung von Kreta das Luwische oder eine dem Luwischen nahestehende verwandte Sprache gesprochen hat und daß die Linear A-Inschriften folglich in luwischer Sprache verfaßt worden sind.

Aber bei der Interpretation der mit Hilfe der Linear B-Silbenwerte gelesenen Linear A-Texten ergaben sich verschiedene Schwierigkeiten. Manche Wortformen ließen sich mit Hilfe des dürftigen luwischen Sprachmaterials weder grammatisch, noch semantisch identifizieren und selbst in den Fällen, wo eine luwische Deutung vorgeschlagen war, tauchten bald mehr oder minder berechnete Zweifel auf. So versuchte man z. B. die Lesung *a-sa-sa-ra-me* als «meiner Herrin» zu deuten und darin mit Hinweis auf die Erscheinung, daß in manchen Fällen dem heth. *i-* im Luwischen ein *a-* entspricht (vgl. z. B. heth. *iya-* und luw. *aya-* ‚machen‘) eine luwische Entsprechung zu heth. *išḫaššara-* ‚Herrin‘ zu erblicken.⁴

Aber gegen diese Deutung hat man bald folgende Einwände aufgebracht:

- 1) Das dem heth. *išḫaš* ‚Herr‘ entsprechende Wort ist im Luwischen unbekannt. Das ihm semantisch entsprechende Wort lautet vielmehr wahrscheinlich

³ M. VENTRIS — J. CHADWICK: *Documents in Mycenaean Greek*. Cambridge 1956. 31 ff., 39 ff. Vgl. noch P. MERIGGI: *Zur Lesung des Minoischen (A)*. *Minoica*. Berlin 1958. 232 ff.

⁴ L. R. PALMER: *Luvian and Linear A*. *TPhS* 1958. 75 ff. und *Linear A and the Anatolian Languages*. *Atti e Memorie de I° Congresso Internazionale di Micenologia, Roma 27 sett. — 3 ott. 1967*. I. Roma 1968. 339 ff., insbesondere 348 ff. Über die Ableitung *išḫaššarwahh-* des Wortes *išḫaššara-* s. H. FREYDANK: *MIO* 11 (1960) 373 ff.

wašha-, das jedoch protohattischer Herkunft sein dürfte. 2) Das Element *-šar-* ‚Frau‘ hat eine andere Entsprechung im Luwischen, nämlich *-šri-*, wie es sich aufgrund des Wortpaares *nana-* ~ *nanašri-* feststellen läßt. 3) Das Element *-šar-* ‚Frau‘ kommt schon im Namenmaterial der Kül Tepe-Tafeln vor. Es läßt sich folglich nicht als ein Wort indogermanischer Herkunft in Anspruch nehmen.⁵

Einen Teil dieser Einwände kann man wohl mehr oder minder entkräften. So bedeutet das Vorkommen des Elementes *-šar-* im Namenmaterial der Kül Tepe-Tafeln sicherlich nicht, daß es unbedingt nichtindogermanischer Herkunft sein sollte. Aufgrund der Forschungen von H. Bossert, E. Laroche, A. Götze und anderer haben wir im Sprachmaterial der Kül Tepe-Tafeln auch mit anderen Elementen indogermanischer, wenn man will frühhethitisch-luwischer oder «kanesischer» Herkunft zu rechnen.⁶ Man hat auch erkannt, daß die Zusammensetzungen *išhaššara-*, *haššušara-* usw. nicht als *išha-šara-*, *haššu-šara-* usw., sondern als *išha-ašara-*, *haššu-ašara-* usw. zu analysieren sind und daß das Wort *ašar-* ‚Frau‘ eine genaue Entsprechung im Griechischen hat. Dieses Wort hatte offenbar auch im Luwischen die Lautgestalt **ašar-*, woraus die Form **ašri-* wohl durch Synkope entstanden sein dürfte.⁷

Tatsache bleibt allerdings, daß das Wort *išha-* im Luwischen bisher nicht bekannt ist, wenn es sich auch die Möglichkeit nicht ausschließen läßt, daß dieses lexikalische Element erst durch die Übernahme vom protohattischen *wašha-* in den Hintergrund gedrängt worden sei. Unter diesen Umständen ist es leicht verständlich, wenn man das Wort *a-sa-sa-ra-* statt *išhaššara-* mit *haššušara-* ‚Königin‘ erklären möchte.⁸ Von semantischem Gesichtspunkt besteht wohl kein Bedenken gegen die Anrede einer Göttin als «Königin» (vgl. z. B. den ähnlichen Gebrauch von lat. *regina*), aber sofort erhebt sich das Problem der schriftlichen Darstellung des anlautenden Laryngalen.

Bei anderen Schreibungen, wie z. B. bei *ku-ro*, wo die Bedeutung ‚Summe, insgesamt‘ gesichert zu sein scheint, konnte man noch weniger eine befriedigende Deutung mit Hilfe des Luwischen geben. Man darf natürlich das luwische Wort *kaluti-* nicht außer Acht lassen, aber die lautlichen Differenzen zwischen **kulo* und *kaluti-* sind schwer zu erklären. Dieser Umstand führte offenbar zum Gedanken, in *ku-ro* ein griechisches Wort *γῶρον* oder aber einen westsemitischen, z. B. aramäischen Ausdruck *kollā* suchen zu wollen.

⁵ A. KAMMENHUBER: *Atti e Memorie*. 380 ff und *Hethitisch, Palaisch, Luwisch und Hieroglyphenluwisch. Handbuch der Orientalistik*. I. Abt. II. Bd. I–II. Abschn. Lief. 2. Leiden Köln 1969. 269. Vgl. noch H. KRONASSER: *Etymologie der heth. Sprache*. Wiesbaden 1963. 109 ff., 128 ff.

⁶ Vgl. z. B. H. BOSSERT: *Asia* 1946. 155; E. LAROCHE: *RHA* 46 (1947) 66 ff., *Rev Phil.* 75 (1950) 39 und *Receuil d'onomastique hittite*. Paris 1952. 105; A. GÖTZE: *Language* 29 (1953) 263 ff., 30 (1954) 349 ff. und *Kulturgeschichte des Alten Orients*. III. 1. Kleinasien.² München 1957. 51, 73; E. LAROCHE: *Les noms des Hittites*. Paris 1966. 297 ff.

⁷ O. SZEMERÉNYI: *The Alleged Indo-European *sor-* 'woman'. *Kratylos* 11 (1966) 206 ff., über das sprachmaterial von Kültepe 210 ff. mit Literatur.

⁸ S. DAVIS: *The Minoan Pictographic (Hieroglyphic) and Linear A Scripts Deciphered. Atti e Memorie*. 395 ff.

Die beiden letzteren Einfälle wurden zu besonderen Theorien über die griechische oder die westsemitische Sprache der Linear A-Inschriften ausgebaut, sodaß am I. Internationalen Mykenologenkongreß vier verschiedene Konzeptionen über die Sprache der Linear A-Inschriften nebeneinander vorgetragen wurden: 1) Die Sprache der Linear A-Texte sei luwisch. 2) Sie sei teilweise luwisch, teilweise griechisch. 3) Sie sei hethitisch. 4) Sie sei westsemitisch. 5) Dazu kam noch im letzten Jahrzehnt der Versuch, die Linear A-Inschriften mit Hilfe des Protohattischen zu deuten.⁹

Von diesen Theorien haben die griechische, die westsemitische und die protohattische vom sprachgeographischen und historischen Gesichtspunkt wohl wenig Wahrscheinlichkeit für sich, wenn auch die Möglichkeit nicht ausgeschlossen werden kann, daß einige Lehnwörter aus diesen Sprachen von der minoischen Bevölkerung der Insel übernommen wurden oder daß kleinere, von diesen Sprachgebieten stammende ethnische Gruppen auf Kreta Fuß gefaßt hatten. Die hethitische Theorie hat augenscheinlich eine praktische Grundlage: das zur Verfügung stehende hethitische Sprachmaterial ist unvergleichlich größer als das luwische und hieroglyphisch-luwische zusammen. Vom historischen und sprachgeographischen Gesichtspunkt ist jedoch diese Theorie — abgesehen von anderen Schwierigkeiten der vorgeschlagenen Deutungen — kaum als naheliegend anzusehen. Die luwische Theorie hat viel für sich vom historischen und sprachgeographischen Gesichtspunkt, aber die vorgeschlagenen Deutungen sind in vielen Fällen vom sprachlichen Gesichtspunkt willkürlich und inhaltlich wenig wahrscheinlich.

Die Schwierigkeiten, womit auch die neueren Bemühungen zu rechnen haben, sind von verschiedener Art. An erster Stelle hat man darauf hinzuweisen, daß die gewonnene Lesung der Linear A-Texte offenbar einen ziemlich hohen Prozentsatz von Ungenauigkeiten und Fehlern enthielt. Der Grund dafür läßt sich teilweise in der schrifttheoretischen Betrachtung des Linear B-Alphabets, teilweise in der angenommenen Identität der Silbenwerte in Linear A und Linear B erblicken. Die Silbenwerte des Linear B-Alphabets wurden nämlich vom Standpunkt der modernen Lautschrift bestimmt und

⁹ Vgl. L. R. PALMER: *Linear A and the Anatolian Languages. Atti e Memorie.* 339 ff.; V. I. GEORGIEV: *Les deux langage des inscriptions crétoises en linéaire A. Sofia 1963. L'état actuel du déchiffrement des textes en linéaire A. Atti e Memorie.* 355 ff., *Le déchiffrement du texte sur le disque de Phaistos.* Sofia 1976. C. H. GORDON: *The Present Status of Minoan Studies. Atti e Memorie.* 383 ff., S. DAVIS: *a. W.* 395 ff., A. KAMMENHUBER: *Hethitisch, Palaisch, Luwisch und Hieroglyphenluwisch.* 295, J. G. P. BEST: *Six Contributions to the Decipherment of Linear A. Ugarit-Forschungen* 5 (1973) 53 ff., J. CHADWICK: *Introduction to the Problems of «Minoan Linear A».* *JRAS* 1975. 143 ff., C. H. GORDON: *The Decipherment of Minoan and Eteocretan.* *JRAS* 1975. 148 ff., J. T. HOOKER: *Problems and Methods in the Decipherment of Linear A.* *JRAS* 1975. 164 ff., F. CREVATIN: *La lingua «Minoica»: metodi d'indagine e problemi.* *STAnt. Stella.* 1975. 1 ff., G. L. HUXLEY: *Crete and the Luwians: Some Problems Reconsidered.* *BIClSt* 23 (1976) 115 ff., J. G. P. BEST: *An Analysis of the Linear A Tablet HT 12.* *Kadmos* 15 (1976) 102 ff., Y. DUHOUX: *Une analyse linguistique du linéaire A. Etudes minoennes* 1. 1978. 65 ff.

konventionell gebraucht. Vom semiotischen Gesichtspunkt ist jedoch die Auffassung kaum annehmbar, wonach z. B. das Schriftbild *ko-wo* die silbenschließenden Konsonanten nicht ausdrücken wollte. Die mykenischen Schreiber hatten offenbar noch andere, weniger vollkommene Vorstellungen über die Silbenstruktur ihrer Sprache. Für sie stellten die von uns konventionell *ko-wo* umgeschriebenen Silbenzeichen sicherlich die Form **korwos* dar, d. h. nach ihren Vorstellungen konnte ein Silbenzeichen wie *ko* einen Silbentyp *ko, koi, kol, kom, kon, kor, kos, go, goi, gol, gom, gon, gor, gos, kho, khol, khom, khon, khor, khos* vertreten. In dieser Vorstellung läßt sich wohl ein Übergang von der reinen Silbenschrift zur abstrakten Silbenschrift erblicken. Die konventionelle Umschrift des Linear B-Alphabets ist in manchen Fällen vom Gesichtspunkte der griechischen Lautgeschichte selber irreführend.

Dazu kommt noch die Frage, ob man die Silbenwerte des Linear A-Alphabets bei Schaffung des Linear B-Alphabets nicht geändert hatte. Es ließe sich z. B. annehmen, daß der Silbenwert des Zeichens *a* in Linear A noch *ha* war, d. h. daß man statt *a-sa-sa-ra* eigentlich **ha-sa-sa-ra* zu lesen hätte. Die Silbenwerte mit Laryngal dürften bei der Vokalzeichenserie selbst in Linear B noch vorliegen. Dann fragt sich auch, ob man auch in Linear A mit der Bezeichnung eines Fünf vokalsystems zu rechnen hat, das beim Vergleich mit dem Luwischen offensichtlich Schwierigkeiten verursacht. Ohne eine neue theoretische und methodologische Grundlage zu schaffen, wird man schwerlich überzeugende Ergebnisse in der Interpretation der Linear A-Texte erreichen können.

Unter diesen Umständen wird es vielleicht nicht überflüssig sein, die Aufmerksamkeit wieder auf die Beschwörung der Asiatenkrankheit in der Sprache von Kafti (*k:ftjw*), d. h. Kreta zu lenken, die uns der Londoner medizinischer Papyrus erhalten hat (Brit. Mus. Nr. 10059), und die aus dem XV. Jh. v. u. Z. herrühren dürfte.¹⁰ Der Text des Papyrus lautet bei J. Friedrich¹¹ wie folgt: «... Beschwörung der Asiatenkrankheit in der Sprache von Kreta: *š;-n-tj k;-pw-pj-w;-j-i;-j-m'-n-tj-r;-k;-k;-r;*. Diesen Spruch sagt man über *g;š*-Flüssigkeit von *'w;j.t*-Trank, Harn (und) *šbt*-Flüssigkeit. — Darauf tun.»

Diese Beschwörung in der Sprache von Kafti wurde in 1930 von H. Bossert ausführlich behandelt, der auch eine Deutung vorzulegen versucht hatte.¹² Er vokalisierte und las den Text als einen regelmäßig gebauten Hexameter mit Spondäen im 3. und 4. Fuß:

śanti kupapa waja | jaja minti lekakali
 + o o + o o + — + — + o o + }|

¹⁰ Vgl. H. BOSSERT: *OLZ* 1931. Sp. 304 und Anm. 1.

¹¹ J. FRIEDRICH: *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*. 146.

¹² H. BOSSERT: *Die Beschwörung einer Krankheit in der Sprache von Kreta*. *OLZ* 1931. 303—329, insbesondere 318.

Diese Deutung machte einen gewissen Karrier und wird in den Handbüchern der griechischen Literaturgeschichte in Zusammenhang mit der Herkunft des Hexameters oft zitiert.¹³ Bossert ging bei der Deutung der Beschwörung von der Annahme aus, daß die ägyptische Gebrauchsanweisung: «diesen Spruch sagt man über *g3*-Flüssigkeit von *w3j.t*-Trank, Harn (und) *3bt*-Flüssigkeit. — Darauf tun.» eine wörtliche Übersetzung der letzten vier Wörter des kretischen Spruches, d. h. *waja jaja minti lekakali* sei und hat die folgende Übersetzung



Abb. 1

gegeben: «Šanta, Kupapa, waja jaja, Harn, Minze (— -trank) mögen schäumen!»

Es ist interessant zu beobachten, daß er bei der Deutung keinen Gebrauch des damals schon bekannten hethitischen und luwischen Sprachmaterials gemacht hatte. Aber er hat — vom theoretischen Gesichtspunkt wohl richtig — versucht, die auf Kreta gefundenen Linear A-Inschriften zur Deutung des kretischen Spruches heranzuziehen und sogar einige Schriftzeichen davon mit Hilfe der letzteren zu entziffern. So glaubte er, das Wort *lekakali* in einer Linear A-Inschrift auf einer Spendeschale aus Trullos wiederfinden zu können. Vier Zeichen dieser Inschrift (Abb. 1) hat er als *r/l*, *k*, *k*, *r/l* gelesen und mit *lekakali* identifiziert. Es sei bemerkt, daß man heute diese vier Zeichen als *ja-sa-sa-ra* liest und darin eine Variante des Wortes *a-sa-sa-ra* «Herrin» oder «Königin» erblickt. Läßt sich die Heranziehung der Linear A-Inschriften zur Deutung des kretischen Spruches vom theoretischen Gesichtspunkt wohl für richtig ansehen, so war doch ein solcher Versuch am Anfang der dreißiger Jahre noch verfrüht und würde selbst heute vielleicht zu keinem zuverlässigen Ergebnis führen. Bossert hat sonst keinen Versuch gemacht, die Sprache der Beschwörung näher zu bestimmen.

Will man heute eine Deutung der Beschwörung versuchen, so hat man in erster Linie darauf hinzuweisen, daß der Ausgangspunkt von Bossert, wonach die ägyptische Gebrauchsanweisung eine wörtliche Übersetzung der letzten vier Wörter des kretischen Spruches sei, offenbar falsch war. Der vorangehende ägyptische Text sagt nämlich ganz klar aus, daß es um eine Beschwörung der Asiatenkrankheit in der Sprache von *k3ftjw* und somit um keine Gebrauchsanweisung handelt («Beschwörung der Asiatenkrankheit in der Sprache von *k3ftjw*»). Dazu kommt noch, daß wir eine Beschwörung der Asiatenkrankheit auch in ägyptischer Sprache (im Papyrus Hearst, Rezept Nr. 170) kennen,

¹³ Z. B. K. MARÓT: *Die Anfänge der griechischen Literatur. Vorfragen*. Budapest 1960. 219.

deren Text folgendermaßen lautet: «Wer ist wissend wie Rē? Wer weiß gleiches? Dieser Gott. [Verhülle (?) den Leib mit Kohlen, bis der Gott damit (?) gefüllt ist.] Wie Seth das Meer abgewehrt hat, so wird Seth dich abwehren, tn.t -ʿmw (Asiatenkrankheit). Gehe ja nicht, gehe ja nicht in den Leib des NN, geboren von der NN. [Dieser Spruch wird viermal gesagt über frischem Öl und 'Kessel-Brot'. Sie damit vertreiben und sie mit Amuletten *štt.wt* bannen.]»¹⁴

Dieser Text bietet eine gute Parallele zur kretischen Beschwörung. Es geht daraus klar hervor, daß der Text der Beschwörung und die Gebrauchsanweisung voneinander zu trennen sind. Somit entfällt Bosserts Annahme, daß die kretische Beschwörung eigentlich die Gebrauchsanweisung enthalte. Es gibt wohl eine Typologie der Beschwörungstexte, der auch die angeführte ägyptische Beschwörung vollkommen entspricht. Man ruft eine oder mehrere Gottheiten (in diesem Falle Rē und Seth) an und bittet sie, die Krankheit zu bändigen, abzuwehren oder zu überwinden. Einen ähnlichen Sinn hat man offenbar auch für die kretische Beschwörung anzunehmen.

Der Text des Spruches liegt in syllabischer Schreibung — oder mit anderer Bezeichnung — in Gruppenschreibung (group-writing) vor, wie die ägyptischen Schreiber im allgemeinen die fremden Namen und Wörter geschrieben hatten. Aber schon Bossert hat beobachtet, daß in einem Wort auch ein Determinativ vorkommt. Er konnte jedoch seiner irrigen Theorie zufolge diesem Tatbestand nicht gerecht werden. Er hat einerseits geglaubt, daß die ägyptische Gebrauchsanweisung eine wörtliche Übersetzung der letzten vier Wörter des kretischen Spruches sei, aber andererseits hat er angenommen, daß das ägyptische Wort *wꜥj.t* nur «eine lautliche Angleichung» an das kretische Wort *wꜥj* darstelle, dessen Sinn der Schreiber nach seiner Meinung offenbar nicht kannte und das er deshalb mit dem erwähnten ägyptischen Wort zusammenbrachte. Das Determinativ für «Weg» hinter dem kretischen Wort *wꜥj* zeigt nach ihm nur die Unsicherheit des Schreibers (und gibt zugleich das Ende des Wortes an).

Diese Auffassung steht jedoch im Widerspruch mit seiner eigenen Theorie. Nimmt man nämlich an, daß «die ägyptische Gebrauchsanweisung eine wörtliche Übersetzung der letzten vier Wörter des kretischen Spruches» sei, so hat man notwendigerweise auch anzunehmen, daß der ägyptische Schreiber die Bedeutung der kretischen Wörter genau gekannt hätte. In diesem Fall können jedoch eine Übersetzung ins Ägyptische aufgrund der ähnlichen Lautform und ein unrichtiger Gebrauch des Determinativs im kretischen Text gar nicht in die Frage kommen.

Entgegen der Annahme von Bossert weist der Gebrauch eines Determinativs im kretischen Text darauf hin, daß der ägyptische Schreiber die

¹⁴ H. BOSSERT: *OLZ* 1931. 304, Ann. 3.

Bedeutung des betreffenden kretischen Wortes und die sprachliche Struktur des Spruches tatsächlich genau gekannt hat. Dieser Befund wird durch den zweimaligen Gebrauch eines anderen Determinativs noch weiter bekräftigt. Es liegt nahe aufgrund dieser Beobachtungen anzunehmen, daß der Text des kretischen Spruches nicht als eine unverständene Lautreihe, sondern als eine sowohl vom grammatikalischen als auch vom semantischen Gesichtspunkt



Abb. 2

klar verstandene sprachliche Äußerung vom ägyptischen Schreiber aufgezeichnet wurde.

Die genaue Transkription des hieroglyphischen Textes (Abb. 2) läßt sich folgendermaßen darstellen:

$$s_3^3-n-ti-k_3^3-p-w-p-y-w_3^3-y^{DetN/31}-i^{DetA/2}-y-m-^{15}-n-ti^i-r-k_3^3-k_3^{DetA/2}-r$$

Wie man sieht, verwendete der Schreiber in einem Teile (im wesentlichen am Anfang) des Spruches Gruppenschreibung, im anderen Teile phonetische Komplemente und Determinative.¹⁶ Das Determinativ A/2 im Worte $i^{DetA/2}$ konnte man auch phonetisch interpretieren.¹⁷ Da jedoch am Ende der Beschwörung dasselbe Determinativ nicht auf diese Weise aufgefaßt werden kann, ist es wohl richtiger darin auch im Worte $i^{DetA/2}$ ein Determinativ zu erblicken. Nimmt man an, daß die Determinative hinter den Wörtern stehen, wie es in der ägyptischen Hieroglyphenschrift üblich ist, so können wir aufgrund der Determinative im zweiten Teil des Spruches wenigstens drei Wörter unterscheiden und sogar die Wortgrenzen mit großer Wahrscheinlichkeit feststellen.

Die Wortgrenze zwischen den mit den Determinativen N/31 und A/2 gekennzeichneten Wörtern ist klar: sie liegt zwischen dem Determinativ N/31 und der darauffolgenden Hieroglyphe i . Da die Determinative zugleich das Wortende markieren, könnte man wohl mit Recht annehmen, daß das zweite Wort nur aus einer einzigen Hieroglyphe besteht: $i^{DetA/2}$. In diesem Fall stoßen wir jedoch auf die Schwierigkeit, daß die folgende Hieroglyphe $y = ii$

¹⁵ Die Hieroglyphe (= D/36 im Zeichenverzeichnis von A. GARDINER: *Egyptian Grammar*.³ London 1957. 454) wird auch als Substitution für das Zeichen D/38 *mi/m* gebraucht. Daraus folgt, daß man auch mit der Lesung *mi-n* der erörterten Zeichengruppe zu rechnen hat.

¹⁶ Über die Schreibung mit Zeichengruppen vgl. A. GARDINER: *Egyptian Grammar*.³ 52 (group-writing). Die Numerierung der Determinative folgt der Reihenfolge der Zeichenliste bei A. GARDINER: a. W. 442 ff.

¹⁷ Insofern man die Schreibung $i^{DetA/2}$ einfach auch als i interpretieren kann, vgl. A. GARDINER: *Egyptian Grammar*.³ 481. Wenn man diese Lesung bevorzugt, so kann man die Schreibung y als *aya* interpretieren und sie für die Form des Imperativs Sg. 2. Person vom Verb *aya*- 'machen' betrachten. In diesem Fall dürften die zwei Imperative ohne Konjunktion nebeneinander stehen.

von den ägyptischen Schreibern fast nur am Wortende¹⁸ gebraucht wurde. So muß man annehmen, daß dieses Zeichen noch zum Wort $i^{\text{DetA}/2}$ gehöre, dessen Schriftgestalt dann $i^{\text{DetA}/2}\text{-}y$ wäre. Die sonderbare Erscheinung, daß sich das Determinativ nach dieser Annahme im Wortinneren befinde, läßt sich durch den Schriftgebrauch der ägyptischen Schreiber erklären, die das Determinativ vor gewissen Suffixen unmittelbar nach dem Verbalstamm gesetzt hatten, vgl. z. B. $rh^{\text{DetY}/1}\text{-}tw.f$ «er ist bekannt». ¹⁹ Da am Ende der Beschwörung nach dem Determinativ des dritten Wortes auch nur eine einzige Hieroglyphe (r) steht, können wir annehmen, daß auch diese ein Suffix darstellt und somit zu der davorstehenden Verbalform gehört.

Eine weitere Möglichkeit für die Absonderung der einzelnen Wörter des Spruches wird durch die Hieroglyphe y in der Zeichengruppe $p\text{-}y\text{-}w_3^3$ geboten. Dieses Schriftzeichen wird nämlich fast immer am Wortende gebraucht.²⁰ Diesem Schriftgebrauch zufolge muß die Wortgrenze in der behandelten Zeichengruppe zwischen y und w_3^3 fallen. So lassen sich mit Hilfe der Determinative und des hieroglyphischen Schriftgebrauchs im zweiten Teil der Beschwörung folgende drei Wörter erkennen: $w_3^3\text{-}y^{\text{DetN}/31}$, $i^{\text{DetA}/2}\text{-}y$, $m\text{-}$ (oder: $mmi\text{-}$) $n\text{-}ti^k\text{-}r\text{-}k_3^k\text{-}i^{\text{DetA}/2}\text{-}r$. Im Vergleich zu den zwei ersten scheint das dritte Wort zu lang zu sein. So kann man vielleicht daran denken, daß die ersten Hieroglyphen in diesem Wort irgendeine Partikel darstellen.

Wie erwähnt, finden wir im ersten Teil des Spruches vor dem Wort $w_3^3\text{-}y^{\text{DetN}/31}$ eine Schriftzeichengruppe mit Gruppenschreibung, aber ohne phonetische Komplemente und Determinative. Der Unterschied zwischen den zwei Teilen ist auffallend und legt den Gedanken nahe, im ersten Teil die schriftliche Darstellung einer anderen Wortkategorie zu erblicken. Das Fehlen der die Bedeutungskategorie anzeigenden Determinative in diesem Teil spricht einerseits für Eigennamen, die in erster Linie eine kognitive Funktion haben, andererseits ist die Gruppenschreibung für fremde Namen charakteristisch. So ist es wohl naheliegend anzunehmen, daß der erste Teil der kretischen Beschwörung Eigennamen enthalte. Da nicht nur das Determinativ A/1 (MANN) bei Personennamen, sondern auch das Determinativ A/40 (GOTT) bei Götternamen fehlen kann (z. B. *Skr* neben $Skr^{\text{DetA}/40}$, *Wsir* neben $Wsir^{\text{DetA}/40}$, *Sbk* neben $Sbk^{\text{DetA}/40}$, nkt , *Bstt* usw.²¹), besteht wohl auch die Möglichkeit, in den ersten Wortformen des kretischen Spruches Götternamen zu erblicken.

Aufgrund dieser Beobachtungen läßt sich der hieroglyphische Text folgendermaßen umschreiben und gliedern:

$snkpppy\ w_3y^{\text{DetN}/31}\ i^{\text{DetA}/2}y\ m^{\text{'}}n(\text{oder } mn)tir_k_3^{\text{DetA}/2}r$

¹⁸ Vgl. A. GARDINER: *Egyptian Grammar*.³ 27, 29.

¹⁹ Vgl. A. GARDINER: *Egyptian Grammar*.³ 41.

²⁰ Vgl. Anm. 18.

²¹ A. GARDINER: *Egyptian Grammar*.³ 169, 558, 563, 589, 592. Abweichend vom Determinativ A/40 (GOTT) werden die Götterdeterminative C/1–11 (A. GARDINER: *a. W.* 448 ff.), die auch als Götterlogogramme gebraucht werden, in der Regel nicht weggelassen.

In der ersten Schriftzeichengruppe hat Bossert de Götternamen *Šantaš* und *Kupapa* erkannt. Nach den obigen Ausführungen steht dieser Interpretation wohl nichts im Wege. Die Schreibung *sntkpp* kann sicherlich die Formen *Santa Kupapa* wiedergeben. Es bleibt nur noch die Frage zu beantworten, wie sich die beiden Wortformen und die übriggebliebene Hieroglyphe *-y* erklären lassen. Am Anfang des Spruches könnte man in erster Linie eine Anrufung erwarten, sodaß wir in den Formen *Santa Kupapa* mit großer Wahrscheinlichkeit Vokative zu erblicken hätten. Im Hethitischen wird der Nominativ in vokativischer Funktion gebraucht, aber es gibt Beispiele in der älteren Sprache auch für den Gebrauch des einfachen Wortstammes als Vokativs, z. B. *išha* «O Herr!».²² Die Formen *Santa Kupapa* anstatt der Nominative *Šantaš Kupapaš* entsprechen wohl diesem Sprachgebrauch und sind als echte Vokative anzusprechen. Da in der Anrufung zwei Götter, *Šantaš* und *Kupapaš* angerufen werden, liegt es nahe im Zeichen *-y* hinter den zwei Namen eine enklitische Konjunktion mit der Bedeutung «und» zu erblicken. Tatsächlich bietet sich die hethitische beordnende Konjunktion *-a*, *-ya* «und» zum Vergleich an.²³ Trifft diese Deutung zu, so läßt sich die Anrufungsformel *sntkppy* folgendermaßen interpretieren: *Santa Kupapaya* «O *Šantaš* und *Kupapaš*!»

Es ist interessant zu beobachten, daß der erste von den zwei angerufenen Göttern, *Šantaš*, ein luwischer Gott ist, während die zweite Gottheit, *Kupapaš*, eine Göttin hurritischer Herkunft darstellt, die in Kargamiš beheimatet, aber auch in Kleinasien bei den Hethitern bekannt war.²⁴ Diese zwei Götternamen sind vom Gesichtspunkte der Interpretation des kretischen Spruches von großer Wichtigkeit, da ihre Verbreitung auf luwischem und hethitischem Gebiet auch einen Hinweis auf die sprachliche Zugehörigkeit der kretischen Beschwörung geben kann. Aufgrund der Götternamen *Šantaš* und *Kupapaš* ist die Deutung des Spruches offenbar mit Hilfe des Luwischen und Hethitischen zu versuchen.

Für die Deutung des zweiten Teiles der Beschwörung haben wir somit zwei Anhaltspunkte: 1) die Aussage der zwei Götternamen, die die sprachliche Zugehörigkeit des Textes zum Luwischen und Hethitischen nahelegen, 2) die inhaltliche Bestimmung der einzelnen Wörter durch die Determinative N/31 und A/2. Von diesen wird N/31 für Anzeige von Bedeutungen wie «Weg, Reise, allgemeine Lage, Entfernung» und zwar sowohl bei Substantiven, z. B. *wṣt*^{DetN/31} «Weg», als auch bei Verben, z. B. *ṣ*^{DetN/31} «aufsteigen, annähern» und bei Adverbien, z. B. *ṣ*^{DetN/31} «hier» gebraucht.²⁵ Das andere Determinativ A/2 markiert Bedeutungen wie «essen, trinken, sprechen, denken, fühlen» hauptsächlich bei Verben, z. B. *wnm*^{DetA/2} «essen», *sdd*^{DetA/2} «erzählen», *mri*^{DetA/2} «lieben».²⁶

²² Vgl. A. KAMMENHUBER: *Hethitisch, Palaisch, Luwisch und Hieroglyphenluwisch*. 193.

²³ Vgl. J. FRIEDRICH: *Hethitisch Elementarbuch*. I. Heidelberg 1940. 87.

²⁴ Über *Kupapaš* s. A. GÖTZE: *Kulturgeschichte des Alten Orients*. III. 1. Kleinasien.² 80, 133, E. LAROCHE: *Les noms des Hittites*. 293.

²⁵ Vgl. A. GARDINER: *Egyptian Grammar*.³ 489.

²⁶ Vgl. A. GARDINER: *α. W.* 442.

Die unmittelbar nach der Götteranrufung stehende Wortform $w_3y^{\text{DetA/31}}$ dürfte sich aufgrund des Determinativs im Bedeutungsfeld des Weges, des Gehens und Kommens usw. bewegen und nach den Vokativen möchte man in erster Linie eine Imperativform erwarten: die angerufenen Götter sollen zu Hilfe kommen. Die Wortform w_3y läßt sich tatsächlich als ein Imperativ Sg. 2. Pers. $*way$ oder $*waya$ (allenfalls $*weya$) interpretieren und einerseits mit heth. $uwa-$ (= phonetisch wa -²⁷) «kommen», $appan uwa-$ «zu Hilfe kommen», andererseits mit luw. $awi-$ «kommen» vergleichen. Heth. $*wa-$, $*we-$ kann man wohl auf $*u-ey-$ > $*wey-$ zurückführen²⁸ und dieselbe Entwicklung ließe sich auch für die Form $way(a)$ (allenfalls $weya$) annehmen, wobei man jedoch mit einer Übergang in die $-ya$ -Verba zu rechnen hat.²⁹ Dieselbe Erscheinung kommt im Hethitischen gerade beim Imperativ vor³⁰ und wenn luw. $i-ya-a$ wirklich als Imp. Sg. 2. Pers. vom Stamme $i-$ «gehen» anzusehen ist³¹, so bietet auch das Luwische eine Parallele zur Verbalform $weya$ < $*u-ey-a$. Erweist sich diese Interpretation als richtig, dann können wir den Anfang des Spruches folgendermaßen übersetzen: «O Šantaš und Kupapaš! Komm (zu Hilfe)!»

Das zweite Wort $i^{\text{DetA/2}}-y$ soll sich nach der Anzeige des Determinativs im Bedeutungsfeld von «essen, trinken, sprechen, denken, fühlen» bewegen. Äg. $\dot{s}ni^{\text{DetA/2}}$ «zaubern» und $hk_3^{\text{DetA/2}}$ «Magie» weisen darauf hin, daß dieses Bedeutungsfeld auch magische, rituelle Handlungen und Formel mitumfassen konnte. Da die Hieroglyphe $i-$ im Anlaut — wie hieroglyph. $i\dot{s}\dot{s}ur \sim$ Aššur, $ir_3rh \sim$ Alalah zeigt — einen fremden a -Laut wiedergeben kann, so liegt es nahe $i^{\text{DetA/2}}-y$ als Imp. Sg. 2. Pers. vom Verb $a-$ «machen» aufzufassen. Im Hethitischen hat das entsprechende Verb $iya-$ auch die Bedeutung «(einen Kranken) rituell behandeln» und im Luwischen kommen neben der Form $aya-$ auch die gekürzten Varianten $a-a-$ und $a-$ vor.³² Die Lautgestalt dieses Verbalstammes wurde auch im Lykischen zu $a-$ reduziert. Die Verbalform a läßt sich somit wohl als eine reine Stammform bzw. als ein Imp. Sg. 2. Pers. des Verbs $a-$ «machen; (einen Kranken) rituell behandeln» interpretieren und dem heth. iya Imp. Sg. 2. Pers. des Verbs $iya-$ unmittelbar gleichsetzen. Die Hieroglyphe $-y$, die nach dem Determinativ A/2 steht, ist — ähnlich wie in der Anrufung *Santa Kupapaya* — wohl als eine Konjunktion zu verstehen. Der analysierte Teil der Beschwörung könnte man dementsprechend auf die folgende Weise vokalisieren und interpretieren: *Santa Kupapaya! waya aya!* «O Šantaš und Kupapaš! Komm (zu Hilfe) und behandle rituell (den Kranken)!»

²⁷ Vgl. H. KRONASSER: *Etymologie der hethitischen Sprache*. 71 ff.

²⁸ H. STURTEVANT — E. A. HAHN: *A Comparative Grammar of the Hittite Language*. I. New Haven 1951. 117, Anm. 4.

²⁹ D. h. $wey-$ > $weya-$.

³⁰ Vgl. J. FRIEDRICH: *Hethitische Elementarbuch*. 36, 57.

³¹ E. LAROCHE: *Dictionnaire de la langue louvite*. Paris 1959. 40.

³² E. LAROCHE: *a. W.* 23.

Im letzten Wort oder Ausdruck des Spruches kommt für die Markierung der Bedeutung dasselbe Determinativ A/2 wie im vorletzten vor. Da jedoch das Markierungsfeld des Determinativs ziemlich breit ist, könnte man kaum daran denken, daß es dieselbe Bedeutung wie beim vorletzten Wort angibt. Es liegt vielmehr nahe anzunehmen, daß in diesem letzten Teil des Spruches — ähnlich wie in der angeführten Beschwörung der Asiatenkrankheit in ägyptischer Sprache — der Wunsch ausgesprochen wird, wonach der Kranke die die Krankheit überwinden soll. Äg. *sg*^{DetA/2} «ruhig» und *ršw*^{DetA/2} «sich freuen» zeigen, daß die Markierungsfunktion des Determinativs A/2 auch das Bedeutungsfeld des Wohlseins mitumfaßt. Aufgrund dieser Erwägungen könnte man die Hieroglyphengruppe *m*(³)*tirk*₃^{DetA/2}*r* als *man tarkari* interpretieren und *man* (*mān* oder *mahhan*) der heth. und luw. Partikel *man*, *mān* «wenn» gleichsetzen, die zum Ausdruck des Potentialis und Irrealis, mit Präs. auch zum Ausdruck eines Wunsches dient.³³ Die Wortform *tarkari* läßt sich als Präs. Sg. 3. Pers. eines Verbs *tark-* im Medio-Passiv auffassen.

Dieses Verb *tark-* ist offenbar dem heth. *tarḫ-* (mit *-za*) «bewegen, bezwingen, überwinden» und dem lyk. *trqqa-* gleichzusetzen. Der ganze Ausdruck ließe sich somit etwa als «er soll (die Krankheit) überwinden!» übersetzen. Da in der Hieroglyphenschrift die nebeneinander stehenden gleichen Konsonanten nur einmal geschrieben werden³⁴, könnte man auch an eine Interpretation *mn*(*t*)*tirk*₃^{DetA/2}*r* des Schriftbildes denken, die dann sprachlich als *mant tarkari* zu deuten wäre. In diesem Fall dürfte *-t* der heth. Partikel *-za*³⁵ entsprechen und hier eine der hethitischen *-za* . . . *tarḫ-* genau entsprechende Konstruktion vorliegen. Vom Verb *tarḫ-* sind im Hethitischen nur Aktivformen bekannt, aber bei dem semantisch nahestehenden Verb *zahhiya-* «bekämpfen» werden Aktivform und Medium ohne erkennbaren Unterschied nebeneinander gebraucht. Der Gebrauch des Mediums dürfte sich vielleicht damit rechtfertigen, daß sich das Ergebnis der Handlung, d. h. die Genesung durch die Überwindung der Krankheit letzten Endes auf die Person des Kranken beziehen ließ. Die Form *tarkari* gehört zur *hi*-Konjugation, während heth. *tarḫ-* nach der *mi*-Konjugation flektiert wird. Diese Erscheinung weist offenbar darauf hin, daß der Ausgleich zwischen den beiden Konjugationen schon auch in der Sprache von Kafti begonnen hat.³⁶ Die Hieroglyphengruppe *tirk*₃^{DetA/2}*r* könnte an sich genommen auch als *tarkaru* d. h. als Imp. Sg. 3. Pers. des Medio-Passivs interpretiert werden, aber in diesem Fall wäre der Gebrauch der Partikel *man* (*mān*) nicht gerechtfertigt.

³³ J. FRIEDRICH: *Hethitisches Elementarbuch*. 79 és *Hethitisches Wörterbuch*. Heidelberg 1952. 134, A. KAMMERHUBER: *Hethitisch, Palaisch, Luwisch und Hieroglyphenluwisch*. 222.

³⁴ A. GARDINER: *Egyptian Grammar*.³ 52.

³⁵ Vgl. J. FRIEDRICH: *Hethitisches Elementarbuch*. 75 und *Hethitisches Wörterbuch*. 213, A. KAMMENHUBER: *Hethitisch, Palaisch, Luwisch und Hieroglyphenluwisch*. 213.

³⁶ Für das Hethitische s. J. FRIEDRICH: *Hethitisches Elementarbuch*. 36, 57.

Aufgrund der obigen Ausführungen läßt sich der ganze Text der Beschwörung auf die folgende Weise interpretieren:

Santa Kupapa-ya! waya a-ya! man<t> tarkari!

«O Šantaš und Kupapaš! Komm (zu Hilfe) und behandle rituell (den Kranken) ! Er soll (die Krankheit) überwinden!»

Der Text des Spruches enthält sieben (allenfalls acht) lexikalische Elemente, die die folgenden sind:

<i>Santa-</i>	«der Gott Šantaš»
<i>Kupapa-</i>	«die Göttin Kupapaš»
<i>-ya</i>	«und, auch»
<i>way-(wey-)</i>	«(zu Hilfe) kommen»
<i>a-</i>	«(einen Kranken) rituell behandeln»
<i>man</i>	«wenn»
<i>-t(?)</i>	enklit. Partikel
<i>tark-</i>	«bewegen, bezwingen, überwinden»

Versucht man mit Hilfe dieses dürftigen Materials die sprachliche Stellung der Sprache von Kafti zu bestimmen, so ergibt sich das folgende Ergebnis:

LEXIKALISCHE ELEMENTE					
	Sprache von Kafti	Hethitisch	Luwisch ³⁷	Hieroglyph. ³⁸ Luwisch	Lykisch
1	<i>Santa-</i>	—	<i>Šantaš</i>	—	—
2	<i>Kupapa-</i>	<i>Kupapaš</i>	—	<i>Kupapas</i>	—
3	<i>-ya</i>	<i>-ya</i>	<i>-ha</i>	<i>-ha</i>	<i>-ke</i>
4	<i>way-(wey-)</i>	<i>uwa-(*wey-)</i>	<i>awi-</i>	<i>š3(-)wa-(i)-</i>	—
5	<i>a-</i>	<i>iya-</i>	<i>aya-/a-</i>	<i>aia-</i>	<i>a-</i>
6	<i>man</i>	<i>man</i>	<i>man</i>	<i>man (?)</i>	—
7	<i>-t(i)</i>	<i>-z(a)</i>	<i>-ti</i>	<i>-ta/-ti</i>	<i>-ti</i>
8	<i>tark-</i>	<i>tarḫ-</i>	<i>*tarḫ</i>	<i>*tarḫ-</i>	<i>trqqa-</i>

GRAMMATIKALISCHE ELEMENTE					
1	<i>-t(i) . . .</i> <i>tarkari</i>	<i>-za . . .</i> <i>tarḫ-</i>	<i>-ti . . .</i> <i>aya-</i>	<i>-ti . . .</i> <i>aia-</i>	—
2	Vok. <i>Santa</i>	<i>išḫa</i>	Vok. — Nom.	?	?
3	Imp. Sg. 2. Pers. <i>waya</i>	<i>iya</i>	<i>iyā</i>	<i>a-i-ā-a</i>	—
4	Pass. Sg. 3. Pers. <i>tarkari</i>	<i>šiyari</i>	<i>a-a-ya-ri</i>	<i>a-i-ā-ru</i>	—

³⁷ Für die luwischen Angaben s. E. LAROCHE: *Dictionnaire de la langue louvite*. 23, 24, 36, 37, 50, 67, 97.

³⁸ Für die hieroglyphenluwischen Angaben s. P. MERIGGI: *Hieroglyphisch-hethitisches Glossar*. Wiesbaden 1962. 75 f., 40 f., 147, 15 f., 81, 113 f., 120 ff., 129. Für die lykische Sprache s. G. NEUMANN: *Lykisch. Handbuch der Orientalistik*. I. Abt. II. Bd. I—II. Abschn. Lief. 2. Leiden—Köln 1969. 378.

Es läßt sich aufgrund dieser Tabelle feststellen, daß die Sprache der Beschwörung Züge aufweist, die alle in der hethitisch—luwischen Sprachgruppe wiederkehren. Ein Teil dieser Züge ist gemeinsam allen Sprachen dieser Gruppe, ein anderer Teil davon kommt jedoch nur entweder im Hethitischen oder im Luwischen und Hieroglyphisch-Luwischen bzw. im Lykischen vor. So stellen der Göttername *Santas*, das Verb *a-*, die Reflexivpartikel *-t*, die Lautform *tark-*, die Aufgabe des Ablauts in der Verbalflexion [*way(a)*!] Sprachelemente dar, die für das Luwische, Hieroglyphisch-Luwische und Lykische kennzeichnend sind. Der Göttername *Kupapaš* ist im Luwischen nicht belegt, ist jedoch im Hieroglyphisch-Luwischen vorhanden, was vom geographischen Gesichtspunkt wohl verständlich ist. Die Vokative vom Typ *Santa*, *Kupapa* sind nur im Hethitischen belegt, vertreten jedoch dem als Vokativ gebrauchten Nominativ gegenüber offenbar den ursprünglichen Sprachzustand und können wohl auch für das ältere Luwische und Hieroglyphisch-Luwische angenommen werden. So bleiben nur zwei Fälle, wo die Sprache der Beschwörung dem Hethitischen näher steht: die Partikel *-ya* «und» gegenüber dem luwischen und hieroglyphisch-luwischen *-ha*, *-ha* und das Verb *way-* «kommen» gegenüber dem luwischen *awi-*. Da jedoch das Verb **u-ey-* vielleicht auch im hieroglyphisch-luwischen *83waī-* vorliegt, beschränkt sich die Übereinstimmung der Sprache von Kafti mit dem Hethitischen auf die Partikel *-ya* «und». Aber selbst diese einzige Übereinstimmung scheint nicht ganz sicher zu sein.

Es gibt mehrere Beispiele dafür, daß die ägyptischen Schreiber gerade in dieser Epoche die Hieroglyphe *y* = *ii* in fremden Namen für die Wiedergabe von Laryngalen oder Vokalen gebraucht hatten. So werden die Ortsnamen *Niḫi* und *Amki* in Hieroglyphenschrift als *nyy*^{DetN/25} und *ynk*₃^{DetN/25} umgeschrieben. Diese Umschreibungen lassen sich offenbar als *nīy* (*nyīi*, *nīīī*) = **Niḫi* (*Niḫ*) und *īnk*₃ = **Anki* interpretieren. Aufgrund dieser Beispiele liegt es nahe den gleichen Lautwert auch im kretischen Spruch für *-y* anzunehmen. In diesem Fall könnte man *-y* als *-ii* interpretieren und darin die Umschreibung einer Partikel *-ha* «und» erblicken. Erweist sich diese Annahme als richtig, so werden die sprachlichen Merkmale der kretischen Beschwörung ausnahmslos mit dem Luwischen, Hieroglyphisch-Luwischen und Lykischen übereinstimmen. Daraus ergibt sich ein klarer Hinweis darauf, daß die Sprache von Kafti zur Gruppe des Luwischen und Hieroglyphisch-Luwischen gehört hatte. Die Abweichungen vom Luwischen sprechen allerdings dafür, daß sie eine in mancher Hinsicht selbständige Sprache gewesen sein dürfte.

So führt die sprachliche Analyse der Beschwörung in der Sprache von Kafti zu dem Ergebnis, daß die Bevölkerung von Kafti, mit der die Ägypter im XV. Jh. v. u. Z. in Berührung kamen, eine dem Luwischen und dem Hieroglyphisch-Luwischen nahestehende Sprache gesprochen hatte. Diese Folgerung schließt jedoch einerseits die Möglichkeit nicht aus, daß auf Kreta zu dieser Zeit auch andere ethnische Elemente gelebt haben konnten und andererseits

kann sie auch nicht für die Annahme einer luwischen «Urbevölkerung» auf Kreta verwertet werden.

Es sei noch auf die merkwürdige Tatsache hingewiesen, daß die ägyptischen Schreiber eine verhältnismäßig genaue Vorstellung über die Sprache von Kafti gehabt und ein sorgfältiges System für die Abschreibung der Beschwörung in der Sprache von Kafti ausgearbeitet hatten. Daraus ergibt sich die naheliegende Folgerung, daß in den Kanzleien der ägyptischen Großveziere, die die Geschenke und Tribute der Fürsten von Kafti entgegennahmen, Dolmetscher und Schreiber gab, die die Sprache von Kafti gekannt und ein hieroglyphisches Schriftsystem für die Aufzeichnung von Texten in der Sprache von Kafti geschaffen hatten. So stellt die Aufzeichnung der Beschwörung in der Sprache von Kafti wahrscheinlich keinen isolierten Fall dar und hoffentlich wird sie auch nicht das einzige Denkmal der Sprache von Kafti bleiben.

Budapest.

Г. М. АНЦИФЕРОВА

О НЕКОТОРЫХ ФОРМАХ АТЕМАТИЧЕСКОГО КОРНЕВОГО ПРЕЗЕНСА

(В СВЯЗИ С ТАК НАЗЫВАЕМЫМ «ПРОТЕРОДИНАМИЧЕСКИМ» ПРЕЗЕНСОМ)

В 1968 г. Й. Нартен опубликовала статью «О «протеродинамическом» корневом презенсе» (Narten 1968), в которой она постулирует для индоевропейского праязыка новый морфологический тип атематического презенса. Характеристики этого презенса сформулированы на стр. 18 (при анализе атематического презенса от *stu*).¹ «Данные ведического и Авесты позволяют таким образом сделать вывод, что корневой презенс от *stu* спрягался исконно «протеродинамически», т. е. имел в единственном числе актива продленную ступень чередования и во всех прочих формах актива и в меди — полную ступень с ударенным корневым слогом и окончанием с нулевой огласовкой.» На стр. 13 полная ударенная ступень огласовки корня и нулевая огласовка суффикса принимаются также для активного презентного причастия протеродинамического глагола.

Эта небольшая по объему статья вызвала широкий резонанс среди лингвистов. Появились работы, основывающиеся на теории Нартен (Beekes 1973; 1974), использующие некоторые положения этой теории при анализе материала (Tichy 1976, Klingenschmitt 1978, Cvetko 1978), а также критические разборы. Среди этих последних в общем положительно (но модифицируя исконную огласовку предложенного Й. Нартен презентного типа) оценивает работу С. Инслер (Insler 1972), критикует Ф. О. Линдеман (Lindeman 1972). В работе Уоткинса глаголы, составляющие объект исследования Й. Нартен, получают принципиально иную интерпретацию (Watkins 1969, 29 -- 30, 116).

Несомненно, что теория Й. Нартен, предлагающая вниманию лингвистов новый морфологический тип презенса в древних индоевропейских языках, заслуживает самого пристального внимания. Однако автору предлагаемой статьи представляется, что лингвистический материал, исследованный Й. Нартен, допускает иное толкование, отличающееся как от концепции Нартен, так и от результатов анализа в упомянутых выше критических разборах.

Задачами настоящей работы выполненной на материале языка Ригведы с привлечением данных Авесты и древнегреческого, являются:

¹ В данной статье используется традиционное у санскритологов обозначение корней, ср. Whitney 1963.

1. Исследование типов парадигм и особенностей огласовки разбираемых Й. Нартен глаголов.

2. Реконструкция становления атематических и тематических парадигм презентно-аористной системы глаголов от корней *takṣ* «изготавливать», *dāś* «почитать», *śāś* «учить» и *stu* «восхвалять».²

3. Попытка объяснения морфологических особенностей рассмотренных атематических образований, отличающих их от обычных атематических глаголов.

I

Очевидно, что доказательством существования любого морфологического типа могут служить только реально зафиксированные глаголы, обладающие выделяемыми характеристиками. В данном случае это должны быть глаголы, имеющие корневой нередуцированный атематический презенс с продленной в ед. числе и полной во мн. числе огласовкой и однокоренной атематический медий с полной огласовкой, причем мы должны располагать доказательствами, что ни актив, ни медий не являются по отношению друг к другу новообразованиями более поздней эпохи. Рассмотрим под этим углом зрения глаголы, приведенные в статье Й. Нартен.

1. 1) В ее статье разбираются атематические медиальные глаголы с полной огласовкой — скр. *śaye/śete* (гр. *κείται*) «лежать», *āste* (гр. *ἵσται*) «сидеть», *vāste* (гр. *εἵται*, ср. *ἔστο*) «быть одетым», *ohate* (3 л. мн.ч.) «торжественно обещать», в греч. тематический *εὔχεται*, но атематический *εὔκτο* Thebais fr. 3, 3 (Kinkel, 12) — по этим глаголам не соответствует однокоренной атематический актив.

Глагол *cāṣte* (3 л. мн. ч. *cākṣate*) «смотреть» имеет две атематические активные формы: инъюнктив *cākṣur* (3 л. мн. ч.) и форму 2 л. ед. числа *cakṣi* VII(1), IX(1).³

Первая из этих форм является единичным образованием в поздней X книге Ригведы (X 92. 15) и может быть оценена как новообразование, не могущее влиять на оценку пласта исконных форм.

Форма *cakṣi*, как доказал Дж. Кардона, принадлежит системе сигматического аориста⁴ (Cardona 1965). Отсюда следует, что глагол *cāṣte* также принадлежит к группе *media tantum* с полной огласовкой.⁵

² Глаголы, являющиеся *media tantum*, в настоящей статье не рассматриваются (объяснение этого см. ниже). Из глаголов от корней с исходом на *-u-* исследуются только глагольные формы от *stu*: мы согласны с выводом Й. Нартен, что остальные формы протеродинамического типа от корней этой структуры возникли под влиянием глагола от *stu* (Narten 1968, 16).

³ Цифра в круглых скобках после римской цифры, указывающей номер мандалы Ригведы, означает число употреблений данной формы в данной книге. Знак X после цифры (напр. 8X) указывает на количество словоупотреблений по всем книгам Ригведы.

⁴ Ср. Cardona 1965, 18 о *cakṣi* VI 14.4 — инфинитив, омонимичный императивам на *-si*. Об этих последних см. Szemerényi 1966.

⁵ Й. Нартен (о. с. 13, сн. 28) включает *cāṣte* etc. в группу с только медиальными формами (ср. стр. 13 «Die bisher besprochene Gruppe von Medialbildungen. . .»). Кардона считает

2) Атематические глаголы от корней *takṣ*⁶ и *dāś*⁷ являются в Ригведе *activa tantum*.

3) И только два атематических презенса — от корней *śās* и *stu* — имеют в Ригведе, как считает Й. Нартен, формы актива и медиа, обладающие характеристиками «протеродинамических» формаций. Ниже мы попытаемся показать, что возможна иная интерпретация морфологических особенностей этих глаголов.

В ходе последующего анализа мы предполагаем опираться на хронологическое разграничение материала, разделяя формы, наличествующие в древних и более поздних частях Ригведы (ср. табл. I, где данные по корням *takṣ* *dāś*, *śās* расположены по их встречаемости в хронологически различных частях Ригведы).⁸

а) Расположив материал от корня *śās* в хронологическом порядке, мы видим, что в наиболее древних мандалах Ригведы (II—VII) не представлена ни одна из личных форм атематического презенса индикатива/инъюнктива^{8а} от этого корня: в них имеются лишь акт. императив 2 л. ед. ч. *śādhi* II(1) и активное презентное причастие *śāsat*-III(1) (встречается также I(5), VIII(1)). Личные формы атематического индикатива, имеющиеся в IX мандале, являются медиальными: 3 л. мн. ч. *śāsate* (также в I(1)) и 3 л. мн. ч. имперфекта *āśāsata*. Личная форма индикатива актива презенса — 2 л. ед. ч. *śāssi* — впервые появляется в 131.14, а 1 л. ед. ч. акт. имперфекта *āśāsam* — X(1). Эти две

форму *cakṣur* недостаточной для заключения о наличии презенса с активной флексией (Cardona 1965, 4). Проблема форм с *-ur* («*-ur* hinter Wurzeln in Praeterita») исследовалась М. Лейманном, который считает, что в случае *cakṣur* окончание *-ur* присоединяется к основе старого перфекта (Leumann 1952, 36), но впоследствии может интерпретироваться как имперфект при соответствующем атематическом презенсе (о. с. 37).

⁶ Й. Нартен рассматривает *takṣata* III 38.2 как форму 3 л. мн. ч. инъюнктива медиа атематического глагола (Narten 1964, 124, сн. 335). Против этой оценки не возражает К. Гоффманн (Hoffmann 1967, 225, сн. 219). Интересно, однако, отметить, что в рассматриваемой статье 1968 года эта интерпретация не появляется. Мы считаем данную форму 2 л. мн. ч. активного залога атематического спряжения, опираясь на толкования в грамматике Макдонелла (Macdonell 1910) и словаре Грассманна (Grassmann 1873).

Формы 2 л. дуал. акт. *takṣathur* и 3 л. мн. ч. акт. *takṣur* С. Инслер считает инъюнктивом презенса (Insler 1972, 60). Большинство исследователей (Leumann 1952, 33; Елизаренкова 1960, 28; 1982, 344; Барроу 1976, 319; Narten 1964, 125, сн. 336 и др.) видит в этих формах спорадические формы перфекта без редупликации. Л. Рену полагает, что они, вероятно, возникли как имитация презенса или аориста (Renou, 1952, 276).

⁷ О греческих медиальных формах от **dek* — см. во второй части настоящей работы.

⁸ Как известно, древнейшими в Ригведе являются так называемые «фамильные» мандалы (II—VII). X манда и гимны 51—191 I-ой мандалы признаются поздними; в отношении VIII и IX мандал мнения расходятся. Соответственно этому мы выделяем в табл. I рубрики: II—VII, VIII и IX, I и X мандалы. Многие исследователи отмечают сходство между гимнами 1—50 в I и гимнами 1—66 в VIII мандале. Поскольку, однако, манда VIII, согласно особенностям ее метрики, носит довольно поздний характер, мы не разделяем материала I мандалы по отдельным рубрикам. Подробнее см. Елизаренкова 1960, 23—25; 1972, 27—28; 1982, 4.

^{8а} В предлагаемой работе индикатив и инъюнктив рассматриваются как единая сформальной точки зрения категория, противопоставленная модальным (неиндикативным) формам субъюнктива, опатива и императива (ср. Елизаренкова 1982, 277, 281).

формы являются единственными личными формами активного индикатива от атематической презентной основы *śās*.

Из вышеизложенного следует, что в древнейших частях Ригведы личных форм атематического индикатива не было вообще. В IX мандале был представлен только медий, личные формы актива появляются впервые в I(1) и X(1) мандалах.

в) Атематический индикатив/инъюнктив от *stu* имеет в Ригведе формы актива ед. числа с долгой огласовкой и формы множественного числа с нулевой огласовкой (см. табл. II). Однако вопреки утверждению Й. Нартен, он не имеет атематического медия с полной огласовкой. Й. Нартен считает форму 3 л. ед. числа медия *stāve* (6X) принадлежащей атематической парадигме на основании наличия медиального причастия *stāvāna-* (18X) (Narten 1968, 13). Рассмотрим обе формы.

а) За небольшим исключением (напр., Renou, 1952, 253) лингвистами принимается, что форма 3 л. ед. ч. медия с окончанием *-e* может входить как в атематическую, так и в тематическую парадигму (Kuryłowicz 1964, 58; Watkins 1969, 88; Cardona 1961, 338, сн. 2 и др.).⁹ Окончание *-e* восходит к *-o*-o-i*, допускающему двойное членение: как суффикс *-o-* + нулевое окончание + частица *-i* (тематическое спряжение) или как нулевой суффикс + окончание *-o* + частица *-i* (атематическое спряжение) (Watkins, 1969, 107, 112). Подтверждением правильности того или иного способа членения служит тип парадигмы, которому принадлежит форма с окончанием *-e* (Watkins 1969, 115–116, Bader 1971, 306). Как явствует из таблицы IIа, форма *stāve* входит, наряду с более поздней формой *stavate*, в парадигму тематического медиального презенса от *stu*.¹⁰ Включение *stāve* в парадигму тематического медия от *stu* означает, что личные формы индикатива атематического медиального презенса от этого корня в Ригведе отсутствуют.

в) Подтверждает ли наличие медиального причастия *stāvāna-* принадлежность *stāve* к атематической парадигме? Представляется сомнительным, может ли неличная форма глагола пролить свет на особенности личных глагольных форм или использоваться как подтверждение их наличия. Как известно, причастия вошли в глагольную систему сравнительно поздно. Так,

⁹ Следует отметить, что Й. Нартен не отрицает возможности вхождения формы на *-e* в тематическую парадигму; так, она приводит форму 3 л. ед. ч. мед. *śobhe*, принадлежащую парадигме тематического презенса *śobhate* (Narten 1968, 16, сн. 49). Однако предположение Нартен, что *stāve*, будучи первоначально атематическим, вторично был переосмыслен как тематическое образование и повлек за собой создание тематической медиальной парадигмы, чья полная огласовка в конечном итоге указывает на старый медий с полной огласовкой (Narten, 1968, 16), опровергается результатами анализа сравнительной хронологии образований от *stu* (см. часть третья настоящей работы).

¹⁰ Нельзя не обратить внимания на оценку формы *stāve* М. Лейманном, считающим, что *stāve* и аналогичные формы, при всей архаичности их облика, являются, вероятно, поздними искусственными образованиями. Против этого, однако, может свидетельствовать употребление *stāve* в пассивном значении (см. об этом Renou, 1932, 21; подробнее в третьей части настоящей работы).

Барроу (1976, 343) считает, что «употребление причастия в среднем залоге есть явление адаптации, прошедшей, конечно, гораздо позднее появления среднего залога в личных формах глагола». О следах «известной автономии причастия, особенно типа на *-āna-*», — пишет Л. Рену (Renou, 1952, 249). Нельзя не согласиться с замечаниями Я. Векерди, считающего, что о существовании презентного дублета невозможно заключить по наличию причастия с иным способом деривации (Vekerdī, 1961, 277). Другими словами, в подобных случаях речь может идти о смешении суффиксов; возможны случаи, когда причастия тематических глаголов образованы с суффиксом атематического спряжения (напр., атемат, *stubhānā-* при тематических личных формах *stobhati* etc.). Подобная интерпретация согласуется с мнением Вакер-нагеля (II, 2, 273), приведенным Й. Нартен (о. с. 13, сн. 27): «*-āna-* вместо *-māna-*».

Известно, что причастия, производившиеся первоначально непосредственно от корня (ср. Meillet 1904, 112), при вхождении в глагольную парадигму подстраивались под огласовку личных глагольных форм. Так, Л. Рену считает, что *stāvāna-* получило огласовку под влиянием *stavate* (Renou 1952, 259). Если это так, то факт, что аналогию вызвал тематический презенс, лишний раз подтверждает, что атематического медиа с полной огласовкой от *stu* не было.

Представляется, что помимо двух вышеприведенных возможностей интерпретации *stāvāna-*, отличных от толкования Й. Нартен (как формы с заменой тематического суффикса на атематический; как формы исконно атематической, но изменившей огласовку под влиянием личных форм тематического медиа) существует третья: наличие атематической формы *stuvānā-* VII(1) и тематической формы *stāvamāna-*, образованных согласно нормам соответствующих категорий, позволяет предположить, что *stāvāna-*, широко употреблявшееся практически во всех книгах Ригведы, является изолированным образованием, возникшим непосредственно от корня и не входившем, по крайней мере первоначально, в систему глагольных форм от *stu* (ср. о подобных формах Macdonell 1910, 326).

Итак, в результате изложенного выше анализа глагольных форм от *stu*, мы приходим к выводу, что форма *stāve* принадлежит тематической парадигме, а причастие *stāvāna-* является изолированным и независимым образованием, не могущим служить подтверждением существования парадигмы личных медиальных форм индикатива атематического презенса. Другими словами, из личных атематических форм индикатива глагол от *stu* располагает только формами активного залога.

4) Результаты анализа парадигм глаголов, приведенных в статье Й. Нартен, могут быть суммированы следующим образом: принадлежность *stāve* к тематической парадигме, и отсутствие в древнейшей части Ригведы личных форм атематического индикатива от *śās* позволяют констатировать,

что между активными и медиальными формами исследованных Й. Нартен глаголов в Ригведе не было связующего звена в виде атематической личной медиальной индикативной формы с полным вокализмом, имеющей однокоренной атематической актив с продленной/полной ступенью огласовки. Среди рассмотренных ею единиц атематические глаголы от корней *śi*, *ās*, *vas*, *ūh*, *caḥ* являются в Ригведе *media tantum*, от корней *takṣ*, *dāś*, *stu-activa tantum*, глагол от *śās* не имеет в древнейших частях Ригведы личных форм атематического индикатива/инъюнктива.

5) Аналогичная картина наблюдается в глагольных рефlekсах соответствующих корней в Гатах, с той только разницей, что атематическая личная форма индикатива от *sāh* принадлежит, в отличие от таковых же форм от *śās*, древнейшему срезу языка. Атематические личные формы индикатива от *dāś* в Гатах отсутствуют.

2. Несколько слов об огласовке.

Из таблиц I и II явствует, что активные глаголы имеют либо продленную ступень в ед. ч. (гл. от *stu*) которой, однако, соответствует нулевая ступень во множественном числе; либо только формы множественного числа с полной огласовкой, которым в Ригведе не соответствуют формы единственного числа с продленной огласовкой (гл. от *takṣ*),¹¹ либо формы ед. числа с продленной ступенью, у которых нет форм мн. числа (гл. от *dāś*); либо формы с одинаковым оформлением огласовки по всей парадигме (гл. от *śās*).

Особо следует обратить внимание на мн. ч. глагола от *takṣ*: известно, что в корнях структуры ТЕТ(Т)¹² в нулевой позиции восстанавливается полный гласный для предотвращения скопления согласных. Таким образом, мы не можем с уверенностью сказать, является ли полный гласный во мн. ч. глагола от *takṣ* закономерно восстановленным по фонетическим причинам, или же полногласие в нем изначально в силу его принадлежности к постулируемой «протеродинамической» формации.

Нулевая огласовка во мн. ч. атематического презенса от *stu* считается Й. Нартен неисконной заменившей, полную огласовку (исконные формы имели бы вид **stómasi*, **stávati* (Narten 1968, 16). Однако доказательств этого утверждения нет: форма *stáve* принадлежит тематической парадигме и не может сопоставляться с атематическим медиумом, имеющим полную огласовку; кроме того, у медиума с полной огласовкой нет в древнейших частях Ригведы соответствующего корневого актива с продленной/полной ступенью. Единственный из исследуемой группы активный глагол, имеющий во мн. ч. полную огласовку (от корня *takṣ*), не может служить подтверждением гипотезы об исконности форм типа **stómasi* по причинам, изложенным выше.

¹¹ Об авестийской форме *tašt*, на которую Й. Нартен опирается при толковании продленной огласовки ед. числа в санскрите (*tāṣti*, в языке Брахман) см. часть вторую настоящей работы.

¹² «Т» символизирует смычный.

Корень *śās* (глагол имеет в поздних частях Ригведы формы ед. числа актива и ед. и мн. числа медиа с одинаковой огласовкой) восходит к и-е. **keəs-*, и таким образом предположение о наличии у него продленной ступени в ед. числе является чисто гипотетическим (подробнее и авестийский материал см. часть вторую).

Из вышеизложенного следует, что огласовка активных атематических форм, засвидетельствованных в Ригведе, не дает возможности реконструировать тип активной огласовки «протеродинамической» парадигмы, предложенной Й. Нартен. Медиальные формы исследованных глаголов имеют полную ступень огласовки, но, как было отмечено выше, не связаны с однокоренным активом (о *śās* см. ниже).

3. Анализ глагольных форм и огласовки исследованных Й. Нартен единиц показал, что они не образуют предложенный ею тип активно-медиальной парадигмы.

Однако, не принадлежа к постулируемому ею морфологическому типу с определенными характеристиками активно/медиальной парадигмы, они существуют как реальные факты языка Ригведы. Отсюда следует, что материал, рассмотренный Й. Нартен, распадается на несколько независимых друг от друга подгрупп, нуждающихся в объяснении и анализе, так как входящие в них единицы имеют черты, не соответствующие нормам образования атематического презенса в индоевропейских языках.

В дальнейшем будут рассмотрены следующие вопросы:¹³

1) Установление возможности принадлежности имеющихся личных активных атематических форм индикатива/инъюнктива от *takṣ dāś, stu* к «протеродинамическому» активу как реликтов исконной атем. формации.

2) Установление возможности возникновения исконного атематического презенса от корня *śās*.

3) В случае выяснения невозможности трактовать атематические формы от этих корней как реликты особого морфологического типа — исследование генезиса фономорфологических особенностей личных презентных атематических форм от перечисленных выше корней.

Мы исходим из того, что адекватный анализ морфологических особенностей каких-либо единиц должен опираться на реконструкцию становления парадигмы, в которую входят данные единицы, что в свою очередь предполагает исследование ряда фрагментов деривационного поля соответствующего корня.

¹³ В данной работе не будет затронута проблема *media tantum* с полной огласовкой, требующая для своего разрешения особой методики исследования. Представляется, что постулирование изначальных окситонных и баритонных основ, давших затем меди с нулевой и полной огласовкой (Watkins 1969, 103, 114) было бы слишком простым разрешением вопроса, ср. Lindeman 1972.

II

1. а) От корня *takṣ* (авест. *taš*, и-е **teḱp-*, Pokorny 1959, 1053–1059, ср. Иванов 1981, 13; и-е **teḱs-*. О судьбе этого корня в индоиранских см. Mayrhofer 1964) в Ригведе засвидетельствованы атематические и тематические формы. Атематические формы, традиционно относимые к презенсу, малочисленны: они включают аугментные формы актива I л. мн. ч. *ataḁṣma* VIII(1), 2 л. мн. ч. *ataṣta* III(1), IV(1), I(1); причастие ж. р. *tákṣati-* I(1), императив *tādhī* X(1). Единственная атематическая форма с первичным окончанием — 3 л. мн. ч. *takṣati* — засвидетельствована в I мандале. Она одна может быть безоговорочно отнесена к атематическому презенсу: остальные личные атематические формы индикатива имеют только вторичные окончания и могут принадлежать как атематическому презенсу, так и атематическому аористу. Принадлежность к аористу не исключена также для императива и причастия.

Й. Нартен, руководствуясь наличием *tákṣati* с первичным окончанием, считает, что все вышеприведенные атематические формы принадлежат системе презенса (Narten, 1964, 126, ср. 1968, 13–14). Однако *tákṣati*, являясь *ἄπαξ λεγόμενον* в поздней I мандале, не может быть достаточно доказательным в лингвистическом анализе. Таким образом, при оценке атематических форм от *takṣ* в Ригведе исследователь поставлен перед выбором:

а) считать ли атематические формы со вторичными окончаниями имперфектом при презенсе *tákṣati*, который тогда будет поздно зафиксированной, но абсолютно закономерной презентной формой;

б) или считать атематические формы со вторичными окончаниями формами аориста, а *tákṣati* — производной от основы аориста спорадической формой атематического презенса,¹⁴ нерелевантной для целей реконструкции в силу своего происхождения.

2) Представляется, что определению статуса атематических форм от *takṣ* целесообразно предпослать разбор тематических форм от этого корня.

Л. Рену принадлежит гипотеза о единстве происхождения тематического индикатива и кратковокалического субъюнктива (Renou, 1932, ср. Renou, 1966, 3).¹⁵ Согласно этой гипотезе, оба эти образования восходят к так называемому эвентуалису — тематической категории с нерасчлененным полу-индика-

¹⁴ См. о подобных формах Renou 1932, 9, сн. 1; ср. мнение Т. Я. Елизаренковой о возможности употребления аористической основы с первичными окончаниями (Елизаренкова 1960, 32–33; 1982, 324).

¹⁵ На сходных позициях стоят Watkins 1969, 64, 65, 104; Meid 1979, 171–173. Kurylowicz 1956, 28; 1977, 94 и др. Ср. замечание Кауджилла, указывающего на отсутствие в хеттском субъюнктиве при одновременном отсутствии там бессуффиксального тематического презенса, принадлежащего к спряжению на *-mi*. (Cowgill 1979, 33, сн. 21). Заслуживает внимания использование Я. Векерди гипотезы Рену при анализе полиморфизма презентных основ в Ригведе (Vekardi 1961, 255, 262–263, 265 и т. д.). Критические замечания П. Тедеско (Tedesco 1944, 215, сн. 11) по поводу гипотезы Рену и анализ скр. *gāmati* К. Гоффманном (Hoffmann 1955, 89–92, ср. анализ этой формы Renou 1932, 19–20) требуют специального исследования. Ср. также Narten 1968a, 125–127.

тивным, полу-модальным значением (Репов, 1932, 5, 15). Эвентуалис развивался по-разному, в зависимости от того, сохранялись ли у данного глагола формы атематического презенса или аориста. Если такие формы были, то превалировал субъюнктив, значение которого поддерживалось значением индикатива; если же тематическая форма ощущалась как изолированная и независимая, то превалировал индикатив (Репов, 28—29). Опираясь на эти положения, мы принимаем:

Если корневые атематические формы от *takṣ* являются исконными атематическими образованиями индикатива от данного корня, то сосуществование однокоренных тематических бессуффиксальных форм возможно в следующих случаях:

- а) или тематические формы являются субъюнктивом;
- б) или тематические формы являются продуктом тематизации атематических.

Считать тематические формы от *takṣ* субъюнктивом препятствует (помимо индикативного значения в большинстве контекстов) наличие аугментных форм (*atakṣam* и т. д., см. табл. I).¹⁶

Для проверки возможности тематизации обратимся к материалу родственных языков, прежде всего к Авесте.

Как и в Ригведе, в Авесте представлены атематические и тематические формы от и-е **teḱb-*. К атематическим формам относятся инъюнктив *tāšt* (гат.) и презенс *tāšti* (мл. авест.).

Форма *tāšt* интерпретируется по-разному. Й. Нартен и С. Инслер считают ее принадлежащей атематическому презенсу протеродинамического типа, о чем должна свидетельствовать долгота корневой морфемы (Narten 1964, 126; 1968, 14; Insler 1972, 66). Х. Бартоломе причисляет *tāšt* к атематическому аористу, где долгота необъяснима (Bartholomae 1883, 147—149), Г. Рейхельт (Reichelt 1909, 121) и Кауджилл (Cowgill 1968, 266) — к сигматическому аористу, где долгота закономерна.

К тематическим образованиям со вторичными окончаниями относятся инъюнктивы *tašō*, *tāšaṭ*, *tašaṭ*. Являются ли они продуктом тематизации *tāšt*? Очевидно, что кратковокалические *tašō*, *tašaṭ* не могут являться тематизацией долгого алического *tāšt*. Следует отметить, что соответствующие им ведические образования (*takṣat* и т. д.) также не имеют долгой корневой морфемы.

Ряд фактов языка Авесты свидетельствует, что в формах от *taṣ* имело место аналогическое распространение долготы: гат. причастие *tašta-* (= вед. *taṣṭá-*) с нормальной для этого причастия огласовкой (полный гласный, вос-

¹⁶ Определение *tákṣāma* V, 73, 10 вызывает затруднение: эта форма допускает толкование как формы инъюнктива, так и субъюнктива (Hoffmann 1967, 254).

становливаемый в нулевой позиции в корнях структуры ТЕТ(Т)-) было в мл. авестийском заменено на *tāšta-* под влиянием мл. авест. *tāšti* (Watkins 1969, 27).¹⁷

Таким образом, тематические формы от *taš* с кратким вокализмом могут быть признаны более древними, чем формы с долгим вокализмом, возникшим вторично. Отсюда следует, что *tāšt* не может рассматриваться как производящая форма для иранских тематических образований от корня *taš*. Это доказывает, что по крайней мере в Авесте существовали независимые от атематических тематические образования от и-е **tekp-*.

Независимость происхождения тематических образований от **tekp-* означает, что атематические корневые образования к моменту возникновения тематических отсутствовали — в противном случае тематические формы развивались бы в направлении субъюнктива.

Представляется, что подобное толкование применимо и к данным Ригведы; если бы в Ригведе, как предполагает Й. Нартен, существовал презенс с протеродинамической огласовкой, от которого были бы образованы тематические формы, то долгота этого презенса в случае тематизации его нашла бы свое отражение в производных тематических формах.

Таким образом, атематические личные образования от *takš* в Ригведе могут рассматриваться как спорадические формы *Athematica*, возникшие после появления тематических форм того же корня и на их основе.

3) Й. Нартен принадлежит наблюдение о преимущественном употреблении в Ригведе тематических форм от *takš* со вторичными окончаниями (Narten 1964, 124). После детального анализа формальной и функциональной стороны этих образований она приходит к выводу, что тематические формы со вторичными окончаниями от *takš* являются формами тематического аориста (о. с. 124, 126). Единственная форма с первичным окончанием — *tákṣatha* IV(1), X(1) — считается ею формальной заменой инъюнктива для избежания его совпадения с императивом. В этом объяснении она следует за К. Гоффманном (ср. вышедшую позже его монографию об инъюнктиве (К. Hoffmann, 1967, 167). Важно отметить, однако, что сам Гоффманн, соглашаясь с оценкой тематических образований от *takš* как аористов и с толкованием *takṣatha* у Нартен, не исключал возможности и другой интерпретации: сравнивая *tákṣatha* с *kṛtha* он считал возможным, что в этих формах первичное окончание присоединялось к основе аориста (Hoffmann 1967, 167, сн. 117; ср. сноску 14 наст. работы).

Мы разделяем мнение Й. Нартен относительно аористического характера тематических форм от *takš* со вторичными окончаниями. Подобную ин-

¹⁷ Й. Нартен признает, что в образованиях от *taš* в Авесте имело место аналогическое распространение долготы (Narten 1964, 126, сн. 339). Но долготу в *tāšat* Ут. 5, 120 она объясняет влиянием атематического 1 л. ед. ч. **iāšam* (Narten 1968, 14, сн. 35).

терпретацию тематических форм можно применить и к данным Авесты: формы *tašō*, *tāšat* могут оцениваться как принадлежащие тематическому аористу (Narten 1968, 14, сн. 36, где *tašat* приравнивается к *ā-takṣat* в Ригведе).

Форму *takṣatha* с первичным окончанием мы вслед за К. Гоффманном считаем принадлежащей к числу спорадических форм презенса, образованных от основ аориста.

4) Чем же в этом случае являются атематические формы от **teḱp-*?

а) Прежде всего обратим внимание на параллелизм в развитии не только тематических, но и атематических образований от этого корня в Ригведе и Авесте: атематические формы со вторичными окончаниями принадлежат более древним пластам языка: в Авесте это гат. *tāšti* (презенс *tāšti* — младоавестийская форма), в Ригведе это *ataṣṭa* (III, IV мандалы; *ataṣma* позже), тогда как презенс *tákṣati* является *ἄπαξ λεγόμενον* в поздней I мандале. Представляется, что эти данные не носят характера случайности: подобно тому, как тематические формы со вторичными окончаниями в обоих языках являются аористами, от которых могли образовываться эпизодические формы презенса, так атематические формы со вторичными окончаниями, предшествующие хронологически формам с первичными окончаниями, носят аористический характер. В Ригведе эти формы бесспорно являются формами атематического аориста, в Авесте характер формы *tāšti* остается неясным. Таким образом, и в тематических, и в атематических образованиях направление развития было одинаковым — от форм со вторичными к формам с первичными окончаниями.

в) Но если единственная атематическая форма с первичными окончаниями возникла как спорадическая форма презенса на базе аориста, это означает, что для данного корня проблема «протеродинамического» презенса с его особым типом огласовки снимается: производная форма сохраняет огласовку своей производящей основы. Огласовка этой последней также не является исконной, так как атематические формы возникли на базе тематических образований.

Форма *tāšti*, впервые зафиксированная в языке Брахман, могла опираться при своем возникновении на форму мн. ч. *tákṣati* с первичным окончанием. Не исключена также возможность ее возникновения под влиянием атематического императива *tāḍhi*.¹⁸ В этом случае вполне приемлемым было бы толкование В. Пизани, отвергнутое Нартен (Narten 1964, 126), который объяснял долготу *tāšti* влиянием этого императива. Долгота в самом императиве является результатом заместительного удлинения (Renou 1952, 53; Narten 1968, 14, сн. 34; Insler 1972, 55; Барроу 1976, 91).

Суммируем вышеизложенное:

а) Развитие глагольных формаций презентно-аористной системы от **teḱp-* в индоиранских языках началось с форм тематического эвентуалиса.

¹⁸ О роли императива в образовании презенсов см. Tedesco 1968, 9.

Преимущественное употребление в этих формах вторичных окончаний привело к осмыслению их как форм тематического аориста.¹⁹

О происхождении из эвентуалиса свидетельствует также ряд употреблений *takṣat* в значении субъюнктива (Insler 1972, 63, сн. 12: субъюнктив I 121. 3; VII 64.4). Ср. замечание Т. Я. Елизаренковой (1960, 141): «большая часть относимых сюда (т. е. к тематическому аористу — Г. А.) глаголов представлена отдельными безаугментными формами, часто имеющими модальное значение». См. там же, стр. 93.

в) Атематические формы со вторичными окончаниями от *takṣ* являются в Ригведе формами аориста. Гат. *tāṣt* принадлежит скорее всего сигматическому аористу, что лишний раз подтверждает, что атематические формы от *takṣ* в Ригведе являются новообразованиями ведического санскрита. Характерно, что после Ригведы язык не создает новых форм множественного числа от *takṣ* (Insler 1972, 60). Следует также отметить, что в и-е языках, имеющих рефлексy корня **teḱp-*, глагольные образования также являются тематическими даже в тех языках, где атематические формы сохраняются в реликтовом состоянии (ср. Vekardi 1961, 284).

с) Форма *tákṣati* является производной от формы атематического аориста (подобно тому, как форма *tákṣatha* — от тематического). Следовательно, она не может свидетельствовать о наличии «протеродинамического» презенса от корня *takṣ* в Ригведе. Младоавестийская форма *tāṣti* могла получить (в соответствии с тенденцией к распространению в образованиях от этого корня долготы в Авесте) удлинение по аналогии с формой *tāṣt*, каково бы ни было происхождение этой последней.²⁰

2. Как отмечает сама Й. Нартен, единственная личная форма индикатива от *dāś* — 3 л. ед. ч. *dāṣti* — встречается в поздней I мандале Ригведы (1, 127, 4), причем в Авесте личные формы индикатива отсутствуют. Эти данные заставляют усомниться в исконности формы *dāṣti*. Тем не менее Й. Нартен считает возможными постулировать наличие в индоиранских языках «протеродинамического» презенса от *dāś*, опираясь на существование активного причастия *dāśat*- VII 14. 3, VII 17. 7 (Narten 1968, 14, сн. 33).

Разберем формации корневого презенса от *dāś* в Ригведе.

1) Помимо уже приводившегося выше возражения по поводу привлечения неличных глагольных форм для объяснения особенностей парадигмы личных, морфологическая структура *dāśat*- противоречит предложенным Й. Нартен правилам образования активных причастий «протеродинамических»

¹⁹ Подобный ход развития описан Л. Рену для *asanat*, *úsvaran* (Renou, 1932, 24; там же об *átakṣat* и его аористическом значении).

²⁰ Интересно в связи с этим толкование Г. Рейхельта. Как уже упоминалось выше, он считает *tāṣt* формой сигматического аориста (Reichelt 1909, 121). Форму *tāṣti* он включает в класс презентных основ на -s- с продленной огласовкой (**teḱp-s-*) (о. с. 106—107), подчеркивая, что сигматические аористы являются по происхождению рано обособившимися презенсами на -s- (о. с. 121).

презенсов: согласно ее теории (Narten 1968, 13), активные причастия этих глаголов имеют полную ударенную огласовку корня и нулевую огласовку суффикса. Поскольку скр. *dās* представляет собой удлинненную ступень и-е **deḱ-* (корень структуры ТЕТ-), то активное причастие, образованное по моделям «протеродинамического» презенса, должно было бы иметь полную, а не продленную ступень. Аналогическое влияние формы *dāṣti* исключено ввиду ее позднего появления. Т. о. причастие *dāṣat-* не может служить подтверждением существования «протеродинамического» презенса от *dās*.

2) Следующее доказательство наличия протеродинамического презенса от *dās* Й. Нартен ищет за пределами индоиранских языков, а именно, в гомеровском греческом. Формы *δέχεται* и *δέγμενος*, которые она рассматривает как принадлежащие презенсу (3 л. мн. ч. и причастие), трактуются как презентные образования среднего залога с полной ступенью огласовки, образуя т. о. медиальному часть парадигмы «протеродинамического» презенса — при *dāṣti*, представляющем его активную парадигму (т. е. **deḱti* ед. ч. акт. — **deḱ-ntoi* мн. ч. мед., Narten 1968, 15, сн. 43).

Этот анализ поддерживает Е. Тихи, считающая тематический презенс ион. *δέχεται* (атт. *δέχεται*) по происхождению субъюнктивом греческого атематического презенса **deḱmai* (Tichy 1976, 79). Согласно ее интерпретации, этот атематический презенс сохранился в реликтовом состоянии в формах *δέγμενος*, *δέχεται* и др. (о. с. 80–82), но был переосмыслен в греческом (кроме формы *δέχεται*) в аорист (о. с. 82).

Проблема греческих атематических корневых образований от **deḱ-* неоднократно привлекала внимание исследователей (см. Debrunner 1956, 77–81, и лит. в ст. Е. Тихи).

За рамки настоящей работы выходит установление статуса и этапов формирования парадигм глагольных форм от **deḱ-* в древнегреческом языке.

Ограничимся нижеследующими замечаниями:

а) Как писал Дебруннер (о. с. 77), корень *δεχ-* (*δεχ-*) имел перфективное значение и не мог образовывать, вследствие этого, презентную основу (речь идет об основе атематического корневого презенса).

в) При любой интерпретации наличие медиа с полной огласовкой от корней структуры ТЕТ- не проливает свет на особенности оформления корневой морфемы: как отмечалось выше, в нулевой ступени этих корней восстанавливалось полногласие. Т. о. мы не можем доказать, имела ли исконная форма изначально морфему **deḱ-*, что характеризовало бы ее как принадлежащую к особому типу парадигмы, или она получила полный гласный ввиду невозможности формы **dḱ* + согласный (в этом последнем случае, речь шла бы об обычном медиа с исконной нулевой огласовкой, подвергшейся изменению по чисто фонетическим причинам).

с) Т. о. для древнегреческого языка остается проблема исследования соотношения атематических и тематических медиальных форм от корня

**dek-*. Двусмысленность оформления нулевой ступени в корнях структуры ТЕТ- лишает, однако, греческие медиальные атематические формы какой бы то ни было доказательной силы в отношении характера огласовки предполагаемого «протеродинамического» презенса.²¹

3) Другие доказательства отсутствия исконного атематического презенса «протеродинамического» типа от *dās* представляет анализ тематических глагольных форм данного корня. Как и при анализе образований от *takṣ*, принимается, что, если корневой атематический презенс является исконной формацией от к.-л. корня, то наличие корневых тематических форм параллельно с однокоренными атематическими возможно в следующих случаях:

- а) тематические формы являются субъюнктивом;
- б) или тематические формы являются продуктом тематизации атематических форм.

а) Тематические формы от *dās* трактуются по-разному: Й. Нартен (Narten 1968, 14, сн. 33) считает их тематическим презенсом, не анализируя их происхождение и соотношение с атематическим презенсом; Б. Форссман (Forssman 1978, 14) считает их тематизацией исконного атематического презенса от *dās* (. . . Erweiterung *dās-a-* . . .), Л. Рену пишет о *dāśat* как о субъюнктиве, но не упоминает *dāśāt* (Renou 1932, 12, сн. 1).

Итак, являются ли формы *dāśat(i)* etc. субъюнктивом? Й. Нартен не рассматривает эксплицитно проблему огласовки модальных форм постулируемого ею «протеродинамического» презенса.²² Однако ее замечания (Narten 1968, 14, 16 (сн. 45), 17) позволяют сделать вывод, что в «протеродинамическом» презенсе опатив и императив должны иметь полную ступень огласовки (ср. Insler 1972, 55) и что, напр., опатив *stuvītā*, *stuvīmahi* ввел нулевую огласовку вместо исконной полной (ср. Hoffmann 1968 о полной огласовке ряда форм опатива корневого аориста).

²¹ Следует также принять во внимание, что оформление медиальных парадигм падает на период общиндоевропейской общности (Kuryłowicz, 1968—9, 7 «. . . les formes du mediopassif. . . ne datent que de l'époque dialectale»), и поэтому медиальные формы одного языка вряд ли могут пролить свет на особенности активной парадигмы того же корня в другом языке.

²² Об огласовке субъюнктива в этом морфологическом типе пишут Е. Tichy (1976), чья точка зрения будет приведена ниже, и G. Klingenschmitt (1978, 8, сн. 17), считающий, что модальные формы «протеродинамического» презенса отклоняются от нормы образования таковых же форм гистеродинамического презенса, в частности, субъюнктив в этом типе имеет слабую основу («der schwache Stamm»). Следует отметить, что эта «слабая основа» имеет полную огласовку (*stiva-*, *takṣa-*) и противопоставляется Клингenschmittом продленной огласовке нидикатива (*staut*, *tāṣṭi*). S. Insler (1972, 57) считает, что субъюнктив и в «протеродинамическом», и в обычном атематическом типе образован одинаково, а именно, с полной ступенью огласовки. Он рассматривает форму *dāśat* как субъюнктив в RV. IV.2.9, VII 100.1 и т. д. (Insler 1972, 63, сн. 13), но при этом надо иметь в виду, что корень *dās* интерпретируется им как имеющий на дескриптивном уровне полную, а не продленную ступень огласовки (о. с. 55: «Of these roots, *dās* and *śās* built the descriptively full-grade, root accented forms *dāṣṭi*, part. *dāśat* . . .»). Это толкование противоречит структуре корня (**dek-*), и вопрос об огласовке субъюнктива от *dās* остается т. о. неразрешенным.

Сложнее обстоит дело с субъюнктивом: и-екратковокалический субъюнктив в системе альтернирующего атематического презенса и аориста имеет полную ступень огласовки (Repu 1932, 13—14). Кроме того, субъюнктив первоначально образовывался непосредственно от корня (Kuryłowicz 1977, 94) и еще в ряде случаев сохраняет в Ригведе этот способ образования (Repu, 1932, 5; ср. Елизаренкова 1960, 133, сн. 12). С этой точки зрения субъюнктив *stavat* предполагаемого «протеродинамического» презенса от *stu* соответствует нормам образования этой категории в обычном атематическом презенсе. Й. Нартен признает его древность (Narten 1968, 17, сн. 55: «... der alte kurzvokalische Konjunktiv stavat etc., erhalten ist. . .») и тем самым проявляет известную непоследовательность: если модальные формы «протеродинамического» презенса должны быть образованы с полной ступенью там, где в обычном атематическом презенсе нулевая ступень, т. е. обнаруживать сдвиг в огласовке, то почему субъюнктив должен быть исключением: ведь согласно логике оформления парадигмы, формы «протеродинамического» презенса должны бы иметь продленную ступень там, где в обычном атематическом презенсе имеется полная ступень.

Е. Тихи, принимающая теорию Й. Нартен о «протеродинамическом» презенсе, тем не менее эксплицитно признает, что и-е «протеродинамический» (она пользуется термином «акродинамический») субъюнктив имел, вероятно, просто полную ступень огласовки (Tichy 1976, 79 и сн. 20). Однако это не мешает ей считать *dāśat(i)* субъюнктивом, который в ряде контекстов был затем переосмыслен в индикатив (о. с. 78).

Итак, теория Й. Нартен не дает ответа на вопрос, какой должна быть огласовка «протеродинамического» субъюнктива. Те формы, которые рядом ученых рассматриваются как субъюнктивы (см. сн. 22 наст. раб.), имеют то полную (*takṣat*), то продленную (*dāśat*) огласовку при отсутствии однозначного ответа на вопрос, какой же должна быть огласовка субъюнктива в этом морфологическом типе. Если принять, что «протеродинамический» субъюнктив имел полную огласовку, то *dāśat(i)* etc. — не субъюнктив. Если предположить что *dāśat(i)* является субъюнктивом, образовавшимся непосредственно от основы презенса, а не от корня, то этому толкованию препятствуют:

α) поздний и единичный характер фиксации атематического индикатива *dāṣti*, тогда как тематические формы *dāśat(i)* etc. широко и равномерно представлены в ранних частях Ригведы.

β) Наличие имперфекта *ádāśat*, *ádāśan* (см. табл. I) и собственных модальных форм (Vekerdī 1961, 262), т. е. долговокалического тематического субъюнктива *dāśāt* и тематического опатива *dāśema* (хотя тематический опатив может производиться непосредственно от корня, см. Hoffmann 1955, 91).

Все эти факты наряду с преобладающими индикативным значением тематических форм (см. ниже) позволяют нам не считать формы *dāśat(i)* etc. субъюнктивом.

ТАБЛИЦА

Атематические и тематические корневые формы презентно-аористной системы от

II—VII			VIII—IX
Актив			Актив
	Личные	Неличн. Неиндикат.	Личные
атемат.	<i>ataṣṭa</i> III(1), IV(1)	—	<i>atakṣma</i> VIII(1)
тематические	<i>tākṣatha</i> IV(1) <i>takṣam</i> VI(1) <i>tākṣat</i> VI(1), VII(1) <i>tākṣāma</i> V(1) <i>tākṣan</i> V(1) <i>atakṣam</i> V(2) <i>ātakṣata</i> III(1) <i>ātakṣan</i> II(1), VII(1)	<i>takṣatam</i> VII(1) <i>takṣata</i> III(2), IV(3) <i>takṣantu</i> IV(1)	[<i>tākṣat</i> IX(1)]
атем.	—	<i>dāṣat-</i> VII(2)	—
тематические	<i>dāṣati</i> VI(2), VII(1) <i>dāṣat</i> II(1), IV(1), VI(1), VII(1) <i>ādāṣat</i> IV(1) <i>ādāṣan</i> VII(1)	<i>dāṣāt-</i> II(1) — — — — — <i>dāṣema</i> IV(2), V(1), VI(1), VII(4)	<i>dāṣasi</i> VIII(1) [<i>dāṣati</i> VIII(1)] [<i>dāṣat</i> VIII(2)]
атем.	—	<i>śādhi</i> II(1) — — — — — <i>śāsat-</i> III(1)	—
тем.	<i>śiṣat</i> IV(1) <i>śāṣati</i> VI(2)	—	—

* Индикатив и инфинитив объединены в одной рубрике. В графе «Неличные, Неиндикативные» формы, принадлежащие причастиям, опативу, императиву отделены друг от друга пунктирной линией. Тематические формы, имеющие в ряде контекстов модальное значение и относимые рядом исследователей к кратковокалическому субъюнктиву, помещены в графу тематических форм. Формы, встречающиеся во II—VII мандалах, приводятся в случае их наличия также и в остальных частях Ригведы в соответствующих рубриках в квадратных скобках. Таким же образом приводятся формы, впервые появившиеся в VIII—IX мандалах, в случае их наличия в I и X мандалах.

б) Толкование *dāṣat(i)* etc. как продукта тематизации (что объясняло бы и его огласовку, и наличие аугментных и неиндикативных форм) вступает в противоречие со следующими чертами атематических презентных корневых форм от *dāś*:

α) Уже упоминавшимся выше поздним и спорадическим характером фиксации личной формы атематического индикатива. Факт фиксации *dāṣti* именно в I мандале Ригведы мешает толкованию *dāṣti* как реликта архаической формации: как писал Я. Векерди (Vekerdī 1961, ср. Renou 1952, 395), I

I

takṣ, *dāś*, *śās* в их распределении по мандалам Ригведы*

		I. X		
Медий		Актив		Медий
Неличн., Неинд.	Личные	Личные	Неличн., Неинд.	Личные
—	—	<i>tákṣati</i> I(1) [<i>ataṣṭu</i> I(1)]	<i>tákṣatī</i> I(1) — — — — <i>tāḍhi</i> X(1)	—
—	—	[<i>tákṣatha</i> X(1)] [<i>tákṣat</i> I(5), X(1)] <i>atakṣam</i> I(1) <i>átakṣāma</i> X(1) [<i>átakṣata</i> I(3)] [<i>takṣan</i> I(2)] [<i>átakṣan</i> X(1)] <i>atakṣat</i> I(1), X(1)	[<i>takṣata</i> I(2), X(1)]	—
—	—	<i>dāṣṭi</i> I(1)	—	—
[<i>dāśema</i> VIII(1)]	—	[<i>dāśati</i> I(2)] [<i>dāśat</i> I(2), X(5)]	[<i>dāśūt</i> I(3)] — — — — [<i>dāśemu</i> I(1)]	—
[<i>śāsat</i> - VIII(1)]	<i>śāsate</i> IX(1) <i>śāsata</i> IX(1)	<i>śāssi</i> I(1) <i>śāsam</i> X(1)	<i>śāstāna</i> X(1) — — — — [<i>śāst</i> -I(5)]	<i>śāste</i> I(2) <i>śāmahe</i> I(1) [<i>śāsate</i> I(1)]
—	<i>śāmahī</i> VIII(1)	<i>śāsas</i> I(1) <i>śāsun</i> X(1)	<i>śāśant</i> - X(1)	—

и X мандалы Ригведы характеризуются «склонностью к созданию искусственных архаизмов и в процессе этого производят иногда формы, которые никогда не существовали в предшествующие стадии языка»;

β) Наличием атематического причастия *dāśat*-, чья огласовка не соответствует предложенным Й. Нартен нормам образования причастий «протеродинамического» презенса.

Эти характеристики атематических презентных корневых образований от *dāś* не дают оснований считать тематические корневые образования продуктом тематизации атематических.

с) Наличие в ряде употреблений *dāśat(i)* модальных значений (см. Tichy 1976, 78; Insler 1972, 63, сн. 13) и его полная независимость от атематического индикатива позволяют увидеть в тематических бессуффиксальных презентных образованиях от *dāś*- категорию древнего эвентуалиса (подробнее см. выше). Преимущественное употребление тематических форм с индикативным

значением²³ подтверждает наше предположение о позднем и искусственном характере формы *dāṣṭi*. Следует особо подчеркнуть, что эти формы не дают основания предполагать наличия других личных форм атематического индикатива, чисто случайно не нашедших отражения в тексте Ригведы: то, что *dāṣat(i)* etc. не развилось в субъюнктив, свидетельствует о том, что к моменту появления и развития тематических форм атематические формы корневого индикатива от *dāś* в языке отсутствовали.

4) Объяснения требует долгая огласовка в образованиях от *dāś*. Й. Нартен (1968, 15, сн. 43) считает, что в индоиранских образованиях от *dāś* лежит обобщенная до статуса самостоятельного глагольного корня основа единственного числа активного залога «протеродинамического» презенса **dēk-ti*.²⁴ Представляется, что подобный вывод основывается на *circulus vitiosus*: *dāṣṭi*, зафиксированный в поздней части Ригведы, чья древность и принадлежность к особому морфологическому типу нуждается в обосновании — и, как мы пытались показать, обоснована быть не может — привлекается для объяснения продленной ступени огласовки в индоиранских языках. Отсутствие исконого атематического презенса от *dāś* подтверждается и авестийским материалом: как уже упоминалось, личные глагольные формы от *dāś* не зафиксированы, а факты Ригв. не дают основания предполагать, что это случайность. Огласовка причастия *dāṣta-* (по правилам здесь должна быть полная ступень, ср. *taṣṭá-*) при отсутствии личных форм, могущих оказать влияние, показывает, что в индоиранских языках мы имеем дело с изначальной долготой этого корня.²⁵

Краткие выводы по вышеизложенному:

а) Развитие презентных бессуфиксальных формаций от *dāś* началось с форм тематического эвентуалиса.

б) Единственная личная форма атематического презенса носит поздний и искусственный характер. Атематическое причастие *dāṣat-* произведено от

²³ Я. Векерди, которому принадлежит наблюдение о наличии имперфекта и долговокалического субъюнктива как подтверждений индикативного характера *dāṣat(i)* etc., тем не менее подчеркивает, что субъюнктив *dāṣāt* употребляется преимущественно в I мандале, когда исконое модальное значение эвентуалиса уже не ощущалось (Vekerdi, 1961, 262—263, сн. 24). На это можно возразить, что *dāṣāt* появляется уже во II мандале, а формы имперфекта *ātlāsat* и *ādāsan* в IV и VII соответственно. Это свидетельствует о том, что формы *dāṣat(i)* etc. воспринимались в целом как тематический презенс.

²⁴ Ср. мнение Ф. Б. Й. Кэйпера о греч. *δεικνύω*: он предполагает, что греческая форма может непосредственно восходить к атематическому презенсу **dēk-mi* (:ved. *dāṣṭi*) (Kuiper 1937, 114).

²⁵ Svetko (1978, 83), принимающая теорию Й. Нартен и считающая, что *dāṣṭi*, вероятно, принадлежит к «протеродинамическому» презенсу, тем не менее считает, что в дериватах *dāś* в санскрите, равно как в гом. *δηκνύμενος*, речь идет не об обобщенной презентной основе, а о получившем самостоятельный статус корне о долгом вокализмом («... eine verselbständigte Wurzel mit Langvokalismus»). По поводу греческих форм этого типа ср., однако, мнение Р. С. П. Бекеса, считающего, что в греческом нет ничего, указывающего на форму корня *δηκ-* (Beekes 1969, 114). Интересно отметить, что не все образования от **dēk* имеют в санскрите продленную ступень: полная ступень представлена в существительном **dāśas* = *decus*, отраженном в глаголе *dāśasyati* (Hamp, 1971, 23, ср. данные словаря Pokorny 1959, 189—190). О значении и формах основы и-е **dēk-* см. Э. Бенвенист 1955, 186—187, Redard 1954).

корня в продленной ступени; его огласовка не соответствует огласовке предложенного Й. Нартен морфологического типа.

в) Долгая огласовка исследуемых образований в санскрите и Авесте восходит к застывшей продленной ступени огласовки и-е корня **deḱ-*. Факты индоиранских и греческого языков не дают основания предполагать, что эта огласовка обязана своим возникновением обобщению вокализма единственного числа «протеродинамического» презенса.

Все это позволяет нам утверждать, что от корня **deḱ-* в индоиранских и древнегреческом не был образован «протеродинамический» презенс.

3. Й. Нартен, анализируя огласовку атематических презентных форм от *śās/śiṣ* (авест. *śāh/siṣ*, и.-е. **kās-/*kəs-*, Pokorny, 1959, 533) и отмечая одинаковое оформление презентной основы в единственном, множественном числе и меди, предположила, что в ед. числе в скрытом виде присутствует продленная огласовка (*śāsti* < **kéqs-ti*) а во мн. ч. *śāsati* (ŚB) — соответствующая полная (**kéqs-nti*); нулевая огласовка *śiṣ* закономерно наличествует в тематическом аористе *śiṣat* etc. (Narten 1968, 14—15). Эта чисто гипотетическая интерпретация позволила ей считать атематический презенс от *śās* принадлежащим «протеродинамическому» типу.

1) Огласовка атематического презенса от *śās* неоднократно становилась объектом исследования.²⁶ Так, Л. Рену писал о вокализме *śās* как сохраняющем *полную* (подчеркнуто нами — Г. А.) ступень огласовки во всей парадигме; в императиве *śādhi* речь может идти о генерализации этой полной ступени (Renou 1952, 258). В более поздней статье (Renou 1964, 167) он отмечал, что между *śās* и *śiṣ* не существует «нормальной морфологической ситуации альтернирующей флексии». Е. Курилович, отвергая возможность вторичного распространения полной огласовки (Kurylowicz 1968, 433), предложил свое объяснение, суть которого заключается в наличии двух видов оформления нулевой ступени в *śās* (а именно: *śās* перед окончанием, начинающимся с согласного,²⁷ *śiṣ* перед окончанием, начинающимся с гласного, что сохранилось в тематическом аористе) к распространение предконсонантной формы основы *śās* на основу презенса перед гласным окончанием (о. с. 434). С. Инслер причислял *śās* к числу презентов с изначальным отсутствием аблаута и неподвижным ударением на корне (Insler 1975, 1, сн. 1; ср. его же 1972, 56—57).

²⁶ Мы опускаем здесь анализ Т. Барроу, основывающийся на его концепции шва, см. Burrow 1949 (50) (стр. 40 о *śās*), 1979 (стр. 74—79 о *śās* и авест. *śāh*). Заметим лишь, что заслуживает внимание его заключение о том, что первоначально корни с распространением (*śā-s*) не принадлежали к корневому классу, что объясняет «отклонение в ударении и апофонии» (Барроу 1976, 299). О корне *śā* без распространения см. Burrow 1979, 75—76, Maughofer 1956—80, III, 331).

²⁷ Однако древнеиндийские грамматики (см. у Whitney 1969, 241, Зализняка 1975, 73) предписывали прямо противоположные формы основы: *śiṣ* перед согласным, *śās* перед гласным. А. А. Зализняк отмечает, что «этому правилу соответствует *śiṣyāt* (начиная с упанишад) и *śāsati*, но противоречит 2-е л. мн. ч. *śāstana* в Ригведе».

Следует подчеркнуть, что а) все рассмотренные точки зрения на атематический корневой презенс от *śās* исходили из имплицитно признанного исконного характера этого презенса (исключение составляет концепция Барроу, см. сн. 26 наст. раб.); в) все исследователи (кроме Й. Нартен) считали, что формы атематического презенса от *śās* имеют полную, а не продленную огласовку в ед. числе актива.

Поскольку единственным основанием для трактовки атематических форм от *śās* как принадлежащих к «про теродинамическому» типу служит в анализе Й. Нартен гипотетическая продленная ступень огласовки ед. числа актива, попытаемся подойти к анализу атематических образований от *śās* с иных позиций, а именно, рассматривая особенности оформления парадигм тематических и атематических корневых образований от *śās*. Как явствует из табл. I, личные формы корневого атематического активного презенса от *śās* появляются в I и X мандалах, медия — в IX. Могут ли эти формы оцениваться как принадлежащие парадигме «протеродинамического» презенса?

2) Как и при анализе атематических форм от *takṣ*, начнем с рассмотрения тематических образований.

Из приведенных в табл. I тематических форм явствует, что они были у *śās* двух типов: тематический аорист с нулевой огласовкой *śiṣat*, *śiśāmahi*, аор. причастие *śiśānti*- и формы с полной огласовкой *śāsati*, *śāsan*, *śāsas*.

Сравнение с авестийским материалом показывает, что

а) тематические формы с полной огласовкой от *sāh* отсутствуют в Авесте;

б) тематические формации с нулевой ступенью представлены гат. авест. императивом *siśā* и гат. авест. опативом *siśōi*.²⁸ Опираясь на отсутствие тем. форм с долгим вокализмом в Авесте и на замечание Е. Куриловича, что и-е -а- (> индоиранское -i-) было фонетически закономерным в открытом слоге и лишь затем перенесено в закрытый (Kurýłowicz 1968, 437) мы считаем, что среди тематических формаций от *śās/sāh* в индоиранских примарными были формы с нулевой огласовкой, относимые к тематическому аористу.

Т. Я. Елизаренкова (1960, 141—142) высказала мысль, что тематический аорист мог происходить двояко: либо вычлняясь из тематического инъюнктива (эвентуалиса, см. выше), либо возникая путем тематизации атематического аориста. Отсутствие каких-либо следов атематического аориста от *śās* оставляет для развития тематического лишь первый путь. С этим согласуется и сохранившееся модальное значение в форме *śiśāmahi* (Елизаренкова 1960, 92).²⁹

²⁸ О долготре -ī- см. Insler 1971, 573 (... orthographically)... Ср. Reichelt 1909, 32; Bartholomae 1961, 1575, сн. 1).

²⁹ К. Гоффманн считает, что эта форма является одной из немногих, которые могут быть с уверенностью определены как инъюнктив (Hoffmann 1967, 254, ср. 255). Ср. Tedesco 1944, 213, сн. 5.

Как же возникли атем. формы от *śās*? Поздняя фиксация личных атем. форм не исключает, что появление атематических форм последовало под влиянием тех атематических формаций, которые имели ряд общих с *śās* черт в структуре корня. Таковыми образованиями могли быть атематические презенсы от корней структуры ТĀ, не имевшие аблаутных чередований (но имевшие подвижное ударение, Insler 1975, 1; ср. 1972, 56).

Логично предположить, что развитие атематического презенса от *śās* началось именно с тех форм, которые представлены в наиболее древних мандалах Ригведы, а именно с императива и причастия, с последующим пополнением создающейся парадигмы личными формами индикатива, см. также сн. 32.

Материал Авесты не противоречит этому предположению: в Гатах наличествуют императив *sāstū* и оптатив *sāhīṭ*, *sahyāt*³⁰ при единственной личной форме индикатива *sāstī*. Другими словами, для атематического корневого презенса от *śās/sāh* в индоиранских можно предположить начало в неличных и неиндикативных формах, к которым затем были добавлены личные формы индикатива.³¹

Влияние презенсов от корней структуры ТĀ можно предположить и в образовании тематических форм с полной огласовкой (ср. атематический презенс от уа и тематический — от уās). Следует обратить внимание, что тематические формы с полной огласовкой от *śās* появляются (за исключением *śāsati* VI (2)) в поздних I и X мандалах, т. е. тогда же, когда появляются и активные атематические личные формы индикатива от *śās*.³²

Суммируем данные анализа презентно-аористных корневых образований от **kās-/kās-*.

1) Развитие корневых форм презентно-аористной системы от *śās* началось с форм тематического аориста восходящего к тематическому эвентуалису. Наличие в Гатах тематических форм от *sāh* с только модальными значениями (императив и оптатив) позволяет сделать подобный вывод для иранского лишь в виде гипотезы.

2) Атематический презенс от *śās* не был в Ригведе исконной формацией от

³⁰ *Sahyāt* (У. 44. I, 9) < **sāhyāt*, см. Insler 1972, 62, сн. 4.

³¹ Представляется поэтому, что попытки найти закономерности в дальнейшем развитии презенса от *śās*, в частности, в распределении ступеней огласовки, обречены на неудачу: в презенсе, который не был исконен, возможны самые разнообразные отклонения (ср. замечания Зализняка 1975, 73, сн. 34 и мнение Нартен о новообразованиях от этого корня (Narten 1968, 14, сн. 41)).

³² Оценка грамматического значения тематических форм с полной огласовкой представляется затруднительной. Так, Vekardi 1961, 57 считает, что *śāsati* (VI, 54, 1—2) может быть субъюнктивом, *śāsan* (X, 32, 4) — имперфектом или инфюнктивом. Нартен (о. с. 14, сн. 32) и Insler 1972, 57 считают *śāsati* субъюнктивом, а Макдонелл и Грассманн — тематическим презенсом 1-ого класса, причем Макдонелл считает его продуктом тематизации (Macdonell 1910, 320). Грассманн считает *śāsan* также презенсом 1-ого класса а Макдонелл — субъюнктивом. Форма *śāsas* рассматривается Макдонеллом среди субъюнктива атематического аориста (о. с. 368), хотя личных форм атематического аористного индикатива от *śās* в Ригведе нет, а Грассманном включается в формации атематического презенса (субъюнктив).

этого корня. Развитие атематического презенса от *śās* началось с неличных и неиндикативных форм, возникших предположительно под влиянием аналогичных форм от корней структуры ТĀ. В этом случае нет никаких оснований предполагать, что в ед. ч. актива была продленная ступень огласовки (долгий гласный является следствием структуры корня, содержащего ларингал, см. ниже). Личные формы атематического индикатива/инъюнктива в древних частях Ригведы не засвидетельствованы.

Выводу о подобном ходе развития атематического индикатива от **kās-*/**kās-* не противоречат данные иранского.

3) Влияние корней ТĀ(Т) можно предположить и в появлении (также преимущественно в поздних частях Ригведы) тематических форм с полной огласовкой.

Эти данные позволяют сделать вывод об отсутствии презенса «протеродинамического» типа от корня **kās-*/**kās-*.

4. Изложенный выше анализ презентно-аористных формаций от исследуемых корней позволяет сделать следующие выводы, касающиеся общих черт в их развитии.

1) Личные формы атематического индикатива/инъюнктива исключительно малочисленны: в наиболее древних частях Ригведы (II–VII мандалах) встречается лишь *ataṣṭa*.

Большая часть этих форм концентрируется в поздних мандалах Ригведы, что само по себе заставляет предположить их позднее происхождение.

2) В древних частях Ригведы у всех трех корней преобладают тематические глагольные формы, являющиеся у *takṣ* и *śās* (в нулевой ступени) тематическими аористами, восходящими к эвентуалису, у *dāś* — тематическим презенсом, восходящим к эвентуалису.

3) Проведенное исследование позволило сделать вывод, что развитие корневых презентно-аористных парадигм от этих корней началось с тематических форм.

4) Атематические личные формы индикатива во всех трех формациях являются неисконными спорадическими формами, возникшими: а) единственная форма с первичным окончанием от *takṣ* — на базе форм атематического аориста, в свою очередь, возникшего вторично на базе форм тематического аориста; б) у *dāś* и *śās* на базе атематических неличных форм, причем для форм от корня *śās* весьма вероятно влияние аналогичных форм от корней структуры ТĀ; для *dāś* можно предположить влияние форм от *śās*.

5) Атематические неличные и неиндикативные формы (причастия *dāśat-*, *śāsat-*, *takṣati*; императивы *śādhi*, *tādhi* и т. д., не имеют идентичного оформления в корнях одинаковой структуры (*dāś* и *takṣ* восходят к корням структуры ТЕТ(Т)). Огласовка образований от *śās* позволяет судить лишь об отсутствии нулевой ступени (ср., однако, анализ Куриловича (Kurýłowicz 1968) и Инслера (Insler 1972, 59).

6) Полный вокализм в формах, имеющих морфологически нулевую ступень, объясним в корнях структуры ТЕТ(Т) фонетически (для избежания скопления согласных).

7) Продленный вокализм в *dāṣti*, *dāṣat*- является результатом сохранения огласовки форм, произведенных от застывшей удлинненной ступени корня **deḱ-* в санскрите.

Долгота гласного в *śās* является следствием структуры корня (**kās-* = **keəs-*). Морфологически она соответствует полной, а не продленной ступени огласовки.

Данные Авесты по корням *taš* и *sāh* не противоречат изложенным выше выводам. Личные формы индикатива от *dāṣ* в Гатах отсутствуют.

Таким образом, исследованный материал не дает оснований, как мы предполагали выше, для выделения особого морфологического типа «протеродинамического» презенса. Отклонения от обычного атематического презенса в оформлении основы объясняются целым рядом приведенных выше причин, а отнюдь не принадлежностью к особому презентному типу. Все эти *athematica* — спорадические неалогизмы.

III

Из таблицы II, содержащей распределение всех имеющихся атематических форм презентной системы от корня *stu* по ступеням огласовки, явствует, что в ранних частях Ригведы имеется лишь одна форма с продленной ступенью, а именно, инъюнктив *staut* VII(1). Имперфект *astaut* (3X) впервые появляется в поздней X мандале.

Х. Бартоломе впервые обратил внимание на поздний характер появления форм с продленной ступенью от корней с исходом на *-u-* (Bartholomae 1886, 83). К. Уоткинс повторил в своей «Индоевропейской грамматике» это наблюдение, приводя формы с удлинненной ступенью, появляющиеся в более поздних, чем Ригведа, текстах, как доказательство необщеевропейского характера продленной ступени (Watkins 1969, 28).

Факт позднего появления и последующего количественного возрастания форм с продленной ступенью оправдывает постановку вопроса о генезисе продленной ступени в атематическом корневом презенсе от *stu* (как мы писали выше, мы разделяем мнение Й. Нартен, согласно которому остальные формы с продленной ступенью от корней с исходом на *-u-* возникли под влиянием глагола от *stu*).

Поскольку очевидно, что процесс формирования продленной ступени происходил в период фиксации исторически засвидетельствованных текстов, причины создания форм с удлинненной ступенью следует искать в фактах, содержащихся в синхронном срезе языка Ригведы.

1. От корня *stu* в Ригведе образованы две группы презентных форм:

а) атематический презенс *stumási*, *stuvanti*, *astaut* (инъюнктив *staut*)

с активным и медиальным причастиями, императивом, оптативом и субъюнктивом (см. табл. II);

б) тематические медиальные формы *stavate* etc. (инъюнктив *stavanta*) с медиальным причастием, оптативом и субъюнктивом (см. табл. IIa).

1) Как и при исследовании глаголов от *takṣ* etc., мы исходим из того, что сосуществование однокоренных атематических и тематических корневых образований при исконности атематических форм возможно в случаях:

а) когда тематические образования являются продуктом тематизации атематических;

б) или когда тематические образования являются субъюнктивом.

а) Возможность быть продуктом тематизации исключается для *stavate* etc. на основании его огласовки: засвидетельствованные в Ригведе атематические формы индикатива от *stu* имеют либо нулевую огласовку (*stumāsi* и т. д., об изначальном характере этой огласовки см. часть первую наст. раб.), либо продленную (*a)staut*).

б) Были ли формы *stavate* etc. субъюнктивом? Каково их хронологическое соотношение с личными формами атематического индикатива/инъюнктива от *stu*? Выше мы уже опирались на введенную Л. Рену категорию эвентуалиса. Из этой категории, сохранившейся в виде отдельных реликтов в ведическом санскрите (Renou 1932, 15), развились наиболее древние пласты тематического индикатива и кратковокалический субъюнктив. Согласно Рену (о. с. 22), формы *stavase* etc. произошли из этого тематического эвентуалиса и независимы по происхождению от форм атематического презенса (*a)staut* с его субъюнктивом *stavat*.

Индикативный характер значений *stavate* etc. подтверждается:

а) наличием тематических неличных и модальных форм, прежде всего --- собственного субъюнктива, что было бы невозможно, будь *stavate* субъюнктивом к атематическим индикативным формам;

б) превалированием первичных окончаний (как заметил Л. Рену о. с. 29), ориентация тематических форм в сторону субъюнктива сопровождается превалированием у них вторичных окончаний (о *stavanta* см. Renou 1932, 6---7).

Таким образом, то, что *stavate* в большинстве своих употреблений функционирует как обычный индикатив («... *stavate*, par ailleurs présent stable. . .»-Renou о. с. 22), равно как невозможность его происхождения путем тематизации атематического индикатива доказывает, что к моменту его появления в языке еще не было атематического индикатива/инъюнктива от *stu* (в противном случае формы *stavate* etc. развились бы в субъюнктив.³³ Другими сло-

³³ Формулируя вывод о различных возможностях развития эвентуалиса, Рену употребляет термин «сохраняться» по отношению к формам однокоренного атематического презенса или аориста как основных факторов, влияющих на судьбу эвентуалиса (Renou, о. с. 29). Если в нашем случае наличие атематических индикативных форм не делает *stavate* etc. субъюнктивом, то значит, мы имеем дело не с сохранившимися остатками древней формации, а с неологизмами.

ТАБЛИЦА II
Атематические формы корневого презенса от *stu*

Нулевая ступень					Полная ступень			Продленная ступень
Актив			Медий		Актив		Медий	Актив
Личные формы индикатива	Неличные формы	Императив	Неличные формы	Оптиматив	Императив	Субъюнктив	Неличные формы	Личные формы индикатива и инъюнктив
<i>stumāsi</i> VI(1), X(1) <i>stuvanti</i> VIII(2)	<i>stuvānt-</i> I(6), II(2), IV(5), V(2), VI(4), VII(5), VIII(12), X(1) <i>Vāl</i> (1)	<i>stuhī</i> I(5), II(2), III(2), V(6), VI(2), VIII(10), <i>stutam</i> VIII(1)	<i>stuvānā-</i> VII(1)	<i>stuvūtā</i> IV(1) <i>stuvīmahi</i> VIII(1)	<i>stotā</i> VIII(2)	<i>stavā</i> II(1), X(1) <i>stāvat</i> VI(2), VIII(1) <i>stāvāma</i> I(1), II(1), IV(2), VIII(7) <i>stavatha</i> IV(1)	<i>stāvāna-</i> I(6), II(1), III(1), IV(2), V(1), VI(2), VII(2), VIII(2), IX(1) <i>stāvānā-</i> VI(1)	<i>staut</i> VII(1) <i>astaut</i> X(3)

ТАБЛИЦА IIa
Тематический медиальный презенс от *stu*

Личные формы инд. и инъюнктив	Неличные формы	Оптиматив	Субъюнктив
<i>stāvase</i> I(1), V(1), X(1) <i>stāvate</i> I(2), II(1), VIII(1) <i>stāve</i> I(1), V(1), VI(1), VII(1), X(2) <i>stāvamahe</i> VIII(1) <i>stāvante</i> VI(2), X(1) <i>stāvanta</i> IV(1), VII(1)	<i>stāvamāna-</i> I(3), VII(1), VIII(1)	<i>staveta</i> V(1)	<i>stāvai</i> III(1), IX(1), X(1)

вами, формы тематического индикатива/инъюнктива *stavate* etc. предшествуют формам атематического индикатива/инъюнктива от *stu*, который, следовательно, не может считаться исконной презентной формацией от данного корня. Ниже мы приведем другие доказательства позднего характера атематических личных форм индикатива от *stu*.

2) Как мы писали выше, особенности морфологического характера той или иной глагольной единицы можно выявить лишь после анализа генезиса парадигмы, в которую она входит. В данном случае чрезвычайно важным оказывается установление хронологических соотношений не только между атематическим и тематическим индикативом/инъюнктивом, но и между

а) личными формами атематического индикатива/инъюнктива и модальными и неличными формами атематического презенса;

б) личными формами тематического индикатива/инъюнктива и неличными и модальными формами атематического презенса.

Рассмотрим морфологические характеристики личных атематических индикативно-инъюнктивных форм от *stu*.

а) Формы с продленной ступенью ((а) *staut*), выпадая по своему фонетическому облику из системы форм атематического презенса, не могут быть архаизмами не только в силу их поздней фиксации, но и по нижеследующим причинам:

α) архаизмы с отклонениями фомоморфологического характера должны обладать большой частотностью, чтобы не быть втянутыми в орбиту закономерно образованных форм, тогда как *staut*, единственная форма, встречающаяся в ранних мандалах Ригведы, является *ἄπλεξ λεγόμενον*;

β) количество форм с продленной ступенью от корней с исходом на *-u* возрастает с течением времени (явление, свидетельствующее, согласно Уоткинсу, о позднем происхождении формации (Watkins, 1969, 63). Тексты Ригведы могут считаться отправной точкой развития.

γ) Существует также чисто фонетическая проблема, ставящая под сомнение древность презенсов с долгим дифтонгом: как заметил Г. Хирт (1928, 181), в долгих дифтонгах *ēu > ōu* элемент *-u-* должен был бы, вероятно, исчезнуть.

б) Две другие личные формы атематического индикатива от *stu* (*stumāsi* и *stuvanti*) с морфологической точки зрения соответствуют нормам образования атематического презенса. Однако обращает на себя внимание их сравнительно поздняя фиксация (только *stumāsi* VI(1) в древних частях Ригведы) и малая частотность употребления (4X), из которых два — в VIII и одно — в X мандале.

с) Сравним особенности употребления личных форм атематического индикатива/инъюнктива с его неличными и модальными формами. Прежде всего обращают на себя внимание следующие характеристики этих последних:

α) они соответствуют нормам образования этих формаций в системе обычного атематического презенса (о *stāvāna-* см. выше).

β) количество модальных форм значительно превышает количество форм индикативных;

γ) модальные и неличные формы равномерно распределены по мандалам Ригведы, тогда как личные формы наличествуют только в четырех, причем из них только в двух древних (VI(1), VII(1));

δ) модальные формы имеют большую частотность употребления, тогда как личные формы индикатива/инъюнктива, представленные в древних частях Ригведы, являются *ἄπαξ λεγόμενα*.

Т. Я. Елизаренковой (1982, 283, ср., однако, Renou 1952, 249) принадлежит наблюдение, что количество форм с модальным значением в Ригведе превышает количество форм с индикативным значением — явление, объясняемое ею стилем Ригведы. Для индикатива от *stu*, однако, объяснение бедного формами и редко употребляемого атематического индикатива стилистическими и семантическими особенностями Ригведы как текста особого рода, представляется неприемлемым. Из табл. IIa явствует, что от корня *stu* в Ригведе существовал тематический презенс с разветвленной системой личных форм индикатива, сравнительно высокой частотностью употребления и сравнительно равномерным распределением по древним мандалам Ригведы. Эти характеристики тематического индикатива от *stu* доказывают потребность языка Ригведы в формах от этого корня с индикативными значениями. Следовательно, если бы атематический индикатив от *stu* существовал исконно, он должен был бы обладать развитой системой личных форм.

Все рассмотренные выше особенности модальных и неличных форм атематического презенса от *stu* приводят к выводу, что эти формы представляли собой развитую систему к тому времени, когда индикативные формы атематического презенса только начали создаваться. В отношении этих последних можно говорить скорее о спорадических формах, чем о парадигме как таковой. Следовательно, развитие атематического презенса от корня *stu* началось с неличных и неиндикативных (модальных) форм.

3) Каково же хронологическое соотношение этих форм с формами тематического индикатива/инъюнктива?

а) Как показывает табл. IIa, модальные и неличные формы тематического презенса от *stu* малочисленны, частотность в древних мандалах Ригведы низкая.

Тем не менее, потребность в формах с модальным значением от корня *stu* была велика, как это явствует из количества соответствующих форм, принадлежащих системе атематического презенса, и числа их употреблений. В отличие от форм индикатива/инъюнктива атематического презенса и модальных и неличных форм тематического, они встречаются практически по всем мандалам Ригведы. Следовательно, если бы тематический индикатив/инъюнктив *stavate* etc. предшествовал этим модальным и неличным формам, то он несомненно должен был бы развить модальные и неличные формы в большем объеме,

чем это имеет место (см. табл. IIa). Отсюда можно заключить, что модальные и неличные формы, относящиеся к системе атематического презенса, не могут быть более поздними по сравнению с тематическим индикативом. Создавались ли они одновременно с ним, или предшествовали ему — остается на данном этапе невыясненным.

в) Из модальных форм системы атематического презенса особо следует сравнить субъюнктив *stavat* с формами тематического индикатива/инъюнктива *stavate* etc., так как наличие двух видов тематических форм с разными модальными значениями от одного и того же корня заставляет поставить вопрос об исконности одного из них.

α) Выше уже упоминалось, что тематический индикатив/инъюнктив от *stu* обладает признаками независимого эвентуалиса. В цитированной выше работе Л. Рену содержится ряд дополнительных характеристик этой категории: древнейшие пласты эвентуалиса употреблялись преимущественно в меди (Renou 1932, 21; Watkins 1969, 65) — у *stavate* etc. нет ни одной активной формы; употребление реликтовых форм эвентуалиса ограничено древнейшим периодом санскрита (Renou, о. с. 29) — после Ригведы формы *stavate* etc. не встречаются; тот факт, что ряд форм *stavate* etc. имеет пассивное значение, также свидетельствует о глубокой древности этих форм — употребление меди в пассивном значении предшествует появлению пассива на -уа (ср. Jassanoff, 1973, 857, сн. 8). Ряд употреблений *stavate* с модальным значением (RV II, 24, 1; X, 148, 5; I, 154, 2, Renou 1932, 22; ср. Vekardi 1961, 268) является еще одним подтверждением его происхождения из эвентуалиса — независимой категории с нерасчлененным значением.

Основываясь на этих признаках, мы можем сформулировать следующее правило: если имеются две группы тематических бессуффиксальных форм того же корня, одна из которых обладает нерасчлененным, комплексным модально-индикативным значением и имеет перечисленные выше характеристики, а вторая группа имеет исключительно модальное значение, то первая будет исконным тематическим образованием от данного корня.

Однако, как мы упоминали выше, если бы индикатив/инъюнктив *stavate* etc. существовал до появления модальных форм атематического презенса, он развил бы свои собственные модальные формы в большем объеме, чем это имеет место. Это позволяет предположить, что, несмотря на то, что *stavate* etc. является единственной тематической формацией от *stu*, обладающей признаками исконности, субъюнктив *stavat* etc. возник или одновременно с ним, или предшествовал ему и может быть, его наличие было одной из причин консолидации и закрепления в эвентуалисе индикативного значения.

Существование субъюнктива при наличии исконной тематической формации (эвентуалиса) и вторичном, спорадическом характере атематического индикатива/инъюнктива позволяет предположить, что формы субъюнктива создавались искусственно, опираясь при своем возникновении на уже сло-

жившуюся в языке категорию с вполне определенными морфологическими и семантическими признаками. Представляется, что подобное толкование допускают и остальные модальные и неличные формы атематического презенса от *stu*. В этом случае правомерна постановка вопроса о семантических и морфологических моделях, использовавшихся при создании этих форм.

4) Так как неличные и модальные формы атематического презенса от *stu* соответствуют (за исключением *stúvāna-*, о чем выше) нормам образования соответствующих категорий в системе атематического корневого класса, то можно было бы говорить о влиянии морфологического класса в самом широком смысле слова. Более действенным, однако, будет влияние принадлежащих к атематическим формациям категорий, образованных от корней идентичной или сходной структуры, причем о влиянии последних можно говорить лишь в том случае, если оно исходит от форм, возникших при позиционной нейтрализации разницы в структурах корней. Формы, под чьим влиянием могли возникнуть неличные и неиндикативные формы от *stu*, можно разделить на две группы:

а) неличные и неиндикативные формы атематического корневого аориста от корней с исходом на *-u-*, напр. *śru* «слушать»: атематический корневой аорист, образует, как известно, морфологически идентичные с соответствующими формами атематического презенса императивы, субъюнктивы, опативы и причастия. Возникшими под влиянием форм атематического аориста от *śru* можно объяснить формы атематического императива и кратковокалического субъюнктива от *stu* (см. табл. II, III).

в) Вторую группу форм составляют глаголы от корней с исходом на *-ū-* (< и-в **-uā-*, Lindeman 1970, 55), напр., *brū* «говорить». Мы считаем возможным использовать при анализе формы от корней этой структуры, лишь доказав предварительно, что анализируемые формы атематического презенса от *stu* являются продуктом позднего и неисконного происхождения, так как из структуры корней с исходом на *-ū-* явствует, что произведенные от корней с расширением *-ā-* презенсы не могли первоначально принадлежать к атематическому корневому классу (Барроу 1976, 299–300). Влияние же типологически более позднего морфологического типа вполне допустимо, если речь идет о поздних и неисконных формациях.

Известно, что формы от двусложных корней теряют перед формантом, начинающимся сглас ного, ларингал (Lindeman 1970, 44, 46; Семереньи 1980, 105). В результате этого в позициях перед гласным происходит нейтрализация формальной разницы корней с исходом на *-u-* и *-ū-*, что может повлечь за собой создание аналогичных форм. Таким образом, следующие формы от *stu* могли возникнуть под влиянием форм от *brū*: причастия *stuvánt-* (< *bruvánt-*), *stuvāná-* (< *bruvāná-*), опатив *stuvítá*, *stuvīmahi* (< *bruvíta*, *bruvīmahi*), см. табл. II, IV³⁴ (ср. также формы субъюнктива от *brū* и *stu*).

ТАБЛИЦА III
Активный атематический аорист от *śru*

Нулевая ступень		Полная ступень		
Императив	Оптиматив (прекатив)	Личные формы индикатива	Императив	Субъюнктив
<i>śrudhī</i> I(13), II(2), V(1), VI (7), VII(3), VIII(8), X(5) <i>śrutām</i> I(4), II(1), V(3), VI (1), VII(3), VIII(2), X(1), <i>Vāl.</i> (1) <i>śrutā</i> I(1) X(1) <i>śruvantu</i> VI(1), X(1)	<i>śrūyās</i> II(1)	<i>āśravam</i> I(1), X(1) <i>āśrot</i> I(1), VII(1)	<i>śrōtu</i> I(1), V(1) <i>śrōtā</i> I(1), V(2), VII(1)	<i>śrāvat</i> I(2), IV(1), VI(2), VII(2), VIII(4) <i>śravathas</i> V(1) <i>śrāvatas</i> VIII(1)

Необходимо, однако, отметить, что влияние форм от *brū* не является необходимым и решающим при создании причастий и опатива от *stu* (аорист от *śru* не располагал в Ригведе такими формами, как явствует из табл. III): опираясь на созданные под влиянием *śru* формы императива и субъюнктива, язык мог создавать формы опатива и причастий при соблюдении правил образования соответствующих категорий в аористно-презентной системе атематического класса.

2. Вторым этапом развития атематического презенса от *stu* в Ригведе было образование личных форм атематического индикатива/инъюнктива. Толчком к их появлению могло быть наличие атематического императива, имеющего большую частотность употребления (см. табл. II). Как писал П. Тедеско, благодаря этой высокой частотности «новый императив может немедленно вызвать к жизни новый индикатив» (Tedesco 1968, 44).³⁵

Из форм атематического императива в древних книгах Ригведы представлены с закономерной в этих лицах нулевой огласовкой *stuhī* и *stutam* (о форме с полной огласовкой *stota* VIII, см. Watkins 1969, 32—35). Наличие этих морфологически корректных форм (при опоре на закономерно образованные причастия *stuvānt-* (с высокой частотностью употребления) и *stuvāná-*) и вызвало появление формы *stumási* VI(1), X(1), также имеющей нулевую огласовку. Создание формы *stuvanti* VIII(2) после этого легко объяснимо: она построена в соответствии с морфологическими закономерностями атематического презенса при опоре на морфологически правильную форму *stumási*.

Выше (часть первая, II) мы уже писали, что предположение Й. Нартен о неисконности нулевой ступени во мн. ч. актива презенса от *stu* не находит подтверждения в данных сопоставительного анализа парадигм исследованных ею глаголов. Проведенный выше анализ презентных тематических и атематических формаций от *stu* показал, что атематические модальные и неличные формы, возникшие под влиянием форм атематического аориста от *śru*, были исходными при формировании атематического презенса. По своим формаль-

³⁴ Следует особо подчеркнуть, что речь идет о возможностях создания новых форм от *stu*, причем влияние *brū*, если оно было, ограничивается формами, в которых основа находится в позиции перед гласным формантом, а не о замене якобы имевшихся форм с полной огласовкой на формы с нулевой под влиянием образований типа *bruvānt-* было бы необъяснимо существование *stuhī*, а не **stūhī* (ср. *brūhi*).

³⁵ Следует отметить, что в работах П. Тедеско (1968) и К. Гоффманна (1952/1957, 128—131, ср. Repou 1932, 13, см. 1) рассматривается возможность образования презентных форм от императивов аориста. Представляется, что императив *stuhī*, возникший, как мы предположили выше, под влиянием аористного императива *śrudhī*, также мог вызвать к жизни новые презентные формации. Характерно, что Бартоломе отмечал, что единственная древняя форма атематического презенса от *stu* со вторичными окончаниями — инъюнктив *staut* — имеет ярко выраженное аористическое значение (Bartholomae 1886, 83).

ТАБЛИЦА IV
Атематический корневой презенс от *bru*

Нулевая ступень					
Актив			Медий		актив/медий
Личн. формы инд.	Неличн. формы	Императив	Личн. формы	Неличн. формы	Опатив
<i>bruvánti</i> VII(1), X(1) <i>abruvan</i> I(1), IX(1), X(1)	<i>bruvánt-</i> V(1), VIII(1), IX(1)	<i>brūhi</i> I(3), X(1) <i>brūta</i> X(1) <i>bruvantu</i> I(2), X(2)	<i>bruvé</i> I(4), II(1), III(2), IV(1), V(1), VII(2), VIII(6), X(3) <i>brūḡe</i> X(1) <i>brūté</i> I(1), VI(1) <i>bruve</i> 3л. ед. ч. V(1) <i>bruvāte</i> III(1) <i>bruvāte</i> I(3) V(1), VIII(2)	<i>bruvāná-</i> I(1), II(1), III(1), V(2), VI(1), VII(1), IX(1), X(3)	<i>brūyāt</i> X(1), <i>bruvāta</i> V(1) <i>bruvīmahi</i> VIII(2)

Полная ступень			
Актив			Медий
Личн. формы инд.	Императив	Субъюнктив	Субъюнктив
<i>brāvīmi</i> I(1), III(1), IX(1), X(3) <i>brāvīsi</i> IV(1) <i>brāvīti</i> X(2) <i>ābravam</i> I(1), VI(1), VIII(2) <i>ābravīt</i> I(7), IV(1), VIII(4), X(1) <i>ābravīta</i> IV(1) <i>ābravītana</i> I(3)	<i>brāvītu</i> I(2), V(1), VI(1) <i>bravītana</i> I(1), VIII(1)	<i>bravā</i> X(1) <i>brāvāni</i> VI(1), X(1) <i>bravasi</i> I(1) <i>bravas</i> IV(4), VII(1), X(1) <i>bravat</i> I(2), VI(2), VII(1), X(1) <i>brāvāma</i> II(1), IV(3), V(5), VI(2), X(1) <i>brāvan</i> IX(1)	<i>bravāvahai</i> I(1) <i>brāvāite</i> VI(1) <i>bravāmahi</i> V(1), X(1)

ным характеристикам они соответствовали нормам образования этих форм в атематическом презенсе. Возникшие на их основе индикативные формы сохраняли их огласовку, т. е. *stuhí* > *stumási*, *stuvanti*. Т. о., вопреки Й. Нартен, нулевая ступень в этих формах является исконной: они создавались под влиянием морфологически правильной формы *stuhí*, а не перестраивались под влиянием обычных форм мн. ч. атематического презенса (ср. сн. 34 наст. раб.).

3. Для создания единственного числа индикатива/инъюнктива формировавшегося атематического презенса от *stu* имелось несколько путей:

1) Образование форм ед. ч. по моделям глаголов с исходом на *-ū-*, с которыми у образований от *stu* был ряд идентично построенных форм.

2) Образование форм с полной ступенью огласовки по модели обычных атематических глаголов.

3) Образование форм с удлинённой ступенью.³⁶

Разберем эти возможности.

1) Только два корня с исходом на *-ū-* (*brū* и *tū*) имеют в Ригведе формы атематического активного индикатива. Оба глагола содержат в формах ед. числа актива элемент *-i-*:³⁷ *tavīti*, *bravīmi* etc. (см. табл. IV).

Как было отмечено выше, неличные и неиндикативные формы от *stu* и *brū* совпадали лишь в позиции перед гласным суффикса или флексии. Из личных форм индикатива совпадение наблюдается только в 3 л. мн. ч. *stuvanti* (ср. *bruvanti*). В позиции перед согласным формы основ резко различались в нулевой ступени долготой гласного. Особо следует подчеркнуть, что уже в форме *stu-masi* аналогии с презенсом от *brū* не наблюдается (соответствующая форма от *brū* в Ригведе отсутствует, однако образования типа *brū-té* достаточно иллюстративны). Вероятно, особо действенной оказывалась разница в типе основ еще и потому, что в императиве (*stuhí* etc.), давшем начало атематическому индикативу от *stu*, был, в отличие от *brūhi*, краткий гласный.

Эта разница в оформлении основ в позиции перед согласным (у *bru* наличие *-avi* в полной ступени и *-ū-* в нулевой: у *stu* наличие *-o-* в полной, напр., в импер. *stota*, субъюнктиве сигматического аориста *stoṣat*, и *-u-* в нулевой) ощущалась, по-видимому, слишком сильно, чтобы создававшийся презенс от *stu* мог ее игнорировать.³⁸

Характерно, что сами формы *bravīti* -- *brūté* толкуются рядом исследова-

³⁶ Возможность генерализации нулевой огласовки при образовании форм единственного числа была, очевидно, неприемлема для атематического презенса.

³⁷ Долгота *-i-* до сих пор не получила адекватного объяснения: по правилам аблаута двусложных корней в полной ступени должен был бы выступать краткий *-i-*, как, напр., в *vamīti*.

³⁸ Ср. замечание Ф. О. Линдемана о разнице в оформлении парадигм презенса от *stu* и *brū*. Заметим, однако, что форма *stuvīti* etc. появилась в более поздние периоды (Thumb-Hauschild 1959, 257), и, уж если говорить об аналогии, ее могло вызвать изначальное совпадение форм *stuvanti* и *bruvanti*.

телей как принадлежащие в ед. и мн. числе к разным морфологическим типам (Thumb-Hauschild 1959, 224).

Таким образом, расхождения в оформлении предконсонантного варианта основы образований от *brū* исключают их как источник аналогического воздействия при создании личных форм атематического индикатива/инъюнктива ед. ч. от *stu*.

2) Второй путь, по которому мог пойти формировавшийся презенс от *stu* при создании форм ед. ч. — использование, как в обычных атематических глаголах, полной ступени чередования. При этом, в зависимости от характера окончания, были бы возможны следующие формы, абсолютно закономерные с фонетической точки зрения: а) перед окончаниями, начинающимися с согласного: **stomi*, **stosi*, **stoti*; **(a)stos*, **(a)stot*; б) перед окончаниями, начинающимися с гласного: **(a)stavam*.

Рассмотрим обе возможности.

а) За исключением Й. Нартен, постулировавшей продленную ступень в ед. ч. актива как исконную в презенсе от *stu*, остальные исследователи, насколько нам известно, исходили из предпосылки существования в этом глаголе нормальной для атематического презенса полной ступени (см. Lindeman 1972, 72, Thumb-Hauschild 1959, 257 и др.), в которой затем под влиянием различных образований с продленной ступенью (сигматического аориста, пассивного корневого аориста и т. д., см. Narten 1968, 12, сн. 25) произошло удлинение огласовки.

Однако, как мы доказали выше, атематический индикатив от *stu* только создавался в исторически засвидетельствованный период развития языка, причем формирование парадигм презентной системы шло от неличных и неиндикативных форм (образованных под влиянием форм с аналогичной структурой корня при соблюдении правил построения соответствующих формаций) к формам множественного числа, образованным также по правилам атематического презенса. Следовательно, с точки зрения собственно морфологической, как и с точки зрения фонетической, не было препятствий к созданию форм ед. ч. с полной огласовкой.

Препятствием, однако, было то обстоятельство, что в исследуемых корнях с исходом на *-u-* существовали формы с полной огласовкой корня, но с категориальным значением императива: речь идет об уже упоминавшихся императивах на *-si*, чей последний элемент не отличался формально от флексии 2 л. ед. ч. активного презенса, хотя в действительности они принадлежали сигматическому аористу (Cardona, 1965, 18).

Памятуя о том, что формы от *stu* создавались в конечном итоге на базе форм атематического аориста от *śru*, мы не можем не прийти к выводу, что наличие формы *śróṣi* VI(1), не ассоциировавшейся носителями языка с презентом (презентной формацией от этого корня был инфигированный презенс *śṛnóti*) оказало блокирующее влияние на создание форм типа **stosi* со зна-

чением индикатива.³⁹ Подобную же роль сыграло, вероятно, и наличие формы *loṣi* со значением императива также от корня с исходом на *-u-* (*hu*) при редуцированном презенсе *juhómi*.

Возражения по поводу блокирующей роли форм на *-si*, при созданий ед. ч. атематического презенса от *stu* с полной огласовкой могло бы вызвать то обстоятельство, что в ряде глаголов (напр., *kṣi*, *vī*) они сосуществуют с обычной парадигмой атематического презенса. На это можно ответить, что в этих случаях речь идет об исконных презенсах, где наличие разветвленной парадигмы позволяет четко разграничить омонимы: атематический индикатив 2 л. ед. ч. и императив в системе сигматического аориста.⁴⁰ В случае *stu* речь идет о формировании парадигмы, о ее становлении, когда возникающие формы стремятся как можно четче отмежеваться от возможных смешений.

в) Как известно, единственная засвидетельствованная в древних частях Ригведы форма ед. ч. со вторичным окончанием не имеет полной ступени. Что же препятствовало созданию форм типа **(a)stot* ? Представляется, что, возникнув под влиянием форм аориста от корня с исходом на *-u-*, презенс от *stu* всячески стремился уйти от формального с ним сходства: формы со вторичными окончаниями не приняли вида **(a)stot* etc. и **(a)stavam* потому, что иначе они совпали бы структурно с индикативно-инъюнктивными формами атематического аориста от корней с исходом на *-u-* (ср. *ásrot* I(1), VII(1), *ásravam* I(1), X(1)).⁴¹

Итак, созданию атематических форм ед. числа с полной огласовкой от *stu* препятствовали:

α) для форм с первичными окончаниями — наличие императивов на *-si* от корней той же структуры;

β) для форм со вторичными окончаниями — возможность смешения их в этом случае с формами атематического аориста той же структуры. Представляется, что решающей была именно последняя причина — развитие личных форм ед. числа началось с формы, имеющей вторичное окончание — инъюнктива *staut*. Т. о., в этой форме была использована единственная оставшаяся возможность оформления ед. числа — удлинненная ступень.

Итак, материал Ригведы позволяет реконструировать развитие атематического презенса от *stu* на основе создания под влиянием форм атематического аориста от *śru* сначала неличных и неиндикативных форм, затем

³⁹ Это подтверждается тем, что форма *stogī* возникла в поздней X мандале. Эта форма чрезвычайно трудна для интерпретации. Дж. Кардона (Cardona 1965, 4) пишет о трудностях ее толкования, хотя на стр. 15 склоняется к мысли, что *stogī* можно включить в число императивов на *-si*. Как бы то ни было, появление *stogī* в поздних частях Ригведы при наличии формы с удлинненной ступенью в VII мандале достаточно ясно показывает, что презентных атематических форм с полной ступенью от *stu*, имеющих индикативное значение, не было.

⁴⁰ Ср. Cardona 1965, 13 о возможности в ряде случаев переосмысливания индикатива как императива и наоборот.

⁴¹ Наличие формы *ābravāt* при *ābravīt* etc. сводило опасность омонимии к минимуму, тогда как у корня *stu* **astavam* предполагало бы **astos* и **astot*.

форм мн. числа с закономерной нулевой огласовкой, затем форм ед. числа с удлинённой огласовкой для избежания структурного совпадения с личными формами ед. числа аориста (о формах с первичными окончаниями см. выше).

Исконной презентной формацией от *stu* в санскрите был тематический презенс *stavate* etc., восходящий к эвентуалису.

Логично предположить, что до появления форм атематического индикатива тематический *stavate* и неличные и модальные формы атематического презенса дополняли друг друга на функциональном уровне. Развитие атематического индикатива/инъюнктива следует, как было показано, за появлением модальных и неличных атематических форм и может быть расценено как сравнительно поздняя попытка дополнить парадигму морфологически однопорядковыми (т. е. принадлежащими к тому же морфологическому классу) формами.⁴² Это же может быть отнесено и к развитию тематических неличных и модальных форм по отношению к тематическому индикативу.

3) Атематические формы от *stu* в Авесте малочисленны: в Гатах имеются только 1 л. ед. числа презенса *staomī* В. 43. 8 и активное причастие *stauuat-*. Обе формы содержат корень в полной ступени. Т. о., личная форма, которая, согласно концепции Й. Нартен, должна бы содержать продленную ступень, содержит полную, причем младоавестийские формы (напр., *staoiti*, *staot*, Bartholomae 1961, 1593—1595) также не имеют продленной ступени.⁴³ Наличие полной вместо продленной ступени объясняется Й. Нартен как вытеснение последней за счет первой (Narten 1968. 17). Если предположить, что это так, то ход развития в Авесте не совпадает с санскритом, где число форм, имеющих продленную ступень от корней с исходом на *-u-*, возрастает с течением времени. Представляется, однако, что появление полной ступени в авестийских атематических презентных образованиях от *stu* в Авесте имеет другую причину.

При анализе становления парадигмы атематического индикатива/инъюнктива от *stu* в Ригведе мы пришли к выводу, что выбор продленной ступени для единственного числа актива объяснялся:

а) невозможностью следовать за атематическим презенсом от корней с исходом на *-ū-* из-за слишком большой разницы в формах основ в позиции перед согласным;

⁴² Ср. Oettinger 1976, 120: актив *stāuti* считается ранним новообразованием к стативу *stāve* (анализ концепции Эттингера относительно индоевропейского статива выходит за рамки настоящей работы; представляется, однако, что *stāve*, входя в парадигму тематического эвентуалиса, вряд ли мог вызвать к жизни формы атематического актива).

⁴³ Представляется сомнительным, можно ли считать написание *stāumī* В 43, 8 доказательным для существования презенса с продленной ступенью (подробнее см. Narten, 1968, 17). Характерно, что при окончательной реконструкции парадигмы форма *stāumī* стоит под вопросом (Narten, о. с. 18). Ср., однако, сделанные С. Инслером выводы о *stu* на основе интерпретации материала по производным от *su* в санскрите и Авесте (Insler 1972, 62, сн. 5). Иначе Барроу 1976, 190.

б) невозможностью использовать полную ступень огласовки из-за тенденции, свойственной вновь образующимся формациям, избегать структурной омонимии с уже существующими формациями, имеющими иное категориальное значение.

Рассмотрим материал Авесты под этим углом зрения.

а) Как известно, ларингалы в определенных позициях развивались по-разному в санскрите и иранском. Как пишет Е. Курилович, «сохранение или падение (предконсонантного) -ə- в неначальном слове образует другое важное различие между индийским и иранским» (Kuryłowicz 1956, 249, ср. Insler 1971, 573).

Наличие вследствие падения ларингалов в Гатах форм типа *mraoṣ*, *mraoṭ* (2 и 3 л. ед. ч. акт. инъюнктива), имевших вид обычного атематического презенса от корней с исходом на -u-, подсказывало формировавшемуся презенсу от *stu* наиболее приемлемый путь развития.

Дальнейшее развитие индикативно-инъюнктивных производных от *stu* осуществлялось в младоавестийском преимущественно на основе исходных форм с полной огласовкой, которая могла распространяться и на медий. Так возникали формы типа *staotu* (2 л. мн. ч. имп. и 3 л. ед. ч. мед.), *staomaide* (1 л. мн. ч. мед.). Этот ход развития был в русле наблюдаемых в атематическом презенсе тенденций к отказу от альтернатив (ср. оценку подобных форм у Renou 1952, 258). Распространение полной ступени огласовки на формы, где по правилам должна быть нулевая, свойственно и *mrū* (напр., *mraota*, 2. л. мн. ч. акт., ср. ряд форм от *brū* в Ригведе, см. табл. IV). Характерно, что наряду с этими формами в младоавестийском от *stu* образуются совершенно закономерные для обычного атематического презенса формы с нулевой ступенью — медий *stuiē*, императ. *stūidi* (о долготе см. Reichelt 1909, 32).

б) Почти полное отсутствие в Авесте форм активного индикатива аориста ед. числа с полной ступенью огласовки⁴⁴ от корней с исходом на -u- снимает проблему размежевания личных форм презентного индикатива ед. числа и активного атематического аориста от корней этой структуры.

Т. о., в отличие от санскрита, создававшийся презенс от *stu* формировался в Авесте под влиянием атематического презенса от *mrū*.

Аналогическое влияние этого корня оказалось возможным вследствие нейтрализации разницы в структурах корней после падения ларингальных в срединном слове перед согласным в иранском. В свою очередь само это обстоятельство подтверждает поздний характер появления форм активного атематического индикатива от *stu* в и.-е языках: различная судьба ларингалов в вышеописанной позиции принадлежит диалектным периодам развития и-е

⁴⁴ Практически, из личных форм с полной огласовкой в Гатах можно говорить лишь о форме *sraotā* (2 л. мн. ч.), которая большинством исследователей трактуется как императив (Strunk 1967, 86; Watkins 1969, 33; ср. *sraotū*), что соответствует данным по другим индосвропейским языкам (скр. *śrōtā* (4X), позднее *śrutā* X(1); греч. *κλύτε*).

языков. И особенности возникновения форм от *stu* в Авесте подтверждают, что каждый язык создавал атематический презенс от этого корня самостоятельно.

На основании вышеизложенного мы приходим к следующим выводам:

1) Проведенный нами анализ парадигм рассмотренных Й. Нартен глаголов показал, что в древнейших срезах индоиранских языков отсутствуют постулированные ею атематические активно-медияльные парадигмы, в которых от одного и того же корня были бы образованы активные презенсы с продленной в единственном и полной во множественном числе огласовкой равно как медий с полной огласовкой.

Исследованные единицы являются либо *activa tantum*, либо *media tantum*, а глагол от корня *śās* не имеет в древнейших частях Ригведы личных форм атематического индикатива/инъюнктива.

2) В корнях *takṣ*, *dāś*, *śās*, *stu*, от которых имеются личные формы корневых образований презентно-аористной системы, развитие индикативно-инъюнктивных парадигм в Ригведе начиналось с личных форм тематического эвентуалиса. В Гатах аналогичный ход развития имеют образования от *taṣ*. Наличие только модальных из тематических форм от *stu* (мл. авест.) и *sāh* (гат.) позволяет говорить о подобном ходе развития производных от этих корней в иранском лишь в форме гипотезы. От *dāś* в Гатах отсутствуют личные формы как тематического, так и атематического индикатива.

3) В Ригведе ни для одного из исследованных корней атематический индикатив/инъюнктив активного залога не был исконным презентным образованием от соответствующего корня. Атематический презенс от *śās* в Ригведе (акт./мед.) также не является исконным. В корнях *dāś*, *śās*, *stu* исходными в атематических формациях были неличные и неиндикативные формы, в корне *takṣ* — атематический аорист, возникший на базе однокоренного тематического аориста. В дериватах от *stu* атематические формы создавались в следующей последовательности: неличные, неиндикативные — формы мн. числа с нулевой огласовкой — формы ед. числа с продленной огласовкой для избежания структурного совпадения с формами иного категориального значения.

В Гатах презенс от *stu* формировался под влиянием презенса от *mr̥* вследствие нейтрализации разницы в структурах корней после падения ларингальных; для *sāstī* не исключена возможность возникновения на базе неиндикативных форм; *tāštī* являются скорее всего формой сигматического аориста. Мл. Авест. *tāšti* могло появиться под влиянием *tāštī*, каково бы ни было его происхождение.

Число атематических личных форм индикатива/инъюнктива этих глаголов чрезвычайно мало; в Ригведе они концентрируются, в основном, в поздних мандалах и являются спорадическими неологизмами.

Т. о., исследованный материал не дает оснований для выделения особого морфологического типа «протеродинамического» презенса ни в полном объеме (акт./мед. парадигма), ни в отношении протеродинамического актива. Медий

с полной огласовкой существует в и-е языках, но ему не соответствует однокоренная активная парадигма с описанными Й. Нартен особенностями.

Особенности огласовки личных форм исследованных корней объясняются различными для каждого корня фонетическими и морфологическими причинами, а не принадлежностью к особому морфологическому типу. Подробнее результаты проведенной нами реконструкции этапов становления презентно-аористных тематических и атематических парадигм от рассматриваемых корней излагаются в заключительных разделах частей I—III настоящей работы.

Москва.

ZUSAMMENFASSUNG

Das oben Dargelegte erlaubt folgende Schlussfolgerungen:

1) Die von uns durchgeführte Analyse der von J. Narten behandelten Verben zeigte, daß in den ältesten Perioden der indo-iranischen Sprachen die von ihr postulierten athematischen aktiv-medialen Paradigmen fehlen, in welchen von ein- und derselben Wurzel aktive Präsentien mit Dehnstufe im Singular und Vollstufe im Plural sowie das Medium mit Vollstufe gebildet worden wären.

Die behandelten Einheiten sind entweder Activa tantum, oder Media tantum, wobei das Verbum von der Wurzel *śās* in den älteren Teilen des Rigveda keine finiten Formen des athematischen Indikativ/Injunktivs aufweist.

2) In den Wurzeln *takṣ*, *dāś*, *śās*, *stu*, welche finite Formen der Wurzelbildungen des Präsens/Aoristsystems haben, begann das Zustandekommen der Paradigmata des Indikativ/Injunktivs im Rigveda mit den finiten Formen des thematischen Eventualis. Im Gav. haben die Bildungen von *tāś* analogen Entwicklungsgang. Das Vorhandensein von nur modalen aus den thematischen Bildungen von *stu* (jav.) und *sāh* (gav.) erlaubt die gleiche Beurteilung der Entwicklung der Derivata von diesen Wurzeln im Iranischen nur in Form von Hypothese. Die Wurzel *dāś* hat im Gav. keine finiten Formen sowohl thematischen als auch athematischen Indikativs.

3) Für keine der behandelten Wurzeln war im Rigveda der athematische aktive Indikativ/Injunktiv eine ursprüngliche Präsensbildung von der betreffenden Wurzel. Das athematische Präsens von *śās* (Akt./Med.) ist ebenfalls unursprünglich. In den Wurzeln *dāś*, *śās*, *stu* waren die infiniten und modalen Formen die ältesten in den athematischen Formationen; in der Wurzel *takṣ* war es der athematische Aorist, entstanden seinerseits auf Grundlage des gleichwurzigen thematischen. In den Derivata von *stu* entstanden die athematischen Formen in folgender Reihenfolge: infinite, modale — Pluralformen mit Nullstufe — Singularformen mit Dehnstufe, um dem formalen Zusammenfall mit den Formen anderen kategorialen Wertes vorzubeugen.

Im Gav. entstand das Präsens von *stu* unter dem Einfluss des Präsens von *mṛū* infolge der Neutralisation der Wurzelstrukturen nach dem Ausfall der Laryngale; für *sāstī* ist die Entstehungsmöglichkeit auf der Grundlage der modalen Formen nicht ausgeschlossen; *tāstī* ist am wahrscheinlichsten ein sigmatischer Aorist. Jav. *tāstī* konnte unter dem Einfluss von *tāstī* entstanden sein, welchen Ursprungs das letztere auch sein konnte.

Die Zahl der athematischen finiten Formen des Indikativ/Injunktivs dieser Verben ist auffallenderweise gering; im Rigveda konzentrieren sie sich vorwiegend in dem späteren Teilen und sind als sporadische Neologismen zu beurteilen.

Somit erlaubt das behandelte Material keine Möglichkeit, einen besonderen morphologischen Typus des «proterodynamischen» Präsens weder im vollen Umfang (aktiv/medial), noch bezüglich des «proterodynamischen» Aktivums zu postulieren. Es gibt Medium mit Vollstufe in den indoeuropäischen Sprachen, aber ihm entspricht kein gleichwurzelliges aktives Paradigma mit den von J. Narten beschriebenen Besonderheiten.

Die Besonderheiten des Ablauts in den finiten Formen der behandelten Wurzeln haben für jede Wurzel verschiedene phonetische und morphologische Ursachen, und erklären sich keinesfalls als Resultat der Zugehörigkeit zu einem besonderen morpholo-

gischen Typus. Für eingehendere Darlegung der Ergebnisse der von uns durchgeführten Rekonstruktion der Etappen des Zustandekommens der thematischen und athematischen Paradigmata von den behandelten Wurzeln siehe Schlussabschnitte der I. — III. Teile der vorliegenden Arbeit.

Moskau.

ЛИТЕРАТУРА

1. Барроу 1976 — Т. Барроу, Санскрит. Москва: Прогресс, 1976.
2. Бенвенист 1955 — Э. Бенвенист. Индоевропейское именное словообразование. Москва: Изд. Иностранной литературы, 1955.
3. Елизаренкова 1960 — Т. Я. Елизаренкова. Аорист в «Ригведе». Москва: Изд. восточной литературы, 1960.
4. Елизаренкова 1972 — Ригведа. Избранные гимны. Перевод, комментарий и вступительная статья Т. Я. Елизаренковой. М., 1972.
5. Елизаренкова 1982 — Т. Я. Елизаренкова. Грамматика ведийского языка. Москва: Изд. Наука, 1982.
6. Зализняк 1975 — А. А. Зализняк. Морфонологическая классификация древнеиндийских глагольных корней. В кн.: Очерки по фонологии восточных языков. Москва: Изд. Наука, 1975, 59—85.
7. Иванов 1981 — Вяч. Вс. Иванов. Славянский, балтийский и раннебалканский глагол. Индоевропейские истоки. Москва: Изд. Наука, 1981.
8. Семереньи 1980 — О. Семереньи. Введение в сравнительное языкознание. Москва: Прогресс, 1980.
9. Bader 1971 — F. Bader. Réflexions sur le verbe indoeuropéen, *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 45, 1971, 304—317.
10. Bartholomae 1883 — Chr. Bartholomae, *Handbuch der altiranischen Dialekte*, Leipzig, 1883.
11. Bartholomae 1886 — Chr. Bartholomae, *Arische Forschungen*, 2. Hft., Halle, 1886.
12. Bartholomae 1961 — Chr. Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*, Berlin, 1961.
13. Beekes 1969 — R. S. P. Beekes, The development of the Proto-Indo-European Laryngeals in Greek, *The Hague*, 1969.
14. Beekes 1973 — R. S. P. Beekes, The proterodynamic Perfect, *KZ* 87, 1973, 86—98.
15. Beekes 1974 — R. S. P. Beekes, Another proterodynamic verb in Hittite, *KZ* 88, 1974, 181—184.
16. Burrow 1949(50) — T. Burrow, «Shwa» in Sanskrit, *TPhS* 1949(50), 22—61.
17. Burrow 1979 — T. Burrow, The Problem of Shwa in Sanskrit, *Oxford*, 1979.
18. Cardona 1961 — G. Cardona, *Rigvedic śṛṇviṣe*, *Lg.* 37, 1961, 338—341.
19. Cardona 1965 — G. Cardona, The vedic imperatives in -si, *Lg.* 41, 1965, 1—18.
20. Cowgill 1968 — W. Cowgill, The aorists and perfects of Old Persian, *KZ* 82, 1968, 259—268.
21. Cowgill 1979 — W. Cowgill, Anatolian hi- Conjugation and Indo-European Perfect: Instalment II, *Hethitisch und Indogermanisch*, Innsbruck 1979, 25—39.
22. Cvetko 1978 — V. Cvetko, Zur Problematik der altindischen Kausativa mit langem Vokalismus, *Linguistica* 18, 1978, 57—98.
23. Debrunner 1956 — A. Debrunner, *Δέγμενος, ἐσπόμενος, ἀρχμενος*, ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ, Bd. I, Wien, 1956, 77—84.
24. Forssman 1978 — B. Forssman, Homerisch *δειδέχεται* und Verwandtes, *Die Sprache* 24, 1978, 3—24.
25. Grassmann 1873 — H. Grassmann, *Wörterbuch zum Rig-Veda*, Lpz., 1873.
26. Hamp 1971 — E. P. Hamp, The meaning of IE. dek., *IF* 76, 1971 [72], 22—23.
27. Hirt 1928 — H. Hirt, *Indogermanische Grammatik*, Teil IV, Heidelberg, 1928.
28. Hoffmann 1952/1957 — K. Hoffmann, Zur vedischen Verbalflexion, *MSS* 2, 1952/1957, 121—137.
29. Hoffmann 1955 — K. Hoffmann, Vedisch *gámati*, *MSS* 7, 1955, 89—92.
30. Hoffmann 1967 — K. Hoffmann, *Der Injunktiv im Veda*, Heidelberg, 1967.
31. Hoffmann 1968 — K. Hoffmann, Zum Optativ des indogermanischen Wurzelaoorists, *Pratidānam. Indian, Iranian and Indo-European Studies presented to F. B. J. Kuiper*... The Hague—Paris, 1968. 3—8.
32. Insler 1971 — S. Insler, Some problems of indo-european *ə in Avestan, *Lg.* 47, 1971, 573—585.

33. Insler 1972 — S. Insler, On proterodynamic Roo Present Inflection, MSS 30, 1972, 55—64.
34. Insler 1975 — S. Insler, The Vedic Type dheyām, Die Sprache, 1975, 1—22.
35. Jasanoff 1973 — J. H. Jasanoff, The germanic third weak class, Ig. 49, 1973, 850—870.
36. Klingenschmitt 1978 — G. Klingenschmitt, Zum Ablaut des indogermanischen Kausativs, KZ 92, 1978, 1—13.
37. Kuiper 1937 — F. B. J. Kuiper, Die indogermanischen Nasalpraesentia, Amsterdam, 1937.
38. Kuryłowicz 1956 — J. Kuryłowicz, L'apophonie en indo-européen, Wrocław, 1956.
39. Kuryłowicz 1964 — J. Kuryłowicz, The inflectional categories of Indo-European, Heidelberg, 1964.
40. Kuryłowicz 1968—1969 — J. Kuryłowicz, La désinence verbale -r en indo-européen et en celtique, Études celtiques 12, 1968—9, 7—20.
41. Kuryłowicz 1968 — J. Kuryłowicz, Autour de v. ind. śásti et sādhati, Mélanges d'indianisme à la mémoire de L. Renou, 1968, 433—437.
42. Kuryłowicz 1977 — J. Kuryłowicz, Problèmes de linguistique indo-européenne Wrocław, 1977.
43. Leumann 1952 — M. Leumann, Morphologische Neuerungen im Altindischen Verbal-system, Amsterdam, 1952.
44. Lindeman 1970 — F. O. Lindeman, Einführung in die Laryngalthorie, Brl. 1970.
45. Lindeman 1972 — F. O. Lindeman, Zu dem sog. «proterodynamischen» Medium im Indogermanischen, Norw. J. Linguistics 26, 1972, 65—79.
46. Macdonell, — A. A. Macdonell, Vedic Grammar, Strassburg, 1910.
47. Mayrhofer, 1956—80 — M. Mayrhofer, Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen, Bd. I—IV, Heidelberg, 1956—80.
48. Mayrhofer 1964 — M. Mayrhofer, Über Kontaminationen der indoiranischen Sippen von ai. takṣ-, *tvakṣ-, *tvarś-, B: Indo-Iranica, Mélanges . . . Georg Morgenstierne, Wiesbaden, 1964, 141—148.
49. Meid 1979 — W. Meid, Der Archaismus des Hethitischen, Hethitisch und Indogermanisch, Innsbruck, 1979, 159—176.
50. Meillet 1904 — A. Meillet, La place du ton dans les formes moyennes du verbe indo-européen, MSL 13, 1904, 110—115.
51. Meillet 1908—09 — A. Meillet, À propos de quelques étymologies. I. Sur le présent de la racine *k₁ leu-, MSL 15, 1908—09, 336—339.
52. Narten 1964 — J. Narten, Die sigmatischen Aoriste im Veda, Wiesbaden, 1964.
53. Narten 1968 — J. Narten, Zum «proterodynamischen» Wurzelpresens, Pratidānam, 1968 (Cm. N 31). 9—19.
54. Narten 1968a — J. Narten, Das altindische Verb in der Sprachwissenschaft, Die Sprache, 14, 1968, 113—134.
55. Oettinger 1976 — N. Oettinger, Der indogermanische Stativ, MSS 34, 1976, 109—149.
56. Pokorný 1959 — J. Pokorný, Indogermanisches etymologisches Wörterbuch, Bern u. München, 1959.
57. Redard 1954 — G. Redard, Du grec δέχομαι «je reçois» au sanskrit átka- «manteau». Sens de la racine *dek-. B: Sprachgeschichte und Wortbedeutung. Festschrift A. Debrunner, Bern, 1954.
58. Reichelt 1909 — H. Reichelt, Awestisches Elementarbuch, Heidelberg, 1909.
59. Renou 1932 — L. Renou, À propos du subjonctif védique, BSL 33, 5—30.
60. Renou 1952 — L. Renou, Grammaire de la langue védique, Paris, 1952.
61. Renou, 1964 — L. Renou, Védique sād-, khād- et sās-, B: «Indo-Iranica. Mélanges . . . à Georg Morgenstierne . . .» Wiesbaden, 1964, 163—167.
62. Renou 1966 — L. Renou, Sur l'utilisation linguistique du Rgveda, BSL, 61, 166, 1—12.
63. Strunk 1967 — Kl. Strunk, Nasalpraesentien und Aoriste, Heidelberg, 1967.
64. Szemerényi 1966 — O. Szemerényi, The origin of the Vedic «imperatives» in -si. Lg. 42, 1966, 1—6.
65. Tedesco 1944 — P. Tedesco, The supposed Rigvedic present mārāte, Lg. 20, 1944, 212—222.
66. Tedesco 1968 — P. Tedesco, Sanskrit dehī «give». Lg. 44, 1968, 1—24.
67. Tichy 1976 — E. Tichy, Gr. δειδέχατο und idg. *dēkti, *dektōj, Glotta 54, 1976, 71—84.
68. Thumb-Hauschild 1959 — A. Thumb, Handbuch des Sanskrit, 3. Aufl. von R. Hauschild, II. Teil, Heidelberg, 1959.
69. Vekardi 1961 — J. Vekardi, On polymorphic presents in the Rgveda, Acta Orientalia, 12, 1961, 249—287.

70. Watkins 1969 — C. Watkins. Indogermanische Grammatik, Heidelberg, 1969.
71. Whitney 1963 — W. D. Whitney, The roots, verb-forms and primary derivatives of the sanskrit language, Delhi, 1963.
72. Whitney 1969 — W. D. Whitney, A sanskrit Grammar, Delhi, 1969.

Принятые сокращения

- | | |
|------|---|
| BSL | — Bulletin de la Société de linguistique de Paris. |
| IF | — Indogermanische Forschungen. |
| KZ | — (Kuhn's) Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. |
| Lg | — Language. |
| MLS | — Mémoire de la Société de linguistique de Paris. |
| MSS | — Münchener Studien zur Sprachwissenschaft. |
| TPhS | — Transactions of the Philological Society. |

HOMER UND UNSER JAHRHUNDERT

Mehr als dreißig Jahre sind verstrichen, seit einige jungen Studenten unter der Leitung von Árpád Szabó Homer gelesen haben und etwas später einige Kapitel seines damals geschriebenen Homer-Buches mit ihm besprechen konnten. Vieles ist inzwischen geschehen, vieles in Vergessenheit geraten, jene Stunden, jene Gespräche hat aber wahrscheinlich keiner der Teilnehmer vergessen. Á. Szabó verlagerte seitdem den Schwerpunkt seiner Forschungen auf das Gebiet der Wissenschaftsgeschichte. Wenn wir also jetzt seinen 75. Geburtstag feiern, denke ich Vergangenheit und Gegenwart so verbinden zu können, daß ich gewisse Haupttendenzen der neueren Homerforschung ins Auge zu fassen versuche.

Mein Vorhaben ist es nicht, eine ausführliche Forschungsgeschichte zu geben. Auf einigen Seiten wäre das unmöglich, es wäre aber auch nicht nötig, da wir solche Überblicke schon besitzen.¹ Ich möchte lieber darauf wenigstens hinweisen, wie die verschiedenen Richtungen der neueren Homerforschung mit Richtungen des geistigen Lebens und des Denkens im allgemeinen zusammenhängen. Bei solchen Umrissen sind Vereinfachungen und Schematisierungen meistens leider unvermeidlich; auch braucht nicht hervorgehoben werden, daß ich weder bei Namen, noch bei bibliographischen Angaben Vollständigkeit

¹ Zunächst einige, die eine längere Zeit überblicken: E. R. DODDS—L. R. PALMER—D. H. F. GRAY: *Homer*, in: M. PLATNAUER (ed.): *Fifty Years of Classical Scholarship*. Oxford 1954. 1—37; A. LESKY, s. v. Homeros, in: *RE Suppl.* XI (1968) 687—846; J. B. HAINSWORTH: *Homer*. Oxford 1969.; A. HEUBECK: *Die homerische Frage*. Darmstadt 1976; ferner einige, die eine kürzere Zeit behandeln (annähernd in der Reihenfolge der erörterten Zeitspannen): H. J. METTE: *Homer 1930—1956*. *Lustrum* 1 (1957) 7—86, mit mehreren bibliographischen Nachträgen in den nächstfolgenden Jahrgängen von *Lustrum*; ders., *Homer 1966—1971* *Lustrum* 15 (1970) 99—122; 128—9; *Homer 1971—1977*. ebd. 19 (1976) 5—64; A. LESKY: *Die Homerforschung in der Gegenwart*. Wien 1952, und seine weitere Forschungsberichte in *AAHG* 6 (1953) 129—50; 8 (1955) 129—56; 12 (1959) 129—46; 13 (1960) 1—22; 17 (1964) 129—54; 18 (1965) 1—30; fortgesetzt von E. DÖNT 21 (1968) 129—44; 23 (1970) 129—48; 25 (1972) 163—82; 257—67; dann von O. PANAGI und S. HILLER 29 (1976) 1—70; bzw. von G. PASOREK, 30 (1977) 1—24; A. HEUBECK: *Fachbericht zur neueren Ilias-Forschung*. *Gymnasium* 58 (1951) 362—80; ders.: *Fachbericht zur neueren Odyssee-Forschung*. Ebd. 62 (1955) 112—33; ders.: *Fachbericht zur neueren Homerforschung*. Ebd. 66 (1959) 380—408; 71 (1964) 43—72; E. BIELEFELD—H. P. DRÖGEMÜLLER—H. G. GUNDEL—A. HEUBECK—J. LATACZ: *Neuere Arbeiten zu Homer und Hesiod*. ebd. 76 (1969) 54—81; F. M. COMBELLACK: *Contemporary Homeric Scholarship, Sound or Fury?* *CW* 49 (1955—56) 17—26; 28—55; J. P. HOLOKA: *Homeric Studies 1971—1977*. Ebd. 73 (1979) 65—150; usw.

anstrebe, was erwähnt wird, ist mehr nur beispielshalber angegeben.² Es gelingt aber vielleicht auch so zu zeigen, in welcher Wechselwirkung die verschiedenen Richtungen der Homerforschung mit dem geistigen Leben ihrer Epoche stehen, und so zur Geschichte unserer Wissenschaft als eines organischen Teiles der geistigen Kultur etwas beizutragen.

Das Homerbild des 18. und 19. Jahrhundert war von drei, für das Denken der Zeit im allgemeinen bezeichnenden Faktoren bestimmt: vom Glauben an den Fortschritt, vom Glauben an das Individuum und vom Glauben an den Verstand.³

Der Glaube an den Fortschritt beruhte auf der bürgerlichen Entwicklung: im Vergleich zu der sich entwickelnden und immer mehr festigenden bürgerlichen Gesellschaft und zu deren naturwissenschaftlichen und technischen Kenntnissen erschienen die vorausgehenden Epochen als Zeiten der Unmündigkeit, als unbedeutend oder sogar als barbarisch. Was Homer anbetrifft, bedeutete das das historische Herangehen an die Frage: die homerischen Gedichte widerspiegeln die Umstände eines primitiven Zeitalters, ihr Entstehen ist die Folge eines Entwicklungsprozesses, entweder so, daß kleine, ursprünglich selbständige Gedichte sich mechanisch zu größeren Einheiten zusammensetzten, oder so, daß eine ursprünglich gegebene Einheit, ein Kern, durch eine, derjenigen der lebendigen Welt ähnliche, organische Entwicklung heranwuchs. Die erste sah vom Fortschritt der Physik im 17. und 18. Jahrhundert beeindruckt die physikalischen, die zweite vom Fortschritt der Biologie im 18. und 19. Jahrhundert beeinflusst die biologischen Prozesse als Modelle an.

Der Glaube an das Individuum war eine Folge des bürgerlichen Individualismus, der danach strebte, daß die Individualität möglichst unbeschränkt zur Geltung kommen könne. Für diese Bestrebung erscheint die primitive Vergangenheit als die Zeit der von gesellschaftlichen und literarischen Konventionen und Regeln noch nicht gebändigten Freiheit des Einzelnen, die unter der Einwirkung der gekünstelten Zivilisation später verloren ging. Das führte zur Idee des «original genius», der nicht andere Dichter, sondern die Natur nachahmt. Diejenigen, die diese Auffassung vertraten, sahen auch in Homer einen «original genius», einen naiven oder Volksdichter.

Der Glaube an den Verstand führte schließlich zu einer rationalistischen Poetik, nach der für das gute Gedicht eben das bezeichnend sei, daß es dem Verstand, dem bürgerlichen gesunden Menschenverstand und der Logik

² Unentbehrlich D. W. PACKARD—T. MEYERS: *A Bibliography of Homeric Scholarship 1930—1970*. Malibu 1974.

³ Was ich hier kurz zusammenfasse, möchte ich später ausführlicher darlegen, bis auf dahin verweise ich auf G. FINSLERS klassischem Werk: *Homer in der Neuzeit*. Leipzig—Berlin 1912, der aber leider nur bis Goethe geht, ferner J. L. MYRES: *Homer and His Critics*. London 1958; I. M. FOERSTER: *Homer in English Criticism. The Historical Approach of the Eighteenth Century*. New Haven 1947; K. SIMONSUURI: *Homer's Original Genius. Eighteenth Century Notions of Early Greek Epic*. Cambridge 1979.

entspricht. Mit der soeben erwähnten Ansicht kombiniert, nach der das Originelle immer besser, das Spätere immer schlechter sei, hieß das, daß die «originellen» homerischen Gedichte gut, d. h. logisch, der rationalistischen Poetik entsprechend gewesen wären und wodurch diese Logik gestört schien, was nicht «vernunftgemäß» war, sei der Unfähigkeit von späteren Redaktoren, Interpolatoren, Diaskeuasten, Stümpfern zuzuschreiben.

Diese drei Faktoren, von denen die beiden ersten noch dazu mit einander in Widerspruch standen, wurden unter verschiedenen Umständen, bei verschiedenen Forschern sehr unterschiedlich kombiniert wirksam, Akzente wurden bald so, bald so gesetzt, doch die Hauptrichtungen der Forschung waren von diesen drei bestimmt.

Im letzten Drittel des 19. Jahrhunderts setzten aber wichtige Wandlungen im gesellschaftlichen und geistigen Leben ein. Ich gehe auf diese nicht näher ein, die Tatsachen sind meistens ohnehin wohl bekannt. Allerdings wirkten wissenschaftliche, gesellschaftliche, politische und allgemeine geistige Faktoren dahin, daß die Gültigkeit der Anschauung und der Methoden des 19. Jahrhunderts fraglich wurde, was das Gefühl der Unsicherheit, zugleich aber auch das Streben nach einer neuen Anschauungsweise hervorrief, in welcher neuen Anschauungsweise sich aber freilich auch die Unsicherheit zu offenbaren vermochte.

Der Glaube an die Gültigkeit der klassischen, mechanischen Anschauungsweise, an die gerade, lineare Evolution, an die Erkennbarkeit und Kontrollierbarkeit der Welt und an die Richtigkeit der historischen Annäherung war erschüttert. Die Forschung setzte sich daher immer mehr das Auffinden und genaue Beschreiben von durch Experimente oder Quellen, aber jedenfalls empirisch nachweisbaren Tatsachen zum Ziel. Das war noch nicht völlig neu. Die besondere Wichtigkeit der Beschreibung ergab sich aus dem Wesen der mechanischen Anschauung: einzig die richtige Beschreibung der Tatsachen ermöglicht eine richtige Folgerung, das Ziehen von Schlüssen, die sich in das Ganze des Systems einfügen und von der Empirie gerechtfertigt werden können. Wenn sie von der Erfahrung nicht bestätigt werden und in der Folgerung kein logischer Fehler nachweisbar ist, so kann der Fehler nur im Ausgang stecken, es wird also eine neue, genauere Beschreibung nötig. Am Ende des Jahrhunderts entstand aber eben die Lage, daß eine ganze Reihe von Erscheinungen sich empirisch als wahr erwies, welche mit den aus dem System sich ergebenden Folgerungen nur mit Mühe und Not oder überhaupt nicht in Einklang gebracht werden konnten. Das führte einerseits zum Streben nach genaueren und noch genaueren Beschreibungen, andererseits zu einem allmählichen Sich-Entfernen von den alten Anschauungsweisen, so auch von der historischen Anschauung. Als eine Folge der gemeinsamen Wirkung beider ergab sich als eine Lösung der Krise auf dem Gebiet der Gesellschaftswissenschaften die immer zunehmende Anwendung von nicht-historischen, beschrei-

benden Methoden, die einerseits die Formen und Strukturen aufdecken, so wie diese erscheinen, andererseits aber die Frage, wie diese entstanden, auf sich beruhen lassen. Nicht die Beschreibung war also die Neuigkeit, denn sie hatte auch früher ihre Bedeutung, und diese wurde infolge der neuen Fragen nur noch größer, sondern ihre Funktion veränderte sich: sie wurde vom Mittel zum Zweck. Die Forschung untersuchte demnach die Erscheinungen nicht in einem zeitlichen Nacheinander, sondern in der gleichen zeitlichen Ebene, als Teile eines einzigen Systems, ungeachtet dessen, was für eine Vergangenheit hinter ihnen stehe. Die erste bedeutende Offenbarung der neuen Anschauung war die allgemeine sprachwissenschaftliche Lehre de Saussures.

Den nächsten Schlag für den Fortschrittsglauben, für die Richtigkeit der historischen Anschauung und überhaupt für das ganze bürgerliche Sicherheitsgefühl im Geiste des 19. Jahrhunderts bedeuteten der erste Weltkrieg und die darauf folgenden Revolutionen. Das hatte zunächst in den besiegten Staaten, früher oder später aber auch bei den Siegern spürbare Folgen. Unmittelbar zeigte sich der Wandel in erster Linie freilich in der Philosophie, in den Fachwissenschaften nur mittelbar, darin aber, daß auf dem Gebiet der Sprachwissenschaft, der Literaturwissenschaft, der Folkloristik oder der Religionsgeschichte die historischen Fragestellungen seltener geworden sind und die beschreibenden, phänomenologischen Untersuchungen in den Vordergrund rückten, tat sich doch der neue Geist kund, wiewohl diese Ideen, infolge der in den Fachwissenschaften noch immer wirkenden historischen Anschauung nicht gleich Aufnahme oder auch nur Widerhall fanden.

Unter solchen Umständen mußten die Fragen auch bezüglich Homer anders gestellt und behandelt werden. Den ersten wichtigen Schritt in dieser Richtung hat Milman Parry getan.⁴ Nicht ohne Vorläufer.⁵ Bereits im 19. Jahrhundert gab es Forscher, die den Aufbau der homerischen Sprache und die sich wiederholenden Ausdrücke, bzw. deren Beziehung zueinander und zur Metrik unabhängig vom Problem der Entstehung des Epos untersuchten, nur eben erregten solche Forschungen damals, in einer Epoche des historischen Interesses, kein besonderes Aufsehen. Parrys Ergebnisse im 20. Jahrhundert sind dagegen, wenn auch nicht sofort und auf einmal, einer der bestimmenden Faktoren der Homerforschung geworden.

⁴ M. PARRY: *l'Épithète traditionnelle dans Homère. Essai sur un problème de style homérique* Paris 1928; ders.: *Les formules et la métrique d'Homère*. Paris 1928. Seine Wirkung beruhte aber eigentlich nicht auf diesen beiden Werken, sondern auf deren englischer Version, die aber nicht nur eine Umarbeitung, sondern auch eine Weiterentwicklung der in den französischen Büchern dargelegten Ideen war: *Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making. I. Homer and Homeric Style*. HSCP 41 (1930) 73–124; *II. The Homeric Language as the Language of an Oral Poet*. ebd. 43 (1932) 1–50. Alle Werke von PARRY, auch die französischen in englischer Übersetzung, in: *The Making of Homeric Verse*. The Collected Papers of MILMAN PARRY. Ed. ADAM PARRY. Oxford 1971.

⁵ Darüber A. PARRY in seinem Vorwort zu *The Making of Homeric Verse*, xliii ff. und die zwei Studien von J. LATACZ in dem von ihm redigierten Sammelband: *Homer. Tradition und Neuerungen*. Darmstadt 1979. 5–44.

Parry unterwarf die Struktur der homerischen Sprache teils gerade von diesen Vorarbeiten des 19. Jahrhunderts ausgehend, teils von der beschreibenden und nicht-historischen Sprachwissenschaft seiner Zeit inspiriert einer Prüfung und entwickelte so seine Konzeption. Er betrachtete die homerische Sprache als ein aus -- einander ergänzenden -- Formel-Typen und Formel-Systemen aufgebautes Ganzes. Da nun jedes Glied eines Formel-Typs analogisch von jedem Glied desselben Typs abgeleitet werden kann, habe, nach Parry, die Frage nach der geschichtlichen Priorität einfach keinen Sinn. Er zog also die Wirkung der Analogie nur innerhalb des Systems in Betracht und untersuchte die sprachlichen Erscheinungen, indem er die Frage der Geschichtlichkeit beiseite schob, auf die gleiche zeitliche Ebene projiziert.⁶ Später hat er den Begriff der Formel stark erweitert,⁷ wodurch auch die Gültigkeit der analogischen Erklärung allgemeiner geworden ist.

Parrys Konzeption enthält zahlreiche Elemente, die auch bei den Homerforschern des 18. Jahrhunderts oder bei Wolf und seinen Anhängern zu finden sind. Der Zusammenhang ist indessen grundverschieden. Die Formeln, erörtert z. B. Parry, drücken für den Dichter einen wesentlichen Gedanken aus, die Elemente der Formel haben daher keinen selbständigen Sinn. Der Gebrauch einer Formel wird folglich nicht von den stilistischen Forderungen einer gegebenen Stelle bestimmt, sondern allein vom wesentlichen Gedanken, den der Dichter aussprechen will und von der metrischen Brauchbarkeit, da die homerische Sprache, wie das bereits K. Witte formulierte, ein Gebilde des homerischen Verses sei. Das Individuum des Dichters, die Originalität, konnte sich also im Stil nicht geltend machen, was aber auch nicht beabsichtigt oder erwartet war.⁸ Das ist eine ähnliche Sicht bezüglich des Stils der Gedichte, wie die des 18. Jahrhunderts oder K. Lachmanns bezüglich der Entstehung der Gedichte: kleine Einheiten setzen sich mechanisch zu größeren zusammen, wobei aber dem schaffenden Individuum keine besondere Rolle zukommt. Während aber diese Vorstellung im 18. Jahrhundert sich in eine mechanische und lineare Fortschritts-Konzeption einfügte, ging sie bei Parry aus einer ahistorischen Annäherung hervor und steht in Verwandtschaft mit den sprachwissenschaftlichen Ansichten, die die Bedeutung des Individuums in der Sprache möglichst minimalisieren wollen.

Es ist wohl verständlich, daß sich gerade gegen diesen Punkt der Parryschen Konzeption vielleicht die meisten Kritiken gerichteten. Diese Ansicht war nämlich nicht nur sachlich anfechtbar -- wenn immer nur unbedeutende

⁶ Darauf, daß PARRYS Sicht eine synchronische (nicht-historische) sei, hat bereits G. NAGY hingewiesen: *Formula and Meter*, in: B. A. STOLZ—R. S. SHANNON (ed.): *Oral Literature and the Formula*. Ann Arbor 1976. 241.

⁷ PARRY: HSCP 41 (1930) 122; 132—4; viel vorsichtiger *Épithète* 55.

⁸ PARRY: HSCP 41 (1930) 146—7; *About Winged Words*. CP 32 (1937) 59—63. Daß die Sprache der homerischen Gedichte ein Gebilde des epischen Verses sei, hat K. WITTE bereits 1913 ausgesprochen: RE VIII 2214 s. v. Homeros.

Änderungen vorgenommen waren, wie lange mußte es dann dauern, bis dieser mächtige und, wie gerade Parry nachwies, sehr ökonomische Formelschatz sich entwickelte?⁹ —, sie war auch anschauungsmäßig nicht ganz «zeitgemäß». Während der Glaube des 18. und 19. Jahrhunderts an den Fortschritt (an die Richtigkeit der geschichtlichen Anschauungsweise) und der Glaube an den Verstand (an die Erkennbarkeit und an die Kontrollierbarkeit der Welt) in der Krise des Jahrhundertendes zusammenbrachen, wurde der Glaube an das Individuum, der Individualismus gerade am Ende des Jahrhunderts stärker als je und das ließ, trotz einiger Gegenteilstendenzen, auch später nicht nach. Auch Parry übte nicht in dieser Hinsicht und mit diesen Gedanken eine wirklich große Wirkung aus, sondern — außer mit seiner, die Strukturen untersuchenden, unbedingt fruchtbaren Methode — mit einer anderen, sachlich ebenfalls nicht unanfechtbaren Folgerung.

Parry zog nämlich aus dem formularen Charakter der epischen Sprache nicht nur den zweifellos richtigen Schluß, daß diese Sprache eine traditionelle sei, sondern auch, daß die Gedichte selbst mündlich geschaffene und mündlich tradierte Werke seien, weil die Formularität nur in der mündlichen Dichtung eine Funktion habe, die Formularität also gleich und immer auch mündliches Schaffen und mündliche Überlieferung bedeute.¹⁰

So schwer diese Folgerung von Parry im Vorkriegs-Europa Aufnahme oder auch nur Anklang fand, so stürmisch verbreitete sie sich in den fünfziger und sechziger Jahren. In der Dichtung der verschiedensten Zeiten und Gebiete hat man das Vorhandensein von Formeln nachgewiesen und daraus darauf geschlossen, daß alle diese Werke unter den Umständen der Mündlichkeit entstanden, oder, obwohl schriftlich verfaßt, doch mündlich überliefert gewesen seien, was auch auf ihren Text stark gestaltend gewirkt habe.¹¹ Diese große Wirkung hatte wahrscheinlich mehrere Gründe. Von den fünfziger Jahren an nahm der Strukturalismus, so auch der sprachwissenschaftliche Strukturalismus, einen neuen Aufschwung zunächst in Frankreich, dann auch anderwärts, was wahrscheinlich dazu beigetragen hat, daß das Interesse an Parrys Ideen lebhafter wurde. Es scheint indessen auch noch etwas anderes mitgewirkt zu haben. Von den fünfziger Jahren an gewann die Mündlichkeit in der Kommunikation stark an Boden (Rundfunk, Fernsehen, Film, Ensembles, Protest-Songs usw.) und das erhöhte das Interesse an Epochen der gesellschaftlichen Entwicklung, wo die Lage ähnlich war. Für das 19. Jahrhundert war es unvorstellbar, daß man die Schrift, wenn sie einmal erfunden war, nicht gleich

⁹ Vgl. z. B. A. HOEKSTRA: *Homeric Modifications of Formulaic Prototypes*. Amsterdam 1965. Verhandl. d. Kon. Akad. Afd. Letterk. 71, 1. 15.

¹⁰ PARRY: HSCP 43 (1932) 1—50, bes. 23 ff.

¹¹ F. P. MAGOUN: *Oral-Formulaic Character of Anglo-Saxon Narrative Poetry*. Speculum 28 (1953) 446—67; J. RYCHNER: *La chanson de geste: essai sur l'art épique des jongleurs*. Genève — Lille 1955. und viele andere, eine Bibliographie bei I. T. MONROE: *Oral Composition in Pre-Islamic Poetry*. Journal of Arabic Literature 3 (1972) 9, Anm. 2.

und ständig auf allen Gebieten der Kultur verwendet hätte — heute lehrt uns die Erfahrung etwas anderes. Auch Parrys Homerverständnis hat dazu beigetragen, diese Erfahrung in dem Sinne zu verallgemeinern, daß unsere Zeit das Ende der Bücherkultur, der Gutenberg-Galaxis, sei, obwohl Parry selbst an so etwas wahrscheinlich nie gedacht hat.¹² Parry wirkte nun in erster Linie nicht durch seine ahistorische Anschauung und Methode: er entwickelte, von der nicht-geschichtlichen Anschauungsweise seiner Zeit geleitet, ein neues, zeitgemäßes Homer-Bild, welches wiederum das Selbstverständnis einer späteren Zeit gefördert hat.

Von der Mitte der fünfziger Jahren an läßt sich aber eine weitere Tendenz beobachten: die Aufmerksamkeit richtet sich — teilweise vielleicht ebenfalls infolge der sich verändernden kulturellen Lage — immer mehr auf die Bewegung der Strukturen und auf die Kommunikation als einen mehrfaktorigen Akt. In der Sprachwissenschaft zeigte sich das in der Entwicklung der generativen Grammatik, auf allgemeinerer Ebene in den Kommunikationstheorien. In der Homerforschung führte es zu einer kritischen Weiterentwicklung der Parryschen Ideen: zum Nachweis dessen, daß der Begriff Formel auf mehrere Weisen verstanden werden kann oder soll, zur Untersuchung dessen, wie die Formeln bewegt und modifiziert werden können, bzw. dessen, wie die Formeln entstehen (sich generieren), dessen, daß unter Umständen der Mündlichkeit auch der empfangende Zuhörer ein aktiver Faktor sei und das Werk in einer Wechselwirkung (Interaktion) von Dichter und Zuhörer, d. h. eben im Akt des Vortrages entstehe und bei der Betrachtung der Frage demnach alle Faktoren dieses Aktes in Betracht gezogen werden sollten, deren die Formularität nur einer sei, usw.¹³

Nicht Parry war aber der einzige, der unter Ausklammerung der historischen Fragestellung Strukturen der epischen Dichtung untersuchte. Eben-

¹² Vgl. M. McLuhan: *Gutenberg Galaxy*. Toronto 1962. ADAM PARRY war solchen Gedanken ziemlich abgeneigt und betonte, daß McLuhan M. Parry wahrscheinlich nur aus zweiter Hand kannte (*The Making of Homeric Verse* xliii.). Was die Wirkung betrifft, ist das aber ziemlich gleichgültig, McLuhan beruft sich allerdings auf MILMAN PARRY, die Anregung zu seiner These gab ihm also, mittelbar oder unmittelbar, doch dieser. A. PARRY weist auch W. J. ONGS Ansicht zurück, nach der MILMAN PARRYS «special type of interest in Homer was made possible by the fact that he lived when the typographical era was breaking up» (*Synchronic Present: The Academic Future of Modern Literature in America*. American Quarterly 14 [1962] 247—8, mir nur aus A. PARRYS Zitat bekannt: a. O. xliii, Anm. 2), und darin hat er recht, aber zu PARRYS Wirkung seit den fünfziger Jahren hat doch auch der Wandel der Kultur beigetragen.

¹³ Vgl. z. B. J. A. Russo: *A Closer Look at Homeric Formulas*. TAPA 94 (1963) 235—47 und, nach einigen weiteren Studien, die verschiedenen Ansichten zusammenfassend: *Is «Oral» or «Aural» Composition the Cause of Homer's Formulaic Style?* in: STOLZ—SHANNON (vgl. oben, Anm. 6), 31—54; J. B. HAINSWORTH: *The Flexibility of the Homeric Formula*. Oxford 1968; M. N. NAGLER: *Towards a Generative View of the Oral Formula*. TAPA 98 (1967) 269—311 und in seinem Buch *Spontaneity and Tradition*. Berkeley — Los Angeles — London 1974; E. A. HAVELOCK: *Preface to Plato*. Oxford 1963. 37—8; 45; B. GENTILI: *Aspetti del rapporto poeta, committente, uditorio nella lirica corale greca*. Studi Urbinati 39 (1965) 70—8 und in mehreren weiteren Arbeiten, usw.

falls nicht-historisch waren jene Richtungen, die nicht die Struktur der Sprache, sondern die der einzelnen Erzählelemente einer Prüfung unterwarfen. Die Forscher der Folklore-Epik sind bereits am Anfang dieses Jahrhunderts darauf aufmerksam geworden, daß im Vortrag bestimmter Themen der epischen Gattungen sich dieselben Elemente in derselben Reihenfolge wiederholten. Einige Fälle wurden auch bezüglich der homerischen Epik beschrieben, aber W. Arend war der erste, der das Problem, in Hinsicht auf die griechische Epik systematisch untersuchte — und das nur einige Jahre nach dem Erscheinen von Parrys ersten Werken, jedoch ohne, daß er diese gekannt hatte.¹⁴ Parry nahm die Bedeutung von Arends Buch sofort wahr, auch wenn er die Erscheinung anders erklärte. Weiter an dem Problem zu arbeiten war aber ihm nicht mehr vergönnt, so haben das erst seine Anhänger von den fünfziger Jahren an getan.¹⁵

Ebenfalls von den dreißiger Jahren an wurden eingehender auch solche allgemeinen Strukturen untersucht, wie die Ringkomposition, und am Anfang der dreißiger Jahre versuchte J. L. Myres als erster nachzuweisen, daß die ganze Ilias eine monumentale Ringkomposition sei, worin ihm später manche folgten.¹⁶ Von der zweiten Hälfte der dreißiger Jahre an erschienen W. Schadewaldts Homerstudien, die sich mit der Schaffensweise des Ilias-Dichters befaßten.¹⁷

Schadewaldt ging anfänglich davon aus, daß dieser Dichter aus Szenen baute, der Akzent lag aber von Anfang an darauf, wie diese Szenen miteinander

¹⁴ *Die typischen Szenen bei Homer*. Berlin 1933.

¹⁵ PARRYS Besprechung von Arends Buch: CP 31 (1936) 357—60; einige der wichtigsten Arbeiten auf diesem Gebiet: A. B. LORD: *Composition by Theme in Homer and South-slavic Epos*. TAPA 82 (1951) 71—80 und in seinem Buch *The Singer of Tales*. Cambridge Mass. 1960. 69—89; J. I. ARMSTRONG: *The Arming Motif in the Iliad*. AJP 79 (1958) 337—54; H. PATZER: *Dichterische Kunst und poetische Handwerk im homerischen Epos*. Sber. d. Wiss. Ges. d. J. W. Goethe Univ. Frankfurt a. M. 10 (1971) 1; B. FENIK: *Typical Battle Scenes in the Iliad*. Wiesbaden 1968; T. KRISCHER: *Formale Konventionen der homerischen Epik*. München 1971. und noch viele andere Werke. Ich brauche vielleicht nicht besonders hervorzuheben, daß bei solchen Forschungen mittelbar oder unmittelbar auch PROPP mitwirkt.

¹⁶ Die Benennung Ringkomposition stammt m. W. von H. FRÄNKEL: *Gnomon* 3 (1927) 569. Ausführlich über das Problem W. A. A. OTTERLO: *Eine merkwürdige Kompositionsform der älteren griechischen Literatur*. *Mnemosyne* 12 (1944) 192—207, und *Der Ringkomposition als opbouwprincipe in der epische gedichte van Homerus*. Amsterdam 1948. Verhandl. d. Kon. Akad. Afd. Letterk. 51, 1. und m. A. — J. L. MYRES: *The Last Book of the Iliad. Its Place in the Structure of the Poem*. JHS 52 (1932) 264—95; C. H. WHITMAN: *Homer and the Heroic Tradition*. Cambridge Mass. 1958.

¹⁷ Seine kleineren Homer-Studien erschienen von 1935 an (zusammen in: *Von Homers Werk und Welt*. Stuttgart 1956), sein Hauptwerk: *Iliasstudien*. Abh. d. Sächs. Akad. d. Wiss. 43, 6. Leipzig 1938. (In der Odyssee verfuhr er aber analytisch.) Auch SCHADEWALDT hatte seine Vorläufer, so C. ROTHE: *Die Ilias als Dichtung*. Paderborn 1910; *Die Odyssee als Dichtung*. Paderborn 1914; E. DRERUP: *Homer*. München 1902, oder C. M. BOWRA: *Tradition and Design in the Iliad*. Oxford 1930, dachten ähnlich von der Ilias als Kunstwerk, nur haben sie den Schwerpunkt nicht so von der historischen Annäherung auf die ästhetische verschoben. ROTHE fand allerdings beinahe so wenig Beachtung, wie PARRYS Vorläufer im 19. Jh.

verbunden seien. Wo die Homer-Analyse des 19. Jahrhunderts Widersprüche und die Nachahmungen von verschiedenen Dichtern sah, wovon man die Geschichte der Entwicklung des Epos ablesen könne, dort sah Schadewaldt die bewußte Kunst einer souveränen Dichterpersönlichkeit, welche die Spannung absichtlich durch Unterbrechungen und Retardierungen steigert, die Zukunft vorausahnen läßt, auf die Vergangenheit zurückweist, an andere Stellen erinnert, wodurch die Ähnlichkeit und die Andersartigkeit von diesen zugleich zum Ausdruck kommt. Schadewaldt betrachtete also Erscheinungen, die das 19. Jahrhundert nur im Nacheinander der Geschichtlichkeit erklären konnte, jetzt in derselben zeitlichen Ebene, und fand, daß sie nur so zu deuten seien. Er verband hiemit die nicht-historische Annäherung mit der Hervorhebung der Rolle des Individuums. Schadewaldts Sicht entsprach also einerseits einer herrschenden Idee der Zeit, andererseits knüpfte sie sich an die ästhetische Griechentum-Auffassung der deutschen Klassik an. Nicht oder nicht nur deshalb fand Parry in Europa eine Zeit lang keinen Widerhall, weil seine Ideen der kontinentalen, insbesondere der deutschen Homer-Philologie fremd waren, sondern auch weil der Anspruch auf eine nicht-historischen Annäherung in einer der ästhetischen Anschauung, bzw. dem Griechentum-Bild des deutschen Klassizismus und Nietzsches – der nach dem ersten Weltkrieg auch auf die Altertumswissenschaft eine ganz außerordentliche Wirkung ausübte – näherstehenden Weise befriedigt wurde, in einer Weise, die dem Individualismus der Zeit mehr angemessen war als Parrys Konzeption.

Am Anfang der vierziger Jahren meldete sich wieder eine neue Richtung. Diese untersuchte nicht die sprachlichen oder die Erzählungsstrukturen der Gedichte, auch nicht ihren Aufbau, sondern die Bedeutung derselben, indem sie in den Beziehungen und Situationen der epischen Helden die Erscheinung von gewissen allgemein menschlichen Beziehungen erblickte. Diese Annäherung stand einerseits zweifellos mit der Phänomenologie in Zusammenhang, ihr Auftreten fällt aber wahrscheinlich nicht nur der Zeit nach mit den Jahren des zweiten Weltkrieges zusammen. In einer Epoche, in der ein bedeutender Teil der Menschheit sich in der Lage des Seins oder Nicht-Seins versetzt fühlte, wurde verständlicherweise auch die Beziehung zu den Kunstwerken der Vergangenheit persönlicher. Menschen glaubten auch in diesen ihre eigene Lebenslage oder deren positives Gegenbild erkennen zu können, sie deuteten Vergangenheit und Gegenwart auseinander. Im Fall von anderen Kunstgattungen des Altertums, wie z. B. der griechischen archaischen Lyrik oder der Tragödie, begann das schon früher, in der Homerforschung, vielleicht dem etwas beklemmenden Gewicht der klassischen homerischen Frage zufolge, etwas später, obwohl auch diese Richtung bereits im 19. Jahrhundert vorbereitet war. G. W. Nietzsche war schon 1837 der Meinung Homer habe in Achill «ein tragisches Beispiel der menschlichen Größe» schildern wollen, einen Helden, der infolge seiner Seelengröße das ruhmreiche Leben erkiest, dem aber infolge seines

Übermaßes der Ruhm, dessen Möglichkeit Zeus ihm gönnt, durch den Tod des Patroklos schließlich zum Verderben wird.¹⁸

Ein erstes Auftauchen einer Annäherung solcher Art im 20. Jahrhundert ist in I. Trencsényi-Waldapfels griechischer Literaturgeschichte zu finden.¹⁹ Trencsényi-Waldapfel sah in der symmetrischen Komposition die Offenbarung des selbst im Feind den Menschen erkennenden Humanen, des homerischen Humanismus, der im 24. Buch auf natürliche Weise zur Versöhnung führt. Sein Homer-Bild wird so — obwohl er sich vom romantischen Bild des «heiteren Homer» abgrenzt — durch die Betonung des Humanen gewissermaßen doch beruhigend, als ein Gegenbild zu einer inhumanen und unversöhnlichen Epoche.

Die Mehrzahl der Forscher betonte indessen viel mehr das Tragische. So zuerst M. Tait, der Hektor und Achill für gleich tragische Gestalten hielt, doch während Hektors Tragik eine mehr äußerliche sei — er fällt unter dem Zwang der Umstände, ein Held einer untergehenden Welt —, sei die Tragik des Achilleus eine mehr innere: unter den Siegern bleibt er allmählich allein, sein Unbehagen nimmt ständig zu und durch eine Reihe von Krisen muß er erkennen, daß der Menschen Los im Leben nur Leiden und Mißerfolg sei. (Tait betont im 24. Buch nicht die Versöhnung, sondern den Pessimismus, die ständige Präsenz von Leid und Tod.) Wenn sich die Menschen aus Liebe und aus Hass in Schuld verstricken, können die Götter ihnen nicht helfen: der Mensch ist allein auf sich verlassen, sein Schicksal kann höchstens durch das Mitleid des Mitmenschen gelindert werden.²⁰

Taits Homerverständnis, in dem auch ein Hauch des Existentialismus zu spüren ist, blieb eine geraume Zeit lang ohne Widerhall und Fortsetzung. Vielleicht wurden die Menschen auch durch das Ende des Krieges zuversichtlicher gestimmt, allerdings begannen Parrys Gedanken zu dieser Zeit stärker zu wirken, auch die Entzifferung der pylischen Tafeln eröffnete neue Perspektiven: die Aufmerksamkeit wurde also in andere Richtungen gelenkt.

Nach Tait, aber ohne ihn zu kennen (die Kriegsjahrgänge der anglosächsischen Zeitschriften konnten von unseren Bibliotheken meistens erst später erworben werden), entwickelte im Ungarn der frühen fünfziger Jahre Á. Szabó als erster das Bild des «tragischen Homer».²¹ Nach seiner Auffassung sei die Ilias «die epische Tragödie der Rache», von dem verblendeten Trachten nach Rache wurde auch Achill hinweggerissen. Die Rachsucht spielte auch in Taits Konzeption eine gewisse Rolle, doch mehr nur als eine Sucht um Patrok-

¹⁸ G. GU. NITZSCH: *De historia Homeri. . . meletemata*. II. Hannover 1837. 18—19, und auch in seinen späteren Werken.

¹⁹ I. TRENCSENÝI-WALDAFFEL: *A görög irodalom*. In: *A világirodalom története*. Hrsg. v. B. ZOLNAI. I. Budapest 1944. 121—2.

²⁰ M. TAIT: *The Tragic Philosophy of the Iliad*. TAPA 74 (1943) 49—59.

²¹ Á. SZABÓ: *Homéros*. Budapest 1954. 21—121; nur auf die Achilleus-Frage bezogen: *Achilleus der tragische Held der Ilias*. Acta Ant. Hung. 4 (1956) 55—108.

los' Tod zu rächen und als ein mittelbarer Selbstmord. In Szabós Interpretation sind Wut und Rachsucht von den ersten Seiten der Ilias an bestimmend, ihretwegen reißt sich Achilleus von den Kameraden los und wird so einsam und in seiner Einsamkeit selbstsüchtig. Eine Folge seiner Selbstsucht und Verblindetheit ist der Tod des Patroklos. Achills darauf folgende rasende Rachsucht ergibt sich aus dem späten Bewußtwerden, das dem der sophokleischen Helden ähnlich ist, daraus, daß Achill wieder gutmachen will, was nie mehr gutgemacht werden kann. Das entschuldigt seine Grausamkeit, bringt aber keine Lösung. Nicht durch die Rache gelangt Achill zur Ruhe, sondern durch die Versöhnung. Die Reihe der Rachen muß einmal ein Ende nehmen.

Auch Szabós Konzeption erregte damals keine besondere Aufmerksamkeit. Vom Anfang der siebziger Jahren an indessen, als die Ebbe von Parrys Wirkung und von den Diskussionen über die Mündlichkeit begann, verstanden immer mehrere den Homer tragisch — ähnlich wie Szabó oder Tait, ohne diese zu kennen — und sahen in ihm den Vorläufer der späteren Tragödie. In seiner Schlußfolgerung steht M. Nagler zu Szabó am nächsten, er kommt aber auf einem ganz anderen Weg zu dieser Folgerung.²² Nagler bezieht die aus seinen Forschungen sich ergebende Konklusion ganz direkt auf unsere Zeit: nur die Rückkehr in die Gemeinschaft der Menschen, nur die Versöhnung kann Achill die Lösung bringen, das ist die Lehre, die von Homer suggeriert wird, die aber zu erlernen der Menschheit in drei Jahrtausenden nicht gelang. Andere, so z. B. der so früh dahingeschiedene C. MacLeod, setzten mehr die Taitische, nicht so sehr mahnende, sondern mehr pessimistische Deutung fort, mit nicht unerheblichen Akzentverschiebungen. Jetzt wird in der Ilias nicht nur die Schilderung der Hoffnungslosigkeit des menschlichen Seins gesehen und auch nicht nur soviel, daß die Welt der Götter über der Welt der Menschen die schonungslose Grausamkeit des Krieges und des Lebens andeutet — auch das ist schon eine Verschiebung der Akzente —, man sieht in den Epen jetzt auch den Protest des Dichters Homer gegen diese Ordnung und den Ausdruck dessen, daß in dieser Welt der Hoffnungslosigkeit nur die Dichtkunst zu trösten und Lehren zu ziehen vermag.²³

Bei alldem verschwand auch die geschichtliche Annäherung nicht, von den fünfziger Jahren an kam sie sogar wieder zu Kräften und verwendete auch Parrys Ergebnisse, um eine neue historische Konzeption zu entwickeln. Das mag mehrere Gründe haben. Einer davon war sicherlich die schon erwähnte Entzifferung der mykenischen Schrift, infolge deren sowohl in sprachlicher, als auch in sachlicher Hinsicht neue Fragen gestellt und alte auf neue Weise

²² M. N. NAGLER in seinem oben, Anm. 13. zitiertem Buch, S. 131—98, die Lehre: 209.

²³ C. MACLEOD: *Homer, Iliad, Book XXIV*. Cambridge 1982. 1—35; J. GRIFFIN: *Homer on Life and Death*. Oxford 1980; R. B. RUTHERFORD: *Tragic Form and Feeling in the Iliad*. JHS 102 (1982) 145—60. Ähnlich auch M. KOKOLAKIS: *Homeric Poetry and Tragedy*. Athen 1975, diese Arbeit war aber mir nicht zugänglich.

beantwortet werden konnten.²⁴ Ein anderer war vermutlich der sich auch im Westen, gerade unter Intellektuellen, geltend machende Einfluß des Marxismus oder wenigstens einer gewissen soziologischen Anschauungsweise,²⁵ wahrscheinlich spielten aber auch andere Faktoren (z. B. die Tradition) mit. Doch blieb auch die geschichtliche Betrachtungsweise nicht die alte, ihre Methoden wurden mannigfaltiger.

Die traditionelle Analyse, die die vorhandenen Texte aufgrund von vermeintlichen oder tatsächlichen Widersprüchen in kleinere Dichtungen zerlöst oder innerhalb der Epen verschiedene Schichten unterscheidet, geriet mehr an die Peripherie des Interesses. Nicht, als ob die alten Fragen alle einwandfrei beantwortet worden wären und noch weniger, als ob diese Arbeiten keine wichtigen Probleme behandelten und nicht zu wichtigen Ergebnissen gekommen wären, einfach nur, weil die Art der Fragestellung nicht im Mittelpunkt des allgemeinen Interesses steht, etwa ähnlich, wie es mit den Strukturuntersuchungen im 19. Jahrhundert geschah.²⁶

Mehr nur ein Intermezzo war die außerhalb der deutschen Homerforschung kaum eine besondere Wirkung ausübende sog. Neoanalyse, die aufgrund vom Homer-Text und von zur Verfügung stehenden späten Angaben vorhomerische kyklische Epen zu rekonstruieren und Widersprüche bzw. schwer erklärbare Stellen der Epen damit zu erklären versuchte, daß der Dichter von einem, in irgendeiner früheren Dichtung bewährten Motiv, das dort an seinem Platz war, in einem anderen, nicht ganz passenden Kontext Gebrauch macht.²⁷ Das Verfahren erinnert gewissermaßen an die Untersuchungen der *composition by theme*, nur eben während diese Untersuchungen mit typischen Szenen rechnen, die bald so, bald so gestaltet werden, von denen aber keine als ursprünglich gelten kann, will die Neoanalyse ein gewisses, bestimmtes Epos nachweisen, von welchem die homerische Verwendung abzuleiten sei. Die Methode ist also eigentlich die alte, nur sollte der Zusammenhang, wo die Situation oder der Ausdruck «mehr an seinem Platz war» nicht

²⁴ Ich erwähne nur drei zusammenfassende, wichtige Werke: T. B. L. WEBSTER: *From Mycenae to Homer*. London 1958; D. L. PAGE: *History and the Homeric Iliad*. Berkeley 1959; G. S. KIRK: *The Songs of Homer*. Cambridge 1962. Diese Werke verwendeten auch PARRYs Ergebnisse.

²⁵ Vgl. Z. B. G. THOMSON: *Studies in Ancient Greek Society*. I. *The Prehistoric Aegean*. London 1949. (ebenfalls schon auch auf PARRY bauend).

²⁶ Vgl. Z. B. G. JACHMANN: *Homerische Einzellieder*, in: *Symbola Coloniensia* J. Kroll. . . oblata. Köln 1949. 1—70; P. VON DER MÜHLL: *Kritische Hypomnema zur Ilias*. Basel 1952; D. L. PAGE: *The Homeric Odyssey*. Oxford 1955; E. HEITSCH: *Aphroditehymnos, Aeneas und Homer*. Göttingen 1965; H. VAN THIEL: *Iliaden und Ilias*. Basel—Stuttgart 1982.

²⁷ Der unmittelbarer Ausgangspunkt der Neoanalyse war H. PESTALOZZIS kleines Buch: *Die Achilleis als Quelle der Ilias*. Zürich 1945, methodisch hat sie aber W. Schade-waldt ausgearbeitet: *Einblick in die Befindung der Ilias. Ilias und Memnonis*, in: *Varia variorum*. Festgabe für K. Reinhardt. Köln 1952. 13—48. K. REINHARDT selbst war skeptisch, *Tradition und Geist im homerischen Epos*. *Studium Generale* 4 (1951) 334—9, eine radikale Kritik der Richtung bei A. DİRLE: *Homerprobleme*. Opladen 1970. 9—44.

der vorhandene Text der homerischen Epen sein, sondern ein mehr oder minder hypothetischer, vorhomerischer Text. So kann die Einheit der vorhandenen Texte gerettet werden.

Eine dritte Richtung versuchte, die Aufmerksamkeit auf die vorhandenen Epentexte richtend, die geistige Physiognomie und die Eigenart derselben zu klären und diese Eigenart mit der mythischen Tradition vergleichend das Traditionelle und das Eigenwüchsige abzusondern, um dadurch zur Bestimmung des entwicklungsgeschichtlichen Platzes der Epen einen Anhaltspunkt zu gewinnen.²⁸

Eine eigenartige Synthese von Unveränderlichkeit (ahistorische Anschauung) und Veränderlichkeit (historische Anschauung) entwickelte schließlich, im Geiste seiner bereits am Ende der zwanziger Jahren veröffentlichten dichtungstheoretischen Studien — das «Wesen» der Dichtung sei die Offenbarung der sich nie ändernden Welt der Triebe, doch die Form dieser Offenbarung («Gedanke») sei immer von den jeweiligen historischen Umständen bestimmt —, K. Marót.²⁹

Alle diese Richtungen trachteten die Beziehung der homerischen Epen und der so oder so erschlossenen vorhomerischen Dichtung, d. h. den Werdegang des Epos, zu klären. Eine andere, hinsichtlich der Geschichte des Denkens des 20. Jahrhunderts wahrscheinlich bedeutendere Richtung sucht die eigenartige geschichtliche Lage der Epen zu erfassen, das zu klären also, worin die homerischen Epen nicht nur von den ihnen vorangehenden, sondern auch von den ihnen folgenden Epochen sich abheben bzw. worin sie mit diesen übereinstimmen. Diese Annäherung konnte wiederum unterschiedlich sein, sie konnte durch Prüfung von sprachlichen Erscheinungen geschehen, d. h. durch die Prüfung der in der Sprache (in Worten, Ausdrücken) zum Ausdruck kommenden Sicht (so verfuhr z. B. B. Snell)³⁰ und konnte mit den Methoden der Soziologie, durch Untersuchung von wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Erscheinungen geschehen, wie das z. B. M. I. Finley tat.³¹ Eine gewisse Vereinigung der beiden ist bei A. W. H. Adkins zu sehen, obwohl der Schwerpunkt

²⁸ In verschiedenen Formen und auf verschiedenen Wegen C. M. BOWRA in seinem oben, Anm. 17 erwähnten Buch, F. JACOBY: *Die geistige Physiognomie der Odyssee*. Antike 9 (1933) 159—94; und in einer Reihe von Studien K. REINHARDT, deren erste *Das Parisurteil*. Frankfurt 1938. war und die jetzt im Band *Tradition und Geist*. Göttingen 1960. zusammen zu finden sind, ferner in seinem postumen, von U. Hölscher herausgegebenen Buch, *Die Ilias und ihr Dichter*. Göttingen 1961.

²⁹ Seine dichtungstheoretischen Arbeiten: *A költészet lényege és formája*. Budapesti Szemle 207 (1927) 242—68; *Lényeg és gondolat*. Széphalom 1 (1927) 147—69, später entwickelte er diese Gedanken auf verschiedene Weise, so in *Les origines du poète Homère*. REHom 4 (1934) 14—54, in seinem ungarischen Homer-Buch, *Homeros*. Budapest 1948. und *Die Anfänge der griechischen Literatur*. Budapest 1960.

³⁰ B. SNELL: *Die Sprache Homers als Ausdruck seiner Gedankenwelt*. NJhb 2 (1939) 393—412, und in mehreren anderen Studien (teilweise in *Die Entdeckung des Geistes*. Hamburg 1955), in seiner Nachfolge M. TREU: *Von Homer zur Lyrik. Wandlungen des griechischen Weltbildes im Spiegel der Sprache*. München 1955.

³¹ M. I. FINLEY: *The World of Odysseus*. London 1956. (1977).

auch bei ihm mehr auf dem Soziologische liegt.³² Aus diesen Werken entfaltet sich ein anderes Homer-Bild und eine anders geartete homerische Welt. Diese Welt ist viel roher, schonungsloser, im entwicklungsgeschichtlichen Sinne des Wortes primitiver als das Schadewaldtsche oder das tragische Homer-Bild. Hier ist keine Rede von nuanciertem Ausdruck verfeinerten, fast dekadenten Gefühlen und Gedanken, im Gegenteil, viel mehr davon, was alles diese Sprache noch nicht ausdrücken kann, das die Sprache der Lyrik schon ausdrückt, und was alles folglich im Denken fehlte, das in der Gedankenwelt der Lyrik schon vorhanden ist. Da ist keine Rede von Humanismus und von der Achtung des Feindes, diese Welt ist die einzig den tatsächlichen Erfolg schätzende Welt des harten Kampfes um das Dasein, wo die Werte des Wettstreites immer mehr gelten, als die Werte des Zusammenwirkens und wo die Interessen des Individuums und dessen kleiner Gruppe immer vor den Interessen der großen Gemeinschaft stehen.

Es besteht wohl kaum ein Zweifel, daß, wie der «naive Homer» eine Reaktion auf die Vorstellung «Homer, der in allen Kenntnissen bewanderte, gelehrte Dichter» gewesen war (hinter beiden standen freilich viel tiefere und breitere Geistesströmungen), so auch diese Sicht eine Reaktion auf das ästhetisierende Homer-Verständnis ist. Der Unterschied jedoch zwischen dem naiven und — es sei mir gestattet, der Kürze halber so zu sagen — dem «pragmatischen» Homer ist nicht minder beachtenswert als derjenige zwischen dem tragischen und dem pragmatischen. Der naive Homer bedeutete die Welt der Heiterkeit, gewissermaßen die Welt des verlorenen Paradieses, der tragische Homer die Welt des hoffenden oder hoffnungslosen Ringens im schonungslosen Daseinskampf, die Welt eines heroischen Protestes gegen diesen Kampf oder ein heroisches Sich-Begeben darin, der pragmatische Homer ist eine Welt, die der Tatsache des Kampfes um das Dasein pathoslos ins Auge schaut. Die Aufklärung schätzte Homer wegen seiner Primitivität gering, die Romantik schätzte ihn wegen seiner Primitivität hoch, das pragmatische Homer-Bild schätzt nicht, es nimmt zu Kenntnis: so ist die Welt Homers. Und so ist vielleicht auch die unsrige.

Wie ich bereits am Anfang erwähnte, wollte ich nicht einmal einen Abriß der Geschichte der Homerforschung im 20. Jahrhundert geben und ich verzichte auch auf eine Kritik der einzelnen Richtungen (alle haben ihre Kritiker). Die Geschichte der homerischen Frage ist aber vom Altertum bis heute eine Reihe von traditionellen Interpretationen und derer Neuinterpretierung. Jede Interpretation wirkte wirklich nur dann, wenn die Zeit für sie reif wurde. Die nicht-historische Annäherung oder das tragische Homer-Bild hatten im 19. Jahrhundert keine Wirkung, im 20. Jahrhundert war sie

³² A. W. H. ADKINS: *Merit and Responsibility*. Oxford 1960. bes. 10—73, und in einer Reihe von Einzelstudien.

schon so stark, daß wenn selbst die Erinnerung an das frühere Erscheinen des letzteren verschwunden war, so mußte es wieder entdeckt werden. Mit den Zeitwenden hat sich auch das Homer-Bild verändert. So wurde das dichterische oder wissenschaftliche Homer-Verständnis in seinen größten Vertretern auch selbst eine charakteristische Offenbarung der einzelnen Epochen. Die Geschichte der homerischen Frage zeigt, daß die einzelnen Forscher das Verständnis Homers insofern förderten, als sie die Fragen ihrer eigenen Epoche verstanden haben. Auch das 20. Jahrhundert stellte Fragen. Was ich oben umrissen habe, sind einige homerische Antworten auf die Fragen des 20. Jahrhunderts.

Budapest.

DIE GESTALT DER ERDE ZU ANFÄNGEN DER GRIECHISCHEN ASTRONOMIE

Dr. Árpád Szabó, zu dem dieses Heft der «Acta Antiqua» gewidmet ist, hat es nicht vermeiden können in seinen ungefähr seit 1965–66 über Anaximandros angeführten Forschungen auf das Problem der Gestalt der Erde zu stoßen.¹ Doch obwohl die Frage, wie sich Anaximandros die Erde vorgestellt hat, mit den übrigen kosmologischen Ansichten des Milesiers in sehr enger Verbindung steht, hat der ungarische Gelehrte dieses Problem nicht weiter verfolgt.²

Wie bekannt, gibt es in der Ueberlieferung zwei Ansichten darüber. Nach einigen Quellen soll sich Anaximandros einmal sich die Erde walzenförmig vorgestellt haben;³ zum anderen berichtet, zwar als einziger, Diogenes Laertios, daß Anaximandros auch die Kugelgestalt der Erde gelehrt hat.⁴ Nun will ich zwar keinen Anspruch erheben, in einer so wichtigen Frage, die schon mehrere berühmte Gelehrte vergeblich versucht haben zu beantworten, eine endgültige Entscheidung zu treffen, doch möchte ich in der vorliegenden Arbeit kurz darlegen, wie sich die Griechen zu Anfang der Antike nach meiner Ansicht die Gestalt der Erde vorgestellt haben, und wie sich die Idee der kugelförmigen Erde bei ihnen vorwärts gekommen sei.

¹ Á. SZABÓ: *Winkelmessung und die Anfänge der Trigonometrie*, AAHung 24 (1976) S. 181; *Anaximandros und der Gnomon*. AAHung 25 (1977) S. 345; *Der Schattenzeiger, ein altes Instrument der Astronomie, Geographie und Trigonometrie*, Humanismus und Technik 22 (1978) S. 61; *Enklíma* (Untersuchungen zur Frühgeschichte der griechischen Astronomie, Geographie und der Sehentafeln). Athen 1982. S. 62–63.

² Siehe z. B. SZABÓ: *Anaximandros und der Gnomon*, S. 345: «Nun es wäre aussichtslos, hier für den Bericht des Diogenes Laertios (Kugelgestalt) und gegen die andere Ansicht, die sozusagen die antike 'communis opinio' war (die zylinderförmige Erde des Anaximandros) argumentieren zu wollen» usw.

³ Es wird im Allgemeinen zugegeben, daß diese Überlieferung von dem Werk Theophrasts, *Physicæ opiniones* lib. XVIII, her stammt. Siehe H. DIELS: *Doxographi Graeci*, Berlin 1879 (1965) S. 102 ff.; dieser Band enthält natürlich die von jenem Werk bis zu uns gekommenen Texte, von denen gibt DIELS einen *theophrasteorum apud excerptores conspectus*. S. 133 ff. Eine 'genealogische Ta. el' derselben Texte und ihrer Autoren findet man bei TH. HEATH: *Aristarchus of Samos*. Oxford 1913, S. 3.

⁴ Diog. Laert. 2.1.

I

Für unser Thema müssen wir jedoch die ältesten schriftlichen Dokumenten des ganzen Griechentums, d. h. die aus mykenischer Zeit stammenden sog. lin. B-Texte, völlig beiseite lassen, da sie als Archiv-Dokumente außer einigen Monatsnamen keinen weiteren Daten enthalten, die mit Astronomie oder Erdkunde zu tun haben.

Der Legende scheint uns auch Musaios anzugehören, dem Diogenes Laertios⁵ eine *Theogonia* und eine *Sphaira* zuschreibt. Aber, davon abgesehen, daß man diese Überlieferung für sehr unwahrscheinlich halten kann, mußte hier dem Wort «sphaira» seine spätere Bedeutung zugeschrieben werden, d. h. «sphaira» ist die Beschreibung der Himmelskugel mit den zu ihr gehörenden, in einigen Fällen sich bewegenden Himmelskörpern.

Ähnliches kann auch über das gesagt werden, was derselbe Diogenes Laertios⁶ über *Linos*, dem Sohne des Hermes und der Muse Urania, berichtete: er hätte eine *Kosmogonie* und die Bahnen der Sonne und des Mondes «gemacht» (ποιῆσαι). Aber dieses Verb bedeutet im Griechischen, wie bekannt, ebenfalls «in Versen, in einem Gedicht darlegen». Und tatsächlich sangen die antiken Sänger (Aöden und Rapsoden) während ihren Darbietungen nicht nur von den Taten der Helden (κλέα ἀνδρῶν), sondern auch von den Wundern des Himmels.⁷ Doch, wie gesagt, gehört auch der Linos dem Legendären an.

Erst in den homerischen Epen finden wir die älteste Vorstellung eines Weltbildes, dessen eines Element natürlich die Erde und ihre Gestalt ist. Sie wäre hier als runde Scheibe, «die sich waagerecht erstreckend und vom Okeanos umströmt, von der Himmelskuppel überwölbt ist».⁸ An dieser Stelle möchte ich aber nicht auf das weitreichende Problem der Beschaffenheit des Okeanos, der Dicke der Erdscheibe und der Verbindung von Erde und Himmel eingehen, sondern die mit meinem Thema in engerem Zusammenhang stehende Frage untersuchen, ob man schon bei Homer Hinweise für die Auffassung, daß die Erde eine Kugel sei, finden kann. Wie bekannt, gibt es bei Homer eine größere Anzahl von Stellen, in denen angedeutet wird, die Erde sei eine sehr große, fast unbegrenzte Scheibe.⁹ Einige Stellen jedoch haben auch die vertikalen Distanzen hervor: wir lesen z. B. — 16, daß die Entfernung der irdischen Oberfläche bis zum Himmel die gleiche ist, wie von der Erdoberfläche bis zum Hades. Man könnte daraus schließen, daß die Erde eine Halbkugel sei, auf

⁵ Diog. Laert. 1.3.

⁶ Diog. Laert. 1.4.

⁷ Verg. *Aen.* 1. 740 ff.

⁸ O. GILBERT: *Die meteorologischen Theorien des griechischen Altertums*. Leipzig 1907 (Hildesheim 1967), S. 275.

⁹ Das Adjektiv 'unbeschränkt' (ἀπείρων) ist offenbar nur hyperbolisch angewandt; daß bei Homer die Erdscheibe nicht ins Unendliche sich erstreckt, ist annehmbar: sehr oft spricht er von den 'Grenzen der Erde' (περίερα γαίης).

deren ebener Fläche wir wohnen, und deren Pol mit dem tiefsten Punkt des Hades (genauer des Tartaron) zusammenfällt.

Ähnliches finden wir bei Hesiodos,¹⁰ und es erinnert an spätere Hypothesen, die die Erde *paukenförmig* (τρυπανοειδής) sehen wollen. Auch wenn die Ansichten der beiden Dichter für die moderne Forschung ziemlich schwierig zu deuten und auf einen Nenner zu bringen sind, ist die Gestalt der Erde weder für Homer noch für Hesiodos ein Problem.

II

Um dem Problem der Gestalt der Erde in der Geschichte des abendländischen Denkens erstmals als Problem zu begegnen, muß man die jonischen Physiologen abwarten. Was Thales darüber dachte, wissen wir nicht. Aber Aristoteles bestätigt in einer Stelle der *Metaphysik* und in einer des *De Caelo*,¹¹ daß die Erde nach Thales auf dem Wasser schwimmt. In dem letzteren der beiden Werke finden wir noch eine Einzelheit mehr: die Erde schwimmt auf dem Wasser «wie ein Holzstück» (ὥσπερ ξύλον). Wie schon Gilbert bemerkte, sollte man aus solchem Vergleich schließen, daß Thales die Erde als eine Scheibe und nicht als eine Kugel auffaßte, was unsere spärlichen Überlieferungen fast einstimmig angeben.¹²

Die Meinung von Thales — wie auch diejenige der anderen Physiologen — werden von Aristoteles im *De Caelo* im Rahmen der Erörterung eines anderen Problems angeführt, das ihn mehr interessierte: das der Bewegung oder bzw. des Stillstehens der Erde: unter jenen, die meinen, daß die Erde still steht, gibt es einige (z. B. Xenophanes), deren Ansicht nach die Erde nach unten hin unendlich tief sei, und andere, die sie auf dem Wasser schwimmen lassen; den letzteren gehört Thales an, und seine Vorstellung gilt als die älteste, die «uns» — d. h. den Zeitgenossen von Aristoteles selbst — überliefert wurde.¹³

Diese Lehre widerlegt Aristoteles mit zwei Argumenten: a) wenn die Erde auf dem Wasser schwimmen würde, so müßte auch das Wasser sich auf etwas ruhen, weil es nicht schwebt (μετωρόν ἐστι); b) Wasser ist leichter als Erde, so kann die Erde nicht auf dem Wasser schwimmen.¹⁴ Nach Gilberts Meinung ist die Argumentation von Aristoteles — die vom logischem Gesichtspunkt her natürlich völlig richtig ist — teilweise unmotiviert:¹⁵ das Wasser

¹⁰ Hes. *Theog.* 720 ff.

¹¹ Ar. *Metaph.* 983 b 21 ff. und *De Caelo* 294 a 28 ff.

¹² GILBERT: *Meth. Theorien*, S. 276 Anm. 2: «Von einer Kugel ist es unmöglich anzunehmen, daß dieselbe in bewegtem Wasser immer nur einen und denselben Teil oben läßt, ohne sie zu drehen».

¹³ Ar. *De Cael.* 294 a 10 ff.; und weiter 294 a 28 — 29.

¹⁴ Ähnliches später bei Seneca, *Nat. Quaest.* 3.14. Die Stelle von Aristoteles ist aus *De Cael.* 294 a 30 — B 7. Was die aristotelische Widerlegung anbetrifft, sehe auch Simplicios, *In Arist. De Caelo commentaria*, ed. I. L. HEIBERG. Berlin 1894. S. 522, 13 ff.

¹⁵ GILBERT, S. 276.

füllt, wie Thales wahrscheinlich annahm, die untere Halbkugel des Himmels aus, «um nun auf seiner Oberfläche die Erdscheibe selbst zu tragen». Man könnte aber hier fragen, wie diese Widerlegung mit anderen Punkten der thaletischen Kosmologie oder mit einigen Resultaten, die ihm die Überlieferung zugeschrieben hat, vereinbar sei. Ich denke z. B. an die Aufteilung der Himmelskugel in fünf Zonen durch Kreise,¹⁶ von denen einer der antarktische Kreis ist; an die Bewegung der Himmelskugel selbst mit dem Verschwinden und Wiedererscheinen jener Sterne, die nicht *circumpolares* sind; an die Voraussagung von Sonnen- und Mondfinsternissen.¹⁷ Ich halte jedoch für unnütz, diesen Punkt hier zur Diskussion zu stellen: die Informationen über Thales, die wir aus Quellen und Zeugnissen entnehmen können, sind so spärlich, daß es fast unmöglich ist, etwas Nennenwertes daraus zu schließen. Nur einer einzigen Quelle nach könnte Thales geglaubt haben, daß die Erde kugelförmig sei;¹⁸ aber alle Gelehrten halten sie, auch wegen ihrer Formulierung («Thales, die Stoiker und ihre Nachfolger dachten sich die Erde kugelförmig»), für unzuverlässig, obwohl meines Erachtens, es theoretisch nicht völlig auszuschließen ist, das Schwimmen der Erde auf Wasser mit ihrer Kugelgestalt zu vereinigen.

III

Über Anaximandros, den die Überlieferung Mitbürger und «Schüler» des Thales nennt, sind die Quellen verhältnismäßig zahlreicher und die von ihnen gegebenen Informationen ausführlicher. Auch in seinem Falle finden wir bei Aristoteles — nochmals im *De Caelo* — das älteste Zeugnis. Es wird an dieser Stelle¹⁹ zwar nicht direkt von der Gestalt der Erde gesprochen, aber was Aristoteles sagt, ist für unser Problem besonders wichtig: «Einige behaupten, die Erde stehe still wegen ihrer 'Gleichheit' (*ὁμοιότης*), wie unter den Alten Anaximandros sagt». Diese Aussage wird in den folgenden Zeilen erklärt, die sehr wahrscheinlich aus einer Paraphrase des Arguments von Anaximandros selbst stammen: «Nichts, das in der Mitte steht und in gleichem (*ὁμοῖος*) Abstand vom Ganzen sich befindet, kann weder nach oben, noch nach unten, noch seitwärts sich bewegen.²⁰

¹⁶ Aet. Plac. phil. 2.11 (Diels Dox. Gr. S. 340, 8—10).

¹⁷ Plin. Nat. hist. 18. 213; Apul. Flor. 18. Über die Verdunklungsvoraussagung zitiere ich vor allem Herod. 1.75, dann Cic. De div. 1.112 und Plin. Nat. hist. 2.53.

¹⁸ Aet. Plac. phil. 3. 10 (Dox. gr. S. 376, 22—23).

¹⁹ Ar. De cael. 295 b 10 ff.

²⁰ Ar. De cael. 295 b 12 ff. Sieh J. NEUHAUSER: *Anaximander Milesius sive vetustissima quaedam rerum universitatis conceptio restituta*. Bonn 1883, S. 351 Anm. 2. Diese Meinung des Anaximandros wird von Hippolytos, Refut. haer. 1.6. (Dox. gr. S. 559, 23) zusammengefaßt. Auch Simplicios sagt, (S. 532, 13 Heib., wo er Alexandros von Aphrosias zitiert) daß die Erde nach Anaximandros *διὰ ὁμοιότητα καὶ ἰσορροπίας* balanciert still steht. Manche Gelehrte haben in diesem Argument des Anaximandros das erste Beispiel einer Anwendung des Satzes von X zureichenden Grunde gesehen: sieh darüber S. MARACCHIA: *Talente nello sviluppo della geometria razionale*, Cultura e scuola 37 (1971) S.

Wir haben noch eine ältere Quelle als diese, auch wenn der Milesier dort nicht erwähnt wird. Ich spreche von einer bekannten Stelle des platonischen Dialogs *Phaidon*,²¹ wo Sokrates die *ομοιότης* nicht der Erde, sondern jene des Himmels zusammen mit der *ισογογία* der Erde kurz betrachtet. Daß hier auf Anaximandros hingedeutet wird, wissen wir von Simplikios, dem Kommentator mehrerer aristotelischer Werke: er sagt an einer Stelle seines Kommentars zum *De Caelo*,²² daß Aristoteles in dem fraglichen Passus nicht gegen Platon, sondern gegen Anaximandros seine Polemik richte, dem die im *Phaidon* ange-deutete Theorie der *ισογογία* und des Stillstehens der Erde zuzuschreiben ist.

Trotz der Einwände Aristoteles auf Grund der Lehre der natürlichen Orte,²³ bedeutet die Ansicht des Anaximandros über das Stillstehen und das Schweben der Erde einen großen Fortschritt. Es scheint mir sehr passend, hier die Worte Heibergs anzuführen: «Das homerische Weltbild, die flache auf dem Okeanos schwimmende Erde von der Himmelskugel überwölbt, hat Anaximandros für immer zerstört durch die Annahme einer die Atmosphäre wie eine Baumrinde umschließenden Himmelkugel, in deren Mitte die tamburin-förmige Erde frei schwebt».²⁴

Wie schon gesagt, steht das Problem der Lage der Erde mit jenem ihrer Gestalt in enger Verbindung. Wenn man die Lehre des Anaximandros über das unbeweglich Schweben der Erde mit der Vorstellung über ihre Gestalt, wie sie die meisten Quellen von ihm überliefert haben, zusammenbringt, so sieht man sofort, daß die Erde des Anaximandros die gleiche Form hat wie die des Thales, d. h. die Form einer Scheibe oder eines verhältnismäßig dünnen Zylinders, während der Unterschied nur darin besteht, daß nach Thales die Erde auf dem Wasser schwimmt, seinem Nachfolger nach aber in der Luft schwebt. Es ist auch wichtig, daß im Falle des Anaximandros die Quellen, die uns über das Schweben berichten, zahlreicher und zuverlässiger sind, als jene, die von der Gestalt sprechen: das könnte ein Zeichen sein, daß man im Altertum selbst das erste Resultat des Milesiers höher einschätzte als seine Ansichten über die Gestalt. Man kann nur schwer abstreiten, daß die kosmologischen Theorien des Anaximandros, wenn diese beiden Elemente in ihnen gleichzeitig bestehen, wertmäßig ziemlich ungleich sind: einerseits haben wir eine sehr primitive Vorstellung von der Form der Erde, andererseits die kühne Hypothese ihres Schwebens, sowie mehrere hervorragende Gesichtspunkte, die vor allem Szabó seit einiger Zeit ihm zuschreibt.

237–238; aber schon G. V. SCHIAPARELLI: *I precursori di Copernico nell' antichità*, in *Scritti sulla storia dell' astronomia antica*. I Bd. S. 364 Anm., Bologna 1925.

²¹ Plat. *Phaidon* 108e–109a.

²² Simpl. *In De cael. comm.* S. 532 HEIBERG.

²³ Ar. *De cael.* 295 b 16 ff.

²⁴ I. L. HEIBERG: *Geschichte der Mathematik und der Naturwissenschaften im Altertum*. (Handbuch der Altertumswissenschaft, V Bd, erste Abt., zweite Hälfte). München, 1925. S. 50. Sieh auch HEATH: *Aristarchus*, S. 36–37.

IV

Auch wenn man von der Vorstellung ausging, die Erde wäre flach, hätte man vielleicht zu einigen dieser Ergebnisse kommen können. Es handelt sich dabei wesentlich um jene Resultate, die mit Hilfe von Gnomon- und Schattenlängen erreicht wurden:²⁵ denn als man die bezüglichen Messungen an einem bestimmten Orte ausführte, war die Krümmung der Erdoberfläche nicht bemerkbar, und somit auch unbedeutend. Um die Tagundnachtgleichen entdecken und genau bestimmen und die Schiefe der Ekliptik erkennen zu können, dürfte man nicht die Erde, sondern mußte man den Himmel als Sphäre annehmen: was man zweifellos bei Anaximandros findet. Er hatte nicht nur in einer in einer bestimmten Ortschaft (z. B. in seinem Vaterland Milet) die tägliche Rotation der Fixsterne — aus der er das Stillstehen und das Schweben der Erde schloß — beobachtet, sondern auch selbst bemerkt oder aus den Erzählungen von Reisenden erfahren, daß in verschiedenen voneinander entfernten Ländern der Sternenhimmel unterschiedlich ist.²⁶ Damit ist eine andere wichtige Erkenntnis verbunden, zu der er sehr wahrscheinlich als erster gekommen ist: die Erde — von ihrer Gestalt abgesehen — ist viel kleiner als der Himmel.²⁷

Aus diesem Grunde wird das Zeugnis des Hippolytos,²⁸ das besagt, die Erde wäre nach Anaximandros zylinderförmig und wir Menschen würden auf einer der zwei Oberflächen leben, schon allein durch die letzte Behauptung problematisch. Wenn wir auf einer Ebene wohnen würden und diese sehr viel kleiner als die Großkreisfläche der Himmelskugel wäre, würde der Sternenhimmel dem in jedem beliebigen Punkte stehenden Beobachter immer gleich sein, oder, genauer gesagt, «würden die Gestirne für alle Bewohner der Erde zugleich und zu derselben Zeit auf- und untergehen».²⁹ Anaximandros dürfte auch jene ganz gewöhnliche Naturbeobachtung nicht unbeachtet gelassen haben, daß sich der Horizont in der Ferne immer tiefer senkt.³⁰ Und so bezeichnet Hippolytos auch die walzenförmige Erde mit den Adjektiven *γυρός* und *στρογγύλος*: das erste bedeutet auf Griechischem «krumm», «gebogen»; das zweite «rund», «abgerundet», aber zugleich nicht zu flach (*πλατύς*), und auch nicht zu lang (*μακρός*).³¹ Es ist daher etwas schwierig, das *σχῆμα γυρόν*,

²⁵ SZABÓ: *Winkelmessung*. S. 181–182.

²⁶ Die Tradition spricht von einer Reihe des Thales nach Ägypten: siehe DIELS—KRANZ: *Vorsokratiker*, I Bd, 11.11. Anaximandros selbst führte zu der Pontos-küste die milesische Kolonie Apollonia: Ael. *Var. hist.* 3.17.

²⁷ Simpl. *In De cael. comm.*, S. 471 HEIB.; es scheint mir, daß HEATH: *Aristarchus*, S. 37 Anm. 1, zu Unrecht dieses Zeugnis unterschätzt.

²⁸ Hippol. *Ref. haer.* 1.6 (*Dox. gr.* S. 559, 24–25).

²⁹ Ptol. *Almagest* 1.4; vgl. die Teubner-übersetzung von Manitius, I Bd, S. 11.

³⁰ Eben dadurch kam GILBERT zu der Vermutung, daß die Oberflächen der Trommel (oder des Zylinders) nicht ganz flach sondern etwas gekrümmt, wie kaottenartig gebogen wären: siehe *Meteorologische Theorien*. S. 266–278 mit Anm.

³¹ Ich zitiere aus W. PAPE: *Handwörterbuch der griechischen Sprache*. I–III. Braunschweig 1849–50. Siehe *Thesaurus graecae linguae*, VII Bd. Sp. 875–877.

στρογγύλον der Erde mit einem Bericht von Plutarch³² in Einklang zu bringen, d. h. die Höhe des Zylinders wäre ein Drittel seines Durchmesser, was, wie Zeller sagt, eher die Form eines Mühlsteins als einer Säulentrommel ist: in diesem Fall hätte man im Griechischem die Adjektive περιφερής und πλατύς benutzt.³³ Platon selbst stellt an einer sehr bekannten Stelle des *Phaidons*, wo von der Gestalt der Erde gesprochen wird, die beiden Adjektive πλατύς und στρογγύλος gegenüber, und natürlich bezeichnet er mit πλατύς die Form des Zylinders, auf dessen einer Grundfläche wir wohnten, während mit στρογγύλος offensichtlich die Erde als Kugel gemeint ist.³⁴ Wir müssen daraus schließen, daß man mit dem Adjektiv στρογγύλος sowohl eine Kugel als auch einen Zylinder beschrieb; dieser sollte jedoch keiner mit großer Höhe und geringem Durchmesser sein, sondern eher von mittlerer Höhe und größerem Durchmesser (vgl. das lat. Adjektiv *teres*), etwa wie ein Stück Brennholz, das noch nicht gespalten wurde.³⁵

V

Lexikalische Schwierigkeiten wie diese und noch mehr die schon erwähnte Inkongruenz zwischen der zu naiven Vorstellung von der Erde als einer großen Scheibe, auf deren Oberfläche wir wohnen, und der gewagteren vom Schweben der Erde fordern einen neuen und vollständigen Versuch, die Überlegungen des Anaximandros über die Gestalt der Erde zu rekonstruieren. Wegen der wenigen Quellen und, in manchen Fällen, der fraglichen Zuverlässigkeit unserer Überlieferung ist diese Aufgabe sehr schwierig.³⁶

Wir könnten jedoch bei jener Rekonstruktion den vor ungefähr einem Jahrhundert von Schiaparelli eingeschlagenen Weg zu Hilfe nehmen. Nach den Aufzeichnungen des großen Astronoms hätte Anaximandros sich die Erde — mindestens bis zu einer gewissen Zeit seines Lebens — als einen Zylinder der vorgestellt; dieser Zylinder hatte seine Achse in der Richtung Ost-West; wahrscheinlich war er etwas höher als breit; *last but not least* wohnten die Menschen nicht auf einer der Grundflächen, sondern auf einem Teil des Mantels.³⁷

³² Siehe unten Anm. 38.

³³ E. ZELLER: *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*. I Bd. I Teil. Leipzig 1923¹. S. 323 Anm. 4. Siehe *Thes. g. l. a. a. O.* Sp. 876.

³⁴ Plat. *Phaidon* 97d—e.

³⁵ Theophr. *Hist. plant.* 5.6: *Τῶν ξύλων, τὰ μὲν σχιστά, τὰ δὲ πελεκητά, τὰ δὲ στρογγύλα/ στρογγύλα δὲ δῆλον ὅτι τὰ ὅλως ἄναστα.*

³⁶ Das wurde von SCHIAPARELLI in einem 1873 datierten Aufsatz betont: «Occorrerebbe una discussione completa sul sistema cosmico di Anassimandro, opera che non sembra sia stata finora intrapresa da alcuno e che, a giudicare dai materiali esistenti, dev' essere irta di molte difficoltà. . .»: G. V. SCHIAPARELLI: *I precursori di Copernico nell' antichità*. Mem. R. Ist. Lomb. 12 (1873), neugedruckt in *Scritti sulla storia dell' astronomia antica*. I Bd., S. 437, Bologna 1925. Nach zehn Jahren — 1883 — machte den Versuch J. NEUHAUSER mit dem schon angeführten Werk *Anaximander Milesius*, das aber nur hier und d. zuverlässig und überzeugend ist.

³⁷ SCHIAPARELLI: *Sui paraepemi o calendari astro-meteorologici degli antichi*, in *Scritti astr. ant.*, II Bd. S. 250, Bologna 1926.

Auf das Verhältnis zwischen Breite (d. h. Durchmesser einer Grundfläche) und Höhe des Zylinders bezieht sich, wie gesagt, eine Stelle bei Plutarch, die der Bischof Eusebios uns überlieferte.³⁸ Dort liest man *ἔχειν* (*scil. τὴν γῆν*) *τοσοῦτον βάθος ὅσον ἂν εἴη τρίτον πρὸς τὸ πλάτος*, was gewöhnlich mit «hätte die Erde eine Höhe dreimal so groß wie der Durchmesser» übersetzt wird. Aber schon vor einem Jahrhundert interpretierte Martin denselben Satz in gegenteiligem Sinn: die Höhe wäre das Dreifache des Durchmessers.³⁹ Wahrscheinlich hatte auch Schiaparelli den Aufsatz von Martin gelesen; denn ohne Zweifel wurde er veranlaßt, die Interpretation Martins anzunehmen wegen jener astronomischer Probleme, die wir schon berührt haben, und die ihm, dem großen Astronom, noch unüberwindlicher als dem Laien erscheinen mußten. Ich denke an die eventuelle Vorstellung, daß die Menschen auf einer der zwei Grundflächen des Zylinders wohnten, so daß der Sternenhimmel ihnen immer gleich erscheinen müßte. Es wäre anderseits abwegig anzunehmen, daß wir auf dem Mantel eines zu dünnen Zylinders leben würden: dieser müßte darum höher als breit (tief) sein.

Eine Belegung, die diese Ansicht interessant werden läßt, haben wir bei *Ptolemaios*. Er widmet diesem Punkt ein Paar Seiten im *Almagest*,⁴⁰ wo er über Größe und Form der Erde spricht, und er erwähnt auch die Hypothese einer walzenförmigen Erde, um sie dann natürlich zu bestreiten. Aber das Interessante liegt nicht hierin. Obwohl er Anaximandros nicht erwähnt, fragt sich Ptolemaios, was geschehen würde, wenn wir Menschen auf dem Zylindermantel und nicht auf einer der Grundflächen der walzenförmigen Erde wohnen würden. Also mußte jemand in der Vergangenheit eine derartige Auffassung über die Gestalt der Erde vertreten haben! Es konnte kaum Pythagoras gewesen sein, weil mehrere Quellen ihn als den ersten angeben, der sich die Erde kugelförmig vorstellte. Also bleibt nur der, der als einziger vor Pythagoras wichtige Überlegungen zur Astronomie und Erdkunde gemacht hatte, nämlich Anaximandros.

An diesem Punkt scheint mir nicht ganz abwegig, jener einer Stelle bei Diogenes Laertios einige Beachtung zu schenken, so daß man nicht unbedingt die Überlegung ausschließen sollte, Anaximandros habe irgendwann an die Erde als Kugel gedacht. Eben dieser Ansicht war auch Schiaparelli zu einer gewissen Zeit. Er hatte sich nämlich früher auf dieser Weise geäußert:⁴¹ «Die Forschungen des Anaximandros bahnten den Weg der Kugeltheorie der

³⁸ Plut. *Stromateis* 2, bei Euseb. *Praep. evang.* 1.7. (*Dox. gr.* S. 579).

³⁹ TH. H. MARTIN: *Hypothèses astronomiques*, in *Mémoires de l'Institut royal de France, Académie des inscriptions et des belles-lettres*, tome 29, deuxième partie, 1879, S. 66–67. Neuerdings wurde die Interpretation MARTINS von D. O' BRIEN, in *Anaximander's Measurements*, *Cl. Quart.* 61 (1967) S. 424–425 gebilligt. Im Wörterbuch von LIDDELL–SCOTT–JONES findet man mehrere Beispiele von *τρίτον* als 'dreimal'.

⁴⁰ Ptol. *Almagest* 1.4. (I Bd., S. 15–16 HEIBERG).

⁴¹ SCHIAPARELLI: *I precursori di Copernico nell' antichità*, in *Scritti sulla storia dell' astronomia antica*, I. Bd. S. 365.

Erde an, die später von Pythagoras bejaht wurde»; und nach einigen Jahren:⁴² «Man ist berechtigt zu vermuten, daß Anaximandros in seinen letzten Jahren jene Hypothese des Zylinders beiseite legte, und der Erde die Form der Kugel zuzuschreiben vorzog, welche symmetrischer ist und besser derjenigen des Weltalls entspricht, das nach Anaximandros die Erde nach allen Seiten hin umschließt». Auf diese Weise bin ich durch das Studium der Texte und Quellen für diesen Aufsatz zu der Überzeugung gekommen, daß nicht alles in den überlieferten Berichten über das kosmologische Denken des Anaximandros übereinstimmt; im besonderen bin ich der Meinung, daß man, vom Text des Ptolemaios und vielleicht von einigen anderen Quellen ausgehend, in jenem von Theophrast ausgehenden Teil der Überlieferung einiges werde berichtigen müssen.

Padua.

⁴² SCHIAPARELLI: *Sui parapegmi o calendari astro-meteorologici degli antichi*, Annuario meteorol. ital. 7 (1892), in *Scritti st. astr. ant.* II Bd. S. 250, Bologna 1926.

ΠΕΡΙΟΔΟΝΙΚΗΣ

ANMERKUNGEN ZUM BEGRIFF PERIODEN-SIEGER BEI DEN
PANHELLENISCHEN SPIELEN*

Die Sieger der großen panhellenischen Kranzspiele, vor allem der Olympischen Spiele, standen bei den Griechen in großer Achtung. Das bedeutete, daß sie nach dem Sieg nicht nur bekränzt und gefeiert, sondern ihnen bis zu ihrem Tode die Ehre erwiesen wurde. Es gab dafür allgemein anerkannte Formen. Sie wurden besungen, belohnt und man errichtete ihnen Statuen. Daneben waren aber auch spezielle Auszeichnungen und Belohnungen bekannt, durch die denen, die den Ruhm ihrer Polis vermehrt hatten, entsprechend der örtlichen Gegebenheiten, der Traditionen und Wertordnungen die Ehre erwiesen wurde.¹

I. Als besonders imponierender Erfolg galt, wenn es jemandem gelang bei den Wettkämpfen, besonders bei den Olympien nebeneinander in mehreren Disziplinen zu siegen. Doppelsiege gab es am häufigsten in den Laufdisziplinen,

* Abkürzungen

- BENGTSON = H. BENGTSON: *Die Olympischen Spiele in der Antike*. Stuttgart 1971.
 EBERT = J. EBERT: *Griechische Epigramme auf Sieger an gymnischen und hippischen Agonen*. Berlin 1972.
 FINLEY—PLEKET = M. I. FINLEY—H. W. PLEKET: *The Olympic Games. The First Thousand Years*. London 1976.
 HARRIS = H. A. HARRIS: *Greek athletes and athletics*. London 1964.
 JÜTHNER I. = J. JÜTHNER: *Die athletischen Leibesübungen der Griechen. I. Geschichte der Leibesübungen*. (Hrsg. von F. BREIN) Wien 1965.
 JÜTHNER II. = J. JÜTHNER: *Die athletischen Leibesübungen der Griechen. II. Einzelne Sportarten. 1. Lauf-, Sprung- und Wurfwettkämpfe*. (Hrsg. von F. BREIN) Wien 1968.
 KNAB = R. KNAB: *Die Periodoniken*. Ein Beitrag zur Geschichte der gymnischen Agone an den 4 griechischen Hauptfesten. Diss. Giessen 1934.
 MEZŐ = F. MEZŐ: *Geschichte der Olympischen Spiele*. München 1930.
 MORETTI IAG = L. MORETTI: *Iscrizioni agonistiche greche*. Roma 1953.
 MORETTI OL. = L. MORETTI: *Olimpionikai. I vincitori negli antichi agoni olimpici*. Roma 1957.
 PATRUCCO = R. PATRUCCO: *Lo sport nella Grecia antica*. Firenze 1972.
 WEILER = I. WEILER: *Der Sport bei den Völkern der Alten Welt*. Darmstadt 1981.

¹ Siehe dazu: MEZŐ 151—164. D. NORBERG: *L'olympionique, le poète et leur renom éternel*. Uppsala Univ. Årskrift. 1945:6. Ebert 9 ff. *Olympia. Von den Anfängen bis zu Coubertin*. Von einem Autorenkollektiv unter Leitung von J. EBERT. Leipzig 1980, 76—84. A. STECHER: *Inschriftliche Grabgedichte auf Krieger und Athleten*. Comment. Aenipont. XXVII. Innsbruck 1981, 45—58. 84—94.

vor allem im Stadion (στάδιον) + Diaulos (διάυλος = 2 Stadion). In den schwerathletischen Kampfsportarten, wie Faustkampf, Ringen und Pankration war ein Doppelerfolg viel seltener.² Hier hatten prinzipiell jene Faustkämpfer die größte Chance, die auch in der Disziplin Pankration stark waren. Beim antiken Faustkampf wurde aber auch der Sieger — wegen der dabei gebräuchlichen, auf die Finger zu ziehenden Lederriemen³ — oft stark mitgenommen. Deshalb kam es nur selten vor, daß Wettkämpfer nach dem Sieg im Faustkampf noch in dem Pankration antraten. Selbst Theogenes, der zwei Jahrzehnte lang im Faustkampf ungeschlagen geblieben war, sah sich einmal gezwungen, auf den Triumph in dem Pankration zu verzichten.⁴ In seiner in Verse gefaßten Siegerinschrift wird dann um so stolzer erwähnt, daß er bei den Isthmien am gleichen Tag in beiden Disziplinen gesiegt habe.⁵ (Die Tatsache, daß die Kämpfe in diesen Disziplinen mit großer Erschöpfung und Verletzungsgefahr einhergingen, war nicht zuletzt die Ursache für die nachmaligen Spezialisierung in den schwerathletischen Disziplinen.) Die Kombination von Ringen und Pankration ließ sich ein wenig leichter verwirklichen. Laut der Legende war das dem Herakles zum ersten Mal gelungen. Seine «Nachfolger» aus Fleisch und Blut, die solchen Doppelsieg erreichten, waren: Kapros aus Elis bei der 142. Olympiade (212 v. u. Z.),⁶ Aristomenes aus Rhodos bei der 156. Olympiade (156 v. u. Z.),⁷ der magnesische Protophanes bei der 172. Olympiade (92. v. u. Z.),⁸ Straton aus Alexandria bei der 178. Olympiade (68 v. u. Z.),⁹ der ebenfalls aus Alexandria stammende Marion bei der 182. Olympiade (52 v. u. Z.),¹⁰ Aristetas (oder Menandros) aus Stratonikeia bei der 198. Olympiade (13 u. Z.),¹¹

² JÜTHNER: 129. Zusammenfassend zu diesen Wettkampfdisziplinen s. W. RUDOLPH: *Olympischer Kampfsport in der Antike. Faustkampf, Ringkampf und Pankration*. Berlin 1965.

³ S. J. JÜTHNER—E. MEHL: RE Suppl. IX (1962) 1037. 1313—1324., s. v. Pygme. Es ist bezeichnend, daß Iulius Africanus es für wichtig hielt, bei Kleoxenes, dem Sieger im Faustkampf bei den 135. Olympien anzumerken, daß dieser seine Siege ohne Verletzungen (ἀτρανάτιστος) erringen konnte. Zu den Verletzungen bei Faustkämpfen s. HARRIS 100—111. MEZÓ 96—96. RUDOLPH: a. W. 8—14. L. ROBERT: *Les épigrammes satiriques de Lucillius sur les athlètes: Parodie et réalités*. In: *L'épigramme grecque*. (Entretiens sur l'ant. class. 14.) Genève 1969, 202—204. 233—236. 289—290.

⁴ Pausan., VI 6, 5.

⁵ MORETTI IAG nr. 21, 7—9. EBERT nr. 37, 7—9. K. KRAMER: *Studien zur griechischen Agonistik nach den Epinikien Pindars*. Diss. Köln. Köln 1970, 10.

⁶ Pausan. VI 21, 10. Africanus ad Ol. 142: «... δεύτερος ἀφ' Ἡρακλέους» Vgl. SWOBODA: RE X (1919) 1921—22., s. v. Kapros, nr. 3. MEZÓ 105. JÜTHNER I. 129. MORETTI Ol. nr. 587—588. FINLEY—PLEKET 69.

⁷ Pausan. ebenda, Afric. ad Ol. 156. (αἰρίτος 'α. H.). Vgl. MORETTI Ol. nr. 629—630.

⁸ Pausan. ebenda, Afric. ad Ol. 172. (αἰτέατος). Vgl. MORETTI Ol. nr. 666—667. K. ZIEGLER: RE XXIII (1957) 986., s. v. *Protophanes*.

⁹ Paus. V 21, 9. VI 23, 5. Ael. var. hist. IV 15 11. Afric. ad Ol. 178 (ἀέμπος). Vgl. J. B. KEUNE: RE IV A (1931) 317—18., s. v. Straton, nr. 22. KNAB nr. 32. MORETTI Ol. nr. 700—701. Straton siegte auch bei den nächsten Olympischen Spielen (nr. 703.); er war auch «Periodonikes».

¹⁰ Paus. V 21, 10. Afric. ad Ol. 180. (ἐκτος). Vgl. MORETTI Ol. nr. 709—710.

¹¹ Paus. ebenda, Afric. ad Ol. 198. (ἐβδόμος). Vgl. MORETTI Ol. nr. 747—48.

und schließlich Nikostratos aus Aigai in Kilikien bei der 204. Olympiade (37 u. Z.).¹²

Wenn jemand zugleich in drei Disziplinen siegen konnte, wurde er *τρίσσης* genannt.¹³ Wir wissen von keinem Athleten, der in allen drei Kampfdisziplinen bei den Olympischen Spielen gesiegt hätte. Der einzige Triaste unter den Schwerathleten war Kleitomachos aus Theben, der Sieger im Faustkampf bei den 141. und 142. Olympien (216. und 212. v. u. Z.), der einen dreifachen Sieg bei den Isthmischen Spielen (216. ?) errang.¹⁴

Ein dreifacher Sieg kam in den Laufdisziplinen öfter vor. Das ist leicht erklärbar, denn zum einen gab es mehr Wettbewerbsarten, zum anderen wurden die Wettkämpfer nicht so sehr beansprucht, wie in der Schwerathletik und es bestand weniger Verletzungsgefahr. Zu dreifachen Siegen kam es meist durch Erfolge in den Disziplinen Stadionlauf, Diaulos und Waffenlauf.¹⁵ Der erste Laufer, der Triaste wurde, war Phanas aus Pellene. Er siegte i. J. 512 bei den 67. Olympien.¹⁶ Ihm folgte Astylos aus Syrakus, der bei drei Olympien siebenmal siegte: Nach den Doppelerfolgen, die der hervorragende Athlet bei den vorangehenden Olypien im Stadionlauf und Diaulos errungen hatte, konnte er bei den 75. Olympien (480 v. u. Z.) auch im Waffenlauf den Kranz errangen und wurde Triaste.¹⁷ Hermogenes aus Xanthos konnte bei zwei Olympischen Spielen

¹² Vgl. Paus. ebenda, Afric. ad Ol. 204. (†*ᾠδοος*). S. noch Lukian. *Quomodo* ... 9. Tac. *dial.* 10. Quint. VIII 14. Vgl. MORETTI Ol. nr. 11. Bei kleineren regionalen Wettkämpfen kam es natürlich häufiger zu einem Doppelerfolg. Z. B. Aurelius Helix siegte im Jahr 219 an einem Tag sowohl im Ringen, als auch im Pankration bei den Kapitolinischen Agonen (Dio LXXIX 10, 2). Oder s. die zur Ehre des Hippolochos von Pergamon dedizierte Inschrift, nach der er in allen drei Altersklassen im Ringen und Pankration gesiegt habe. S. L. ROBERT: *Études Anatoliennes*. Amsterdam 1970, 50. Als Kuriosum ließe sich noch der Fall des elischen Kämpfers Paianios anführen. Er war bei den 141. Olympischen Spielen (216 v. u. Z.) Sieger im Ringen und hatte in der vorangehenden olympischen Periode bei den Pythischen Spielen an einem Tag im Faustkampf und Ringen gesiegt. S. Paus. VI 15, 10. 16, 9. S. noch MORETTI Ol. nr. 583.

¹³ Vgl. MEZŐ 73—747. JÜTHNER I. 128—129. Ders.: *Philostratos. Über Gymnastik* Leipzig und Berlin 1909 (= Amsterdam 1969), 278. MORETTI IAG p. 116—118. HARRIS JHS 88 (1968) 138—139. Zum Begriff vgl. Suda, s. v. *Τριαχθῆναι*: *λέγουσιν οἱ παλαιστρικοὶ ἀντὶ τοῦ τρεῖς πεσεῖν, ἢ τὸ τρεῖς στοιχάσαντα νικηθῆναι στάδιον, διαυλον, δόλιχον*. S. noch Fußnoten 16. und 19.

¹⁴ Paus. VI 15, 3 ff. AP IX 588. Vgl. E. HONIGMANN: *Kleitomachos*. RE XI (1921) 659—660. MORETTI Ol. nr. 584. 589. IAG p. 104. EBERT nr. 67. und S. 198—200. Uns werden einige — vor allem in Faustkampf — erfolgreiche Athleten überliefert, die in kleineren Wettkämpfen einen dreifachen Sieg erringen konnten. So. z. B. der magnesische Demokrates (vgl. MORETTI IAG nr. 753. 756. 759.); T. Flavius Archibios aus Alexandrien (vgl. MORETTI IAG nr. 68. Ol. nr. 830. 832.); Aurelius Septimius Eirenaos aus Laodikeia (IAG nr. 85). Die Inschrift (s. IAG nr. 58.) zum Wettlaufarten des Philippos Glykon aus Pergamon ist so sehr lückenhaft, daß man den Athleten aus Vorsicht nicht in diese Kategorie einordnet.

¹⁵ S. dazu JÜTHNER II. 112—113. Vgl. Hoplites. RE VIII (1913) 2297—98., nr. 3. MORETTI IAG S. 22. HARRIS 74—75. PATRUCCO 97—100. 109 ff. EBERT S. 153.

¹⁶ Afric. ad Ol. 67: *πρῶτος ἐτρίσσευσεν στάδιον, διαυλον, δόλιχον*. Vgl. MEZŐ 78. RAUBITSCHKE: RE XIX (1938) 1759 ff. s. v. *Phanas*. MORETTI Ol. nr. 142—144. EBERT S. 85.

¹⁷ S. MEZŐ 150. MORETTI Ol. nr. 178—179. 186—187. 196—198. Der hoplites-Sieg bei den 76. Olympien wird unbegründeterweise ihm zugeschrieben; vgl. MORETTI Ol. nr. 219.

(215. 216. = 81 und 85 u. Z.) den dreifachen Sieg im Laufen erringen, die antiken Quellen sind jedoch hinsichtlich der Erfolgsdisziplinen nicht lückenlos.¹⁸ Der phantastischste Sieg verbindet sich mit dem Namen des Leonidas aus Rhodos, der bei vier Olympischen Spielen (154—157.: i. J. 164, 160, 156 und 152 v. u. Z.) Triaste in den erwähnten Disziplinen werden konnte.¹⁹ Nur in einem einzigen Fall wird davon berichtet, daß ein erwachsener Athlet an einem Wettkampf (was praktisch beim gleichen Tag heißt) im Stadionlauf, im Diaulos und Dolichos gesiegt hätte.²⁰ Es handelt sich hier um den vielseitigen Läufer Polites aus Keramos, der bei den 212. Olympien (69 u. Z.) den beispiellosen Sieg errang.²¹

Diese einzige Angabe zeigt auch, daß auch das Vordringen der Schwerathletik seit der hellenistischen Zeit und der damit zusammenhängenden Spezialisierung und Gewinnsucht die Bemühungen zur Vielseitigkeit in den Disziplinen der Leichtathletik nicht erloschen.²² Die Ansicht, daß der Krisenprozess schon in den Jahren 700 bis 680, also ein Jahrhundert vor der Begründung der Pythien, Isthmien und Nemeen begonnen hätte, ist eine Unmöglichkeit und die Behauptung einfach unbegreiflich.²³

Ein noch größeres Ansehen genossen jene Wettkämpfer, die bei allen vier panhellenischen Spielen einen Sieg erringen konnten: bei den Olympien (in Elis), den Pythien (in Delphi), den Isthmien (bei Korinth) und den Nemeen (in Argolis). Sie erhielten mit der Zeit den unterscheidenden Titel *περιοδονίκης*.²⁴

¹⁸ Vgl. MORETTI Ol. nr. 805—807. 812—13. 817—19.

¹⁹ Afric. ad Ol. 154: *Λεωνίδας Ῥόδιος τριαστῆς στάδιον, διαύλον, ὀπλίτην*. ad Ol. 155.: *Ὁ αὐτὸς τὸ δευτέρον τὴν αὐτὴν τριττὴν*. ad Ol. 156.: *Ὁ αὐτὸς τὸ τρίτον τὴν αὐτὴν τριττὴν*. Philostr. *Gymn.* 33.: *Λεωνίδας ὁ Ῥόδιος ἐπ' Ὀλυμπίαντας τέτταρας ἐνίκα τὴν τριττὴν ταύτην*. . . . Vgl. Pausan. VI 13, 4. S. noch E. OBST: RE XII 2 (1925) 2020—21., s. v. *Leonidas*, nr. 11. MEZŐ 73—74. MORETTI Ol. nr. 618—620. HARRIS 75. BENGSTON 83—84.

²⁰ Die Dolichos-Distanz war unterschiedlich und zwar bestand die Tendenz, daß die anfänglich kürzere Strecke verlängert wurde. Die traditionellen Angaben besagen 7 bis 24 Stadien. Die letzte Angabe ist wahrscheinlich nicht richtig, und das Maximum betrug 20 Stadien. Vgl. JÜTHNER II S. 108—109. und Anm. 232. PATRUCCO 95—96. Akzeptieren die Angabe von 24 Stadien MEZŐ 74—75. BENGSTON 38. Einen zurückhaltenden Standpunkt vertritt HARRIS 73. WEILER 152—153. Die Wettbewerber in den Kinder- und Jugendkategorien starteten im Dolichos natürlich auf kürzerer Distanz.

²¹ Paus. VI 13, —. Afric. ad Ol. 212.: *Πολίτης Κεραμίτης στάδιον, διαύλον, δόλιχον*. Suda, s. v. *Ἰππόμαχος*. Die Feststellung von KNAB (S. 6.), wonach «Ein Doppelsieg im Lauf und Langlauf nicht bekannt ist», stimmt also nur in Bezug auf den Periodensieg, hinsichtlich der Olympischen Spiele nicht. Vgl. MORETTI Ol. nr. 796—798. H. SCHÖBEL: Olympia und seine Spiele. Leipzig 1965, 83. In der Kinderkategorie konnte der spartanische Enymakratidas (zwischen 440 und 435) einen ähnlichen Sieg auf dem Wettkampf Parparonia erringen. Vgl. MORETTI IAG nr. 16, 55—50. Die Spartaner hatten den Wettkampf zum Andenken an den Sieg über die Argeer bei Parparos ein Jahrhundert zuvor begründet: s. F. BÖLTE: *Parparos*. RE XVIII (1949) 1872—73.

²² S. noch weiter unten Punkt 5!

²³ So behauptet FINLEY—PLEKAT 69—70. und passim. In der Fachliteratur betrachtet man im allgemeinen das 5. Jahrhundert als Blütezeit der Olympischen Spiele; vgl. z. B. MEZŐ 202. SCHÖBEL 32. BENGSTON 69. WEILER 117.

²⁴ Vgl. MEZŐ 74.

2. Wenn also jemand bei allen vielen Kranzspielen siegen konnte, wurde er Periodonike genannt.

Auf den ersten Blick erscheint alles ganz klar und einfach. Das Thema wird im allgemeinen von der Fachliteratur auch so behandelt. Vertieft man jedoch in diese Problematik, tauchen eine Reihe von Fragen auf. Sie ergeben sich vor allem aus der Tatsache, daß uns keine antike Definition oder Regelung des Begriffs Periodonike, bzw. seines Wesens überliefert wurde. Die Angaben, die sich auf den Sieger beziehen, sind an sich schon oft sehr lückenhaft,²⁵ und es ergeben sich im Zusammenhang mit der Karriere der Athleten oft Schwierigkeiten bei der Chronologie und bei der Datierung, die sich in den Bearbeitungen nur mit mehr oder weniger großer Wahrscheinlichkeit überbrücken lassen. Deshalb kann die Beantwortung der hierbei auftretenden Fragen nur mit Hilfe der Äußerungen von antiken Autoren und der zur Verfügung stehenden primären Quellenangaben und deren eingehenden Analyse erfolgen.

Wie bekannt wurde 776 v. u. Z. damit begonnen, die Sieger bei den Olympischen Spielen zu vermerken. Die Entstehung des vollständigen Wettkampfprogrammes²⁶ hatte eine ziemlich lange Zeit in Anspruch genommen. Das Bestehen der Pythischen Spiele läßt sich unabhängig von der mythischen Tradition ab 582, dem 3. Jahr der 49. Olympiade verfolgen. Unmittelbar danach bildet sich die Organisation der Isthmien, dann zum Schluß der Nemeen (ab 573) heraus.

Von den Frühzeiten, schon seit dem 6. Jahrhundert registrierte man jene Athleten, denen es gelungen war, einen Sieg in allen vier panhellenischen Kranzspielen zu errungen; der Termin *περιοδονίκης* — auf Inschriften meistens *περιοδοεικής* — wurde jedoch erst viel später, im 2. Jahrhundert u. Z. üblich, — das gilt als *communis opinio*.²⁷

So ist es auf jeden Fall sehr verblüffend. Man habe sich also bei den Griechen über Jahrhunderte hinweg damit begnügt, ein so wichtiges Phänomen nur zu registrieren, der es bezeichnende Titel solle aber erst sehr viel später, in der Römerzeit erschienen sein. Es stellt sich von daher die Frage, unter welchen Umständen und Wandlungen es dazu gekommen war? Und damit ist auch der Versuch begründet, klären und verfolgen zu wollen, wie dieser Prozess ausgesehen hat, auf dessen einzelne Momente von der Forschung schon aufmerksam gemacht wurde, dessen vollständige Rekonstruktion aber bis heute noch nicht versucht worden ist.

²⁵ Von den 4237 möglichen olympischen Siegern sind nur 921 namentlich bekannt, d. h. ca. 22% der Sieger; vgl. BENGSTON 25.

²⁶ PAUS. V 8, 6—9. S. noch MEZÖ 56—61. L. ZIEHEN: Olympia. RE XVII (1937) 2529—31. RUDOLPH: a. W. 2. BENGTON 35—36. WEILER 111. Zur Entstehung des Programms der Pythien s. PAUS. X 7, 4—8. S. auch J. H. KRAUSE: *Die Pythien, Nemeen und Isthmien* . . . Leipzig 1841 (= Hildesheim—New York 1975) 20—28.

²⁷ Diesbezüglich s. z. B. H. C. MONTGOMERY: *Περιοδονίκης*. RE XIX (1937) 813. Weiler 103.

Der erste sogenannte ‚Periodensieger‘ war Milon aus Kroton, der als Ringer seinen ersten Sieg schon in der Kategorie der Kinder (*παῖδες*) bei den 60. Olympien im Jahr 540 erzielen konnte; als Erwachsener dann seinen ersten Sieg bei den 62. Olympischen Spielen (532 v. u. Z.), und diesen Erfolg konnte er bei vier darauf folgenden Olympien jeweils wiederholen, und zwar so, daß er in jedem olympischen Zyklus auch bei den drei anderen panhellenischen Wettkämpfen siegte. Milon konnte also fünfmal nacheinander einen vierfachen Sieg erringen, und das wurde auch später von niemandem überboten, ja nicht annähernd erreicht.²⁸ Es ist uns keine gleichaltrige Liste überliefert worden, auf der die Siege Milons aufgezählt sind. Das viel später entstandene und in Olympia zum Vorschein gekommene Sieger-Epigramm hat nur seine dort errungene Triumphe verewigt.²⁹ Iulius Africanus faßte seine Siege später so zusammen: *Μίλων Διοτίμων Κροτοναίτης πάλην Ὅς νικᾷ Ὀλύμπια ἑξάκις, Πύθια ἑξάκις, Ἴσθμια δεκάκις, Νεμέα ἐννεάκις*³⁰.

Der Faustkämpfer Glaukos, der aus Karystos von der Insel Euboea stammte, hatte seine erste Siege auch noch sehr jung, aber wahrscheinlich schon unter den Erwachsenen (*ἄνδρες*)³¹ errungen. Neben seinem olympischen Sieg (530 v. u. Z. ?) konnte er den Siegeskranz zweimal bei den Pythischen und je achtmal bei den Isthmischen und Nemeischen Spielen erwerben, wie Pausanias im Zusammenhang mit seinem olympischen Sieg berichtet hat: *στεφάνους δὲ λέγεται καὶ ἄλλους Πύθια μὲν δις λαβεῖν, Νεμείων δὲ καὶ Ἴσθμίων ὀκτάκις ἐν ἐκατέρῳ ἀγῶνι*³².

In einer Versinschrift werden in ähnlicher Weise nur die bei den panhellenischen Spielen von Hagias aus Pharsalos bei den 74. Olympien (480 v. u. Z.) in dem Pankration errungenen Triumphe erwähnt:

²⁸ Dreifacher Kreissieger im Pankration war Dorieus aus Rhodos, Diagoras' (s. unten S. 347. und Anm. 56.) jüngster Sohn. Er siegte bei den 87. 88. und 89. Olympien, 432, 428 und 424 v. u. Z. Vgl. Paus. VI 7, 2. J. KIRCHNER: RE III (1905) 1560–61., s. v. *Dorieus*, nr. 4. MORETTI Ol. nr. 322. 326. 330. IAG nr. 23. KNAB nr. 13. HARRIS 123. 124. S. noch S. 342. und Anm. 36. Tisandros aus Naxos siegte im Faustkampf je viermal bei den Pythien (Paus. VI 13, 8). Über seine Erfolge bei den unmittelbar zuvor ins Leben gerufenen Isthmien und Nemeen wissen wir — auch schon wegen der Unvollständigkeit der Aufzeichnungen — nichts, so daß wir in Tisandros keinen Kreissieger sehen können. Seine Leistung ist davon unabhängig in ihrer Art ohne Beispiel. S. auch MORETTI Ol. nr. 94. 98. 101. 105.

²⁹ Hier möchten wir nicht mit den Problemen auseinandersetzen, die in Verbindung mit den Siegen, die Milon in der Kinderkategorie außerdem errungen hat, mit den Varianten *ἑξάκις* — *ἑπτάκις* seiner olympischen Epigramme, und mit der Deutung der zweiten Hälfte des Pentameters auftreten.

³⁰ Zur 62. Olympiade (532 v. u. Z.) Vgl. Ioann. Antioch. *Hist. Chron.* 1. fg. 27 (FHG IV 540 p. Müller): *Μίλων ὁ Κροτοναίτης ἐνίκησεν Ὀλύμπια ἑξάκις, Ἴσθμια δεκάκις, Νεμέα ἐννεάκις*. Zum Laufbahn des Milo s. MEZŐ 85–88. MORETTI Ol. nr. 122. HARRIS 111. EBERT nr. 61. BENGTSON 61–63.

³¹ In diesem Zusammenhang ist die Mitteilung von Pausanias (VI 10,1. 2.) nicht deutlich. Das ist aber auch nicht wesentlich, da die Athleten im Grunde genommen nicht nach ihrem tatsächlichen, oder dem angegebenen, meistens auch nicht kontrollierbaren Lebensalter in die Altersgruppen eingestuft wurden, sonder ja nach ihrer körperlichen Reife und Größe. Vgl. FINLEY–PLEKET 62–63.

³² Paus. VI 10,3. Vgl. KNAB, nr. 2. MEZŐ 92. MORETTI Ol. nr. 134. BENGTSON 28. 65.

Πρῶτος Ὀλύμπια παγκράτιον, Φαρσαλίε, νικαῖς,
 Ἀγία Ἀκνονίου, γῆς ἀπὸ Θεσσαλίας,
 Πεντάκις ἐν Νεμέαι, τρίς Πύθια, πεντάκις Ἴσθμοι.³³

Anfangs, ursprünglich berücksichtigte man also nur die Siege, die bei den vier Kranzspielen erworben wurden. Später dann, als immer mehr Wettbewerbe von geringerer Bedeutung organisiert wurden, wurde immer mehr erwähnt, daß ein Athlet, der bei den vier großen Spielen gesiegt habe, auch zahlreiche andere Wettbewerbe gewonnen hätte und es umständlich wäre, all seine Siege aufzuzählen usw.,³⁴ oder es wurden manchmal schon die Wettbewerbe, um die es sich dabei handele, auch erwähnt. Eine der wichtigsten und bekanntesten Personen mit Verdiensten dieser Art war Kallias aus Athen, der politische Gegner des Perikles, dessen Siege in Pankration in einer auf der Akropolis gefundenen Inschrift so zusammengefaßt werden: νίκαι Ὀλυμπίαςι / Πύθια δὶς / Ἴσθμια πεντάκις / Νέμεα τετράκις / Παναθέναια με<γ>άλ[α].³⁵

³³ MORETTI IAG nr. 29. EBERT nr. 43. S. auch J. KIRCHNER: RE VII (1910) 1417., s. v. GLAUKOS, nr. 33. MORETTI Ol. nr. 192. bzw. unten S. 348., Anm. 64. Weitere Beispiele für Siegerinschriften von solchen Typ s. EBERT nr. 20. 35. 36.

³⁴ Solche und ähnliche Formeln lassen sich nicht selten auf Inschriften finden. S. z. B. MORETTI IAG nr. 25,5: / τοὺς δ' ἄλλους ἀπο/ρον στεφάνους [ἐπι]δείξει ἀριθμόν. bzw. S. 65. EBERT nr. 15,5: τὰς δ' ἄλλας νίκας οὐκ εὐμαρές ἐστ' ἀριθμῆσαι; und ebenda S. 68—69. Diese Zeile steht als letzte im Epigramm auf Dandis aus Argos. Dandis hatte bei zwei Olympischen Spielen (76. 77. = 476 und 472 v. u. Z.) gesiegt, und wurde zweifacher Kreissieger geworden, zuerst im Diaulos, dann im Stadionlauf. Vg. KIRCHNER: RE IV (1901) 2100., s. v. Dandes. MORETTI Ol. nr. 210. 222. Ebert (S. 67.) vertritt die Meinung, daß das Epigramm trotz des Wortes *κεῖται* am Ende der 1. Zeile nicht unbedingt eine Grabinschrift gewesen ist, wie allgemein angenommen wird, so zuletzt von P. ANGELI BERNARDINI (Eos 69 [1981] 193—198). Woanders (QuU 15 [1983] 174) formuliert er prinzipiell unsichtiger: I confini tra encomio biografico e orazione funebre . . . per gli stessi antichi erano . . . non sempre facilmente definibili. A. STECHER (a. W. 48—49.) stellt fest, daß das Epigramm vor allem ein Dokument über den Sieg des Athleten ist, das einzige Ziel aber deren Wertsprädikation sei, obwohl es kaum Beispiele dafür gibt, daß der einzige Gedanke bei einer Grabinschrift das Lob der Wettkampfsieger gewesen sein kann, ohne jeden Ausdruck der Trauer. Meinerseits möchte ich folgendes hinzufügen: Die letzte Zeile zeigt tatsächlich eine Entsprechung zu den Siegerinschriften dar, auf Grabinschriften mutet sie ziemlich prosaisch an. Weiter: In der Sammlung von W. PEEK (*Griechische Versinschriften*. Berlin 1955) ist keine einzige Inschrift enthalten, in der die Siegesorte und die Anzahl der Siege auf einer Grabinschrift so ausführlich, in einer so präzisen Form angeführt worden waren (s. die folgenden Grabinschriften: nr. 263. 432. 436. 652—680. 711. 1004. 1026. 1154. 1169. 1494. 1639. 1862. 1969.), was jedoch bei den Sieger-Inschriften üblich war. Aufgrund all dessen scheint es nicht unmöglich zu sein, daß dieses Epigramm ursprünglich als Sieger-Inschrift für eine Statue entstanden war, und daraus nur später — evtl. bei Veränderung am Ende der ersten Zeile — eine Grabinschrift wurde. Den Charakter einer Grabinschrift hat vielmehr die Statue des Ringers Cheilon aus Patrai mit der Schlußzeile ihrer Dedikation. Diese Inschrift war von Pausanias (VI 4,6) in Olympia abgeschrieben worden, es handelte sich also auf alle Fälle um eine Siegerinschrift: Μονοπάλης νικῶ δὶς Ὀλύμπια Πύθια τ' ἄνδρας, / τρίς Νεμέαι, τετράκις δ' Ἴσθμῳ ἐν ἀγχάλῳ, / Χείλων Χείλωνος Πατρὸς, δν λαὸς Ἀχαιῶν / ἐν πολέμῳ φθίμενον θάψ' ἀρετῆς ἐνεκεν. Im übrigen ist m. E. in Verbindung mit dem Wort *κεῖται* keinesfalls unwesentlich, daß Pausanias oft das Verb *ἀνακεῖται* von Statuen, die als Erinnerung an Siege aufgestellt worden waren, gebraucht.

³⁵ MORETTI IAG nr. 15. und p. 33—34. Ol. nr. 228. S. auch noch P. Oxy. 222 (ann. 472). Paus V 9,3. VI 6,1. KIRCHNER: RE X (1919) 1622., nr. 5. KNAB nr. 5. Ein Inschriftenfragment, das nur aus einigen Wörtern besteht, weist auf einen Sieg hin, den er in der

Auf der erhaltenen Basis einer verlorengegangenen Statue, die dem Dorieus aus Rhodos errichtet worden war, kann man über seine Siege folgende bündige Aufzählung lesen: Ὀλύμπια τρίς, Πύθια τετράκις, Ἴσθμια ὀκτάκις, Νέμεα ἐπτάκις, Παναθήναια τετράκις, Ἀσκραπίεια τετράκις, Ἐκατόμβοια τρίς, Λύκαια τρίς³⁶.

In der Zeit des Hellenismus als Griechen in immer größerer Entfernung vom Mutterlande anzutreffen sind, werden auch an fernen Orten Wettkämpfe von unterschiedlicher Bedeutung veranstaltet und die Siegerinschriften geben immer detaillierteren Aufzählungen der Erfolge, durch die der Ruhm der gefeierten Athleten verewigt werden sollte. Zur Hervorhebung eines Triumphes, der bei den vier panhellenischen Spielen erreicht wurde, kommt mit der Zeit die Bezeichnung *περίοδος* in Gebrauch. So zum Beispiel — wie ein Zitat des Menander-Scholion auf einem Papyrus von Oxyrhynchos besagt — stand in dem Werk von Eratosthenes über die Olympioniken, das er gegen Ende des 3. Jahrhunderts v. u. Z. geschrieben hatte: Ἀ/στ/νάναξ ὁ Μιλήσιος τὴν περίοδον ἀκονιτεῖ³⁷. Später, zu Beginn des 2. Jahrhunderts u. Z. schrieb Athenaios von Naukratis sein Werk mit dem Titel 'Deipnosophistai'. Darin erwähnt er den Herodoros aus Megara, der als Trompeter. ἐνίκησε τὴν περίοδον δεκάκις³⁸.

Der die vier Wettkämpfe umfassende Ausdruck *περίοδος* läßt sich in diesem Sinn zum ersten Mal auf Inschriften aus dem 2. Jahrhundert v. u. Z. finden. Auf der Siegerinschrift des Epitherses aus Erythrai, der bei den 140. und 141. Olympischen Spielen (184 und 180 v. u. Z.) Sieger im Fastkampf war, kann man folgendes lesen: νικήσαντα ἀνδρας πυγμὴν Ὀλύμπια δις καὶ τὴν περίοδον³⁹. Das Wort *περίοδος* steht allein auf dem Sockel eines Standbildes geschrieben, der auf der Insel Delos zum Vorschein gekommen war. Es galt dem Sieger im Ringkampf der 162. Olympien (132. v. u. Z.), Menodoros aus Athen: . . . νικήσαντα τὴν περίοδον . . .⁴⁰.

Kindernkategorie errungen hat. S. A. E. RAUBITSCEK: *Dedications from the Athenian Akropolis*. Cambridge 1949, nr. 21. KRAMER: op cit. 7—8.

³⁶ MORETTI IAG nr. 23. Vgl. oben Anm. 28. KRAMER: a. W. 6—7.

³⁷ P. Oxy III 409, 101—106. = Eratosthenes Ὀλυμπιονίκαι fig. 8. FGH II B p. 1014 (JAC.). S. auch II D 711. p. Kommentar. Weiter MORETTI Ol. nr. 470. 474. 479. IAG p. 34—35. Weiter z. B. Phlegon, Olymp. seu Chron. fig. 12. (JAC.) über die Siege des Ringers Isidoros aus Alexandrien bei den 177. Olympien (72 v. u. Z.): . . . πάλιν ἄπρωτος περίοδον. Vgl. KNAB nr. 17. MORETTI Ol. nr. 686. Über den Perioden-Sieg gibt Festus (p. 236 L.) im 3. Jahrhundert u. Z. die folgende Bestimmung: *in gymniciis certaminibus perihodon vicisse dicitur, qui Pythia, Isthmia, Nemea, Olympia vicit, a circumitu eorum spectaculorum*.

³⁸ X 415a. Die Mitteilung des Pollux (IV 89—90) über den siebzehnfachen Periodensieg ist völlig unhaltbar; vgl. Mezö 185—186. S. und. S. 66. Anm. 38. S. auch L. ZIEHEN: RE XVIII (1939) 17., s. v. *Olympia*.

³⁹ MORETTI IAG nr. 46. Vgl. Paus. VI 15, 6: Ἐρυσθαῖοι δὲ οἱ Ἴωνες Ἐπιθέρσην τὸν Μητροδόρου, δύο μὲν ἐν Ὀλυμπίαι πυγμῆς, δις δὲ Πυθοῖ νίκας καὶ ἐν Νεμείαι τε καὶ ἐν Ἴσθμῳ λαβόντα . . . S. noch KNAB nr. 28. MORETTI Ol. nr. 610—612. Auf der Inschrift des Siegers bei den 201. und 202. Olympien (25. und 29. u. Z.), des Hermas aus Antiochien steht: . . . νεικήσας Ὀλύμπια δις καὶ τὴν λοιπὴν περίοδον . . . Inser. Olymp. nr. 231. (Vgl. nr. 230.). S. auch MORETTI Ol. nr. 754. 777.

⁴⁰ MORETTI IAG nr. 51a. Vgl. ebenda p. 133—134., weiter Ol. nr. 645. KNAB nr. 29

Zur Bezeichnung der Athleten, die bei den Agonen der Periodos siegten, verwendete man den Titel *περιοδονίκης* um der Autorität der Sieger Ausdruck zu verleihen, bzw. diese noch zu mehrten. Inschriften seit Mitte des 2. Jahrhunderts dokumentieren das. Die erste bekannte, in Magnesian zum Vorschein gekommene Inschrift, auf der dieser Titel verwendet wurde befindet sich auf dem Sockel der Statue des aus dieser Stadt stammenden Wettkämpfers, P. Aurelius Aristomachos. Der Sieger bei den 224. Olympischen Spielen (117 u. Z.) in der Disziplin Pankration der Kinder wird jedoch zu unrecht *περιοδονίκης* genannt auf der Inschrift, die ungefähr aus dem Jahr 140 stammt, weil ihm neben vielen tatsächlich errungenen Siegen ein Erfolg in Delphi fehlte.⁴¹

Der erste bekannt gewordene Athlet, der sich mit Recht Periodonike nannte, war M. Aurelius Asklepiades, der bei den 240. Olympien (181 u. Z.) im Pankration siegte.⁴²

Es ist also zu erkennen, daß der Titel Periodonike in primären Form zuerst Mitte des 2. Jahrhunderts auftaucht und die Benutzung des Titels unberechtigt war. Unseres Erachtens zeugt gerade die Tatsache, daß mit dieser Inschrift ein Held mit fremden Federn geschmückt werden sollte, eben

⁴¹ Vgl. MORETTI IAG nr. 71a. Ol. nr. 838, bzw. Athenaeum 32 (1954) 116. 118. 120 (*Note sugli antichi periodonikai*). Nach Cass. Dio (LXIII 8, 3) auch Nero sehnte sich nach dem Titel Periodonike: ... *ἰνὰ καὶ περιοδονίκης, ὥς ἔλεγεν, γενῆται*. Die Zuverlässigkeit dieser Angabe ist jedoch nicht ohne jeden Zweifel. Aller Wahrscheinlichkeit nach ist das eine ebenso anachronistische Rückprojizierung dieses Titels, wie die Mitteilung des Africanus, die den milesier Pankrationssieger Antenor (Ol. 118. = 308 v. u. Z.) einen Periodoniken nennt. Vgl. MORETTI Ol. nr. 488. Sex. Iulius Africanus lebte im übrigen im 3. Jahrhundert u. Z., und seine Liste von Stadion-Siegern (die gelegentlich mit den Siegern anderer Disziplinen und speziellen Mitteilungen erweitert wurde) umfaßt die Zeitspanne von 776 v. u. Z. bis 217. u. Z., also bis zur 249. Olympiade. Diesbezüglich s. JÜTHNERS Einleitung seiner Philostratos-Ausgabe, 61–62. S. Die Hinweise der modernen Autoren sind auch nicht selten irreführend. So. z. B. H. LAMER (RE IV A, 1936, 252., s. v. *Theogenes*, nr. 2.) weist so auf Plutarch hin (*Praec. ger. reip.* 15,7. p. 811 D), als ob er Theogenes einen Periodoniken genannt hätte. Am Bezugsort steht jedoch: ... *τὴν περίοδον νενικήκως* ... Ähnliche Großzügigkeit läßt sich auch neuerdings finden. G. DUNST (*Die Inschrift des Periodoniken Leon* (ZPE 3 [1968] 139 ff.) weist auf drei Bezugsquellen hin (IAG nr. 51. Phlegon 257. fg. 12, 2 [Jac.] und Paus. VI 12, 8.), die die verschiedenen Athleten als Periodoniken bezeichnen: An diesen Stellen kommt jedoch der Titel Periodonike nicht vor, höchstens der Termin Periodos. Bei Pausanias steht doch auch das nicht, er erwähnt nur die vier panhellenischen Spielen. Im übrigen ist es nicht uninteressant, daß der Titel Periodonike von Pausanias, der die Karriere der Olympioniken auf Grund der an Ort und Stelle untersuchten Sieger-Inschriften und der offiziellen örtlichen Aufzeichnungen am detailliertesten mitteilt, überhaupt noch nicht verwendet wurde.

⁴² MORETTI IAG nr. 79. Ol. kr. 885. KNAB nr. 51. H. A. HARRIS: JHS 82 (1962) 19–20. Zu den Inschriften hinsichtlich der Karriere der Wettkämpfer neben den durch MORETTI registrierten Angaben s. noch OGIS II nr. 714. Ein halbes Jahrhundert später wurde der Athener T. Domitius Prometheus mit seinem Viergespann in der Periode der 225. Olympien (241 u. Z.) Periodonike. Vgl. MORETTI IAG nr. 89. Ol. nr. 392. Das wissen wir jedoch nicht wann genau und in welcher Disziplin Aurelius Sarapammon aus Oxyrhynchos, der auch Didymos genannt wurde, Periodonikes wurde (s. P. Oxy. XIV 1643, 1–2. Vgl. KNAB nr. 62. MORETTI Ol. nr. 942.); auf dem aus dem Jahre 298 stammenden Papyrus, das leider ziemlich lückenhaft erhalten ist, kann man das Wort *κρατίστος* lesen. Das Attribut deutet auf jeden Fall auf einen Schwerathleten hin. Vgl. MORETTI IAG nr. 29. IV, 3: *ἀνδρα κρατίστον* über einen Pankrationskämpfer.

dafür, daß der Titel sich schon herausgebildet hatte und begann sich zu verbreiten.

Aus welchem Grund erscheint aber dieser Titel gerade in dieser Epoche, da die Erscheinung, der Begriff, zu deren Apostrophierung dieser Titel diente, als seit langer, uralter Zeit vorhanden scheint? — Man sollte an folgendes denken. Zuerst einmal, daß in der römischen Kaiserzeit in den Ostgebieten des Römerreiches immer mehr Wettkämpfe, Spiele von kleinerer oder größerer Bedeutung, in lokalem oder allgemeinem Interesse veranstaltet wurden.⁴³ Es gibt an den Siegeslisten oder in den Berichten über die Erfolge wirkliche Kataloge von solchen zum Teil kranzspendenden, zum Teil einen Preis aussetzenden Wettbewerben, und wie früher die Wettkämpfe des olympischen Zyklus mit dem Termin Periode gekennzeichnet wurden, wollte nun der gefeierte, oder sich feiern lassende Athlet seinen Perioden-Sieg mit dem Titel Periodonike hervorheben. Der Kreis der Spielen, der mit dem Wort Periode bezeichnet wurde, hatte jedoch mit der Zeit eine Erweiterung erfahren. Zwei Wettkämpfe bekamen nämlich eine besondere Bedeutung und wurden durch ein Machtwort den traditionellen Wettkämpfen gleichgestellt. Es waren die *Ἀκτῖα* (*Actia*) und die *Καπιτώλια* (*Capitolia*). Die aktischen Spiele waren im Jahr 28 v. u. Z. vom Kaiser Augustus nach seinem Sieg bei Actium zu Ehren des Apollo begründet worden.⁴⁴ Sie fanden in der neuerbauten Nikopolis statt. Genauer ausgedrückt: Die örtlichen, früher alle zwei Jahre veranstalteten Spiele wurden in der Folge alle vier Jahre ausgerichtet (Vgl. Dio LI 1,9), was eigentlich das Vorrecht der Olympischen (und Pythischen) Spielen gewesen war. Zugleich wurden die umorganisierten Spiele mit dem Charakter *ιερός* und *εἰσελαστικός* versehen.⁴⁵ Die *Capitolia* wurden von Kaiser Domitian 86 u. Z. gegründet.⁴⁶ Die Erweiterung des traditionellen Kreises der Periode

⁴³ Vgl. dazu E. MARÓTI: *Acta Ant. Hung.* 15 (1967) 154—158.

⁴⁴ Zur Bedeutung der Gottesgestalt des Apollo in der Religionspropaganda des Augustus s. zuletzt E. MARÓTI: *Acta Ant. Hung.* 20 (1981) 315—320., s. auch in: *Concilium Eirene XVI*. Prague 1983. Vol. 3, 32—36.

⁴⁵ Vgl. E. MARÓTI: *Currus Achaicus*. *Acta Ant. Hung.* 14 (1966) 366—367. In Bezug auf die *Actia* siehe ausführlich E. RESCH: *Aktia*. *RE I* (1984) 1213—14. L. FRIEDLÄNDER *Sittengeschichte Roms*. II¹⁰. Leipzig 1922, 147—148. J. GAGÉ: *Actiaca*. *MEFR* 1936, 92—100.

⁴⁶ Zu den *Capitolia* s. R. VARWIG: *Der Kapitolinische Agon und die Agone der späteren Kaiserzeit*. *HfL* 10 (1931) 252—257. L. ROBERT: *Concours grecs en Italie*. *RevPhil* 1930, 36—38 (= *OMS II* 1136—38). Vgl. Ders.: *Deux concours à Rome*. *CRAI* 1970, 6—27. FRIEDLÄNDER: a. W. 150—151. bzw. IV⁹⁻¹⁰, 276—280 (G. WISSOWA) Die Formulierungen für den Übergangszustand: *περίοδον σὺν Ἀκτίοισι* (Inscr. *Olym.* nr. 230.); *ἀκτιονεικῆς* ... *καὶ περιοδονεϊκῆς* (*IG XII 5*, 909), 1. Jh. u. Z. (?); bzw.: *Περιοδονεϊκῆς σὺν Καπιτωλίοις* (*CIA III* 120, 4). Die ursprünglichen vier klassischen Wettbewerbsgruppen der Periode hatten evtl. die Bezeichnung *ἀρχαία περίοδος*. Dafür haben wir allerdings nur einen Anhaltspunkt, und zwar eine Inschrift aus dem 3. Jahrhundert die aus Laodikeia stammt, und auf der folgendes Detail zu lesen ist: ... *ἀνδρῶν περὶ τῆς ἀρχαίας περιόδου Σεβάσμια Νεμία*. MORETTI *IAG* nr. 85. und p. 251. Ebert S. 234. Nach L. ROBERT (*REG* 67 [1954] 114.) ist die erweiterte Periode einschließlich der Herais in Argos verstehen, seine Auffassung scheint jedoch auf Grund der Periodoniken-Inschriften in der Kaiserzeit unbegründet zu sein.

minderte für die Wettkämpfer die Chance, Perioden-Sieger zu werden, zum anderen wurde die Registrierung der erweiterten Perioden-Siege bei der Aufzeichnung der Wettkampfsieger komplizierter. Mit dem Titel Periodonike sollte als klanghafter Höhepunkt die sowieso zunehmende Anzahl von Ehrenbezeichnungen der erfolgreichen Athleten vervollkommen werden. So nehmen wir deshalb, doch auch, weil der Termin Periodonike vor Einführung der *Actia* und *Capitolia* nicht belegt ist, an, daß das Erscheinen dieses Titels mit dieser Wendung, mit der Erweiterung der Periode in Zusammenhang gestanden haben kann. - Es scheint uns aber, daß mit dem Erscheinen der zwei Spiele und durch die Einbeziehung in die Periode nicht nur der traditionelle Kreis der Periode erweitert wurde, sondern sich ihr Charakter und ihre Forderungen auch verändert haben.

3. Um das aufgeworfene Problem klären zu können, muß die Frage beantwortet werden, wann eigentlich von den Athleten die ursprünglich vier, später sechs Siege errungen werden mußten, aufgrund derer sie den Titel Periodonike tragen durften. Zur Beantwortung der bislang nicht genügend durchdachten und analysierten Frage kann man von der Interpretation des Begriffs Periode ausgehen. Im Hinblick darauf vertreten die Forscher verschiedene Meinungen. Einige verstehen unter der Bezeichnung nur den Kreis der Betreffenden Spiele,⁴⁷ andere hingegen den olympischen Zyklus, bzw. die in selber Zeitspanne organisierte Wettkampfserie. (Darauf deutet nach unserer Beurteilung die oben angeführte Formel *᾽Ολύμπια καὶ τὴν περίοδον*, in dem der Termin Periode zum ersten Mal erschien.⁴⁸ Diese Auffassung ist von Harris am markantesten formuliert worden: «Periodonikes . . . winner of the quadruple crown, a title bestowed on a man who won at all four of these 'crown' festivals in the same cycle».⁴⁹ Mit diesem Standpunkt sind wir vollkommen einverstanden, allerdings mit der Korrektur, daß der Termin Periodonike - wie zu sehen war - in der langen Zeitspanne kein einziges Mal auftauchte, als die Periode noch aus den traditionellen vier panhellenischen Spiele bestand.

Es scheint jedoch, daß all das, was bei den vier Spielen noch zu verwirklichen war, bei den sechsfachen Anforderung nicht mehr in dem Rahmen eines olympischen Zyklus passte,⁵⁰ und im Grunde genommen seit Auftauchen dieses Titels jeder als Periodonike galt, der an den sechs Orten einen Sieg

⁴⁷ So JÜTHNER I 218. W. RUDOLPH: a. W. I. BENGTSON 62. Olympia (Red. J. EBERT) Leipzig 1980, 160. S. 314. Anm. (S. in Anm. 1.)

⁴⁸ Vgl. Suda, s. v. *Περίοδος*: *περιέκλειστος, κύκλος*.

⁴⁹ HARRIS 111. Vgl. SCHÖBEL: a. W. 64. Hier ist es also mutatis mutandis mit ähnliche Anforderungen zu tun, wie im heutigen Tennis beim Begriff «Grand Slam»: Er bedeutet den Sieg in einem Jahr bei den vier Angesehensten Wettkämpfen: in Wimbledon, Paris, Melbourne und Flushing Meadow.

⁵⁰ Es darf nicht vergessen werden, daß bei den vielen Reisen viel Zeit verloren gegangen ist, außerdem die Anzahl der mit Geld und wertvollen Preisen honorierten Wettbewerber (*ἀγῶνες θεματίζται*) immer mehr zunahm. Die Sportler nahmen an ihnen schon allein deshalb so oft wie möglich teil, weil sie dadurch Ihren Lebensunterhalt bestreiten konnten, ja manchmal sogar reich wurden.

errungen hatte, und das auch dann, wenn die Erfolge nicht aus einer einzigen Periode stammten. Die Feststellung von Montgomery, wonach jene Athleten den Titel Periodonike erwarben, die in den vier großen griechischen Spielen siegten, «ohne Bezug auf die Zeit und Reihenfolge der Teilnahme»,⁵¹ ist nur für diese Situation und von dieser Zeit an gültig; es handelt sich aber um sechs Wettkampfsiege. Es scheint jedoch auf Grund einigen Siegerinschriften, als hätte man von da an — aber nur von da an! — es gar nicht so streng genommen, ob der Wettkämpfer in den zu Frage kommenden Wettbewerben die Siege in der gleichen Altersgruppe erreicht hatte.⁵² Es gibt nämlich Fälle, in denen die Siege in der Kategorie der Kinder (*παῖδες*), bzw. der Jugendlichen, Junioren (*ἀγέναιοι*) und der Erwachsenen (*ἀνδρες*) zusammengezogen wurden, und die Wettkämpfer sich so einfacher oder mehrfacher Periodensieger nannten.

Es gab allerdings auch solche Wettkämpfer, denen es gelang, alle sechs Siege in einem olympischen Zyklus zu erringen, die also die ursprüngliche Anforderungen erfüllen konnten. Diese Erfolge wurden mit der Formulierung *νίκησας ἐν τῇ περιόδῳ τὴν περίοδον* registriert. Beispielsweise der Erfolg von M. Aurelius Hierokles auf einer Inschrift von Tralles, die aus dem Jahre 25 u. Z. stammt.⁵³ Das war jedoch eine Ausnahme,⁵⁴ und bedeutet von weitem nicht das, daß die Anforderung auch weiter bestanden hatte, die ursprünglich als selbstverständlich galt. Bezeichnend ist deshalb, daß es keine einzige Angabe gibt, die die Anwendung dieser Formulierung für die Zeit vor Einführung der *Actia* belegen würde. (Schwer läßt sich von vornherein vorstellen, daß unter den schwerer gewordenen Bedingungen noch eine — strengere — Anforderung erhoben wurde, die früher nicht bekannt gewesen ist.)

4. Im Zusammenhang mit dem Problem, das sich bei der Erlangung des Titels Periodonike — bzw. zu dem Periodensieg — hinsichtlich der Anzahl der notwendigen Siege ergibt, verdient noch ein Phänomen unsere Aufmerksamkeit. Beim Lesen der Listen von den Siegern auf Inschriften und der Berichte der Geschichtsschreiber fällt es auf, daß die Anzahl der Siege, die bei den Isthmischen und Nemeischen Spielen errungen wurden, im allgemeinen größer ist, als die der bei den Olympischen und Pythischen Spielen erzielten Erfolge. Das erklärt nicht nur der Umstand, daß die Olympien (und Pythien) ein größeres Ansehen genossen und von daher dort eine größere Konkurrenz bestand,

⁵¹ RE a. a. O.; Vgl. KNAB S. 9. Es ist nicht ohne Interesse daß K. ZIEGLER (In: KP 4. München 1972, 639.) die Formulierung von MONTGOMERY wortwörtlich übernimmt, nur mit dem Unterschied, daß er zwei Präposition wegläßt.

⁵² So nimmt es MORETTI IAG p. 34. schon für die Zeit des viergeteilten Zyklus an. Der nicht in der Erwachsenenkatégorie erzielte Sieg ist in Betreff der Periode insofern auch problematisch, weil es bei den Olympien und Pythien nur eine (*παῖδες*), bei den Isthmien und Nemeen zwei (*παῖδες* + *ἀγέναιοι*) solcher Altersgruppe gab, was die Frage aufwirft, welche dabei einzubeziehen war, wenn überhaupt eine solche Möglichkeit bestand?!

⁵³ AthMitt 21 (1896) S. 113. nr. 2, 4—6. (Vgl. KNAB nr. 66. MORETTI Ol. nr. 902.) Ähnlich Inscr. Olymp. nr. 232.

⁵⁴ Es scheint, als ob MORETTI IAG s. 35. das hinsichtlich früherer Zeiten nicht für eine allgemeine Forderung ansieht.

sondern auch die Tatsache, daß die Olympien, wie auch die Spiele in Delphi alle vier Jahre organisiert wurden, während am Isthmos und in Nemea alle zwei Jahre diese traditionelle Wettkämpfe stattfanden.⁵⁵

Wieviel Siege mußte also dann ein Athlet in einer Periode bei den Isthmischen, bzw. Nemeischen Spielen erreichen? Je zwei, oder es war je ein genug? Wir haben Angaben, nach denen neben den Siegen bei den Olympischen und Pythischen Spielen zwei Triumphe am Isthmos und zwei in Nemea registriert wurden (oder eventuell noch mehr).

Wir wollen dazu einige Beispiele sehen. Diagoras, ein Faustkämpfer aus Rhodos hatte neben je einem Sieg bei den Olympischen (Ol. 79 = 464 v. u. Z.) und Pythischen Spielen zweimal in Nemea und viermal am Isthmos gesiegt.⁵⁶ Nikon aus Anthedon (Boiotia) war zweifacher «Periodonike» im Pankration, Er siegte zweimal in Olympia (Ol. 120, 121 = 300 und 296 v. u. Z.) und in Delphi; bei den Isthien und Nemeen konnte er viermal den Sieg erringen.⁵⁷ M. Aurelius Asklepiades (od. Hermagoras), ein Pankratiast aus Alexandrien⁵⁸ siegte einmal bei den Olympischen Spielen (Ol. 240. = 181 u. Z.) und bei den Pythien, je zweimal bei den Isthmischen und Nemeischen Spielen, weiter je zweimal bei den Aktischen und Kapitolinischen Agone. Das hieße, daß in einer olympischen Periode bei den Isthmischen und Nemeischen Wettbewerben gesiegt werden mußte? Kaum, denn es überwiegen solche Angaben, die das widerlegen, denn sie besagen, daß bei jedem Wettkampf in einer Periode jeweils einmal, zweimal oder eventuell mehrere gleichzahlige Siege registriert wurden. Demzufolge reichte es also, bei den Isthmien und Nemeen je einmal zu siegen. Beispiele: Xenothemis, ein Faustkämpfer aus Milet siegte in der Mitte des 2. Jahrhunderts je einmal in allen vier Wettbewerben.⁵⁹ Ergoteles, der von der Insel Kreta stammte und in Himera ansässig geworden war, hatte noch in den ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts in Doliches in allen vier Wettbewerben je 2 Siege erringen können.⁶⁰

In den meisten Fällen zeigt sich jedoch eine «unregelmäßige» Verteilung

⁵⁵ Die Pythischen Spiele fanden zwei Jahre nach den Olympischen Spielen statt. Wann die Isthmien stattfinden, ist strittig. Es gibt Vertreter der Meinung, wonach sie im selben Jahr wie die Nemeen stattgefunden haben (so z. B. zuletzt WEILER 131, 134.), andere hingegen (so z. B. MORETTI Ol. passim, HARRIS 36) vertreten die Ansicht, sie hätte im Jahr der Olympien bzw. Pythien stattgefunden.

⁵⁶ Vgl. MORETTI Ol. nr. 252. S. auch KIRCHNER: RE V (1903) 309–10., s. v. *Diagoras*, nr. 1. MEZÖ 96–97. BENTSON 75–76. KRAMER: a. W. 6. 8–9. 11.

⁵⁷ P. Oxy. Vol. 17., nr. 2082, 27–29: *Νίκων Βοιώτιος παγκράτιον οὗτος ἔχει Ὀλύμπια δις, Πύθια [δις], Ἰσθμια καὶ Νέμεα τετράκις*. Vgl. L. ROBERT: *Les épigrammes* . . . 192. JACOBY (FGH II B, nr. 257a, 28–30.) teilt die folgende Variante mit: . . . *Ἰσθμια δις, Νέμεα τετράκις*. S. auch Step. Byz., s. v. *Ἀνθηδών*. Knab nr. 33. MORETTI Ol. nr. 504. 517.

⁵⁸ Vgl. KNAB nr. 51. MORETTI IAG nr. 79. Ol. nr. 885. S. noch G. E. BEAN: AJA 60 (1956) 198–199.

⁵⁹ Vgl. KNAB nr. 27. MORETTI IAG nr. 49. Ol. nr. 641.

⁶⁰ EBERT nr. 20. Vgl. Pausan. VI 4, 11. P. Oxy. 222 (ad Ol. 77. = 472. v. u. Z.). Pindar. Ol. 12, 23–28. (Nemeen werden nicht erwähnt.) A. PUECH mit Bemerkungen in: Pindare I. Paris 1962. 139. 141. S. noch KIRCHNER: RE VI (1907) 435., s. v. *Ergoteles*, nr. 3. MORETTI Ol. nr. 224. 251. KRAMER: a. W. S. 11. Anm. 1.

zugunsten der zweijährlich veranstalteten Spielen. Aus den Angaben läßt sich auf jeden Fall soviel erkennen, daß im Falle, wenn am Isthmos und in Nemea (oder nur einerorts) weniger als die doppelte Anzahl der Siege in Olympia und in Delphi errungen wurden: Das beweist, daß es genügte, bei jedem Wettkampf je einmal zu siegen, um den vierfachen oder Perioden-Sieg zu erreichen.⁶¹ (Es ist nicht belegt, ob Fernbleiben vom ersten Wettbewerb oder eine Niederlage die Bewertung eines beim zweiten Wettbewerb erzielten Erfolges beeinflußt hätte, oder nach einem Sieg im ersten Wettbewerb ein Fernbleiben im zweiten Wettbewerb, evt. sogar eine Niederlage dabei, die Beurteilung des Periodensieges eine Rolle gespielt hätte: alle Zeichen [oder ihr Fehlen] deuten darauf hin, daß dies nicht der Fall war.) Einige Beispiele für solche Siegesserien (Obwohl solche Fälle, wie z. B. diejenige von Milon, Glaukos, Kallias usw. bereits erwähnt wurden). Dromeus von Astypalaia wurde in Dolichos zweimal Periodensieger. Seine Siege verteilen sich wie folgt: Ol.: 2 (74. und 75. = 484, 480), Py.: 2, Isthm.: 3, Nem.: 5.⁶² Cheilon aus Patrai siegte in der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts im Ringen zweimal in Olympia und zweimal in Delphi, dreimal in Nemea und viermal am Isthmos.⁶³

Tatsache ist hingegen, daß wir in einem Großteil der Fällen keine angemessene Anhaltspunkte besitzen, um die einzelnen Siege datieren zu können. Wenne jedoch neben je einem olympischen Sieg mehrere andere stehen, kann mit Recht angenommen werden, daß in der betreffenden olympischen Periode bei den anderen drei Spielen auch noch Siege errungen werden konnten, denn es scheint von vornherein als unwahrscheinlich, daß ein Wettkämpfer mit vier oder fünf oder noch mehr Siegen bei den Isthmischen und Nemeischen Spielen es nicht gerade jener Zeit, als er in Hochform bei den Olympischen Spielen siegen konnte, auch in jenen kleineren Spielen mit einer viel schwächeren Konkurrenz geschafft hätte zu siegen, wenn in seinem jüngeren bzw. älteren Jahren fähig war. Zu Illustration dieses Gedankens einige Beispiele, unabhängig davon, ob sich Schwierigkeiten mit der Datierung ergeben oder nicht.

Der bereits erwähnte Glaukos hatte neben seinen Sieg bei den Olympien zwei Siege bei den Pythien und je acht bei den Isthmien und Nemeen errungen.

Hagias aus Pharsalos siegte zu Beginn des 5. Jahrhunderts im Pankration bei den Olympischen Spielen (? Ol. 74. = 484 v. u. Z.); außerdem siegte er bei den Pythien und Isthmien je dreimal und in Nemea fünf Mal.⁶⁴ — Theogenes

⁶¹ Vgl. KNAB S. 4. SCHÖBEL: a. W. 117. Bei den Isthmischen und Nemeischen Spielen war es in Wirklichkeit gleich, wann und in welcher Reihenfolge ein Wettkämpfer den notwendigen Sieg in der olympischen Periode errang! Das spricht er jedoch nicht aus und seine Bemerkung ist auch nicht so zu verstehen; das zeigt sich darin, daß MORETTI auch die Siege in verschiedenen Altersklassen akzeptiert, deren Realisierung in einer Periode Ziemlich problematisch scheint.

⁶² Paus. VI, 11, 4.

⁶³ Paus. VI 4, 6. Vermutlich bei den 112. und 113. Olympischen Spielen (= 332, 328. v. u. Z.) Vgl. KNAB nr. 16. MORETTI Ol. nr. 461, 465. S. noch oben S. 341. Anm. 34.

⁶⁴ Seine Siegesinschriften s. MORETTI IAG nr. 29. EBERT nr. 43., s. auch MORETTI Ol. nr. 192. Vgl. weiter oben S. 341., Anm. 33.

aus Thasos, er war Faustkämpfer und Pankrator, siegte einmal in Olympia im Faustkampf (Ol. 75. = 480 v. u. Z.), dreimal siegte er in Delphi, neunmal am Isthmos und achtmal in Nemea.⁶⁵ Der jüngste Sohn des Diagoras, Dorieus errang bei den Olympischen und bei den Pythischen Spielen je dreimal den Sieg im Faustkampf (Ol. 87–89. = 432, 428, 424) und bei den Isthmien wurde er achtmal, in Nemea siebenmal als Sieger gekrönt.⁶⁶ Sostratos aus Sikyon war zweifacher Perioden-Sieger im Pankration, obwohl er dreimal olympischer Meister werden konnte und bei den Isthmien und Nemeen insgesamt zwölfmal siegte, gelang ihm das aber in Delphi nur zweimal.⁶⁷ Pythagoras aus Magnesia bei Maiandros war ebenfalls zweifacher Perioden-Sieger, allerdings im Stadionlauf. Er siegte bei den 120. und 121. Olympischen Spielen (300 und 296 v. u. Z.), zweimal bei den Pythischen, fünfmal bei den Isthmischen und siebenmal (fünfmal?) bei den Nemeischen Spielen.⁶⁸

Über einige eigenartige, unvollständige Periodensiege stehen uns auch Angaben zur Verfügung, die deshalb zustande kamen, weil die elischen Athleten bei den Isthmien traditionsgemäß nicht auftreten durften.⁶⁹ Dieses Schicksal ereilte den Ringer Aristodamos, der bei den 98. Olympien (388 v. u. Z.) gesiegt hatte, und dann bei den Pythischen und Nemeischen Wettkämpfen noch je zwei Siege errang.⁷⁰ Aus sportgeschichtlichem Gesichtspunkt ist seine in Olympia aufgestellte Statue, die die folgende Aufschrift hat, von besonderem Interesse:

*Πύθια δις, Νέμεα δις, Ὀλύμπια ἐστεφανώθην
οὐ πλάτει νικῶν σώματος, ἀλλὰ τέχνη.*

⁶⁵ Seine weitschweifige, selbstbewußte Sieger-Inschrift s. MORETTI IAG nr. 21. EBERT nr. 37. S. auch Paus VI 11, 2–9. Vgl. MORETTI Ol. nr. 201. MEZÖ 93. 10–103. H. LAMER: RE VI A (1936) 252–257., s. v. *Theogenes*, nr. 2. BENGTSON 71–72. Theogenes siegte auch im Pankration bei den Olympien und Isthmien, bei den Pythien und Nemeen jedoch überhaupt nicht: Deshalb ist er nicht zweifacher, sondern nur als einfacher Perioden-Sieger anzusehen. S. noch weiter unten Punkt 5. S. 353 und Anm. 94. Um der Einfachheit halber nenne ich weiter Perioden-Sieger auch die Athleten, die bei den vier traditionellen Kranzspielen gesiegt hatten.

⁶⁶ Vgl. oben Anm. 28.

⁶⁷ Vgl. MORETTI IAG nr. 25. EBERT nr. 39. Paus. VI 4, 1–3. S. auch H. POMTOW: RE Suppl. IV (1924) 1242–45., s. v. *Delphi*. MORETTI Ol. nr. 420. 425. 433.

⁶⁸ P. Oxy. 2082 = FGH (JAC.) II B. nr. 257a 4, 17–22. Afric. ad Ol. 120 121. S. auch KNAB nr. 20. MORETTI Ol. nr. 500. 511. In Bezug auf seine eventuelle Hopliten-Siege s. ebenda nr. 507. 521.

⁶⁹ Nach der im Nebel des Mythos versteckten Tradition sprach Molione einen Fluch über jene Eleer aus, die an den Isthmischen Spielen teilnehmen, da beim isthmischen Waffenstillstand ihr Gatte, Akteur hinterlistig ermordet wurde und die Korinther diesen Mord nicht gerächt hatten. Nach Pausanias blieben die Eleer aus Angst vor diesem Fluch den Isthmien fern — der tatsächliche Grund ist uns nicht bekannt. S. Paus. V 2, 1–3. VI 3, 9. 16, 2. Deshalb konnte der 'Periodonike' Leon nicht Eleer sein, dessen Sieg in Isthmien eine Inschrift dokumentiert, und von dem G. DUNST (Anm. 41. a. a. O.) mit besonderer Logik beweist, daß er Eleer war, obwohl er auch selbst erwähnte (Ebda S. 144. Anm. 18.), daß «streng genommen» (?) die Eleer an den Isthmien nicht teilnehmen durften.

⁷⁰ Vgl. Afric. ad Ol. 98. EBERT nr. 34. Paus. VI 3, 4. noch MORETTI Ol. nr. 383.

Demzufolge schrieb man die Erfolge des Aristodamos nicht seinem riesigem Wuchs und seiner rohen Kraft, sondern seiner Geschicklichkeit und seinem technischen Können zu.⁷¹ Der ebenfalls aus Elis stammende Satyros siegte je zweimal in Olympia und in Delphi im Faustkampf, in der selben Disziplin fünfmal in Nemea.⁷² Timon errang bei den 145. Olympischen Spielen (200 v. u. Z.) einen Sieg in Pentathlon und hatte dann bei den Pythien und Nemeen den gleichen Erfolg gehabt.⁷³

5. Jetzt muß noch die Frage geklärt werden, welche Siege ein Athlet erringen mußte, um als Perioden-Sieger registriert zu werden, oder um den Titel Periodonike verliehen bekommen: Ob er also in festsgelegten, gleichen Wettkampfdisziplinen bei vier (sechs) Wettbewerben siegen mußte oder aber jeder errungene Sieg angerechnet wurde?

L. Moretti ist der Ansicht,⁷⁴ daß die Wettkämpfer den Titel verliehen bekamen, die in ihren speziellen Wettkampfdisziplinen siegten.

Das mag stimmen, doch waren die Wettkämpfer zu einem großen Teil längst keine einseitigen Spezialisten, sondern verrieten vielseitige Fähigkeiten und vielseitiges Können. Diese Vielseitigkeit ist schon in der Einleitung dieser Studie im Zusammenhang mit den Leistungen der Wettläufer bzw. Schwerathleten erwähnt worden. Eine weitere, noch detailliertere, schwerwiegende Bestätigung dieser Vielseitigkeit ist die Tatsache, daß selbst unter den Siegern im Pentathlon, der ja schon an sich vielfältige Fähigkeiten und verschiedenes Können verlangte, solche Wettkämpfer waren, die auch in anderen Disziplinen bedeutende Erfolge erreichten, zum Teil zur selben Zeit, manchmal mit einer gewissen zeitlichen Verschiebung. Das aus einer Lauf- und Sprungdisziplin, zwei Wurfwettkämpfen und dem Ringen sich zusammensetzende Pentathlon war seinem Charakter nach die Gelegenheit, bei der sich die leichten, beweglichen, bzw. die Athleten von kräftiger, schwerer Statur treffen konnten. Die Erfahrungen, d. h. die vorhandenen Angabe besagen, daß solche Athleten in größerer Anzahl bei den verschiedenen Wettkämpfen im Pentathlon Erfolg hatten, die auch in verschiedenen Wettlaufdisziplinen, vor allem im Stadionlauf siegen konnten. Dafür ist wahrscheinlich in gewissem Grade die (anzunehmende) Reihenfolge der einzelnen Disziplinen im Fünfkampf die Erklärung.

⁷¹ Der Hinweis von Africanus weist auch auf eine technische Überlegenheit hin: οὐ μέγα οὐδεὶς ἔλαβεν: er wurde also von niemandem beim Rumpf gefaßt, was eine Vorbedingung des Aushebens, der Hüft- und Schulterwürfe gewesen ist. Mit dieser erfolgreichen Griff-Abwendung hängt das in der Inschrift stehende Attribut ἀμεσολάβητος zusammen. Vgl. JÜTHNER: RE XVIII 3 (1949) 87., s. v. *Pale.* MORETTI a. a. O., EBERT S. 114. In technischer Hinsicht s. noch B. SCHRÖDER: *Der Sport im Altertum*. Berlin 1927, 125–127. RUDOLPH: a. W. 40–42. PATRUCCO 286–291. Zur Hervorhebung des vielseitigen technischen Könnens vgl. Bacchyl. 11, 33: ποικίλαις τέχναις.

⁷² Paus. VI 4, 5. Vgl. MORETTI Ol. nr. 462. 466. ad Ol. 112–113. = 332, 328 v. u. Z. F. BROMMER: RE Suppl. VIII (1956) 705–706., nr. 7a.

⁷³ Paus. V 2, 5, VI 16, 2. Vgl. J. REGNER: RE VI A (1937) 1297., nr. 2. MORETTI Ol. nr. 601.

⁷⁴ S. Athenaeum 32 (1954) 115.

rung.⁷⁵ Zum Sieg im Pentathlon reichte es, wie bekannt, wenn in drei Teildisziplinen der Sieg errungen werden konnte und es bestand die Möglichkeit, den Endsieg in den ersten drei Disziplinen (*πρώτη τρειάδι*) zu erringen. Aufgrund der überlieferten Angaben läßt sich erkennen, daß solche Siege fast ausschließlich von Athleten errungen worden, die nachweislich auch gute Läufer waren. Das deckt sich mit dem zuvor behaupteten, und bestätigt, daß die Wettlaufdisziplin im Pentathlon von großer Wichtigkeit war.⁷⁶

Hierzu einigen charakteristische Beispiele.

Am häufigsten kam es vor, daß ein Athlet neben seinem Sieg im Fünfkampf auch im Stadionlauf Erfolg hatte. Das gelang zum ersten Mal Xenophon aus Korinth (Ol. 79. = 464 v. u. Z.). Sein Erfolg war auch von Pindar besungen worden:

*Πεντάθλῳ ἅμα σταδίου νικῶν
δρόμον· ἀντεβόλησεν
τῶν ἀνῆρ θνατός οὔπω τις πρότερον.*⁷⁷

Phayllos aus Kroton wurde zwar nicht in Olympia, dafür aber zweimal in Delphi gekrönt, als er im Pentathlon siegte und einmal auch im Stadionlauf Erfolg hatte.⁷⁸ Von ihm wird übrigens berichtet, daß er im Krieg gegen die Perser in einem Schiff seinen Landsleuten zu Hilfe kam, das er selbst ausgerüstet hatte (Herod. VIII 47). Seine Schnelligkeit wurde sprichwörtlich,⁷⁹ und mit seinem Namen verband sich auch die größte Weite, die in der Antike

⁷⁵ Nach meiner Auffassung können das die folgenden gewesen sein: Stadionlauf, Diskuswerfen, Springen, Speerwurf, Ringen. Vgl. *Studia Antiqua* 12 (1965) 280–281. (ung.) Ähnlich PATRÜCCO 196–200. Zu den verschiedenen Ansichten und Erklärungsversuchen s. zuletzt WEILER 190–195. W. E. SWEET: *A new proposal for scoring the Greek pentathlon*. ZPE 50 (1983) 287–290 beschäftigt sich nicht mit dem Problem der Reihenfolge der einzelnen Disziplinen.

⁷⁶ Der *πρώτη τρειάδι* Sieg wäre so ein vollkommenes Absurdum gewesen, wenn die Laufdisziplin als vierte angenommen wurde, wie das z. B. Bean und Ebert tun. Und es darf nicht vergessen werden, daß der Olympische Wettkampf eine gewisse Zeit lang nur aus dem Stadionlauf bestand (Ol. 1–13.), dann wurde der Diaulos (Ol. 14.) und der Dolichos (Ol. 15.) in das Programm aufgenommen. Die erste Wettkampfdisziplin außer dem Wettlauf war der Pentathlon (Ol. 18., charakteristischerweise zusammen mit dem Ringkampf.) Man muß das also deshalb als Ergänzung des Laufsports ansehen, der der Ausbildung von proportionierten Körpermaßen und einer harmonischen Entwicklung der Fähigkeiten diene. Vom Aspekt der Abwicklung der Spiele ist es auch verständlich, daß man mit dem Wettläufen begann. Für die Wichtigkeit des Stadionlaufs war es bezeichnend, daß die Sieger dieser Disziplin traditionell auf der Siegerliste vermerkt wurden, manchmal nur sie.

⁷⁷ Pind. Ol. 13, 41–43. Mit den Anmerkungen von A. PUECH: a. W. 145–147. Vgl. MORETTI Ol. nr. 249–250. KRAMER: a. W. 13–16. Aus der Fortsetzung wissen wir auch, daß Xenophons Vater, Thessalos auch im Laufen den Kranz errang und zwar einmal bei den Olympien, bei den Pythien auch im Stadionlauf und Diaulos. MORETTI Ol. nr. 154. sagt aus, daß er auch bei den Olympischen Spielen im Diaulos gesiegt habe.

⁷⁸ Paus. X 9, 2. Vgl. MEZÓ 111–112. MORETTI IAG p. 26. Ol. p. 185. BENGTSON 42. 44. A. RAUBITSCHKE: RE XIX (1938) 1903–4.

⁷⁹ Vgl. Aristoph. *Acharn.* 214. *Vesp.* 1206.

bei der Weitsprung-Serie gemessen werden konnte.⁸⁰ Damiskos aus Messene siegte bei den 103. Olympischen Spielen (364 v. u. Z.) im Stadionlauf der Kinder; später, als Erwachsener (?) hatte er im Pentathlon bei den Nemeen und Isthmien Erfolg gehabt.⁸¹ Ein dem Namen nach unbekannter Wettkämpfer aus Kos, der Sohn des Pythodoros hatte in allen drei Altersgruppen eine Reihe Pentathlon-Wettkämpfe gewonnen (ca. um die Zeitwende). Der Ort, in dem er den ranghöchsten Erfolg hatte, war bei Isthmos. In seiner Jugendzeit hatte er im Stadionlauf auf mehreren Wettkämpfen Erfolg gehabt. Einmal bei der Rhomaia in Kos hatte er in der Kinderkategorie an einem Tag im Stadionlauf, im Diaulos und im Pentathlon siegen können.⁸²

Pausanias (VI 15,9) berichtet über die alleinstehende Leistung, die bis dahin (und auch später nie wieder) von keinem erreicht worden war: Gorgos aus Elias hatte nicht weniger als viermal bei den Olympischen Spielen im Pentathlon gesiegt. Außerdem errang er noch Siege in Diaulos und im Waffrenlauf.⁸³ Polykrates aus Kibyra hatte um die Wende des 2. und 3. Jahrhunderts bei verschiedenen kleineren Lokalspielen in verschiedenen Altersgruppen die Wettbewerbe im Stadionlauf und im Pentathlon gewonnen, in einem Fall beide Wettbewerbe parallel, den Pentathlon sogar zweimal *πρώτη τρειάδι*.⁸⁴ Demetrias aus Cypern, und zwar aus Salamis hatte unter anderem im Stadionlauf drei olympische Siege errungen, zwei im Fünfkampf (erste Hälfte des 3. Jahrhunderts u. Z.).⁸⁵ Noch größere Vielfalt zeigt noch die Siegesliste das aus Sikyon stammenden Aelius Granianus, der in der ersten Hälfte des 2. Jahrhunderts u. Z. in Olympia zweimal im Pentathlon siegte (Ol. 229–230. = 137, 141 u. Z.), und beim ersten Wettkampf auch im Diaulos und im Waffrenlauf. Seinen ersten Sieg hatte er im Stadionlauf noch in der Kinderkategorie errungen.⁸⁶ Eupolemos aus Elis siegte bei den 96. Olympischen Spielen (396 v. u. Z.) im Stadionlauf, darüber hinaus wissen wir von drei Siegen, die er im Pentathlon errungen hatte, zwei davon in Delphi, einen in Nemea.⁸⁷

Sehr viel weniger Athleten gelang es, im Pentathlon und in der selbständigen Ringdisziplin zu siegen. Einer unter ihnen war Akastidas aus

⁸⁰ Maßgebend über das Wesen des Weitsprungs im antiken Pentathlon ist die Bearbeitung von J. EBERT: *Zum Pentathlon der Antike: Untersuchungen über das System der Siegerermittlung und die Ausführung des Haltersprungs*. ASAW 56:1. Berlin 1963, 35–64. Vgl. E. MARÓTI: *Studia Antiqua* 12 (1965) 181–182. Zur weiteren Literatur über den Weitsprung s. Ders.: *Bibliographie zum antiken Sport und Agonistik*. Szeged 1980, 32. S. nr. 565–590.

⁸¹ Paus. VI 2, 10–11. Vgl. MORETTI Ol. nr. 417.

⁸² MORETTI IAG nr. 51.

⁸³ Vgl. B. NIESE: RE VII (1912) 1660, nr. 3. MORETTI Ol. nr. 961–966.

⁸⁴ MORETTI IAG nr. 82. E. MARÓTI: *Studia Antiqua* a. a. O. 181.

⁸⁵ MORETTI IAG nr. 86. Ol. nr. 922–923. 925–926. 928. L. ROBERT: *Les épigrammes* . . . 184–185. S. auch unten S. 353 und Anm. 91.

⁸⁶ Paus. II 11, 8. Vgl. MORETTI Ol. nr. 848. 850–852. RUDOLPH: a. W. S. 55. Anm. 4b.

⁸⁷ Vgl. P. Oxy. 2381. Paus. VI 3, 7. Afric. Diod. XIV 54. (mit dem Namen Eupolis). S. auch MORETTI Ol. nr. 367.

Boiotia, der bei den Panathenäen einen Doppelerfolg erreichte.⁸⁸ Der aus Sparta stammende Eutelidas siegte bei den 38. Olympien (628 v. u. Z.) im damals nur bei einer einzigen Gelegenheit organisierten Kinderpentathlon und auch im Ringen.⁸⁹

Die Seltenheit dieser Beispiele deutet auch an, daß das Ringen als selbständige Wettkampfdisziplin und das Ringen, das im Rahmen des Fünfkampfes existierte, unterschiedliche Anforderungen an die Athleten stellten.⁹⁰ Beim Ringen hatten vor allem schwere Wettkämpfer eine Chance; im Ringen beim Fünfkampf hingegen jene, die körperlich für die anderen Disziplinen geeignet waren. Nur so konnten sie auf die beiden anderen Erfolge (meist in den Wurfdisziplinen) hoffen, die sie dazu brauchten, um die fünfte, entscheidende Disziplin zu erreichen. Umso überraschender erscheint es, daß es Wettkämpfer gab, die während ihrer Laufbahn in gleicher Weise im Pentathlon und Pankration siegen konnten. Einer unter ihnen war Antiochos aus Lepreon, der bei den Isthmischen und Nemeischen Spielen je zwei Siege im Fünfkampf und bei den 95. (?) Olympien (400. v. u. Z.) im Pankration triumphierte.⁹¹ Ein unbekannter Athlet aus Kos siegte um die Zeitwende in verschiedenen Altersklassen bei einer Reihe von Pentathlon- und Stadionlauf-Wettbewerben, unter anderem auch in der Kategorie der Erwachsenen bei den Nemeischen und Aktischen Spielen. Vorher hatte er jedoch in der Kinderklasse im Pankration bei der Doreia in Knidos gesiegt.⁹² Demnach mußte er schnell und stark gewesen sein, was eine gute Voraussetzung für die Siege im Fünfkampf gewesen sein muß.⁹³

Eigenes Beispiel für große Vielseitigkeit bzw. für diesbezügliche Bemühen darum, aber auch der Wunsch nach Selbstbehauptung lassen sich bei einigen Schwerathleten finden. So die in Prosa gefaßte Siegesliste des schon mehrmals erwähnten Theogenes,⁹⁴ die zum Schluß neben den bei Perioden-Wettbewerben errungenen Erfolgen im Faustkampf und im Pankration die Siege aufführt, die er bei den Hekatonboia in Argos im Dolichos errang, als einzige der, unter mehr als Tausend, bei kleineren Wettkämpfen erreichten Siege. Der Text enthält keinen Hinweis dafür, daß das nicht mit seiner Teilnahme an Wettkämpfen der Erwachsenen im Zusammenhang steht, obwohl es wahrscheinlich ist, daß er vor allem in seiner Jugendzeit an Dolichos-Wettkämpfen teilgenommen hatte, um seine Ausdauer, die übrigens auch im Faustkampf nicht unbedeutend war, zu beweisen. In der Inschrift ist der Dolichos-

⁸⁸ IG II—III² 2314, 9—12. (ann. 182(1—178).) Vgl. RUDOLPH a. W. S. 56. Anm. 3.

⁸⁹ IG II 978. = II—III² 2326. = Ditt. Syll.³ 1056. Paus V 9, 1. VI 15, 8. Afric. Philostr. *Gymn.* 13. Vgl. MORETTI IAG p. 3—4.

⁹⁰ Vgl. RUDOLPH a. a. O.

⁹¹ Paus. VI 3, 9. Vgl. MORETTI Ol. nr. 360.

⁹² S. MORETTI IAG nr. 60.

⁹³ S. die Bemerkung von Aristoteles (Rhet. I 5, 1361 b): *διὸ οἱ πένταθλοι κάλλιστοι, ὅτι πρὸς βίαν καὶ πρὸς τάχος ἅμα πεφύκασιν.*

⁹⁴ MORETTI IAG nr. 71. und EBERT S. 124.

Sieg nicht erwähnt, von dem Pausanias (VI 11,5) berichtet: «In der thessalische Phthia trat er im Faustkampf und Pankration nicht an, sondern hatte sich zum Ziel gesetzt, seinen Namen auch im Wettlauf mit Ruhm vor den Griechen zu schmücken. Und so besiegte er die Wettkämpfer, die auf langer Strecke gestartet waren. Ich vermute, der Ehrgeiz spornte ihn wegen Achilles dermaßen an, um in der Heimat des Schnellsten der sogenannten Heroen den Preis im Laufen zu erwerben».⁹⁵

Weniger wahrscheinlich ist jedoch, daß sein Konkurrent, der Sieger bei den Olympischen Spielen im Pankration, Dromeus,⁹⁶ mit der oben erwähnten Person gleichen Namens, dem Dolichos-Läufer, der zweifacher Perioden-Sieger wurde, identisch gewesen ist: Dazu war die Konkurrenz bei den Wettläufen, die vor allem aus Spezialisten bestand, zu stark.

In diesem Zusammenhang wäre noch Aur. Septimius Eirenatos aus Laodikeia zu erwähnen, der in zahlreichen unterschiedlich großen Wettkämpfen (z. B. bei den zur Periode gehörenden *Actia*) im Faustkampf und Pankration gesiegt hatte; bei vier früheren Wettbewerben hatte er neben dem Sieg im Faustkampf auch einen Sieg im Wettlauf in einer nicht mehr bestimmende Disziplin gewonnen.⁹⁷

Der Überblick über die längst nicht vollständigen Angaben zeigt, daß viele der antiken Athleten über vielfältige Fähigkeiten und ein vielseitiges Können verfügten. Das beeinflußt oder eben widerlegt jedoch nicht die Tatsache, daß nur jene Anspruch auf den Titel Periodonike erheben konnten, die in vier (sechs) Hauptwettkämpfen einer bestimmten Wettkampfdisziplin den Sieg errungen hatten. Wenn wir die unter Punkt 5. besprochenen Athleten ins Auge fassen (und zum Teil zeigt sich bei den unter Punkt 1. behandelten Triasten, bzw. anderen die gleiche Situation), so muß erkannt werden, daß nicht als Periodensieger gelten können und den Anspruch auf den Rang eines Periodonike nicht erheben dürfen. Denn entweder gelang es ihnen nicht, in jedem Wettbewerb der Periode den Kranz zu erwerben, oder sie errangen ihre Siege zum Teil oder vollständig auf kleineren Wettkämpfen von regionaler Bedeutung, oder, aufgrund der Quellentradition ist es eindeutig, daß sie nicht in gleichen, sondern in verschiedenen Wettkampfdisziplinen siegten,⁹⁸ und deshalb in den Quellen auch nicht Perioden-Sieger genannt werden.

Wir sahen jedoch, daß die Athleten von Anfang an berücksichtigt wurden, die in allen vier panhellenischen Spielen in einer Disziplin siegen konnten. Das wird aus den uns überlieferten Sieger-Inschriften und aus den Mitteilungen

⁹⁵ Vgl. Plut. *praec. ger. reip.* 15, 7 (811 D): οὐ μόνον τὴν περίοδον νενικηκώς ἀλλὰ καὶ πολλοὺς ἀγῶνας, οὐ παγκρατιῶ μόνον, ἀλλὰ καὶ πνγμῇ καὶ δολίχῳ . . . noch MORETTI IAG p. 53. EBERT S. 120.

⁹⁶ S. MORETTI Ol. nr. 202.

⁹⁷ Vgl. oben Anm. 14.

⁹⁸ Der Fall des Theogenes ist natürlich spezifisch, sein Sieg, den er im Faustkampf errang, ist, wie oben gesehen wurde nicht zu diskutieren.

von Pausanias deutlich, dessen Angaben von zum Teil inzwischen verlorengegangenen Inschriften, zum anderen aus den offiziellen Notierungen der Spielveranstalter stammen, usw.⁹⁹ Als indirekter Beweis läßt sich die Tatsache ansehen, daß er bei den Athleten aus Elis, die bei den Olympischen, Pythischen und Nemeischen Spielen in der gleichen Disziplin gesiegt hatten, im allgemeinen anmerkt, daß sie den Perioden-Sieg nur deshalb nicht erreicht haben, weil sie an den Isthmien nicht teilnehmen konnten; wenn jedoch bei den drei Spielen Siege in verschiedenen Disziplinen errungen wurden, fehlt diese Bemerkung.¹⁰⁰

Zusammenfassend kann als Schlußfolgerung festgestellt werden: Bei den Griechen wurden von Anfang an die Namen und die Erfolge jener Athleten, die in vier panhellenischen Wettkämpfen, bei den Olympischen, Pythischen, Isthmischen und Nemeischen Spielen in einem olympischen Zyklus in gleicher Disziplinen einen Sieg errungen konnten in Erinnerung gehalten und auch verschiedene Art verewigt. Der Kreis dieser Spiele erhielt mit der Zeit die Bezeichnung Periode und die Wettkämpfer die bei diesen Wettkämpfen der Periode, im selben Zyklus in gleicher (gleichen) Disziplinen siegen konnten, wurden Periodoniken genannt. Tatsache ist aber, daß dieser Titel erst von der Zeit belegbar ist, in der die Periode von ursprünglich vier auf sechs Wettbewerbe erweitert wurde. Von da an wurde es nicht mehr so streng genommen, ob die Siege in einem olympischen Zyklus, in einer Periode zustande gekommen waren und es stieß eventuell nicht auf ein Hindernis um den Titel Periodonike zu führen, daß der Athlet seine Siege in unterschiedlichen Altersklassen errungen hatte.

Szeged.

⁹⁹ Vgl. III 21, 1: ἐς τοὺς Ὀλυμπιονίκας Ἡλαίων γράμματα. S. noch V 4, 4. VI 8, 1.

¹⁰⁰ Vgl. z. B. den Fall des Läufers Aristides, VI 16, 4.

T. SZEPESSY

THE ANCIENT FAMILY NOVEL

(A TYPOLOGICAL PROPOSAL)

Neither the ancient theory of literature nor modern criticism concerning it knows of the ancient family novel, the concept is unknown for both of them. It can be found in ancient literary theory all the less since not even to denote novel was a clear-cut technical term worked out. As for modern research, the study of the ancient novel has not reached far in the typological examination of ancient novelwriting. I would like to seize the festive occasion, dispensing, for brevity's sake, with the scientific apparatus, too, this time, just to prove that it is right to apply the term family novel in connection with ancient novelwriting as well, that it marks a certain type of Greek and Latin novels, so it is of term-value.

We had better set out from the products of modern criticism which, for one or another reason, are obliged to classify, though in a superficial way, the works which have been or can be ranged with ancient novelwriting. Such are e. g. R. Helm's summarizing type, short monography and O. Mazal's Literaturbericht, both are the products of the 50's and 60's already. With smaller or larger modifications, 6 basic categories of novels can be found at the two authors: the category of philosophic and travel, mythological, historical, realistic-satirical, Christian novels and, at last, romances, termed as *Liebesromane* by German scholars. First of all, the latter one is worth having a closer look at. Both Helm and Mazal class 7 novels here, that of Chariton, Iamblichus, Xenophon of Ephesus, Achilles Tatius, Longus and Heliodorus, as well as an unknown author's work, which has come down to us only in a late Latin adaptation, the *Historia Apollonii regis Tyri*. The fragments of quite a few novels which have come to light on papyrus can surely be considered romances, but since their being fragmentary prevents us from drawing far-reaching conclusions anyway, we can neglect them for the time being.

The common characteristic of the above enumerated romances is, according to the scientific consensus, that two young people in love stand in the centre of their plot. Both are extraordinarily beautiful and immaculate and they usually fall in love at first sight. Yet fate gives them no peace, separates and chases the young couple through quite a number of adventures, in which either their honour or their lives are at risk. Their virtue and love, however,

defying all storms and menaces, stands the trial firmly and at last, as a reward for their faithfulness, the unalloyed happiness of marriage waits for them. As the skeleton of the plot is always this, the scene is the same as well: the Eastern Mediterranean, Sicily and Egypt, South Italy and Libya, Ethiopia and Mesopotamia, the towns and regions of Hellas and Asia Minor. Last but not least, the way of characterization shows conspicuous similarities in the romances which belong here, too. The story is spun in the media of some timeless eternity or pseudo-historicism, in an illusory world created of some elements of reality embittering the task of researchers trifling with the chronology of the works pretty much. The description of the characters, just like the spinning of the plot, is driven to extremes, too, and, apart from some minor characters, knows only striking contrasts, black-and-white figures. The authors obviously did not intend to confess about the reality of their age, they wanted to write a gripping story first of all, detaching themselves and escaping from reality rather than being engrossed in it or, perhaps, facing it. It goes without saying that there are quite a number of differences between the authors and their works as well. The number and the character of the adventures varies; the two main characters do not always hold their wedding at the end of the novel but, in some cases, already at the beginning; the motifs of separation and wanderings may lose some of their importance. Placing the heroes into a bucolic milieu is characteristic of only Longus; it is only Heliodorus who, following the example of the Odyssey, starts his story in medias res — and a lot of further examples could be given. Yet, despite the larger or smaller differences, these romances are connected by so strong relations that there are some who did not hesitate to regard them as the variations of one and the same story.

There is much truth in this characterization. But the *Historia Apollonii*, if confronted with the above listed romances, seems, at least to me, to be an exception. Of course, not because it was written, as opposed to the others, in Latin, since the text which has come down to us in a 5–6th century adaptation goes back, beyond doubt, to a 3rd century, also Latin antecedent and this one goes back presumably to a 1–2nd century Greek original. As for me, I would not like to detect the difference in the lingual medium but in the outlines of the novel.

What is the *Historia Apollonii* about in fact? The title hero, escaping from his pursuers, finds himself in Cyrene, where he marries king Archistratus' daughter, Archistratis. Soon after the wedding they get on board a ship. Archistratis gives birth to a girl on the way, but labour tires her so much that she is thought to be dead and her body being placed into a box is cast to the sea. But the tragic event is only all delusive pretence: nothing is, in fact, wrong with Archistratis, she gets the shore near Ephesus, is woken up from her apparent death and later becomes the high priestess of the Artemis-temple at Ephesus. Apollonius sails on, puts his daughter under the care of foster-

parents, and she is named «Tarsia» after the town. Then Apollonius goes on and he returns only in a good 15 years. In the meantime, Tarsia's jealous foster-parents want to have the wonderful girl killed, but before the murder can take place she is abducted by pirates, taken to a slavemarket, where she is bought by a leno; in this way, she gets to Tarsus again. The king of the town, Athenagoras falls in love with her because Tarsia can and does keep her purity, of course, as the employee of the lupanar as well. Apollonius, who gets back long afterwards, and believes his daughter, whom he has not seen for a long time, dead on the basis of the deceitful foster-parents' news, meets Tarsia again but only by chance and by Athenagoras' acting as a go-between. After some initial misunderstandings they recognize one another, hold Tarsia and Athenagoras' wedding, then travel to Ephesus on divine inspiration where the second anagnorismos takes place: the mother and wife believed dead turns out to be alive. Now, all the four of them return home to king Archistratus in Cyrene, who invests Apollonius and his daughter with the royal power soon.

That is the story in brief, and already the mere outlines of the plot show that the *Historia Apollonii* has, in fact, numerous and essential points of contact with the other novels listed among romances (that is *Liebesromane*). Similar is the scene, similar are the extremities of character-drawing; also here does love play an important role, also here can adventures be found and trials passed through bravely over land and sea, also here does the plot conclude with the tableau of general satisfaction and happiness. It is obvious that considerations of this kind made both Helm and Mazal rank the *Historia Apollonii* with romances. But if we examine the plot thoroughly, we can spot differences, too. In the other novels of the group, there is a couple in love in the foreground of the conflicts, it is them who get involved in adventures, come to marriage or, if they have already got married at the beginning of the novel, they can enjoy its peaceful happiness. The *Historia Apollonii*, on the contrary, brings out two couples, Apollonius and Archistratis and Tarsia and Athenagoras. Neither couple gets an outstanding role in the novel, neither takes the leads at the cost of the other one, the unknown author's interest is obviously divided between them. The fact that the two marriages take place neither at the beginning, nor at the end of the novel but in the stream of the plot and that the writer characterizes the emotions of only Archistratis and Athenagoreas to some extent, but only suggests at the most those of Apollonius and Tarsia, makes the novel distinct from the other ones. In other words, the importance of love and marriage seems to get degraded, diminished. At first sight and considered separately, these differences can be neglected and can hardly provide us with reasons for separating the Apollonius-story from romances and announce it a new genre. But let me summarize the observed differences. The content element of love in the *Historia Apollonii* is, judged from the text, an additional element, while in the other novels of the group it is the *conditio sine qua non* of the

story; its importance is limited in the former one, it might as well be left out; but in the other one, it is an integral part of the plot, it moves the story on. Because—and this is of vital importance—the writers of romances, in the full sense of the word, always place *a couple in love* in the centre of the narrative, but the author of the Apollonius-story puts *a family* there, the members of which get separated from each other and, having gone through numerous adventures, they are reunited only at the end of the novel. So the two types of novels, despite the many similarities, show differences at decisive points.

It would be too bold of me, of course, to bring up the entirely new term, the genre of the family novel, merely for the sake of the *Historia Apollonii*. Fortunately, the Apollonius-story is not an isolated work. There are some other novels as well which can be ranked with family novels rightly, what is more, even the fact can be shown that the story of a family falling apart and then finding each other again and the literary adaptations of the theme have a long history, so to introduce the term is just reasonable.

The novel which can be placed beside the *Historia Apollonii* first, can be found in Helm's and Mazal's classifications, too, and though it may sound strange at first hearing, among the Christian novels. The so-called Pseudo-clementina is in question, the text of which has survived in a Greek and a Latin version, which are roughly and on the whole the same. The Latin *Recognitiones*, Rufinus' translation-adaptation, can be dated in the first decade of the 5th century A. D., while the Greek *Homiliae* must have been set down in writing during the 4th century A. D. According to the best experts on the question, the common original source of both could come into being about 220–230, that is, one or one and a half century later than the supposed Greek original of the Apollonius-story.

The story is narrated by Clement, that is, by the Roman St. Clement. Having been disappointed in all philosophical trends, he joined Peter Apostle and his disciples' circle. Since then he had lived the small community's life, had got to know Peter's disciples, had listened to the apostle's speeches and meditations, had taken part in his public debate with Simon the magus and had followed his master in his preaching tours faithfully. We are already almost at the two third of the work when Clement pens up Peter's life story. His father is, he says, Faustinianus, a relative of the emperor, his mother is Mattidia and he has two brothers as well, Faustus and Faustinus. When he was five, his mother travelled to Hellas with his two brothers, but they never arrived there as his father's men whom he had sent after them reported. After a good ten years, Faustinianus himself set out in search for them but all trace of his were lost as well; and it was already ten years ago. *Anagnorismoi*, however, do not have to be waited for long. Soon they meet a woman who turns out to be Clement's mother in a short while, and somewhat later the two disciples of the apostle prove to be Clement's brothers; and at last they recognize the father and hus-

band who has been believed lost, Faustinianus, too, in an old man who denies the existence of divine providence alleging his life of ups and downs as a reason — so the family broken into four gets reunited. The outlines of the narrative, I think, I can go as far as that, are the same as those of the Apollonius-story and, perhaps it is not needless to add that the author of the Pseudoclementina gave love practically no role, proving, so to say, that love as a content motif is really an additional element in family novels.

Before going on, let me get back to the Apollonius-story for a moment. The final adaptor of the novel, leaving the original, genuine pagan atmosphere untouched in essence, endeavoured, though superficially, to paint it Christian to the extent of a few expressions. The divine afflatus, for example, under the influence of which Apollonius travels to Ephesus with his daughter and son-in-law, is mediated by the dreamy apparition of an angelic face, etc. So in the case of the *Historia Apollonii*, we can speak of, at most, a superficial Christian revision, or rather of a restyling, but the novel has kept the original version unhurt essentially. The Pseudoclementina shows a totally different picture: the form in which it has come down to us is Christian to the core. Not only because at the end of the novel Peter apostle wins a decisive victory over Simon the magus, and the members of the originally pagan family are baptized one after the other, but also because the major part of the work is filled by the apostle's sermons, disputations and explanations, that is, by Christian philosophical, theological and moral contents. We can also say that the compiler of the Pseudoclementina's present form took a family novel for his basis and embedded the tradition of Peter apostle's pearching and debate with Simon the magus, or rather its parts he liked, into the constructional framework of the family novel.

The work which has come down to us under the name of Nilus of Ancyra but is, in fact, by a later, supposedly 5—6th century writer, also belongs to family novels beyond doubt; its popular Latin title is *Narrationes de caede monachorum in monte Sinai*. The main character of this novel is a four-member, Christian, Constantinople family. The father, the narrator of the story sets out with one of his sons to visit the hermits of the Mount Sinai. Once, when they happen to be present, too, the praying hermits are invaded by the barbarians, a lot of them are killed, quite a lot, so his son is dragged off as well, and soon an escaped captive reports that the barbarians are about to sacrifice the son. The father, of course, after some embroilment, but unhurt and free, sees his son again and having been ordained priests as a reward for the numerous struggles they have stood heroically, they leave for home. The march of time is marked by the fact that the main characters do not start their journey from Rome any longer but from Constantinople and that the happy end is given, beyond the reunion of the members of the family, not only by taking up baptism but by the father and son's being ordained priests. But the progress of time is

marked by the fact as well that the anonymous author of the *Narrationes* no longer wants to paint a family novel Christian or to fill it with Christian content, as the author of either the *Historia Apollonii* or the *Clement-novel*, but he intends to write a purely Christian novel using the family novel's scheme and because he masters the form perfectly, he even dares to begin his work in medias res. The *Narrationes* takes after the *Clemens-novel* in that meditations, prayers, philosophical and moral allusions, that is, a tendency to educate as well as Christian religious propaganda are offered free scope.

The lesson which can be drawn from the above-mentioned facts is that the works that can be regarded as family novels are all quite late, the forms in which they have survived originate from the 4–6th centuries A.D., and all are either the work of a Christian writer as the *Narrationes*, or the Christian rewriting of a previous pagan family novel, let the revision be superficial as the *Historia Apollonii*, or radical as the *Pseudoclamantina* proves. Why Christians adopted the family novel can easily be understood. The followers of the new religion, though they made literature as well serve religion, intended to conquer the pagan literary forms. And as the antique novel, measured by an ancient standard, was a mass reading, they, having a good sense of tactics, exploited the wide possibilities of communication offered by the novel. At the beginning, they only derived from the range of novel-motifs, enriched and made pleasanter to read the types of genres which had got into the New Testament canon. As a result of this were the apocryphal apostle-stories, gospels and apocalypses born, some of which, as the Acts of Paul and Tecla or the Acts of Polyxena and Xanthippe, are considered by quite a few people and neither without any foundation, proper novels. Later they stopped filling the genres of the New Testament canon with novelistic elements — this is proved by the *Clement-novel* or the *Narrationes* — but in the other way round, the pagan novel was formed Christian. And which novel-type could have been chosen if not just the family novel? The Petronian-type, realistic-satirical novel needs no further explanation, it was simply out of the question; but neither could the choice fall on romances (or, let me repeat it, *Liebesromane*) since there is a couple in love in their centre necessarily and early Christians refused the idea of depicting love. So only the family novel was left, in which love is only an additional element which is easy to exclude and which could be rescored without any difficulties to be the device of Christian religious propaganda.

It may seem quite strange, however, that no genuine pagan family novel has survived from the golden age of the ancient novel, from the 1–3rd centuries. This undeniable fact, I think, does not prove that this novel-type did not exist already in the early period of the empire. After all, the Latin antecedent of the *Historia Apollonii* is sure to have been put down in written form during the 3rd century, the supposed Greek original of the *Clemens-novel* and the *Historia Apollonii* are also the products of the 3rd and the 1–2nd centuries,

not to speak of the fact that among the papyrus fragments also can some family novels lurk, even if the material's being fragmentary does not allow us to qualify the genres in an exact way. On the other hand, Photius patriarch's diary on his readings kept the extraction of a work originating from the 1st century A.D. supposingly which, though it cannot be called a proper family novel, shows the influence of the family novel distinctly. I have in mind Antonius Diogenes' work, the genre of which has been much debated about, the *τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα*: the oceans of paradoxa of this writing are also built on the pillars of a family novel. So much can be read out of the learned pontiff's summary that Paapis, the Egyptian magician turns a Tyrus couple anabiotic and chases after their son and daughter; the story is finished by the brother and sister's getting home having wandered around for a long time, they revive their parents with the help of the magic book obtained from Paapis and live happily ever after. The narrator of the story, who got into a love-affair with the sister in the island of Thule, also settles down in Tyrus, and though the excerpt does not say it expressis verbis, it is quite probable that the marriage of the girl and the narrator also belonged to the happy end of the book. Anyway, the *τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα* affirms the existence and influence of the family novel in the early period of the empire at any rate.

I think, I can go further than this: according to all indications, the family novel existed already before the age of the empire, in the infancy of the Greek novel, what is more, the first piece of the European novel might just as well have been a family novel. The Greek novel — let me begin with this the necessarily brief enumeration of reasons for my bold statement — was born, according to the scientific consensus of today, at the beginning of Hellenism, in the 2nd or, and I would rather lean to this opinion, in the 3rd century, and the most decisive part in its origin was played, besides economic, social and political factors, on the analysis of which I cannot dwell now, by the drama, as B. E. Perry proves this with very plausible reasons. By drama, I do not only mean the works of the new comedy, Menander and Diphilus and others which were revised by Plautus as Roman comedies, but the late Euripides' so-called middle tragedies as well. These ones, as the *Ion*, the *Iphigenia in Tauris* or the *Andromeda*, have been regarded as the forerunners of the new comedy for a long time already, what is more, the *Helene* is brought into connection directly with the novel in the standard manuals.

The theme of a broken and reunited family, in different variations though but strikingly often turns up on the stage of the new comedy and the late Euripides. If I am not mistaken, about half of Plautus' surviving comedies are built on this framework. The family frequently consists of only two people, as in Euripides' *Ion* and *Helene* or Plautus' *Curculio*, *Menaechmi*, *Rudens* and *Vidularia*, but the more complicated formulae are not missing either, families of 3, 4 and 5 members also turn up, as it is shown by Plautus' *Captivi*, *Epidicus*,

Poenulus, Stichus, Trinummus — and further examples could be given, too. Let me add that the scene of all these plays is laid in the Eastern basin of the Mediterraneum, so at the same place where all the romances and family novels are set; one or another member of the family is often abducted, exposed or plunged into slavery during the course of the plays or as the preliminaries of the plot; the daughter or the sister gets into the clutches of bawds or brothel owners; moreover, robbers, pirates, shipwrecks and signs proving ties of kindred are often mentioned in the plays, just as on the pages of novels; and last but not least, — except for the Captivi — pure love and marriage fulfilling it are not missing from any of them, neither are disgraceful desire and lust, which are punished by poetic justice by making the seductive or overbearing side draw a blank and get deceived — so many further parallels to the novels.

It is a fact, however, that the authors of the Roman and Greek stage had used the story of the separated and reunited members of a family as a framework or theme for their plays from the end of the 5th century B.C. till the middle of the 2nd century B.C., that is, the story, the outlines were popular. Its first dramatic adaptations fall well before the birth of the Greek novel and even the works of Greek new comedy which were rewritten by Plautus into Latin precede the origin of the novel or are, at most, of the same age. Plautus' *Rudens*, for example, which nearly seems to be a stage adaptation of a family novel, goes back to a Diphilus-play performed probably around 300. So it is not at all impossible that the first novelists, though they tried first of all to naturalize the fiction allowed on the stage completely in prose, were connected with contemporary play-writing thematically as well. In other words, it is obvious to suppose that the writers of the first novels borrowed the idea of the later family novel just from the drama. And here I do not only think of the authors of the family novels but of those of the romances (*Liebesromane*), too, since the *Helene*, in opposition with the *Rudens*, might just as well be regarded as the adaptation of a romance. All these, of course, do not exclude that the born romances and family novels themselves could not and would not have influenced play-writing, as has been proved in the case of Plautus' *Mercator* convincingly.

Let me add a remark: the late Attic tragedy (Euripides' *Helene*) and the new Attic comedy (Plautus' *Rudens* borrowed from Diphilus) prove again the close connection of the romance and the family novel. Really, putting it in a more emphatic way, we may say that the romance is, in fact, one of the extremes of the family novel, if you like, one of its marginal cases. Since the members of the family (parents, perhaps relatives) appear on the stage in nearly all romances, usually either in the initial or in the final scene: Longus' heroes, Daphnis and Chloe, who have been brought up in the country since their infancy, find their town-dweller parents at the end of the plot. The *Aethiopica*'s Chariclea, having grown up under Delphi's blue sky, also sees her Ethiopian

mother and father again then, etc. At any rate, what counts is that, after all, the romance places the couple in love in the foreground of interest, the family novel, on the other hand, puts the whole of the family there; but since love is necessarily an integral part in one of them but it is a negligible element in the other one, could the romance develop into an independent novel-type.

But what could induce the first novelists to elaborate the two basic formulae? Mainly the fact, I think, that the antique stage, for its well-known technical and other limits, could not represent in extenso, set of in full certain possibilities hidden in the two themes. In opposition with the intensive totality of the drama, to quote György Lukács's words, the novel is the genre of extensive totality, and in contrast to the drama, it can move the plot in space and time almost without restraint, it could evolve, in accordance with its genre-specifications, and enrich with plentiful details and episodes and with a series of adventures the basic formulae, which were reduced only to their most important conflicts on the stage. And in this, I think, the intensive-concentrated way of representation of the drama could mean a kind of challenge, or to put it another way, a sort of stimulation to work up the two popular themes in a more detailed way, that is, besides some other components, also this had paved the way for the novel, in which the fate of the heroes could be formed much freer, between much wider space and time coordinates.

Just one remark, to end with. I am fully aware of the fact that within so narrow bounds, I could not exhaust the very far-reaching subject at all. I could not get to the bottom of even a small proportion of the arisen questions. What has been said, however, may have proved — let me hope so — that separating the family novel from the romance, which is related to it in a lot of respects, is justifiable, that the surviving antique literary heritage suggests the introduction of the term «family novel», or at least, it allows it.

Budapest.

WAHRSAGER UND WAHRSAGUNG BEI PLAUTUS

Die Menschen waren zu allen Zeiten abergläubisch, im Altertum besonders. Sie wollten die Geheimnisse der Zukunft erspähen, den Sinn ihrer Träume deuten. In seinem Werk *De divinatione* befaßt sich Cicero ausführlich mit der Wahrsagung und meint, seit den alten und mythischen Zeiten sei man der Ansicht, daß unter den Leuten irgendeine Wahrsagung vorhanden ist.¹ Dieses urwüchsige Interesse an den als geheimnisvoll und unverständlich scheinenden Dingen bzw. an der Zukunft bildete die Grundlage zur Tätigkeit der verschiedenen Wahrsager, Seher und Traumdeuter. Fast jedes Volk interessierte sich in dieser oder jener Weise für die Wahrsagung. Darüber schreibt Cicero folgendes: *Gentem quidem nullam video neque tam humanam atque doctam neque tam inmanem tamque barbaram, quae non significari futura et a quibusdam intellegi praedicique posse censeat.*² Die Krisenperioden, die durch lange Kriege verursachte Verzweiflung, das Gefühl der Aussichtslosigkeit machten die Massen noch empfänglicher für die dunklen Prophezeiungen verschiedener Wahrsager, in solchen Perioden wurde deren «Sachverstand» in gesteigertem Maße in Anspruch genommen. Wie Cicero formuliert, wurden die Leute früherer Zeiten eher durch eine abergläubische Angst vor künftigen Ereignissen als durch ihrer Vernunft dazu veranlaßt, auf Wahrsagungen zu achten.³ Solche Empfänglichkeit charakterisiert vor allem die volkstümliche Religiosität. Die Leichtgläubigkeit der unteren Volksschichten wurde von den Wahrsagern auch hemmungslos ausgenutzt. Die Tätigkeit verschiedener Wahrsager als gesellschaftliche Erscheinung steigerte sich in Rom und in Italien vor allem in der Epoche des zweiten punischen Krieges und zur Zeit der darauffolgenden Ostfeldzüge. Ihre Dienste waren in breiten Kreisen bekannt und auch in Anspruch genommen; mit ihrer gauklerischen «Kunst» übten sie tiefen und nachhaltigen Eindruck auf die Volksmassen aus, deren Krisenbewußtsein durch die tragischen Ereignisse der Kriege gegen Hannibal schon ohnehin gesteigert war. In dieser Zeit wächst in Rom und auch in Italien die Zahl von Leuten

¹ *De div.* I 1,1

² *De div.* I 1,2

³ Obwohl die Römer das Wahrsagen vom Gesichtspunkt der Vernunft aus nicht für richtig hielten, sammelten sie doch die Argumente der Philosophen, die die Glaubwürdigkeit der Wahrsagung zu unterstützen schienen. Siehe *de div.* I 3,5.

mit derartigen Berufen schnell, was auch damit zusammenhängt, daß das Interesse an ihrer «Kunst» stark zunahm, da die traditionelle Religion immer weniger vermochte, die Bedürfnisse und Erwartungen der Massen zu befriedigen.⁴ Die Einflußzunahme der Wahrsager war einerseits mit der Verehrung der traditionellen religiösen Prinzipien nicht zu vereinbaren und konnte andererseits eine ernste Gefahr für die Gesellschaft bedeuten.⁵

Die Komödien des Plautus haben von mehreren Aspekten einen Quellenwert für die Zeit des zweiten punischen Krieges. In seinen Werken trägt die Beschreibung der religiösen Zeremonien, die Darstellung der Götter und überhaupt die Behandlung der Religion eher römischen als griechischen Charakter,⁶ im Gegensatz zu Terentius, der auch in dieser Hinsicht eng an seinen Vorbildern festhält. Ein diesbezüglicher Unterschied zwischen den beiden Komödiendichtern kann auch durch zahlreiche Textstellen von Plautus im Zusammenhang mit *omen*, *augurium*, *auspicium* und *superstitio* belegt werden.⁷ Die häufige Erwähnung von *haruspex*, *hariolus* und *coniator* in seinen Stücken⁸ weist gleichfalls auf die damaligen römischen Verhältnisse hin, obwohl auch in den ursprünglichen griechischen Vorlagen verschiedene Wahrsager vorgekommen sein dürften. Auffallend ist aber, daß Terentius keine *omina*, *auguria* und *auspicia* erwähnt und auch Wahrsager nur ausnahmsweise,⁹ was auch beweist, daß Plautus' Auffassung, gesamte Denkweise und Sprache der römischen Wirklichkeit seiner Zeit wesentlich näher stand und durch die römischen Bezüge, aktuellen Hinweise und Lebensnähe seiner Stücke äußerst großen Einfluß auf die Zuschauer ausübte.

Vermutlich gestalteten sich die Grundsätze der Wissenschaft von den Wahrzeichen und Vorzeichen im Laufe des 6. Jahrhundert v. u. Z.¹⁰ Die Erarbeitung der Theorie ist wahrscheinlich den etruskischen Wahrsagern zu verdanken, ihre Arbeiten sind aber nicht erhalten geblieben. Die Aufgabe der Wahrsager bestand in einer mittelbaren Deutung der von den Göttern gegeb-

⁴ Zur Zeit des zweiten punischen Krieges beobachtete man zahlreiche wunderbare Erscheinungen, bzw. man traf verschiedene Verordnungen religiösen Charakters: Liv. XXII 9–10; Cic. *de div.* I 35, 77. Vgl. noch Liv. XXV 1, 8 bzw. über dem zeitgenössischen politischen und ideologischen Kampf und über die römische Religion s. R. GÜNTHER: *Der politisch-ideologische Kampf in der römischen Religion in den letzten zwei Jahrhunderten v. c. Z.* Klio 42 (1964) S. 209–297.

⁵ Ihre gesellschaftliche Gefährlichkeit wird auch durch die Tatsache betont, daß später Cato in seinem Werk *De agri cultura* folgendes Verbot im Zusammenhang mit den Wahrsagern für den *vilicus* formuliert: *haruspices, augures, hariolum, Chaldeum ne quem consuluisse velit* (5,4). Vgl. E. MARÓTI: *Ann. Univ. Bud. Sect. Phil.* 1 (1957) 91–102, Liv. XXXIX 16,7 – erwähnt gleichfalls, daß früher die Wahrsager und Traumdeuter mehrmals aus Rom ausgewiesen bzw. ihre Bücher verbrannt wurden.

⁶ G. DUCKWORTH: *The nature of Roman comedy*. Princeton 1952, S. 299. Zur Religionsgeschichte der Epoche s. G. WISSOWA: *Religion und Kultus der Römer*.² München 1912. K. LATTE: *Römische Religionsgeschichte*. München 1960.

⁷ *Epid.* 183. *Pseud.* 761. *Mer.* 274. *Asin.* 374. *Men.* 1149. *Per.* 689. *Rud.* 717.

⁸ *Truc.* 599. *Amph.* 113. *Poen.* 791. *Mil.* 691. *Poen.* 456. 746.

⁹ *Phorm.* 492: *hariolari*; 708–709: *hariolus*, *haruspex*.

¹⁰ S. HAHN: *Roma istenei (Roms Götter)*. Budapest 1975, S. 58.

nen Zeichen. Im Gegensatz zur Kunst der griechischen Wahrsager war die der römischen leicht anzueignen.¹¹

Bei der Wahrsagung besaß die größte Bedeutung die Beobachtung der Vögel, das *augurium* sowie *auspicium* wurden sehr ernst genommen und in Ehren gehalten. Beobachtung und Deutung der Vorzeichen im Zusammenhang mit den Vögeln bildete die Aufgabe der *augures*.¹² Nach Auffassung der Römer stehen die Vorzeichen als Offenbarungen der Götter mit der Religion in Verbindung. Die *augures* erlangen ihr Amt durch Wahl, ihr *collegium* genoß Ansehen und konnte auf eine ehrwürdige Vergangenheit zurückblicken; Sie bildeten eine der drei großen Gruppen staatlicher Priester.¹³ Auch bedeutende römische Politiker ließen sich gerne zum *augur* wählen, so u. a. Antonius, Caesar, Cicero. Die *haruspices*¹⁴ waren meist Etrusker, die von den Römern angestellt wurden. Cicero schreibt folgendes über die *haruspices* bzw. darüber, wie sie nach Rom kamen: *Cumque magna vis videretur esse et impetriendis consulendisque rebus et monstris interpretandis ac procurandis in haruspicum disciplina, omnem hanc ex Etruria scientiam adhibebant, ne genus esset ullum divinationis, quod neglectum ab iis videretur*.¹⁵ Bei der Deutung der Vorzeichen von öffentlichem Interesse (*publica prodigia*) wurden im allgemeinen ihre Dienste erbeten.¹⁶ Im Zeitalter der Republik wurden sie sogar mehrmals auch offiziell um Rat gebeten.¹⁷ Von der Zeit des zweiten punischen Krieges angewannensie allmählich an Ansehen, ihre Dienste wurden oft in Anspruch genommen.¹⁸ Die Römer hatten gewisse Vorbehalte den etruskischen Wahrsagern gegenüber, einerseits wegen der fremden Art ihrer Wahrsagung, andererseits, da sie wie allgemein bekannt, ihre Kunst in zahlreichen Fällen mißbrauchten.¹⁹ Neben den offiziell ernannten wirkten auch sog. private *haruspices* (*vicani haruspices*).²⁰

¹¹ Plaut. *Mil.* 1256: Die Schergabe wird hier als eine Gabe der Venus erwähnt, dies weist vermutlich auf griechischen Einfluß hin. Nach Auffassung der Griechen ist nämlich die Schergabe eine Gabe der Götter, die dem Sterblichen als Auszeichnung der Götter für irgendein außerordentliches Verdienst zukommt, diese Wahrsager üben ihre Tätigkeit an speziellen Orakeln aus.

¹² Zu den Begriffen *augur* und *augurium* s. WISSOWA: PW—RE II (1896) S. 2313—2344 s. v. *augur*; KP I S 734; Thes. L.; L. II 1366; WISSOWA: a. a. O., S. 523 ff; LATTE: a. a. O., S. 66 ff.

¹³ Cic. *de leg.* II 8—9, vgl. noch *de div* 2,70; *de rep.* 2,16.

¹⁴ THULIN: PW—RE VII (1912) S. 2434 s. v. *haruspices*; Thes. L. L. *haruspex*; WISSOWA: a. a. O., S. 419, 533, 543; LATTE: a. a. O., S. 157, 266, 366, 396.

¹⁵ Cic. *de div.* I 2,4.

¹⁶ Cic. *de div.* I 43, 97 — der Senat bzw. die Dezemviren verordneten, sich an die Sybilla-Bücher bzw. die *haruspices* zu wenden.

¹⁷ Liv. I 56,4: *itaque cum ad publica prodigia Etrusci tantum vates adhiberentur*.

¹⁸ Cic. *de leg.* II 21: *prodigia portenta ad Etruscos haruspices si senatus iussit, deferunt*. Liv. IX 36,3 — er erwähnt, daß es üblich war, auch römische Kinder in den «Wissenschaften» der Etrusker zu unterrichten.

¹⁹ Über die wurde die bekannte Geschichte erzählt, daß wenn zwei von ihnen einander unterwegs treffen, sie sich verständnisvoll anlachen. Der Fall von Attus Navius, einem römischen *augur*: A. Gellius: *Noct. Att.* 4,5; über seine Wundertaten s. Dion. Hal. III 70—71; Liv. I 36; Cic. *de nat. deor.* 2,9.

²⁰ WISSOWA: a. a. O., S. 547; LATTE: a. a. O., S. 158, Anm. 3, 159, Anm. I; vgl. noch Cic. *de div.* I 58, 132.

In Plautus' Komödien kommen folgende Kategorien der Wahrsager vor: *hariolus*, *haruspex*, *coniector*, einmal erwähnt er den *vates*²¹ als Voraussager der Zukunft, einmal kommt das Wort *praecantrix* = Wahrsagerin²² vor und ein andermal gebraucht er die verbale Form *vaticinor* = die Zukunft voraussagen.²³ In den Komödien begegnet man aber dem *augur* gar nicht, zweimal kommt der Ausdruck *augurium* vor und mehrfach *auspicium*. Sterndeuter (*Chaldei*), Astrologe (*astrologi*) und Mathematiker (*mathematici*) werdengar nicht erwähnt; daraus kann gefolgert werden, daß sie erst später bekannt wurden, und sich in ganz Italien verbreiteten und man auch erst später auf ihre Gefährlichkeit aufmerksam wurde; wahrscheinlich dann wurden sie auch aus Rom und Italien ausgewiesen. Von den bei Plautus erwähnten Wahrsagern hat nur der *haruspex* eine offizielle Entsprechung (die vom Staat offiziell berufenen etruskischen Wahrsagepriester!), die übrigen Kategorien nicht; daraus ergibt sich die Schlußfolgerung, daß Plautus nicht die offiziellen Wahrsager in seinen Stücken auftreten läßt, so daß sich auch seine in den Komödien widergespiegelte Stellungnahme nicht auf die offiziellen Wahrsager beziehen kann.

Der in den Komödien am häufigsten vorkommende Wahrsagertyp ist der *hariolus*.²⁴ Da sie von Plautus so häufig erwähnt werden, kann man darauf schließen, daß solche Elemente in Rom und Italien ziemlich verbreitet waren. Die Massen bedurften ihrer Dienste und haben sie auch in Anspruch genommen, Wahrsagen und Sich-Wahrsagen-Lassen — beides wird in Mode gewesen sein. Diese gesellschaftliche Erscheinung spiegelt sich auch in Plautus' Werken wider. Aus der Erwähnung der Wahrsager kann gefolgert werden, daß Plautus gegenüber den gaukelhaften Wahrsagern, gegen den Aberglauben und die Leichtgläubigkeit der Massen einen ablehnenden Standpunkt einnahm. Die Frauen, da sie besonders leichtgläubig und abergläubisch waren, wandten sich sehr oft an Wahrsager. Davon zeugt folgende Stelle aus dem *Miles Gloriosus* (691 — 693)

*da mi vir Colendis meam qui matrem munerem:
Da qui faciam condimenta, da quod dem quinquatribus
Praecantrici, coniectrici, hariolae atque haruspicae.*²⁵

²¹ *Miles* 911: *Bonus vates poteras esse: nam quae sunt futura dicis.*

²² *Mil.* 693.

²³ *Pseud.* 363: CA. *Periure. BA. Vetera vaticinamini.*

²⁴ Siehe THIELE: PW—RE Suppl. III 886, s. v. *harioli*; Thes. L. L. *hariolor*, *hariolus*; LATTE: a. a. O., S. 259. Anm. 5 u. S. 268. Bei Naevius ist der *Hariolus* ein Komödientitel, auch Ennius erwähnt ihn, frg. 319 Ribb.

²⁵ Die femininen Formen wurden von Plautus selbst gebildet, sie kommen in der Literatur sonst nicht vor. Siehe ED. FRAENKEL: *Plautinisches im Plautus*. Berlin 1922, S. 140 ff, welcher meint, der ganze Abschnitt sei eine Interpolation von Plautus. Zwar findet man auch in der neuen Komödie die Polemik gegen den Aberglauben, diese Auffassung ist jedoch spezifisch römisch.

Eine der Figuren, Periplectomenus, spricht über den grenzenlosen Luxus der Frauen, für was alles sie das Vermögen ihrer Männer verschwenden.²⁶ In seiner Aufzählung erwähnt er auch die Wahrsager, deren Dienste teuer zu kaufen sind. Die Textstelle weist darauf hin, daß diese Gewohnheit in Mode und ziemlich verbreitet war. Die zur Bezeichnung der Wahrsager dienenden Nomina — sämtlich feminin — wurden von Plautus selbst geschaffen, und zwar wahrscheinlich um der Komik willen, oder eventuell, weil die um Wahrsagung Bittenden Frauen sind und sich deshalb eher an eine Wahrsagerin wenden. Der Ausdruck *praecantatrix* kommt in der Literatur ziemlich selten vor, an dieser Stelle gebraucht Plautus stattdessen die Kurzform *praecantrix*. Im Stück *Truculentus* assoziiert ein Sklave beim Anblick der bestürzten Liebhaberin von Phronesium die Exaltation der Wahrsager während der Wahrsagung. *Truculentus* 599—602

Me intuetur gemens

Traxit ex intumo ventre suspiritum.

Hoc vide: dentibus frendit, icit femur.

Num, obsecro, nam <h>ariolus<t>, qui ipse verberat?

Bekanntlich unterstützten die Wahrsager ihre Tätigkeit auch durch verschiedene äußere Zeichen, um dadurch den Leuten ihre Inspiration, gleichsam ihre Besessenheit glaubhaft zu machen. Der ekstatische Zustand sollte einen unmittelbaren Kontakt mit dem Gott herstellen, der es ihnen ermöglicht, den Gotteswillen zu erkennen. Die in solcher Ekstase gesprochenen Wahrworte ordnet Cicero einer besonderen Gruppe der Wahrsagungen zu; diese Art und Weise charakterisiert auch die Wahrsager der speziellen Orakel: *Carent autem arti ii, qui non ratione aut coniectura observatis ac notatis signis, sed concitatione quadam animi aut soluto liberoque motu futura praesentiunt, quod et somniantibus saepe contingit et non numquam vaticinantibus per furorem.*²⁷ Der Sklave konnte wohl selbst einer ähnlichen Szene beigewohnt haben. Zu den Äußerlichkeiten gehörte auch das lange Haar der Wahrsager, das ebenfalls eine spezielle Funktion hatte, wie die folgende Textstelle beweist.

Rudens 376—377 Trachalio servos:

Scivi lenonem facere hoc quod fecit: saepe dixi.

Capillum promittam optimumst occipiamque hariolari.

«Ich bin Prophet» — sagt der Sklave, als er sich irrte mit seiner Voraussage, was der Kuppler tun werde. Er meint, wenn er in sich eine so ausgezeichnete

²⁶ Einer der Hauptgegner des Luxus und der Verschwendungssucht der Frauen war der sprichwörtlich strenge Zensor Cato, im Interesse der Zügelung der grenzenlosen Verschwendung wurde auch eine Verordnung des Senats erlassen. Übrigens war auch Plautus ein Gegner des Luxus.

²⁷ Cic. *de div.* I 18, 34.

nete Begabung entdeckt habe, wäre es zweckmäßig, daraus auch Nutzen zu ziehen, so lasse er seine Haare wachsen und werde zum Wahrsager. Von den Äußerlichkeiten zeugen auch folgende Zeilen des Stückes *Cistellaria*: *Halisca hoc age, ad terram aspice et despice. | Oculis in vestigiis astute augura* (693—694). In der Szene sucht man ein verschwundenes Kästchen mit einem so verzückten, verklärten Blick, wie ihn die Wahrsager bei der Wahrsagung haben.²⁸ In den Komödien begegnet man neben dem Nomen *hariolus* oft auch dem Verb *hariolari*, das bei Plautus die gleiche Bedeutung wie das Verb *divinare* hat. *Miles Gloriosus* 1256—1257

Pyrgopolinices: Hariolatur.

*Quia me amat, propterea Venus fecit eam ut divinaret.*²⁹

In diesem Text wird die Wahrsagung ironisch erwähnt. Die Sehergabe ist in diesem Fall eine göttliche Gabe, und zwar die von Venus. Diese Berufung weist eventuell auf griechischen Einfluß hin, da nach der Auffassung der Griechen die Sehergabe eindeutig eine göttliche Gabe und nicht einfach zu lernen war wie bei den Römern.

Mehr als einmal mißbrauchten die Seher und Wahrsager heimtückisch ihre Kunst, hemmungslos nutzten sie die Leichtgläubigkeit der Volksmassen aus. Darauf weist im folgenden Zitat Juppers Äußerung hin, in dem er *Amphitruo* berät, sämtliche Wahrsager als überflüssig wegzuschicken, er selbst werde ihn darüber aufklären, was geschehen ist, und sogar künftige Dinge werde er ihm aufdecken. Juppiter ist einerseits Gott, stand aber andererseits selbst im Mittelpunkt der Ereignisse, so ist er am meisten geeignet, anstelle der Wahrsager zu sprechen.

Amphitruo 1132—1134

Nihil est quod timeas: hariolos, haruspices

Mitte omnes: quae futura et quae facta eloquar.

Multo adeo melius quam illi, quom sum Iuppiter.

Wahrscheinlich hat hier Juppiter die Meinung von Plautus geäußert: Man brauche keinerlei Wahrsager und Betrüger, sie sollten fortgeschickt werden.

²⁸ Vor Beginn der Wahrsagung machten sie heftige Kopfbewegungen, um sich dadurch in Ekstase zu versetzen bzw. auch um der Sehenswürdigkeit selbst willen, vgl. Lucil. frg. 288 MARX: *iactari caput atque comas fluitare capronas / altis frontibus immissa ut mos fuit illis*; Florus 2, 7: Diese Methode wurde auch von den Anführern des sizilianischen Sklavenaufstandes angewandt: *fanatico furore simulato dum Syriae deae comas iactet*, vgl. noch Iuv. *Sat.* VI 316: *crimenque rotant ululantque Priapi maenades*, vgl. LATTE: a. a. O., S. 259, Anm. 5.

²⁹ Bei Terentius bedeutet das Verb *hariolari* so viel wie faseln, Dummheiten reden (*nugas facere*), bei Plautus hat es die gleiche Bedeutung wie das Verb *divinare*, bzw. in manchen Fällen scheint schon die Doppeldeutigkeit hindurch.

Im Mund des Sklaven Libanus erhält sie Wahrsagung eine komische Färbung, ihm jucken nämlich die Schultern, aufgrund dessen er die Vorahnung hat, er werde wohl Prügel bekommen.

Asinaria 315—316

*Ergo mirabar quod dudum scapulae gestitabant mihi,
Hariolari quae occeperunt sibi esse in mundo malum.*

Offensichtlich war diese Gewohnheit so bekannt und weitverbreitet, war die Wahrsagung so sehr in der Mode, daß sie bereits auch als Redensart verwendet wurde. Der Sklave interpretiert seine abergläubische Vorahnung als Wahrsagung. Auch Lycus, der Kuppler, ist unzufrieden mit den Wahrsagern, weil diese seiner Meinung nach stets nur Schlechtes prophezeien, und das geht auch immer in Erfüllung, das Gute aber nie.

Poenulus 791—793

*Eheu quam ego habui hariolos haruspices,
Qui siquid boni promittunt, perspisso evenit:
Id quod mali promittunt, praesentariumst.*

Plautus äußert sich im allgemeinen negativ über die Wahrsager, an einer Stelle erwähnt er sie sogar unter dem städtischen Pöbel: *In Velabro vel pistorem vel Ianium vel aruspice*.³⁰

Im Stück *Rudens* sorgt sich Gripus, daß das Mädchen, das der Eigentümer des gesuchten Kästchens ist, nebenbei auch *superstitiosa* oder *hariola* sein könnte und so herausfinden wird, was darin ist, und er dann gezwungen sei, seine Beute ihr zu überlassen.

Rudens 1139—1140

*Quod, si ista aut superstitiosa aut hariola atque omnia
Quidquid in(e)rit vera dicet? † in me habebit hariola?*

An zahlreichen Stellen erwähnt Plautus den *hariolus* bzw. das Verb *hariolari* auch in übertragenem Sinne, womit er meint, daß jemand etwas richtig ahnte, etwas erriet. Dies entspricht etwa dem späteren «ein Prophet spricht aus ihm». Dieser Wortgebrauch zeugt davon, daß Plautus' Publikum die Wahrsager gut kannte, daß man in manchen Fällen sogar meinte, man verstehe selbst etwas von der Wahrsagerei. Aus diesem Grunde sagen wohl manche Figuren in den Komödien ab und zu von sich selbst: *hariolus sum* — womit nur gemeint ist, daß der Betreffende Recht hatte, etwas richtig erraten hat. So meint auch der Sklave Tranio, als der Wucherer ihn erblickend bemerkt, daß er von diesem Menschen kein Geld erhalten werde: *Hic homo certe <h>ariolus* — dieser Mensch muß ein Wahrsager sein.³¹

³⁰ *Curc.* 483. vgl. *Cic. in Verr.* II 75.

³¹ Es wird wiederum von den Sklaven in ähnlicher Bedeutung erwähnt: *Rud.* 324. *Asin.* 579. *Rud.* 347. vgl. *Asin.* 924. *Cist.* 746. *Cas.* 353.

Neben der offiziellen Körperschaft traten auch private *haruspices* auf, die in der Stadt herumlungerten und sich die Leichtgläubigkeit der Leute zunutze machten, was ihnen auch reichlich Geld einbrachte. Auch die von Plautus erwähnten *haruspices* gehören der Kategorie der *vicani haruspices* an. Im Stück *Poenulus* bringt der Kuppler der Venus ein Opfer und verbindet dies, wie das auch offiziell geschah, mit einer Wahrsagung, so ist auch der *haruspex* anwesend, um die Eingeweide des Opfertieres anzuschauen, um daraus zu wahrsagen.

Poenulus 456 ff.:

*exta prosicarier*³²

Neque ea † picere^{32a} *volui: quoniam non bona*

Haruspex dixit, deam esse indignam credidi.

463: *Condigne haruspex, non homo trioboli.*

Die Szene entspricht in jeder Einzelheit den richtigen Opferzeremonien, jeder Ausdruck ist der Gelegenheit angepaßt, üblich. Statt eines Dankgebetes aber beschimpft der Kuppler die Göttin, da diese ihn ungerecht behandelt hat. Er opferte ihr sechs Lämmer, und doch gelang es ihm nicht, ihr Wohlwollen zu gewinnen. Auch der *haruspex* sagt nichts Verheißungsvolles, und deshalb — nämlich wegen der ungünstigen Wahrsagung — verbot der Kuppler, ihr das Opfertier anzubieten. Über den *haruspex* aber sagt er, dieser sei nicht einmal drei Obulus wert.

An einer anderen Stelle des Stückes äußert er sich wieder ziemlich ungünstig über die *haruspices*.

Poenulus 746—750

Suspendant omnes nunciam se haruspices,

Quam ego illis posthac quod loquantur credulam:

Qui in re divina dudum dicebant mihi

Malum damnumque maxumam portendier:

Is explicavi meam rem postilla lucro.

Lycus ist empört die Falschheit und Unzuverlässigkeit der Wahrsager, seinetwegen können sie sich sogar aufhängen, er werde ihnen niemals mehr vertrauen. Wahrscheinlich war auch Plautus ähnlicher Ansicht über diese vom Gesichtspunkt der Gesellschaft aus äußerst schädlichen Elemente. An einer

³² Zum Begriff *prosecta* ganz sachlich s. Cato *de agr.* 135, vgl. Nonius (M 220) *exta quae aris dantur ex fibris pecudum dissecta*.

^{32a} Der Text ist verdorben, in der G. GOETZ—F. SCHOLL-Textausgabe wird er so mitgeteilt; die Variante *aspicere* ist im Apparat angeführt, die neueste Ausgabe mit Kommentar: G. MAURACH: *Plauti Poenulus. Wissenschaftliche Kommentare zu griechischen und lateinischen Schriftstellern*. Heidelberg 1975. — Aufgrund des früheren Vorschlags von SEYFFERT (*Philologus* 19 [1865] S. 403) akzeptiert er die Variante *porricere*, was auch unserer Meinung nach als logisch erscheint.

anderen Stelle der Komödie werden die Wahrsager von den *meretrices* erwähnt; sie wenden sich nämlich an diese, da sie ihre Zukunft erfahren möchten.
Poenulus 1905–1209

Nimiae voluptatist quod in extis nostris portentumst,
soror,
Quodque haruspex de ambabus dixit.
... Mea fiducia hercle haruspex, patruē, his promisit,
scio.

Die Lustdirnen aber hörten geradezu entzückt, als der *haruspex* die aus den Eingeweiden ersichtlichen Zeichen deutete, da diese eine für sie günstige Zukunft, d. h. die Freiheit, versprochen.

Das Wort *augurium* kommt bei Plautus nur zweimal vor. Im *Stichus* sieht der immer hungrige Parasit ein *augurium* und *auspiciū* darin, daß als er morgens von Hause aufbrach, vor ihm auf dem Weg ein Wiesel eine Mause fing. Aufgrund dieses Vorzeichens hofft auch er, dem Wiesel ähnlich, seine heutige Nahrung zu ergattern. Das Komische steckt hier darin, daß er diese Vorzeichen als *augurium* und *auspiciū* bezeichnet, da diese Begriffe für die Römer von sehr großer Bedeutung waren, man glaubte an sie und hat sie auch sehr ernst genommen. In diesem Fall handelt es sich eher um Aberglauben.
Stichus 459–463

Auspicio hodie optumo exivi foras.
Mustela murem abstulit praeter pedes.
Quom strena opscaenavit spectatum hoc mihi st.
Nam ut ille vitam repperit hodie sibi,
Item me spero facturum: augurium hac fecit.

Auch im *Asinaria* interpretiert Libanus gewisse Zeichen als *augurium* und *auspiciū*.
Asinaria 262–264

Sed quid hoc, quod picus ulmum tundit? haud temerarium st.
Certe hercle ego quantum ex augurio auspicioque³³ intellego,
Aut mihi in mundo sunt virgae aut atriensi Saureae.

Der Specht klopft an der Ulme, bemerkt der Sklave; dies ist ein Vorzeichen für ihn, daß er verprügelt wird — wenigstens nach seinem Verständnis von *augurium* und *auspiciū*. Die Deutung gewisser Vorzeichen wird allgemein bekannt gewesen sein, viele verstanden sie zu deuten, und deshalb denkt der Sklave, dieses Zeichen könne sogar er interpretieren. Auch beim offiziellen

³³ Weitere Erwähnungen des *auspiciū*: *Asin.* 374. *Aul.* 447. *Men.* 1149. *Rud.* 717. *Stich.* 502.

augurium wurde der Specht beobachtet, und die Wahrsagung wurde hier durch ihre Stimme oder Flugrichtung vermittelt. Die Worte des Sklaven enthalten eine Parodie des ernsthaften *augurium*, da in diesem Fall der Vogel nicht einen Ton gibt, sondern am Baum klopft, was den Sklaven daran erinnert, daß er bald ähnlich verprügelt wird, und zwar – wie es aus dem Vorzeichen hervorgeht – mit einer Ulmenrute, da der Specht gerade an der Ulme klopft. Plautus polemisiert einerseits gegen Leichtgläubigkeit und Aberglauben, andererseits aber erwähnt er sonst sehr ernst genommene und als spezifisch römisch betrachtete religiöse Momente wie *augurium* und *auspicio* in einem ihnen gar nicht angemessenen komischen Zusammenhang, mit offensichtlich komischer Absicht.

An zahlreichen Stellen kann man bei Plautus über das *auspicio*,³⁴ also die Beobachtung der Vögel lesen. Der Sklave Epidicus plant einen Angriff gegen den Geldbeutel seines Herrn, sein Plan wird auch von einem günstigen Vorzeichen unterstützt: er sieht nämlich die Vögel von links fliegen, was auch ernsthaft als günstiges Vorzeichen galt. Aufgrund dieses Vorzeichens zweifelt er nicht daran, daß seine Aktion erfolgreich sein wird.

Epidicus 183–185

Tacete: habete animum bonum.

Liquido exeo foras auspicio, avi sinistra

Acutum cultrum habeo senis qui exenterem marsippum.

Ähnliche günstige Vorzeichen ermuntern einen anderen Sklaven, Pseudolus; sie versprechen ihm den Sieg über seine Feinde. Auch Pseudolus sieht die Vögel von links fliegen.

Pseudolus 761–763

Omnes ordine[s] sub signis ducam legiones meam

Avi sinistra, auspicio liquido † atque ex sententia.

Confidentiaſt inimicos meos me posse perdere.

Auch der Kuppler beachtet die Vorzeichen, sie sind für ihn vom Gesichtspunkt des Gewinnerwerbs belangvoll. Er hofft, noch am gleichen Tag Gewinn zu erzielen, und nennt das günstige Vorzeichen *auspicio*.

Persa 689–690: Dordalus leno:

Lucro faciundo ego auspicavi in hunc diem:

Nil mihi tam parvist quin me id pigeat perdere.

Offensichtlich ist die komische Absicht bei der Erwähnung von *omen* und *auspicio* im folgenden Abschnitt, in dem der besorgte Demipho von ihnen sagt, daß sie ihm nicht gefallen.

³⁴ *Stich.* 459. s. noch *Ann.* 33.

Mercator 272—276: *Lysimachus senex*:

Profecto ego illunc hircum castrari volo
Ruri qui vobeis exhibet negotium.

Demipho senex:

Nec omen illud mihi nec auspicium placet:
Quasi hircum metuo ne uxor me castret mea.
Ac metuo ne illaec simiae partis ferat.

In dieser Szene geht es um eine Parodie von *omen* und *auspicium*.³⁵

Traumdeuter und Wahrsager sind voneinander nicht immer klar zu unterscheiden, nicht so aber in den Stücken Plautus', da hier die Traumdeuter allgemein als *coniectores* bezeichnet werden.³⁶ In *Curculio* wird diese Bezeichnung von einem Sklaven erwähnt, der von sich selbst meint, er verstehe etwas von der Traumdeutung.

Curculio 248—250

Vah, solus hic homost qui sciat divinitus.
Quin coniectores³⁷ a me consilium petunt:
Quod eis respondi, ea omnes stant sententia.

Ein Kuppler erkundigt sich hier nach einem in der Traumdeutung bewanderten Menschen, worauf der Sklave erwidert, daß er nicht nur die Träume zu deuten wisse, sondern geradezu ein Meister dieses Faches sei, so daß sogar die offiziellen Traumdeuter ihn um Rat bäten und seine Worte für sie *sententia* seien, d. h., sie seine Meinung gänzlich akzeptieren. Auch *Amphitruo* möchte von einem Traumdeuter erfahren, was er tun solle: *Ego Teresiam coniectorem advocabo et consulam.* / *Quid faciundum senseat* (1128). Es mag wohl auf griechischen Einfluß verweisen, daß der Traumdeuter von ihm *Teresias* genannt wird, vielleicht handelt es sich hier um einen diesem ähnlichen Wahrsagertyp. Dieses Wort wird von *Milphio*, dem Sklaven, in übertragenem Sinne gebraucht. Er versteht nämlich die verworrene Rede seines Herrn nicht und möchte einen Traumdeuter rufen, damit dieser ihm ihren Sinn erhelle: *Opust coniectore, qui Sphingi interpret fuit* (*Poen.* 444).

Die öftere Erwähnung von Wahrsagern, Sehern und Traumdeutern in den Komödien Plautus' läßt darauf schließen, daß sie in dieser Zeit in Rom und ganz Italien in großer Zahl vorhanden und tätig sein mußten. Die leichtgläubigen Massen bedurften ihrer Dienste und haben sie auch oft in Anspruch genommen, und die Wahrsager waren imstande, durch ihre Kunst eine anhal-

³⁵ Siehe ED. FRAENKEL: a. a. O., S. 205, über das *auspicium* s. WISSOWA: PW—RE II Bd. 2, (1896) S. 2580—2587, s. v. *auspicium*, vgl. LATTE: a. a. O., S. 202 ff; WISSOWA: a. a. O., S. 376—387, 526 ff.

³⁶ Thes. L. L. *coniectores*, über die Träume und ihre Deutung vgl. Cic. *de div.* I 20,39.

³⁷ Die Erwähnung der *coniectrix* s. weiter oben *Mil.* 693.

tende Wirkung auf die Seelenwelt der Leute auszuüben. Diese gesellschaftliche Erscheinung ist in der römischen Komödienliteratur auch bei Plautus nachweisbar, der seine griechischen Vorlagen als Rahmen zur Darstellung der römischen Verhältnisse seiner Zeit nutzte. Man kann die Möglichkeit nicht ausschließen, daß eventuell auch in diesen Vorlagen ähnliche Kategorien vorkamen, da — wie bekannt — die neue Komödie gern gegen den Aberglauben polemisierte, aber die Art und Weise, wie Plautus die Wahrsagung deutet und über sie spricht, sind spezifisch römisch. Leichtgläubigkeit und Aberglauben der Menschen, die der Tätigkeit der Wahrsager als Grundlage dienten, andererseits die Falschheit der Wahrsager erwiesen sich als ausgezeichnete Zielpunkte für Plautus' Parodien. Den Witzen des Komödienschriftstellers sind aber auch so ernst genommene Kategorien wie *augurium* und *auspicium* ausgesetzt. Auffallend oft werden die Wahrsager von Sklaven erwähnt. Die Erklärung dafür liegt wahrscheinlich darin, daß die Kunst des Wahrsagens auch unter ihnen recht verbreitet sein mochte bzw. daß in Rom bereits zu dieser Zeit Sklaven aus dem Osten vorhanden waren, wo das Wahrsagen große Traditionen hatte. Auf die gesellschaftlichen Gefahren der Tätigkeit der Wahrsager wurde man erst später aufmerksam, wahrscheinlich wurden sie zu dieser Zeit aus Rom ausgewiesen. Die Sehergabe besaß auf die Sklaven einen äußerst bedeutenden, fanatisierenden Einfluß, was auch dadurch belegt wird, daß drei von den vier Anführern der beiden sizilianischen Sklavenaufstände Wahrsager waren,³⁸ wie auch später Spartacus' Lebensgefährtin. In einem Kommentar zu Catos *De agri cultura* betont Sergeienko im Zusammenhang mit dem die Wahrsager betreffenden Verbot, daß sich dieses nicht auf die *augures* und die etruskischen *haruspices* bezog, sondern auf die verschiedenen umherschweifenden Wahrsager, deren Zahl nach dem zweiten punischen Krieg besonders zunahm.³⁹ Im Zusammenhang mit dieser Wahrsagerkategorie äußert auch Cicero eine negative Meinung und beurteilt ihre Tätigkeit als schädlich für die Gesellschaft: *Nunc illa testabor, non me sortilegos neque eos, qui quaestus causa hariolentur, ne psychomantia quidem, quibus Appius, amicus tuus, uti solebat, agnoscere. Non habeo denique nauci Marsum augurem, non vicanos haruspices, non de circo astrologos, non Isaicos coniectores, non interpretes somniorum. Non enim sunt ii aut scientia aut arte divini, sed* — im weiteren zitiert Cicero Ennius:

*superstitiosi vates impudentesque harioli
aut inertes aut insani aut quibus egestas imperat,
qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam:
quibus divitias pollicentur, ab iis drachumam
ipsi petunt.*⁴⁰

³⁸ E. MARÓTI: *Bewußtheit und ideologische Faktoren in den Sklavenbewegungen. Minus und Atargatis*. Acta Ant. Hung. 15 (1967), S. 319—326.

³⁹ M. E. SERGEIENKO: *Mark Porzij Katon*. Moskau—Leningrad 1950, S. 136, Anm. 3.

⁴⁰ Cic. *de div.* I 58, 132.

Die Untersuchung der Komödien von Plautus führt zu einem ähnlichen Schluß: Plautus verurteilt nicht die Repräsentanten der offiziellen Wahrsagerkörperschaften, sondern die zur Kategorie der *vicani haruspices* gehörenden wandernden Wahrsager, Seher und Traumdeuter. Weder Plautus noch Cato kritisieren also die Priester der offiziellen Religion. Nicht vor ihnen warnt Cato den Aufseher des Besitzes, den *vilicus*, sondern er verdammt eher die Tätigkeit der in ganz Italien umherschweifenden Wahrsager, er warnt vor ihrer Gefährlichkeit für die Gesellschaft, die gerade ihrem Masseneinfluß zuzuschreiben war. Viel später formuliert Cicero das gleiche, daß nämlich ihre Tätigkeit bloße Gaukelei und solche Pseudoweisheit für die Gesellschaft schädlich sei.

Szeged.

A. MICHEL

RHÉTORIQUE, PHILOSOPHIE, POÉTIQUE: LA TENDRESSE À ROME

La présente communication répond à une invitation de l'Académie de Hongrie, qui a bien voulu faire de moi un de ses membres d'honneur. Qu'il me soit permis de dire d'abord combien je suis touché par cette éminente distinction. Elle constitue effectivement un grand honneur pour moi, pour mon Université, pour la discipline que je représente et pour mon pays. Elle atteste les liens très forts et très profonds qui existent entre nous. Ils unissent, bien sûr, la Hongrie et la France. Ils le font dans une tradition médiévale et latine à la fois, qui va au moins jusqu'à saint Martin de Tours. Je dois ajouter à titre personnel que je suis déjà venu souvent en ce pays, que je l'ai vu en toute saison. L'admirable accueil de l'Académie m'a permis de parfaire cette connaissance. J'y retrouve des collègues très respectés, des amis très chers, I. Borzsák, J. Harmatta. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude.

I

La plupart de mes travaux (dont je voudrais présenter ici quelques résultats) se trouvent en relation avec la rhétorique des anciens. Mon désir, je dois le souligner d'emblée, a toujours été d'en étudier l'esprit plutôt que la lettre. Je pense, comme beaucoup de commentateurs modernes, que la rhétorique ne se limite pas à l'exposé des règles ou même des normes. Elle se présente plutôt comme l'étude critique des structures du langage créateur. Dès lors, elle entre naturellement en rapport avec la poétique. Elle aboutit aussi à l'élaboration d'une terminologie esthétique et elle implique l'analyse affinée des différentes notions.

Pour réaliser un tel type d'enquête, il est permis d'utiliser les modèles laissés par l'Antiquité. L'un des plus achevés est constitué par l'oeuvre de Cicéron. Entre tous, il a recherché l'esprit plutôt que la lettre. Il souhaitait examiner les sources de la rhétorique, ses principes, mettre en lumière la vie et la liberté de la parole. Pour y parvenir, il avait posé une exigence fondamentale: unir la rhétorique et la philosophie, justifier et approfondir la première par la seconde. Il jetait ainsi, après Platon et Aristote, l'une des bases de la culture occidentale.

Nous voudrions utiliser les résultats qu'une telle méthode permet d'ob-

tenir. Nous essayerons de le faire à travers une série d'hommages, que justifie assurément l'accueil que nous avons reçu. Le premier va vers la latinité, le second vers des écrivains qui ont souvent nourri mon amitié envers mes collègues hongrois, entretenu nos conversations et nos recherches communes: Cicéron, Horace, Virgile, Tacite... Je voudrais aussi rendre hommage à la Hongrie et à ses poètes.

Il fallait choisir un sujet précis. Nous l'avons pris parmi les vocables que la rhétorique et la philosophie contribuent à définir, puisque nous parlons chaque fois des rencontres de la sagesse et du langage. On s'étonnera peut-être de notre choix, qui nous permet assurément d'abandonner la rhétorique dans ce qu'elle a de conventionnel: il s'agit de la tendresse.

Le terme même est latin. On le trouve précisément chez Cicéron, dans un texte ample et important (*De amicitia*, 47 sq.):

«Pour cette raison, si la douleur de l'âme peut être le fait du sage — et c'est assurément le cas, à moins que nous ne pensions qu'il a déraciné l'humanité de son âme —, quelle raison avons-nous d'écarter entièrement l'amitié de la vie, afin d'éviter d'encourir à cause d'elle quelques désagréments? En effet, une fois supprimé le mouvement de l'âme, quelle différence y-a-t-il je ne dis pas entre une bête et un homme mais entre un homme et un tronc d'arbre ou un rocher on n'importe quoi du même genre? Car il ne faut pas écouter ceux qui veulent la vertu dure et, en quelque façon, de fer: en vérité, en bien des choses et particulièrement en amitié, elle est tendre, traitable, de manière à sembler s'épancher dans les biens de l'ami, se contracter dans ses ennuis. Aussi cette angoisse, qu'on doit souvent accepter pour un ami, n'a pas assez de pouvoir pour chasser l'amitié de notre vie — non plus que pour faire répudier les vertus, parce qu'elles apportent quelquefois des soucis et des désagréments.»¹

Ce passage oppose de la façon la plus nette la tendresse à la dureté. Il est lié à une expérience historique. A la fin de 44, vers le mois d'octobre, juste avant le début des *Philippiques*, Cicéron rédige le *De amicitia*. Peu de temps avant de prononcer ses discours les plus durs, il écrit son oeuvre la plus douce. Cela n'est pas sans rapport avec ses recherches d'orateur. Il vient d'écrire les *Partitiones oratoriae*: il y a présenté les deux vertus stylistiques de force et de douceur.² Nous constatons qu'il a tendance à les mettre ensemble en

¹ *Quam ob rem, si cadit in sapientem animi dolor — qui profecto cadit, nisi ex eius animo extirpatam humanitatem arbitramur — quae causa est cur amicitiam funditus tollamus e vita, ne aliquis propter eam suscipiamus molestias? Quid enim interest, motu animi sublato, non dico inter hominem et pecudem, sed inter hominem et truncum aut saxum aut quidvis generis eiusdem? Neque enim sunt isti audiendi, qui uirtutem duram et quasi ferream esse quandam uolunt; quae quidem est cum multis in rebus, tum in amicitia tenera atque tractabilis, ut et bonis amici quasi diffundatur et incommodis contrahatur. Quam ob rem angor iste, qui pro amico saepe capiendus est, non tantum ualet ut tollat e vita amicitiam, non plus quam ut uirtutes, quia nonnullas curas et molestias adferunt, repudiantur.*

² *Partitiones oratoriae*, 19—22 (la notion de force proprement dite n'intervient pas directement; mais elle est représentée par le terme *probabile*, qui désigne l'efficacité dans la persuasion).

pratique. On pense à la formule qu'utilise à plus tard Kipling, pour caractériser la véritable humanité: . . . «Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre . . .»

Mais on doit en même temps distinguer dans ce texte la richesse de son contenu philosophique et politique. Cicéron développe ici certaines nuances de pensée qui apparaissent déjà dans le *Pro Murena*. Il critique la fausse idée qu'on peut se faire de l'«impassibilité» stoïcienne. Certes, il est proche du Portique lorsqu'il décrit dans l'homme le dynamisme spirituel du «mouvement de l'âme» (*motus animi*). Il insiste, de la même façon que déjà dans les *Tusculanæ*, sur le fait que le sage, parfois, éprouve de la douleur.³ Il suffit à sa vertu de la surmonter. Du reste, le mouvement qui se trouve ainsi décrit ne correspond pas seulement à la psychologie stoïcienne. Cicéron peut également se référer au Platonisme. Cette philosophie, qui joue chez lui un rôle dominant, fait plus de place dans la sagesse à l'amour qu'à l'orgueil. L'âme progresse à l'infini vers une perfection qu'elle n'atteint jamais. Elle trouve dans une telle situation un bonheur qui n'exclut pas une certaine forme d'inquiétude et qui est exempt en tout cas d'arrogance et de raideur. Le philosophe, tel que le conçoit Cicéron, a toutes raisons d'accepter le souci, de le faire entrer dans sa joie même.⁴ Or la tendresse est à la fois souci et joie. Ajoutons qu'ainsi que notre texte l'indique, elle est étroitement liée à un des aspects les plus originaux et les plus féconds de la pensée cicéronienne: l'*humanitas*, l'humanisme. Nous voyons où Shakespeare a puisé ses raisons de parler du «lait de l'humaine tendresse . . .»

La démarche de l'Arpinate est à la fois celle d'un orateur, d'un prosateur, d'un homme d'action qui cherche à assumer les devoirs de l'amitié personnelle ou politique, de concilier en lui-même les différentes exigences de la *persona*, le personnage ou la personne, intermédiaire entre l'individu et la collectivité.⁵ Mais il existe bien entendu d'autres manières d'approcher l'idée de tendresse. Elles appartiennent avant tout aux poètes, principalement lorsqu'ils parlent de l'amour.

Ici encore la rhétorique (ou la poétique) dialogue avec la philosophie. On s'en aperçoit particulièrement bien en lisant Lucrèce et Ovide. Mais, précisément, chez ces deux poètes romains, la tendresse semble quelque peu mise en question. Ici encore, la philosophie intervient. Mais, tout à l'heure, le Stoïcisme était en cause, ainsi que l'Académie. Maintenant, l'Épicurisme apparaît.

Suaue mari magno... Lucrèce n'a peut-être pas une propension très marquée à se laisser toucher par les malheurs d'autrui. Il semble de même peu porté à céder aux aspects psychologiques de l'amour. On connaît son analyse des illusions que suscite le désir, en inspirant à celui qu'il domine toute une rhétorique de l'imaginaire. Molière s'est amusé à en paraphraser les effets par

³ *Tusculanæ disputationes*, III, 68 sqq.; l'auteur combat seulement l'*aegritudo*, qui est complaisance envers la douleur.

⁴ Cf. les fragments de l'*Hortensius* repris par saint Augustin dans le *De beata uita*.

⁵ *De officiis*, I, 107 sqq.

la bouche d'Éliante, dans son *Misanthrope*.⁶ Il a montré après Lucrèce comment le langage se met au service des illusions de l'amour pour dissimuler la vérité du témoignage porté par les sens. Une femme sale peut passer pour «beauté négligée» et la naine est un «abrégé des merveilles des cieux».

Certes, il existe une tendresse lucrétienne. Mais nous voudrions plutôt signaler ici certaines ressemblances avec un autre poète: Ovide. Lui non plus n'excelle pas dans les épanchements. Il imite quelquefois les pratiques de Lucrèce. Mais, chez lui, nous ne sommes pas sûrs que l'Épicurisme joue un rôle dominant, ni même la philosophie en général. En revanche, il est particulièrement sensible à la place que tient le langage dans l'expérience que nous venons de décrire. Chez lui, la sagesse a moins d'importance que la sophistique. Il excelle à décrire à propos de l'amour, ou plutôt des amours, les jeux du langage et de l'illusion. La preuve d'une telle tendance nous est fournie d'abord par les *Héroïdes*: Ovide y reproduit les procédés des déclamateurs, dont il est l'élève. Il imagine en particulier le dialogue de Paris et d'Hélène. Faut-il rappeler que Gorgias avait écrit l'éloge de cette belle?

L'auteur de l'*Art d'aimer* décrit toutes les formes de l'illusion amoureuse avec une complaisance qui n'a d'égale que sa virtuosité. Il les met généralement au service de l'amour — mais un amour trop lucide pour être vraiment tendre. La preuve en est que les mêmes arguments (et les mêmes méthodes) peuvent être employés dans les *Remedia amoris* pour combattre la passion. Le rhéteur sait bien en effet qu'il est permis d'utiliser les images, comme les autres lieux de l'expression, *in utramque partem*. Au lieu de les infléchir dans le sens de la beauté, on ira dans le sens de la laideur (*Remedia amoris*, 291—356):

«... Apelle-la bouffie si elle est grassouillette... Fais-la chanter si elle n'a pas de voix... Est-elle barbare? Fais-la causer... A-t-elle de vilaines dents? Fais-la rire. Des yeux tendres? Fais-la pleurer...»⁷ Ici la cruauté (réelle, trop réelle) se substitue à la tendresse, qui existait peut-être dans le premier cas, mais qui était fictive et de mauvais aloi.

Est-ce à dire que tous les poètes épicuriens se réfugient dans une indifférence égoïste, d'où l'amour, et partant la tendresse véritable, sont absents? Ici encore, il convient d'introduire des nuances.

En somme, au point où nous sommes arrivés, nous n'avons pas encore trouvé chez les poètes une définition véritable de la tendresse. Rappelons qu'elle est pour nous l'association d'une idée esthétique — la douceur, *γλυκύτης*, *suavitas*, avec une attitude philosophique: le refus de la dureté. Nous allons trouver ces nuances chez les plus grands poètes épicuriens et d'abord chez Horace.

⁶ Acte II, scène 5.

⁷ ... *Turgida, si plena est, si fusca est nigra uocetur* (v. 327) ... *Exige uti cantet, si qua est sine uoce puella* (v. 333) ... *Barbara sermone est; fac tecum multa loquatur* (v. 335). ... *Si male dentata est, narra, quod rideat, illi* (v. 339). *Mollibus est oculis; quod flectat illa refer* (v. 340).

L'enquête, à son propos, pourrait porter sur des textes nombreux. Nous nous bornerons ici à quelques remarques relatives aux *Odes*. C'est là, et dans quelques passages des *Épîtres*, que sa poésie revêt sans doute les nuances les plus fines. Pourtant, peut-on parler de tendresse? Nous répondrons que oui, si cela est compatible avec le détachement, si elle se distingue de l'attendrissement. Voici peut-être la part la plus originale de l'esthétique horatienne. Nous sommes convaincu qu'à nouveau l'Épicurisme est en cause. Mais le poète, qui adhère largement à la doctrine, éprouve dans sa sensibilité ce que les enseignements du Jardin peuvent avoir d'ambigu. Car enfin ils lui proposent deux attitudes qui ne sont pas nécessairement compatibles: d'une part, savoir que tout passe et donc saisir l'instant, boire aujourd'hui son vin sans le laisser vieillir; mais d'autre part, puiser dans l'évocation des bonheurs passés les forces nécessaires pour surmonter les faiblesses présentes. La première attitude implique le détachement dans la jouissance même; mais comment éviter que la seconde ne ranime les attachements? Tel est pourtant le but que vise Horace et qu'il atteint, croyons-nous: il introduit le détachement dans la nostalgie et cela s'appelle tendresse. Les amours qu'il évoque avec tant de douceur ou de grâce sont des amours passées. Il en parle en souriant: de cette nostalgie qui n'exclut pas l'ironie naît la grâce, qualité suprême d'une telle poésie.⁸

Car il s'agit bien de poésie. Dans l'*Épître à Florus*, Horace parlera d'elle comme il parle ici de son amour. Il lui dira un adieu assez tendre. Au fond, tout son art consiste à saisir finement les inflexions contradictoires du temps qui passe: souvenir, renoncement. La beauté réside dans les nuances qui traduisent ainsi les fluctuations, les mouvements, les liaisons des idées et des images dans ce que Stendhal appellera une âme tendre,⁹ c'est à dire sensible avec grâce.

En face de cette ironie tendre, Rome connaît aussi la générosité sérieuse. Le Stoïcisme répond à l'Épicurisme. Lui aussi encourage la tendresse de coeur. Depuis la *Pro Murena* (et sans doute bien avant) on lui reproche pourtant sa dureté. Mais il est une philosophie de l'amour. Qu'il suffise de citer le mot de Sénèque (*A Lucilius*, IX, 8): «Aimer, c'est avoir quelqu'un pour qui mourir . . .» Nous découvrons ici la forme sublime de l'amour et de l'amitié, s'il est vrai, comme le pense le pseudo-Longin, que «le sublime est l'écho d'une grande

⁸ Je pense par exemple à l'*Ode* I, 5:

*Quis multa gracilis te puer in rosa
perfusus liquidis urget odoribus...*

Mais Horace conclut:

*Me tabula sacer
uotiva paries indicat uvida
suspendisse potenti
uestimenta maris deo.*

L'aventure amoureuse a gardé tout son charme pour la jeunesse. Mais Horace, qui en est désormais au temps des souvenirs, a remis au dieu de la mer ses dépouilles votives.

⁹ Dans *De l'amour*, qui peut être considéré comme un art poétique. Notons que chez le romancier français, le terme n'est pas seulement une métaphore. Disciple des sensualistes, il croit que l'âme peut recevoir les impressions avec plus ou moins de finesse et de délicatesse. Une telle manière de voir est liée à la théorie de la cristallisation.

âme». ¹⁰ La *magnitudo animi* consiste à surmonter par la force de l'esprit toutes les épreuves de la vie. Sénèque montre comment elle puise ses meilleures forces dans l'affection véritable.

S'agit-il exactement de tendresse ou seulement d'amour, au sens le plus haut? On peut en discuter. Ce n'est donc pas seulement à Sénèque que nous nous référerons ici. Nous citerons plutôt un texte de Juvénal, parmi les plus célèbres (*Sat.*, XV, 131/sqq.):

«Une grande tendresse de cœur, voilà le don que la nature, de son propre aveu, fit au genre humain, elle qui lui donne les larmes; telle est la part la meilleure de notre sensibilité; elle nous ordonne donc de pleurer la cause de notre ami qui plaide, l'appareil repoussant d'un accusé . . . C'est sur l'ordre de la nature que nous gémissons lorsque nous rencontrons le cortège funèbre d'une vierge adolescente ou que la terre se ferme sur un enfant qui ne savait parler et qui était trop petit pour le feu de son bûcher. Quel est l'homme de bien, digne du flambeau mystérieux, tel que le veut le prêtre de Cérès, qui puisse croire qu'aucun malheur lui soit étranger? Cela nous distingue du troupeau des bêtes muettes; c'est pour cette raison que seuls nous avons reçu du sort un esprit digne de vénération, que nous sommes aptes à la pratique et à l'engendrement des arts et que nous avons reçu une sensibilité envoyée vers nous de l'acropole céleste, alors qu'en sont privés les êtres courbés qui regardent vers la terre. Au début du monde, le fondateur commun ne leur accorda que des souffles, à nous l'esprit aussi, pour qu'une affection mutuelle nous ordonnât de chercher entre nous et de rendre les aides réciproques, de rassembler dans des peuples ceux qui étaient dispersés, d'abandonner les anciens bocages, de laisser les forêts qu'habitaient nos aïeux . . .» ¹¹

Le texte est illustre. A la lettre, il désigne la tendresse (*mollissima corda*). De toute évidence, il porte la marque d'influences philosophiques. Il

¹⁰ *Du sublime*, 9,2.

¹¹ . . . *Mollissima corda*

*humano generi dare se natura fatetur,
quae lacrimas dedit; haec nostri pars optima sensus
plorare ergo iubet causam dicentis amici
squaloremque rei. . .*

*Naturae imperio gemimus, cum funus adultae
uirginis occurrit uel terra clauditur infans
et minor igne rogi. Quis enim bonus et face dignus
arcana, qualem Cereris uult esse sacerdos,
ulla aliena sibi credit mala? Separat hoc nos
a grege mutorum, atque adeo uenerabile soli
sortiti ingenium diuinorumque capaces
atque exercendis pariendisque artibus apti
sensum a caelesti demissum traximus arce,
cuius egent prona et terram spectantia. Mundi
principio indulsit communis conditor illis
tantum animas, nobis animum quoque, mutuus ut nos
adfectus petere auxilium et praestare iuberet,
dispersos trahere in populum, migrare uetusto
de nemore. . .*

semble s'opposer à l'Épicurisme, puisqu'il fait allusion à l'intervention des dieux dans les affaires humaines. La théorie de la *caritas* universelle qu'il présente peut avoir des affinités avec le Stoïcisme. Mais d'autres traditions semblent entrer en jeu. Elles relèvent à la fois de la philosophie et de la rhétorique. La première semble avoir certaines colorations platoniciennes: les hommes sont les seuls vivants «à ne pas regarder vers la terre»: ceci rappelle le *Timée*. D'autre part, l'auteur insiste ardemment sur la *miser cordia*. Certes, il rejoint Tércence (*homo sum . . .*) mais il donne à sa pensée une inflexion originale et profonde, qui va dans le sens de la compassion: «Aucun malheur ne m'est étranger». Il s'agit d'une des formes les plus hautes qu'on puisse concevoir pour l'humanisme. Un seul auteur antique sut, avant Juvénal, réunir toutes ces nuances, Cicéron, qui, ici comme ailleurs, lui sert manifestement de modèle. Nous avons commencé avec l'Arpinate. Nous le retrouvons. Juvénal put soit l'imiter simplement, soit (ce qui est plus vraisemblable) s'inscrire dans la même tradition de pensée, qui cherche à concilier, dans l'Académie, Stoïcisme et Platonisme. Il n'est donc pas nécessaire de supposer chez lui une quelconque évolution depuis les premières *Satires* jusqu'à celle-ci. Le poète ne fait qu'exprimer les divers aspects d'une même quête de l'idéal.

Nous pouvons nous arrêter ici à une conclusion provisoire. Il s'agit bien de l'humanisme et nous percevons à nouveau toute la portée de la formule shakespearienne: «le lait de la tendresse humaine». C'est bien elle, à la fois, qui nous fait hommes et qui nous préserve contre la dureté par la compassion. Mais nous devons revenir un instant sur nos pas. Car nous avons laissé en chemin un auteur de grande importance: Virgile. En lui, pourtant, tout se rassemble: la puissance de l'amour épicurien (*omnia vincit amor*), l'exaltation stoïco-platonicienne du lien qui unit tous les hommes. C'est en ce sens, en ce sens seulement, qu'il mérite le surnom dont il fut souvent pourvu: «le tendre Virgile».

Il est bien vrai que la poésie telle qu'il l'entend implique le refus de l'indifférence et de la dureté (je ne dis pas de la cruauté). Jamais il ne renonce à se laisser toucher, même s'il refuse — jusqu'à la cruauté — toute complaisance. Nous nous bornerons à un exemple: la mort de Didon.

Le poète (*Énéide*, IV, 688 sqq.) décrit les derniers moments de la reine. Elle vient de se frapper. Sa soeur la rappelle à la vie:

«Elle s'est efforcée de relever ses yeux lourds; elle défaille; la blessure qui s'y plante est stridente sous son coeur; trois fois se redressant, sur son coude appuyée, elle se releva; trois fois, elle roula de nouveau sur le lit et de ses yeux errants, dans la hauteur du ciel, elle chercha la lumière et gémit de l'avoir trouvée . . .»¹²

¹² *Illa grauis oculos conata attollere rursus deficit; infixum stridit sub pectore uolnus. Ter sese attollens cubitoque adnixa leuauit, ter reuoluta toro est oculisque errantibus alto quæsiuit caelo lucem ingemuitque reperta.*

Que de nuances dans ces quelques vers ! La violence, d'abord. La tendresse, chez Virgile, ne se confond jamais avec la fadeur. Il décrit la douleur, il l'accroît par les sonorités mêmes de ses vers: *infixum stridit sub pectore uulnus*. Les commentateurs, à travers l'histoire de la littérature, se sont demandé quelle était la portée exacte de cette image qui apparaît comme une sorte d'hypallage. On doit en tout cas en reconnaître l'âpreté.

En second lieu il faut, ici encore, percevoir la présence de la philosophie platonicienne. Virgile condamne le suicide; il reproche à la fois à Didon de chercher la lumière (*quae lucis miseris tam dira cupido*) et de la refuser. Il se tient tout proche du discours d'Anchise au chant VI.

Mais à la condamnation philosophique se joint la compassion littéraire. Virgile est un des plus grands poètes de la *miser cordia*. Elle n'est jamais plus vive chez lui que lorsque l'amour est en jeu. Le crime le plus excusable est celui de la tendresse. Phèdre nous le fera comprendre chez Sénèque. Elle ressemble beaucoup à Didon quand elle pousse ce cri: *Miserere amanti* — «Pitié pour une amante !», pitié pour l'amour.¹³

Tel est le sens véritable de la «tendresse» virgilienne. Comme chez Horace, des nuances contradictoires viennent créer la profondeur poétique. Il ne s'agit pas d'accorder l'ironie et la nostalgie. Mais la compréhension de l'amour rejoint dans la compassion la pureté austère. La grandeur de l'amour est chez Didon la source même de la faiblesse devant la vie. Elle cause à la fois son honneur, sa douceur, sa perte. La tendresse, chez Virgile, se confond avec une pitié qui exclut et la complaisance et le mépris.

Dès lors, nous comprenons d'autres faits d'histoire littéraire sur lesquels nous ne voulons pas nous étendre ici. Virgile, en somme, combine les traditions épiciurienne (telle qu'Horace la reçoit) et stoïco — platonicienne (selon un courant qui rejoindra Juvénal). On ne s'étonne plus alors que Tacite l'ait imité. Lui aussi tentait de semblables synthèses. Il pouvait y réunir l'amertume de Juvénal et la *comitas* d'Horace. Elles sont toutes deux présentes dans le *Mater-nus* du *Dialogue*. Certes on ne peut parler ici de tendresse. Mais Tacite n'est sans doute pas très loin de Juvénal. Lui aussi récuse l'impassibilité. Il aurait compris le sens de ces mots: *mollissima corda*. Il existe une certaine manière de conjuguer la grandeur sévère à la compassion: elle appartient en propre à la *caritas* romaine.

II

Ce ton particulier continua à régir certaines œuvres à travers l'histoire. Au-delà des conventions, il associe les traditions de Virgile et d'Horace. Il est possible de prolonger la série de nos hommages.

Le premier d'entre eux ne peut manquer d'aller à votre Janus Pannonius. L'une des plus fortes raisons qui expliquent la beauté de sa poésie tient au

¹³ Phèdre, v. 671.

mélange si remarquable qui s'accomplit chez lui entre la souffrance et la joie. Son lyrisme est, par excellence, doux-amer: il semble réaliser la rencontre de la satire et de l'élégie:

«Esprit qui, de la frontière neigeuse au cercle lacté as coulé dans les cachettes de notre corps que voici, nous n'avons nulle plainte contre toi, tant tu flamboies de probité. Saturne te donna raison, Jupiter action, Mars courage et Phébus sensibilité, Vénus Erycine le pieux amour et Mercure le cyllénien les arts, Cynthia le pouvoir d'accroître ton corps, Cynthia qui tient les confins de la mort et de la vie, Cynthia dans le ciel des astres auquel la terre est soumise. Mais si une argile charnelle, en échange du ciel t'était chose plaisante, certes, il t'aurait fallu choisir meilleure argile . . .»¹⁴

Pétrarque était venu. A la fin du Moyen Age il avait posé, après Dante, avec Boccace, la dure question que nous n'avons trouvée que chez Virgile et qui venait de Platon: comment accorder le corps et l'esprit? L'amour, impitoyablement, contribue à exagérer encore la distance qui existe entre eux. La tendresse, dès lors, est une manière privilégiée de percevoir la fragilité de la chair et de s'en enchanter tout en la déplorant. Pétrarque n'utilisait pas encore toutes les ressources de l'élégie. Ses romanesques successeurs ne s'en privent pas.

Nous n'avons pas besoin de nous attarder davantage en pays bien connu et d'explorer la carte du Tendre. Qu'il nous suffise d'avoir évoqué le vieux débat entre la grâce platonicienne et la douceur charnelle de l'épicurisme. Catulle ou Virgile en étaient déjà nourris, ainsi qu' Ovide, qui se jouait entre Pythagore et la frivolité.

Nous retiendrons seulement quelques images. Elles attestent la constance de cette douceur mêlée d'amertume dont les Latins avaient trouvé le secret. Voici d'abord comment Fénelon parle de Virgile au début du XVIII^e siècle, dans la *Lettre à l'Académie*:

«Ô qu'il y a de grandeur à se proportionner ainsi à tout ce qu'on peint (. . .). Virgile anime et passionne tout. Dans ses vers, tout pense, tout a du sentiment, tout vous en donne. Les arbres mêmes vous touchent (. . .), Une fleur attire votre compassion, quand Virgile la peint prête à se flétrir».¹⁵ Il s'agit bien ici du «tendre Virgile». Mais on voit de quelle manière fine et profonde Fénelon décrit un tel mouvement de l'âme ou de la poésie. D'abord,

¹⁴ *Mens, quae lactiferi niueo de limite circi
fluxisti has nostri corporis in latebras,
nil querimur de te, tantum probitate refulges. .
Hinc tibi Saturnus rationem, Iuppiter actum,
Mars animos, sensum Phoebus habere dedit.
Affectus Erycina pios, Cyllenius artes,
augendi corpus Cynthia uim tribuit,
Cynthia, quae mortis tenet et confinia uitae,
Cynthia sidereo, subdita terra, polo.
Carnea prae coelo sed si tibi testa placebat,
hac melior certe testa legenda fuit. . (El., I, 12).*

¹⁵ *Lettre à l'Académie, III, Poétique.*

il est l'un des premiers à donner la plénitude de son sens au terme de «sentiment». Il y voit, à une époque qui vient de connaître Descartes et Locke, le moyen de combiner idéalisme et sensualisme. Rousseau n'oubliera pas la leçon. Il n'en méconnaîtra pas non plus le second aspect. Être tendre, comme Virgile l'a été, c'est se proportionner aux êtres, se placer à leur exacte hauteur par l'amour et la compassion. Une forme originale d'humilité ou de «simplicité» se trouve ainsi atteinte.

La tendresse affirme donc, alors même qu'elle essaie de la dépasser, le débat intérieur qui existe entre le sensible et le sentiment. Elle le résout, sans doute. Mais il n'est pas donné à tous les hommes d'atteindre au pouvoir de simplicité que possédait Fénelon. Nous allons, pour nous en assurer, écouter un dernier dialogue. Il met à nouveau en jeu la tradition antique. C'est encore un dialogue entre Catulle et Platon.

À l'époque même où le Romantisme s'épanouit, Théophile Gautier écrit *Mademoiselle de Maupin*.¹⁶ Il essaie d'y réunir toutes les formes de la tendresse, telles que nous les avons vues se succéder. Et il célèbre son héroïne qui vit à la fois au temps de la carte du Tendre et du baroque français, sous le beau règne de Louis XIII: «Je ne demande que la beauté (. . .) mais il me la faut si parfaite que je ne la rencontrerai probablement jamais (. . .). Je suis un vrai païen de ce côté».¹⁷ Alors que le XIX^e siècle en est encore aux «Jeunes France», Gautier, qui est un de leurs chefs, découvre ce qui va devenir le Parnasse et que Baudelaire appellera «l'école païenne». Contrairement à ce que l'on croit parfois, il ne néglige aucun des aspects de la beauté antique. Il tend, si l'on peut dire, à réconcilier Catulle et Cicéron. Au premier, il emprunte le goût de la grâce légère, de la rapidité, le sentiment aigu que toute beauté réside dans le sensible. Mais, chez le second, il a trouvé le désir de l'idéal. Il s'agit de concilier les deux exigences, sans tomber dans le culte exclusif de la forme que Baudelaire, précisément, dénonce dans *L'École païenne*.¹⁸

Gautier a-t-il réussi? Disons simplement qu'il a posé l'exigence, l'a trouvée, apparemment, impossible à satisfaire et s'est réfugié dans les fantaisies du baroque et des grotesques. Mais la vraie réponse est venue, précisément, de l'homme qui avait médité sur son oeuvre et sur ses questions:

«Mon enfant, ma soeur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble» . . .¹⁹

Voici peut-être l'un des deux poèmes les plus tendres de la littérature française. La vraie tendresse est toujours dans un au-delà en même temps que dans une

¹⁶ Le roman date de 1835—36. Nous citerons l'édition A. BOSCHOT, Garnier.

¹⁷ Éd. cit., p. 142.

¹⁸ *L'art romantique*, XI (le texte est de 1852).

¹⁹ *L'Invitation au Voyage (Fleurs du Mal, LIII)*.

acceptation, dans une sérénité en même temps que dans une nostalgie. Le génie suprême du poète est de les joindre: alors la force du désir s'ajoute à la douceur du «repos gracieux».²⁰ Alors seulement paraît la vraie tendresse.

Le second des poèmes que j'évoquais à l'instant est de La Fontaine. Il apparaît comme identique et opposé à *L'Invitation au Voyage*:

«Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau.

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste».²¹

III

Arrêtons-nous ici. Il est temps de présenter le bilan de notre recherche. Avions-nous seulement le droit de l'entreprendre? Ne céditions-nous pas à quelque frivolité?

Nous avons appliqué une méthode qui n'était pas frivole. Nous voulions procéder à l'analyse historique d'une notion de poétique. Pour cela, nous avons réfléchi sur l'esthétique littéraire et sur sa terminologie. Nous l'avons fait en utilisant les rapprochements que permettent les relations existant dans la culture antique entre rhétorique et philosophie. Nous sommes ainsi arrivé à un double résultat: d'une part, nous avons montré que les notions les plus fines, apparemment les plus liées à la légèreté vivante de l'émotion, doivent une partie non négligeable de leur contenu à l'histoire du langage et de la beauté, telle que nos vieux textes permettent de la distinguer. Mais, inversement, nous avons fait voir que toute la rhétorique n'est rien si elle ne se nourrit en fin de compte des mouvements mêmes de l'âme et du cœur.

Nous sommes ainsi parvenu à des observations de détail. Au départ, nous avons réfléchi sur la portée philosophique de la «douceur» chez Cicéron, l'humaniste qui accorde Platon et les Stoïciens, et nous avons abouti aux *mollissima corda* que Juvénal glorifie. Nous avons distingué la valeur de ces notions en rhétorique mais nous avons aussi apprécié leurs sources platoniciennes et académiques. Nous avons constaté que les mêmes termes prennent une signification différente dans l'Épicurisme et dans la sophistique. Nous avons écouté Horace et Ovide. Virgile, au cœur de cette problématique, nous en a proposé l'illustration la plus complète et la plus largement conciliatrice, comme il convient au plus grand poète.

Nous avons constaté aussi que les mêmes éléments de pensée restent présents plus tard dans l'histoire de la littérature. La tendresse ne cesse d'ex-

²⁰ C'est par cette belle formule que WATTEAU désignait un de ses tableaux (Oxford).

²¹ *Les deux pigeons*.

primer le même refus de la dureté. Elle pose toujours la même question: comment éviter la complaisance dans l'attendrissement? Les réponses, d'Horace à Baudelaire, vont souvent dans le même sens: il faut joindre la sensibilité à l'idéal; il faut, fréquemment, mêler l'amertume à la douceur. Telle est la nature des choses. Tel est «le lait de la tendresse humaine». Il est au coeur de toute tragédie et sans doute la transfigure en beauté, en joie.

Je finirai par un dernier exemple. Hier, à Budapest, je voyais avec beaucoup d'admiration l'*Électre magyare*. Qu'il me soit permis de citer en finissant l'*Électre* française, celle de Jean Giraudoux. Je pense au «lamento» du jardinier. On lui avait promis Électre en mariage. Il l'aimait. Mais voici qu'il comprend que l'héroïne tragique lui échappe. Elle n'est pas pour lui, qui se tient dans une situation trop humble. Il décrit, dans un monologue,²² sa nuit de noce manquée: il aime Électre qui le méprise, qui risque la mort et pis que la mort. Il lui apporte, humblement, un jus d'orange: «L'inconvénient est que je dis toujours un peu le contraire de ce que je veux dire, mais ce serait vraiment à désespérer aujourd'hui, avec un coeur aussi serré et cette amertume dans la bouche — c'est amer au fond l'orange — si je parvenais à oublier une minute que j'ai à vous parler de la joie. Joie et amour, oui. Je viens vous dire que c'est préférable à aigreur et haine (. . .). Assis comme moi dans ce jardin où tout divague un peu la nuit (. . .), vous auriez compris ce que j'ai compris, à savoir: la vérité. Vous auriez compris, le jour où vos parents mouraient que vos parents naissaient, le jour où vous étiez ruiné que vous étiez riche; où votre enfant était ingrat qu'il était la reconnaissance même; où vous étiez abandonné, que le monde entier se précipitait vers vous, dans l'élan et la tendresse.»

Paris.

²² Ce texte constitue l'«entracte» de la pièce.

THE EXPRESSION OF DEFINITENESS/INDEFINITENESS IN CLASSICAL LATIN TEXTS

The category of definiteness/indefiniteness is one of the problems which have excited interest recently.¹ But Latin had neither definite nor indefinite article, and though we perfectly know all the Latin antecedents of the articles in every Romance languages the question of definiteness had not arisen in connection of classical Latin until the last years.

But articles are not the only means for expressing definiteness. Considering its content the category of definiteness has to be regarded a semantical universal. It is a complex relation between the three main factors of every communicative situations: supposed *by the speaker* to exist *between the partner and the object* of the speech act. It is essential for the successful communication that the speaker takes in account wheather his listener knows exactly which element(s) within a range of a substantival (or which proportion of a continuum) he refers to; and the speaker of any language has to be in possession of satisfactory means to assure the harmony of his information to the listener's knowledge. These means constitute the formal side of our category, that is to say «the grammatical definiteness/indefiniteness».

Grammatical definiteness/indefiniteness has two levels. On the one hand, there are certain elements of the lingual stock from which the expression of definiteness or indefiniteness is inseparable in its lexical meaning;² some of them are universals,³ but not only these are present in the Latin (proper names, different kinds of pronouns). Semantical definiteness or indefiniteness is characteristic of every nominal concept, and there are many devices in the

¹ DEZSÓ L.: A főnévi csoport. In: ÁNyT. VI (1969), 25—158. E. A. MORAVCSIK: Determination. In: Working Papers on Language Universals. Stanford 1969, 63—130. DEZSÓ L.: Bevezetés a mondatnyi tipológiába. Budapest 1972. J. KRÁMSKY: The Article and the Concept of Definiteness in Language. Mouton 1972. MIKES M.—DEZSÓ L.—VUKOVIC G.: A főnévi csoport alapkérdései. Újvidék 1972. É. STEPHANIDES: A Contrastive Study of the English and Hungarian Article. (The Hungarian—English Contrastive Linguistics Project. Working Papers 5.) 1974. J. A. HAWKINS: Definiteness and indefiniteness. A study in reference and grammaticality prediction. London 1978. Rev. by N. BURTON-ROBERTS, in: Language 57 (1981) 191—196. etc.

² V. M. KORCHMÁROS: Definiteness as Semantic Content and its Realization in Grammatical Form. Studia Uralo-Altaica 19, 59 foll. Szeged 1983.

³ Universals of Language, ed. by H. GREENBERG. Massachusetts 1966, 21—22., 96. and passim. DEZSÓ L.: Bevezetés . . . 69.

sentence construction — on the level of the usage — suitable to express or underline its momentary value.⁴ The most common types are syntagmatical constructions with the above-mentioned lexical elements, but they are not the only ones.

Cs. Tóttössy noticed the fact that the classical Latin authors used the predicate of the relative clauses sometimes in conjunctive mood, without something else — for example the consecutive connotation of the subordinate clause — making this usage of mood justifiable, if the clauses were «qualitative attributive» ones, that is they answered the question «what kind/sort of?» or they fulfilled a subjectival or objectival function, as linked with the main clause, and the subject/object explicated or substituted by them had an indefinite semantical value. These «qualitative conjunctives» are opposed to those «determinative» qualitative clauses answering the question «which?» and subordinate clauses having the value of the subject of the main clause, the predicate of which is in indicative. The (sometimes virtual) head of the clauses is a noun, noun phrase or pronoun with an individually identifiable — «definite» — semantic value.⁵

Thus, the possibility for distinguishing indefinite semantical contents from definite ones was given in the classical Latin under certain conditions by using different moods of verb.

The order of the sentence elements may be another means for expressing definiteness. This is widely spread among the languages without article,⁶ strikingly if the language in question has a more or less free order.⁷ But there are undoubtful connections between definiteness and word order in languages with a free word order even if they have articles — as it is in Hungarian, too,⁸ — and we have to reckon with their interdependence in cases of languages with fixed word order — like in English —, for example in the topic-comment structure of the sentences.⁹

The richness of the morphological system gave the Latin authors free scope for changing the place of the elements in the sentence; The rules of this interchangeability have been studied since the classical times. The scholars concentrated their attention mainly on the rhetorical, rhythmical and euphonical connections of the word order¹⁰ — the principal sources of these

⁴ V. M. KORCHMÁROS: op. cit. 50 foll.

⁵ Some questions of Latin Syntax. Lecture at the Conference of the Society of Classical Studies (in Hung.) in Nov. 19., 1971.; V. M. KORCHMÁROS: op. cit 56—58.

⁶ KRÁMSKY, op. cit. 190—191.

⁷ DEZSŐ L.: Bevezetés ... 85.

⁸ DEZSŐ L.: Bevezetés ... 67 foll.

⁹ J. FIRBAS: Non-thematic Subjects in Contemporary English. TLP, 1966, 239—256.

¹⁰ J. MARTIN: Antike Rhetorik. München 1974, 320—328. HOFMANN—SZANTYR: Lateinische Syntax und Stilistik. München 1965, 722—. R. KÜHNER—C. STEGMANN: Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache II, 2. Hannover 1971, 616 foll.

investigations were Cicero's statements,¹¹ and since Quintilian¹² there have been basic requirements of well-intelligibility and accordance to the subject-matter and natural sequence of ideas.¹³ From grammatical viewpoints there had been summarily established a basic order of sentence-elements (SOV and generally: limiting elements before limited ones¹⁴) and every exceptions and anomalies were explained with stressing.¹⁵

Recent researches — starting from Greenberg's universals — have queried if SOV were the basic word order to Latin.¹⁶ Adams treated thoroughly the transitional stage of «classical» Latin in his word order typology,¹⁷ but he did not put the question of definiteness. Weil had already underlined that the «rallying point of the interlocutors» is «the departure» of speaking and constitutes the beginning of the sentence:¹⁸ this is an early perception of topicalization! Topic as usual beginning of the sentence has been a well-known pattern since then,¹⁹ but I have never met the question: what about its definiteness in Latin? Definiteness is in close connection with the «communicative dynamism»²⁰ and stressing: Panhuis had studied the communicative dynamism of the non-final verbs in Caesar's topographical excursus,²¹ but — as far as I know — nobody has investigated the communicative dynamism (and in connection with it the definiteness) of nominal phrases — especially inside the sentences. Definiteness is the main cohesive force of the text and it is the source of nominal deletions in the construction; anaphoric pronouns at the beginning of the sentences are mentioned²² and «gapping» only, as deletion of identical verbs,²⁰ but nothing else; although Töttösy had demonstrated: Latin had not been indifferent of semantical definiteness.

¹¹ E.g. Cicero, *orat.* 44, 149 foll.

¹² Quintilianus, *inst.* VIII 2,22: *Nobis prima sit virtus perspicuitas, propria verba, rectus ordo* . . . See also 2,14. 23. IX 4,23—26., 29.

¹³ H. WEIL: The order of Words in the Ancient Languages compared with that of the Modern Languages. Amsterdam 1978, 21 foll. A. SCHERER: *Handbuch der lateinischen Syntax*. Heidelberg 1975, 103.

¹⁴ HOFMANN—SZANTYR: op. cit. 398. I. SCHNEIDER: *Lateinische Satzlehre*. Leipzig 1970, 263. Some of these basic statements seem to contradict other ones. E.g. as opposed to the rule of limiting/limited an other widely-spread pattern: the complements of the subject follow, the complements of the verb precede their superior element, cp.: BARTAL A.—MALMOSI K.: *Latin mondattan*. Budapest 1880², 218. I. SCHNEIDER, ib.

¹⁵ BARTAL A.—MALMOSI K., id. 218—221. W. VORSCH: *Grundriss der lateinischen Sprachlehre*. Leipzig 1898, 179—180.

¹⁶ R. T. LAKOFF: *Abstract Syntax and Latin Complementation*. Cambridge/Mass. 1968, 100—101.

¹⁷ J. N. ADAMS: A Typological Approach to Latin Word Order. In: *Indogermanische Forschungen* 81 (1976) 70—99.

¹⁸ H. WEIL, op. cit. 30.

¹⁹ A. SCHERER, op. cit. 107., 218.

²⁰ J. FIRBAS, op. cit. 240—241.

²¹ D. PANHUIS: Word Order, Genre, Adstratum: The Place of the Verbs in Caesar's Topographical Excursus. *Glotta* 59 (1981), 295—308.

²² A. SCHERER, ib. 220—21.

²³ D. PANHUIS: Gapping in Latin. *ClJ.* (1980) 229—241.

It was not only the lack of posing these questions the reason why I have tried to study Latin word order in a more complex way, but some statements especially in connection with emphasizing which I don't think to be satisfactory enough. I am convinced that we are not able to establish authentically the influence of underlying intention of the speaker (including the writer, too), if we regard only single sentences, or - what is worse - pieces of sentences. The examples quoted from classical authors are not models! They were born in actual communicative situations as links of the chain of certain speech process;²⁴ they lose their vitality, their pragmatical meaning becomes ambiguous, if we tear them out of the context, and they are no longer suitable to prove or query any hypothesis about emphasizing (with special regard to the lack of loud linguistic records).

Caesar's *Bellum Gallicum* with its clause-final verbs²⁵ seemed to be regular enough regarding the norms of word order of classical prose; but Panhuis has proved: Caesar changed the place of verb more often when he turned his reporting style into description.²⁶ I attempted to analyze in a complex way Caesar's sentence- and text-building in another genre: in his letters written to Cicero.²⁷

Accounting the nominal elements analysable from the view-point of definiteness it is easy to dissociate definite elements from indefinite ones in most cases.

The sources of definiteness are founded on different grounds.

1. In the lexical meaning of the noun in the case of

a) abstract nouns (*fortuna e obsecutus; nihil a me abesse longius crudelitate*);

b) proper nouns (*ex Furnio cognosces*). The natural definiteness of proper nouns can assert itself only if the denoting value of the name is clear for the listener/reader. In these letters the apposition *imperator* with the names of Caesar and Cicero (the writer and the addressee) is visibly an obligatory and artfully employed polite form, and the possessive pronouns that occur with the first mentioning of the other two persons (*Dolabella tuo, Furnium nostrum*) has more emotive than identificative content. But in *Bellum Gallicum*, Caesar considers the first mentioning without any complements sufficient only in the case of his own name (I 7, 1); using any other names he always adds either appositions or attributive clauses or a short characterization.²⁸

²⁴ See the sentence-definition by L. DEME: «A mondat a beszédnek elemi, láncszemnyi egysége» (The sentence is the elementary unit of speech, the link in the chain of speech) in: *Az általános nyelvészet alapjai*. Bratislava 1969, 77 foll.; *A mondat meghatározásához*. MNyTK. 140 (1975), 125-130.; *A beszéd és a nyelv*. Budapest 1976, 61 foll.

²⁵ D. PANHUIS: *Word Order* . . . 295.

²⁶ D. PANHUIS, *ib.* 296.

²⁷ Cicero, *ad Att.* IX, 6; IX, 16; X, 8.

²⁸ V. M. KORCHMÁROS, *op. cit.* 59-61.

2. In the situation.

Personal pronouns refer to the identifiable individual as punctually as proper nouns, but their actual denoting value derives from the speech situation in 1st and 2nd person always, and rarely also in the 3rd person²⁹ (*recte auguraris de me; bene tibi cognitus sum*).

3. In the context.

a) Without any syntagmatical or syntactical determination, merely by the content of the context (*Ad propositum revertor; et illos sibi; illum mitterem*).

b) determination by the aid of definite determinatives within the syntagm or the sentence construction:

(1) by anaphoric pronouns (*hanc adeo habeo gratiam; ex ipsa re*);

(2) by possessive pronouns (*tuo consilio; festinationi mea*);

(3) by attributive genitive (*brevitati litterarum*);

(4) by reflexive pronouns (*et illos sui*);

(5) by relative clauses (*neque illud me movet, quod ii, qui...*);

(6) by deletion of identical determinatives (*Tanta eius humanitas, is sensus, ea in me est benevolentia*).

4. In the common consciousness of the interlocutors³⁰

a) because of their earlier private acquaintance or social position (*proclinatoriam re; nec causam secutus; praemissis legionibus*);

b) because of traditions of common language (*ad urbem praesto sis*).

Type 4., especially point a) is characteristic in private letters, while it seldom occurs in narrative and descriptive prose.

5. In the actual nominal value of the adjectival element (*reliqua ex Furnio cognosces*).

All these means may occur in combination (*pro iure nostrae amicitiae*; so the contextual antecedent in the obligatory beginning sentence confirms the situational definiteness of the latter 1st and 2nd persons by naming the writer and the addressee).

Criteria for the indefiniteness are the next ones:

1. Common nouns used without any determiners or attributes referring only to the sort of species (*salutem dicit; bellum inferrent; essem in itinere*);

2. Common nouns with complements modifying or quantifying the species (*magnam capio voluptatem; in omnibus rebus*);

²⁹ V. M. KORCHMÁROS, op. cit. 62.

³⁰ V. M. KORCHMÁROS: A mutató névmás tartalmi feltöltődésének forrásai (The sources of charging up of the contents of the demonstrative pronouns). In: NéprNyttud. (Acta Univ. Szegediensis) XIX–XX, 341–342.

3. Interrogative and indefinite pronouns (*quid magis convenit?; nil accidere potest*;³¹ *reperies quicquam*);

4. Relative pronouns, which may have a definite antecedent in the main clause, but just because of defining effect of relative clause; this mutuality in reference does not make the defining member definite (*quod ne facias, ... qui a me dimissi sunt*).

Means of both the 3rd and 4th type may be employed as modifiers of nominal elements, but such an example does not occur in these letters. But in Aeneide, e.g. «*nam quae tam sera moratur segnitie*» (II, 373—4).

5. Sometimes adjectives used in a nominal value have indefinite meaning, as in the example *omnia ... videntur*, surely because of its unidentified totality.³¹

6. Relative clauses with «qualifying conjunctive».³²

Definite and indefinite determination may be combined (e.g. *neum aliquid factum*); similar expressions are mostly definite in Hungarian, but I would like to avoid distorting the meaning according to my native language competence, and missing any formal criteria I'd rather pass over distinction.

Searching the functions of definite and indefinite elements in the sentences we can pay attention to whole «blocks»³³ and we could go thoroughly into the structure of these blocks, too. A «block» may content a single word or a compound syntagm as well, including participial and infinitival structures, the superior member of which may be predicate and subject, object or any adverbial or prepositional complement being in direct connection with the predicate. — In accordance with this I do not regard *accusativus cum infinitivo*, *nominativus cum infinitivo*, *ablativus absolutus* etc. as subordinate sentence-units, because their verbal element is not a predicate.

Our three letters dismembered traditionally in 6 (IX, 6), 9 (IX, 16) and again 6 (X, 8) compound sentences contain 59 sentence-units with 57 predicative blocks. There are two sentence-units with gapping of the word *videberis* in X, 8. 3. Besides the compound passiv forms and personal constructions of *possum* with infinitive which I regard as pure verbal predicates, I have found 4 non-verbal ones: 2 pronouns with copula and 2 others with the deletion of *est*. Definiteness is the property of only *eadem* (*eadem enim tum fuit*); this predicate identifies its subject being understood from the preceding

³¹ É. STEPHANIDES, op. cit. 32.: without actual identification of [relative] individuals «totalitas» remains indefinite; — *omnis, nihil* etc. are only extreme cases of quantifying.

³² See above the conception of TÖTTÖSSY and note 5.

³³ These «blocks» are not identical with «noun phrases». «Blocking within the sentence» is worked out in Hungarian by L. DEME: Szinteződés és tömbösödés az egyszerű mondatban. Nyr. 90 (1966), 275—287. Szinteződés és tömbösödés az összetett mondatban. Nyr. 90, 392—405. Mondatszerkezeti sajátosságok gyakorisági vizsgálata. Budapest, 1971, 58 foll. About the participial and infinitival etc. structures within the sentence-unit ib. 103—117.

sentence-unit (*causa*). *Is* and *ea* . . . *est* classify their subjects, they have an indefinite, only qualifying value, similarly to the adjectival *tanta*, with which they stand in parallel construction: on the first place of the sentence-unit, while subject is standing at the end: *Tanta eius humanitas, is sensus, ea in me est benevolentia*.

In the 59 sentence-units there are 17 subjects. That means exactly 42 subjects in deletion, which are all definite, represented only by the verbal suffixes and understood from the speech situation (first person 25 times, second person 14 times) or from the context (third person 3 times). Among the explicit definite subjects there are 5 personal pronouns, always at the 1st place of the sentence unit, with an intense underlying emotional or contrastive stress. Proper noun (*Caesar imperator*) occurs 3 times in neutral stressless sentences, also at the 1st place. But 3 common nouns stand at the end of the sentence-units following their indefinite nominal predicates, and — if I am right in its judgement — equally (or less) stressed with them.

The indefinite subjects (6) stand regularly at the top of the sentence-units with a weak or moderate stress, — except one, standing with a strong emotional stress on the second last place, immediately before the verbal block (*quo mihi gravius abs te nil accidere potest*).

I am aware of insufficiency of these data for basing general statements on them — but our time is also insufficient . . . We ought to speak about the object and the other complements of the predicate, and also about the inner structure of the blocks. It seems, that the word order in attributive syntagms constructed with hyperbaton is interesting, too. *Magnam capio voluptatem*; the block of the indefinite object is begun before the verb and the qualifier have got an underlying stress! — and so on. But my paper had only two aims. On the one hand: to convince every philologists that we have to do much with Latin language even now, as it worth to supervise old statements in the light of complex text-analyzis; on the other hand: to prove that definiteness is not negligible even in the Latin, too, as it might serve as a key for several unexplored secrets of this «dead» language.³⁴

Szeged.

³⁴ This paper was read at the Sixteenth International «Eirene» Conference in Prague, 31. 8.—4. 9. 1982.

ZUR GESCHICHTSKONZEPTION DES CORNELIUS NEPOS

Vom Mittelalter an bis hin zum vergangenen Jahrhundert gehörte Cornelius Nepos¹ zu der mehr oder weniger populären Lektüre,² und daher darf z.B. auch die alte ungarische Literatur auf die Übersetzung von Gy. Balog³ stolz sein, der dann auch viele andere gefolgt sind.⁴ Die Philologie des vergangenen Jahrhunderts⁵ hat starke Angriffe gegen das Ansehen Nepos geführt, und zumeist erst in neuerer Zeit entstehen wieder solche Schriften, die den Versuch unternehmen, die Aufmerksamkeit auf gewisse Verdienste des Verfassers, vor allem auf seine Universalität, zu richten.⁶ Dabei mangelt es aber auch heute keineswegs an negativen Bewertungen. So faßt beispielsweise N. Horsfall seine Meinung folgenderweise zusammen: «Nepos is an intellectual pygmy whom we find associating uneasily with the literary giants of his generation.»⁷

Meiner Ansicht nach dürfte Nepos keine ganz alltägliche Erscheinung gewesen sein. Persönlichkeiten wie Cicero, Catull und Atticus unterhielten Beziehungen zu ihm.⁸ Obgleich Catull die Grandiosität der Weltgeschichte des Nepos ferngelegen haben mag, so hat er doch eine Art Anerkennung für das «wissenschaftliche und beschwerliche» Werk seines Schreibgefährten gespürt (Carm. 1, 5 ff.). Die Chronik des Nepos war nämlich ein ziemlich neuartiger

¹ Siehe in Verbindung hiermit auch die die neueren Forschungen zusammenfassende Studie: E. M. JENKINSON: *Genus scripturae leve, Cornelius Nepos and the Early History of Biography at Rome*. Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. I. 3. Berlin—New York 1973, 703—719.

² M. MANITIUS: *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*. München 1911. I 520, II 173; 1931, III 291—292; R. R. BOLGAR: *The Classical Heritage and its Beneficiaries*. Cambridge 1954. 531.

³ Löcse (Leutschau), 1701; Kassa (Kaschau)² 1746; Pozsony (Preßburg),³ 1963.

⁴ Siehe z. B. die Übersetzung des hervorragenden Dichters und Wissenschaftlers GERGELY CZUCZOR (Pest, 1841; Ebda.² 1843; Ebda.³ 1863).

⁵ K. NIPPERDEY gab z. B. folgende Bewertung: «Nepos war mittelmäßigen und ziemlich beschränkten Geistes». (Kleinere Ausgabe). Berlin 1873⁶, 3.

⁶ Siehe, was E. MALCOVATI in Verbindung mit den Textausgaben von L. AGNES und P. K. MARSHALL schreibt (*Nuovi studi su Cornelio Nepote*, Athen. 65 [1977] 417—421). Aus dieser Rezension weiß ich, daß auch L. AGNES ähnlicher Meinung ist.

⁷ *The Cambridge History of Classical Literature*, II. *Latin Literature*, Hrg. E. J. KENNEY, Cambridge usw., 1982, 290.

⁸ Siehe zu dieser vielumstrittenen Frage W. C. McDERMOTT, Quintilian and Catullus, Athen., n. s., 60, 1982, 339 ff.

und anspruchsvoller Versuch in der römischen Geschichtsschreibung.⁹ Später mit dem Unternehmen *De viris illustribus* beheimatete der Autor eine neue römische Kunstart, die historische Biographie.¹⁰ Auch in dieser Kunstgattung hätte Nepos es gern gesehen, wenn sich die römische Historiographie bis zu den griechischen Höhen erhebt (vgl. frg. 3). Daher kommt es, daß der Leser bei ihm sowohl auf eine recht gut umreißbare Geschichtsauffassung als auch auf eine kunstvolle rhetorische Vortragsweise trifft.

Was die Geschichtskonzeption anbelangt, so ist ihr bei Nepos bislang im allgemeinen nicht viel Beachtung zuteil geworden. Der Grund hierfür mag sein, daß es einerseits bei Nepos nicht gerade weitschweifendere geschichtsphilosophische Exkurse gibt, wie diese z. B. bei Sallust, Tacitus, Ammianus Marcellinus und anderen anzutreffen sind; andererseits erscheinen die Bemerkungen, die dennoch bei dem Biographen auftauchen, im ersten Augenblick ziemlich konventionell und trivial und lassen kaum den Verweis auf eine einheitliche und durchdachte Geschichtsauffassung durchblicken. Aber es ist allgemein bekannt, daß die antike Geschichtsschreibung im ganzen zur Beschreibung historischer Bewegungen, Abläufe und Veränderungen vorwiegend zu Gemeinplätzen gegriffen hat, ebenso wie die *topoi* auch für andere Kunstgattungen gültig waren. Demnach setzen sich einzelne selbständige Vorstellungen individueller Prägung eigentlich aus Gemeinplätzen zusammen. Daher dürfen wir, wenn wir auf die Durchdachtheit oder die Konzeptionslosigkeit eines antiken Autors schließen wollen, die Frage nicht demgemäß stellen, ob er sein Werk unter Zunutzemachung gewisser Schemata gebildet hat oder nicht, sondern die interpretierende analysierende Arbeit muß darüber entscheiden, ob die trivialen Elemente ein kohärentes System, ein gedankliches Gebilde von selbständigem Charakter abgeben oder nicht. Denn wenn die einzelnen schablonenhaften Momente schließlich mehr oder weniger organisch miteinander verbunden sind, und größere Inkonssequenzen vermieden werden, so bergen letzten Endes auch die konventionellen Details eine wissenschaftlich formulierte Geschichtsinterpretation. Diese Frage zu klären, soll auch in Verbindung mit Nepos unsere Aufgabe sein, und zwar so, daß die Handhabung der trivialen Elemente als systembauende Faktoren nahezu als eine Form der philologisch-historischen Interpretation angesehen wird. Im gegebenen Fall gehen wir deshalb so vor, daß wir — hauptsächlich unter Nutzung auch der Methode der Begriffsanalyse — versuchen, all die Stellen im Werk des Cornelius Nepos in Rechnung zu stellen, die geschichtsphilosophische Bezüge zeigen. Und auf diese Weise streben wir die Entscheidung an, inwiefern diese Aussagen Einheitlichkeit und Konsequenz widerspiegeln.

⁹ In dieser Hinsicht siehe z. B. F. CAIRNS: *Mnem.* 22 (1969) 153—155; D. SINGLETON: *CIPh* 67 (1972) 192—194. Anderer Meinung ist W. C. McDERMOTT: ebd., 339.

¹⁰ Frühere Versuche des Varro dürften nicht allzu erfolgreich gewesen sein, deshalb sind uns auch keine Biographien von ihm erhaltengeblieben, vgl. E. M. JENKINSON: *Genus* . . ., 709.

Was die geschichtsformenden Faktoren angeht, so scheint Nepos — ebenso wie andere antike Historiker — zwei Faktoren eine grundlegende Rolle zuzuschreiben: dem Glück (*fortuna*)¹¹ und der Tugend (*virtus*). Während aber die Stoiker diese beiden geschichtsformenden Kräfte zu einer Einheit zusammenfassen, tut Nepos dies nur recht selten, wie auch in Verbindung mit I. Dionysios (Reg. 2, 3). Er betont zumeist lieber die Vorrangigkeit eines der Faktoren, tut dies aber nicht mit völliger Überlegung und Folgerichtigkeit. So ließ er in der Eumenes-Vita verlauten, daß das wirkliche Wertmaß großer Persönlichkeiten ihre Tugend sei (I, 1: *magnum homines virtute metimur, non fortuna*), und nicht ihr Glück, während in der Thrasybulos-Biographie steht, daß das Glück und der Zufall den meisten Ausschlag geben (1, 1 ff.).¹² Besonders viel zählt das Schicksal, wenn man sich einen großen Namen erwerben will. Dies ist auch die Lehre aus der Alkibiades-Biographie (2, 1). Auch im Zusammenhang mit der politischen Laufbahn des Augustus (Att. 19, 3) lenkt Nepos die Aufmerksamkeit der Leser vor allem auf die Rolle des Glücks, während er an anderer Stelle dessen unglaubliche Veränderlichkeit nicht leugnet (vgl. Timoth. 4, 1; Att. 10, 1—2). Als geschichtsformende Momente stehen das Glück und die Tugend mit einem dritten Faktor in Zusammenhang, und zwar mit der Natur. Denn die Tugend daselbst ist ein Geschenk jener Natur (Eum. 1, 4), die die historischen Persönlichkeiten in unterschiedlicher Weise formt und bildet: indem sie ihnen diese oder jene geistigen und körperlichen Fähigkeiten verleiht (vgl. Ages. 8, 1; Alcib. 1, 1), ohne aber dazu in der Lage zu sein, auch nur ein Individuum mit allen Gegebenheiten auszustatten (frg. 4: *locuples ac divina natura . . . neque uni omnia dare nec rursus cuiquam omnia voluit negare*).¹³ Dennoch steht die Natur als lebendige und schöpferische Kraft über der Tugend (vgl. Ages. 8, 1: *hic tantus vir ut naturam faultricem habuerat in tribuendis animi virtutibus*), sie formt die Geschichte wirksamer als diese, und ist somit ein Begriff gleichen oder ähnlichen Wertes wie das Glück (vgl. Thras. 1, 3—4). Deshalb soll der Mensch allem anderen voran dem Wort der Natur folgen und dies auch über die Weisheit stellen (Att. 17, 3: *natura . . . quamquam omnes ei paremus*; in ähnlicher Weise später Sen. Ep. 66, 36:

¹¹ In Verbindung mit diesem Thema siehe früher J. D. JEFFERIS: *The Concept of Fortuna in Cornelius Nepos*. C1Ph 37 (1943) 48—50. G. GRADOWSKAS Studie zu diesem Thema konnte ich nicht unmittelbar kennenlernen. Zur ähnlichen Geschichtskonzeption bei anderen antiken Historikern vgl. z. B. Flor. praef. 2.

¹² Dem Biographen nach kommt Thrasybulos der erste Platz nur dann zu: *si per se virtus sine Fortuna ponderanda sit*, da die Lage jedoch nicht eine solche ist, blieb der Ruf des Thrasybulos bescheiden (1, 1 ff. — obwohl im übrigen laut Nepos zur *virtus* auch die heerführerische Fähigkeiten, die weise Einsicht und Überlegtheit gehören, realisiert sich all dies dennoch nur durch die Arme und das Glück, Ebda. 1, 4). Der Verfasser sagt auch über Lysandros, daß *magnum reliquit sui famam magis felicitate quam virtute partam* (Lys. 1, 1).

¹³ Diese Feststellung stammt, bezogen auf Cicero, aus der *praefatio* von *De historicis Latinis*, weil sie uns auf dem ersten Blatt eines der Kodexe der Philippinischen Reden erhaltengeblieben ist, vgl. Ausgabe von J. C. ROLFE, Cambridge (Massachusetts) — London 1960³, 696.

sequitur autem ratio naturam, bzw. Quintil. Inst. orat. 2, 19, 2: *doctrina nulla est sine natura*). In so einer naturalistischen Betrachtungsweise der Geschichte ist es ganz selbstverständlich, daß Nepos sowohl den Umständen als auch der Zeit eine wichtige Rolle zukommen läßt (Att. 17, 3). Daher bleiben die geographischen Gegebenheiten auch für den Biographen – wie für Aristoteles und für andere Denker und Geschichtsschreiber des Altertums – nicht gleichgültig. So spielen sie z. B. in der Herausbildung des immer negativeren politischen Verhaltens des Pausanias eine Rolle, dessen Charakter die in Kleinasien und somit unter milden klimatischen Bedingungen gelegene Stadt, Colonae, nach dem unwirtlichen Sparta von vornherein noch mehr verunstaltete (Paus. 3, 3).¹⁴

In Kenntnis all dieser Tatsachen überrascht es nicht, daß die Staats- und Geschichtsauffassung des Nepos, wie auch die vieler anderer antiker Verfasser, stark naturalistisch war, gepaart mit gewissen moralisierenden Tendenzen. Der Autor bekennt nämlich, daß sämtliche Staaten ein und dieselbe Natur haben (vgl. Milt. 6, 1: *eandem omnium civitatum esse naturam*). Unter dieser allen Staaten gemeinsamen Natur versteht er, daß die den Aufstieg vorantreibende einstige Einfachheit allmählich verlorenggeht, und daß der Machtanstieg einzelner Völker immer mehr mit dem Verfall der Moral verbunden ist.¹⁵ Natürlich tritt der Rückgang erst an einem bestimmten Punkt des Wachstums ein, dann aber gesetzmäßig. Einen derartigen Mechanismus der Geschichte vorauszusetzen, hat von vornherein eine Art organischer Gesellschaftsauffassung zum Inhalt, wie sich das aus den Biographien des Nepos oder eben aus dem Brief der Cornelia herausstellt (frg. 1; vgl. frg. 2). Im letzteren ist das Wohlbefinden des Staates als höchstwertiger Wert genannt,¹⁶ das – wie dies auch von anderen Stellen bekannt ist – von immer mehr zunehmenden Krankheiten untergraben wird: von der Prunksucht, dem Neid usw.¹⁷ Laut Nepos besteht der Verlauf der Geschichte an sich darin, daß das Erreichen eines Höhepunktes in der Geschichte eines Volkes nahezu gesetzmäßig dessen Herabsinken und das Aufblühen eines anderen Volkes mit sich bringt. Diese Konsequenz mußte auch Alkibiades aus dem Mißerfolg der sizilianischen Expedition der Athener ziehen. Durch dieses Ereignis wurde ihm nämlich

¹⁴ Arist. Meteor 1, 14, 351 b; vgl. Corp. Hippocr. De aeribus ... besonders 12–24; Xen. Vect. 1; Strab. 6, 4, 1 (286). Zu dem Thema siehe schon R. PÖHLMANN: *Hellenische Anschauungen über den Zusammenhang zwischen Natur und Geschichte*. Leipzig 1879. Neben der Natur und dem Glück hält Nepos deshalb auch gewisse gesellschaftliche und militärische Faktoren in Evidenz (vgl. Thras. 1, 3–4; Milt. 2, 2).

¹⁵ All dies gilt nicht allein nur für den Staat, sondern auch für die politische Laufbahn eines Individuums (Phoc. 2, 3). Auch aus diesem Grunde wird Kimon so sehr beneidet (Cim. 3, 1). Vgl. noch Paus. 3, 1 ff.

¹⁶ Eher sollen die Feinde der Gracchen am Leben bleiben, *quam res publica profligetur atque pereat* (frg. 1). In Verbindung mit diesem Bruchstück siehe M. T. d'ERRICO: *Sull' autenticità delle lettere di Cornelia*. Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia della Università di Napoli 10 (1962–1963) 19–32.

¹⁷ Vgl. Phoc. 1, 4, wo die *luxuria* daselbst als Organismus auftritt, siehe noch Cato 2, 3.

klar, daß die Macht der Athener sich allmählich überlebt hat, während die Stärke der Lazedämonier ständig wächst (Alcib. 5, 3: *cum . . . Atheniensium male gestis in Sicilia rebus opes senescere, contra Lacedaemoniorum crescere videret*). Das Glück letzterer ist hingegen auch nicht von Ewigkeit, weil sie, die eben noch auf dem Gipfel ihrer Macht gestanden haben, nach den in der militärischen Lage eingetretenen Veränderungen dazu gezwungen waren, Nachforschungen um den Friedensbund mit den Athenern anzustellen (Alcib. 5, 5: *in imperio tanta commutatio rerum facta est, ut Lacedaemonii, qui paulo ante victores viquerant, perterriti pacem peterent*). Danach¹⁸ war Theben das Haupt von ganz Griechenland (Epam. 10, 4: *Thebas . . . caput fuisse totius Graeciae*), solange Epameinondas lebte. Nachdem die Stadt aber einen Rückfall erlitten hatte, war es die Blüte Mazedoniens, welche einen gewissen historischen Zeitabschnitt eindeutig prägte (Eum. 1, 2). Hiermit nahmen jedoch Entwicklung und Verkümmern der Reiche als lebender Organismen, beziehungsweise die damit verbundene *translatio imperii*¹⁹ noch kein Ende. Denn das mazedonische Reich, das mit Alexander dem Großen, seinen Höhepunkt erreicht hatte, schwand dahin, da die Hauptkraft der Macht, die Armee, unter dem Gewicht ihres Ruhmes bzw. durch Undiszipliniertheit «zum Greis wurde» (vgl.

¹⁸ Dabei erwähnt Nepos auch die Blüte des syrakusanischen Staates des Dionysios I. (Reg. 2, 3: *florente regno*).

¹⁹ Diese Frage wurde eingehend von W. GOEZ untersucht (*Translatio imperii, Ein Beitrag zur Geschichte des Geschichtsdenkens u. der politischen Theorien im Mittelalter u. in der frühen Neuzeit*. Tübingen 1958), der diesem Problem innerhalb des römischen Reiches ein gesondertes Kapitel widmete. Die Aufmerksamkeit des Monographen ist aber vor allem auf Iustinus, bzw. auf dessen Quelle, auf Pompeius Trogus gerichtet, auch wenn er passende Textstellen des Sallust, des Velleius Patereculus und des L. Ampelius registriert. Goetz achtet aber nicht besonders darauf, daß bei Cornelius Nepos in bezug darauf ein geprüfter Gedanke auftritt, weil er sich im Exkurs III (*Translatio imperii und Volkssouveränität*) allein mit Hann. 3, 1 beschäftigt, welcher darauf hinweist, daß Nepos mit einer Machtumwälzung innerhalb eines Reiches gerechnet hat. Die oben angeführten Gründe dürften aller Wahrscheinlichkeit nach jeden davon überzeugt haben, daß es bei der Auffassung des Nepos um weit mehr geht. Der Biograph konnte unter den damaligen Geschichtsschreibern — in der Umgebung von Cicero und Atticus — Sallust kennengelernt, haben, dessen Formulierung: *ita imperium semper ad optimum quemque a minus bono transfertur* (Cat. 2, 6) auch auf ihn einwirkte, insofern als er ihm eine auf Platon und Aristoteles zurückgreifende Lehre vermitteln konnte, vgl. H. STRASBURGER: Poseidonios and Problems of the Roman Empire. JRS 55 (1965) 45—50; L. R. LIND: Concept, Action and Character: the Reasons for Rome's Greatness. TAPhA 103 (1972) 235—283; Sallustius: De Catilinae coniuratione, kommentiert von K. VRETSKA, 1. Halbband, Heidelberg 1976, 71—73; vgl. auch B. D. MAC QUEEN: *Pluto's Republic in the Monographs of Sallust*, Chicago 1981, 37 ff. Zur Untersuchung dieser Frage sind aus der ungarischen Fachliteratur die von ideengeschichtlichem Gesichtspunkt aus grundlegenden und ausgezeichneten Werke von I. BORZSÁK hervorzuheben, vgl. z. B. *Az antikvitas XVI. századi képe* (= *Das Bild der Antiquität im XVI. Jahrhundert*). Budapest 1960. 410 f.; *Translatio imperii*, in: *Idő és Történelem* (= *Zeit und Geschichte*), Budapest, 1974, 33 ff.; siehe auch O. GOMBA: *Kecskeméti Alexis János világa és történelemszemlélete, politikai felfogása* (= *Die Welt- und Geschichtsanschauung und die politische Auffassung von János Kecskeméti Alexis*) in: *Könyv és Könyvtár* (= *Buch und Bibliothek*); 9, 1973, 198 ff.; O. GOMBA: *A négy birodalom elméletének utókorához* (= *Über das Fortleben der Theorie von den vier Reichern*), Ebda. 10 (1976) 72—73 (mit weiterer Literatur). Zu diesem Thema siehe auch S. L. URTSCHENKOS Ausführungen über die Theorie des Sittenverfalls (Moskau 1952; Berlin 1956).

Eum., 8, 2: *phalanx Alexandri... inveterata cum gloria tum etiam licentia*). Während früher die Macht in den Händen der Mazedonier lag, waren zur Zeit des Nepos die Römer die stärksten,²⁰ denn sie konnten das großartigste Reich das ihre nennen (Eum., 3, 4). Doch auch ihrer harzten ähnliche Gefahren wie einst der Mazedonier; selbst wenn sich das römische Volk gleich einer historischen Persönlichkeit über alle anderen Völker und selbst über Hannibal, den größten Feldherren, erheben konnte (Hann. 1, 1).²¹ Rom wurde auch von dem Entarten der Moral und der Überhandnahme der Prunksucht angegriffen.^{21a} Die organische Geschichtsinterpretation des Nepos tritt abre nicht allein dann zutage, wenn er die einzelnen Staaten, Völker und Reiche vorstellt (vgl. noch Att. 8, 1). In seinen Augen sind auch die unterschiedlichsten gesellschaftlichen und kulturellen Erscheinungen wie lebende Organismen: die Kriege außerhalb und innerhalb der Landesgrenzen (Hamile. 2, 1), die Eroberungen sowie der Ruf und der Ruhm (Cato 2, 4) und die Freundschaft (Att. 10, 3), doch auch der Luxus und die Genußsucht, ja sogar die Geschichtsschreibung, welche anhand der auf das Wesentliche hinarbeitenden Biographien in der Lage ist, jene geistige Übersättigung zu heilen, die die umständliche Annalistik dem Leser verursacht (Pelop. 1, 1).

Die einander ablösenden Reichsorganismen, die in Rom den Höhepunkt erlangten, weisen aufgrund der Auffassung des Nepos selbst dann noch auf eine Art vorwärtsdrängende historische Bewegung hin, wenn die Geburt, das Heranwachsen und dann die Verkümmern der einzelnen Reiche einen ähnlichen biologischen Mechanismus aufweisen.²² Nach Nepos gibt es auch eine Bewegungsform, die keinen Fortschritt, sondern eine Rückkehr zur Ausgangsform bedeutet. Dies gilt z. B. für das Volk von Athen, das im übrigen seine Überzeugungen, Sym- und Antipathien so leicht ändert (vgl. Alcib. 6, 4).

Wie darauf schon hingewiesen wurde, paart sich die Geschichtsauffassung des Nepos mit einer moralisierenden Anschauungsweise.²³ In der Antike ist es ganz gewöhnlich, aber der Verfasser handelt auch in dieser Hinsicht wohl durchdacht. Besonderes Gewicht läßt er gewissen moralischen Kategorien mit positivem und negativem Vorzeichen zukommen, die teilweise dem Wachstum

²⁰ Nepos hält die Expansion der Großmächte einfach für gesetzmäßig, denn diese wollen keine anderen neben sich dulden und sind nur um die Schaffung eines einzigen Reiches bemüht (Eum. 2, 3).

²¹ Zu gleicher Zeit behauptet Nepos nicht, daß das größte Reich auch die größten Persönlichkeiten hervorbringt, denn seiner Meinung nach stand Hannibal über allen anderen Feldherren.

^{21a} Auf eine ähnliche Geschichtsauffassung kann man in Rom, angefangen bei Cato bis hin zu den Zeitgenossen des Nepos, treffen: bis zu Sallust und Livius, vgl. L. HAVAS: *Asinius Pollio and the Fall of the Roman Republic*, ACD 16 (1980) 25–36.

²² E. M. JENKINSON: *Genus* . . ., 714. Er denkt, daß sich die Geschichte nach der Auffassung des Nepos zyklisch wiederholt, und weist zur Bekräftigung auf den hier auch schon zitierten Alcib. 8, 2–3 hin. Hier ist jedoch eine geringe Nuancierung angebracht.

²³ Eine ähnliche Analyse, wenn auch bezogen auf andere Verfasser, liefert A. PÖSCHL: *Grundwerte römischer Staatsgesinnung in den Geschichtswerken des Sallust*. Berlin 1940 (=1967).

dienlich sind, teilweise aber zum Untergang beitragen. Günstigen Einfluß auf den Verlauf der Entwicklung nehmen Elemente, wie die mit einem ruhigen Leben gepaarte Würde (von ähnlichem träumte auch Cicero),²⁴ das unfehlbare Leben, die militärischen Taten (Phoc. 1, 3–4), der Fleiß, die Wachsamkeit, die Geduld, die Klugheit, das schnelle Denken (vgl. Eum. 1, 3),²⁵ die Religion, die Treue,²⁶ das Erhalten der Freundschaft, die Voraussicht (Milt. 2, 2), die Umsichtigkeit, die Tapferkeit, die Standhaftigkeit, die geistige Größe, die Heimatliebe, die Freiheit (vgl. Thras. 1, 1–2),²⁷ der gute Wille (Thras. 4, 2),²⁸ die Gnade, das Verzeihen (Timol. 2, 2) und die Begabung, zu welchen sich dann Momente gesellen, wie die Gelehrsamkeit, die Leutseligkeit, die Empfänglichkeit für die Künste, die Ehrerbietung verlangende Körpergestalt (Dion 1, 2) sowie Faktoren sozialer Art, wie vornehme Herkunft, Besitz,²⁹ Lebensart und Erziehung (Dion 1, 2 und 4, 3–4), bzw. das Festhalten an alten Idealen, was nicht in letzter Instanz durch den guten Wirtsmann verkörpert wird (Att. 13, 10).³⁰ Unter den positiven Tugenden kommt dem Maß und der Mäßigkeit eine

²⁴ Mit dem ciceronianischen *cum dignitate otium* (Pro Sest. 45, 98) setzt sich eine mächtige Literatur auseinander, vgl. z. B. E. RÉMY: *Dignitas cum otio*. MB 32 (1928) 113–127; E. SAINT-DENIS: *La théorie cicéronienne de la participation aux affaires publiques*. RPh 12 (1938) 193–215; P. BOYANCÉ: *Cum dignitate otium*. REA 43 (1941) 172–191; C. WIRSZUBSKI: *Cicero's cum dignitate otium*. JRS 44 (1954) 1–13; A. MICHEL; *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'oeuvre de Cicéron*. Paris 1960. 556 f.; J. HELLEGOUARC'H: *Le vocabulaire Latin des relations et des partis politiques sous la république*. Paris 1963. 410 f.; C. NICOLET: *Les idées politiques à Rome sous la république*, Paris 1964. 148 f., usw. Cornelius Nepos wiederholt aber nicht nur einfach das Prinzip des Cicero, sondern er läßt, eingebettet in das Leben des Atticus, gewisse epikureische Ideale eindringen, und er paart die *dignitas* mit der *tranquillitas* (Att. 6, 5). Zum Problem der *dignitas*, bzw. zur Verbindung des Begriffes mit der *honestas* siehe unter anderem H. DREXLER: *Dignitas*. Göttingen 1944; J. HELLEGOUARC'H: *Le vocabulaire . . .*, 387 f.

²⁵ Im großen und ganzen hält auch Cicero diese Tugenden für die wichtigsten bei führenden Politikern, vgl. J. HELLEGOUARC'H: *Le vocabulaire . . .*, 247; 250–253 (mit den entsprechenden Autorenstellen).

²⁶ Die Bedeutung der *religio* und der *fides* werden von Ages. 2, 5 mit Nachdruck unterstrichen. Auf die enge Verknüpfung zwischen *religio* (oder *pietas*) bzw. *fides* ist auch die moderne Forschung aufmerksam geworden, vgl. H. RECH: *Mos maiorum. Wesen und Wirkung der Tradition in Rom*. Diss. Marburg 1936, 28; J. HELLEGOUARC'H: *Le vocabulaire . . .*, 276.

²⁷ In Verbindung mit den Begriffen *constantia* und *magnitudo animi* siehe J. HELLEGOUARC'H: *Le vocabulaire . . .*, 284–294, der in erster Linie die Cicero-Stellen registriert, obwohl auch die von Nepos kommenden Informationen nicht zu vernachlässigen sind. Natürlich geht es in letzterem Fall nicht so sehr um eine politische als mehr um eine historische Konzeption, wie dies die vorliegende Analyse wohl hoffentlich auch beweist.

²⁸ Auch die *voluntas* ist im Textzusammenhang des Nepos anderen Inhalts, als in jenem politischen Sinne, wie J. HELLEGOUARC'H: *Le vocabulaire . . .*, 183–185 dies hauptsächlich anhand Cicero's rekonstruiert.

²⁹ Die *divitiae* und das *genus* waren seit althergebracht grundlegende politische Kategorien im Leben der römischen Gesellschaft, vgl. M. GELZER: *Römische Führungsordnung*, NJbbWJ 18 (1942) 217–238, besonders 224; J. HELLEGOUARC'H: *Le vocabulaire . . .*, 234–242 (mit den entsprechenden Textstellen). Auch CHR. MEIER hebt die Bedeutung der Wirtschaft vom Gesichtspunkt der Senatorenstand her hervor (*Res publica amissa . . .* Wiesbaden 1966. S. 65 und Anm. 9).

³⁰ Zu den alten Wurzeln dieser Auffassung siehe Cato 78, 147; Cic. De off., 1, 151. Siehe zu dieser Frage den zitierten Kommentar von K. VRETSKA (108 f.).

besondere Rolle zu, deren Nichteinhalten unweigerlich zum Sturz führt (vgl. Arist. 1, 4; Att. 13, 4),³¹ selbst dann, wenn es sich um ein Übertreiben der guten Eigenschaften handelt, wie im Falle des Alkibiades, über dessen Begabung und Tapferkeit eine nur allzu gute Meinung entstand, sodaß der daraufhin aufkommende Neid seine Tragödie verursachte (Alcib. 7, 3).³² Eine ähnliche Entkräftigung kann auch der an sich ehrwürdige Faktor, namentlich der Ruhm, erleiden, der über einen gewissen Punkt hinweg zu einer zerstörerischen Kraft werden kann (Eum. 8, 2), und so gelangt man zu jenen negativen moralischen Erscheinungen, die nach Nepos die Niederlage der gesellschaftlichen Organismen und einzelner Menschen zum Ergebnis haben können. Es sind dies der Haß, der Neid (Hann. 1, 2), der Bruch der freundschaftlichen Treue (vgl. Phoc. 2, 2), die Haltlosigkeit, die Undiszipliniertheit (Eum. 8, 2), das Streben nach Macht (Att. 20, 5)³³ und die Gnadenlosigkeit (Timol. 2, 2), die die sich selbst überlebte Gesellschaft wie Krankheiten belasten. Diese ganze moralische Verderbnis wird durch die Bösen verkörpert (Att. 9, 7: *mali cives*),³⁴ die die Existenz des Staates unmittelbar bedrohen. Die Auffassung des Nepos liefert den Beweis, daß seine organisch-moralische Gesellschaftsanschauung nicht zu einer einheitlichen politischen Theorie, zu einer Sozialphilosophie verschmolzen ist, sondern den Traditionen der römischen Aristokratie nachkommend, in Form von moralischen-politischen Losungen, gesellschaftlichen Erwartungen und Imperativen auftritt,³⁵ für deren Gültigwerden der Verfasser auch in der griechischen Geschichte die entsprechenden Beispiele findet.³⁶

Und wenn hier schon einmal die Rede vom moralisch-politischen Herangehen ist, darf der Untersuchung nicht ausgewichen werden, wie die Stellungnahme des Geschichtsschreibers gegen Ende der Bürgerkriegsperiode und in der Morgendämmerung des Principats umrissen werden kann.³⁷ Denn seine

³¹ Auch die Mäßigkeit erweist sich als wenig ohne das Glück, vgl. Thras. 4, 3.

³² Der *metus*, der *timor* und die *aemulatio* tauchen als geschichtsformende Kraft in der antiken Geschichtsschreibung auch in einer von der Auffassung des Nepos abweichenden Art auf, vgl. mit dem zitierten Kommentar von K. VRETSKA (202).

³³ In Verbindung mit Caesar und Antonius schreibt Nepos: *cum se uterque principem non solum urbis, sed orbis terrarum esse cuperent* (Att. 20, 5). J. HELLEGOUARC'H (349 f.) hat diese Stelle nicht aufgenommen, als er über Caesar als *princeps* schreibt. Dennoch ist es ganz natürlich, daß Nepos sich zum Ideal einer Art Parteilosigkeit bzw. Überparteilichkeit bekennt.

³⁴ Nepos' Ideal ist statt dessen *vir sui iudicii*, oder *potius quid se facere par esset intuebatur quam alii laudaturi forent*.

³⁵ Siehe hierzu in der letzten Zeit sehr überzeugend C. NICOLET: *Les idées* . . ., 18 f.

³⁶ Es muß darauf hingewiesen werden, daß Nepos sich in historischer Beziehung der Problematik des Unterschiedes von «Schein und Wirklichkeit» bewußt ist. So wird in Milt. 8, 1 die Differenz zwischen dem Vorwand und dem wirklichen Grund für die Verurteilung des Miltiades geklärt. Natürlich wissen wir heute nicht mehr, inwieweit der Verfasser hier seiner Quelle gefolgt ist, bzw. inwieweit er seiner eigenen Auffassung nach vorgeht.

³⁷ Einen guten Überblick über die historische Problematik der Epoche geben die Schriften von A. HEUSS, C. NICOLET, K. CHRIST und F. DE MARTINO: *Labeo* 26 (1980) 74—103 (Inchiesta la rivoluzione romana).

Lebensläufe hat er in der ersten Ausgabe noch 32. v. Chr. angefertigt, während er die neuere, bearbeitete Form schon nach dem Tode des Atticus, wahrscheinlich um 28/27 v. Chr. oder noch später herausgegeben hat.³⁸ Und gerade in der weitatmigen Atticus-Biographie³⁹ tritt hervor, daß Nepos die von Parteistreitigkeiten und Trauer so überladene Bürgerkriegsperiode eindeutig befremdete (Att. 2, 2),⁴⁰ obgleich er auch mit Schrecken feststellen mußte, daß es unmöglich ist, die alte *res publica* weiter zu erhalten, da die Nobilitäten eher nur gewillt waren, für die Freiheit zu sprechen, als für sie zu kämpfen (Thras. 2, 4). Und im übrigen sieht der Geschichtsschreiber es so, daß «in den großen und freien Staaten» (wie Athen oder Rom gegen Ende der Republik) der Neid unausweichlich anschwillt, welcher eine der Hauptkräfte des Staates, die Aristokratie, in den Schmutz zerrt (Chabr. 3, 3). Doch auch wenn die alte Idee von der freien Republik im weiteren nicht verteidigt werden kann,⁴¹ so weist Nepos dennoch die monarchische Staatsform unmißverständlich zurück,⁴² indem er in der Dion-Biographie offen ausspricht, daß die Alleinherrschaft hassenswert ist (8, 4).⁴³ Ihm schwebte eine von Parteien freie, sich auf den juristischen Ordnung der Staatsangelegenheiten (vgl. Cato 2, 2: *tum non potentia, sed iure res publica administrabatur*), und auf der Moral der Alten gründende Regierung vor (vgl. Att. 6, 2), welche, selbst wenn sie nicht völlig dem Wesen des augusteischen Principats entspricht, im Endergebnis doch mit der Propaganda des neuen Systems, welches den Anspruch erhebt, Rechtsstaat

³⁸ J.-M. ANDRÉ—A. HUS: *L'histoire à Rome*. Paris 1974, 57. Zu dieser Frage siehe noch H. RAHN: *Die Atticus-Biographie und die Frage der zweiten Auflage der Biographiensammlung des Cornelius Nepos*, *Herm.* 85 (1954) 205—215.

³⁹ Siehe hierzu R. STARK: *Zur Atticus-Vita des Cornelius Nepos*, *RhM* 107 (1964) 175—189.

⁴⁰ Laut Nepos schwächt die innere Uneinigkeit den Staat vollkommen, und zwar so sehr, daß Hannibal im umgekehrten Falle die Römer vielleicht sogar hätte besiegen können (Hann. 1, 2). Deshalb hebt Nepos im Zusammenhang mit dem hochgeschätzten Epameinondas auch hervor: *omnem civilem victoriam funestam putabat* (10, 3). Vgl. P. JAL; *La guerre civile à Rome* . . . Paris 1963, 64, wo in *Arm.* 8 auch die entsprechenden Parallelen zu finden sind. Wahrscheinlich liefert Nepos anhand von Ciceros Vorstellung vom politischen Leben in Rom (*Pro Sestio* 96; vgl. *Q. Cic. Comm. pet.* 5) das folgende, ein wenig anachronistische Bild Athens aus der Zeit des Phokion: *erant . . . duae factiones, quarum una populi causam agebat, altera optimatum* (*Phoc.* 3, 1). Der römische Gesichtspunkt hat selbst dann noch hier Gültigkeit, wenn im übrigen die Gegenüberstellung von *ἀντιοχοί* — *δημοτικοί/δημαγωγοί* als Grundlage für die lateinischen *termini technici* diene, vgl. J. HELLEGOUARÉ: *Le vocabulaire* . . ., 500—505 und 518—521; CHR. MEIER; *Res publica amissa*, 114 f. und *Anm.* 317.

⁴¹ Der Dion 6, 4 behauptet nicht von ungefähr laut *Hom.* II. 2, 204: *non posse bene geri rem publicam multorum imperiis*.

⁴² Auch die Veränderung der Monarchie stellt Nepos sich auf organische Weise vor (vgl. *Dion* 5, 2 ff.).

⁴³ Die Datames-Biographie macht den Alleinherrschern den Vorwurf, daß sie den Erfolg immer nur für sich selbst verbuchen, während sie die Mißerfolge anderen zuschreiben (5, 4). Demgegenüber ist Nepos der Meinung, daß auch der gemeine Soldat ganz zu Recht etwas von den Verdiensten des Feldherren für sich verlangt (*Thras.* 1, 4). Andererseits formuliert der Verfasser aber auch: *quod ceteri reges imperio potuerunt, hic (sc. Timoleon) benevolentia tenuit* (*Timol.* 3,5).

sein zu wollen, im Einklang ist.⁴⁴ Letztendlich hat Nepos also einen ähnlichen Standpunkt bezogen wie sein Idealbild Atticus, der unter Bewahrung seiner Selbständigkeit darum eiferte, sich in den Alltag des sich entfaltenden augusteischen Regimes einzufügen.⁴⁵

Der Frieden stellt demnach eine wichtige Wertkategorie für den Biographen dar.⁴⁶ Daher kommt es, daß, obwohl gerade seine Lebensläufe von den Feldherren erhalten geblieben sind, Nepos seine Aufmerksamkeit nicht allein nur den militärischen Taten widmete, sondern auch kulturhistorische Momente hervorhob. Bedeutenden literarisch-künstlerischen Ereignissen zollt er Anerkennung (vgl. z. B. Att. 12, 4; Cato 1, 4), und in der Biographie des Cato lobpreist er die der *enkyklios paideia*, der Idee der *humanitas* entsprechende Vielseitigkeit, die durch den Haupthelden verkörpert wird, welcher nicht nur ein fleißiger Ackerbauer war, sondern auch in allgemeinen Angelegenheiten, im Recht, in der Strategie, in der Literatur und in der Redekunst bewandert war (Cato 3, 1).⁴⁷

Meiner Meinung nach führt das hier Gesagte, in dem alle bei Nepos auftauchenden und mit der Geschichtsauffassung in Verbindung bringbaren Textstellen in Betracht gezogen wurden, zu dem Schluß, daß der Geschichtsschreiber — abgesehen von ein paar partikulären Widersprüchen — aus den gebräuchlichen Aussagen und Vorstellungen der Historiographie ein derartiges kohärentes System zustandegebracht hat, das — selbst wenn es auch nicht als eine Art tiefeschürfende Geschichtsphilosophie angesehen werden kann — dennoch insgesamt eine Geschichtsanschauung ist, die zur Bewertung der historischen Ereignisse aufgrund eines einheitlichen Aspektsystems geeignet ist. Unsere Interpretation hat also zu der Schlußfolgerung geführt, daß Nepos nicht einfach nur Auszüge aus Biographien verfaßte oder diese nur schlechthin zusammenstellte, sondern in anspruchsvoller Weise versuchte, universale

⁴⁴ In der Gestalt des Miltiades formt Nepos das Ideal eines nicht von seinem Namen, sondern von seiner Würde her großen Alleinherrschers, der gerecht ist, der seine Macht nicht durch Gewalt, sondern durch den Willen seiner Mitbürger erlangte, und diese außerordentlich human ausführt (2, 2–3), der *amicior omnium libertati quam suae fuerit dominationi* (3, 6). Aber auch im Falle dieses Feldherren betont Nepos noch: *omnes autem et dicuntur et habentur tyranni, qui potestate sunt perpetua in ea civitate quae libertate usa est* (8, 3). Es ist kaum anzuzweifeln, daß die Behauptung sich auch auf das Rom zur Neige der Republik und zu Beginn des Prinzipats bezieht.

⁴⁵ Zu «le cas d'Atticus» und zu den hiermit verbundenen Gedankengängen des Montaigne siehe P. JAL: *La guerre* . . . , 432 f.

⁴⁶ Dies ist natürlich im Sinne der *pax Romana* aufzufassen, da Nepos folgende Ansichten äußert: *nam paritur pax bello, utaque qui ea diutina volunt frui, bello exercitati debent* (Epam. 5, 3–4).

⁴⁷ Siehe zu dieser Frage im allgemeinen R. MÜLLER; Die Wertung der Bildungsdisziplinen bei Cicero. *Klio* 43–45 (1965) 77–173, wo auch die früheren wichtigsten Hinweise aus der Fachliteratur zu finden sind. Neuerdings siehe G. KENNEDY: *The Art of Rhetoric in the Roman World (300 B.C.—A.D. 300)*, Princeton, N. Jersey 1972, 54; 112; 483 f. Vgl. noch K. BÜCHNER: *Humanitas* . . . , *Gymn.* 56 (1949) 100–121. Speziell zu dieser Frage siehe E. BADIAN: *The Early Historians, Latin Historians*, Hrsg. T. A. DOREY, London 1966, 8.

historische Lehren aus den Lebensläufen einzelner großer Personen zu ziehen. Die systemanalysierende Untersuchung liefert die Garantie dafür, daß wir uns über die *topoi* und die einfache Registrierung der altertümlichen Werke hinwegsetzen können, um die gedankliche Unität einzelner griechischer und römischer Autoren zu entdecken, soweit es sich hier um selbständige Denker und nicht nur einfach um Epigone handelt.

Debrecen.

DIE BEZIEHUNGEN DES FUNDES VON PEREŠČEPINA ZU DEN DENKMÄLERN DER AWARENZEIT

Die Anwesenheit der Anten auf dem Gebiet der Waldsteppe zwischen den Flüssen Dnjepr und Dnestr dauerte: bis zum 7. Jh. Die auf dem süd-russischen Gebiet angesiedelten Kutriguren blieben außerhalb des westtürkischen Machtbereichs, weil das Westtürkische Reich durch die iranischen Kriegseignisse bzw. 630—631 durch den Streit um die Thronfolge in Anspruch genommen war.¹ Um 635, unter der Herrschaft von Kuvrat der in Christ und der Verbündete von Byzanz war, entstand «Groß-Bulgarien», das Reich der Bulgaren, das sich von den Küsten des Asowschen Meeres (vom Kuban-Gebiet) bis zum Dnjepr ausdehnte.²

657 geriet das Westtürkische Reich unter chinesische Oberhoheit. Während im Westen, am Anfang der Siebzigerjahre des 7. Jh. eine neue Macht, das chasarische Reich entstand, welches auch die südlichen Gebiete der Bulgaren eroberte. Schon der Zeit der Chasarenherrschaft entstammten der in der Nähe von Poltava geborgene Grabfund von Pereščepina, der ihm in vielen Zügen ähnliche Fund von Keleğej und einige andere reiche Grabfunde, die im folgenden ausführlicher besprochen werden.

Einer der bedeutendsten Fundkomplexe des frühen Mittelalters kam 1912 in Russland, im Bezirk Konstantinograd des ehemaligen Gouvernements Poltava, bei dem Dorf Malaja Pereščepina, am linken Ufer des Flusses Vorskla zum Vorschein. Im nächstfolgenden werden die Fundumstände und die Funde ausführlicher besprochen, weil das Niveau der bisherigen Publikationen den Forderungen der modernen Forschung nicht entspricht und selbst diese schwer und mit Mühe auffindbar und zugänglich sind. 1968 hatte ich die Möglichkeit, die Funde in der Ermitage in Leningrad im Original zu untersuchen.

Dieser berühmte Fundkomplex, der was die Zahl der Gegenstände betrifft, unter den ähnlichen Funden einzigartig ist, hat viele Diskussionen in bezug auf seine Chronologie und ethnische Bestimmung hervorgerufen.

Bald nachdem, der Hirtenbube F. I. Derkač am 11. Juni 1912 das erste Goldgefäß fand und mit Hilfe seines Freundes K. I. Madžar noch weitere

¹ М. И. Артаманов: *История хазар*. Л. 1962. 160.

² Г. Ф. Вестберг: *К анализу восточных источников о Восточной Европе*. Журнал МНПР. Bd. XII., XIV. СПб. 1908.

Gegenstände barg, wurde das Ereignis auf der Umgebung schnell bekannt. Am nächsten Tag begannen schon die örtlichen Einwohner in der Grube und in ihrer Umgebung zu graben. Um wissenschaftliche Beobachtungen konnte es keinenfalls handeln. Am 14. Juli wurde der Fundort von I. A. Zareckij, dem Vertreter der Wissenschaftlichen Archivskommission von Poltava besucht. Seine Beobachtungen wurden noch in demselben Jahr, zusammen mit der kurzen Beschreibung des Schatzes mitgeteilt.³ Erst nachher wurden die Grabungen von N. Makarenko (Imperatorische Archäologische Kommission) durchgeführt.⁴ Zareckij hat beobachtet, daß der Fundort am Rand des Dorfes, in der Nähe der Straße, in den Sanddünen lag, wo Siedlungsspuren auf einer lehmigen Fleck erschienen. Unweit von hier befand sich auch ein kleiner Teich. Hier war kein Kurgan. Zareckij erwähnt verwitterte Holzstücke, die wahrscheinlich auf den Sarg verweisen, obwohl er die Funde nicht als einen Grabfund interpretierte. Die Voraussetzung, das der Fund von Pereščepina ein Grabfund ist, ist auch durch die mündliche Äußerung von K. I. Madžar verstärkt, der sich trotz der fünfzigjährigen Zeitspanne, ausgesprochen auch an Knochen erinnerte. Diese Tatsache ist in den zeitgenössischen Mitteilungen überhaupt nicht erwähnt.

Die etwas ausführlichere Bekanntgabe des Schatzes ist die Arbeit von Graf A. A. Bobrinskoj,⁵ die aber keine vollständige Publikation des Fundes erhielt.

Im untenstehenden werden die Funde anhand der erwähnten Mitteilung von Bobrinskoj und meiner Analyse der Originalstücke, in funktionaler Gruppierung möglichst vollständig beschrieben.

Zareckij beschrieb in seiner Arbeit 61 Gegenstände. Bobrinskoj zählte die Funde in 51 Posten auf, derer Zahl bei ihm (gemeinsam mit den Münzen) 572 Stücke ist, wenn die fragmentarischen Gegenstände als je ein Stück betrachtet werden. In der Bekanntgabe von Bobrinskoj gibt es kein Wort über die von B. I. Hanenko später von den Einwohnern gekauften Gegenstände, die bis jetzt unpubliziert sind.

In unseren Tagen sind 492 Stücke des Schatzes in der Ermitage aufbewahrt, weil es gelang, einige Gegenstände aus ihren Fragmenten zu restaurieren. In der Beschreibung kommen zum Beispiel die Köcherbeschläge, die Teile des Schwertes mit goldener Scheide, die zu verschiedenen Anhängern gehörenden Röhrchen usw. als je ein Gegenstand vor.

³ И. А. Зарещкий: *Клад, найденный при селе М. — Перещепина Константиноградского у., Полт. губ.* Тр. ПУАК 9. Полтава 1912. 181—206.

⁴ Н. Макаренко: *Перещепинский клад*. ИАК прибавление к вып. 46-му. СПб. 1912. 207—211.

⁵ А. А. Бобринской: *К изучению перещепинского клада*. ИАК 49. СПб. 1913., *Перещепинский клад*. МАР 34. СПб. 111—120.

I. Silbergefäße

1. Die sog. Paternus-Platte (Dm. 57 cm), mit der Inschrift über ihre Reparatur von Paternus, dem Bischof von Tomi (491—518). In diesem Zusammenhang bemerke ich, daß die Bischöfe von Tomi und Odessos (südlich der Stadt Tomi) 529 Erlaubniss bekamen, mit kirchlichen Kostbarkeiten Kriegsgefangenen freizukaufen.⁶ Es ist wahrscheinlich, daß auch die Platte auf diesem Weg nach Norden gelangte.⁷ Ihre vorzügliche Abbildung ist von Bank mitgeteilt.⁸

2. Ein Teller mit Griff, mit Kontrollstempeln des Heraclius.

3. Ein Teller (Dm. 27 cm) mit 5 byzantinischen Stempeln ähnlicher Zeit.

4. 10 Kelche.

5. 2 Krüge mit Griffringe.

6. Vergoldete Schale mit der Darstellung Schapurs II. (310—363) auf der Steinbockjagd.

II. Goldgefäße

1. 11 Kelche. Ein ähnlicher, aber silberner Kelch wurde 1823 in Nordossetien, bei der Siedlung Arv (heute Dagom) im Paß Ursdon, aus einem Skelettgrab geborgen. Dieser Kelch entstammt den 6—7. Jh.⁹ Laut K. V. Trever sind beide Kelche sassanidische Produkte, die irgendwo in Nordwest-Iran hergestellt werden konnten. In ihrem Standfuß befindet sich eine Klapper (wahrscheinlich eine Beinkugel), um die Unheil anrichtenden Geister fernzuhalten¹⁰ (nämlich diese klirrten beim Anstoß).

2. Ein großer Krug mit Griffringe.

3. Eine Kanne mit Ausgußdeckel, unverziert, sassanidisch.

4. Eine langovale Muschelschale.

5. Eine tellerförmige Schale mit engen Wellenlinien als Innendekor.

6. Eine Trinkschale mit Standring, unverziert.

7. Ein Löffel aus dickem Blech, mit aufgelöteten Cabochons verzierter Griff.

8. Ein kleines Gefäß mit Grifföse.

III. Goldene Gürtelgarnitur.

1. Eine große goldene gegossene Schnalle mit plastischen Pflanzendekor.

2. Eine gegossene Schnalle mit geometrischem Dekor.

⁶ В. Бенешевич: *Надписи и клейма на предметах клада*. а. W.

⁷ Б. А. Рыбаков: *Анты и Киевская Русь*. ВДИ I. 330.

⁸ А. В. Банк: *Византийское искусство в собраниях СССР*. М.-Л. 1966.

⁹ К. В. Тревер: *Сасанидский серебряный кубок из Урсдонского ущелья в Сев. Осетии*. Тр. ОИКИВ Гос. Эрмитажа, 1949. IV. 118.

¹⁰ Ebd. 120.

3. Zwei kleine Riemenzungen mit Perlrand.
 4. Ein aus zwei halbmondförmigen Gliedern bestehender Beschlag, mit Perlrand.
 5. a—b. Zwei große Riemenzungen, eine von ihnen gehört zu den Beschlägen 3—4, die andere ist mit Granulation verziert.
 6. Drei kleine Riemenzungen.
 7. Zwei Riemenzungen mit mittlerer Grösse.
 8. 10 Pseudoschnallen, der Anhänger der einen ist verloren gegangen.
 9. Ein T-förmiger Hackenbeschlag.
 10. Ein durchgebrochener, viereckiger Beschlag, aus Blech.
 11. Ein schildförmiger Gürtelbeschlag.
 12. Ein bandförmiger Beschlag, der vielleicht zu einer kleinen Riemenzunge oder einem Messergriff gehören konnte.
 13. Drei stämmige, unverzierte kleine Riemenzungen.
- Diese besprochenen Stücken gehören mindestens zu zwei Gürteln.

IV. Schwerter.

1. Ein Schwert mit Ringgriff, goldener Scheide und P-förmigen Halterungen.^{11a}
2. Die goldene Seitenstange zwei größerer und zwei kleinerer P-förmiger Tragösen am Schwert. •
3. Das Fragment eines Schwertes mit goldinkrustierter Parierstange.
4. Ein goldenes Blech, mit Granulation, das vielleicht zu einer Schwertscheine gehörte.
5. Eine kleine gegossene, goldene Schnalle, die auch zum Schwert gehörte.
6. Die Endung einer goldenen Schwertscheide.
7. Eine P-förmige, goldene Tragöse am Schwert.

V. Das Pferdegeschirr

1. 141 runde, hohe Rosetten mit Glaseinlagen (Nr. 137—138).
2. 4 runde, flache Rosetten mit Glaseinlagen (Nr. 139—142).
3. Ähnliche, «halsförmige» Beschläge mit Glaseinlagen, wahrscheinlich Riemenverteiler (13 Stücke, Nr. 145).
4. 85 zu derselben Garnitur gehörende kurze Riemenzungen (Nr. 143).
5. Zwei breitere und zwei schmalere Riemenzungen, mit Glaseinlagen.
6. Ein Paar silberner, massiver Steinbügel.
7. Eine silberne Schnalle, die entweder zum Steigbügelriemen oder zum Gurt gehörte.

^{11a} Г Э Археологический Сб. Leningrad 1985. 26. 77—87. З. А. Львова—А. И. Семенов: Проверка оснований реконструкции перещепинского меча.

8. Zwei Sattelbeschläge, aus verziertem Silberblech.
9. Zwei getriebene, sitzende Löwenfiguren aus Goldblech, die den vorderen Sattelbogen verzieren konnten.

VI. Köcher mit vergoldeten Silberbeschlägen.

Der Beschlag des Mundes des Köchers (untere Breite: 14,5 cm, innere Höhe: 19 cm, Nr. 95), mit Rankendekor.

Unverzierter Bodenbeschlag (Nr. 115—116).

Eine goldene Schnalle.

VII. Goldenes Trinkhorn (Trinkhörner?)

Ein goldenes Horn, mit durchbohrtem Ende, das so auch zum Blasen diente (Mündungsdm. 7,5 cm, L. 17,1 + 11,8 cm). Der trichterförmige Teil, bis zum Knick wurde aus einem Blechstück gefertigt. Es ist wahrscheinlich, daß auch die Beschläge eines anderen Hornes übrigblieben: drei kleinere Reifen, mit getriebenem Dekor. Mehrere örtliche und östliche Analogien dieser Trinkhörner sind bekannt. In Südrußland ist ein Trinkhorn aus dem Fund von Kelegej, bei uns aus dem Fund von Bócsa ein goldenes, aus dem Fund von Szeged-Átokháza aber ein silbernes Exemplar bekannt.¹¹ Das früheste Trinkhorn dieser Art gehört zum Schatz von Nagyszentmiklós, was laut D. Csallány noch am Anfang des 8. Jh. hergestellt, aber viel später verborgen wurde. Die übrigen zwei örtlichen Analogien entstammen noch dem 7. Jh.; sie konnten in der Mitte bzw. am Ende des Jahrhunderts gefertigt werden.¹² Die Funde aus Südrußland haben doch fernere Analogien, nämlich in Mongolien. Unter den türkischen Steinstatuen gibt es ein solches seltenes Exemplar, wo die Männerfigur keinen Kelch, sondern ein Trinkhorn in seiner rechten Hand hält. Diese Statue befindet sich auf dem Hügel Džadžag, in Sumun Malčín von Uws ajmak.¹³

VII. Goldener Beschlag des Endes eines Peitschengriffes, unverziert.

IX. Mützenbeschläge

Aus goldenem Blech getriebene Beschläge, die an ähnlichen Mützen getragen werden konnten, welche auf einigen der frühmittelalterlichen mittelasiatischen Wandgemälde sichtbar sind. An je einer Mütze befand sich je drei spitzige, schmale Beschläge. Ähnliche, spitzige Mützen tragen auch die Kämpfer, auf der silbernen Schale aus dem 7. Jh. von Kulagiš.¹⁴ Da es sich im Fund 4 Stücke befinden, konnte das vierte, fragmentarische Exemplar, dessen Ober-

¹¹ D. CSALLÁNY: Szegedi avar kori sírleletek és hun-bolgár ivókürtök régészeti kapcsolatai. AÉ 1946—48. LXXVIII—LXXIX.

¹² Ebd. 358—359.

¹³ Н. Сэр-Оджав: *Эртний турээгүд* (VI—VII. зуун). Улаанбаатар 1970. 65.

¹⁴ И. А. Орбели—К. В. Тревер: *Сасанидский металл*. М.—Л. 1935.

fläche mit parallelen Wellenlinien verziert ist, zu einer anderen Mütze gehören. Die Darstellung auf der Grabstele des Grabes 16 im Gräberfeld von Kudyrge (Gebirge Altaj) verweist auf die türkischen Beziehungen des Fundes von Pereščepina, genauer zu sagen, auf die türkische Haubentracht der dort bestatteten Personen. Da die dargestellten Frauenfiguren auch mit drei Spitzen verzierte Haube tragen.¹⁵ Diese Haubentracht ist noch bei anderen innerasiatischen Steinstatuen, so z. B. auf den Fundorten von Dalparan an dem linken Ufer des Flusses M. Kemin in Tien-Schan,¹⁶ von Kegati im Tal des Flusses Čuja,¹⁷ und an dem Ufer des Issik-Köl¹⁸ bekannt. Der Bekanntgeber und Bearbeiter der Statuen datierte dies an den 7–8. Jh. und ihre ethnische Zugehörigkeit wurde von ihm als türkisch bestimmt.

X. Der Baldachin

Zwei schmale Zeltstangen oder Baldachinstangen mit rohrförmiger Blechhülle, eine von ihnen ist unverziert, die andere hat getriebenes Dekor. Darstellungen ähnlicher Konstruktionen befinden sich auf den schon erwähnten mittelasiatischen Wandgemälden. Die sehr dünnen, unverzierten, auf ihren vier Ecken gebohrten, goldenen Blechen konnten vielleicht auch das Prachtzelt verzieren. Es gibt 187 solche Stücke. Dieser Annahme widerspricht jedoch, daß es 43 ähnliche goldene Bleche gibt, die mit je vier eisernen Nieten angebracht wurden. (Ursprünglich gab es mehrere solche Bleche. Zareckij erwähnt insgesamt 255 Stücke, anstatt 230.) Diese konnten eher den Sarg verzieren.

XI. Die goldenen Schmucke

Goldene (mehrgewichtige!) byzantinische Münzen, für 3 Ketten, insgesamt 44 Stück. Die Prägungen wurden quastförmig zusammengestellt, Röhre und Anhänger, wir können uns ungefähr 3 Garnituren vorstellen.

2 unverzierte Metallknöpfe.

Eine größere, unverzierte Kugel.

8 ovale Beschläge, mit je zwei Ösen und Almandencabochons. Diese konnten ursprünglich auch zu der Münzkette gehören, wie auch die 3 runden Beschläge mit je einer Öse.

4 viereckige, durchgebrochene, glaserne Beschläge, mit X-förmiger Zier.

Eine goldene Agraffe, die aus rhombischen Beschlägen besteht.

Ein getriebener vogelförmiger, kleiner Beschlag.

4 goldene Fingerringe (ihre Analogien sind aus Grusien, in dem Gräberfeld von Samtavro bekannt.)¹⁹

¹⁵ A. A. Гаврилова: *Могильник Кудыргэ*. М.-Л. 1965. VI.

¹⁶ Я. А. Шер: *Каменные изваяния Семиречья*. М.-Л. 1966.

¹⁷ Ebd. 83.

¹⁸ Ebd. 67.

¹⁹ М. М. Ивашенко: *Грузинские аналогии перещепинскогоклада*. КС ИИМК XVIII. 1947. 58–60.

Ein Ohrring mit blauem Anhänger, der ähnlich wie eine Melonenkern-perle aussieht.

2 gepresste rosettenförmige Halbkugeln.

Ein Rädchen mit Speichen.

Ein rundes, getriebenes Blech, mit Pflanzendekor.

Armringe:

Ein Kinderarmring (7) aus Goldblechbändern, mit Ösen. Gegossenes Armringpaar mit Schraubverschluß, mit durchgebrochener Gitter-

musrer.

Gegossenes, unverziertes Armringpaar mit Stollenenden aus Elektron.

Armringpaar aus Blechband.

Halsring.

Ein viereckiger Beschlag.

Die letzten 3 Partien (4 Gegenstände) wurden im ganz ähnlichen Styl hergestellt und mit Smaragden aus dem Ural verziert. Laut Zareckij betrug das Gewicht aller goldenen Gegenstände 42 Pfund.

XII. Die silbernen Beschläge

2 gegossenen Seite einer großen Riemenzunge, mit Rankendekor.

2 unverzierte Bleche, die Teile einer Schwertscheide.

Ein Anhängeschlag am Schwert, mit punzierter Doppelpunktreihe.

Eine P-förmige Halterung am Schwert.

Ein Rohr aus Blech, dessen Oberfläche mit rhombischer Granulation verziert ist. Es konnte vielleicht Zopfspange sein (?).

XIII. Becher mit Standfuß. Aus blauweissem Glas, unverziert (fragmentarisch).

XIV. Eisernes Beil. Schon sehr fragmentarisch, nicht restauriert.

Einen Stützpunkt für die Datierung des Fundes von Pereščepina stellen die Goldmünzen vor. Es blieb insgesamt 69 Stück erhalten, wenn auch die 8 Münzen, gerettet von B. I. Hanenko dazu gerechnet werden.²⁰ Die Münzen wurden unter den folgenden Herrschern geprägt:

1 Mauricius Tiberius (582–602)

2 Phocas

6 Heraclius

41 Heraclius und seine Söhne

19 Constans II. (641–668).

²⁰ В. В. Крпоткин: *Клады византийских монет на территории СССР*. Археология СССР. Сводь археол. источников Е4–4. М. 1962.

Alle Münzen sind gebohrt, sogar teilweise mit Ösen versehen, so wurden sie als Schmuck verwendet. Laut dieser ist es klar, daß die Bestattung nicht früher als die Mitte des 7. Jh. stattfinden konnte, darf man aber auch mit einem späteren Zeitpunkt, mit dem letzten Drittel des Jahrhunderts rechnen. Die Münzen haben Mehrgewicht.

Auf dem Gebiet der Interpretation und historischer Bewertung des Fundes von Pereščepina bedeuteten die Monographie von Gy. László über die awarische Gesellschaft²¹ und die gleichzeitig in der Sowjetunion erschienene Arbeit von G. F. Korzuhina²² eine Wendung. Korzuhina bestätigte, daß die Nomaden nie Horte verbargen und der Fund von Pereščepina bzw. die ähnlichen Funde, alle Gräber von Vornehmen seien. Diese glaubwürdige Feststellung wurde später auch von dem Mitgeber des Fundes von Glodosy, A. T. Smilenko anerkannt. Korzuhina stellte auch das genau fest, dass der Fund von Pereščepina die Slawen nichts angeht, im Gegensatz zum Standpunkt von Rybakov,²³ Tretjakov²⁴ und Brajčevskij.²⁵ M. I. Artamonov,²⁶ der unter den sowjetischen Archäologen neuerlich eine moderne historische Bewertung des chasarisch-bulgarischen archäologischen Problems vorschlug, hatte die Meinung, daß diese reichen Funde aus Gräbern stammen. Er hält die Brandbestattungen (Voznesenki) nicht für chasarische sondern türkische Denkmäler. Die Funde der sog. Pastirskoje-Kultur betrachtet er als nomadisch, womit er sich im Grunde genommen der schon am Ende der Dreißigerjahre erörterten Meinung von N. Fettich anschloß.²⁷ Auf den Gegenständen des Fundes von Pereščepina gibt es aber keinen Brandspur, auf den silbernen Kelchen auch nicht. G. F. Korzuhina vertrat die Meinung, daß der Fund von Pereščepina und die ähnlichen Funde chasarische Denkmäler seien. B. I. Maršak und K. M. Skalon²⁸ nahmen die Theorie von Gy. László nicht an, wonach dieser Schatz (oder Grab) dem östlichen awarischen Kagan gehören dürfte, doch fanden sie keine bulgarischen Elemente in dem Fund und so schlossen sie sich der Meinung Korsuhinas. Sie wiesen darauf hin, daß es im Fund viele iranische Goldgefäße gibt, die damals nur durch die Chasaren ins Gebiet von Poltava gelangen konnten. Da die Chasaren 628 Verbündete von Byzanz Dastagerd, die Residenz des persischen Königs Xusrō II, eroberten, konnten sie dort viele solche

²¹ GY. LÁSZLÓ: *Études archéologiques sur l'histoire de la société des avars*. Bp. 1955 AN XXXIV.

²² Г. Ф. Корзухина: *К истории Среднего Поднепровья в середине I тыс. н. э.* СА XXII. 1955. 68.

²³ Б. А. Рыбаков: а. W. 330., *Ранняя культура восточных славян*. Исторический Журнал 1943. 79.

²⁴ П. Н. Третьяков: *Востоочнославянские племена*. М. 1953. 185.

²⁵ М. Ю. Брайчевский: *Антьский період в історії східних слав'ян*. Археологія VII. Київ 1952. 28., 31.

²⁶ М. И. Артамонов: *Болгарские культуры Северного и Западного Причерноморья*. Доклады ГО СССР. 15. Л. 1970. 4—27.

²⁷ Ebd. 27.

²⁸ В. И. Маршак—К. М. Скалон: *Перещепинский клад*. Л. 1972. 3.

Gegenstände beuten.²⁹ Es unterliegt einerseits keinem Zweifel, daß damals auch auf diesem Gebiet, auf der ganzen waldigen Steppenzone von Ukraine, der Chasarische Kaganat die politische Einheit bedeutete, (obwohl in starker Abhängigkeit von den Türken), so daß man dort mit den Awaren als mit einem politischen Faktor nicht mehr rechnen darf. Andererseits jedoch ließ Korsuhina den Bericht von Theophanes außer acht,³⁰ wonach die Türken (bei Korsuhina die Chasaren) noch vor dem Beginn des Feldzuges nach Hause kehrten, so daß sie an der Eroberung von Dastagerd nicht teilnehmen konnten. Weiterhin ist die Beute bei Theophanes ausführlich beschrieben, aber darin befanden sich keine Edelmetallgegenstände, weil diese von Xusrō, dem persischen König auf Elephanten und Maultieren fortgeschafft wurden.³¹

Die östliche Denkmalgruppe (von Moldau und Südrussland) die mit den ungarischen awarenzeitlichen Funden in Beziehung steht, umfaßt leider in erster Linie einzelne Gräber, Streufunde oder schlecht beobachtete und aufgenommene Schatzfunde. Diese Tatsache macht einerseits den Vergleich der Bestattungssitten fast unmöglich, andererseits erschwert die Vergleichende Analyse der Fundeinheiten. Trotz den vielen Unsicherheitsfaktoren können wir auf diese Forschungsmethoden nicht verzichten, weil es zur Zeit keinen anderen Weg gibt, die archäologischen Quellen auszuwerten. Größere Ausgrabungen von Gräberfeldern und vielseitigere Beobachtungen sind in der Zukunft mit Recht erwartet, weil die Bedeutung der archäologischen Denkmäler der nomadischen Völker, dank der Tätigkeit von M. I. Artamonov und seiner Anhänger nach der Stagnation in den Fünfzigerjahren auch in der sowjetischen Forschung immer mehr anerkannt wird.

Bei dem Dorf Jasinova, in dem ehemaligen Kreis Ananjev des Bezirkes Herson, 1899 wurde ein solcher Fund geborgen, der bald auch den ungarischen Forschern, infolge der Tätigkeit der Zichy-Expedition bekannt wurde.³² Heutzutage ist es in der Ermitage in Leningrad (Inv. Nr. 1981. 4—10) aufbewahrt. Über die Fundumstände ist nur so viel bekannt, daß die Funde aus einem Katakombengrab stammen. Es handelt sich um folgende Gegenstände:

1. Goldenes Ohringpaar mit Ametistanhänger, dessen Form an melonenkernförmige Perlen erinnert.

2. Getriebene, goldene Blechgürtelbeschläge mit Rankendekor; große Riemenzunge aus Doppelblech, das hintere Blech ist unverziert, mit zwei Nieten für die Befestigung. 4 schildförmige Beschläge; 3 schmale, kleine Riemenzungen, mit unverzierter Blechunterlage; 2 stämmige, riemenzungenförmige Beschläge, ohne Unterlage; das Zierblech der Riemenschleife.

3. Ein goldenes Rädchen mit Speichen (wie im Fund von Pereščepina).

²⁹ Ebd. 10.

³⁰ Theophanis Chronographia. red. DE BOOR I. Lipsiae 1883. 31^f. 13—16.

³¹ Ebd. 321.

³² B. PÓSTA: *Régészeti tanulmányok az orosz földön*. In: *Zichy J. harmadik ázsiai utazása*. Bp.—Leipzig 1905. III. 350. és OAK 1899. 91—92., 1900. 123.

4. Ein goldener Fingerring, seine Steineinlage ist verloren gegangen (sie wurde in OAK nicht erwähnt).

5. 2 unverzierte, goldene Bleche, verloren.

6. Ein Tongefäß, verloren.

7. Ein eiserner Dolch.

8. Eine eiserne Trense mit Ringen.

Weitere Forschungen auf diesem Fundort sind uns nicht bekannt. In Hinsicht des Bestattungsritus weicht der Fund von den heimatlichen awarischen Gräbern ab. Das flache Rankendekor der goldenen Beschläge erinnert schon an die bronzenen awarischen Beschläge des 8. Jh. Chronologisch ist er mit dem Fund von Pereščepina gleichzeitig oder noch jünger. Wegen seiner geographischen Lage steht er auch zum Fund von Kelegej in Beziehung (s. weiter unten).

Die vergleichende Untersuchung des Fundes von Pereščepina ist ohne die Kenntnis und die Analyse der ähnlichen obwohl nicht so reichen Funde unvorstellbar. Auf dem Gebiet der heutigen Ukraine, während den letzten 50 Jahren kamen solche Grabfunde zum Vorschein, die ohne Zweifel zum Kreis des Fundes von Pereščepina gehören, und damit im großen und ganzen gleichzeitig sind. Da die neueren Funde fast ohne Ausnahme in kleineren Arbeiten und größtenteils auf ukrainisch veröffentlicht wurden, ist es begründet, sie ausführlicher zu besprechen.

1961 wurde ein ähnlicher Fund 5 km vom Dorf Glodosy entfernt, im Kreis Maloviska des Bezirkes Kirovograd, am Ufer des Flusses Suhaj Tašlik, auf dem Übergangsgebiet der Waldsteppe und der Waldzone entdeckt. Die ukrainisch veröffentlichte Publikation analysiert den Fund ausführlich und veranschaulicht das ganze Material mit vorzüglichen Illustrationen.³³ Es unterliegt keinem Zweifel, daß es sich um eine reiche Brandbestattung handelt. Hinter dem Grab befand sich eine doppelte Wallanlage, die vielleicht zu einem nomadischen Weiler gehören dürfte. Brandspuren sind nur auf einem Teil der Gegenstände nachweisbar. Menschliche Knochen wurden nicht gefunden, nur Tierknochen (Schaf). Die Uferstrecke wurde durch den Fluß so erodiert, daß der größte Teil der Umgebung des Grabes nicht mehr rekonstruierbar ist. Die übrigen Gräber und die menschlichen Knochen dürften zu Grunde gehen. Das ist aber nur eine blosse Vermutung.

Während der Analyse der Funde, habe ich die folgenden beobachtet: es handelt sich um Pferdegeschirre für zwei Pferde, was aber kein genügender Beweis dafür ist, daß hier zwei Personen bestattet wurden. Eines der Pferde konnte eher ein Beipferd sein, weil nur ein leicht konkaves Steigbügelpaar mit schlingenförmiger Öse neben ihm gefunden wurde. Auf die Frauenschmücke in dem Fund möchte ich besonders aufmerksam machen: auf die drei Halsketten

³³ A. T. Смиленко: *Глодоські скарби*. Київ 1965.

(die eine mit Kreuz) und auf die pyramidenförmigen goldenen Ohrgehänge. Der Gürtel dürfte auch mit goldenen Beschlägen verziert werden, doch blieb nur die gepreßte große Riemenzunge mit Wellenliniendekor erhalten. Das einschneidige Schwert oder Säbel hat P-förmige Tragösen. Die Publikation erwähnt noch drei eiserne Pfeilspitzen, derer Zahl ursprünglich höher sein konnte. Der Reichtum des Fundes würde eine solche Annahme rechtfertigen. Zu den Waffen gehören noch eine eiserne Lanzenspitze und ein eiserner Dolch. Es wurde noch ein geschmiedetes Hohlbeil, das Fragment eines silbernen Kelches und rohrförmige Umhüllungen für Baldachin- oder Zeltstangen gefunden.

Der Fund datiert nach A. T. Smilenko vom Ende des 7. Jh., möglicherweise vom Anfang des 8. Jh. Wegen der Brandbestattung bestimmt nimmt er das Grab für ein slawisches Begräbnis eines solchen Kriegers, der in den Kämpfen gegen die Chasaren gefallen ist. Der Bestattungsritus weicht also von dem des Fundes von Pereščepina ab. Mehrere Gegenstände: das Fragment des (silbernen) Kelches, der Schwerttyp, die Beschläge für den Baldachin oder das Zelt usw. stimmen aber überein.

In bezug auf den Bestattungsritus steht der Grabfund von Začepilovka (Novije Senžary) zum Fund von Pereščepina näher.³⁴ (Die Fotonegativen dieses Fundes befinden sich im Archiv des Archäologischen Institutes der Sowjetischen Akademie der Wissenschaften: Inv. Nr.: 330, 279–280). Im Grab befand sich ein Pferdeskelett mit Pferdegeschirr. Menschliche Knochenreste wurden nicht erwähnt. Die Funde waren die folgenden: Steigbügelpaar mit Schleifenöse, eiserne Trense mit beinerner Knebelstange (?), halbkugelige, silberne Pferdegeschirrbeschläge und eine größere, viereckige Silberschnalle. Insgesamt wurden 44 Gegenstände abgegeben, unter ihnen sind die folgenden nennenswert: eine große Riemenzunge einer Gürtelgarnitur mit goldenen Beschlägen. Die Riemenzunge besteht aus zwei Blechen, wovon die eine mit einer gepreßten Herzfigur, die andere mit gepreßten Ranken verziert ist. Die übrigen Goldgegenstände haben Frauenschmuck-Charakter: 2 Ohringpaare, der eine mit melonenkernförmigem Ametistanhänger, der andere mit mehrgliedrigen Anhänger, ein Siegelring von kleinasiatischer Art, ein anderer Fingerring, ein massives Armringpaar. Auch 17 Glasperlen gehören zu dieser Fundgruppe.

Die Waffen weisen auf Männerbestattung hin: ein Säbel mit goldenen Beschlägen, ein Bruchstück eines Kettenpanzers, mindestens 16 Stück eiserne Pfeilspitzen. Zum Fund gehören noch zwei Glasgefäße: ein gelbweißliche Becher mit Schleifdekor und die Fragmente eines Kruges. Es kam auch das Bruchstück eines bronzenen Spiegels mit Sterndekor zum Vorschein.

³⁴ A. T. Смиленко: *Находка 1928 г. у г. Новые Сенжары*. In: *Славяне и Русь*. М. 1968. 158–166.

Die Datierung der Gegenstände, bzw. die Zeit der Bestattung können mit der Hilfe der byzantinischen goldenen Solidi des Fundes bestimmt werden. 1 Phocas, 4 Heraclius und 2 Constans II, welche letzteren laut V. Kropotkin vor 646 geprägt wurden.³⁵ So mag die Bestattung von der zweiten Hälfte des 7. Jh. datieren.

Eine nahe Analogie zum Glasbecher von Začepilovka wurde vor einigen Jahren in Dagestan, in dem Erdburg von Určëk (Kreis Kajakent) gefunden. Die Form beider Becher ist ganz identisch, nur ist der letztere kleiner und leicht blau. Seine Oberfläche ist auf dem unteren Teil in zwei Reihen mit Kugelabschnitten, oberhalb mit viereckigen Vertiefungen verziert, die mit Schleiftechnik hergestellt wurden. In seiner Nähe wurden die Fragmente eines Kettenpanzers geborgen. Laut der mündlichen Meinung von V. G. Kotovič (Mahačkala 1969) kann der Glasbecher eine örtliche Produktion vom Ende des 7. Jh. sein (unpubliziert).

Unter den früher freigelegten Funden gibt es noch eine kaukasische Analogie zum Glasbecher von Začepilovka, aus einem der Gräber des Erdburges Mingecaur, in Sudagilan.³⁶ Es ist mit rundem Schleifen in zwei Reihen verziert. Über seine Datierung sind keine nähere Angaben bekannt, nur wissen wir soviel, daß jüngere Funde als das 6. Jh. in Mingecaur bisher noch unbekannt sind. Keine ausführliche Beschreibung des Glasbechers wurde noch veröffentlicht.

Ein ähnlicher Glasbecher wurde schon von B. Pósta erwähnt,³⁷ der im Tal des Flusses Čegem, am nördlichen Rand des Kaukasus gefunden wurde. Der halbkugelige Glasbecher, mit flachem Boden ist mit scheibenförmigem, geschleiftem Dekor in 3 Reihen verziert (Höhe: 9 cm, Dm. 10 cm). Seine Fundumstände sind unbekannt.

Ein anderer ähnlicher Glasbecher ist auch in der kaiserlichen Sammlung der japanischen Schosoin aufbewahrt, der aus 759 stammt.³⁸ Er ist dorthin aus Iran gelangt. Seine Farbe ist dunkelblau, der Boden ist flach, der Rand hat eine leichte Kante (Höhe: 10,9 cm, Dm.: 9,7 cm). Die scheibenförmigen Schleifen verziern ihn in 2 Reihen. Das andere zeitgenössische Glasgefäß der Sammlung ist eine solche flache Muschelschale, die aus Gold auch im Fund von Pereščepina vorkommt und derer silberne Analogien auf dem Kama-Gebiet auch bekannt sind. Ihre Farbe ist grünblau (Höhe: 5 cm, Dm.: 22,5 bzw. 10,7 cm, s. a.a.O. 302). Es gibt auch solche Becher, die aus iranischen Fundorten stammen, der eine von ihnen wahrscheinlich aus Mazandaran (Höhe: 8,3 cm,

³⁵ В. В. Крото́ткин: а. W. 249.

³⁶ Р. М. Вайдов: *Раннесредневековое городище Судагилан (Мингечаур)*. КС ИИМК 54. 1954. 130.

³⁷ B. PÓSTA: *Az archaeologiai gyűjtemények leírása*. Teil II. In: ZICHY J.: *A magyar faj vándorlása. A gyűjtemények leírása*. Bp. 1897. IX. 5.

³⁸ M. ISHIDA: *Shosoin Treasures and Todaiji*. o. J. 300.

Dm.: 11,1 cm), die übrigen zwei aus Kišš und Ktesiphon.³⁹ In dieser Mitteilung wird noch eine weitere Analogie aus dem 6. Jh., von einer Kaiserbestattung aus Ankan erwähnt, die im Nationalmuseum in Tokio aufbewahrt ist. Die Becher aus Iran datieren von den 6–7. Jh.

Anhand der Zahl der übereinstimmenden Gegenstände wurde es klar, daß die Funde von Pereščepina und Glodosy miteinander die engste Verbindung haben (5). Der Fund von Glodosy weist, außerhalb von Pereščepina, mit dem Fund von Začepilovka eine nähere Verwandtschaft auf (3). Der Fund Začepilovka verbindet sich anhand der von mir verwendeten Merkmalen, außerhalb von Pereščepina (2) und Glodosy mit keinen anderen Funden. Der Fund von Voznesenki hat eine Beziehung nur mit dem Fund von Pereščepina (3). Der Fund von Galiat weist eine Verbindung mit den Funden von Pereščepina (3), Glodosy und Voznesenki (3) auf.

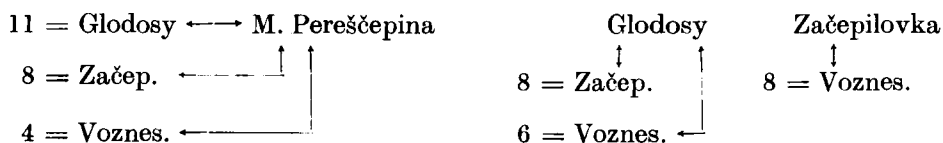
Es ist mir klar, daß die ungewohnte Menge und Vielseitigkeit des Fundes von Pereščepina die obigen Voraussetzungen stark beeinflussen. Doch ist unser Verfahren auch dadurch gerechtfertigt, daß die chronologische Nacheinanderfolge der Funde den Indexzahlen entsprechen. Anhand der Münzen kann man den Fund von Začepilovka an die Mitte, den Fund von Pereščepina an das letzte Drittel des 7. Jh. datieren.

Die obige Analyse erklärt unter anderem auch die sehr nahe Verwandtschaft der Funde von Pereščepina und Glodosy miteinander.

Was den Bestattungsritus betrifft (Skelettbestattungen ohne etwaigem Kurgan) gehören die Funde von Začepilovka, Glodosy und Pereščepina zu demselben Kreis.

Nehmen wir jetzt das ganze Fundmaterial in Betracht, richtiger zu sagen die Funde, derer Funktion mehr oder wenig bestimmbar ist.

Aufgrund dieser Analyse kann man zu den folgenden Schlüssen kommen:



Da die engste Beziehung zwischen Pereščepina und Glodosy besteht, so muß man diesen Fund zwischen den Funden von Začepilovka und Pereščepina datieren, obwohl der chronologische Unterschied unter dieser kaum definierbar ist, weil sich diese drei Funde miteinander als Kettenglieder verbinden.

Die Schlußfolgerungen:

Unter den Funden beider Fundorte gibt es nur je eine Pferdegeschirrgarnitur. Anhand dieser ist es sehr wahrscheinlich, daß nur je ein Mann bes-

³⁹ A. SALDERN: *Museum für Kunst und Gewerbe*. Hamburg 1962—71. 58.

tattet wurde, möglicherweise noch je eine Frau, vorauf im Falle vom Pereščepina die große Menge der Fingerringe (mindestens 8 Stück) und vielleicht die vier Armringe, im Falle von Glodosy aber die drei Halsketten und die zwei Ohringpaare hinweisen. Weiterhin können die zwei Trinkhörner und Schwerter (3?) bzw. die drei Gürtelgarnituren im Fund von Pereščepina darauf hinweisen, daß hier nicht nur ein einziger Mann bestattet wurde, obwohl man im Falle eines so besonders reichen Grabfundes (bisher die reichste Bestattung dieser

	Person 1	Person 2	Person 3	Person 4
M. P.	Pferdeggeschirr, Sattel, Zopfspanne, Halsring, Löffel, Mütze, Baldachin, Schale, Steigbügel	Trinkhorn, Ohring	Gürtelgarnitur, Schwert	Armring
G1	Pferdeggeschirr, Steigbügel, Trense, Kelch, Armring	Gürtelgarnitur, Lanzen spitze	Halsschmuck	Ohring

Epoche in Ost-Europa) auch damit rechnen kann, daß mehrere von diesen Gegenständen der bestatteten Person mitgegeben wurden. Diese letztere Variation hat mehr Wahrscheinlichkeit, weil mehrere charakteristische persönliche Gegenstände (s. den ersten Teil der Tabelle) nur einmal vorkommen.

1927 wurde ein sehr interessanter Fund auf dem linken Teil des Dnjepr-deltas, auf den Höfen Kelekej (Bezirk Herson, unpubliziert)⁴⁰ von Hirten gefunden, der aller Wahrscheinlichkeit nach als eine reiche Bestattung betrachtet werden kann.⁴¹ Mit diesem bedeutenden Fund hat sich schon N. Fettich beschäftigt,⁴² in Ermangelung der Münzenbestimmungen hat er aber den Fund an eine frühere Zeit datiert. Während seiner umfangreichen numismatischen Revision bestimmte V. V. Kropotkin auch die 7 byzantinischen goldenen Solidi dieses Fundes.⁴³ Die späteste Münze ist eine Prägung von Constans II (668), die übrigen sind die Solidi von Heraclius. Die Münzen wurden als Halsschmuck verwandt.

Der Fund hat eine sehr enge Verbindung mit dem Fund von Pereščepina (Pseudoschnallen usw.). Es ist gelungen, auch ein goldenes Trinkhorn zu identifizieren und zu rekonstruieren. N. Fettich hat darauf nur als auf eine fragliche Möglichkeit hingewiesen.⁴⁴

Daß der Fund von Kelekej wirklich eine Bestattung und kein Schatzfund ist, ist auch dadurch bewiesen, daß er auch kleinwertige Glas- oder Halb-

⁴⁰ И. В. Фабрициус: *Лимонис Музею*. 8. Херсон 1927.

⁴¹ В. В. Кропоткин: а. W. 10.

⁴² N. FETICH: *A fativizsi lelet*. NyK Bp. 1936. 59—60., *Die Metallkunst der landnehmenden Ungarn*. AN XXI. 1937.

⁴³ В. В. Кропоткин: а. W. № 268.

⁴⁴ N. FETICH: а. W. 1936. 60.

edelsteinperlen enthält. Außer der Münzen gehören die folgenden Gegenstände zu dem Fund:

die kleinen Fragmente von zwei Glasgefäße

die Bruchstücke einer byzantinischen Silberschüssel, Dm.: 50 cm.

Ohringe: einer mit Pyramidenanhänger aus Gold, einer mit Anhänger (fragmentarisch)

2 Perlen

Fingerringe, 3 Edelsteine, 2 Siegelringe

goldene Gürtelbeschläge: 2 Pseudoschnallen (die Edelsteine der einen sind schon verloren), eine kleine Riemenzunge mit Flechtbanddekor, 2 kleine bronzene (?) Schnallen

4 Bruchstücke eines goldenen Trinkhornes (fragmentarisch)

das Ende der Scheide eines Dolches (Gold, mit Granulation, der Edelstein ist verloren)

ein dreieckiges Goldblech mit Granulation

Fragmente von zwei goldinkrustierten Silberschüsseln

Pferdegesschirrbeschläge: Knöpfe, 3 halbkugelige Beschläge, 4 gepreßte Beschläge, vielleicht Teile von kreuzförmigen Kruppenriemenbeschläge

der Goldbeschlag eines Holzgefäßes (?)

ein Edelstein mit Cabochon, einer ohne Cabochon (rund)

ein Bleianhänger (?)

3 Knöpfe (?)

3 Tongefäße

ein Panzer

eine Pfeilspitze

Lederstücke^{44a}

Einer der interessantesten und bisher am verschiedensten interpretierten Fundkomplexe des Dnjeprgebietes wurde bei dem Dorf Voznesenki während systematischer und gründlicher Grabung freigelegt. Die archäologische Literatur erwähnt ihn manchmal als der Schatzfund von Kičkas.⁴⁵ Der größte Teil der Funde wurde während des II. Weltkrieges vernichtet. Die verhältnismäßig ausführliche, hinsichtlich der Abbildungen jedoch nicht einwandfreie Publikation des Ausgräbers steht zu unserer Verfügung.⁴⁶

Kaum 1 Km von dem Dorf entfernt (am linken Ufer des Dnjeprs) wurde ein Gräberfeld mit ungefähr 30 Kurganen schon vor der Freilegung während verschiedener Erdarbeiten vernichtet. Die Kurgane verteilen sich auf zwei Gruppen. Unter den Hügeln der kleineren Gruppe wurde ein durchschnittlich 45 cm hoher Wall aus Stein freigelegt, welcher die 1 Meter Höhe nirgendswo

^{44a} Die Maßstabe der besprochenen Gegenstände kann ich nicht angeben, weil ich einige Objekte im Original nicht untersuchen konnte.

⁴⁵ Я. Пастернак: *Археология Украины*. Торонто 1961. 516.

⁴⁶ Б. А. Гринченко: *Пам'ятка VIII. ст. около с. Вознесенки на Запоріжжі*. Археологія III. Київ 1950. 37—63.

erreichte (sein höchster Punkt war 82 cm). Das im großen und ganzen viereckige (eine der Ecken ein wenig abgerundet) Objektum hat eine Ausdehnung von 4780 m², die Länge seiner Seite beträgt 81 51 m. Eingang am Wall wurde nicht nachweisbar. Der Wall selbst wurde aus nachlässig aufeinandergelegten Steinen gebaut, die vom Ufer, ungefähr von 1,5 Km Entfernung hierher befördert wurden.

Die Freilegung des Walles wurde in einem Quadratnetzsystem durchgeführt, so daß auch die winzigsten Einzelheiten beobachtet werden konnten.

Unter den Quadraten innerhalb des Walles gab es zwei (61 und 62), die mit flachen Steinen ausgelegt waren (29 m²). Oberhalb dieser wurden ungefähr 8000 Pferdeknochenstücke und wenige Gefäßfragmente freigelegt. Unter den Steinen kamen noch 22 eiserne Pfeilspitzen (unter ihnen 9 dreiflügelige) zum Vorschein.

Im Quadrat 59 wurden zwei Amphorenbruchstücke und 16 Stück Pferdenknochen und noch tiefer (58 cm) eine ovale Grube freigelegt. In dieser befanden sich die folgenden eisernen Gegenstände: 58 Steigbügel, 40 Trensen, 60 Schnallen, das Bruchstück eines Panzers mit Brandspuren, 12 Nageln, 4 Kettenglieder, ein Dolch mit geometrischem, graviertem Dekor, 7 dreiflügelige Pfeilspitzen, ungefähr 1400 gepreßte Pferdegeschirrbeschläge, die aus dünner bronzener Blechunterlage und entweder aus goldener oder aus silberner Blechumhüllung bestehen. Hier wurden noch die ein wenig fragmentarische, silberne, gegossene Adlerstatue, an seiner Brust mit einem Kreuz, auf seinen Flügeln mit der griechischen Inschrift *πέρκος* (heutzutage in Harkov aufbewahrt) bzw. eine stark gebrannte, auch aus Silber gegossene Löwenfigur gefunden.

Auf einem Haufen mit den erwähnten Funden wurden noch die folgenden Goldgegenstände freigelegt: 3 Scheidenendungen von Säbeln und andere Scheidenbeschläge, 2 Scheidenenden von Messern, 4 gebrannte große Riemenzungen, 8 gebrannte, unverzierte, kleine Riemenzungen, Gürtelbeschläge, eine unverzierte Schnalle, ein rhomboides Goldblech, 30 flache Rosetten, mindestens 9 kleine Knöpfe mit Öse und 7 größere Hülsen mit Ring usw. Auf diesem Haufen gab es noch die folgenden Silbergegenstände: ein getriebenes Blech mit Löwendarstellung, Riemenzunge, 2 Schnallen, Hackenbeschlag, 9 «Glöckchen», fischschwanzförmige bronzene Schnalle mit eisernem Dorn. Die Mehrzahl der Metallgegenstände und die Tierfiguren haben starke byzantinische Charakterzüge.

Auf dem Boden der Grube lagen noch 3 Steigbügel, der eine von ihnen hat goldene Inkrustation. Der ganze Haufen wurde mit 3 gebrochenen Säbeln durchgestossen (die eigentlich noch einschneidige Schwerter sind). In einigen Quadraten wurden noch Gefäß- und Pferdeknochenreste in kleinen Haufen zerstreut gefunden. Außerhalb des Walles, in den Quadraten 5, 6, 559 und 560 in der Tiefe ungefähr von 1 m stieß man auf eine Bestattung. Das Skelett lag in

Hockerlage, mit Kopf nach Südwest gerichtet. Neben der rechten Schulter gab es ein Tongefäß, hinter dem Rücken eine Schale, neben der eine Unio-Muschel und eine Spinnwirtel aus Ton lagen.

Westlich des Walles, in einer Entfernung von 25–30 m wurde noch ein Grab in einer Tiefe von 1,35 m gefunden. Die Grabgrube hatte eine Nischenkonstruktion. Der Grabschacht wurde mit 45 Steinen ausgefüllt. In der Nische, hinter 4 Steinplatten lag das Skelett einer Frau mittleren Alters, mit Kopf nach Südwest gerichtet, in ausgestreckter Lage. Bei ihrer Hand wurden geschnittene Beinplatten, bei ihrem Kopf aber Pferdeknochen und ein Eisenmesser freigelegt. Neben dem Kopf kam ein Ohrringpaar zum Vorschein. In den Quadraten 42 und 43 waren die Spuren eines Scheiterhaufens beobachtbar, ebenfalls außerhalb des Walles. Südwestlich des Walles, in einer Entfernung von 56 m wurde auch eine «Brandgrube» freigelegt.

15–20 Km von dem Fundort entfernt, flußaufwärts des Dnjeprs, 1929 wurde eine Siedlung mit ähnlicher Keramik entdeckt, gehört also auch diese zu der Saltowo-Kultur.

Der Ausgräber hält das außergewöhnliche Objektum entweder für slawisch oder für chasarisch. Unter den Analogien der Keramik erwähnte er auch den Fund von Keleje,⁴⁷ aber ich muß bemerken, daß sich diese Fundgruppe eng mit dem Fund von Voznesenki verbindet. Die Analyse der verwandten Funde bestimmt die ethnische Zugehörigkeit des Objektums eher nomadisch, türkisch-bolgarisch, als slawisch. Es unterliegt keinem Zweifel, daß es sich um einen Bestattungsort und nicht um etwaige nomadische fürsterliche Residenz handelt. Die Bestattung hat ausgesprochen türkischen Charakter, wir finden nur die Balbalreihe nicht (die aber auch aus Holz gefertigt werden dürfte), trotzdem steht die Verwandtschaft außer Zweifel.⁴⁸

Auch das bei Novopokrovki (Ukraine, Bezirk Harkov, Kreis Čugujev), am linken Ufer des Flusses Uda freigelegte Gräberfeld gehört zum Kreis der reichen Fundkomplexe, gefunden bei dem Dorf Voznesenki. Es wurde 1936–1937 von I. F. Levickij freigelegt. Er legte 14 Bestattungen frei und beobachtete auch die Resten von 6 schon zerstörten Gräber. Das Fundmaterial wurde während des II. Weltkriegs vollkommen vernichtet. Die Ausgrabung des auf einem Sandhügel liegenden Gräberfeldes wurde 1949 von Ju. Kuharenko fortgesetzt, der noch 6 Gräber freilegte.⁴⁹ Alle Gräber waren Brandbestattungen, ohne Grabhügel. Die Verbrennungsreste befanden sich in kleinen Gruben, durchschnittlich in einer Tiefe von 30–40 cm, gewöhnlich mit sehr wenigen

⁴⁷ Ebd. 62. Siehe noch A. K. Амброз in *Древности эпохи великого переселения народов*. Moskau 1982.

⁴⁸ Н. В. Дяконова—О. И. Смирнова: *К вопросу об истолкования пенджикентской росписи*. Исследования по истории культуры народов Востока. Сб. в честь акад. И. А. Орбели. М. 1960. 175.

⁴⁹ Ю. В. Кухаренко: *Новопокровский могильник и поселение*. Археологія VI. Київ 1952. 33–50.

Beigaben oder ohne Beigaben. In drei Gräbern wurden Kettenpanzer-Bruchstücke gefunden.

Es ist besonders beachtenswert, daß Ju. Kuharenko neben den Bestattungen, noch zwei «Schatzgruben» freilegte. In diesen ergab sich eine Menge von Funden. Ihre Analogien sind, außer dem Funde von Voznesenki, in Mongolien bekannt.⁵⁰ Die Brandbestattungen, die einen charakteristischen türkischen Bestattungsritus des 7. Jh. vertreten, weisen auch auf dieses Gebiet hin.⁵¹ Trotzdem hält Ju. Kuharenko die Bestattungen für frühslawische Denkmäler, wenn auch mit der Ergänzung, daß die Einflüsse der Saltowo-Majak Kultur ersichtlich sind, welche jedoch von der Mehrzahl der Forscher nicht für slawisch gehalten ist. Die Meinung von Ju. Kuharenko ist auch durch die awarischen Brandbestattungen ähnlichen Charakters in Ungarn widerlegt, weil die Begräbnisse von Novopokrovki mit bulgarischen Volkselementen in Beziehung stehen können.⁵²

Betrachten wir vor allem den Inhalt der Gruben von Novopokrovki. In den ersten befanden sich die folgenden Eisengegenstände: zusammengebogene Säbel, Eisenmesser, Steigbügelpaar, Trense mit S-förmiger Seitenslange, zwei Schnallen und eine Sichel. Analogien des Säbels werden von Ju. Kuharenko, sehr richtig, aus Verchneje Saltowo erwähnt. Die Länge der Klinge beträgt 75 cm.

In der zweiten Grube gab es auch eine Menge von Eisengegenständen: Säbel, Steigbügelpaar, Trense mit S-förmiger Seitenslange, 2 Messer, Sichel, Lanzenspitze, 8 Pfeilspitzen, Panzerbruchstück und eine Schnalle mit bronzenem Blech. Die Streufunde, hauptsächlich Eisengegenstände: Hohlbeil, Dolch, Schnalle und eine Riemenzunge aus Bronzblech können auch aus solchen Gruben stammen. Während der Grabung von I. F. Levickij kamen auch Keramik von Saltowo-Charakter zum Vorschein.

In der Nähe des Gräberfeldes wurde eine gleichzeitige Siedlung entdeckt. Hier wurde ein Objektum, «Sommerküche» genannt, mit quadratischem Grundriß freigelegt. In der Mitte des Gebäudes mit Holzkonstruktion befand sich ein Herdstelle aus Stein.

Laut Ju. Kuharenko lohnt es sich zu erwähnen, daß die Analogien der Eisendolche aus Ujbat und Tomsk (Sibirien),⁵³ an den Steinstatuen aus Tuwa,⁵⁴ an dem kaukasischen Ufer des Schwarzen Meeres, bzw. im Grab 138 des Gräberfeldes von Borisowo bekannt sind. Keine von ihnen können mit den Slawen in Verbindung stehen.

⁵⁰ I. ERDÉLYI: *Néprajzi jegyzetek Észak-Mongóliából*. Ethn. 1967. 357 ff.

⁵¹ LIU MAU-TSAI: *Die chinesischen Nachrichten zur Geschichte der Ost-Türken*. Wiesbaden 1958. 9.

⁵² D. CSALLÁNY: *A bácsújfalu avar kori hamvasztásos lelet*. AÉ 1953. 133–140.

⁵³ С. В. Киселев: *Древняя история Южной Сибири*. М. 1951. LIII. 1.

⁵⁴ Л. А. Ефтяхова: *Каменные изваяния Южной Сибири и Монголии*. МИА 24. М. 1952. 112.

In Ufa und in ihrer Umgebung 1827–1960 wurden insgesamt 38 Bestattungen während Rettungsgrabungen freigelegt. Eine ausführliche Mitteilung dieser Funde wurde leider noch nicht veröffentlicht. Man hat von der Studie R. B. Ahmerovs, des Mitarbeiters des Baschkirischen Staatlichen Museums viel erwartet, die aber grosse Enttäuschung verursachte. Statt der ausführlichen Beschreibung der freigelegten Gräber gibt seine Arbeit ein grobes irreales Bild. In Ermangelung einer Fundkarte ist auch die Lage der Bestattungen nicht immer ganz klar. Man kann selbst die Zahl der untersuchten Gräberfelder nicht feststellen.⁵⁵

Die 1878 in Novikovka (Ufa) freigelegten Grabfunde bespricht der Verfasser als Grab 4.⁵⁶ Er betrachtet sie als die Beigaben einer reichen Männerbestattung. Er veröffentlicht mehrere Beschläge, als damals N. I. Buličov, so wissen wir schon von insgesamt 42 Beschlägen aus diesem Grab. Die dreigliederigen schildförmigen Beschläge konnten Schwertriemenverteiler sein.

Auf dem heute schon zum Stadtgebiet von Ufa gehörenden Fundort, im vorigen Jahrhundert wurden Beschläge gefunden, die zu dem von mir besprochenen Kreis gehören. Es handelt sich um eine messerförmige, gelochte kleine Riemenzunge, große Riemenzungen mit Granulation und zwei (vier) kleine Goldbeschläge.⁵⁷ Die Beschläge mit Granulation erinnern uns an die Streufunde von Sátoraljaújhely (unpubliziert, im Museum des Reformierten Kollegiums). Die Funde von Novikovka stammen zweifellos aus Gräbern, was auch durch die schmalen Bogenplatten aus Bein bewiesen ist. Ebenda wurden noch ein Eisenschwert (seine Länge mit dem Griff: 76 cm) und eine geflochtene Goldkette gefunden.

Neben der Gürtelgarnitur aus Goldbeschlägen wurde eine Gürtelgarnitur aus Silberbeschlägen, wahrscheinlich in einem anderen Grab, gefunden. Von dieser blieben eine der unverzierten Platten und die Kante der großen Riemenzunge, 2 kleine Riemenzungen, ein durchgebrochenes Gürtelbeschlag, 2 T-förmige Hakenbeschläge, eine kleine Schnalle bzw. die Bruchstücke eines Silberblechs, vielleicht von einer Schwertscheide übrig. Es unterliegt keinem Zweifel, daß diese Funde durch neue ethnische Elemente, laut R. B. Ahmerov vom Süden her, daher gelangten. Die Anwesenheit von Gräbern aus den 4–5. Jh. d. h. früheren Bestattungen, können mit der Wanderung der jazygisch-аланischen Volksteile erklärt werden. Darauf weisen mehr ähnliche Bräuche hin, z. B. ein angebliches Katakombengrab, bzw. die Keramik.

Die späteren Bestattungen, darunter die Gräber 4 und 8410, (6. Jh.) können aber schon mit der Wanderung der Bulgaren verbunden sein. Darauf wies auch R. B. Ahmerov hin, als er das Keramikmaterial mit den Funden des

⁵⁵ Р. Б. Ахмеров: *Уфимские погребения IV–VII. вв. и их место в древней истории Башкирии*. In: *Древности Башкирии*. М. 1970. 161–193.

⁵⁶ Ebd. 162–163.

⁵⁷ Н. И. Булычев: *Древности из Восточной России*. 1–2. М. 1902–1904. II. Taf. IX. 4.

Gräberfeldes von Novipazar in Bulgarien in Zusammenhang brachte, obwohl er kein Wort über das Auftreten des bulgarischen Ethnikums sagte. A. P. Smirnov⁵⁸ hält die Bestattungen für jazygisch-аланisch. Seine Meinung stimmt mit seiner am Anfang der Vierzigerjahre (in seiner Habilitation) dargelegten Anschauung über die Ethnogenese der Wolga-Bulgaren überein.

Ufa und ihre Umgebung sollten ein wichtiges Grenzschutzgebiet der Wolga-Bulgaren sein. Diese Gräberfelder vertreten, unserer bisherigen Kenntnis nach, ihre östlichsten Bestattungen. Die als Gräber 8 - 10 bezeichneten Funde (aus dem Jahr 1936) stammen aus den Bestattungen eines Sippenhäuptlings und seiner Familie aus den 6 - 7. Jh-en. Die Gräberfelder sind durch die Bauarbeiten leider schon vernichtet. Die Goldohrgehänge und die Beschläge mit gebogenem Gittermuster der erwähnten Familienbestattung haben mehr Analogien in Ungarn (Tépe, Adony). Über ihre Verbreitung hat schon A. Alföldi⁵⁹ einige wesentliche Bemerkungen gemacht. Die Analogien zu den Medaillons finden wir unter den Reschlägen von Hajdúszoboszló.⁶⁰ Auf russischem Gebiet ist ihre nächste Analogie die goldene Gürtelgarnitur aus dem Reitergrab von Arcibaševo. Ihre weiteren Parallelen führen nach Bulgarien. Mehrere Beschläge einer der Gürtelgarnituren von Madara, die aus dem Grab 5 des Kurgans III stammt, erinnert an die Medaillons von Ufa.⁶¹

Im Falle der goldenen Gürtelgarnitur von Madara handelt es sich um die folgenden Beschläge: große Riemenzunge mit granulierten Dreiecken, 4 kleine Riemenzungen mit ähnlichem Dekor, eine stämmigere, kleine Riemenzunge (Lochschützer) mit ähnlichem Dekor, 9 winzige, runde Beschläge mit Perlrand und Steineinlage (wahrscheinlich von den Nebenriemen), 3 medaillonförmige, ovale Beschläge mit Perlrand und Steineinlage, welche mit Ährendekor umgeben ist. Im Grab, was eine Nachbestattung in dem früheren Kurgan war, gab es noch ein bronzenes Stäbchen, ein Beinstäbchen mit Kreisdekor und ein Eisendolch (Grab 5 Kurgan III).

Die Schmuckgegenstände von Ufa haben sehr starke Beziehungen auch mit den Funden von Voznesenki und Glodosy. Es ist zweifellos, daß ihre Beilegung wahrscheinlich, ihre Herstellung aber bestimmt in demselben Jahrhundert vorgingen. Ihre engere chronologische Bestimmung hat noch gewisse Schwierigkeiten.

Auch zu diesem Kreis und zu dieser Periode gehört der grüne Glasbecher mit Schleifendekor aus Grab 3, dessen Analogien sich in dem Fund

⁵⁸ А. П. Смирнов: *Железный век Башкирии*. МИА 58, М. 1957. 62.

⁵⁹ A. ALFÖLDI: *Eine awarische Gürtelgarnitur aus Keszthely*. In: Tschumi-Festschrift 1948. 126—132.

⁶⁰ N. FETTSCH: a. W. 1937. Taf. XXVI. Abb. 2.

⁶¹ В. Миков: *Последни могили находки*. Мадара I. София 1934. 429., С. Р. Станчев: *Новый памятник ранней болгарской культуры*. СА XXVII. 1957. 127—128., Ст. Станчев—Ваклинов: *Изтокът в старобългарското изкуство от VII—до XI век*. Трудове на Висшия Педагогически Институт в Търново 1967—68 гг. Bd. 5. 127—159.

von Začepilovka und in Dagestan befinden.⁶² Seine Höhe: 8,5 cm, Dm.: 10 cm.

Alle der erwähnten Gräber wurden leider während Bautätigkeiten gefunden, so besitzen wir keine ausführliche Dokumentation über den Grabritus. M. I. Kasjanov, der 1936 die ersten Gräber entdeckte, strebte nur die Funde nach Gräbern zu verzeichnen. Das Material wurde nur später, erstmal 1951, publiziert.⁶³ Der Verfasser dieser Mitteilung meint, daß es sich im Falle der Gräber 8–10 um eine Männer-, Frau- und Kinderbestattung handelt. Laut ihm konnten sie flache Hügelgräber (Kurganen) sein, obwohl auch dessen Gegenteil vorstellbar sein kann. Der Grabfund von Arcibaševo (Bezirk Rjazan)⁶⁴ ist, meiner Meinung nach, die bisher bekannte westlichste Bestattung eines bulgarischen Fürstes, die Gräber von Ufa vertreten aber die Denkmäler der östlichsten und der dortigen frühesten Bulgarischen Ansiedlung.

Ist der Fund von Pereščepina das Grab Kuvrats?

Das Ziel der obigen Fundbeschreibung und vergleichender Analyse ist, daß mein Standpunkt über den Grabfund von Pereščepina, der schon 1982 auf ungarisch veröffentlicht wurde, klar und auf einer fremden Sprache zur Verfügung stehe. Es ist jetzt auch deshalb besonders interessant, weil J. Werner in seiner vorzüglichen Studie die Folgerung gezogen hat, daß dieser Grabfund mit dem bulgarischen Kagan Kuvrat in Verbindung gebracht werden kann.⁶⁵ Ich habe an diese Lösung nicht gedacht und jetzt möchte ich einige Argumente bekanntmachen, die diesem Standpunkt widersprechen. Vor allem ist die exzentrische Lage des Grabes außerhalb des Kerngebiets vom Groß-Bulgarien, dessen Zentrum auf dem Gebiet der antiken Phanagoria war und der Schwerpunkt des Landes ursprünglich auf dem Kubangegend lag, sehr bedenklich. Es ist wenig wahrscheinlich, daß Kagan Kuvrat so weit von dem Zentrum bestattet worden wäre.

Eine weitere Schwierigkeit der Identifikation ist von archäologisch-numismatischen Natur. Die Goldkette, als das angebliche Abzeichen des Patritiustitels, wurde aus mehrgewichtigten byzantinischen Münzen gefertigt,⁶⁶ und ihre Cabochons wurden sehr grob aufgelötet. (Diese Tatsache wurde auch von J. Werner in seiner Studie S. 18 erwähnt.) Wenn die Kette wirklich ein byzantinisches Geschenk gewesen wäre, hätte sie wohl eine bessere Qualität gehabt.

⁶² P. Б. Ахмеров: *Стеклянный сосуд из уфимского погребения*. СА 3. 1958. 218.

⁶³ P. Б. Ахмеров: *Уфимские погребения VI–VII вв. н. э.* КС ИИМК XI. 1951. 125–137.

⁶⁴ I. ERDÉLYI: *Az avarság és Kelet a régészeti források tükrében*. Bp. 1982. Abb. 46–47.

⁶⁵ J. WERNER: *Der Grabfund von Malaja Pereščepina und Kuvrat, Kagan der Bulgaren*. Bayerische Akademie der Wiss. Phil.-Hist. Klasse. Abhandlungen, NF H. 91. München 1984.

⁶⁶ N. BAUER: *Zur byzantinischen Münzkunde des VII. Jahrhunderts*. Frankfurter Münzzeitung. 1931. 227–229.

Die dritte Schwierigkeit besteht darin, daß der Fund von M. Pereščepina, wie es sich aus der obigen Analyse herausstellte, hauptsächlich mit dem Fund von Glodosy in enger Beziehung steht, was außerhalb des ehemaligen bulgarischen Stammgebiets liegt.

Die vierte Schwierigkeit hängt mit der Lesung des Monogramms auf einem der Siegelringe. Solange die ausführlichen Beweise von W. Seibt über die Identifizierung der Monogrammes mit dem Namen Kuvrats unpubliziert sind, hat es keinen Sinn darüber zu diskutieren. Wenn aber diese Identifizierung unbestritten richtig wäre, könnte man auch dann voraussetzen, daß eine solche Person den Ring trug, die in dem Namen Kuvrats auf den Randgebieten von Groß-Bulgarien regierte.

In dem Abschnitt meines zitierten Buches, der hier nur unwesentlich verkürzt wurde, habe ich auch den Standpunkt der alten russischen Fachliteratur über den Schatzfund besprochen. Darüber besteht kein Zweifel, daß bisher weder die russischen noch die sowjetischen Forscher daran dachten, daß der Fund von Pereščepina mit dem Grab Kuvrats identisch wäre. Die Theorie J. Werners ist zweifellos anregend und für uns auch deshalb wichtig, weil der bedeutende Teil des Landes der Onogur-Bulgaren später das Gebiet der Proto-ungarn wurde⁶⁷ und ein gewisser Prozentteil der Onogur-Bulgaren in den Ungarn aufging. Einige ungarische Forscher dachten sogar auch daran, daß man das Gebiet von Levedia mit Groß-Bulgarien identifizieren muß.⁶⁸ Man wartet die Stellungnahmen zur gründlichen und interessanten Arbeit von J. Werner gespannt. Hoffentlich wird man in der Erforschung der archäologischen Kontexte der bulgarischen Frage weiterkommen.⁶⁹

Budapest.

⁶⁷ J. MORAVCSIK: *Zur Geschichte der Onoguren*. Ung. Jahrbücher 10. 1930.

⁶⁸ I. ZICHY: *Levédia és Etelköz*. MTA Ért. 1926. 172–184.

⁶⁹ [Sieh noch: В. Поповић: Куврат, Кувар и Аспарух. *Starinar* 1986. 103–128.—Korrekturnote]

DIE POLITISCHE GEOGRAPHIE AFGHANISTANS
IM 7.—8. JAHRHUNDERT

Die Jahrzehnte, die der Entstehung des Islams und den ersten Eroberungsversuchen der arabischen Truppen in den ehemaligen Ländern des heutigen Afghanistan folgten, waren auf dem genannten Gebiet keineswegs arm an Ereignissen. Arm sind aber unsere Kenntnisse darüber, wie und wo sich die von den arabischen Geschichtsschreibern geschilderten Ereignisse abspielten.

Beginnen wir unsere Untersuchungen mit einem Bericht, den wir bei al-Ṭabarī finden: «Der Šāh ist von seinem Bruder entflohen — zu jener Zeit hieß der Bruder des Šāhs Rutbil — nach dem Land, wo (eine Ortschaft) namens Āmul (liegt). Āmul ist eine Stadt zwischen dem (Siğistān?) und zwischen Zaranğ.»¹

Der angeführte Satz ist nicht klar. J. Marquart hat schon darauf hingewiesen, daß nicht der Šāh von seinem Bruder entflohen ist, sondern der Bruder des Šāhs hat das Land des Šāhs verlassen. Der Šāh ist in den arabischen Quellen als Kābul-Šāh bekannt, sein Bruder, der entflohen ist, hieß Rutbil, oder nach anderen Schriftstellern hieß er Zunbil. Marquart hat schon bemerkt, daß im zitierten Text al-Ṭabarīs auch eine andere Ungereimtheit zu finden ist: Āmul kann nur Zābul sein.²

Ferner ist es schon an und für sich klar, daß die Stadt Āmul nicht zwischen Siğistān und Zaranğ zu finden ist, wie die Konjektur des Herausgebers andeutet, weil Zaranğ die Hauptstadt Siğistāns war, die Stadt Zaranğ lag also in Siğistān. In diesem Fall hat der Ausdruck »zwischen Siğistān und Zaranğ« keinen Sinn.

Das Wort بينها kann sich nur auf das Land (بلاد) des Kābul-Šāhs beziehen, woher sein Bruder in die Richtung von Zaranğ gegangen ist. Das Land des Kābul-Šāhs war im engeren Sinne genommen das Tal des Kābul-Flusses, die geographische Einheit, die in den arabischen Texten oft als Kābulistān erwähnt ist. Der Terminus hat diese Bedeutung z. B. im Bericht des

¹ AL-ṬABARĪ: *Ta'riḫ al-'umam wa 'l-mulūk*. I. 2706. Nach J. HARMATTA: *Late Bactrian Inscriptions*. Acta Ant. Hung. 17 (1969) 405–406 ist die richtige Form des Namens als *Zybyl = *Ziḅil zu rekonstruieren.

² J. MARKWART: *Ēranšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenec'i*. Berlin 1901. 38.

al-Ṭabarī, wo er darüber schreibt, daß Xosrau I Anuširvan nach seinem Sieg über die Hephtaliten die Länder von Sind, Bost, al-Ruxxağ, Zābulistan, Toxaristān, Dardistān und Kābulistān vereinigt hat.³ Die Gebiete, deren Namen hier aufgezählt sind, befinden sich im heutigen Afghanistan und in den benachbarten Distrikten des heutigen Pakistan.

Wenn wir die Meinung Marquarts annehmen und anstelle von Āmul Zābul lesen, dann können wir den eben angeführten Satz al-Ṭabarīs auf eine befriedigende Weise verstehen: «Der Bruder des Šāhs ist von seinem Bruder entflohen — der Bruder des Šāhs hieß zu jener Zeit Rutbil — in einen Distrikt namens Zābul. Zābul ist eine Stadt zwischen dem und zwischen Zaranğ.»

Der Ausdruck «zwischen dem» bezieht sich auf Kābulistān, auf das Land des Kābul-Šāhs, und die Stadt Zābul kann — dem Wortgebrauch der arabischen geographischen Schriftsteller entsprechend — die Stadt Zābulistāns bezeichnen. In dem persischen Werk *Hudūd al-‘ālam* lesen wir den folgenden Satz: «Gazna und die darum liegenden Distrikte hießen Zābulistān.»⁴ Der Rutbil muß also nach Zābulistān, möglicherweise nach Gazna geflohen sein.

Wenn wir die Umstände der Flucht des Rutbils (oder des Zunbils) suchen, dann finden wir die Antwort nicht mehr bei al-Ṭabarī, sondern in den Werken anderer Geschichtsschreiber, vor allem bei al-Balāḍūrī und Ja‘qūbī.

Balāḍūrī erzählt, daß al-Rabī‘ ibn Ziyād al-Ḥārītī die Stadt Zaranğ im Jahre 30 (=650–651) eingenommen hat. Dann haben die Araber zur Zeit ‘Alīs Siğistān und Xorāsān erobert. Später in der Regierungszeit Mo‘āwijas haben sie dieselbe Gebiete noch einmal besetzt, und darüber hinaus haben sie auch Kābul und Balx an das Kalifenreich angeschlossen. Als ‘Abdarrahmān ibn Samura, der zwischen 43–50 (=663–670) das zweite Mal Stellvertreter der Kalifen, diesmal derjenige Mo‘āwija war, gestorben ist, hat der Kābul-Šāh die Muslime aus seinem Reich sofort verjagt. Der Zunbil (oder Rutbil) hat seine Macht weit nach Süden, nach al-Ruxxağ und Bost ausgebreitet. Der neue Statthalter, Rabī‘ ibn Ziyād al-Ḥārītī, der dieses Amt schon das zweite Mal bekleidete (50–51, das ist 670–671), hat ihn geschlagen und bis nach al-Ruxxağ gejagt. Der Herrscher Zābulistāns kapitulierte endlich vor dem neuen Statthalter, ‘Ubaidallāh ibn abū Bakra (51–53, das ist 671–673). In den Jahren 683–684, nach dem Tod des Jazīd ibn Mo‘āwija, haben die Truppen der Einwohner Zābulistāns das Heer der Eroberer geschlagen, selbst der Unterstellvertreter Jazīd ibn Ziyād ist in seinem Feldzug gegen Gazna (also gegen den Zunbil) gefallen. Als der Aufstand Zubairs das ganze Kalifenreich erschüttert hat, konnte der Zunbil seine Macht noch einmal weit nach Süden ausdehnen, die Muslime fühlten sich nicht einmal in Zaranğ sicher. Zur Zeit des Omajjaden ‘Abd al-Malik ibn Marwān (685–705) und seines Sachwalters Ḥağğāğ ibn

³ AL-ṬABARĪ, I. 894.

⁴ *Hudūd al-‘Ālam*. Translated and explained by V. MINORSKY. ²London 1970. 112.

Jūsuf (661?—714?) war der Statthalter in Siġistān 'Abdarrahmān ibn Moḥammad ibn Aš'at (†704). Zu seiner Zeit endete die unbestrittene Militärpräsenz der Muslime bei der Stadt Bost, und dort fing die Macht des Königs von Zābulistān an. Bost gehörte noch zu Siġistān, und die Sommerresidenz des Zunbils (das wurde schon zum Titel des jeweiligen Königs des Reiches) befand sich in Zābulistān, seine Winterresidenz war in al-Ruxxaġ. Das blieb die Lage bis 872, als der Feldherr der Šaffariden, Ja'qūb ibn Lait, all diese Gebiete für die Muslime erobert hat.⁵

Wenn wir jetzt die Lage des Zunbils in der geschilderten Zeitspanne näher ins Auge fassen, finden wir manche interessanten Fakten. Vor allem fällt uns auf, daß in den Tagen des Zubair-Aufstandes, als sich die arabischen Truppen zurückziehen mußten, befestigte sich der Zunbil in Ġazna, und zwar aus Angst vor dem Kābul-Šāh. Auf der anderen Seite konnten die Araber in diese Gebiete einfallen, ihre Einfälle bedeuteten aber nur vorübergehende Raubzüge und keine dauerhafte Besetzung, keine wirkliche Eroberung. Die Anwesenheit der Eroberer in Siġistān, wo sie wohl festen Fuß fassen konnten, bedeutete jedoch für die benachbarten Gebiete eine gewisse Abhängigkeit von den Kalifen, und diese begrenzte Abhängigkeit bedeutete gleichzeitig auch den Schutz der Kalifen.

Der entflohene Zunbil muß den Widerspruch dieser Lage ausgenutzt haben: sich auf die Araber stützend machte er sich von seinem Bruder unabhängig, aber auch die Schwäche der Araber versuchte er im eigenen Interesse skrupellos auszunützen. Ein gutes, charakteristisches Beispiel ist dafür der Aufstand des Zubair. Die Araber mußten ihre Armee zurückziehen, und das hatte zwei Folgen: erstens fühlte sich der Zunbil von dem Kābul-Šāh bedroht, zweitens ergriff er die Gelegenheit um sein Königreich auf Kosten der Araber auszudehnen. Er konnte die Länder al-Ruxxaġ und Zamin al-Dāwar erobern.

Später, um die Jahrhundertwende, als seine Unabhängigkeit gegenüber dem Kābul-Šāh schon unbestritten war, versuchte «'Abdarrahmān ibn Moḥammad ibn al-Aš'at ibn Qais, der Stellvertreter des al-Ḥaġġāġ in Siġistān in das Land des Rutbil einzudringen. Er fürchtete aber sich vor seiner List und kehrte nach Bost zurück.»⁶ Später haben sie einen Friedensvertrag geschlossen.⁷ Nach einigen Jahren aber hat al-Aš'at Schutz bei dem Rutbil gegen Ḥaġġāġ gesucht. Diese zwei Ereignisse zeigen die Selbständigkeit des Rutbils.

Die Fortsetzung der Geschichte des al-Aš'at bei al-Ja'qūbi deutet auch die Grenzen seiner Unabhängigkeit an. Die Gesandten des Sachwalters konnten durch «diplomatische Mittel» (das ist durch Drohung und Versprechen) erreichen, daß der Rutbil seinen Schützling ausliefert.⁸

⁵ MARKWART, 293.

⁶ IBN WADHIH AL-JA'QUBI: *Historiae*. ed. M. TH. HOUTSMA. ²Lugd. Bat. 1969. II. 331.

⁷ a.a.O. 332.

⁸ a.a.O. 333—334.

Al-Mas'ūdī sagte, daß Ḥaġġāġ den al-Aš'aṭ zum Statthalter in Siġistān, Bost und al-Ruxxaġ ernannt hat.⁹ Wie wir oben gesehen haben, war die Winterresidenz des Zunbils in al-Ruxxaġ, das Land gehörte also zu seinem Reich, und nicht zum Reich der Xalifen. Nehmen wir an, daß al-Mas'ūdī nicht nur die Namen häufen wollte, sondern er darüber im klaren war, was er sagte. In diesem Fall scheint al-Ruxxaġ unter doppeltem Einfluß gestanden zu sein: es muß Teil des Landes des Zunbils gewesen sein, wo auch die Statthalter Siġistāns einen bestimmten Einfluß hatten. Bost war die Grenze des Reiches der Omajjaden, und die östlich von hier liegenden Distrikte gehörten schon einem fremden Land an, sie lagen aber in der Reichweite der aus Bost ausgehenden Militärexpeditionen. Diese benachbarten Gebiete gehörten dem Land al-Ruxxaġ an, wohin al-Aš'aṭ eindrang, und wo er sich dann in einer so großen Gefahr fühlte, daß er sich nach Bost zurückzog.

Wenn wir jetzt den aktuellen geographischen Hintergrund dieser Geschehnisse aufdecken wollen, dann haben wir manche Anhaltspunkte.

Kābulistān lag im Norden, im Tal des Kābul-Flusses. Diese Behauptung ist bestimmt wahr, obwohl die genauen Grenzen dieses Königreiches nicht bekannt sind. Bost ist im Süden, es ist mit dem heutigen Qala-i Bist gleichzusetzen,¹⁰ die Stadt ist also dort zu finden, wo der Fluß Arghandab in den Hilmand einmündet. Siġistān heißt das Land des unteren Laufes des Hilmand, mit anderen Worten, Siġistān ist das westlich von Bost liegende Gebiet. Die zwischen Bost und Kābulistān liegenden Territorien bildeten den Machtbereich des Zunbils.

Zamīn al-Dāwar, das Land, das manchmal von den Arabern kontrolliert wurde, lag auf dem West-Ufer des Hilmand, nördlich von Bost, zwischen ihm und zwischen den Wohnstätten der Ġor-Türken. Das ehemalige Zentrum des Distriktes ist in der Nähe der heutigen Stadt Girišk zu suchen.¹¹

Der Terminus *Zābulistān* ist nicht eindeutig.¹² Eins ist sicher: Zābulistān und al-Ruxxaġ lagen im Tal des Tarnak-Flusses. Die nördlichen Gebiete wurden Zābulistān genannt und die südlichen Gebiete bis nach Bost bildeten das Land al-Ruxxaġ. Der Tarnak-Fluß hieß im Altertum *Arachotos potamos*, und man hat den Eindruck, daß der Name al-Ruxxaġ eigentlich dem alten Namen des Flusses entstammt.

In neuerer Zeit hat A. Toynbee den Weg entlang des Tales beschrieben. Seinen Beweisen nach bildet dieses Tal wohl den berühmten «arachosischen

⁹ MAS'ŪDĪ: *Les prairies d'or*. ed. C. BARBIER DE MEYNARD. Paris 1869. I. 349 und V. 302.

¹⁰ DJ. DAWARI: *Die Ruinenstadt Bost am Helmand*. Acta Ir. II. ser. 4 (1975). 201–208.

¹¹ DJ. DAWARI: *Die Ruinenstadt*; TH. HOLDICH: *The Gates of India*. London 1910. 207.

¹² *Hudūd al-'Ālam*, 345–346 mit Literatur.

Korridor», eine uralte Heeres- und Handelsstraße.¹³ Dieses Tal war also das Gebiet, wo die Einflüsse des Kābul-Šāhs und diejenigen des Xalifas einander neutralisierten, und so konnte hier der Zunbil Lebensraum finden.

Al-Ṭabari sagt ausdrücklich, daß die Soldaten des Zunbils Türken waren, er hieß «König der Türken».¹⁴

Früher in einem Aufsatz habe ich über die Xalağ-Türken und über ihre Wohnstätte gesprochen. Von den dort angeführten klassischen Textstellen ausgehend¹⁵ können wir feststellen, daß die Ğor-Türken nördlich von Zamīn al-Dāwar lebten und gemeinsame Grenzen mit den Xalağ-Türken hatten. Die Xalağ verbreiteten sich von dort nach Süden, bis nach den Grenzen Siğistāns, das ist bis nach Bost, und von dort bis nach Indien, und nördlich in den Flußtälern in die Richtung von Ğazna.

Wenn der Zunbil wirklich König der Türken war, dann waren seine Untertanen vor allem die Xalağ-Türken in al-Ruxxağ und Zābulistān. Der arabische Ausdruck اترك läßt uns vermuten, daß nicht nur ein türkisches Volk unter seiner Herrschaft stand, sondern mehrere. In diesem Fall können wir annehmen, daß auch die al-Ĝur in seinem Reich lebten, zusammen mit kleineren türkischen Völkerschaften, die in al-Ruxxağ und Zābulistān nomadierten. Der Termin kann aber im weiteren Sinne die Nomaden schlechthin bezeichnen. In diesem Fall wären auch die anderen Nomaden, die möglicherweise eine iranische Mundart (wie z.B. Paschto) sprachen) seine Untertanen gewesen.

Der Zunbil konnte also aller Wahrscheinlichkeit nach die Distrikte der al-Ĝur und al-Xalağ, d. h. den mittleren und oberen Lauf des Hilmand mit den benachbarten Bergen unterwerfen, und von hier in Ost—West Richtung alle Territorien bis nach den indischen Grenzen, und in Süd—Nord Richtung verbreitete sich sein Reich von Bist nach den Bergen zwischen Ğazna und Kābul.

Budapest.

¹³ A. J. TOYNBEE: *Between Oxus and Jumna*. London 1961. 53—56.

¹⁴ AL-ṬABARĪ: II. 1037, 1042, 1103, 1132. Darüber hinaus sagt noch AL-MAS'ŪDĪ: I. 349, daß al-Aš'aṭ als Statthalter die »Türk-völker bekriegte, deren Name al-Ĝuz und al-Xalağ ist.«

¹⁵ M. MARÓTH: *Die Xalağ in den arabischen Quellen*. Acta Ant. 28 (1983). 269—272.

ZUR GESCHICHTE DER ARABISCH—TÜRKISCHEN BEZIEHUNGEN AM ANFANG DES VIII. JAHRHUNDERTS

Die verschiedenen Türkvölker spielten in der Geschichte des Chalifenreiches und des Islams eine sehr bedeutende Rolle. Am Anfang waren sie heidnische Gegner des Islams, später brachte man sie als Kriegsgefangene nach Bagdad, wo sie, als brave Soldaten, zu Leibgardisten der Chalifen wurden. Noch später mußten aber schon die Chalifen den eigenen Leibgardisten entfliehen, damit sie weit von den sie schützenden türkischen Truppen in Sicherheit leben können. So gründeten sie eine neue Hauptstadt für das Reich namens Samarra. Später übernahmen die Osman-Türken die führende Macht im Islam, und von da ab kolonialiserten die Türken die Araber, die früher sie kolonialisiert hatten. Mit dem ungarischen Spruch hätten die Araber sagen können: Ich nahm einen Türken gefangen, aber er läßt mich nicht frei.

Der Anfang der türkisch—arabischen Beziehungen war allerdings viel bescheidener und für die Araber viel günstiger als das hier geschilderte tragische Ende. Die Söhne der zwei Völker haben einander auf dem Gebiet eines dritten Volkes, auf soghdischem Boden kennengelernt. Als sich die Araber in der letzten Phase der Eroberung der nordwestiranischen Länder befanden und ihre Angriffe gegen diejenigen Gebiete richteten, die jenseits des Amudarja liegen, mußten sie manchmal und nebensächlich auch mit den türkischen Truppen zusammenstoßen. Diese Behauptung wird am besten durch die arabischen Historiographen veranschaulicht.

Sehen wir jetzt, wie al-Tabarī manche Ereignisse des Jahres 701 erzählt: «Erwähnung der Nachricht über die Ursache des Abzugs al-Muhallab's von Kišš. Es hat erwähnt 'Alī b. Moḥammad von al-Mufaḍḍal b. Moḥammad, daß al-Muhallab . . . zurückkehrte von Kišš . . . und zurückließ Ḥuraiṭ b. Quṭba, den Freigelassenen vom Stamm Huzā'a. Er sagte: 'Wenn du das Lösegeld empfangen hast, dann gib ihnen die Pfänder zurück'. Er überschritt den Fluß, und als er gelangt war nach Balch, blieb er dort und schrieb an Ḥuraiṭ: 'Siehe, nicht bin ich sicher, daß, wenn du ihnen die Pfänder zurückgibst, sie ändern ihre Haltung dir gegenüber. Darum, wenn du das Lösegeld erhalten hast, gib nicht heraus die Pfänder, bis du nach Balch gekommen bist.' Es sagte Ḥuraiṭ zum König von Kišš: 'Al-Muhallab hat mir geschrieben, daß ich die Pfänder behalten soll, bis daß ich ins Land von Balch komme. Wenn du rasch bringst

was du schuldest, übergebe ich dir deine Pfänder, und ich gehe und benachrichtige ihn, daß sein Brief angekommen ist und daß ich erhalten habe, was ihr schuldet, und daß ich die Pfänder euch zurückgegeben habe.' Darauf beeilte er sich ihnen gegenüber, mit ihnen Frieden zu schließen, und er (Ḥurait) gab ihnen zurück diejenigen, welche sich von ihnen in ihrer Hand befanden. Es kamen näher und traten ihm (Ḥurait) in den Weg die Türken und sagten: 'Kauf dich frei und den, der mit dir ist. Wir haben getroffen Yazid b. al-Muhallab, und er hat sich freigekauft.' Darauf sagte Ḥurait: 'Geboren haben soll mich alsdann die Mutter Yazid's.' Er kämpfte mit den Türken und tötete sie und nahm einige gefangenen, und die Türken kauften die Gefangenen los. Er war gütig gegen sie und ließ sie frei und gab ihnen das Lösegeld zurück.»¹

Laut der Annahme J. Marquarts müssen die genannten Türken Osttürken gewesen sein. Nachdem er die Inschrift des Bilgä Kagan studierte, kam er zu dem Schluß, daß Mo-chi-lien (später Bilgä Kagan) und sein Bruder Kül Tegin, die in diesem Jahre einen Feldzug gegen die *alty ċub Soydaq* führten, hielten sich auf diesem Gebiet auf.²

F. Altheim schrieb in seinem Kommentar zu dieser Stelle, daß die Türken in der Nachbarschaft von Kišš zweifellos Hephthaliten waren.³ Die zwei Behauptungen widersprechen einander.

Ehe wir versuchen den Widerspruch zu beseitigen, sehen wir die Ereignisse des Jahres 707 an. Al-Ṭabarī schreibt die folgenden: «Dann zog Qutaiba nach Rāmīṭan, und Rāmīṭan's Leute schlossen Frieden mit ihm. Er zog von ihnen weiter, und gegen ihn rückten vor die Türken und mit ihnen die Soghder und die Leute von Fergāna. Sie stellten sich den Muslim auf ihrem Weg entgegen und erreichten Abdurrahmān b. Muslim al-Bāhili, der an der Spitze der Nachhut stand, wobei zwischen ihm und Qutaiba sowie der Spitze des Heeres eine Meile war. Nachdem die Feinde sich ihm genähert hatten, schickte er einen Boten an Qutaiba, um ihn davon zu benachrichtigen. Es kamen über 'Abdurrahmān die Türken und kämpften mit ihm, und es kam der Bote zu Qutaiba, da kehrte er zurück mit den Leuten. Er kam zu 'Abdurrahmān, während mit ihnen (den Türken) kämpfte, und beinahe hätten die Türken über sie die Oberhand gewonnen. Als die Leute Qutaiba sahen, waren sie guten Mutes und standhaft und kämpften mit den Türken bis zum Mittag. Und tapfer kämpfte an diesem Tage Nēzak, und er war mit Qutaiba. Gott schlug die Türken in die Flucht und zersprengte ihre Masse. Qutaiba kehrte zurück, nach Merw strebend, und überschritt den Fluß bei Tirmid, wobei er nach Balḥ wollte. Dann kam er nach Merw. Es haben gesagt die Bāhiliten: Es trafen die

¹ ṬABARĪ: *Annales*, 2, 1080—1081 (F. ALTHEIM: *Geschichte der Hunnen*. II. Berlin 1960. 71).

² J. MARQUART: *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*. Leipzig 1898. 53, 71—72, 16.

³ F. ALTHEIM: *Geschichte der Hunnen*. II. Berlin 1960. 71.

Türken auf die Muslim, an ihrer Spitze Körbagatur der Türke, Sohn der Schwester des Kaisers von China, mit 200.000, und es verlieh Gott den Muslim den Sieg über sie.»⁴

Hier ist unser Problem das Folgende: Wer ist die geheimnisvolle Person, die einen komischen Namen trägt (der Blinde Held), und Neffe des chinesischen Kaisers ist, und gleichzeitig türkische Truppen führt. F. Altheim will den Namen als «ein Held zum Betrachten, ein schöner, ansehnlicher Held» auslegen mit Berufung auf den Namen *Κυργίης körg-är*.⁵ Der schöne Held ist aber ebenso wenig bekannt, wie der blinde Held. Wer kann die von den Arabern genannte wichtige türkische Persönlichkeit sein, die im Jahr 707 die Truppen Qutaibas getroffen hat, und vor der sie sich nach Süden, nach Balḥ und Merw zurückziehen mußten? Wer konnte ein so großes Heer leiten, das — zweifelsohne mit starker Übertreibung — als 200.000 Mann stark eingeschätzt wurde?

Um eine Antwort auf diese Frage geben zu können, müssen wir zuerst die Ereignisse des Jahres 711 bzw. 712 ins Auge fassen. Al-Ṭabarī erzählt die Belagerung Samarkand's durch Qutaiba mit den folgenden Worten: «Während sie belagert wurden, kämpften sie mit ihnen (den Muslim) öfters von einer bestimmten Seite. Es schrieben die Soghder, denn sie fürchteten die Länge der Belagerung, an die Könige von aš-Šāš und den Iḥšād von Fergāna: ‚Wenn die Araber uns besiegen, werden sie wiederholen an euch das Gleiche, was sie uns gebracht haben. Darum sorget für euch selbst!‘ Da beschlossen sie, zu ihnen zu kommen, und die Soghder schickten zu ihnen: ‚Schickt solche, die ihnen schaffen machen, bis wir bei Nacht ihr Lager angreifen.‘ Er hat gesagt: Sie wählten Reiter aus von den Söhnen der *marzban* und der Ritter und die Stärksten und Kühnsten und schickten sie und befahlen ihnen, daß sie bei Nacht angriffen ihr Lager. Es kamen die Späher der Muslim und brachten ihnen Nachricht. Da wählte Qutaiba 300 oder 600 von den Tapferen und stellte an ihre Spitze Ṣāliḥ b. Muslim. Er sandte sie zu der Straße, von der er fürchtete, daß man auf ihr käme. Ṣāliḥ sandte Späher, damit sie Nachricht von dem feindlichen Heer brächten, und diese lagerten ungefähr zwei Parasangen vom Lager entfernt. Seine Späher kamen zurück und meldeten ihm, daß die Feinde kommen würden in dieser Nacht. Da teilte Ṣāliḥ seine Reiterei in drei Teile und legte einen Hinterhalt an zwei Orten und blieb auf der Höhe der Straße. Bei Nacht kamen die Heiden zu ihnen, indem sie nicht wußten, wo Ṣāliḥ stand. Sie glaubten sich sicher davor, daß einer ihnen begegne außerhalb des Lagers, und wußten nichts von Ṣāliḥ, bis daß sie auf ihn stießen. Er hat gesagt: Sie stürmten auf sie los, bis daß, als die Speere zwischen ihnen gewechselt wurden, die beiden Hinterhalte hervorkamen und sie dann miteinander kämpf-

⁴ ṬABARĪ: a.a.o. 2. 1194 (F. ALTHEIM: a.a.O. 85.)

⁵ F. ALTHEIM: a.a.O. 86.

ten. Er hat gesagt: Es hat gesagt ein Mann der Barağim: ,Ich war bei ihnen zugegen und nicht sah ich jemals solche, die stärker waren im Kampf als die Söhne jener Könige, und nicht standhaftere. Da bekämpften wir sie, und niemand entkam außer einem kleinen Häuflein. Wir sammelten ihre Waffen und schnitten ihre Köpfe ab und machten von ihnen Gefangene. Wir fragten sie nach denen, die wir getötet hatten. Sie sagten: Ihr habt getötet allein Söhne von Königen oder Große von Großen oder Tapfere von Tapferen, und ihr habt getötet nur Männer, von denen ein Mann hundert Männer wert war. Dann schrieben wir (die Namen) auf ihre Ohren. Dann zogen wir ein in das Lager, als es Morgen war, und unter uns war keiner, der nicht mit einem Kopf behängt war, dessen Name berühmt war'» usw.⁶

Chavannes nimmt nach J. Marquart an, daß Kül Tegin in dieser Schlacht unter den Söhnen der Könige gestorben ist.⁷

Drei Kämpfe fanden zwischen den Türken und Arabern statt, wo zweimal der Name Kül Tegin (im Jahr 701 und im Jahr 711) auftaucht, und einmal kommt (im Jahre 707) der Name Kör-bagatur vor.

Untersuchen wir zuerst die Ereignisse des Jahres 707 im Lichte anderer Quellen. Sehen wir, was in der Geschichte Bukharas steht, also im Buche al-Naršahis, das wir in einer verkürzten persischen Version kennen.⁸ Die Geschichte, die wir in der Fassung al-Tabarīs kennengelernt haben, lautet nach al-Naršahi folgendermaßen.

Qutaibas Heer wurde um Tarab, Khunbun und Rāmītan umfaßt, und zwar von mehreren örtlichen Herrschern und von Kur Maghanun, vom Neffen des chinesischen Kaisers, der mit 40.000 Soldaten nach Sogdiana kam. Den Ausweg aus der schweren Lage hat Haijan al-Nabati gefunden, der mit der Erlaubnis Qutaibas Unterredungen mit den Soghdern führte. Im Laufe der Unterredungen hat er sie davon überzeugt, daß ihre wirklichen Feinde die Türken sind. Am Anfang des Winters werden sie, also die Araber, weggehen, die Türken bleiben aber dort, sie werden das schöne Land nicht verlassen. Man sollte eine Vereinbarung treffen, und dann den Türken eingeben, daß sich ein größeres arabisches Heer von Richtung Kišš nähert. Im Sinne dieser Unterredungen machten die Soghder und die Araber Frieden untereinander, und zwar heimlich. Den Türken gaben sie ein, daß ein großes arabisches Heer in kurzer Zeit eintreffen wird. Darauf haben die Türken das Land geplündert und zogen sich zurück.

In diesem Bericht ist das türkische Heer viel kleiner, als in demjenigen des al-Tabarī, und auch die Araber kämpften nicht so heldenhaft, wie dort, sie konnten sich nur durch eine List retten. Der türkische Heerführer heißt

⁶ TABARĪ: a.a.O. 1242—1243 (F. ALTHEIM: a.a.O. 99—100).

⁷ ALTHEIM: a.a.O. 105.

⁸ R. N. FRYE: *The History of Bukhara*. Cambridge, Massachusetts 1954. 45—46, 133—134 (Zusammenstellung der Namensvarianten).

nicht Kör-bagatur, sondern Kur Maġanin. Wenn wir auch die in dem Buch al-Tabaris vorhandenen Varianten in Betracht ziehen (Kur Baganun, Kur Ba'anun, und weiter bei Ja'qūbī heißt er Kur Ma'anun, bei Ibn al-Aṭīr Kur Na'anun usw.), dann sehen wir, daß betreffs seines Namens eine große Unsicherheit herrscht. Alle Quellen sagen aber einstimmig, daß er Neffe des chinesischen Kaisers war.

K. Czeglédý hat nachgewiesen, daß die iranischen und arabischen Quellen manchmal die Osttürken für Chinesen halten.⁹ Kur Bagatur kann also Neffe des Osttürkischen Kagans sein. Zu dieser Zeit war der Kagan der Osttürken Mo-ch'o Kagan. Er war Nachfolger des Qutluγ-Kagans, seines Schwagers und gleichzeitig Erzieher der zwei Söhne seiner Schwester und des verstorbenen Kagans, d. i. Erzieher des späteren Bilgä Kagan und des Kül Tegin. Kül Tegin war also der Neffe des «chinesischen Kaisers». Die türkischen Inschriften erwähnen aus diesem Jahr einen Feldzug von ihm gegen die soghdischen Gebiete nicht. Diese Tatsache läßt sich dadurch erklären, daß die Türken — wie al-Naršahī zeigt — nur eine kleinere Truppe nach Soghdiana geschickt haben, wo diese Truppen eigentlich nichts getan haben, weil sich ihre Verbündeten heimlich mit den Arabern vereinbarten. Der genannte Feldzug mag für die Osttürken ein unwesentliches Ereignis gewesen sein. Kur-Bagatur muß also Verschreibung des Namens Kül-Tegin sein. Diese Folgerung ist notwendig, wenn wir von der Prosopographie ausgehen. Paläographisch kann man diese Folgerung mit einer Beobachtung unterstützen. Es ist allgemein anerkannt, daß das arabische Wort *Kurṣul* die Umschrift des türkischen *kül čor* ist.¹⁰ In diesem Fall entsprechen einander arabisches *kur* und türkisches *kül* eindeutig.

Aber wir können die paläographische Seite des Problems noch besser beleuchten. Die handschriftlichen Varianten des Namens sind die folgenden: Tabarī *kur bġ'nwn*, *kur b'nwn*, Naršahī *kur mġ'nwn*, *kwz mġ'nwn*, Ja'qūbī *kur m'nwn*, Ibn al-Aṭīr *kur n'nwn*, *kur ħ'nwn*. Alle diese Varianten lassen sich ohne Schwierigkeit auf die Form *kur bġ'nwn* zurückführen. Das arabische Schriftbild dieser Form — كوربغانون — kann man aber auch als كورتناين *kur tġ'ywn* interpretieren. Wie der Vergleich der arabischen Form *Kurṣul* mit dem türkischen Würdenamen *kül čor* zeigt, wurde die türkische Form den Arabern durch mittelpersische schriftliche Vermittlung bekannt, da *kül čor* im Pehlevi als *kwl čwl* umgeschrieben und sowohl *kul čor* als auch *kur čol* gelesen werden konnte. Es läßt sich wohl annehmen, daß auch der Name *kur tġ'ywn* in Pehlevi-Schrift den arabischen Historikern bekannt wurde. So kann man das Pehlevi-Schriftbild mit Sicherheit als كورتنين *kwl tġ'yn* d.h. als die genaue Um-

⁹ K. CZEGLÉDÝ: *A korai kazár történelem forrásainak kritikájához*. MTA I. oszt. Közl. XV (1959).

¹⁰ E. CHAVANNES: *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*. Paris. 84, 285.

schreibung des Namens *Kül Tegin* wiederherstellen. Die arabische Umschreibung hat diese Pehlevi-Form auf irriige Weise als *kur tj'ywn* interpretiert, d. h. *l* (= *l/r*) hat man als *r*, die Buchstabe *n* (= *n/w*) als *w* und das Zeichen *wāw quiescens* (= *n/w*) als *n* gelesen. Zusammenfassend können wir feststellen, daß die Araber im Jahre 707 den Osttürken, und dem Kül Tegin selbst ins Auge schauen mußten.

Geschah etwas ähnliches im Jahre 701? Nein. Die türkischen Inschriften sprechen über einen Feldzug gegen die *alty ċub Soydaq*. S.G. Klaštornij hat gezeigt, daß sie nicht mit den Soghdern in Sogdiana identisch waren. Die *alty ċub Soydaq* lebten am südlichen Ordos-Gebiet, weit von Sogdiana. Wenn Kül Tegin sich am Ordos-Gebiet aufhielt, dann konnte er nicht in Sogdiana sein. Die Türken im Texte al-Ṭabarīs bezeichnen also nicht die Osttürken, sondern die Westtürken, die Einwohner der benachbarten Gebiete.

Es verhält sich mit den Ereignissen im Jahre 711 wieder anders. Die türkischen Inschriften berichten uns darüber, daß Kül Tegin in diesem Jahr nach Sogdiana zog. Die Worte al-Ṭabarīs zeigen aber, daß die Türken um Samarkand nicht besonders zahlreich sein konnten. Dreihundert oder sechshundert Araber vermochten die türkische Truppe zu zerschlagen, wie wir lasen. Diese Truppe konnte nicht unter der Führung Kül Tegins stehen, so ist es eine verfehltete Annahme, daß Kül Tegin selbst unter den gefallenen Türken gewesen wäre. Auch die geschichtliche Tatsache spricht gegen diese Annahme von Chavannes. Wir wissen ja, daß Kül Tegin im Jahre 731, also 20 Jahre später starb.

Die Türken al-Ṭabarīs konnten also nicht die Türken der Inschriften sein. Es bleibt also die Möglichkeit, den Worten al-Ṭabarīs glauben zu schenken: die Türken, die den Einwohnern Samarkands Hilfe leisten wollten, kamen aus den benachbarten, von den Arabern mittelbar bedrohten türkischen Ländern, aus Šāš und Fergāna. Sie waren also Westtürken. Wir können annehmen, daß die Leute Kül Tegins im Winter ankamen, nach dem Abzug der Araber.

Am Anfang des 8. Jahrhunderts haben also Araber und Osttürken um den Besitz der soghdischen Gebiete gestritten. Die Soghder standen unter einem doppelten Druck. Die fragwürdige Hilfe der Westtürken bot keinen Ausweg aus der bedrängten Lage für die Soghder.

Budapest.

INDEX

<i>B. W. W. Dombrowski</i> : The Background of the Formula ארץ כל הארץ: Near Eastern Deities and Their Epithets	179
<i>J. Harmatta</i> : Das Hethitisch-Luwische und die Kefti-Sprache	251
<i>Г. М. Анциферова</i> : О некоторых формах атматического корневого презенса	267
<i>Zs. Ritoók</i> : Homer und unser Jahrhundert	309
<i>F. Franciosi</i> : Die Gestalt der Erde zu Anfängen der griechischen Astronomie .	325
<i>E. Maróti</i> : ΠΕΡΙΟΔΟΝΙΚΗΣ	335
<i>T. Szepessy</i> : The Ancient Family Novel	357
<i>Zs. Hoffmann</i> : Wahrsager und Wahrsagung bei Plautus	367
<i>A. Michel</i> : Rhétorique, philosophie, poétique: la tendresse à Rome	381
<i>V. M. Korchmáros</i> : The Expression of Definiteness/Indefiniteness in Classical Latin Texts	393
<i>L. Havas</i> : Zur Geschichtskonzeption des Cornelius Nepos	401
<i>I. Erdélyi</i> : Die Beziehungen des Fundes von Pereščepina zu den Denkmälern der Awarenzeit	413
<i>M. Maróth</i> : Die politische Geographie Afghanistans im VII—VIII. Jh.	435
<i>J. Harmatta—M. Maróth</i> : Zur Geschichte der arabisch-türkischen Beziehungen am Anfang des VIII. Jh.	441

PRINTED IN HUNGARY

Akadémiai Kiadó és Nyomda Vállalat, Budapest

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in deutscher, englischer, französischer, russischer und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Vier Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und dem Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Bestellbar bei dem Außenhandels-Unternehmen «Kultúra» (1389 Budapest 62, P.O.B. 149) oder bei seinen Auslandsvertretungen.

Les *Acta Antiqua* paraissent en français, allemand, anglais, russe et latin et publient des travaux du domaine de la philologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur «Kultúra» (1389 Budapest, P.O.B. 149), ou à l'étranger chez tous ses représentants.

«*Acta Antiqua*» публикуют трактаты из области классической филологии на русском, немецком, французском, английском и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходят отдельными выпусками разного объема. Четыре выпуска составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле «Kultúra» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149), или его заграничные представительства и уполномоченные.

Periodicals of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable
at the following addresses:

AUSTRALIA

C.B.D. LIBRARY AND SUBSCRIPTION SERVICE
39 East Splanade
P.O. Box 1001, Manly N.S.W. 2095

AUSTRIA

GLOBUS, Hochstadtplatz 3, 1206 Wien XX

BELGIUM

OFFICE INTERNATIONAL DES PERIODIQUES
Avenue Louise, 485, 1050 Bruxelles
E. STORY-SCIENTIA P.V.B.A.
P. van Duyseplein 8, 9000 Gent

BULGARIA

HEMUS, Bulvar Ruszki 6, Sofia

CANADA

PANNONIA BOOKS, P.O. Box 1017
Postal Station "B", Toronto, Ont. M5T 2T8

CHINA

CNPICOR, Periodical Department, P.O. Box 50
Peking

CZECH AND SLOVAK FEDERAL REPUBLIC

MAD ARSKA KULTURA, Národní třída 22
115 66 Praha
PNS DOVOZ TISKU, Vinohradská 46, Praha 2
PNS DOVOZ TLACE, Bratislava 2

DENMARK

EJNAR MUNKSGAARD, 35, Nørre Søgade
1370 Copenhagen K

FEDERAL REPUBLIC OF GERMANY

KUNST UND WISSEN ERICH BIEBER
Postfach 10 28 44
7000 Stuttgart 10

FINLAND

AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA, P.O. Box 128
00101 Helsinki 10

FRANCE

DAWSON-FRANCE S.A., B.P. 40, 91121 Palaiseau
OFFICE INTERNATIONAL DE DOCUMENTATION ET
LIBRAIRIE, 48 rue Gay-Lussac
75240 Paris, Cedex 05

GREAT BRITAIN

BLACKWELL'S PERIODICALS DIVISION
Hythe Bridge Street, Oxford OX1 2ET
BUMPUS, HALDANE AND MAXWELL LTD.
Cowper Works, Olney, Bucks MK46 4BN
COLLET'S HOLDINGS LTD., Denington Estate,
Wellingborough, Northants NN8 2QT
WM DAWSON AND SONS LTD., Cannon House
Folkstone, Kent CT19 5EE

GREECE

KOSTARAKIS BROTHERS INTERNATIONAL
BOOKSELLERS, 2 Hippokratous Street, Athens-143

HOLLAND

FAXON EUROPE, P.O. Box 167
1000 AD Amsterdam
MARTINUS NIJHOFF B.V.
Lange Voorhout 9-11, Den Haag
SWETS SUBSCRIPTION SERVICE
P.O. Box 830, 2160 SZ Lisse

INDIA

ALLIED PUBLISHING PVT. LTD.
750 Mount Road, Madras 600002
CENTRAL NEWS AGENCY PVT. LTD.
Connaught Circus, New Delhi 110001
INTERNATIONAL BOOK HOUSE PVT. LTD.
Madame Cama Road, Bombay 400039

ITALY

D. E. A., Via Lima 28, 00198 Roma
INTERSCIENTIA, Via Mazzè 28, 10149 Torino
LIBRERIA COMMISSIONARIA SANSONI
Via Lamarmora 45, 50121 Firenze

JAPAN

KINOKUNIYA COMPANY LTD.
Journal Department, P.O. Box 55
Chitose, Tokyo 156
MARUZEN COMPANY LTD., Book Department
P.O. Box 5050 Tokyo International, Tokyo 100-37
NAUKA LTD., Import Department
2-30-19 Minami Ikebukuro, Toshima-ku, Tokyo 171

KOREA

CHULPANMUL, Phenjan

NORWAY

S.A. Narvesens Litteraturjeneste
Box 6125, Etterstad
1000 Oslo

POLAND

WEGIERSKI INSTYTUT KULTURY
Marszałkowska 80, 00-517 Warszawa
CKP I W, ul. Towarowa 28, 00-958 Warszawa

ROUMANIA

D. E. P. Bucuresti
ILEXIM, Calea Grivitei 64-66, Bucuresti

SOVIET UNION

SOYUZPECHAT — IMPORT, Moscow
and the post offices in each town
MEZHDUNARODNAYA KNIGA, Moscow G-200

SPAIN

DIAZ DE SANTOS Lagasca 95, Madrid 6

SWEDEN

ESSELTE TIDSKRIFTSCENTRALEN
Box 62, 1C1 20 Stockholm

SWITZERLAND

KARGER, IBRI AG, Petersgraben 31, 4011 Basel

USA

EBSCO SUBSCRIPTION SERVICES
P.O. Box 1943, Birmingham, Alabama 35201
F.W. AXON COMPANY, INC.
15 Southwest Park, Westwood Mass. 02090
MAJOR SCIENTIFIC SUBSCRIPTIONS
185 Diplomat P.O. Box 819074,
Dallas, Tx. 75381-9074
REYNOLDS PUBLICATIONS, Inc.
27 Cortlandt Street, New York, N.Y. 1007

YUGOSLAVIA

JUGOSLOVENSKA KNJIGA, Terazije 27, Beograd
FORUM, Vojvode Mišića 1, 21000 Novi Sad